
3 1761 07988101 7

L'ILE INCONNUE

DU MÊME AUTEUR :

Format in-18

NOBLESSE AMÉRICAINE.	1	VOL.
ÈVE VICTORIEUSE.	1	—
SUR LA BRANCHE	1	—

EN PRÉPARATION

AU CŒUR DE LA VIE	1	VOL.

PIERRE DE COULEVAIN

L'ILE INCONNUE



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

A mes Collaborateurs inconnus.

A tous ceux qui ont servi avec moi.

INTRODUCTION

L'Ile Inconnue ! Elle n'est pas, comme on pourrait le supposer, dans l'océan Pacifique ou dans l'océan Glacial, mais à sept heures et demie de Paris, via Calais-Douvres. Quand le temps est clair, on aperçoit même, de la côte de France, ses falaises blanches. Cette île, c'est l'Angleterre, le corps aux bras multiples du grand empire britannique. Des paquebots font la navette entre elle et nous, un câble nous relie, nous sommes en communication, nous ne sommes pas encore en communion. Pour la majorité des Français, elle est *terra incognita*. Ils ne connaissent ni sa langue, ni le caractère vrai de ses habitants, ni leur histoire, ni leur littérature. Pendant des années, ils ont répété des paroles qui traînaient dans des cerveaux incultes, sans se demander si elles étaient vraies

ou si elles l'avaient jamais été. Les insulaires, nos voisins, en ont usé de même à notre égard. Nous nous sommes calomniés mutuellement, nous nous sommes lancé des injures à la tête comme pourraient le faire deux peuples enfants. « Vous êtes des gens sans moralité, sans tenue », nous criait-on de l'autre côté du détroit. « Vous êtes des hypocrites, des sépulcres blanchis, des égoïstes », répliquait-on de ce côté-ci. Et chaque jour, quelques-uns de ces adjectifs projectiles allaient faire des blessures à la vanité, à l'amour patriotique, blessures qui se cicatrisent difficilement.

Dans les couches inférieures des deux nations, il y avait cette haine de race, qui ne devrait plus se rencontrer que sous la paillote du sauvage. Dans les couches intermédiaires, la haine très vivace était entretenue par le souvenir des défaites, des-invasions audacieuses, des revendications injustes, par l'incompréhension, l'ignorance et l'envie. Dans les classes supérieures, elle était très atténuée. En France, aujourd'hui encore, on déteste les Anglais parce qu'ils nous ont vaincus à Waterloo, qu'ils viennent à l'Opéra en costumes de touristes, qu'ils remplissent de colis sans nombre les compartiments de chemin de fer. Le comique de la chose est que ces griefs

sont articulés par des gens qui n'ont pas lu le récit de la bataille de Waterloo, aussi glorieuse pour les vaincus que pour les vainqueurs, qui ne vont jamais à l'Opéra et qui ne voyagent pas.

En Angleterre, dans la même classe, il n'y a pas plus de justice et de bon sens. Dans les chapelles presbytériennes, on prêche volontiers contre les Français ; une foule d'honorables vieilles filles, de braves mères de famille, d'hommes sérieux mais qui ne sont pas sortis de leur pays, nous jugent de confiance comme des êtres de toute immoralité. Ils parlent de nous en baissant la voix, d'un air pudique, comme ils parleraient de quelque chose d'inconvenant ou « of the old gentleman », du diable, avec lequel ils nous supposent une étroite parenté.

Dans les romans, au théâtre, le personnage odieux est toujours français ; s'il y a quelque Anglaise perverse, soyez sûr qu'elle est habillée par Doucet ou par Paquin. Il faut que nous y soyons toujours pour quelque chose. Les Français et les Françaises de fabrique anglaise n'ont pas un trait vrai. Ou les auteurs manquent d'intuition, ou ils ne prennent pas la peine d'étudier notre caractère. C'est aussi fâcheux pour eux que pour nous.

Cette mauvaise réputation n'empêche pas nos voisins de nous rendre visite — au contraire. Ils viennent à Paris comme on va vers la lumière. Malheureusement ils se contentent d'explorer les champs de courses, les boulevards, de fréquenter les music-halls. Ils repartent sans avoir échangé un mot ou une pensée avec un Français, sans avoir rien vu de notre vie élevée ou familiale, sans avoir acquis une seule notion juste sur nos mœurs et notre pays. Il en sera ainsi pendant des années. Ces petits voyages donnent à l'Anglais une sorte de prestige. Dans son cercle intime, on s'imagine qu'il a vu et fait des choses inouïes. Il ne s'en défend pas, soyez-en sûr.

Quant aux Français, la plupart évitent systématiquement d'aller en Angleterre, persuadés qu'ils n'ont rien à y apprendre. Lorsqu'ils y vont pour leurs affaires, ils ne voient que le vilain climat, le ciel gris, et reviennent avec la douce conviction que tout est mieux chez eux.

On comprend difficilement que deux peuples aussi proches voisins n'aient pas tenté un effort pour se comprendre mieux. L'ignorance mutuelle de la langue est la cause de tous les malentendus entre John Bull et Madame la France.

Et cependant, ce n'est pas sans dessein que la

Providence a placé Anglais et Français en face les uns des autres. L'élément masculin et l'élément féminin doivent exister dans tout l'univers, chez le Créateur même. Les races saxonnes et germaines sont éminemment masculines, les races latines et slaves sont éminemment féminines. Quand on y regarde de près, on s'aperçoit que leurs querelles sont surtout des querelles de sexe. Au sud de l'Europe, les trois grandes sœurs latines, la France tenant par la main l'Italie et l'Espagne, sont comme maintenues par l'Angleterre et l'Allemagne. De ces nations mâles, elles reçoivent l'impulsion, le mouvement initial souvent, mais en retour elles exercent sur elles une influence psychique puissante, bienfaisante et civilisatrice. Depuis qu'une sorte d'interrupteur a été placé du côté de l'Allemagne, le courant d'action s'est augmenté avec nos voisins. Nous approvisionnons l'Angleterre et son argent répand le bien-être dans plusieurs de nos départements. Nous enrichissons son dictionnaire d'une multitude de mots nécessaires à exprimer des états d'âme, des nuances de sentiment, elle enrichit le nôtre avec des mots de sport et d'action. En dépit de notre mauvaise volonté réciproque, de notre résistance individuelle, nous nous affectons de plus en plus. Le

français devient en faveur dans l'Il Inconnue. Chez nous, les « miss » remplacent les « Fraülein » et notre petit monde commence à parler anglais.

La muraille chinoise que l'ignorance avait élevée au milieu de la Manche s'abaisse de plus en plus. Quand elle aura disparu, Anglais et Français seront bien étonnés de découvrir que, derrière, il y avait tant de braves gens. L'œuvre de démolition est commencée depuis longtemps. En donnant ces pages de mon journal écrites sur le sol même de l'Ile Inconnue, j'y vais de mon petit coup de marteau.

L'ILE INCONNUE

Paris

« JE SERS » : « ICH DIEN »

Elle n'appartient pas à un roi seul, cette devise, mais à toutes les créatures de l'univers. Elle contient leur raison d'être, la mienne par conséquent.

« Je sers ». Depuis que je vis à l'hôtel « sur la branche », comme l'une de mes héroïnes, je sens davantage l'action des forces qui dirigent ma vie... et elles en prennent à leur aise avec cette feuille détachée que je suis ! Me voici de nouveau et pour la dixième fois peut-être aiguillée vers l'Angleterre. Comment cet aiguillage s'est-il fait ? Aujourd'hui le « comment » des choses m'intéresse autant que leur « pourquoi ».

Cet hiver, après la lecture des Mémoires de Berlioz, j'éprouvai un besoin irrésistible d'entendre de la musique, de la sienne surtout. Je savais que j'aurais cette joie à Monte-Carlo, que je l'aurais parfaite

dans un décor unique, et je partis. Des amis écossais m'avaient indiqué l'hôtel Windsor, à dix minutes du casino. Ils m'avaient assuré que j'y trouverais une bonne société et tout le repos que je pourrais désirer. C'est donc là que je me logeai.

Le jour de mon arrivée, quand j'entrai au restaurant, le maître d'hôtel me désigna une de ces petites tables pour un qui ne sont pas toujours placées au meilleur endroit... Un ! dame ! c'est si peu, — presque rien.

J'avais devant moi deux dames anglaises, la mère et la fille évidemment. Cette dernière captiva aussitôt mon attention. Ses cheveux, d'un brun doré de châtaigne fraîche, n'étaient point relevés et tordus par une main sèche de puritaine, — le chignon de madame et de mademoiselle John Bull est très caractéristique, — elle avait le teint mat et chaud. De magnifiques yeux bleus d'une profondeur veloutée adoucissaient l'expression un peu dure que lui faisaient son nez aquilin et l'arc dédaigneux de ses lèvres fines. C'était une physionomie de contrastes qui ne pouvait manquer d'éveiller mon intérêt. Je lui donnai une trentaine d'années. La première rencontre de nos regards, par-dessus la « cap » blanche de la mère, se prolongea au delà de ce que permet la stricte politesse. Pendant toute une semaine, il y eut entre nous ce jeu de rayons invisibles, mais non imperceptibles, au moyen desquels nous prenons contact les uns avec les autres, jeu qui ne ressemble pas mal à l'escrime. Quand ma voisine faisait un pas en avant, j'en faisais un en arrière. Je ne m'explique pas cet instinct de coquetterie dans l'amitié même,

mais il existe. Je sentais bien que nous entrerions en relations, et j'étais curieuse de voir comment.

Un après-midi en traversant le hall, je vis ma future amie qui causait avec une Américaine de ma connaissance. Cette dernière m'appela d'un signe amical, je m'approchai et la présentation eut lieu. Ce ne fut pas plus compliqué. Nous parlâmes du beau temps, de veine, de déveine, de la roulette, du trente et quarante, de tous les dieux malfaisants de l'endroit. Madame Cahart remarqua que nous avions chapeau et jaquette.

— Tiens, fit-elle, avec le plus joli sans-gêne, pourquoi ne feriez-vous pas votre promenade ensemble ? Ce serait plus agréable. La vie est si courte ! Inutile de la gaspiller en cérémonies.

Cette philosophie américaine nous fit rire. Miss Baring me regarda avec une expression de détresse comique. Il ne me restait d'autre alternative que celle de l'inviter à m'accompagner. Je le fis aussi gracieusement que possible, et nous voici curieusement unies, ou réunies, cheminant ensemble, réglant notre pas l'une sur l'autre. Les lieux communs nous servirent d'abord à prendre contact ; mais soit que notre sympathie mutuelle nous eût rapprochées, soit qu'il existât entre nous quelque lien antérieur ou futur, notre conversation prit tout de suite un tour amical et eut l'air de se continuer.

Je ne me souviens pas à propos de quoi il m'arriva de dire : « Si vous étiez catholique, vous comprendriez cela. » A ma grande surprise, miss Baring rougit violemment, parut troublée, puis avec l'émotion qu'elle eût éprouvée à me confier un secret de

cœur, elle m'apprit qu'elle était nouvellement convertie.

— Ah ! voilà qui m'intéresse ! dis-je aussitôt. J'adore les histoires de conversions, racontez-moi donc la vôtre !

La couleur qui monta de nouveau au visage de ma compagne, une contraction nerveuse au coin de ses lèvres me firent sentir mon indiscrétion.

— Oh ! excusez-moi ! dis-je toute honteuse. Je me suis laissé emporter par ma curiosité de l'âme humaine. On ne fait pas une telle confidence à une étrangère.

Miss Baring tourna vers moi ses beaux yeux foncés :

— Une étrangère ! répéta-t-elle, vous ne me semblez pas cela.

Et sous la pression du courant de notre sympathie réciproque, elle sortit de sa réserve et se laissa aller à me raconter les phases du phénomène psychique qu'elle avait subies.

— Le catholicisme, ses symboles, ses cérémonies m'ont toujours fascinée, m'avoua-t-elle ; quand j'entrais dans une de vos églises, j'y sentais une présence, quelque chose qui me faisait courir un frisson sous la peau.

— Le frisson sacré, fis-je en souriant, oh ! alors vous étiez sûrement préparée pour la conversion.

— Il y a trois ans et demi, un Jésuite est venu prêcher un carême à Wimbledon où nous habitons. J'eus la curiosité d'aller l'entendre. Je fus frappée de la logique et de l'enchaînement des dogmes. Il me sembla qu'il y avait vraiment là une religion. Le

désir de devenir catholique s'empara de moi. La crainte d'affliger ma mère, ma répugnance pour la confession m'empêchèrent d'y céder pendant plusieurs mois. Il faut avoir soutenu ce combat moral, continua miss Baring, pour savoir combien il est douloureux. Je me sentais appelée et retenue, attirée et repoussée ; puis un besoin urgent d'aide vint me donner le courage de faire le grand pas et j'entrai dans l'Église romaine.

— Comment votre mère a-t-elle vu ce changement de religion ? demandai-je.

— En vraie Anglaise, elle a respecté ma liberté de conscience et ne m'a adressé aucun reproche ; mais quand elle me voit aller à la messe, à une cérémonie quelconque, son visage prend à son insu une expression froide et sévère. Elle est absolument incapable de comprendre l'esprit du catholicisme. Elle le considère comme un amas de superstitions. Il lui semble fait pour le peuple seulement, pour des gens qui *ne se lavent pas*. Elle prétend que nos prêtres ne sont pas des gentlemen parce que leur tenue est trop négligée. Du reste, sa religion lui suffit entièrement.

— Tout ceci confirme mon idée, dis-je alors. Je crois qu'il y a des mentalités catholiques et des mentalités protestantes. Parmi les protestants, on trouve des gens qui ont une mentalité catholique, ceux-là finissent par entrer dans l'église où ils rencontrent les éléments spirituels qui leur sont nécessaires. Les vrais protestants ne se convertissent jamais.

— Eh bien, ma mère et mes frères sont assuré-

ment de ce nombre, répondit ma compagne avec un demi-sourire.

Une confidence semblable nous conduisit rapidement à l'intimité. Au cours de nos promenades quotidiennes, nous abordâmes tous les sujets, l'amour excepté, — une Anglaise évite d'en parler, sans y penser moins. Ces causeries nous rapprochèrent curieusement. Malgré la différence de nos âges nous devînmes amies, camarades presque. Miss Baring n'est pas un vieille fille, mais une demoiselle. On naît vieille fille et on reste demoiselle. Je reconnais en elle bon nombre des caractéristiques de la race anglo-saxonne : une horreur de la sentimentalité, l'admiration de la force, du tempérament, un grand empire de soi, un besoin d'activité. Le sport qu'elle pratique avec passion a conservé à son corps beaucoup de jeunesse, l'a musclée pour ainsi dire. Elle est remarquablement intelligente, mais non intellectuelle. Son histoire est celle d'une personne qui, par sa naissance, ses instincts, aurait dû faire le chemin en première classe et qui, faute de moyens, a été forcée de monter en seconde classe. Elle n'a jamais pu s'assimiler à ses compagnons de route : elle est demeurée dans un isolement hautain et a été froissée tout le temps par leurs manières et leurs idées. Elle a heureusement deux frères qui mettent un intérêt dans sa vie. L'aîné est le secrétaire de son oncle, Sir Richard Baring, un des grands *solicitors* de Londres, le cadet est employé dans une compagnie minière au Canada. Quant à madame Baring, elle me paraît l'incarnation de cette ancienne respectabilité anglaise qui va se transformant de jour en

jour. Édith a su lui communiquer un peu de son amitié pour moi, et avant de quitter Monte-Carlo, elle m'a demandé de venir passer quelques semaines chez elle à Wimbledon. La mère et la fille ont insisté en termes si affectueux que j'ai consenti. Je suis invitée du 15 mai au 15 juin. Cette coutume anglaise de fixer à ses hôtes la date de leur arrivée et de leur départ est éminemment pratique. Elle crée une situation franche et évite aux maîtres de maison un tas de fausses cérémonies.

Je pars demain.

Pourquoi suis-je de nouveau dirigée vers l'Angleterre ? Ma mission est celle des petits, des tout petits. Je vais porter des mots de France dans des cerveaux anglais, rapporter des impressions d'Angleterre et les transmettre à des cerveaux français. Cela peut être très grand après tout... et j'ai la joie intime de me sentir nécessaire. J'éprouve la fierté d'un vieux diplomate qui, malgré son âge et ses cheveux blancs, se verrait envoyé à un poste important et je suis heureuse de pouvoir dire encore : « Je sers ». « Ich dien ».

ANGLETERRE

Wimbledon,
Saint-Olaf.

La halte ! L'Ile Inconnue ! Chaque fois que je dois replier ma tente ou plus prosaïquement refaire ma malle, j'éprouve un mélange de regrets, de plaisir, de petites appréhensions angoissantes, et aussitôt dans l'omnibus qui m'emmène vers une gare quelconque, le calme me revient. Je me mets à regarder les gens et les choses de Paris avec des yeux de voyageuse. Leurs physionomies, leurs lignes me semblent autres. Je passe dans des quartiers où je ne vais jamais et je me promets de les revoir. Puis vient l'enregistrement des bagages, la bousculade du départ, l'installation dans un compartiment et c'est fini ! Quel allègement ! L'ébranlement du train, ce mouvement initial vers l'inconnu, me donne toujours une sensation de plaisir. On s'accorde à proclamer les Anglais de mauvais compagnons de voyage. Je ne les ai

jamais trouvés tels. Une vieille femme est meilleur juge de l'éducation des hommes qu'une jeune. Je suis ravie quand je puis faire la route avec un Britisher. Je sais que j'aurai une paire de bras complaisants pour me descendre mon sac ou quelqu'un pour me héler un porteur. Selon moi, le Français est plutôt grincheux. Il conserve longtemps l'agacement du départ. On le devine à ses mouvements saccadés, nerveux, à la façon dont il tapote ses poches afin de s'assurer qu'il n'a rien oublié. Il a toujours l'air de dire : « Je suis le monsieur que l'on n'ennuie pas. » Cette fois-ci, j'ai eu dans mon wagon deux Anglais et trois Français : un *Times*, un *Morning Post*, un *Gaulois*, un *Matin*, un *Écho de Paris*. Chacun des lecteurs avait bien la tête de son journal. Je m'amuse quelquefois à parier avec moi-même que telle ou telle feuille sortira de la poche de mes voisins et je perds rarement.

Il n'y a pas de route plus monotone que celle de Paris à Calais. J'attends avec une impatience enfantine l'apparition des bâtiments de la *Société Anonyme des Ciments français*. Ils m'attirent irrésistiblement. Leur ton crayeux, les étangs de chaux fumante, les êtres humains tout blancs, produisent un ensemble aride, morne, sans lumière, dont la vue m'étreint le cœur et me fascine. Les industries noires me paraissent moins tristes que les industries blanches.

Je ne sais si le voisinage de l'Angleterre se fait déjà sentir, mais non loin de Calais, sur le flanc d'une dune, on voit écrit en grosses lettres formées avec des cailloux : « Gloire à Jésus-Christ. » Se-

rait-ce un vœu ? A la première bouffée d'air salin qui pénètre dans le wagon, je me précipite vers la portière pour voir l'aspect de la Manche. Hier, il n'était guère rassurant. De fait, la traversée a été plutôt désagréable. Le salon du nouveau bâtiment à turbine est bien aménagé, bien aéré. Les divans sont recouverts de cretonne, il y a des fleurs ici et là. La *stewardess* en coiffe blanche fait son pénible service avec beaucoup de dignité. Elle m'a avoué que, pendant une année entière, elle avait souffert du mal de mer et qu'il lui avait fallu des efforts surhumains pour ne pas le laisser voir. Comme je la plaignais de devoir soigner les passagères, elle m'a répondu : « J'aime à soulager mes semblables, à leur faire du bien, je ne pourrais pas vivre pour moi seulement. » La voilà, la grâce d'état !

Aussitôt qu'on met le pied sur le sol de l'Angleterre, même sur le sol mouvant de ses paquebots, on a une impression de liberté et de discipline, de ces deux grandes choses qui font sa force. Quand le bateau stoppe, une équipe de porteurs en uniforme bleu foncé, bérets et vareuses portant le chiffre de la compagnie, arrive sur le pont. A un signal donné le carré de corde qui les tient en respect est enlevé et, avec un beau mouvement d'ensemble, ils se précipitent sur les bagages pour les porter au train déjà formé. Là un employé indique à haute voix : « Charing Cross ! » — « Victoria ! » et vous savez exactement dans quel wagon monter pour descendre à l'une ou à l'autre de ces gares.

A Calais, j'avais laissé un brillant soleil de juin, une atmosphère claire, l'été enfin ! et voilà qu'à

Douvres, après une heure un quart de traversée, je me trouve en automne avec un ciel gris et bas, une eau couleur de plomb, un vent âpre traversé par le cri des mouettes. J'en demeurai toute saisie. Pour la première fois, je me rendis compte que l'Angleterre était vraiment dans la mer du Nord. A mesure que nous nous éloignions de la côte, cette impression automnale s'effaça et je ne tardai pas à sentir la douceur reposante de la campagne anglaise. Avec sa fraîche verdure, ses beaux arbres, ses tapis d'herbe drue, elle semble avoir été créée — elle l'a peut-être bien été — pour le délassement des yeux et des membres d'un peuple de travailleurs. Je ne revois pas sans plaisir les houblonnières du comté de Kent, ses cottages où conduisent de jolis sentiers ; ses petits moutons paissant dans de savoureuses prairies, soigneusement pourvues d'auges. En Angleterre, l'eau ne manque jamais sur la table de l'animal. Tout le long de la route, on voyait de-ci, de-là, des taches mouvantes de couleurs claires, qui n'étaient autres que des êtres humains, des joueurs de tennis, de cricket, de foot-ball. Ils couraient en avant, revenaient en arrière, agitaient leurs bras, s'aggloméraient, puis s'éparpillaient. De loin, et vu de la hauteur du chemin de fer, cela paraissait drôle, incompréhensible.

Maintenant que je vois plus profond, l'approche d'une ville comme Londres ou Paris me cause un certain émoi. Je n'ai qu'une conception bien faible de ce qu'elles sont réellement, mais elle suffit à me donner la sensation de ma petitesse. Il me semble que je vais disparaître dans une immensité de vie.

J'aime Londres, son odeur même, une odeur âcre de charbon mouillé, de gaz, de fumée. Je la reconnaîtrais entre mille et j'ai besoin de la respirer de temps à autre. Les abords de la métropole anglaise ne sont pas attrayants. Du gris, du noir, des affiches d'un bariolage cru, des enseignes aux lettres démesurées, voilà ce qui frappe les yeux. Le train avance lentement, au-dessus d'une étendue infinie de maisons basses aux courts tuyaux de cheminées, que l'on prendrait pour des terriers plutôt que pour des habitations humaines. Cependant les flèches, les tours des églises, les hauts fourneaux des usines, le ciel barré, rebarré de fils télégraphiques, la Tamise, ses ponts, tout cela ne tarde pas à vous donner une impression de force colossale et vous sentez que vous êtes chez un très grand peuple.

Miss Baring m'attendait à la station de Victoria.

— Je suis bien heureuse de vous revoir, me dit-elle avec une forte poignée de main.

Et sa voix émue et l'expression de ses beaux yeux bleus ne laissaient aucun doute sur la sincérité de ses paroles.

Ici les porteurs s'occupent des voyageuses avec un empressement marqué. Ils apportent dans leur service une autorité de mâles, un instinct de protection qui est au-dessus du pourboire et qui sent le gentleman déjà. Un alerte gaillard eut tôt fait de nous trouver un cab, de charger les bagages, de nous mettre en voiture et de crier au cocher :

— Waterloo !

Wimbledon est à quarante-cinq minutes de Lon-

dres, on peut y arriver soit par le chemin de fer souterrain, soit par le chemin de fer ordinaire. Nous prîmes ce dernier, à la gare de la petite ville suburbaine nous trouvâmes porteurs et voitures. Dans ce pays pratique, on ne néglige rien pour faciliter les mouvements de l'individu. On est sûr d'avoir toujours : « The right thing in the right place. » En moins de dix minutes, après avoir monté une colline assez raide, franchi une grille, suivi une courte avenue tournante, nous arrivâmes devant une maison toute fleurie. Sous le porche, enguirlandé de verdure, madame Baring, déjà habillée pour le dîner, vint me recevoir. Son accueil chaleureux me fit sentir que j'étais la toute bienvenue à Saint-Olaf.

Édith me conduisit chez moi. La vue de ma chambre me délassa instantanément, comme si j'étais entrée en contact avec quelque chose de très sain. Le fond d'arbres, la pelouse bordée de roses qui s'encadraient dans les fenêtres ouvertes, le papier clair, la cretonne assortie, les belles lithographies, formaient un cadre riant. Et dans ce cadre tout semblait m'attendre, le grand lit de cuivre brillant, le fauteuil près de la croisée, la table à écrire en face du jardin, la chaise longue en bon jour, les livres de chevet dans les encoignures, les tiroirs ouverts de la commode, les fleurs sur la cheminée reine Anne. Quelques rayons de soleil couchant, le parfum des acacias complétaient de touches vivantes ce joli tableau. Ce qu'il y avait de plus vivant encore, c'était cette sollicitude pour mon confort dont témoignaient tous ces arrangements. Mon amie n'avait rien oublié, pas même ma préférence pour

l'eau de Cologne d'Atkinson. Je lui en exprimai ma reconnaissance.

— Ne me remerciez pas, me dit-elle, cela m'a donné tant de plaisir !

Après avoir bu la tasse de thé, qui est comme le pain et le sel de l'hospitalité anglaise, je me mis à ma toilette et le second coup de gong, annonçant le dîner, me trouva prête.

Au salon où j'entrai avec Édith, madame Baring et son fils m'attendaient. Ce dernier me fut présenté. Sa taille me parut plutôt imposante. Il me donna une impression immédiate de grands pieds et de grandes mains, puis j'eus l'intuition subite que la visite d'une Française à Saint-Olaf ne le charmait guère et qu'il devait la considérer comme ce que nous appellerions une *tuile* en argot. Il s'agissait donc de faire sa conquête au plus vite. Pas faciles, les conquêtes, à mon âge !

Mon hôte-malgré-lui me conduisit gravement à la salle à manger, une salle à manger qui me parut délicieusement familiale. Dans un cadre de chêne foncé, la table mettait un joli éclat de lumière et de blancheur. Un napperon de soie jaune pâle, des abat-jour de même nuance, un milieu composé de branches d'aubépine, des grappes de laburnum jetées ici et là atténuaient la lourdeur de l'argenterie et de la porcelaine anglaises. Selon l'usage, madame Baring prit place à la tête de la table et prononça les paroles d'action de grâces qui précèdent et suivent le repas.

Nous eûmes un succulent potage, le poisson et les classiques pommes de terre nature. Au second ser-

vice, une magnifique pièce de roastbeef fut placée devant le jeune homme, une poularde garnie d'appétissantes papillottes de lard grillé devant madame Baring, le tout apporté sous de massifs couverts d'argent. Dans tous les intérieurs modestes, le maître et la maîtresse de la maison découpent. Une viande bien découpée est infiniment plus savoureuse et c'est un art où nos voisins excellent. Après la viande et les légumes, toujours servis ensemble, vint l'entremets, — une tarte et un pudding, — puis le fromage et le dessert. Comme vins, du sherry et du bordeaux.

Rodney Baring faisait vraiment bonne figure à la table maternelle. Sa carrure ne doit rien au tailleur, j'en suis sûre. C'est l'Anglo-Saxon pur sang s'il en fût, très mâle, très gauche et très correct, avec des cheveux blond foncé, ardents à l'extrémité, des yeux bleu clair, des traits d'une extrême netteté. Son regard est limpide et tendre, mais la bouche aux lèvres rasées a une expression sévère et résolue. C'est la bouche d'un juge ou d'un homme d'État ; elle a tout de suite rivé mon attention. Le grand air a donné à sa peau fine ce joli hâle rosé que l'Anglais ambitionne secrètement, et que les femmes aiment.

Je m'appliquai aussitôt à apprivoiser ce beau garçon qui m'observait par-dessus le roastbeef avec un mélange de curiosité et d'inquiétude. Sa physionomie se rasséréna quand il m'entendit parler anglais. Je m'efforçai de l'engager dans la conversation par des questions indirectes, il y répondit d'abord d'un ton bref, je sentais sa résistance au bout de ma parole pour ainsi dire, peu à peu cependant elle diminua

et, au soulagement visible d'Édith, je rompis triomphalement la glace... au moyen de la politique. Après le dîner, nous fîmes un bridge. Mon irrévérence française provoqua la gaieté du jeune homme et amena au coin de son œil et de sa lèvre ce double sourire qui, chez l'Anglais, trahit l'humour et une disposition à la taquinerie. C'est par là que nos esprits s'accrochèrent définitivement. Quand je me retirai, il me donna une poignée de main bien différente de celle de l'arrivée, et, de l'escalier, je l'entendis qui disait à sa mère en refermant la porte du salon : « A jolly woman ! » (Une femme agréable et drôle !) Cela n'était peut-être pas très respectueux, mais cela me flatta énormément. L'hostilité et l'antipathie de mon hôte, même bien déguisées, eussent singulièrement gâté le plaisir de ma visite. Je suis tranquille maintenant. Un Anglais ne détestera jamais « a jolly woman ».

Saint-Olaf.

Saint-Olaf a plutôt l'aspect d'une maison de campagne que d'une villa de banlieue. Bâtie sur la hauteur à une époque où le terrain n'avait pas encore été morcelé, il a de l'air, de l'espace, une vue magnifique sur les collines de Surrey. Il possède même une petite prairie, quelques beaux arbres, un jardin potager qui fournit des fraises en quantité et ces légumes qui paraissent comme des friandises sur les tables anglaises.

A côté du tennis, il y a une grande cabane démon-

table et rustique. Des plantes grimpent avec entrain le long de ses planches et encadrent des amours de fenêtres. Intérieurement, elle est tapissée de toile à voile, décorée de filets de pêche. Un hamac fait office de rocking-chair. Il y a des livres, des fleurs. une foule de choses hétéroclites et des joujoux d'homme. C'est naturellement la propriété de Rodney. Il y reçoit ses amis, ses amies même. Il y fume surtout d'innombrables pipes.

Entre les quatre murs de Saint-Olaf, ces murs entièrement recouverts de verdure et de fleurs, se trouve tout ce qui est nécessaire à des gens de goûts et d'habitudes raffinées. Il est de ce style très en faveur aujourd'hui que l'on appelle « reine Anne ». Son porche, ses fenêtres à plusieurs vantaux lui donnent vraiment un air ancien, un peu puritain que le mot anglais « quaint » rend très bien. Dès le lendemain de mon arrivée, miss Baring m'en a ouvert toutes les portes.

Sur le hall carré donnent le salon, la bibliothèque, la salle à manger,. Des portraits de grands-parents, une vieille horloge, deux bahuts, une table et des sièges de Chippendale, le grand ébéniste anglais de la moitié du XVIIIe siècle, lui prêtent fort bon air. Je tombai en admiration devant ces meubles exquis. La douceur chaude de leur vernis, l'élégance simple de leurs lignes me charment toujours et je ne puis résister au plaisir de les caresser.

— Je suis contente que vous les appréciiez, me dit Édith. C'est tout ce que nous possédons de précieux.

Le salon de Saint-Olaf ne révèle, Dieu merci, aucune prétention au luxe. Trois bons tableaux, un

grand piano, un bureau, une petite table tournante pour les livres, le rendent plutôt intime et familial. Des plantes, des fleurs, quelques objets rapportés d'Italie, allègent la lourdeur du mobilier anglais.

La bibliothèque est le salon du matin, du soir, la pièce où l'on vit. Un de ses panneaux seulement est garni de livres. Là encore il y a des portraits de grands-pères et de grand'mères, puis quelques vieilles estampes, des photographies d'amis. Sur la cheminée reine Anne, une très vieille pendule et des vases de Delft avec de belles fougères. Une porte-fenêtre, pas reine Anne du tout, mais très commode, ouvre sur le jardin. Une baie cintrée avec un banc intérieur forme un de ces coins confortables « cosy corners » comme il y en a souvent dans les maisons anglaises. Celui-ci semble fait pour le fleuretage ou les causeries du crépuscule. Dans cette pièce confortable, il y a de bons fauteuils, une large table à écrire. On y vient faire sa correspondance, lire les journaux, se reposer au retour de la promenade. Les animaux, les chiens et le chat en ont l'entrée et ils y font de fréquentes visites. Tout cela crée une atmosphère dans laquelle on se sent bien.

Des tableautins, des aquarelles ornent le mur et le palier de l'escalier. Les chambres à coucher de mes hôtes sont claires et gaies comme la mienne. Chacune est bien caractéristique. Chez Rodney des fouets, des gants de boxe, des raquettes de tennis, un porte-bottines en fer, sur lequel sont alignées trente-trois paires de chaussures... je les ai comptées en riant. L'Anglais a une affection toute particulière pour ses chaussures. De chaque côté de la cheminée

sont piqués des portraits de jolies femmes, de beautés professionnelles. Puis autour de la chambre, il y a des photographies, des dessins de bateaux, de yachts, de tout ce qui va sur l'eau, on pourrait croire que le maître de céans est un marin manqué.

Chez Édith, c'est un curieux assemblage de choses diverses : des ardoises couvertes de « scores », un sac de golf, des cravaches, des portraits de chevaux et de chiens. Des meubles de noyer d'une simplicité un peu fruste. puis une toilette élégamment outillée, des tableaux religieux, des livres de piété, le long chapelet de Lourdes, la statuette de saint Antoine de Padoue. Tout cela extériorise admirablement mon amie, son besoin d'activité physique, son instinct de coquetterie féminine, la spiritualité de son âme catholique.

Chez madame Baring, des meubles et des tentures de reps vert, trois portraits d'enfants, celui de M. Baring, une vitrine renfermant des bibelots anciens, des reliques de famille sans doute, deux tablettes de livres, à côté du lit, une croix, puis, sur une petite table, isolée respectueusement, une énorme Bible qui semble remplir la pièce et ajouter à son austérité.

Quel abîme ces objets marquent entre ces deux générations humaines vivant sous le même toit !

Une grande salle de bains, très claire, bien aménagée, complète l'installation, cela va sans dire.

Édith a tenu à me montrer le quartier des domestiques, un peu par amour-propre patriotique, j'imagine, parce qu'elle a assez vécu en France pour savoir que nos serviteurs sont indignement logés.

A Saint-Olaf, ce quartier se compose de trois pièces : l'une occupée par la cuisinière, l'autre très grande, très gaie, à deux fenêtres, par les deux femmes de chambre, la troisième est de réserve. Ces pièces aux murs ripolinisés m'ont donné une impression de vie simple mais digne et saine. Pour chaque personne un lit de fer bien garni, une armoire, une petite commode, une table, deux chaises, une toilette, — la toilette est considérée de première nécessité en Angleterre, on la trouve dans les maisons les plus pauvres. A ma grande satisfaction, j'ai vu dans ces chambres de jolis riens, des photographies, des cartes postales, des nœuds de ruban. Chez la cuisinière, il y avait des images de saints, du buis bénit et des fleurs. Voyez-vous des fleurs dans le taudis de nos gens ?

Miss Baring a ouvert un petit cabinet attenant qui avait des robinets d'eau chaude et d'eau froide, puis un tub.

— Leur salle de bains, m'a-t-elle dit en souriant. Quand on veut des domestiques propres, il faut leur fournir les moyens de l'être.

Nos voisins ont compris le devoir de faciliter l'hygiène à leurs serviteurs. Ceux qui le font par intérêt, pour leur propre santé sont plus intelligents que nous, ceux qui le font par bonté sont plus humains.

Sur le même palier, j'ai vu le réservoir d'eau. Il m'a paru énorme. En Angleterre, il y en a un dans chaque maison. Cet arrangement rend partout possible le bain quotidien.

Dans le sous-sol de Saint-Olaf, assez bien éclairé,

se trouvent la cuisine, la dépense et la salle des domestiques.

Le fourneau de la cuisine m'a frappée par ses dimensions. En France, on n'en trouverait de semblable que dans une très grande maison. Évidemment, c'est une machine qui tient plus de place dans la vie anglaise que dans la nôtre. Sa grille pourrait rôtir un mouton tout entier et son bouilloir fournit de l'eau chaude en abondance. Des viandes rôties à la broche, le bain quotidien, contribuent pour beaucoup à la santé et à la force de John Bull. Pas à mépriser le fourneau anglais, à importer plutôt.

La salle où les domestiques mangent et se tiennent est tout à fait jolie. Les gens de service ne sont pas nombreux à Saint-Olaf et ils ne suffiraient point si madame Baring et sa fille n'étaient d'aussi bonnes ménagères. Outre la cuisinière, il y a une fille de cuisine quelques heures par jour, une fille de chambre, — une femme de chambre. — La fille de chambre est chargée de la propreté intérieure, la femme de chambre de tout ce qui regarde la salle à manger. Elle remplit l'office d'un maître d'hôtel, sert à table, soigne l'argenterie, répond à la porte et introduit les visiteurs.

Un jardinier, deux jours par semaine, suffit à l'entretien du jardin et de la pelouse grâce au bon outillage dont il dispose.

La maison de mes hôtes, comme toutes les maisons des gens comme il faut en Angleterre, est très hygiéniquement tenue. Chaque jour une pièce se fait à fond, la literie est aérée longtemps. Quand on quitte sa chambre, on en laisse la porte ouverte. L'air cir-

cule ainsi du haut en bas et s'y renouvelle promptement. Nos découvertes ont révélé au monde entier la nécessité de l'hygiène. Les Britishers l'appliquent au prix des plus coûteux sacrifices ; nous, nous en sommes encore à la théorie.

J'ai regardé à Saint-Olaf avec la même curiosité qu'un naturaliste mettrait à étudier un nid. Dans le nid et dans la maison, on peut lire le caractère, les habitudes, entrevoir même la destinée de l'oiseau et de l'homme. Et dans le nid et dans la maison, il y a une âme. Je n'ai pas tardé à sentir celle de Saint-Olaf. C'est l'âme d'une époque de transition, en train de se dédoubler si je puis dire, très vieille, très rigide, très étroite de par la mère, moderne, assoiffée de liberté, ouverte aux idées de par les enfants ; elle est telle, maintenant dans la plupart des familles anglaises. Elle ne me semble ici ni poète, ni artiste, ni sentimentale, mais tendre et humaine, affinée par des siècles de bonne éducation, bien née enfin. Madame Baring et sa fille sont des « ladies », le fils est un gentleman. On le devine aux objets qui les entourent, à leur manière de vivre, de dépenser. Une reine se sentirait « at home » chez eux et eux ne seraient point gênés par sa présence. La voilà la pierre de touche.

Saint-Olaf.

Dans ce cadre de Saint-Olaf la vie est uniforme mais très confortable, les économies se font sur les plaisirs mondains, sur la toilette, sur les extras, mais

non sur l'hygiène, le sport et l'hospitalité. Dans une famille française de même fortune, elles porteraient au contraire sur ces trois dernières choses.

A sept heures, on prend une petite tasse de thé en guise de réveille-matin. A huit heures et demie, un coup de gong annonce le déjeuner. Madame Baring et Édith descendent à la salle à manger nettement habillées, la première avec une « cap » bien blanche, une robe de laine, la seconde en costume tailleur. En Angleterre, les matinées et les robes de chambre ne sont pas de mise à la table de famille, pas même au rez-de-chaussée de la maison.

Le déjeuner se compose de viande froide, d'œufs ou de poisson, de ce lard grillé qui ouvre si bien l'appétit, de thé ou de café. Le courrier arrive, on lit ses lettres, ses journaux, on établit le programme de la journée.

Aussitôt le repas terminé, Rodney enjambe sa bicyclette qu'il laissera à la gare. De là, il part pour l'étude de Sir Richard, son oncle.

Mon amie s'occupe du ménage. Elle en a déchargé sa mère et, malgré son horreur pour cette tâche, elle la remplit avec une conscience bien britannique. Elle soigne les plantes, les fleurs qui décorent l'intérieur — et ce n'est pas une petite besogne, — elle décante les vins, descend à la cuisine où elle inspecte le garde-manger et combine le menu avec le terrible personnage qui règne dans le sous-sol. Les fournisseurs arrivent à cheval, à bicyclette, en voiture. Ils reçoivent les commandes, repartent grand train et tout est apporté en temps voulu. La viande et le pain sont pesés régulièrement à leur arrivée. Ici les cuisi-

nières n'achètent rien, conséquemment pas de sou du franc.

Madame Baring, elle, passe une partie de la matinée à diriger le jardinier, puis elle s'installe dans la bibliothèque, tient les comptes de la maison, fait sa correspondance, lit le *Morning Post* et prend son ouvrage, — tricot ou couture, — ouvrage destiné à de pauvres gens.

Édith sort alors pour sa promenade de santé, — soit à pied, soit à bicyclette, — à cheval deux fois par semaine.

Le luncheon est à une heure et demie. Dans les intérieurs modestes, c'est un repas plutôt léger. Chacun monte ensuite chez soi pour se reposer un moment et faire la toilette que demande le programme de l'après-midi : visites, garden-parties, sport ou promenade.

Vers six heures et demie, Rodney revient de Londres, il passe immédiatement dans la salle de bains, s'habille comme pour aller dans le monde, substituant seulement le smoking au frac. Il ne lui est jamais arrivé, je gage, de dîner chez lui en jaquette ou en redingote. Madame Baring et Édith sont également en toilette du soir et demi-décolletées. Cela donne au repas une élégance qui relève la fonction animale. Rodney apporte les journaux du soir, les dernières nouvelles de « la cour et de la ville ». Après le dîner, on sert le café au salon, on fait une partie de cartes et vers dix heures et demie madame Baring se retire. Les jeunes gens vont finir la soirée dans la bibliothèque, Rodney fume une pipe ou un cigare, boit un whisky et soda, Édith tricote

près de lui ces longs bas de chasseurs que les Anglaises aiment *à confectionner*, et tous deux causent politique et sport.

Ce sont là les lignes principales de la vie de nos voisins. Elles ne seront que légèrement modifiées par le rang et la fortune.

Chez le squire ou le grand seigneur, le déjeuner sera servi à neuf heures et demie. On y arrivera moins ponctuellement. Il traînera même sur la table jusqu'à onze heures. La maîtresse de maison fera son *ménage* par l'entremise d'une femme de charge, mais elle le fera. Les hôtes potineront, liront les journaux, écriront leurs lettres dans le salon du matin, ou s'éparpilleront dehors selon leur bon plaisir. Aux sports simples s'ajouteront les sports de luxe. Le fleuretage, les intrigues féminines, matrimoniales, agrémenteront la routine. La journée se finira en grande toilette. Mais à travers tout cela, se retrouveront les lignes que j'ai reproduites. A mesure que du point médium où je les ai prises, on montera l'échelle sociale, elles seront moins rigides, plus brillantes, à mesure qu'on la descendra, elles deviendront plus ternes... plus indistinctes... puis elles finiront par se perdre dans l'effroyable nuit de la misère et du vice... et cette nuit en Angleterre est plus noire, plus profonde que partout ailleurs.

Saint-Olaf.

Les Français sont persuadés que les Anglais n'ont pas le sentiment de la famille et les Anglais que nous ne connaissons pas le home, — jugements absolu-

ment faux et qui témoignent d'une ignorance mutuelle chez ces mauvais voisins.

La famille ! le home ! C'est dans ces deux choses sacrées que se manifeste le mieux la diversité de l'âme, du sexe et de la destinée des races saxonne et latine.

Les Anglo-Saxons ont à un très haut degré l'amour de l'espèce. Pour l'amélioration de l'espèce, ils n'épargnent rien. Ils soignent particulièrement les petits et font pour eux des sacrifices réels. Les mères les nourrissent quand elles le peuvent et elles surveillent de près leur éducation première, — toujours par devoir instinctif envers l'espèce. — Dans la classe moyenne on vit à la campagne, dans la banlieue afin que les enfants aient suffisamment d'air et d'espace. On se prive de luxe pour leur donner des bicyclettes, des ponies, des instruments de sport, tout ce qui peut aider à leur développement physique. On ne néglige rien pour qu'ils ne se trouvent pas dans un état d'infériorité. On les élève pour la vie, pour la lutte, et ce but exige une sévérité, une discipline morale que nous prenons à tort pour de l'indifférence.

De ce côté-ci de la Manche, toutes les lignes de démarcation sont plus distinctes, plus larges, et l'esprit hiérarchique domine même dans la famille. La mère devient rarement l'amie de ses enfants, elle ne recevrait pas certaines confidences, elle n'aborderait pas certains sujets, par crainte qu'ils ne la missent sur un pied d'égalité avec eux. Dans leur vie, comme à la table familiale, elle occupe le siège le plus élevé. Entre parents et enfants les sentiments

ne s'extériorisent pas en caresses, ou en paroles. Ils ont moins de chaleur que chez nous, mais autant de profondeur et ils ne laissent pas que de produire de beaux dévouements et des exemples touchants d'abnégation. Après avoir retourné ma plume bien des fois, je crois pouvoir affirmer qu'en Angleterre l'amour filial est plus fort que l'amour paternel ou maternel. En France, c'est le contraire.

L'Anglais a pour sa mère un sentiment très tendre. Quand il lui adresse la parole, qu'il la taquine doucement, une lueur d'affection illumine son regard, sa physionomie reprend une expression d'enfance, qui me ravit toujours. De son côté, la mère a une prédilection ouverte pour ses fils. Les sœurs adorent leurs frères. Le mâle représente la race... et l'Anglaise a le culte de la race. Chez tout Britisher, il y a un instinct particulier de protection pour les femmes de sa famille. En outre, le goût du sport crée une camaraderie fraternelle tout à fait charmante et que nous ne connaissons pas.

Entre les pères et les fils, par exemple, le lien n'est pas ausi étroit qu'il l'est en France. De part et d'autre, il y a plus d'indépendance. Ils en viennent de bonne heure à se traiter en hommes et en lutteurs.

Les parents anglais ont beau savoir qu'ils ont peu de chance de garder leurs enfants près d'eux et se préparer à l'éventualité de la séparation, quand elle arrive, elle n'en est pas moins pénible. Il y a quelques années, à Southampton, j'ai assisté au départ d'un régiment envoyé aux Indes où sévissait la guerre. Les adieux étaient brusques, silencieux, courageux, mais il s'en dégageait une telle onde de dou-

leur que moi, étrangère, j'en ai été affectée jusqu'aux larmes. Les courriers énormes qui partent d'Angleterre chargés de ces lettres sur papier mince, si volumineuses et vont trouver les absents dans tous les coins du globe, prouvent suffisamment la force des liens de parenté.

Avons-nous vraiment plus que nos voisins le sentiment de la famille ? Eh bien, je ne le crois pas. Les Anglais aiment l'espèce dans leurs enfants, les Français aiment leurs enfants dans l'espèce. Ils s'aiment surtout eux-mêmes dans leurs enfants. Ils rembourrent plus douillettement le nid des petits afin de les y retenir longtemps. Ils ne s'efforcent pas de les préparer à la lutte, mais de la leur épargner. Dès leur naissance, ils s'occupent à paver leur route. Ils songent à leur laisser autant de fortune que possible et pour cela ils économisent sur les choses nécessaires à leur hygiène et à leur santé. Au lieu de développer l'énergie qui les pousserait au loin, ils développent la sensibilité qui les retiendra au foyer. Cet amour-là manque de grandeur et il est absolument féminin dans sa prévoyance et sa sollicitude puérile. Chez nous, parents et enfants s'aiment à tort et à travers, avec entrain, avec passion même, mais sans grande sagesse. La familiarité a augmenté et le respect a diminué. Autrefois, les parents seuls tutoyaient les enfants et les enfants employaient ce joli « vous » qui établissait la juste ligne hiérarchique. Je voudrais qu'on le rétablît. Dans l'aristocratie, on a conservé l'usage ancien, et le fils baise encore la main de sa mère. Dans l'atmosphère rigide de la famille anglaise s'élabore le caractère, dans l'atmosphère

tendre de la famille française s'élabore l'âme. Le caractère et l'âme ne sont-ils pas les deux forces motrices de nos destinées respectives ? .

Si vous demandez à un Anglais quel est le plus beau mot de sa langue, il vous répondra sans hésiter : « le mot home ». Home ! pour lui, c'est le pays, le port, le ciel. On dit souvent de quelqu'un qui vient de mourir : « He has gone home ». Il est retourné dans sa patrie. Home ! c'est encore le nid familial, l'abri inviolable, le toit protecteur, la maison avec un escalier que les inconnus ne montent pas et cette maison, tant humble soit elle, John Bull en a le culte. Dans les petits cottages en briques rouges collés les uns aux autres comme des alvéoles, pas plus que dans le château, on ne garde les chaussures de la rue. Pour s'asseoir à la table de famille, on fait toilette. Les jeune filles piquent dans leurs cheveux un ruban de couleur claire, se parent de quelque ornement hideux, mais touchant de bonnes intentions. La mère dira : « Il faut que je change de robe, les garçons vont bientôt rentrer. » Et les garçons la trouvent habillée de sa meilleure robe. Ce tableau de leur home ainsi égayé s'imprime dans quelque cellule de leurs cerveaux. Ils l'emportent au bout du monde souvent et quand Tommy Atkins meurt sur un champ de bataille lointain, la coiffe blanche de la mère, le nœud bleu ou rose de la sœur ressortent comme des points de lumière dans ses visions d'agonie et mettent un dernier sourire sur ses lèvres.

En vue de la mission qu'il doit remplir ici-bas, l'Anglais est éminemment transplantable. Avec un

toit au-dessus de sa tête, des murs pour enfermer sa vie, il reprend racine sous toutes les latitudes. Dans la tente, dans le bungalow, dans la maison coloniale, il vit autant que possible comme en Angleterre, il établit les mêmes usages, le même rite domestique. La terre natale lui demeure chère, il en parle toujours avec orgueil, il y retourne en visiteur, mais il finit par la considérer comme une sorte d'aïeule, il l'appelle volontiers « la vieille patrie ». L'endroit où il a son home devient son pays, ce pays sera une patrie pour ses enfants.

Les Britishers qui voient les Français assis à la terrasse des cafés sont convaincus que nous ne connaissons pas le home. C'est généraliser un peu trop, il me semble.

Ce que nous appelons le « chez soi » est assurément moins que le home, mais le « foyer » est davantage. Le foyer ! Comment décrire cette chose abstraite, composée de forces invisibles, qui nous retient, qui nous ramène, qui nous est si chère ! On peut posséder un home, et n'avoir pas de foyer. La demeure la plus humble peut être un foyer, et le palais du millionnaire peut n'en être pas un. Le seuil du foyer est plus sacré que celui de home. Le foyer ne s'improvise pas, ne se réédifie pas et il faut qu'il repose sur la terre même de la patrie. C'est un centre de chaleur et de lumière, créé par l'amour, l'amitié, le dévouement, l'union des cœurs et des intelligences... Voilà ce que nous avons. Le home est anglo-saxon, le foyer est latin.

Saint-Olaf.

Madame Baring m'inspire une admiration croissante. A Monte-Carlo, elle m'avait donné l'impression d'une femme bien élevée, très distinguée, mais d'un esprit moyen. Ici, dans cette maison, où je vois son œuvre, où je sens son influence, elle m'apparaît tout autre. Ce n'est pas la matrone britannique, un type horripilant s'il en fut, c'est la mère anglaise doublée d'une lady.

Son mari, un cadet de famille avec des goûts coûteux, des goûts d'aîné, pourrait-on dire, avait essayé de s'enrichir sur le turf et n'y avait point réussi. Après sa mort, se trouvant à demi ruinée, elle vint vivre modestement à Wimbledon avec ses trois enfants. Des circonstances particulières lui permirent d'acheter Saint-Olaf pour un prix dérisoire. Elle l'a reconstruit en partie, en a fait la demeure charmante qu'il est aujourd'hui. A force d'économie, en s'oubliant constamment elle-même, elle est parvenue à donner à ses deux fils et à sa fille une éducation en rapport avec leur naissance. Elle a mené sa petite barque d'un coup de rame habile, ferme et régulier. Sa voix ne s'élève jamais, sa robe est sans frou-frou, son pas léger glisse sans bruit et cependant elle remplit la maison tout entière, c'est elle qu'on cherche dans chaque pièce. On sent intuitivement qu'elle est une force.

Si le chignon de mademoiselle John Bull est caractéristique, la « cap » de madame John Bull l'est davantage encore. On appelle « cap », en anglais, ce

morceau de mousseline et de dentelle que les femmes de diverses conditions, les nurses, les servantes et les dames d'un certain âge se posent sur le sommet de la tête. La « cap » a, pour moi, l'effet symbolique de l'éteignoir. De fait, elle éteint toujours quelque chose, la liberté ou la jeunesse. Il y a des « caps » qui expriment la bonhomie, la bienveillance, une disposition gaie. Il y en a qui sont bourgeoises agressives, qui sont « cant ». Celles de mon hôtesse me donnent une impression de finesse, d'élégance innée, de bonté, mais aussi d'irréductible intransigeance. Ce sont surtout des *caps de comté*. Pour des Français, ceci demande une parenthèse explicative. En Angleterre, on appelle familles de comtés, celles qui possèdent des terres inaliénables, des fidéicommis. Elles ne font pas partie de la noblesse, mais elles la reçoivent et sont reçues par elle. Quelques-unes sont établies sur le même sol depuis des siècles et ont une origine plus pure et plus ancienne que nombre de lords et de pairs. On y déroge moins facilement que dans les autres classes. Les hommes y sont souvent grands buveurs, grands chasseurs... et le reste. Les femmes ont alors les vertus opposées, cela donne une bonne moyenne de respectabilité et maintient l'équilibre domestique. Dans les familles de comté, on trouve encore une belle couche d'ignorance. La mentalité y est plus solide que brillante. Le caractère droit, primesautier a une certaine rudesse. C'est un curieux mélange de morgue aristocratique, de bonhomie campagnarde et de petitesse provinciale. Chez mes hôtes, à divers degrés, je retrouve ces défauts et ces qualités de terroir anglais. Madame Ba-

ring est essentiellement *comté*, et ses « caps » ne trompent pas. N'importe, sous ses « caps », il y a des bandeaux de cheveux soyeux et fins, un peu ondés, presque blancs, des yeux bruns très vifs, un visage charmant encore à regarder. Elle est très soignée de sa personne, très coquette même. Ses robes du soir, demi-décolletées, sont garnies de vieille dentelle ; autour du cou, elle porte un haut ruban de velours sur lequel sont fixés des bijoux anciens. A la tête de sa table, elle a très grand air. Comme la majorité des Anglaises, c'est là qu'elle représente le mieux. Elle a fait de fréquents séjours sur le continent et cela lui a enlevé beaucoup de sa raideur britannique. Pendant que ses fils étaient à Cambridge, elle louait Saint-Olaf et passait trois ou quatre mois soit en Italie, soit en Suisse. Maintenant, quand elle a réussi à mettre une certaine somme de côté, elle emmène Édith dans le Midi pour lui donner un changement, changement dont elle est ravie de profiter. Elle s'intéresse à beaucoup de choses encore, à la politique surtout. Elle se tient aussi au courant du mouvement mondain et du mouvement sportif. Elle est très conservatrice, très chauvine. Elle déplore le libre échange, elle a horreur des Allemands parce qu'ils inondent le marché de leurs produits. Elle s'inquiète de l'invasion des ouvriers étrangers, de l'invasion des congrégations françaises. Comme la plupart des Anglaises de sa classe et de son âge, elle a peur que le terrain ne manque sous les pieds de la nation.

A cette table de famille, je me rends compte du chemin que les idées ont fait en Angleterre pendant

ces vingt-cinq dernières années. Il est immense. De madame Baring à ses enfants, il y a tout un siècle. Quand l'un ou l'autre laisse échapper une réflexion qui la choque, elle ne la relève jamais, elle se contente de l'accueillir par un silence réprobatif plus éloquent que des paroles.

J'ai surpris quelque chose de bien curieux. Édith, mue par son esprit très moderne, cherche instinctivement à mettre du mouvement dans l'arrangement des meubles, des bibelots, de la garniture de la table à écrire même. Elle éloignera un fauteuil du mur, placera, échelonnera en biais, plumes et crayons. Madame Baring passe... et obéissant, elle, à l'esprit d'autrefois, de ses doigts fins et fermes, elle remet tout en ligne droite ! Ces deux gestes vraiment psychologiques, qui se répètent à chaque instant, qui sont réflexes presque, me paraissent saisissants. Celui de madame Baring me représente un contre-poids, le contre-poids de la génération précédente doit exercer sur celle qui suit peut-être. Je rêve, moi, de parents montrant la voie et marchant en avant...

Bien que mon hôtesse soit plutôt froide, il y a entre elle et ses enfants un profond courant de tendresse. Rodney la taquine très drôlement. Il l'appelle souvent « mater » et, dans ce mot, il met une caresse qui n'échappe sans doute ni à son oreille ni à son cœur. Il pourrait avoir une garçonnière à Londres, c'est uniquement pour elle qu'il vit à Wimbledon. Du reste, l'Anglais a une affection particulière pour sa mère veuve, une affection où il entre un instinct de protection.

J'ai appris avec un vif plaisir qu'à la mort d'un

cousin germain madame Baring est destinée à hériter d'une belle fortune, elle se trouve être la dernière des Wilkes de Loftshall, une vieille famille du Somersetshire, et la lignée mâle éteinte, le fidéicommis doit passer entre ses mains.

Édith m'a confessé qu'étant jeune fille, elle avait été cruellement tourmentée par le désir de cet héritage et que chaque matin, en ouvrant son journal, elle courait à la colonne des morts avec l'espoir d'y trouver le nom Thomas Wilkes.

— C'était abominable, a-t-elle ajouté avec son sourire nerveux ; mais à cette époque-là, l'argent m'eût apporté tant de bonheur, je le croyais du moins. Maintenant, je ne le désire plus que pour ma mère. Je voudrais qu'elle pût en jouir un peu avant de mourir, avoir sa voiture, faire de longues promenades, absorber plus d'air. Cela prolongerait sa vie, j'en suis sûre. Quant à moi, mon ambition se borne désormais à l'achat de Dick, ce vieux pur sang que je monte. Il baisse terriblement. Ce me serait une joie d'être à même de lui donner la prairie verte et l'espace que son âme de cheval a peut-être toujours rêvés.

Depuis que je sais tout cela, la vue de madame Baring additionnant les pence et les shillings, me semble pathétique et je ne puis m'empêcher de souhaiter que le squire de Loftshall, qui a soixante-quinze ou soixante-seize ans, ne tarde pas trop à aller rejoindre ses ancêtres.

Saint-Olaf.

Le besoin de changement et l'instinct de l'hospitalité sont les caractéristiques les plus remarquables de nos voisins, celles qui les différencient davantage de nous.

Il faut qu'ils changent de vêtements, de pièce, d'air, de maison, de pays. Ces changements sont probablement nécessaires à leur race. La nature les obtient au moyen de la vanité, du snobisme, d'une intuition particulière de l'hygiène. A moins que les Anglais ne soient très pauvres, ils ne garderont jamais toute la journée les mêmes habits et les mêmes chaussures. La petite bourgeoise veut avoir un salon pour le matin, où elle se tiendra jusqu'à l'heure du déjeuner. Les architectes savent en aménager dans les cottages les plus modestes.

En Angleterre, du matin au soir, du soir au matin sans doute, on conjugue à tous les temps et à toutes les personnes le verbe « avoir besoin d'un changement ». « J'ai besoin d'un changement, vous avez besoin d'un changement. » Cette phrase qui revient dans toutes les conversations m'a longtemps horripilée. Elle est maintenant pour moi une révélation très intéressante.

Les Anglais sont des insulaires ; en conséquence, ils ne peuvent se suffire ni matériellement ni intellectuellement. L'océan qui les environne de tous côtés provoque à la longue en eux, l'angoisse de la prison et le désir de s'évader. De plus, leur ciel bas, le manque de clarté, l'uniformité des lignes engendrent une monotonie déprimante. Cette monotonie est l'aiguil-

lon inéluctable qui les pousse hors de chez eux. Ils se répandent alors dans le monde entier en quête de lumière, de beauté naturelle ou artistique et ils ne rentrent jamais dans leur île la trompe vide. A leur insu, ils rapportent des éléments nécessaires à l'âme même de leur pays. S'ils pouvaient se rendre compte de ce qu'ils doivent aux autres nations... à l'Orient, à l'Italie, à la France, à ces races latines surtout qui provoquent souvent chez eux un petit sourire dédaigneux, ils auraient pour elles la plus tendre révérence. Ils ne savent pas encore, voilà tout !

Ce besoin de déplacement dont les Britishers sont de plus en plus possédés a encore une autre cause.

Quelque confortable, quelque luxueux que soit le home anglais, il est toujours froid. Le snobisme du décorum y maintient une discipline trop rigide, trop uniforme. Il met une sourdine à la gaieté, rend la conversation lourde et banale, empêche l'extériorisation des sentiments, transforme les domestiques en automates. Cette atmosphère où manquent les bons fluides exhilarants, ceux qui ouvrent l'esprit et le cœur, finit par causer une sorte d'oppression, de nervosité, à laquelle nos voisins ne connaissent d'autre remède que le changement de milieu. Grâce à l'*hospitalitémanie* qui les distingue, ils peuvent toujours y avoir recours et ils ne s'en privent pas.

On donne un changement à ses parents, à ses amis, à de simples connaissances. La petite bourgeoise a sa liste de visiteurs aussi bien que la châtelaine. Dans le cottage, sous le toit de la ferme, il y a la chambre de l'hôte et elle est rarement vide. Nombre de jeunes filles sont des mois sans réintégrer

le domicile paternel. Il y a des gens qui passent littéralement leur vie les uns chez les autres, des familles qui ne sont jamais seules.

En Angleterre, l'hospitalité semble vraiment obligatoire, partant très banale, mathématique presque dans son action. Elle est donnée et reçue avec une simplicité qui la rend possible à tous. L'invité entre dans le cercle de la vie de ses hôtes et ce cercle n'accélère ni ne ralentit son mouvement pour lui. Il est admis à partager leur luxe ou leur médiocrité, le roatsbeef savoureux ou le hachis économique, les divertissements coûteux ou à bon marché. En retour, on exige peu de lui. On ne lui demande ni d'être très amusant ni très brillant, mais de faire nombre. Pourvu qu'en matière d'étiquette ou de toilette il soit conformiste, on est content.

Cette institution de l'hospitalité entretient la discipline domestique, aide à la formation du caractère par l'empire sur soi qu'elle exige. Elle donne aux femmes anglaises une occupation considérable. En général, elles aiment ce rôle d'hôtesses qui leur vaut des hommages, des égards, qui leur confère un véritable pouvoir. La bourgeoise est obligée de payer de sa personne plus que la grande dame, mais elle a davantage de satisfaction. Elle éprouve un réel plaisir à préparer la chambre de celui-ci ou de celle-là, à décorer sa maison, à piquer des nœuds un peu partout ; elle est enchantée d'exhiber son linge, son argenterie. A la tête de sa table joliment ou richement dressée, en toilette du soir, avec des convives à sa gauche et à sa droite, elle se sent quelqu'un et la sensation est toujours agréable. Elle aime encore

la surexcitation des arrivées, des départs, les lettres de remerciements bourrées de compliments plus ou moins sincères. Tout cela anime ou ranime sa vie.

Quant au mari anglais, il ne regimbe pas contre cette obligation sociale. Il a l'habitude de laisser dehors ses soucis et ses affaires, il a toujours le temps de dire à sa femme quelque chose d'agréable ou de désagréable et il aime à boire ses vins en compagnie.

De ce besoin de changement, de déplacement, est né le « week end », littéralement « fin de semaine ». On appelle ainsi ce congé du samedi à midi au lundi matin que nos voisins s'accordent si sagement. Il était autrefois le privilège exclusif des travailleurs. Aujourd'hui, il est venu en usage chez les mondains. Ils l'emploient à varier leurs amusements. Le roi même prend son « week end ». Je ne suis pas sûre qu'il n'y ait autant de droit que le plus laborieux de ses sujets. Il va le passer dans quelque château ami. On voit souvent filer en éclair la petite locomotive pilote qui neutralise la voie pour lui. A regarder Buckingham Palace, on devine avec quel plaisir il doit s'en échapper.

Le « week end » mondain est quelque chose de très particulier. Il mériterait une monographie signée d'un Thackeray ou d'un des grands fouets satiriques. Quelle surexcitation de vanité, de snobisme, d'ambition, il provoque ! Coûte que coûte, chez soi ou chez les autres, il faut l'avoir brillant et chic. On pêche des semaines durant une invitation, on s'en glorifie pendant des mois. C'est une sorte d'étiquette sociale.

Les jeunes gens emmènent volontiers à Paris une petite femme quelconque, les hommes mûrs, la maîtresse sérieuse qu'ils cachent aux environs de Londres. On les rencontre sous les arcades de la rue de Rivoli, aux courses, dans les maisons de thé, dans les cafés-concerts. Ils ont l'air gauche et honteux comme tous les Anglais en rupture de respectabilité. Quand je rencontre ces couples de transfuges, je me dis : « Voici a week end. » Le mot français ne va pas à cette chose essentiellement anglaise.

Ces trente-six heures fatidiques de la fin de la semaine produisent de ce côté-ci de la Manche un formidable bouillonnement de vie, et sans crainte de se tromper, on peut assurer que c'est surtout le diable qui l'active non plus avec les bons vieux fagots d'autrefois, mais bien avec de l'essence et du pétrole.

Le samedi après-midi et le lundi matin, il y a sur toute la surface de l'Ile inconnue un chassé-croisé d'individus qui serait incompréhensible pour un savant de Mars ou de Jupiter chargé d'étudier les Terriens. Moi-même, aujourd'hui seulement, je me rends compte que toutes ces créatures, les unes emportées dans une machine à roues avec une valise ou une malle au-dessus de leur tête, les autres montant en chemin de fer, en bateau, ne sont que des agents de la vie dirigés inéluctablement vers des buts divers, chargés de transmettre des messages, de porter des paroles de paix ou de discorde, d'unir ou de désunir... que sais-je encore. Oui, je m'en rends compte, assez bien parfois. Alors, je les accompagne d'un œil émerveillé. Le pauvre petit romancier que

je suis, ce romancier qui peut à peine tenir entre ses mains les *fils* de quelques personnages, éprouve une admiration éperdue pour les puissances qui combinent tous ces mouvements... et, ahurie... je m'en vais répétant : « Comment ? comment ? » Quand dans l'encadrement d'un cab un visage d'homme ou la femme me frappe, je me demande : « Sera-t-il un agent malfaisant celui-là ?... Sera-t-elle un agent bienfaisant celle-là ? » Je voudrais voir plus longtemps. C'est déjà bien joli de voir. Soyons-en reconnaissante. Je sais au moins que ce fameux, que cet échevelé « week end » mondain est un des moyens employés par la nature pour accélérer les échanges chez nos voisins. Et il les accélère, n'en doutez pas !

Tandis que les Britishers se renouvellent par les voyages, par l'hospitalité, par l'éternel changement, nous nous renouvelons sur place pour ainsi dire.

Notre situation de continentaux nous met en contact immédiat avec les grands courants d'art et de pensée. L'intuition, cette faculté divine dont notre race est pourvue, nous révèle souvent ce que nos yeux ne voient pas, ce que nos oreilles n'entendent pas. Tout semble arrangé pour faire de nous un peuple sédentaire.

Notre pays baigné d'une lumière claire est admirablement varié, entre lui et nous il y a une communion étroite. Nulle part ailleurs, nous ne trouvons les éléments qui nous conviennent et nous y restons et nous y revenons toujours.

En outre, dans nos intérieurs quelque humbles qu'ils soient, il y a de la gaieté, de l'imprévu, une

belle exhubérance de vie. On y cause librement, on y discute tous les sujets imaginables. Cela crée une intimité réchauffante qui retient. Nous nous suffisons à nous-mêmes, de là notre égoïsme et notre exclusivisme.

Personne n'a jamais vanté l'hospitalité française... et pour cause... Nous vivons de préférence dans les villes, non pas dans des maisons séparées... mais sur des *rayons*, un arrangement qui n'est pas plus favorable à l'hospitalité qu'à la reproduction, soit dit en passant. L'espace nous est trop parcimonieusement mesuré pour nous permettre d'avoir des hôtes. Comme partout ailleurs, les gens riches, les châtelains remplissent d'amis et de connaissances leurs demeures trop vastes. Ils donnent à chasser, à dîner et cela généreusement ; mais dans la classe moyenne, on ne reçoit guère que ses proches parents. Les provinciaux ferment bravement les pièces inoccupées de leurs habitations, ils n'auraient pas l'idée d'inviter quelques citadins à venir se reposer dans leur atmosphère plus tranquille, respirer un air meilleur. Nous ne connaissons pas encore l'efficacité réelle d'un changement de milieu et d'associations. Nous ne saurions du reste ni offrir, ni accepter l'hospitalité avec simplicité. Nous ne l'avons pas dans le sang. C'est un fait d'histoire naturelle.

Avec notre tempérament, l'hospitalité à jet continu telle qu'elle se pratique en Angleterre nous serait intolérable. Je ne puis imaginer sans rire l'état d'âme d'un mari français, nerveux, impulsif, mal discipliné, qui trouverait constamment des hôtes à son foyer, entre lui et sa femme, qui serait obligé de se

contraindre, de réfréner son humeur. Il deviendrait tout simplement enragé.

Chez lui, l'Anglais se met en habit, le Français se met en bras de chemise (moralement). Il a l'habitude, en arrivant, de jeter son fardeau de soucis et de préoccupations au beau milieu de la table de famille, la présence des étrangers serait gênante et il n'a jamais été habitué à se gêner. John Bull vous recevra sous son toit sans vous admettre dans son intimité. Si Madame la France vous ouvre sa maison, elle se croira obligée de vous ouvrir son cœur et elle en garde la clé plus jalousement qu'on ne le croit.

Notre manière de vivre et de sentir produit une concentration plus intense et c'est cette concentration même qui donne à notre âme sa prodigieuse force de diffusion et de rayonnement.

Ai-je deviné un peu ?... *un tout petit peu*, les causes et les effets de ces mouvements divers qui sont imprimés à nos voisins et à nous ? Hélas, à chaque instant, nous croyons découvrir la vérité. Comme les enfants dans certain jeu, nous nous écrions triomphalement : « je brûle », et puis, une voix railleuse nous répond : « tu gèles. »

Saint-Olaf.

Madame Baring et sa fille ont voulu me donner un changement. C'est là, j'en suis sûre, l'idée bien anglaise qui les a inspirées à m'inviter. Je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'elle a du bon. Je me sens toute ravivée par la nouveauté des choses qui

m'entourent, par l'intérêt, la curiosité qu'elles provoquent dans mon esprit.

En ma qualité d'étrangère, on me sert le premier déjeuner chez moi. A huit heures précises, la fille de chambre m'apporte un petit broc d'eau chaude pour les premières ablutions, puis un plateau avec le thé et d'appétissantes rôties beurrées, qu'elle place près de la fenêtre ouverte.

Mes yeux se reposent sur cette riche verdure anglaise qui semble faire du silence et de la paix, et ils suivent avec plaisir les ménages d'oiseaux qui picorent la pelouse. J'aime à sentir, comme contraste, que Londres, la gigantesque fournaise, est là tout près. Parfois, je prête l'oreille et je m'étonne de ne pas entendre le crépitement de sa vie.

Chaque matin, je fais une promenade à pied. M'ayant entendu dire à Monte-Carlo que pour prendre contact avec les gens et les choses, je devais être seule, Édith refuse toujours de m'accompagner. Il m'arrive quelquefois de la rencontrer à bicyclette au tournant d'un chemin, elle met pied à terre, nous rentrons ensemble et je lui fais part de mes découvertes ou de mes impressions. Quand elle monte à cheval, je m'arrange de manière à la rencontrer pour le plaisir de voir un beau morceau d'équitation. Elle a une assiette parfaite, une assiette de race.

Je ne connaissais aucune de ces villes suburbaines qui sont comme des excroissances aux flancs de la métropole, des excroissances qui contiennent jusqu'à trente, quarante, cinquante mille habitants. Wimbledon est joli, élégant, en train même, paraît-il, de devenir à la mode. Sa bonne société se compose d'hommes

dans les affaires, de rentiers, d'officiers en retraite, de veuves, de vieilles filles, de demoiselles en quantité. Il est éminemment respectable. Pas de guinguettes, pas de restaurants pour fêtards comme dans la banlieue parisienne. Au niveau de la gare, sont les rues commerçantes avec des magasins fort bien approvisionnés. Les trottoirs, envahis par un nombre invraisemblable de nurses et de bébés, donnent une belle idée de sa population. De larges avenues montantes, bordées de cottages et de villas, conduisent à une sorte de plateau où se trouvent la ville haute, le beau quartier et ce que l'on appelle « the Common », — communal est le mot qui traduit de plus près sans rendre exactement la chose anglaise.

Le « Common » de Wimbledon passe pour une des beautés naturelles de l'Angleterre. Je me souviens d'en avoir vu des gravures dans ma jeunesse. Au premier regard, rien ne semble justifier cette qualification. C'est un immense terrain qui s'étend jusqu'à Putney, un terrain plutôt nu et plat, coupé de chemins et de sentiers, sur lequel pousse une herbe drue, des bruyères, quelques bouquets d'arbres et qui a pour points de repère une flèche d'église à l'horizon, les ailes d'un moulin à vent, le club du golf et une sorte d'étang. Tel que, ce « Common » a cependant un charme particulier dont on ne se lasse pas. Grâce à une imperceptible convexité, je l'imagine du moins, voitures, chevaux, amazones, cavaliers s'y enlèvent d'une manière merveilleuse. De plus, l'élasticité de son sol fait perdre toute notion de temps. Vous croyez marcher depuis cinq minutes,

et vous vous trouvez à une énorme distance de votre point de départ. Des effets de lumière, de perspective, le vent dont il est sans cesse balayé, la brume qui y jette son voile, le rendent changeant comme la mer, le font paraître infini, désolé, puis soudainement riant et lui donnent une beauté unique, sauvage, mystérieuse. Il prête aux légendes, aux histoires fantastiques. Personne, à coup sûr, ne le traverserait volontiers de nuit. Ce terrain appartenait à lord Spencer ; Wimbledon et Putney ayant appris qu'il se disposait à le vendre pour bâtir en firent l'acquisition afin d'en garder la jouissance. Chaque habitant des deux communes paie une taxe annuelle qui est employée à amortir la dette et à en acquitter les intérêts. Jamais argent ne fut plus intelligemment dépensé, car cet espace libre où l'air salin de la Manche arrive par une échancrure entre les collines de Brighton, est comme un véritable poumon pour les petites villes voisines et pour Londres même. Il servait autrefois aux manœuvres militaires, il est maintenant abandonné aux promeneurs, aux bébés, aux travailleurs de la Cité qui, le samedi après midi, viennent y dresser des camps volants de sport.

Wimbledon possède naturellement tous les types de l'habitation suburbaine. Il y a d'abord, dans la ville basse, des lignées de logettes d'ouvriers avec un peu de verdure devant, une petite cour derrière. Puis d'autres lignées de maisons grises ou rouges de quatre pièces seulement, attenantes les unes aux autres, posées sur le sol, toutes pareilles, comme découpées à l'emporte-pièce. Chacune a un minus-

cule jardin. Les fenêtres sont claires, garnies de demi-rideaux très blancs ; ici et là, quelques fleurs témoignent d'un effort vers la beauté. Viennent ensuite des maisons très modestes, bâties par deux, par trois, avec un sous-sol, une grille, un morceau de gazon, quelques arbustes. A droite, à gauche, des larges avenues, et sur le plateau même, s'élèvent des villas de toutes descriptions, séparées les unes des autres par des haies et des bouquets d'arbres. Elles ont des jardins plus ou moins grands, des pelouses, des tennis. Celles-ci sont revêtues de lierre, de vigne vierge, celles-là de clématites, de glycine. Toutes sont luxueusement fleuries. Les plus modernes témoignent de ce besoin croissant de lumière et d'air que la créature éprouve, elles semblent tout fenêtres et baies. Dans les environs du « Common », dans les chemins verts, sur la route de Londres, il y a de vraies maisons de campagne, de fort belles propriétés même, l'une d'elles entre autres, « Belmont », appartient au duc d'Alençon.

Jamais, je n'avais vu réunis tant de modèles divers d'habitations humaines. Chacune a une physionomie particulière, — physionomie que l'étage ne saurait donner. Je m'amuse à les lire au cours de mes promenades matinales et je suis curieusement affectée par leur vie intérieure. Certaines me font éprouver un ennui subit, le froid de la monotonie du puritanisme étroit. D'autres, sèches et dures, *vieilles filles* d'aspect, m'apportent la tristesse de la maturité solitaire. Beaucoup, par exemple, me communiquent une sensation agréable de bonheur simple, de fraîcheur reposante. A l'entrée du « Common »

s'en trouve une qui n'est qu'une masse de fleurs brillantes. Il y a là une passion évidemment. Toutes, en général, du reste, me donnent une impression de médiocrité, d'existence restreinte. Depuis que je commence à savoir épeler la vie, l'habitation humaine a pris, à mes yeux, une importance énorme. Elle me semble sacrée comme un temple... et elle est un temple. Le mystère de l'incarnation ne s'y renouvelle-t-il pas sans cesse ? La conception, la naissance, la mort, les rites inéluctables de la nature ne s'y accomplissent-ils pas journellement ? Les murs ne contiennent-ils pas les grands invisibles : l'amour, la passion, la joie, la douleur. Les demeures des petits m'inspirent un respect tendre. Je les voudrais toutes salubres, propres, ensoleillées. N'est-ce point sur ces demeures-là que s'arrête le plus souvent l'Étoile du Berger ? N'en sort-il pas des savants, des artistes, des poètes, des hommes destinés à élever l'humanité, à enrichir le monde de lumière, de beauté et d'espérance ?... Ce matin, en cheminant lentement, j'ai senti cela, et les logettes, et les cottages, et les villas suburbaines m'ont tous paru intéressants. Mon esprit ne s'élève pas toujours ainsi... tant s'en faut. Il *traînaille* souvent encore au ras de terre. Quand il plane un moment, quand il *monte en ballon*, j'aime à me rappeler ses impressions et à les fixer. Les aéronautes éprouvent ce besoin-là.

Les maisons de Wimbledon ne captivent pas seules mon attention, mais ses tableaux de vie anglaise, de vie simple et en plein air me ravissent. En France, où l'on ne connaît pas le devoir de la promenade

quotidienne, une ville de cette catégorie serait mortellement triste. On n'y rencontrerait ni femmes, ni jeunes filles. Ici, elles créent un va-et-vient joyeux, les unes en costume tailleur, accompagnées d'un ou de plusieurs chiens, marchent à grande allure comme pour un exercice d'hygiène. Les autres, des petits carnets à la main, vont régler les comptes de la semaine chez les fournisseurs. Puis ce sont des jeunes filles à cheval sans escorte, des charrettes anglaises attelées d'un poney ou d'un âne, remplies de bébés aux belles chevelures flottantes, conduites par quelque clergyman ou par une gentille maman. Autour de ces charrettes gambadent généralement de grands collies ou des terriers rageurs et, enfin, des théories de bicyclistes filant dans le vent avec un joli frisselis de manches légères. L'engouement pour ce genre de locomotion a beaucoup diminué. L'Anglaise est cependant la seule femme qui sache monter à bicyclette et y être gracieuse. La Française, elle, avait cru découvrir un nouvel instrument de coquetterie, elle n'a pas tardé à s'apercevoir qu'elle avait trop de croupe et elle l'a abandonné. La Saxonne pratique en a fait un instrument d'utilité, d'exercice et de liberté surtout. On lui reproche de s'en servir pour mettre de trop longues distances entre elle et la mai son paternelle ou conjugale. Il est de fait que la bicyclette a beaucoup contribué à son émancipation, — émancipation que les moralistes ne laissent pas que de déplorer.

Les Anglais n'ont vraiment l'air anglais que sur le continent. Dans leur pays, ils ne me donnent jamais une impression d'excentricité. Je les verrais sortir en

maillots que je n'en serais point choquée. Hier, j'ai rencontré une jeune fille à bicyclette avec une coiffure que l'on porte dans certains collèges masculins et féminins. La forme en est étrange, une calotte de soie noire surmontée d'un large carré de même étoffe posée triangulairement. Sur une route de France, une bicycliste ainsi coiffée m'eût paru ridicule, ici, elle n'a pas même provoqué mon étonnement. Et, bien assise sur sa machine, vêtue d'un costume tailleur de drap foncé, je l'ai trouvée charmante, je me suis même retournée pour la suivre longtemps des yeux. Tout cela me donne une impression d'activité joyeuse et saine. Je voudrais la voir dans nos villes de province et dans nos campagnes. L'auront-elles jamais ? J'en ai le bon espoir.

Ce matin, le temps était absolument divin. J'ai eu la sensation particulière et délicieuse que le printemps avait atteint son apogée de beauté. L'air n'aurait pu être plus doux, plus embaumé, les fleurs plus parfaites... demain, j'en suis sûre, il y aura quelque chose de moins... Allons, voilà que je remonte en ballon... L'effet du printemps sur une vieille femme sans doute.

Saint-Olaf.

Il est impossible d'étudier la vie anglaise sans remarquer la grande place que les animaux y tiennent et la manière caractéristique dont ils sont élevés.

A Saint-Olaf, il y a Jack, un terrier irlandais, Bob, un caniche français, Lord, un gros chat noir chaussé de blanc. Avec leur merveilleux instinct, les pre-

miers ont vite reconnu en moi une amie. Quand ils me voient équipée pour sortir, ils me demandent carrément de les emmener... et je les emmène. Je n'ai jamais pu résister à cette prière muette du chien qui met son âme à fleur d'yeux. Par suite de cette impuissance, pendant toute une saison à Vichy, j'ai promené, non seulement le chien de mon propriétaire, mais un de ses *copains*, un affreux toutou qu'il appelait en passant. Quoi que j'en eusse, ils m'obligeaient à les conduire aux bords de l'Allier et ils m'employaient à leur jeter des pierres dans l'eau. Oh! cette tyrannie des faibles! Il n'en est pas de plus irrésistible

Jack et Bob font mon bonheur, d'autant plus que chacun est une illustration vivante du caractère anglais et du caractère français. Bien que de race irlandaise, Jack a été éduqué en Angleterre, lui et ses ancêtres, il n'a de celte que son poil rude et ses yeux profonds. Admirablement campé et musclé avec un arrêt superbe, il est froid, digne et nerveux comme un vrai Anglo-Saxon. Quand il est content de vous voir, sa lèvre supérieure se retrousse et esquisse une sorte de rire. Son instinct est nettement dirigé contre les lapins et les rats. Au cours de nos promenades, il lui arrive souvent de commettre quelque raticide et il rapporte triomphalement la victime entre ses dents.

Bob, lui, est bien Français. Tout le monde le dit à Saint-Olaf et miss Baring m'affirme qu'elle l'aime à cause de cela. C'est un caniche de race très pure, mais il n'est pas tondu en lion comme ses frères parisiens, il ne porte ni moustaches, ni manchettes.

On l'a laissé tel que la nature l'a créé. Il a une queue en panache, un poil bouclé, doux et brillant, des yeux tout ronds, couleur d'or, des yeux comme je n'en ai jamais vu. Ainsi fait, il ressemble à un petit ourson et il est irrésistiblement drôle. La vie, la joie, la tendresse canines débordent en lui. A la promenade, il revient sans cesse en arrière pour me dire quelque chose. Il s'intéresse à tout. Avec sa balle de caoutchouc dans la bouche, il poursuit tout ce qui vole, oubliant qu'il n'a pas d'ailes. Puis, quand papillons et oiseaux lui échappent, il les suit d'un regard consterné qui serait comique s'il n'était aussi humain dans son désappointement. C'est bien un rayon de l'âme latine qui est en lui, impossible de ne pas le reconnaître.

Jack et Bob sont des gentlemen non seulement de par leur naissance, mais encore de par leur éducation. Cette assertion paraîtra un peu forte et cependant elle n'a rien d'exagéré.

En France, les gens qui aiment les chiens se font leurs esclaves. Ils leur permettent d'envahir la maison entière et les gâtent outrageusement. A la promenade, ils se retournent sans cesse pour veiller sur eux et les animaux en prennent à leur aise. Ils les nourrissent en dépit du bon sens, les gavent de friandises. A force de vouloir les rendre heureux, ils abrègent leur vie. Avec un maître anglais, par exemple, le fox-terrier est un délicieux compagnon, un peu rude, pas sentimental du tout, mais fort, agile, intrépide, obéissant. Son poil est froid, brillant de santé et il reste toujours en forme. Avec un maître français, il subit une transformation curieuse. Ses

mouvements, son caractère s'adoucissent considérablement. Il est plus affectueux, en revanche il obéit mal ou pas du tout. Son poil devient terne et il s'empâte très vite. Il y a quelque vérité dans ce proverbe qui dit : tel maître, tel chien.

Les Anglais savent mieux aimer les enfants et les animaux que nous. Ils élèvent ces derniers jusqu'à eux, les disciplinent, les éduquent et ils sont parfaitement susceptibles d'éducation. Ils apprennent à connaître leur place, à prendre même une certaine conscience de leur dignité, et ils ont l'air Union Jack autant que leurs maîtres. Il n'y a pas de chien aussi correct que le chien anglais. Quand il lui arrive de se gratter au salon ou de se mettre sur le dos, ce qui est considéré inconvenant, on lui dit : « Plus de tenue, monsieur ! » ou bien : « Conduisez-vous comme un gentleman, monsieur ! » Et en un clin d'œil, il retombe sur ses quatre pattes.

Les parents français inspirent plutôt à leurs enfants la crainte et la défiance des animaux. Les parents anglais apprennent aux leurs à les aimer. Il y en a toujours autour des berceaux et dans les nurseries. Entre eux et les petits des hommes, se produit une entente merveilleuse et touchante. De là vient ce besoin d'affection canine que l'on rencontre chez la plupart des Britishers et que n'ont pas les Américains. J'ai vu souvent le roi Édouard VII, alors qu'il était prince de Galles et logeait au Bristol, promener son chien le matin sur la place Vendôme comme un simple et bon mortel. L'année dernière, à Cannes, j'ai admiré pendant deux mois un colonel anglais, Sir James Bret, conduisant patiem-

ment dans les allées du parc de l'hôtel un affreux bouledogue aveugle, sourd et asthmatique. Il mettait le bout de sa canne contre son flanc droit, marchait très lentement et l'animal suivait. Un maître de chien aveugle ! cela ne se voit pas tous les jours et c'était bien joli !

Il y a quelques années, l'Angleterre eut une épidémie d'hydrophobie qui nécessita des mesures draconiennes. Les chiens non accompagnés ou sans maîtres furent détruits, asphyxiés par milliers, les autres condamnés à la muselière. Ceci a produit une sélection remarquable dans la race canine. La nature a été largement secondée par la vanité et le snobisme. Les exhibitions se sont multipliées. Il est devenu chic d'exposer, d'avoir des chiens primés. Lady S... est connue pour ses collies, lady B... pour ses terriers. Celle-ci a entrepris de sauver telle espèce menacée d'extinction, des carlins par exemple ; celle-là a mis en faveur le bouledogue français... et il a détrôné le caniche. Si quelque leader de la *Société*, — avec un grand S, — vient à découvrir notre roquet.... ce chien si amusant, si impulsif, qui a un jeu de physionomie dont on ne se lasse jamais, c'en est fait de lui !... Il deviendra à la mode... distingué peut-être ! Soumis à la discipline anglaise, il perdra sa gaieté, son individualité. Et au fond de ses yeux vifs, malins et tendres, il y aura la nostalgie de la rue... de certaine boîte mal odorante peut-être, comme dans les yeux des collies, il y a la nostalgie des montagnes et des pâturages. Dieu l'en préserve !... Je puis être tranquille je crois, cet excès d'honneur ou d'indignité lui sera épargné.

Dans le chien, nous recherchons surtout l'intelligence, la puissance d'affection. Nos voisins ne recherchent que les qualités de race. Ils ont un culte pour la race et ce sont les gens qui se mésallient le plus facilement ! Tel Anglais qui ne monterait pas un cheval sans race, qui n'aimerait pas à être vu en compagnie d'un toutou bâtard, épousera une fille de « bar » ou une cabotine. Telle Anglaise à qui il faut des animaux de haute noblesse, épousera son cocher ! En Angleterre, il y a maintenant davantage de pur sang dans le « stud book » que dans le livre de la pairie. Ainsi le veulent les dieux humoristes !

Il n'est point nécessaire de vivre longtemps dans l'Ile Inconnue pour sentir que le mouvement humanitaire et le mouvement d'humanité envers les animaux y ont reçu une impulsion définitive. La femme a été l'agent principal de ce progrès, et il faut l'en louer très haut.

Quand il m'arrive de rencontrer sur les routes de Wimbledon quelques-uns de nos beaux percherons et que je les vois harnachés avec coquetterie, je les félicite intérieurement d'être tombés entre les mains d'hommes qui savent distribuer les forces animales et les ménager. La robe luisante, l'allure brillante des chevaux de Londres en est la preuve. Ici le cheval est quelqu'un. Ceux qui nient son intelligence devraient venir l'étudier dans les conditions meilleures qui lui sont faites. Il distingue sa gauche et sa droite, connaît le pavé, les lois de la route. Il a conscience de travailler pour l'homme et il travaille avec plaisir... oui, absolument.

L'Anglais a conservé beaucoup de sa rudesse pri-

mitive. Il ne faut pas le gratter bien profondément pour trouver la brute en lui, et cependant il n'est pas cruel. Il est un sportsman né et le vrai sportsman a horreur de la cruauté. Il a la chasse dans le sang. Il est un des agents les plus actifs dans les grandes battues que la nature ordonne pour éclaircir les rangs de certaines espèces. Par conséquent, il aime à tuer, mais il tue proprement. Il y avait autrefois en Angleterre, et il en reste sans doute, des amateurs de combats de coqs, de rats, de chiens. C'étaient des régressifs, des hommes chez lesquels la passion du pari, l'alcool, la nourriture forte entretenaient les pires instincts. La difficulté de se livrer à ces passe-temps de sauvages a diminué considérablement leur nombre. La Société protectrice des animaux a l'œil sur eux. Elle n'est pas un vain mot ici. Elle est toujours sur la brèche, active, vigilante. Par ce bon combat qu'elle livre pour les petits, elle s'honore elle-même et elle honore l'Angleterre plus encore.

A mon grand regret, je suis obligée d'avouer que chez les Saxons et dans tous les pays protestants, les animaux sont plus heureux que chez les Latins et dans les pays catholiques. Selon moi, la faute en est au prêtre. Pendant des siècles, il a dirigé, pétri, l'âme du paysan, de l'homme du peuple et il n'a jamais songé à éveiller son intérêt et sa sympathie pour les humbles collaborateurs de notre vie. Ni dans la chaire, ni au confessionnal, il n'a imposé comme devoir la bonté envers eux. Jésus né entre le bœuf et l'âne ! Quel point de départ cela lui donnait pourtant ! Saint François d'Assise n'a pas fait

école avec sa théologie d'amour et de fraternité. Le prêtre a-t-il craint de laisser soupçonner que ces petits pourraient bien avoir une âme ? Il y avait là peut-être de quoi faire fléchir la corde raide sur laquelle il chemine ! Il a eu peur et il a ignoré l'animal. Ah ! oui, il l'ignore ! Sa gaucherie, sa timidité à caresser un chat ou un chien est toute une révélation, une révélation pénible plutôt. Il en résulte que c'est dans les contrées où l'Église catholique a conservé le plus d'influence que les bêtes sont le moins comprises et le plus mal traitées. L'Espagne en est la preuve. Sur son âme, dans sa chair, elle a comme marque distinctive le combat de taureaux et ce n'est pas précisément un vent d'humanité qui vient à travers les Pyrénées. Ce vent est mauvais pour nous. Les départements sur lesquels il souffle en sont la preuve, ils ont, eux aussi, les combats de taureau. A Paris, du reste, nous avons le bœuf gras. L'année dernière, on parlait, pour terminer la petite fête, de faire jouer la musique sur la place des Abattoirs ! Voilà une bamboula qui ne doit pas différer beaucoup de celles du Congo.

A Paris, hélas ! il y a encore l'aspect lamentable des chevaux, c'est une tache au tableau brillant de sa vie. Les embellissements que rêvent nos édiles ne l'effaceront pas. Elle saute aux yeux de tous les étrangers, provoque l'indignation des sportsmen. Elle me vaut, à chaque instant, des reproches humiliants. Un Américain m'a dit un jour brutalement : « Puisque Paris a tant de lumière, pourquoi n'en met-il pas un peu sur le dos de ses chevaux ? » Du hall de mon hôtel, je vois chaque jour le défilé dou-

loureux de ces créatures qui marchent pour nous. Leurs robes ternes, leur allure fatiguée, leurs silhouettes efflanquées m'emplissent le cœur de peine et de honte. Je ne puis supporter longtemps ce spectacle. Il révèle trop de souffrance chez la bête, trop d'avarice, d'ignorance et d'indifférence chez l'homme !

Viendra-t-il un moment où, sur la terre, il n'y aura plus de chasses à courre, plus de courses de chevaux, plus de guerres ?... où le cerf et le renard ne seront plus de la chair à vanité, le cheval de la chair à paris, l'homme de la chair à canons ?... Viendra-t-il un moment où la nature tuera promptement et miséricordieusement, où il y aura moins de douleur pour l'homme et l'animal ? Je le crois... Les forces auxquelles nous obéissons et que nous secondons semblent travailler à cela. Travaillons donc ferme avec elles !... En attendant, c'est déjà au degré d'humanité envers les bêtes que se mesure le degré de la civilisation

Saint-Olaf.

Les Anglais associent toujours les Français avec le Pape comme les Français associent les Anglais avec la Bible. La Bible ! Quel accumulateur ! Elle a armé des milliers de créatures les unes contre les autres, allumé des bûchers, tué aussi sûrement que les obus, produit des haines féroces, puis elle a vivifié comme le soleil, enfanté des dévouements surhumains, créé des foyers d'amour. Elle a envoyé, elle envoie encore des hommes et des femmes à la mort. Elle a été un don de colère et de pitié. Je ne

crois pas me tromper en disant qu'elle est un des agents secrets de la nature, le plus formidable des pouvoirs invisibles *sous le plus mince volume.* Depuis que je suis capable de me rendre compte de cela, je la touche avec un respect mêlé d'effroi.

La Bible est vraiment la pierre angulaire de l'Empire britannique. Elle devrait figurer dans ses armes entre le lion et la licorne. On la trouve partout. A Londres, il m'arriva une fois de manquer un train, je fus obligée d'attendre quelques heures dans le salon de Great Western Hotel. Il y avait là trois seuls livres et ils représentaient assez curieusement les trois grandes forces de la nation : c'était l'*Annuaire de la marine*, l'*Annuaire du commerce* et la Bible ! Voyez-vous la Bible dans un de nos hôtels Terminus ? Le Français ne connaît pas la Bible. Elle lui donne une impression de puritanisme étroit, de caractère morose, de laideur physique. Il n'y a jamais cherché lui-même la parole de Dieu, elle lui demeure fermée. L'Anglais, au contraire, y trouve toutes les consolations, toutes les promesses, toutes les espérances. Enfant, il a été suggestionné à l'aimer, à la révérer. Il a vu le visage de sa mère s'empreindre de gravité en l'ouvrant et les mots incompris créer un silence particulier. Il en a reçu une indélébile impression de crainte mêlée de respect. Avant même qu'il ait pu lire, il en a convoité la possession et cette possession a semblé le grandir, sa main, toute petite, l'a serrée comme un trésor. Les distributions des Bibles, que font infatigablement nos voisins, ont toujours excité nos railleries. Eh bien, il y a dans le livre des poètes sacrés quelque chose

qui échappe à l'analyse, une inspiration, un pouvoir mystérieux destiné à agir sur certains esprits comme une force et un frein. De ses mots énigmatiques, de ses phrases incompréhensibles, il se dégage pour les plus petits une douceur, une lumière qui constitue un véritable phénomène psychique.

Ce matin même ce phénomène s'est produit pour moi. Je me trouvais seule dans la bibliothèque, tout le monde était à l'église. Assise près de la porte-fenêtre ouverte sur le jardin, je jouissais profondément de la belle matinée de printemps que nous avions. Le soleil était tamisé par cette brume légère qui, souvent en Angleterre, donne au paysage une immobilité et un aspect de rêve. J'allongeai machinalement la main et prenant la Bible placée sur une petite table, je l'ouvris au hasard... à la Genèse et je me mis à lire verset après verset. Le son des cloches, le chant des oiseaux, comme ouatés par cette atmosphère particulière, accompagnaient la poésie sacrée. Il me sembla un instant que les mots flottaient sur les ondes de cette douce musique. J'eus la conscience que Dieu même me disait : « Voici, je t'ai donné toute herbe portant semence qui est sur toute la terre et tout arbre qui a en soi du fruit d'arbre », et, obéissant irrésistiblement à la suggestion, mes regards allèrent aux arbres, aux fleurs du jardin, à l'herbe veloutée de la pelouse. Ce fut une sensation nouvelle, exquise et trop brève. J'ai essayé de la provoquer à nouveau dans l'après-midi, mais sans y réussir.

Un jour, j'ai eu la révélation de ce que la Bible est vraiment pour les Anglais. Je me trouvais en visite

à la campagne, et au cours d'une promenade j'entrai avec mon hôtesse chez un de ses fermiers dangereusement malade. Pendant qu'elle causait avec la femme, je vis une fillette de seize à dix-sept ans prendre une Bible qui était sur la cheminée. Elle la tint un instant entre ses mains, les deux pouces sur la tranche, puis l'ouvrit lentement. Son visage s'illumina aussitôt de joie et d'espérance. Elle vint vivement près du malade.

— Père, vous allez guérir, dit-elle, je l'ai vu dans le Livre, ici sous mon pouce gauche. Et rouvrant le Testament, elle lut : « Il n'arrachera pas le roseau branlant, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore », saint Mathieu, v. 20. C'est clair, ajouta-t-elle avec conviction.

— Cela peut être, cela peut être, murmura le malade.

Il guérit en effet, et je l'appris avec plaisir. Je n'aime pas à voir la foi trompée.

Les filles du peuple, de la campagne, paraît-il, consultent encore la Bible au sujet de leur avenir. Elles ferment la porte de leur chambre, en placent la clé et la lient entre les pages du grand chant d'amour, *le Cantique des Cantiques*. Puis, passant l'index dans la boucle, elles posent la question... « Me marierai-je ? » Si le Livre ainsi suspendu vient à tourner, la réponse est affirmative. A-t-il jamais tourné ? On m'assure que oui. Bien d'autres, j'en suis persuadée, des hommes d'État, les gens qui jouent les grosses parties de la vie, l'interrogent en secret et lui demandent conseil, d'autant plus qu'il y a dans l'âme anglo-saxonne une foi innée. inébran-

lable en l'au delà. Selon la mentalité, la Bible demeure lettre morte ou devient lettre vivante. Il en est d'elle comme de ces boules de cristal que la science psychique étudie en ce moment. Avec la meilleure volonté du monde, les uns n'y voient que leur nez, pour les autres il s'y forme des tableaux, des figures humaines ou des scènes qui se passent au loin. Les conversions soudaines dues à la lecture du Livre sacré, dont le récit nous a toujours laissés incrédules, peuvent se produire, j'en suis certaine maintenant.

Dans la Bible, c'est surtout l'Ancien Testament qui agit sur l'âme de nos voisins. Leur langue met en valeur sa poésie rude et violente, la nôtre l'affaiblit, la rend ridicule presque ; mais en revanche, elle traduit délicieusement l'Évangile. L'été dernier, j'ai eu le bonheur de pouvoir saisir les reflets de la mentalité religieuse anglo-saxonne et de la latine. C'était aux bains de Schinznach, en Suisse. Dans un coin du parc, on a bâti une toute petite chapelle catholique. Elle donne l'hospitalité au culte anglican, ce qui m'a bien surprise entre parenthèses... mais aux eaux ! Un dimanche, j'y entendis la messe. Il y avait là un certain nombre de baigneurs français, cinq ou six paysannes des environs, quelques femmes de chambre. Le chœur était charmant avec son autel décoré de fleurs, la flamme symbolique des cierges, ses deux statuettes représentant la Vierge et saint Joseph, deux statuettes hideusement enluminées, mais qui avaient un sourire de bonté. Le prêtre nous fit une allocution sur cette parole de l'Évangile : « Laissez venir à moi les petits enfants. » De cet en

semble, se dégageait une chaleur d'âme, quelque chose de familial et de tendre qui m'impressionna agréablement. Après la messe, je fis une assez longue promenade. Au retour, en passant devant le petit sanctuaire, les sons de l'harmonium m'attirèrent, je poussai la porte et me trouvai en plein service anglican. Quel changement d'atmosphère ! La grille du chœur avait été fermée, à droite, et séparée du saint des saints catholique par une sorte de rideau, se trouvait une table sur laquelle étaient posés un calice recouvert d'une sorte de patène et le livre ouvert des prières de la communion. L'assemblée se composait d'une vingtaine de fidèles, endimanchés selon l'étiquette. Après le chant de ne je sais quel psaume, il y eut une leçon, puis l'officiant se mit en devoir de prêcher. Il n'avait guère plus de vingt ans. A regarder sa figure juvénile on aurait pu attendre un sermon évangélique, émouvant de foi et d'enthousiasme. Eh bien, non. Tout en se tortillant dans la chaire sous une pénible timidité nerveuse, il nous entretint pendant trois quarts d'heure des querelles des Iduméens et des Saducéens ! Comme si nous n'avions pas assez de nos propres querelles ! Évidemment, cette guerre de sectes avait pour lui le plus haut intérêt et tout son auditoire semblait le partager en tant que sport spirituel, j'imagine. Quand il eut terminé ce récit, mortel pour tout autre que pour des Anglais, un gentleman vêtu de la classique redingote se leva, ouvrit la Bible au chapitre des Rois, je crois, et se mit à lire la nomenclature des présents que la reine de Saba apporta au roi Salomon. Quelle satisfaction cela pouvait-il lui donner ? Je l'ignore,

mais sa voix s'enflait d'orgueil en énumérant ces richesses. De temps à autre, son regard s'adressant à l'auditoire semblait dire : est-ce assez beau, cela ? Il n'eut pas été plus fier si ces vases d'or et d'argent, ces boisseaux de pierres précieuses eussent été offerts à son propre roi et je ne suis pas sûre que dans son esprit il n'y eût une vague association entre la grandeur d'Israël et la grandeur de l'Angleterre. Personne ne broncha. Après cette lecture, le chant des psaumes recommença. Je promenai curieusement les yeux autour de moi. La prière qui adoucit les visages latins les transfigure parfois jusqu'à la beauté, rend les visages saxons plus sévères, plus froids. Je le constatai de nouveau. La manière d'administrer la Communion me charma cependant. Le service achevé, tout le monde sortit. Les fidèles seuls qui désiraient recevoir le Sacrement restèrent. J'eus l'audace d'en faire autant. Trois personnes s'approchèrent alors de la Table Sainte. Et dans un de ces merveilleux silences qui se font quelquefois sur notre terre, elles mangèrent le pain et burent le vin « en mémoire de Lui ».

Ces deux services religieux auxquels j'avais assisté dans la même matinée produisirent en moi une impression très nette. En m'éloignant, je me dis : l'âme anglaise est Ancien Testament, la nôtre est Nouveau Testament.

Après la Bible, rien ne m'a autant aidée à pénétrer le caractère anglo-saxon que la lecture de ces hymnes qui se chantent non seulement dans les églises, mais sur les places publiques et dans toutes les assemblées religieuses. Elles révèlent un esprit simple, à la fois

viril et naïf, une race de combat, éprise de toute grandeur, dans les visions de laquelle il y a toujours des trônes, des couronnes, des hauteurs. Il y court un souffle guerrier. On dirait une marche à la conquête du ciel. La foi même y est armée. On y entend des sons de trompette, des notes de clairon. Elles font comprendre l'Armée du Salut. Si ces hymnes contiennent le vin de l'Ancien Testament, elles contiennent aussi un peu du miel de l'Évangile. Elles ont des appels touchants, enfantins même, tous les cris de détresse, et elles sont profondément humaines. C'est là leur charme. Le mot « home » y revient souvent et il y a une douceur divine... Quand ces hymnes sont chantées en pleine mer, le dimanche autour d'un lutrin recouvert de l'Union Jack, sur lequel repose la Bible, l'âme doit s'élever aussi haut qu'elle peut monter.

La Bible, les psaumes et les hymnes composent donc la nourriture spirituelle de nos voisins. Comme leur nourriture corporelle, elle est simple et forte. Elle leur donne une mentalité rigide, peu nuancée, plutôt métaphysique. La nourriture spirituelle des Latins, telle aussi leur nourriture corporelle, est plus compliquée, plus fine et plus savoureuse. A côté de la liturgie grandiose, ils ont une foule de petites dévotions, des symboles, des images, le Sacrifice de l'Autel, les émotions du confessionnal. Tout cela gradue leur âme infiniment, la rend ardente et subtile, la tend jusqu'au plus lointain au delà. Ces nourritures diverses doivent être nécessaires à nos essences diverses. Quels merveilleux secrets la nature a pour varier les êtres et les choses !

Saint-Olaf.

On pourrait caractériser les Anglais comme le peuple aux dimanches tristes et les Français comme le peuple aux dimanches joyeux. De fait, le dimanche anglais ne ressemble à aucun autre. Pour moi, il constitue un vrai phénomène psychique. Le manque d'amusements ne saurait seul produire cet ennui pénétrant qui saisit l'étranger et dont il emporte l'impression. Il y a, dans l'atmosphère morale, une rigidité insolite qui rend la gaieté impossible. Inconsciemment, on parle plus bas, « on met une garde à ses lèvres » et on sent peser sur soi une influence occulte. Ne serait-ce point l'âme des ancêtres puritains, des chanteurs de psaumes qui s'extériorise ce jour-là et répand dans l'air ambiant son intransigeance et sa dureté ? J'en ai peur. Les morts sont plus vivants que nous ne le croyons. Nous ne connaissons pas encore leur puissance ; elle est formidable. A cela, il faut ajouter cette mentalité religieuse « Ancien Testament » que j'ai reconnue chez nos voisins. Je me suis amusée souvent à comparer la sortie des églises d'Angleterre avec la sortie des églises de France. Ici, quand le temple ouvre ses portes, vous voyez paraître des gens raides et solennels. Ils se donnent d'automatiques poignées de main accompagnées d'un bref « how do you do ? », puis s'éparpillent silencieusement. Dans notre pays, la foule des fidèles est très animée. Les physionomies émettent une sorte de joie. On échange des sourires, des saluts, des nouvelles. On taille des bavettes aux

derniers sons de l'orgue. Le flot de la vie mondaine est déjà remonté. Je suis convaincu que nous ferions des dimanches gais avec la même observance que nos voisins. Du reste, cette observance n'est point aussi sévère que nous l'imaginons. L'église n'est pas obligatoire. Le dîner est à une heure et demie au lieu de huit heures, et le soir on a un souper froid que les amis viennent partager sans invitation. Le roastbeef d'Old England, flanqué de Yorkshire pudding, constitue le plat dominical. On le sent partout et son fumet, en réveillant l'instinct atavique, creuse un véritable « trou normand ». Les dimanches de France sont associés dans mon odorat avec le parfum de l'encens, ceux de l'Ile Inconnue avec l'odeur du roastbeef, si bien que je l'ai appelée « the sunday smell »... l'odeur du dimanche. L'après-midi, ni le thé ni les gâteaux ne sont supprimés. On fait et on reçoit des visites. En réalité, on est simplement tenu à lire de bons livres, à s'abstenir du sport, d'amusements mondains, de musique profane. Certains puritains renchérissent, il est vrai, sur tout cela. Il y en a qui privent leurs enfants de jouets, qui se condamnent à la lecture d'indigérables sermons et se font scrupule d'écrire à leurs amis. N'avons-nous pas chez nous des dévotes qui, le vendredi, non contentes du maigre prescrit, mangent leur potage sans beurre ?

Pour l'étranger, qui se trouve seul à Londres, le dimanche doit être mortel ; mais à la campagne, chez des amis, il ne paraît ni long ni ennuyeux. A Saint-Olaf, il ne s'impose pas. On ne va à l'église qu'une fois par jour. Les romans de Mudie sont rangés. Une main, que je devine, les remplace sur la

table de la bibliothèque par des livres de sermons et par la Bible. Au lieu du *Morning Post*, nous avons « the Sunday Times ». Le plantureux et classique dîner est généralement suivi d'une petite sieste, des « forty winks » (intraduisible) dont personne ne se vante. Rodney a toujours soin d'amener des amis pour égayer la table du thé. Le souper servi en ambigu repose de la solennité des repas habituels. La journée se termine généralement par le chant de quelques hymnes. Hier au soir, la petite scène dominicale m'a particulièrement touchée. Rodney, assis au piano, promenait doucement ses grandes mains sur les touches d'ivoire. Les paroles si mâles des cantiques anglais allaient bien à sa bouche ferme, et leur rythme simple s'harmonisait avec sa silhouette de force. Madame Baring, très belle avec sa coiffure du dimanche, sa robe de satin noir garnie de vieux point, mêlait sa voix affaiblie à la voix mâle et jeune de son fils. Édith, debout à côté de son frère, l'air hautain, un peu dédaigneux, les lèvres muettes et nerveusement serrées, se contentait de tourner les pages du cahier. Ses scrupules de catholique ne lui permettent sans doute plus les hymnes protestantes. Ce silence qui la séparait des siens me parut pathétique. Il répandait comme une ombre sur ce joli tableau d'intérieur, cette ombre toutefois y mettait une valeur plus haute.

A Saint-Olaf, cela va sans dire, il n'est pas question de bridge le dimanche. Mon amie ferait volontiers une partie puisque sa nouvelle religion le lui permet, mais elle ne voudrait ni peiner sa mère, ni scandaliser les domestiques.

Une petite expérience personnelle m'a démontré combien il serait mal d'agir autrement. Il y a deux ans, je me trouvais en visite chez des Anglais très *continentaux*. Un dimanche, nous allâmes nous réfugier dans un kiosque au fond du parc pour faire un bridge. Il vous vient comme cela, de temps à autre, un irrésistible appétit pour le fruit défendu. La fatalité amena un visiteur, la femme de chambre dût venir l'annoncer et elle nous surprit en flagrant délit de transgression. Elle recula, pâle de saisissement, comme si elle avait vu un cadavre, et elle eut une expression si horrifiée que les cartes me tombèrent des mains. Je me promis de n'y plus toucher, ce jour-là, en Angleterre.

Cette manière d'observer le sabbat a toujours excité notre veine humoristique bien à tort, je crois. Vraisemblablement, la nature a voulu que chaque septième jour il y eût cessation absolue de travail dans la fourmilière anglaise où l'effort est si grand, elle a voulu que les nerfs effroyablement tendus pussent se relâcher un peu. Elle sait placer les interrupteurs où ils sont nécessaires et jeter la pensée humaine dans le courant où elle peut trouver du repos et des forces fraîches. Elle a jeté celles de nos voisins dans le courant religieux afin de les empêcher de se ruer aux plaisirs, ce qui, avec leurs appétits violents, eût été dangereux. Elle en a usé de même pour toutes les races du Nord.

L'observance rigide du sabbat est bonne pour l'enfant anglais, elle lui apprend à respecter quelque chose et donne à son esprit un tour sérieux. J'en ai eu un exemple charmant

Dans une de mes visites à la campagne, la petite fille de mon hôtesse, un bébé de sept ans, m'entraîna un dimanche au fond du jardin pour me montrer une fourmilière à laquelle elle s'intéressait passionnément et à qui elle fournissait chaque jour des miettes de pain. C'était entre six et sept heures. Les fourmis étaient rentrées chez elles. Ne les voyant pas, elle s'écria toute désappointée :

— Oh ! j'avais oublié, elles sont à l'église naturellement !

Une idée semblable ne serait jamais venue à une enfant française.

Cet hiver, à Monte-Carlo, un dimanche après-midi, je me mis à essayer des carambolages sur le billard. Un petit Anglais de douze ans, avec qui je jouais souvent, se trouvait là. Il alla aussitôt prendre une queue avec l'espoir que je l'inviterais. Au moment même, sa mère arriva dans la salle et voyant qu'il tenait l'instrument à pousser les billes, elle lui mit la main sur l'épaule.

— Rappelle-toi, mon chéri, que c'est dimanche, dit-elle doucement.

L'enfant rougit jusqu'aux cheveux et, sans un mot de révolte, il replaça la queue. Afin qu'il ne s'imaginât pas que moi, une grande personne, j'enfreignais le commandement, je lui expliquai que notre religion nous permettait de jouer après les offices.

— Une religion agréable ! fit-il en mettant les mains dans ses poches avec ce mouvement qui, chez l'homme, exprime l'humeur.

Ce respect du dimanche, ainsi ancré dans le cerveau de l'enfant, se conservera à travers bien des aven-

tures. Les fils prodigues de l'Angleterre, ceux mêmes qui ont transgressé tous les commandements, observent celui-là, parce qu'il est associé avec le souvenir de leur home et de leur mère.

Eh bien, le croirait-on, le dimanche anglais a commencé son évolution. Cette évolution se fera très lentement sans doute, elle sera arrêtée par la légion des puritains, par le sentiment populaire ; mais elle sera accélérée, j'en ai peur, par le snobisme, par la volonté de vouloir être dans le mouvement. Elle a pris naissance dans ce nid de *mauvaisetés*, dans ce clan d'*ultramondains* qui s'appelle « smart society ». Là, on se rit ouvertement des défenses qui rendent le jour du sabbat sacro-saint. On donne de gais luncheons. Derrière les rideaux fermés, — on ferme encore les rideaux, — à la lumière du gaz ou de l'électricité, on a tout l'après-midi de chaudes parties de bridge. Le soir, sous prétexte de laisser quelque repos à ses domestiques, on va dîner au Carlton ou au Savoy. Dans les villes suburbaines, en province, à la campagne, le dimanche est encore rigoureusement observé. A Wimbledon cependant, j'ai entendu le choc des balles du croquet et je me suis aperçue que le tennis ne chômait pas. Étourdiment, j'en ai fait la remarque à madame Baring. La honte que lui cause cette transgression a amené une rougeur légère sur son visage, elle a eu un petit sourire résigné.

— Je sais, a-t-elle dit doucement, et c'est dommage.

J'ai constaté une foule de signes qui témoignent de l'émancipation croissante de nos voisins. Par

exemple, on va maintenant à l'église avec des toques, avec de flamboyants chapeaux ronds. Le chapeau fermé n'est plus porté que par les représentantes directes de la Vieille Angleterre. Ce chapeau du dimanche, si particulièrement laid, de couleur claire, orné de fleurs ou de plumes, a un air intransigeant, respectable, qui m'impose toujours. Celui de nos dévotes n'est pas plus beau ; mais sa couleur est sombre, sa simplicité le rend moins agressif. Tous deux sont bien typiques. On comprend qu'il serait impossible, non pas de tourner les têtes qu'ils coiffent — cela ne tenterait personne — mais de changer leurs idées.

Cette évolution, que l'on sent dans l'atmosphère morale, n'a pas encore sensiblement diminué l'ardeur religieuse chez nos voisins. En Angleterre, si les cellules de la spiritualité n'entrent en activité qu'une fois par semaine, elles y entrent avec frénésie. On prêche, on prie, non seulement dans les églises, mais sur les places publiques. On y traîne des pianos, des orgues, on y chante des hymnes. Des hommes, des femmes du peuple, mûs on ne saurait dire par qui ou par quoi, se mettent tout à coup à parler de Dieu, à dénoncer le mal, à exhorter au bien et ils le font avec des mots extraordinaires, des visages transfigurés, comme si le charbon sacré eût touché leurs lèvres. Ce phénomène m'intéresse toujours. Il suffit, selon moi, à prouver la suggestion de l'invisible.

Dimanche dernier, vers deux heures, j'entendis tout à coup, venant du dehors, une voix de prêcheur. En dépit de mon amie qui, par amour-propre patriotique, n'aime pas que je sois témoin de scènes

prêtant au ridicule, je mis mon chapeau et je sortis pour assister à ce service en plein air. Au beau milieu de l'avenue, entouré d'une vingtaine de personnes, un jeune homme, habillé par le bon faiseur, — un gentleman en apparence, avec des traits fins et des yeux de ce bleu particulier aux idéalistes et aux criminels — la main gauche derrière le dos, la droite tenant sa canne et son chapeau, allait et venait sur une longueur de quelques mètres. Il parlait de la bonté du Christ, de notre rachat. « Le sang de Jésus... le sang de Jésus », ces mots rythmaient curieusement les périodes de son sermon et revenaient comme un refrain. On l'écoutait sans l'ombre d'un sourire, les regards demeuraient rivés à ses lèvres. Son discours terminé, la foule se dispersa lentement. Les hommes s'éloignèrent, les mains dans les poches, la tête un peu baissée, comme si leurs cerveaux eussent porté quelques pensées de plus. Madame Baring m'apprit que ce jeune homme était le fils du propriétaire d'une des plus belles villas de Wimbledon ; son père et lui sont extrêmement religieux et charitables. Pendant tout l'été, paraît-il, ils donnent des « garden-parties » aux pauvres.

Un sermon prêché en pleine rue par un gentleman et écouté respectueusement... à quarante-cinq minutes de Londres, il y avait de quoi étonner une Française ! Quelle différence cela marque entre le caractère anglais et le nôtre, et de quelle liberté cela témoigne !

La liberté ! Le mot n'est écrit nulle part ici, mais on a la sensation de la chose, — et cette chose semble élargir l'espace devant vous. Elle fait pa-

raître immense l'Ile Inconnue, très petite en réalité.

Après tout, le dimanche anglais, sur lequel on a lancé des flots de raillerie, ne manque pas de charme. La cessation de l'activité matérielle fait de la paix et du silence. Dans ce silence, on entend mieux les harmonies de la nature, on s'entend mieux soi-même. Le carillon musical des clochers, muets pendant toute la semaine, répand dans l'air des notes d'allégresse religieuse. Les roues de prières, qui tournent ce jour-là chez nos voisins, produisent des ondes bienfaisantes et apaisantes. Elles doivent diminuer l'égoïsme, adoucir les instincts, élever l'âme ; nous ne savons peut-être pas tout ce que nous devons au dimanche anglais.

Saint-Olaf.

A Saint-Olaf, six personnes adorant le même Dieu et quatre cultes différents.

Édith et la cuisinière sont catholiques romaines, madame Baring et son fils appartiennent à l'Église anglicane, une des femmes de chambre est Wesleyenne, l'autre baptiste. L'Église anglicane, le culte établi, a été impuissante à préserver son unité. On nomme conformistes ceux qui en font partie et non-conformistes les dissidents. De l'Église anglicane sont sorties ce que l'on appelle « High Church », Haute Église et « Low Church », Basse Église. Dans la première, il y a de nombreux offices, des génuflexions, des prêtres avec d'élégants surplis, de riches étoles, l'autel, les cierges, l'encens, des fleurs, un peu de la pompe du catholicisme, la confession même, dit-on. Dans la seconde, au contraire, pas

d'autel, une table nue, aucun symbole. Tout ce qui pourrait distraire la pensée, émouvoir les sens, en est rigidement exclu. Ces deux cultes, qui correspondent à deux tempéraments distincts, ont encore des degrés. Dans l'Ile Inconnue, les brebis m'ont tout l'air de mener le pasteur. L'esprit de la congrégation peut être plus ou moins Haute Église, plus ou moins Basse Église. Le clergyman doit subir cet esprit ou le conduire habilement, sous peine de se voir lâché par son troupeau. En général, la classe élevée est conformiste, la petite bourgeoisie, le peuple sont plutôt non-conformistes. Pour les pauvres gens, la secte religieuse et la chapelle tiennent lieu de club. Le besoin d'appartenir à une secte ou à un club est inné chez l'Anglais.

Le mouvement catholique s'accentue sensiblement en Angleterre. Ainsi, il y a une dizaine d'années, les Jésuites sont venus en missionnaires à Wimbledon, ils y ont maintenant une cathédrale et un grand collège. Nombre de religieux et de religieuses, dont les couvents ont été fermés en France, ont trouvé de ce côté-ci de la Manche une généreuse et libérale hospitalité. Le gouvernement a trop conscience de sa force pour être tyrannique ou arbitraire. Le catholicisme, refoulé dans les catacombes au XVIe siècle, remonte tout doucement à la surface, s'infiltre dans les esprits. Sans le savoir, la Haute Église lui a préparé la voie. Il satisfait davantage ceux qui sentent le besoin d'une religion. Le fait qu'il remonte jusqu'à saint Pierre sans solution de continuité, l'enchaînement logique et déductif de ses dogmes opèrent la majorité des conversions. Il est peu probable qu'il

reprenne jamais la prépondérance dans ce pays où la mentalité est essentiellement masculine, protestante et puritaine. L'Anglais, suivant une procession, l'Anglais, agenouillé devant l'autel de la Vierge ou d'un saint, m'étonne toujours. Il a l'air gauche et mal à l'aise, comme s'il portait des vêtements féminins. Le Latin et le Slave, dont la force est plus souple, plient le genou, s'inclinent sous une bénédiction, baisent les reliques ou les icones avec une dévotion chevaleresque, innée. Du reste, le catholicisme semble se viriliser, se refroidir en traversant l'âme saxonne. Il devient plus sincère, moins sensuel et moins mystique. La confession, par exemple, est plus digne. Le prêtre anglais n'encourage pas ces confidences où les pénitentes françaises se complaisent et qui constituent un *déloyalisme* envers le mari. Dans le confessionnal, il reste un gentleman. A ce propos, les confessionnaux de la cathédrale de Wimbledon m'ont causé une véritable surprise. Ils se composent de deux cellules grandes et claires, séparées par une cloison percée du guichet canonique. Dans celle du prêtre, j'ai vu un fauteuil confortable, une table à écrire couverte de paperasses. A un clou, une soutane et un surplis. Dans celle du pénitent, il n'y a qu'un crucifix, une tablette et un agenouilloir devant la grille. Ce décor banal et prosaïque, cette lumière crue qui arrive de la fenêtre doit agir comme une douche sur les dévotes névrosées et les amoureuses. Je me suis rappelé les réduits clos des Pères Jésuites de la rue de Sèvres, à Paris, leur pénombre mystérieuse, ces rideaux de serge noire que les femmes écartaient d'une main tremblante,

derrière lesquels elles ouvraient leur âme et d'où elles émergeaient un peu pâlies et toutes frissonnantes d'une émotion spéciale. Cet arrangement anglais qui supprime l'ombre et le mystère ramène le tribunal de la pénitence à sa vraie et simple fonction. Une autre chose m'a agréablement impressionnée, ici, les cierges de l'autel sont en cire pure, on ne les *truque* jamais au moyen de zinc comme dans les pays latins. Dimanche dernier, à la grand'messe, j'ai eu de la peine à sentir que j'assistais à une cérémonie catholique. La liturgie et le rite ne différaient en rien, cela va sans dire, ils étaient simplement conduits avec un autre esprit, avec une correction toute saxonne. Prêtres, fidèles, bedeau, enfants de chœur, semblaient pénétrés du devoir qu'ils remplissaient, mais les physionomies n'avaient pas un rayon de ferveur. L'atmosphère psychique avait certainement plusieurs degrés de moins que dans une église de France. Le tempérament religieux différait complètement. J'en ai fait la remarque à Édith, elle ne m'a pas comprise. Elle trouve déjà le culte trop émouvant.

— Il faut plusieurs générations pour faire un catholique, ajoutai-je. Les convertis ne pourront jamais le comprendre tout à fait.

— Vous croyez ?...

Puis avec un sourire moqueur, elle ajouta :

— Mais je suis mille fois plus catholique que vous !

— Ce n'est pas difficile, répondis-je franchement, Vous l'êtes plus certainement, mais vous ne l'êtes peut-être pas autant.

Je crois que ceci peut s'appliquer à toute l'Église anglaise.

Saint-Olaf.

Monsieur Baring et moi nous sommes devenus une paire d'amis. Je l'appelle Rodney tout court. De temps à autre, il m'arrive de lui dire : « My dear boy. » Malgré ses vingt-sept ans, il a l'air très jeune. Pour lui, je suis maintenant un bon garçon. J'apprécie le compliment. A mon âge, on a toujours trop de respect. Il m'apporte chaque soir le *Figaro*. J'ai mes grandes entrées dans sa hutte. Je n'en ai pas exclu la dame du lieu, certaine pipe qui lui est très chère, une pipe discrète d'homme bien élevé. Il m'installe dans son meilleur fauteuil et avec un accent de jolie sollicitude, il me demande toujours : « Êtes-vous tout à fait confortable ? » Voilà encore une phrase bien caractéristique. Procurer du confort aux gens est le premier soin de l'Anglais, l'agrément vient ensuite. Le Français, lui, songe d'abord à l'agrément.

Dès le lendemain de mon arrivée, j'ai cherché à engager la causerie avec mon hôte. Cela n'a pas été tout seul. Il a fallu vaincre sa timidité et une instinctive méfiance. J'y ai réussi à notre mutuelle satisfaction.

Notre langue lui est plus familière que je ne l'aurais cru. Il a d'abord, non sans un effort considérable, lancé quelques phrases françaises, quand il a vu que je ne riais pas, il a continué et s'est mis bravement à nager à travers nos verbes et nos difficultés grammaticales. Je l'ai surpris lisant un roman de Balzac. Cela m'a causé le plaisir d'une victoire nationale.

Rodney m'intéresse parce qu'il est un très pur échantillon d'Anglo-Saxon. En outre, il me donne une agréable impression de droiture, de netteté physique et morale. Son esprit est vraiment ce qu'on appelle en anglais « a legal mind », un esprit de jurisconsulte. Il perçoit tout de suite le point faible d'un argument, y jette le coin de sa logique ou de son humour et le démolit avec le moins de mots possible. Si je ne me trompe pas, il y a en lui l'étoffe d'un politicien, d'un homme d'État. Comme la plupart de ses compatriotes. il ne voit que les grandes lignes des faits et il dédaigne les *à côté*. L'histoire l'intéresse plus que toute autre chose. Il connaît fort bien la nôtre, l'épopée napoléonienne surtout. Les Anglais nous l'ont toujours enviée et Napoléon a encore chez eux un prestige énorme.

Rodney a naturellement de nous et de notre caractère la plus fausse conception. Je m'efforce de la rectifier. Parfois sa physionomie exprime le plus naïf étonnement et il répète tout pensif : « Est-ce ainsi ? Je vois, je vois ! »

M. Baring n'avait jamais causé sur tant de sujets divers. Il fait connaissance avec ce que nous appelons les idées générales, c'est pour lui une véritable révélation. Je m'aperçois qu'il y trouve un plaisir croissant. Et comme chaque fois que je me rencontre avec un jeune homme d'une certaine intelligence, je tourne son regard vers la vie... je l'amène à la considérer sous cet angle d'où elle m'apparaît si merveilleuse et parfois sa surprise, l'éveil de son intérêt vient me causer une joie infinie.

Avant-hier, une forte migraine ayant obligé Édith

à se retirer tout de suite après le bridge. M. Baring m'emmena dans la bibliothèque pour une *bonne bataille*, comme il dit plaisamment.

Malgré ses dispositions belliqueuses, notre conversation fut des plus pacifiques, une conversation de mœurs et de caractères comparés.

— Savez-vous, dis-je, que pour moi l'Angleterre reproduit la fourmilière et la France, la ruche ?

— Ah bah !

— Oui, voyez : dans la première des antennes, le grain comme nourriture, la force admirablement canalisée, le travail austère et gigantesque, pour but l'extension et la richesse. C'est le triomphe du masculin. Dans la seconde, dans la ruche tueuse de rois et de reines, des ailes, de la lumière, de l'azur, des fleurs, du miel, un labeur varié et capricieux, une atmosphère surchauffée... c'est le triomphe du féminin.

Rodney interrompit sa fumerie et me regardant tout ahuri :

— By George ! Quelle comparaison !

— Et il faut des fourmis et il faut des abeilles. Il faut une Angleterre, il faut une France, toutes deux croient travailler pour elles-mêmes et elles travaillent pour la vie.

— Il me semble que cet arrangement-là ne leur laisse guère de liberté.

— Aucune.

— Diable ! si la liberté est une illusion, vous pouvez être sûre que les hommes s'y cramponneront longtemps encore.

— Jusqu'au jour où ils pourront s'en passer.

Quand une croyance devient inutile à l'humanité, elle la perd comme les têtards perdent leur queue sans s'en apercevoir.

— Ah ! vous croyez qu'ils ne s'en aperçoivent pas ? me demande M. Baring avec un sérieux comique.

— Ils n'en ont pas l'air. L'humanité, en outre, change de peau à la manière des serpents et chacun de ces changements marque une de ses grandes étapes. Voyez, par exemple, la religion païenne est devenue de la mythologie. Le christianisme deviendra à son tour une mythologie quand une religion plus élevée lui aura succédé. Il en sera ainsi probablement jusqu'à la fin des temps de la terre.

— Ah ! on voit que vous avez fréquenté Darwin !

— Je ne l'ai ni lu ni étudié, ses théories me sont arrivées je ne saurais dire d'où ; je leur dois peut-être l'idée que je me fais de l'évolution morale. Sait-on jamais combien de pensée étrangère entre dans notre pensée ?

— C'est égal, reprit M. Baring avec une lueur de moquerie au coin de l'œil... l'Angleterre, une fourmilière, la France, une ruche... et toutes deux travaillant pour la vie ?... Un peu difficile à digérer votre idée, vous savez !

— Pas pour un esprit du xxe siècle, répondis-je en souriant.

Il est rare que Rodney ou moi nous n'amenions la conversation sur Paris. Comme d'habitude, nous finîmes par y arriver.

— Il m'attire toujours, confessa mon hôte, et puis au bout de quarante-huit heures, il me cause un inexplicable mécontement, une sorte d'exaspération. J'ai

envie de chercher querelle aux passants mêmes. N'est-ce pas étrange ?

— Non. Cet agacement est provoqué par votre incapacité à comprendre les gens et les choses, une sensation intolérable à tout Britisher.

— Sommes-nous donc des animaux si vaniteux ? fit Rodney avec bonne humeur.

— L'hostilité de la plupart de vos compatriotes n'a pas d'autre raison. Maintes fois, je les ai entendus appeler le français « une sale langue », parce qu'ils ne pouvaient pas le comprendre.

Le jeune homme rougit.

— Vous avez peut-être deviné... Et puis, il y a encore la différence d'éducation. Ainsi, la familiarité des garçons de restaurant, l'air narquois des cochers m'irritent déraisonnablement. Je me sens tout le temps comme un homme bousculé et qui ne pourrait se fâcher. Comprenez-vous ?

— Parfaitement. Vous trouvez que les lignes de démarcation ne sont pas assez larges chez nous, hein ?

— C'est vrai, on ne sait pas où on en est. En outre, à Paris, je me rends compte combien ma connaissance du français est limitée. Je ne l'appelle pas « une sale langue », mais je sors du théâtre toujours un peu agacé. Je suis furieux de n'avoir pu apprécier la saveur de la pièce que j'ai entendue.

— Eh bien, votre roi, lui, ne sortait pas mécontent du Vaudeville ou du Palais-Royal, je vous l'affirme. Il s'y amusait comme un vrai Parisien. Au jeu de sa physionomie, on devinait que les pensées élevées, les allusions drôles, la fine grossièreté (une

spécialité française), portaient sur lui. Un soir, comme je le voyais tout secoué d'un bon rire, je me suis dit : il nous comprend et il saura le prouver. Qui sait pour combien le souvenir de ces heures est entré dans l'Entente Cordiale. Je crois qu'il a eu la gaieté reconnaissante.

— Je n'en serais point surpris.

— Voyez-vous, il ne suffit pas d'étudier la langue de ses voisins, il faut prendre la peine de les étudier eux-mêmes. Je le répète à tous les Anglais : dans les pays latins et slaves, considérez l'essence féminine ; elle vous expliquera notre politique, notre histoire, notre âme enfin.

Rodney se mit à rire.

— Je voudrais voir la tête d'un de vos compatriotes à qui je dirais que la France est féminine. Il serait dans le cas de m'envoyer ses témoins !

— Si vous lui disiez qu'elle est efféminée, assurément, mais féminine c'est autre chose. Tout homme de pensée connaît la valeur de cette essence-là. Nous lui devons notre intuition, nos dons les plus précieux, notre force ascensionnelle. Chez nous, il s'y mêle d'ailleurs l'élément celte et franc et elle n'affaiblit point notre caractère, au contraire. C'est en province, c'est dans la bourgeoisie moyenne à Paris, que vous en pourriez prendre une idée juste. Vous seriez bien étonné de sa solidité, de sa correction et de son puritanisme.

— En effet, dit mon hôte, avec un sourire moqueur.

— Eh bien, si la France produit le vin de Champagne, elle produit aussi le vin de Bourgogne, le

vin de force, ne l'oubliez pas. Dans le département de la Seine, on est vin de Champagne ; mais dans les quatre-vingt-cinq autres, on est vin de Bourgogne. Les étrangers ont de nous, de nos mœurs, une opinion absolument erronée.

— A qui la faute ? Votre mauvaise réputation est due à vos romans, à certains de vos journaux illustrés.

— Là !... je m'y attendais, fis-je en riant. Je n'ai pas encore rencontré un Anglais qui m'ait épargné ce reproche.

— Pour ma part, continua Rodney, je ne me suis jamais expliqué qu'un peuple d'idéalistes tels que vous, se plaise à parler des laideurs de la nature. Nous nous efforçons de les dissimuler, par un simple instinct de dignité et de propreté. Un de mes amis, qui a passé deux ans dans le sud de l'Afrique, me disait que ces mêmes choses faisaient l'unique sujet des conversations et des plaisanteries de toutes les peuplades sauvages. Comment ce goût se retrouve-t-il chez les êtres les plus affinés et les plus civilisés ? Pouvez-vous me l'expliquer ?

— Au bas et au haut de l'échelle... fis-je un peu saisie par la réflexion. N'y aurait-il pas là un jeu de la nature ? Elle a peut-être voulu que cette veine se conservât ? Certains esprits l'ont retenue par atavisme. Un auteur de talent, à qui je reprochais ses livres, des livres brillants mais vilains, vilains, m'a avoué qu'il était incapable d'écrire sur d'autres thèmes. Avec ce mouvement d'épaules que vous connaissez, il a ajouté : « Je n'y puis rien, il ne me vient que des idées folichonnes. » Quant à moi, je consi-

dère comme une profanation d'employer notre langue si élégante et si fine à rendre des choses ignobles ou sales. Il me semble qu'elle doit en souffrir. Du reste, je vous assure que chez nous les bons livres rapportent davantage que les mauvais. Les écrivains pornographiques doivent produire beaucoup pour arriver à gagner quelque argent. Et puis, tenez, dans ces œuvres basses, il y a encore, chez nous, un côté artistique, un affinement extrême, une profondeur qui sont inconnus aux sauvages, croyez-le, fis-je en souriant... A quoi servent-elles ces œuvres ? Un naturaliste pourrait seul vous le dire. Le fumier est nécessaire à l'éclosion de certaines fleurs, il faut plaindre ceux qui sont chargés de le répandre. Par exemple, en octobre et en novembre, Grasse, la ville des parfums, n'est rien moins qu'odoriférante, si vous repassez trois mois plus tard, elle sera tout embaumée. Voilà comment la nature travaille.

Rodney tourna vers moi des yeux étonnés.

— Bien, bien, fit-il lentement, vous trouveriez moyen de justifier Satan.

— Je tâche de l'expliquer. Ce printemps, il a paru un roman que vous auriez qualifié d'ignoble, et cependant, j'aurais voulu pouvoir le mettre entre les mains de toutes les mères intelligentes. C'était l'étude d'un cas de perversité cérébrale qui peut se produire chez les jeunes filles. Cette étude, faite dans un traité d'histoire naturelle, eût été absolument morale ; dans un roman elle était immorale. Nous sommes trop hardis dans nos conceptions et vous, Britishers, ne l'êtes pas assez. Cela vous maintient dans une infériorité regrettable.

— Nous le confessons.

— On lit davantage en Angleterre qu'en France, continuai-je.

— En vérité ?

— C'est un fait. Chez nous, dans nombre de maisons, le livre n'a pas même une tablette. Partout où vos compatriotes séjournent, il y a des bibliothèques. Paris ne possède pas une seule librairie circulante comme les vôtres ou comme celle de Vieusseux à Florence. A Wimbledon, je vois tous les jours la voiture de Mudie qui apporte et remporte des quantités de bouquins. Vous ne rencontreriez pas sa pareille dans notre banlieue. Oui, assurément, vous lisez davantage, mais votre nourriture littéraire est pitoyablement faible. Par exemple, vos romans ne sont encore que des « patent foods » (nourritures infantiles brevetées).

M. Baring rit avec une franche bonne humeur.

— Des « patent foods », c'est vrai, une nourriture d'enfant, mais propre et saine à laquelle les hommes blasés et fatigués reviennent toujours avec plaisir.

— Voilà qui explique peut-être ce goût pour les romans que j'ai remarqué chez la majorité des Anglais. Sur le pont des bateaux, en chemin de fer, il m'est arrivé de sourire en voyant de grands gaillards de six pieds, qui devaient être au plus épais de la bataille de la vie, plongés dans la lecture d'un volume de Tauchnitz, le pouce sous les doigts repliés, comme des bébés contents, et cette lecture amenait sur leur visage une douceur particulière.

— Vous voyez qu'elles ont du bon les « patent foods ».

— Oui, moi-même, j'en ai besoin souvent. J'en vais chercher à la librairie Galignani où je suis abonnée. Ces simples histoires d'amour me reposent des romans philosophiques et psychologiques. Elles m'émeuvent parfois jusqu'aux larmes. C'est comme un vrai bain de jeunesse que je prends.

— Nous ne manquons pas tout à fait de grands romanciers, dit M. Baring, en faisant tomber lentement du petit doigt la cendre de son cigare.

— Assurément non. Vous en avez même de très forts. Je suis toujours cependant à la recherche d'un nouveau Dickens, — *Pickwick* et *Don Quichotte* sont les livres que j'ai relus le plus souvent.

— Parmi les contemporains, quels sont les auteurs que vous préférez ?

— Meredith, Merriman, Stevenson, Jerome K. Jerome, Conan Doyle.

— Bien ! exclama mon hôte d'un air triomphant... Nos goûts se rencontrent là.

— Parmi les femmes, j'admire beaucoup madame Humphrey Ward. Il y a dans son œuvre quelque chose de maternel. Elle met toujours une idée sur son canevas, une idée généreuse autour de laquelle elle brode et on sent que tous ses efforts tendent à lui faire produire du bien. J'aime encore Marie Corelli et Ouida pour leurs audaces et leurs fémininité. Mais, voyez-vous, ajoutai-je, vous ne serez jamais grands que dans la poésie. Vous avez allumé ce flambeau-là à la poésie païenne et à la poésie sacrée. Voilà pourquoi il a chez vous une flamme si haute.

— Je suis content de vous entendre dire cela.

— Du reste, en Angleterre, en France, partout, on manque de grands écrivains, de grands artistes. Les dieux dirigent visiblement nos efforts du côté de la science. Ils veulent nous mettre à même d'acquérir des éléments nouveaux, une vue plus profonde. Les facultés de l'idéal sont au repos maintenant chez les Terriens, elles entreront de nouveau en activité et elles auront acquis de l'envergure. Il faut beaucoup de temps à la nature pour produire un Shakespeare.

Rodney me regarda d'un air étonné, puis souriant :

— Votre manière de considérer les choses de ce monde est un peu déconcertante. Pour vous suivre, il faut changer son fusil d'épaule.

— Changez-le, changez-le, mon cher, cela vous reposera. Dans votre littérature moderne, on sent un formidable mouvement d'émancipation. S'il s'accentuait davantage, ce serait plutôt dangereux pour vos jeunes filles.

Mon hôte eut une expression de plaisir.

— Ah ! vous comprenez donc une des causes de cette réserve que vos compatriotes appellent hypocrisie ! Les jeunes filles nous obligent à avoir de la tenue. Nous nous privons de liberté afin qu'elles en aient davantage. Il faut qu'elles puissent, sans danger, avoir accès dans les bibliothèques, aux théâtres, partout, de même il faut qu'elles puissent voyager seules dans toute l'étendue de leur pays... Vous, vous les supprimez. Croiriez-vous qu'à Paris, je n'ai jamais rencontré de jeunes filles ! Vous ne savez pas combien cela lui manque !

— Elles ne se trouvent certainement pas dans les endroits que vous fréquentez : aux courses, aux Fo-

lies-Bergère ou à l'Olympia, fis-je en souriant.

— J'ai été au Concours Hippique, à l'Opéra-Comique.

— Et il n'y en avait pas là ?

— Non. Je n'ai peut-être pas su les distinguer des femmes mariées ! Quand j'ai passé quelque temps sur le continent, la vue de nos Anglaises en plein air, en liberté, vêtues simplement, me cause un vrai plaisir. Je plains les Français qui ne peuvent fréquenter que des mondaines ou des demi-mondaines, les femmes des autres enfin. Ils ne connaissent pas la camaraderie féminine, une des choses les plus saines, les plus agréables qu'il y ait.

— Assurément, je l'ai regretté maintes fois pour eux. La jeune fille purifierait notre vie. J'appelle de tous mes désirs le moment où elle entrera en scène. C'est une si grosse et si lente affaire que l'évolution des mœurs... Dites-moi, comment trouvez-vous les Parisiennes ? demandai-je curieusement.

— Très gracieuses, très agréables à voir, mais... elles manquent de jeunesse... Oh ! je ne veux pas dire qu'elles soient fanées ou ridées, elles y veillent... seulement elles en savent trop long, elles sont trop artificielles. Cela les rend terriblement *inconfortables*.

— *Inconfortables !* répétai-je amusée par cet adjectif appliqué aux personnes.

— Oui, comment un pauvre Britisher pourrait-il deviner ce qu'il y a derrière leurs regards et sous leurs mines ?

— C'est justement cet inconnu qui les rend intéressantes.

— Pour des Français peut-être. Nous sommes

beaucoup plus simples. Nous voulons trouver dans la femme une créature aimante et reposante, non pas un rébus vivant à déchiffrer. En fait de distraction, nous préférons le sport ; c'est plus sain et plus fortifiant.

— Oh ! John Bull ! John Bull ! répétai-je en riant.

— Tenez, reprit M. Baring, les Parisiennes qui m'intéressent et que j'admire toujours, ce sont vos petites ouvrières. Je les ai vues souvent sortir en masse des ateliers de la rue de la Paix. Leur physionomie brillante, leur allure joyeuse m'ont donné plus que toute autre chose une idée de votre extrême vitalité. Quelle différence avec ces pauvres petites filles mornes et silencieuses qui émergent des soubassements de Londres.

— La ruche... la ruche, nos ouvrières sont des abeilles. Malgré leurs ailes fripées, empoussiérées, elles volent dans les bleu. Les vôtres sont des fourmis.

— Allons, puisque vous y tenez, je le veux bien, fit Rodney avec une condescendance moqueuse.

Édith est secrètement ravie de me voir rectifier le jugement de son frère sur les gens et les choses de France. Je sens en lui moins de parti pris. L'Anglais, en général, n'est pas buté. Il ne se refuse pas à voir comme fait le Français. J'ai l'intime conviction que nos causeries ne sont point inutiles. Inutiles ! Non, non... Aussitôt émises, aussitôt prononcées les paroles, les idées nécessaires à notre œuvre respective ne sont-elles pas enregistrées par ce récepteur que nous avons derrière le front ? Là quelques-unes demeureront enfouies longtemps peut-être, d'autres se

développeront, se transformeront en actions et produiront certains effets voulus. Si Rodney Baring devient un « leader », et il en est capable, elles pourront avoir une influence bienfaisante sur sa politique. Quelque chose de très bon marquera peut-être mon passage à Saint-Olaf. Je le désire ardemment.

En Angleterre, on a tout le temps la sensation du *nombre*. Cette sensation, oppressante à la longue, est donnée par les lignées de maisonnettes qui rayonnent en tous sens et à perte de vue, par la multitude des enfants surtout. Oh ! ces enfants ! Ils fourmillent littéralement, ils semblent sortir du sol, et prêtent à l'Ile Inconnue l'aspect d'une véritable pépinière. Évidemment, c'est la supériorité numérique que la nature a voulu établir de ce côté-ci de la Manche et selon moi, le caractère, les mœurs de nos voisins, leur politique sont la résultante du nombre aussi bien que de leur qualité d'insulaires. C'est en vue du nombre que le type de leurs habitations — la maison — a été créée, c'est à cause du nombre que leur éducation première vise surtout à discipliner l'individu. L'institution d'un rayon spécial destiné à l'*élevage* des petits, de la nursery, semble n'avoir pas d'autre but.

Le couvain se compose d'une ou de plusieurs pièces. Il y en a qui sont d'une luxueuse simplicité, pourvues de salles de bains, de tout ce qui peut faciliter l'hygiène et la propreté. Il y en a aussi de très modestes, de très pauvres même. Mais dans tous, on

distingue un effort visible pour procurer à l'enfant autant d'air, d'eau et de lumière que possible, pour l'impressionner agréablement et utilement au moyen de gravures, d'images, de livres, de fleurs.

Les *éleveuses*, c'est à dessein que j'emploie ce mot, sont pour la plupart des filles de fermiers, d'ouvriers aisés, d'employés subalternes. Leur salaire est de trente à quarante livres par an, de sept cent cinquante à mille francs. Elles ont reçu une instruction primaire qui les met à même d'apprendre à lire et à écrire aux petits, de leur enseigner les histoires de la Bible, les délicieuses chansons de la nursery, « nursery rimes » et une foule de connaissances utiles. Aux écoles du dimanche qui, en général, sont faites par des dames, elles ont acquis un certain raffinement, la notion de ce qu'est un gentleman et une lady. En outre, elles ont soigné de nombreux frères et sœurs, achevé leur apprentissage en étant filles de nursery dans quelques riches familles où elles ont appris la discipline et les lois de l'hygiène. Quelques-unes même sortent d'institutions où l'on enseigne l'enfant, où l'on prépare les éducatrices. Une bonne mère anglaise, non seulement, surveille de près l'éducation première de ses enfants, mais elle ne laisse pas à d'autres le soin de diriger leurs cœurs vers le bien. La nurse n'est tenue, en réalité, qu'à les soigner, à former leurs manières et cela, elle le fait, *dès qu'ils ont la connaissance*. Elle doit encore les discipliner, les plier à la pratique de toutes les petites vertus. Avec une puissance de suggestion que j'ai souvent admirée, elle leur inculque le respect de la parole donnée, l'horreur du mensonge surtout.

L'enfant anglais est celui qui ment le moins. La nurse a une instinctive considération pour ces rejetons d'une classe supérieure qui lui sont confiés. Elle pourra être dure, acariâtre, les faire souffrir même, elle ne souillera jamais leur imagination par des paroles grossières et avec une surprenante intuition, elle leur donne les habitudes qui conviennent à leur position sociale. Vingt fois par jour, vous entendrez l'une dire à quelque fils de lord : « Monsieur, un gentleman ne se conduit pas de cette manière. » N'est-ce pas curieux et touchant de voir une humble fille du peuple travailler ainsi à la formation du caractère des grands. Sa mission la raffine elle-même et l'économe nature y trouve son compte. La journée des bébés anglais est sagement réglée, leur nourriture bien graduée. Vers six ou sept ans, quand ils savent parfaitement manier le couteau et la fourchette, pas avant, ils prennent part au déjeuner des parents. L'éleveuse, qui est une éducatrice, mange avec les enfants et dans la nursery on ne se met pas à table sans faire toilette.

Autrefois, en Angleterre, les bébés étaient élevés comme de petits Spartiates. Leurs nurseries étaient nues et froides, leur nourriture peu variée et d'une simplicité primitive. On obtenait d'eux l'obéissance par la menace des châtiments éternels. Aujourd'hui, on place sous leurs yeux les images les plus riantes, les couleurs les plus claires, on leur parle du ciel, de récompenses, et l'ange gardien a remplacé le diable. Il plane maintenant au-dessus de tous les berceaux. Cette évolution est bien remarquable et caractéristique de notre époque.

Dans la nursery, on enseigne aux enfants anglais le respect de la liberté d'autrui, de la hiérarchie, des lignes de démarcation établies pour le bon ordre de la société. Ils apprennent où est leur place et ils s'y tiennent. Ils ne songent pas à envahir le quartier de leurs parents, ils considèrent comme une faveur d'y être admis à certaines heures. En revanche, dans le couvain, ils se sentent chez eux, ils vous y invitent et vous y reçoivent avec une extrême gentillesse. Là, ils vivent leur propre vie et non celle des grandes personnes. Cette vie où il n'y a que des jouets, des animaux, des fleurs, des contes et des chansons garde une pureté exquise. Le temps de la nursery marque une époque bien distincte dans la vie de tout Britisher et souvent la pensée de l'homme d'État, de l'homme d'affaires y retourne pour s'y rafraîchir.

En Angleterre, où comme je l'ai dit, on aime l'espèce, le petite monde compte pour quelque chose. On s'y intéresse passionnément. Des légions de femmes travaillent à l'amuser et à l'instruire. Il a une brillante littérature, une foule de journaux illustrés, de « magazines ». Punch, le célèbre satirique, a pour lui une tendresse particulière. Miss Baring a écrit pendant une année dans une revue dominicale la page destinée aux enfants, qu'elle signait « Tante Cécile ». Le nombre de lettres qu'elle recevait de ses petits lecteurs l'a obligée à abandonner sa tâche ; elle n'y pouvait suffire. Elle a conservé bon nombre de ces lettres et je les ai parcourues avec un profond attendrissement. Chers bébés ! Ils racontaient leurs chagrins réels ou imaginaires. Une fillette présentait sa poupée favorite et demandait des conseils pour

la bien élever ! Une autre dégonflait son cœur de la peine que lui causait la mort d'un chien et je me rendais compte de tout l'effort que représentait ces premières lettres, de la joie éprouvée à coller le timbre, avec les précieux sous qu'on aurait pu employer en friandises, et puis l'attente de la réponse, les yeux guettant le facteur, la fierté de voir son nom sur une enveloppe ! Quelle multitude d'impressions nouvelles tout cela avait provoqué. Quel bond en avant ! Cette correspondance révélait certainement un besoin de confidences que la mère ne satisfaisait pas ; mais, en même temps, elle montrait la liberté laissée à l'enfant, liberté bien faite pour aider au développement de l'initiative et de l'individualité.

Hier, en rentrant par le Common avec Édith, je fus frappée du nombre de points blancs dont il était piqué, — ces points blancs étaient des bébés et des nurses.

J'en fis la remarque.

— On doit être riche à Wimbledon, ajoutai-je, car le luxe des vêtements blancs coûte cher.

— Pas aussi cher qu'en France, répondit miss Baring. Et puis, voilà, la maman anglaise a des dessous très simples, les toilettes que vous savez, ces toilettes qui vous font rire, — mais elle n'économise pas sur le blanchissage de ses enfants et de leurs bonnes. Elle pourra, en outre, vous montrer une nursery riante hygiénique, de beaux spécimens, comme nous disons. Tenez, je vais vous conduire chez une petite amie, la fille de mon ex-maître de peinture, un artiste qui a eu quelque talent et qui est mort pauvre. Elle a épousé un jeune homme sans

fortune. Son revenu ne dépasse pas trois cent cinquante livres, huit mille francs, je crois. Elle a deux enfants, une bonne à tout faire et une nurse... Pauvre Lily ! Elle doit compter pour nouer les deux bouts ! Et cependant elle a une nursery adorable, je veux que vous la voyiez. Sa demeure aussi vous intéressera. C'est une des plus vieilles maisons de Wimbledon.

Sur ces paroles, Édith me fit obliquer à gauche. Au moment où nous nous arrêtions devant la grille d'un cottage bas, précédé d'un jardinet et un peu en retrait sur la route, une bicycliste, avec sa raquette et ses chaussures de tennis attachés sur le devant de sa machine, arrivait vers nous à grands tours de roue.

— Voici justement Lily, me dit miss Baring.

— Quelle chance de n'avoir pas manqué votre visite ! s'écria la jeune femme en nous trouvant à sa porte.

Édith présenta aussitôt son amie française. Madame Arnold me donna une cordiale poignée de main et m'invita à entrer. Le temps était beau et chaud. Nous allâmes tout droit au jardin et on y apporta le thé. Je promenai les yeux autour de moi. Quel adorable coin ! Il me donna l'impression immédiate d'une autre époque. La maison, d'un seul étage, formait avec son aile de retour un angle droit ; son toit mansardé, gondolé, affaissé en certains endroits, ses petites fenêtres, son vieux lierre, accusaient plus de deux cents ans. Mais la glycine et les roses qui tapissaient une partie de sa façade y mettaient comme un reflet de jeunesse. Le jardin n'avait point été gâté par le sécateur d'un professionnel, des fleurs

simples de couleurs brillantes, poussaient pêle-mêle. Il y avait des arbustes âgés, deux pommiers caducs. La pelouse, avec son herbe de huit jours, était constellée d'heureuses petites marguerites qui avaient l'air d'être bien ensemble. Dans ce cadre, notre hôtesse en robe courte, en blouse de percale et en canotier, faisait l'effet d'un anachronisme vivant.

— Vous devriez mettre ici le bonnet puritain, lui dis-je pour la taquiner.

Elle se leva, courut vers la maison et revint bientôt avec la coiffe de toile au bord retourné que je demandais.

Je battis des mains.

— Mon chapeau de soleil ! dit-elle gaiement. Vous voyez, j'ai eu la même idée que vous.

Avec sa belle chevelure blonde, ses yeux rieurs, ses traits fins, sa blancheur rosée, elle était délicieusement anglaise.

Miss Baring lui demanda de me montrer la maison.

— La maison baroque ?

— Et puis la nursery et les bébés.

— Tous mes trésors ?

— Oui, oui.

— Eh bien, venez.

Et la jeune femme, toujours coiffée du bonnet puritain, nous précéda.

— Nous n'avons pas essayé de faire du style, me dit-elle, mais de la propreté et de la gaieté.

Rien de plus curieux que cette habitation bourgeoise du XVIIIe siècle : des pièces basses, irrégulières, un escalier très étroit, des marches à monter, à descendre, de hautes cheminées avec des moulures

bien conservées, des grilles anciennes. Le rez-de-chaussée, boisé et à poutrelles, était encore un peu sombre et austère, mais le premier étage avait été entièrement repeint en blanc. Avec ses meubles en bois clair, sa cretonne d'un vert jaune, de ce vert esthétique que nos voisins affectionnent, avec ses petites fenêtres, ses toilettes garnies de mousseline et ornées de rubans, il était tout à fait gai. Quelques bons tableaux, des livres en quantité, un piano, des fleurs ennoblissaient l'humble demeure. L'arrangement des choses révélait une veine artistique fortement teintée d'originalité.

— La salle de purification ! notre unique salle de bains ! Voyez, je ne vous fais grâce de rien, dit madame Arnold, en me montrant une grande chambre où tout l'outillage nécessaire à la propreté avait été réuni et ingénieusement arrangé.

Nous montâmes ensuite cinq ou six marches inégales, notre hôtesse ouvrit une porte.

— La nursery... un ex-grenier, annonça-t-elle.

La nursery ! Ah ! le joli tableau vivant ! Une vaste pièce plus longue que large avec un plafond en toile, toute claire, et qui donnait sur le jardin. L'air, la lumière, les beaux rayons du soleil couchant y arrivaient par cinq petites fenêtres festonnées de verdure. Au fond, deux lits derrière de gais paravents chinois. Son atmosphère pure était délicieuse à respirer. Près d'une des fenêtres, deux bébés en robes blanches, ceintures roses, éblouissants de propreté, les cheveux bouclés à la brosse, étaient assis devant des bols de pain et de lait fumant, l'éleveuse, en blanc aussi, les faisait souper. Des cris

de joie, des gigotements de plaisir saluèrent notre entrée. Madame Arnold s'excusa d'interrompre le repas. Elle caressa les petites têtes, me montra non sans quelque orgueil la belle chair ferme des bras nus. La porte de la chambre de la nurse se trouvait ouverte, j'y jetai un coup d'œil indiscret ; elle était d'une netteté parfaite, ornée de photographies et de fleurs.

— C'est tout ce que je peux donner à ces petits mendiants, me dit la jeune femme gaiement.

— C'est beaucoup, répondis-je, me retournant pour embrasser d'un dernier regard ce nid humain si bien tenu, embelli et poétisé par la mère.

— Je voudrais voir une nursery française, ajouta madame Arnold. Je suis sûre qu'elles sont bien élégantes !

Édith eut un sourire malicieux, je me sentis rougir.

— Des nurseries ! nous n'en avons pas, confessai-je.

— Pas de nurseries ! comment pouvez-vous bien élever les enfants ?

— Nous les élevons mal, voilà tout. Oh ! sous ce rapport, nous avons beaucoup à apprendre de vous.

— Nous devrions alors former une société d'enseignement mutuel, car vous pourriez aussi nous donner des leçons qui nous seraient bien utiles ! répondit la jeune femme pour ne pas être en reste d'humilité.

Hélas oui, nous les élevons mal nos enfants ! Si les Anglais doivent les qualités qui font leur force à leur éducation première, nous devons à la nôtre les défauts qui font notre faiblesse. Nous sommes la

ruche, mais la ruche sans « couvain ». Les abeilles ont un rayon spécial pour les larves et les nymphes et nous n'en avons pas pour nos petits. Pourquoi et comment n'en avons-nous pas ? Ah ! voilà ! nous aimons *nos enfants*, mais nous n'aimons pas les enfants. La preuve est que nous en avons le moins possible et que nous ne savons pas encore fait vivre ceux que nous avons. Si l'élevage des poulains de nos haras était aussi mal compris, il ne produirait que de futurs vaincus. Là, l'intérêt veille et il est mieux inspiré.

Pour faire l'éducation première de nos fils et de nos filles, cette éducation du corps et de l'esprit naissant d'où dépendent leur santé, souvent leur bonheur et leur avenir, nous prenons des paysannes incultes, qui n'ont jamais soigné, et encore très mal, que des vaches et des cochons, — leurs enfants à elles poussent tout seuls. En y réfléchissant, cela paraît si fou que j'ai quelque peine à le croire possible. Nous débarbouillons, il est vrai, ces paysannes, nous leur donnons du linge, des robes bien taillées, des mantes très chics, des couronnes de ruban aussi large que possible pour le décorum de la maison ; mais le reste, qui est-ce qui s'en préoccupe ? Le reste ! nous savons cependant ce que c'est aujourd'hui. Jadis, le cerveau, malgré toutes les planches anatomiques, demeurait une chose assez abstraite ; la science nous a mis à même de nous rendre compte que c'est un appareil récepteur aussi bien que transmetteur, d'une effrayante sensibilité. Nous ne pouvons ignorer que les images grossières, les idées fausses qui se trouveront derrière le front de la nourrice passeront dans

le cerveau du nourrisson, s'imprimeront sur ses cellules vierges et y jetteront des germes indestructibles. De plus, ces paysannes ne possèdent aucun raffinement, aucune notion de décence, de propreté physique. Elles ignorent les lois les plus élémentaires de l'hygiène, la valeur du temps, et jusqu'au nom de discipline. Elles ne savent pas respecter l'enfance. Aux Champs-Élysées, aux Tuileries, partout, elles donnent avec leurs bébés un spectacle répugnant qui étonne et choque tous les étrangers. Si j'osais répéter certaine histoire que le hasard m'a apprise, il y aurait de quoi faire réfléchir les mamans sur ce sujet ; je pourrais la raconter, mais l'écrire... non.

Ces éleveuses paysannes bercent les petits avec les chansons plus ou moins grossières de leur village, avec des refrains de cabaret ; celles qui ont servi à Paris ajoutent à ce répertoire des chansons de café-concert : « Ma gigolette », « Viens, poupoule », etc. J'ai entendu l'une d'elles endormir une fillette avec cette jolie rime :

Nounou câline
Ta taille fine
Entrerait dans le ceinturon
Du sergent Paturon !

ou bien encore :

Pour vingt-cinq francs cinquante,
Pour vingt-cinq francs,
On a un pardessus
Avec du poil dessus.

Les bonnes qui succèdent aux nourrices ne sont

pas plus affinées. Les unes et les autres sont incapables de donner aux enfants les habitudes qui aident à faire des gentlemen et des ladies. Elles ignorent l'art de manger proprement, de manier le couteau et la fourchette. Elles font du repas des bébés le plus écœurant spectacle. Voilà pourquoi nous verrons chez nous des hommes occupant de hautes positions sociales trahir à table un manque d'éducation qui les rejette dans une classe inférieure. Un monsieur qui mange comme un paysan pourra être supérieur à un monsieur qui mange comme un être policé, il ne sera jamais son égal. La différence d'éducation première sépare les individus davantage que la différence de culture.

En outre, nourrices et bonnes sont des créatures frustes, en général très mal embouchées, dont la colère et l'humeur se traduisent par de gros mots, ces mots, qui en raison de leur énergie entrent plus profondément dans le cerveau de l'enfant y resteront, je vous le garantis. Plus tard, ils ressortiront à la moindre provocation. Nous les entendrons dans la famille, sur tous les champs de travail, dans les discussions politiques, à la Chambre même. Ils choquent terriblement dans la bouche de certains hommes, ces mots de la nounou !

La nounou, croyez-le, travaille inconsciemment aux œuvres de basse littérature et aux illustrations dégoûtantes de certains journaux. C'est la nounou, c'est la bonne qui, avec leur langage primitif, leur esprit non stérilisé, jettent en nous cette verve de grossièreté qui stupéfie les étrangers. On la retrouve dans les hautes classes, chez de très grandes dames,

chez tous ceux enfin qui ne sont pas assez naturellement raffinés pour la tuer.

Une année, à la Mi-Carême, nous avons pu voir cinq étudiants, de futurs députés, médecins, magistrats peut-être, porter chacun une lettre haute d'un pied pour former un mot sale, un mot du reste que nos gamins se plaisent à écrire sur les murailles et que je n'ai jamais vu ni en Angleterre ni ailleurs. Je ne m'étais pas expliqué son attrait. C'est probablement une réminiscence de la nounou. Forain, notre célèbre satirique, pourrait le qualifier de : « Doux souvenir. » Après cela, si le fumier est nécessaire aux plantes précieuses ! Eh bien, nous en avons... seulement il nous en reste un peu trop.

Le nid humain devrait être plein de lumière et de soleil, tout au moins d'une netteté exquise. La chambre de nos enfants est généralement la moins confortable de la maison, souvent mal tenue, mal aérée, toujours banale. Les petits vêtements sont étalés sur le lit de la nourrice et de la bonne, les ustensiles intimes bien en évidence, les jouets plus ou moins empoisonnés traînent partout. Certains détails trahissent le manque de raffinement de l'éleveuse, le peu d'importance que la mère attache au cadre dans lequel s'épanouit la vie des bébés. Vous n'y trouverez ni gravures, ni portraits, ni fleurs, rien qui puisse éveiller dans leur esprit de jolies pensées, leur laisser un souvenir agréable, ni leur faire sentir qu'ils sont chez eux. En revanche, on leur donne libre accès dans la maison entière. Ils envahissent toutes les pièces et se rendent intolérables. La cuisine, où il y a un fourneau, des casseroles brillantes,

une personne qui fait et donne de bonnes choses les attire irrésistiblement. Ils finissent par préférer la société des domestiques à toute autre. Ils entendent constamment des conversations qui ne sont pas faites pour leurs oreilles. Des mots étranges tombent dans leurs cerveaux, y jettent une angoissante confusion. Ils en cherchent la signification, de là l'expression tendue de leurs physionomies. On ne met pas plus en forme leur caractère que leurs manières. On ne les plie à aucune règle. Ils ne savent jamais à qui ils doivent obéir. On ne leur enseigne pas le respect de l'autorité. On néglige surtout cet entraînement de la volonté qui donne l'empire sur soi et sur les autres. Cette éducation fantaisiste conduit au manque de méthode, de correction et cause la ruine des natures faibles, — les natures fortes peuvent seules réagir. Cela donne peut-être une sorte de sélection morale.

La majorité des mères, je me hâte de le dire, s'efforce bien de suppléer à l'insuffisance des éleveuses. Elles assistent au coucher et au lever de leurs bébés, surveillent leur nourriture, tâchent de faire mettre en pratique le peu d'hygiène infantile qu'elles connaissent. Une lutte sourde s'engage entre elles et les nourrices, entre la routine et le progrès, — et ce n'est pas le progrès qui l'emporte. L'enfant se trouve donc livré à des mains inexpérimentées ou ignorantes. Il est gavé sans pitié, habillé de vêtements trop lourds qui ralentissent ses mouvements et empêchent le développement de ses muscles. On ne lui donne ni assez d'air, ni assez de lumière, ni assez d'eau. Nulle part, peut-être, la plante humaine n'est

soignée avec aussi peu de science et d'intelligence. Les bébés parisiens passent tous les après-midi aux Champs-Élysées ou au Jardin des Tuileries. Là, ils sucent des sucreries malsaines et écoutent les grossièretés encore plus malsaines qu'on permet aux Guignols de leur servir. Ils absorbent à pleins poumons les poussières nocives soulevées par les voitures, celles de ces petits pâtés qu'ils confectionnent avec une inconscience si pathétique du danger ambiant et beaucoup rentrent avec le microbe de la maladie qui les emportera quelques jours plus tard. Pour que notre race rejette aussi triomphalement qu'elle le fait, les éléments nuisibles qu'on laisse entrer ainsi dans son organisme, il faut qu'elle soit douée d'une vitalité peu commune, d'une force ascensionnelle extraordinaire. Combien cependant sa tâche ici-bas pourrait lui être facilitée par l'établissement du couvain qui permettrait de mieux préserver les petits, de les mieux soigner, de les mieux éduquer, de leur faire un meilleur départ. Depuis hier, je ne vois pas autre chose que le délicieux tableau de cette nursery que j'ai visitée. Je voudrais le faire passer tout vivant sous les yeux de quelques jeunes mamans françaises. Il ferait peut-être naître chez l'une ou l'autre l'idée de créer des écoles où des médecins capables enseigneraient *l'enfant* et la manière de le traiter. Ah ! ce serait une idée mère celle-là et très praticable. Beaucoup de femmes, de jeunes filles de la petite bourgeoisie se feraient volontiers des éducatrices si elles étaient placées au-dessus des domestiques, traitées avec égards et bien payées. On pourrait ensuite contraindre les architectes à introduire

le « couvain » dans leurs plans. En attendant, la place ne manque pas en province. La mode du five o'clock et tant d'autres modes ont passé la Manche, pourquoi celle d'avoir une nursery ne s'implanterait-elle pas chez nous ? La femme française s'intéresserait à *l'espèce ;* elle ne négligerait rien pour avoir de beaux *spécimens*. Ce serait un grand progrès pour notre pays. Nous avons l'amour maternel, il y aurait quelque chose de plus... il y aurait l'amour de la mater

. . . .

. . . .

Tout en traçant machinalement ces deux lignes de points, ma pensée est allée de l'éducation première à l'instruction. Là, je vois, non sans satisfaction, que nous avons une indiscutable supériorité. En Angleterre, après la période de la nursery, pendant laquelle les enfants acquièrent une foule de connaissances utiles, il se produit une solution de continuité dans leur développement intellectuel. Les parents leur donnent des instituteurs, des institutrices et les envoient à l'école, au collège, à l'Université ; mais ils ne s'occupent pas personnellement de leurs études. Après leur avoir mis le pied dans l'étrier, ils les laissent libre de trotter, de galoper, ou même d'abandonner la course au gré de leur fantaisie. Ils s'intéressent davantage à leurs victoires sportives qu'à leurs victoires scolaires. C'est l'instinct de la race qui veut cela. Il en résulte que, dans l'Ile Inconnue, le niveau de l'instruction est beaucoup plus bas qu'en France et que la masse est extraordinairement ignorante.

En France, au contraire, dans toutes les classes, les parents prennent un intérêt passionné aux études de leurs enfants. Ils n'épargnent rien pour les faciliter. Ils se plaisent eux-mêmes à les instruire, les bourrent de connaissances et souvent, inconsciemment, aident au surmenage de leurs cerveaux. Leur succès devient une question d'amour-propre personnel. Le père aura de la peine à pardonner un échec au baccalauréat. Beaucoup de mères assistent aux cours de leurs filles, travaillent avec leurs garçons. La femme du peuple, de la petite bourgeoisie, veille à ce que ses enfants sachent leurs leçons. Il faut qu'elle voie de temps à autre une croix ou une médaille sur le tablier noir de l'écolier. Le dimanche, l'ouvrier promène ses *gosses* à travers les musées et, guidé par une intuition divine, il s'arrête aux bons endroits, je l'ai souvent remarqué.

Dans la ruche française, le travail intellectuel est intense. Si notre éducation première nous fait un mauvais départ, nous rattrapons bien le temps perdu. Dieu et nous savons seuls au prix de quels efforts.

Et je vois... Les Anglais sont le *nombre*, les Français, la *qualité*. Ce n'est peut-être pas modeste à moi d'écrire cela, mais nos voisins, je gage, ne voudraient pas changer de destinée. C'est au moyen de ces deux forces que la nature travaille à notre progrès mutuel et au progrès universel. Elle tend même sensiblement à les amalgamer. Pour produire quoi ? C'est le cas de dire : qui vivra verra.

Saint-Olaf.

Quand je me trouve en visite dans une maison anglaise, je me rends compte de tout ce qui nous différencie. C'est énorme. J'ai beau me surveiller, tantôt une parole, une expression, une appréciation trahit ma mentalité et mon tempérament français. C'est comme une fausse note qui éclate dans l'harmonie ambiante, et à ma grande confusion, je l'entends distinctement. Mes hôtes de Saint-Olaf sont heureusement assez cosmopolites pour s'en amuser. En présence des femmes de chambre, je m'observe soigneusement. De par ce snobisme qui existe dans toutes les classes de la nation, les domestiques anglais sont plus rigoristes que leurs maîtres, et pour rien au monde je ne voudrais les choquer. Dans la conversation, je m'interdis naturellement les sujets défendus, mais, il y en a tant chez nos voisins que j'ai grand'peine à les éviter tous et, par une perversité bien humaine, ils tentent sans cesse mon esprit et ma langue. Après la partie de bridge, lorsque madame Baring s'est retirée, Édith, Rodney et moi, nous nous installons dans la bibliothèque. Le jeune homme fume sa pipe, nous, de très innocentes cigarettes et nous causons sans contrainte. C'est le moment le plus agréable de la journée. Ce soir, miss Baring se mit à parler de son séjour à Avranches, la petite ville bon marché où on l'avait envoyée pour étudier le français.

— C'est là que j'ai appris à connaître votre pays et à l'aimer, dit-elle. J'étais logée chez la veuve d'un

officier. Elle n'avait du gouvernement qu'une somme annuelle très minime. Elle prenait des Anglaises en pension, afin de pouvoir élever ses trois filles. J'avais une chambrette carrelée, d'une propreté immaculée ; elle était charmante avec ses rideaux de mousseline blanche, ses deux bergères, ses chaises de paille, sa commode ventrue et son vieux bureau. L'hiver, un brillant feu de bois l'éclairait toute. Aux murs, il y avait des lithographies représentant Napoléon à Eylau, à Austerlitz. Croiriez-vous que quand mes yeux tombaient sur votre héros, je rougissais toujours.

— Voilà une rougeur qui vous honore ! fis-je en souriant.

— Le souvenir de la vilaine manière dont nous l'avions capturé me mettait mal à l'aise positivement. J'avais encore autour de moi un tas de chères vieilles choses, puis une statue de la Vierge, le portrait de saint Vincent de Paul, un bénitier, une branche de buis bénit. Ces objets du culte catholique, que je voyais pour la première fois, me plaisaient singulièrement. Ma propriétaire et ses filles travaillaient du matin au soir et avec une seule domestique, elles suffisaient à tout. Dans la maison, il y avait de la gaieté, sur la table d'excellents petits plats. Aux repas, elles entretenaient la conversation d'une manière qui faisait ma surprise et mon admiration. Oui, j'ai été très heureuse pendant cette année d'Avranches, heureuse sans tennis, sans sport, grâce à votre caractère ensoleillé. Ah ! c'est un don inappréciable qui vous a été fait ! Je voudrais que nous ne fussions pas aussi ternes ! fit drôlement Édith.

— Mais vous ne le seriez pas si vous n'aviez une telle peur de manquer de correction. La correction anglaise me fait l'effet de cette tondeuse que le jardinier passe sur vos pelouses. Aussitôt que quelques fleurettes ont l'impertinence de vouloir les émailler, crac ! on leur coupe la tête et les pelouses demeurent unies, implacablement vertes, les yeux s'en lassent, l'ennui naît.

— C'est cela, et nous fuyons vers la chère France pour trouver les fleurettes que nous supprimons chez nous, ajouta miss Baring d'un ton mélancolique. Tenez, j'ai fini par prendre en horreur ces mots de gentleman et de lady que nous avons tout le temps à la bouche.

— Heureusement que madame Baring est couchée, fis-je très amusée.

— Ne serait-elle pas horrifiée ? dit le frère en riant.

— Oh ! je sais, ce ne sont pas des discours pour des oreilles de mère, répondit mon amie avec cette pointe d'humour qui me divertit toujours.

— A propos de ce mot de gentleman, il me semble que vous l'avez tout à fait adopté. Est-ce que je me trompe ? me demanda Rodney.

— Non. Nous ne le mettons même plus en italique, ce qui prouve qu'il est naturalisé. En réalité, nous n'en avions nul besoin, car notre mot gentilhomme en est l'équivalent ; mais, voilà, il est trop aristocratique pour des républicains, — gentleman est une sorte de compromis et encore ne l'employons-nous que dans le sens moral. Chez vous, il désigne exclusivement l'homme bien né.

— Oui, parce que nous supposons, — à tort sou-

vent, — que l'homme bien né doit avoir atteint le perfectionnement moral, l'affinement physique qui est notre idéal. Ainsi l'individu de basse origine péchera toujours par quelque chose, par le manque de tact, d'empire sur soi, d'éducation. Il aura beau avoir les sentiments les plus élevés, posséder une haute culture intellectuelle, être un génie même, il ne sera pas un gentleman.

— Ah ! la nature ne réussit pas du premier coup ce beau spécimen humain, dis-je alors. Il lui faut au moins trois générations.

— Voilà pourquoi nous prisons la naissance. Parmi nos hommes d'État de valeur, il y en a qui ne sont pas « bien nés », leur politique s'en ressent toujours. Chez nous, tout le monde a l'ambition d'être ou de paraître un gentleman.

— Cela en est horripilant ! fit Édith avec humeur.

— Eh bien, cette ambition a du bon, lui dis-je, elle agit comme un frein puissant. J'en ai eu un exemple l'année dernière à Simley Hall. Deux bébés jouaient dans un batelet sur la pièce d'eau. Le garçon, les jambes écartées, lui imprimait un balancement qui devait être assez désagréable, la fillette le suppliait de cesser et, par taquinerie. il accélérait le mouvement.

— Francis ! vous n'êtes pas un gentleman ! cria-t-elle enfin exaspérée.

Le garçon rougit jusqu'aux cheveux et s'arrêta net. Une semblable parole n'eût eu aucun effet sur un enfant français. Je le regrettai secrètement.

— Tout cela est bel et bon, reprit miss Baring, mais je persiste à dire que notre éducation est horri-

blement comprimante. Je suis persuadée que vous pensez de même.

— Oui, mais je crois que cette compression est nécessaire.

— Par exemple ! protesta Édith.

— Avec votre énorme population, vous êtes tenus à marcher les coudes au corps. Voyez les Anglais des colonies, « the Colonials », ils sont gais, expansifs, brillants. Je les ai observés au Jubilé de la reine, ils tranchaient sur votre masse comme des gens d'une autre espèce. Ils vous paraissent vulgaires et vous leur semblez figés.

— Nous le sommes ! Oh ! nous le sommes ! s'écria miss Baring avec une sorte d'exaspération.

— Cela vous rend moins susceptibles d'emballement. Les emballements chez des gens de votre tempérament seraient plutôt dangereux. Rappelez-vous la nuit de la victoire de Mafeking. La nature sait ce qui est bon pour nous et nous ne le savons pas. Au fond, ma chère Union Jack, vous ne voudriez pas avoir moins de correction.

— Vous avez deviné, elle est tory jusqu'au bout des ongles, fit Rodney malicieusement.

Miss Baring rougit.

— Possible ! Ce qui n'empêche pas que j'ai la crampe quelquefois et que je sens un besoin fou de m'étirer.

— Vous avez le continent pour cela. L'Europe est le champ d'étirement de l'Angleterre. Vous pouvez venir fouler nos pelouses. Elles sont mal tondues, mais fleuries et embaumées.

— J'irai, j'irai, dit Édith.

Et élevant ses bras, elle croisa nerveusement ses mains au-dessus de sa tête, paumes en dehors.

— En attendant, ajouta-t-elle en souriant, je suis joliment contente d'avoir capté une Française pour un peu de temps.

Sur cette parole aimable, la demie de onze heures sonna, je donnai, en me levant, le signal de la retraite. Mon hôtesse m'imita. Nous souhaitâmes affectueusement le bonsoir à Rodney. Il nous accompagna à la porte, la tint ouverte devant nous. Dans cette attitude de l'Anglais sur le passage de la femme, il y a non seulement un hommage, mais une sorte de protection bien virile et qui me plaît mieux que le baise-main.

Édith n'avait pas encore trahi aussi ouvertement son état d'âme, un état d'âme que madame Baring ne comprendrait assurément pas, et qui la choquerait terriblement. La vie dans une petite ville de banlieue, l'oppressante médiocrité qui l'entoure, doivent cruellement gêner le jeu de son esprit et de tous ses instincts. Elle n'a jamais dû bien respirer dans cette atmosphère lourde et grise. C'est le cas de répéter la fameuse phrase : « Elle a besoin d'un changement... », oui, d'un grand changement. Plus je la vois, plus je m'étonne qu'elle ne soit pas mariée, d'autant mieux qu'ici, l'homme riche recherche par-dessus tout la beauté de la race. Quelle admirable châtelaine elle ferait ! Avec sa robe du soir, elle a grand air, tellement qu'elle semble sortir du cadre de la salle à manger. Et quelle compagne précieuse pour un Anglais, que cette femme aimant le cheval, le sport, la politique. Elle possède, de plus,

un instinctif besoin de dévouement. Elle se dérange à chaque instant pour celui-ci, ou celle-là, pour les animaux mêmes. Et rien ne l'embarrasse. Elle aime à préparer un pique-nique, à faire l'itinéraire d'un voyage, à organiser des fêtes pour les enfants. Elle a l'art de combiner les mouvements avec une justesse de coup d'œil, un art tout à fait anglais et qu'elle doit à la camaraderie masculine. Comme nombre de ses compatriotes, elle a le corps hardi et musclé, l'âme timide, l'esprit tranchant et caustique, hérissé de quelques préjugés invétérés. La bourgeoisie et les Américaines sont ses deux bêtes noires. Ces dernières surtout excitent sa verve railleuse. Elle se moque sans pitié de leur accent, de leurs manières. Elle manque absolument de justice envers elles. Oh ! ces rivalités de races, comme elles sont implacables ! Miss Baring est plutôt hautaine avec ses égaux, avec les petits, au contraire, elle est très affable. Le sentiment que je lui inspire est bien curieux. Il y a dedans un peu de son amour pour la France, c'est la Française qu'elle aime en moi. Il y a encore la curiosité du romancier que je suis, puis, beaucoup de pitié pour ma solitude. Je pourrais être sa mère, mais elle me traite comme une sœur aînée. Quand nous causons ensemble, j'oublie que je suis une vieille femme. Certaines personnes jeunes ont ce pouvoir sur moi. Malgré notre intimité, elle ne m'a fait aucune confidence sur sa prime jeunesse. Ce n'est pas un cœur fermé que le sien, c'est un cœur clos. Elle m'a seulement appris qu'elle avait dû se marier à dix-neuf ans et que son fiancé était mort quinze jours avant de s'embarquer pour l'Europe. Mon intuition me fait deviner qu'il y

a un autre regret dans son cœur, un regret plus vivant. Le sourire de ses lèvres ne monte pas jusqu'à ses prunelles bleues et dans leur profondeur veloutée, il y a une gravité émouvante. Par moments, sa tête fière et droite se courbe sous un poids invisible. Ces défaillances sont de courte durée et elles sont toujours suivies d'un redoublement d'activité ou bien de quelque trait satirique. La Providence l'aurait-elle mise à part pour quelque grande œuvre de charité ? Eh bien, là, j'en serais désolée. Je sais qu'il y a dans l'altruisme des joies que nous, le commun des mortels, ne soupçonnons pas, des joies très fines, très profondes. Miss Baring, j'en suis sûre, n'en demande pas tant, « *un simple grain de mil* », un bonheur bien humain ferait mieux son affaire. Je le lui souhaite de toute mon âme.

Saint-Olaf.

Le sport ! C'est en Angleterre seulement qu'on sent son action, son esprit, sa raison d'être. Il y crée une ardente émulation, une extériorisation de jeunesse, un mouvement, qui font de la lumière en quelque sorte. La nature en a usé avec nos voisins comme une mère qui aurait une trop nombreuse famille et qui serait tenue à la discipliner plus rigidement. A cet effet, elle n'eût pu trouver de meilleur moyen que le sport. Il est à la fois un stimulant et un frein, un dérivatif et un éducateur. Pour réagir contre leur climat et accomplir l'œuvre immense qui leur a été dévolue, les Britishers ont besoin de beaucoup de nourriture, de beaucoup d'oxygène, de beaucoup

d'exercice. Le sport les met à même d'acquérir ces éléments de force. Les Écossais, par exemple, doivent beaucoup au golf, leur jeu populaire et national dont l'origine remonte à des temps immémoriaux. Les links sont de vastes terrains plats et sablonneux au bord de la mer, couverts d'une herbe toujours courte, « furze ». Là, depuis des siècles, pêcheurs, paysans, gens du peuple, viennent armés d'un bâton lancer la petite balle dans les trous creusés de distance en distance et formant des figures géométriques. Ils exercent ainsi leur œil, leurs membres, emplissent leurs poumons d'air salin et vivifiant. Tout cela en fait des hommes robustes et des valeurs réelles pour l'Empire Britannique.

Avec la dépense de force qu'il exige, les émotions renouvelées qu'il procure, l'ambition qu'il entretient, le sport opère une saine dérivation et conserve au corps une longue jeunesse. Il forme encore le caractère. Les habitants de l'Ile Inconnue lui sont redevables de leur sang-froid, de leur netteté dans l'action, de leur horreur de la défaite. Les exercices du sport font des muscles, son esprit fait des gentlemen. Tout ce qui est mesquin, tout ce qui s'écarte de la stricte correction « n'est pas du sport ». Cet esprit demeure chez beaucoup d'Anglais qui ont forfait à l'honneur et les retient quelquefois longtemps encore sur la pente.

Les intellectuels d'ici déplorent une passion qui diminue le goût de l'étude, de la science et de l'art. La population de la Grande-Bretagne est assez considérable, pour fournir, sans détriment à sa puissance cérébrale, des entraîneurs au monde entier. Ses

athlètes, ses amazones à pied ne sont pas autre chose. Avec le secours de ces entraîneurs, la nature va préparant l'homme à un effort croissant. Il faut qu'il se fasse un corps plus résistant, plus agile surtout ; il y travaille inconsciemment.

Wimbledon et Wimbledon Park possèdent, naturellement, tous les champs de sport et ils leur font un décor d'une rare beauté. Hier, j'ai assisté à deux grands matches de tennis, l'un masculin, l'autre féminin. Les noms des champions et des championnes avaient attiré beaucoup de monde. On était venu de tous les environs, de Londres même. J'avais de quoi m'amuser. De loin, la foule anglaise, où les couleurs claires dominent, paraît plus brillante que la foule française ; mais quand on examine les femmes de près, on est surpris de la qualité inférieure de tout ce qui compose leurs toilettes : étoffes pauvres, méchants rubans, fleurs cruellement artificielles, plumes à bon marché, ornements de cou et de bras absolument barbares. Tout cela révèle un goût très primitif, un grand besoin de paraître. Dans les tribunes, je distinguai quelques groupes sombres... c'était les sportswomen. Oh ! ces sportswomen, les vraies, quels types curieux ! L'art inconscient qu'elles mettent à s'enlaidir, leur ignorance de tout ce qui est élégance et chiffons les rendent singulièrement originales et intéressantes. Je les regardais et elles me fascinaient ces *entraîneuses* dans la vie desquelles il n'y a qu'une petite balle ! — une petite balle qui leur donne, il est vrai, l'excitation de la lutte, l'espoir et la sensation de la victoire. Des robes courtes, des jaquettes sacs, des blouses de coton ou de flanelle, des canotiers,

des feutres mous, des cheveux tirés derrière les oreilles, nattés aussi serrés que possible, la peau durcie, bronzée par l'air et le soleil, des yeux perçants sans rayons, avec un regard fixe, comme des yeux qui ne voient que le but, des mains grandes, bien modelées, gantées de hâle, ornées de bagues massives. Une seule coquetterie... le nœud de la cravate, un nœud toujours bien fait... et masculin, cela va sans dire. Malgré cet accoutrement antiféminin, la plupart gardaient une certaine distinction et avaient l'air de « ladies ». On devinait des natures simples et droites qui devaient apporter dans la vie « cet esprit du sport » dont j'ai parlé plus haut.

Le match masculin de tennis a été vraiment intéressant, même pour une profane telle que moi. Il ne m'a cependant pas empoignée assez complètement pour m'empêcher de jouir de la beauté classique de tous ces mouvements d'athlètes amenés par l'entraînement à leur perfection de souplesse, de justesse et d'harmonie. J'ai été peut-être la seule à les admirer. La foule n'y songeait guère, elle ! Haletante, immobile, silencieuse, elle suivait les péripéties de la partie avec une passion intense, admirablement contenue. Le Latin est joueur, le Saxon est parieur. Outre l'intérêt que provoque chez lui le spectacle d'une lutte quelconque, il y a l'excitation du pari fait avec un autre ou avec lui-même. La victoire ou la défaite est sienne. Après la bataille vous en voyez le reflet sur sa physionomie.

Hier, pour la centième fois peut-être, j'ai remarqué la coquetterie particulière que l'Anglais trahit dans le sport. Les champions et la plupart des

joueurs sont arrivés sur le terrain avec de longs paletots d'épaisse flanelle blanche, garnis de gros boutons de nacre. Ils avaient autour du cou une large cravate de flanelle blanche également. C'était très seyant, très chic et ils le savaient. Ils ont pris ainsi leur thé, puis paradé devant tous les groupes féminins, fait la roue, moins inconsciemment que le paon peut-être, mais évidemment dans le même but. Oh ! moqueuse nature !...

Je n'avais jamais assisté à un match féminin. Eh bien, ce n'est pas beau. Le jeu qui se joue chez nous en causant et en fleuretant ne saurait guère en donner une idée. Des instantanés pourraient seuls rendre les gestes désordonnés qu'il produit. L'élan violent du bras fait lever les jambes en avant, en arrière, à des hauteurs invraisemblables. C'est une désarticulation du corps humain, à la fois pénible et ridicule. Quelques joueuses tirent même la langue. A un moment, cela devint si drôle que je fus prise d'un fou rire.

— De quoi riez-vous ? me demanda tout bas miss Baring.

— Vous ne voyez donc pas... ces bras, ces jambes.

— Mais c'est du sport, fit mon amie étonnée. Une Française ne peut pas comprendre, ajouta-t-elle avec une nuance de dédain.

Une Française ! Non, elle ne consentirait pas à se désarticuler ainsi, même pour gagner le paradis. Et personne ne souriait. La verve humoristique et satirique si facilement excitée chez l'Anglais n'était pas chatouillée par la vue de ces joueuses aux gestes

de pantins, dont tous les membres semblaient mus par d'invisibles fils. C'était du sport.

Du reste, le seul jeu seyant pour la femme est le tir à l'arc. Sous l'Empire il a eu chez nous un moment de faveur. Les amazones en crinoline étaient grotesques. Le costume moderne s'y prête mieux. Rien n'est joli comme de voir bander ou débander l'arc. J'aime le sifflement de la flèche, le son mat qu'elle donne en touchant la cible, j'aime cet effort concentré vers le symbolique point d'or qui marque le plus haut but... le but idéal. Ce sport n'est plus guère à la mode, il y reviendra un de ces jours. Les amateurs sont si peu nombreux à Wimbledon que le club ne possède pas de terrain en propre, il a ses cibles dans un champ prêté ou loué. Les jours de tir, on dresse une tente pour le thé, on apporte des chaises et tout est dit. J'y ai accompagné Édith plusieurs fois, et il m'a fourni une étude comparée du féminin anglais et du féminin français. Les amazones de la Grande-Bretagne ne songent guère à en faire un instrument de coquetterie. Elles arrivent coiffées de chapeaux baroques, ou trop simples, ou trop emplumés, avec des jupes mal montées, des blouses informes, une ceinture de cuir autour de la taille d'où pendent le carquois, le carnet pour les scores, une sorte de gros mouchet qui fait l'office d'essuie-flèches. Ainsi équipées, elles se placent à la distance voulue des cibles, tendent l'arc, visent, lancent le dard, vident leur carquois puis, sans échanger un mot, un sourire, elles marchent vers les cibles d'un pas gymnastique, ramassent les flèches perdues, comptent les points gagnés par celles qui sont arrivées à bon port,

et les inscrivent aussitôt. Dans le même ordre, de la même allure, elles vont reprendre position et le petit exercice recommence et se poursuit avec une précision mathématique.

J'ai remarqué sur le terrain des femmes de quarante, de cinquante ans. L'une d'elles, une grand'mère, m'a particulièrement amusée. Elle était là, tout à fait inconsciente de l'effet que pouvait produire un carquois et un arc avec sa taille épaissie et ses cheveux blancs. Elle envoyait flèche après flèche avec une rapidité, une sûreté presque automatiques. Le plaisir qu'elle y prenait rajeunissait sa physionomie. L'Anglaise n'abandonne un sport que quand elle s'y sent inférieure. Une Française l'abandonnera aussitôt qu'elle ne s'y sent plus jolie. Je me représentais des Parisiennes dans ce jeu aux beaux mouvements classiques, je les voyais, moulées dans des robes bien faites, tendant lentement et leurs corps et leurs arcs, mettant instinctivement en relief soit leur buste, soit leur hanche, visant, la pensée mal concentrée, le poignet nerveux, puis riant et babillant autour des cibles. Ce serait bien joli, mais ce ne serait pas à coup sûr du sport.

Le sport est entré dans nos mœurs, dans notre vie, dans notre sang comme un sérum. Nous observons ses règles mathématiques, mais nous y apportons nos défauts, nos qualités, nous y mettons de la passion, de la fougue, de l'âme même, une foule d'éléments qui n'y ont que faire, des éléments qui, cependant, ont souvent décidé et décideront encore de la victoire en notre faveur. Le sport saxon sera toujours plus correct, plus mâle, plus rude ; le sport latin, plus

nuancé, plus fin, plus chaud. Ils doivent se compléter pour produire j'imagine l'harmonie voulue.

Saint-Olaf.

Édith prétend que pour apprécier Wimbledon, il faut aller à Londres. J'en ai déjà fait l'expérience plusieurs fois. Ces petits voyages m'amusent extrêmement. Nous descendons la colline à pied et nous prenons un des nombreux trains qui desservent la banlieue, le chemin de fer souterrain de préférence. Il file d'abord dans un joli décor de campagne suburbaine, puis arrivé aux premières agglomérations humaines, il rase des pâtés de petites maisons grises, très laides, avec des courettes où sèchent toujours quelques hardes. Plus loin, il surplombe des rues interminables bordées de maisons plus confortables en briques rouges, collées les unes aux autres et toutes du même modèle. Il traverse ensuite la Tamise à marée haute ou à marée basse et ne tarde pas à rejoindre les faubourgs. Pendant quelques minutes, il pénètre dans le formidable entassement de la métropole, juste assez pour vous donner une saisissante impression, et il s'engouffre sous terre. L'atmosphère se raréfie, les vitres s'embuent. Aux arrêts très fréquents, où il arrive à toute vapeur. on monte, on descend pour changer de plateforme, tout cela sans bruit, sans confusion. Les portières claquent et l'on repart. L'air devient plus lourd, le noir augmente, c'est Londres ! Sloane street, Victoria, Charing Cross. Nous descendons généralement à l'une ou l'autre de ces deux grandes stations.

Cet après-midi, miss Baring et moi avons refait ce trajet. La chaleur était suffocante. En émergeant à ciel ouvert, nous avons eu une longue aspiration simultanée.

— Est-il assez laid, assez enfumé notre chemin de fer ! Heureusement que nous avons le tube pour rivaliser avec votre Métropolitain si joli, si élégant.

— Ne soyez donc pas ingrate. Les fourmis anglaises ont été les premières, je crois, à creuser ces parcours souterrains, ces tunnels dont la nature avait besoin pour activer notre mobilisation. Quels efforts de pensée et de muscles cela leur a coûté ! Songez-y donc ! Combien de pierres n'ont-elles pas portées, combien de pelletées de terre n'ont-elles pas enlevées avec ces pauvres antennes que nous appelons des bras. Et elles travaillaient pour la masse, pour l'avenir, pour vous, pour moi après tout.

Mon amie s'arrêta net et me regarda avec une expression d'étonnement :

— Je n'avais jamais songé à cela, fit-elle.

— Non, nous vivons notre vie comme des enfants, nous sommes encore incapables d'apprécier la vie en elle-même. Il faut être aussi vieille que je le suis, aussi détachée de soi-même pour voir ces choses qui lui donnent un prix infini, une saveur extraordinaire. Il m'arrive quelquefois d'envoyer de muets remerciements aux mains disparues qui ont pavé ma route, ou qui l'ont embellie. Ces remerciements arrivent-ils à leur adresse ? Je l'ignore, mais j'ai la sensation qu'ils ne sont pas perdus.

Miss Baring passa brusquement son bras sous le mien.

— Vous ne savez pas tout ce que vous faites pour moi, me dit-elle d'une voix émue. Vous me rendez consciente que j'ai toujours tourné sur la même piste comme un cheval de manège. Il n'y a rien d'étonnant à ce que je sois souvent dégoûtée de tout.

A ce moment, la foule montante nous bouscula légèrement et nous sépara.

— Impossible de philosopher sur les trottoirs du Strand, dis-je alors, ils sont trop étroits, ceux de nos boulevards se prêtent mieux à cet exercice.

— Vous avez raison, fit mon amie en souriant, gardons la philosophie pour Saint-Olaf.

J'ai accompagné Édith dans deux de ces magasins-bazars qui rappellent le Louvre et le Bon Marché, d'assez loin il est vrai. John Bull n'entend rien aux chiffons, on sent qu'il ne les comprend pas. Il manque d'œil pour les couleurs ; il présente mal les étoffes, les plie mal, il manie gauchement les fanfreluches, ses étalages témoignent d'un goût très primitif. A Paris, l'objet est fait pour attirer l'attention, ici c'est le prix ; il est toujours marqué en chiffres énormes du plus vilain effet. En cela, Madame la France est bien supérieure à sa voisine. Elle le reconnaît de bonne grâce, du reste. J'ai de nouveau été frappée de l'indifférence des vendeurs et des vendeuses. Ils ne s'intéressent ni à vous ni à vos emplettes, ne prononcent pas une parole de plus qu'il ne faut. Ils ont une correction, une sécheresse de machines. Est-ce bien ? Est-ce mal ? Est-ce mieux ainsi ? Je ne sais.

Mentalement, je leur comparais nos vendeurs et nos vendeuses. Ils connaissent assurément moins le

prix du temps, mais ils se dépensent aussi plus généreusement. Ils aiment leurs marchandises quelles qu'elles soient. Ils font l'article avec habileté et délicatesse. Dans leur métier, ils mettent quelque chose qui le relève, un peu d'art, un peu d'âme. Leur amabilité n'est pas toujours de commande, elle a des nuances, elle est provoquée par le plus ou moins de bienveillance du client. Le sourire, le petit mot dont ils vous remercient vous laissent parfois une agréable sensation de sympathie. John Bull pensera que c'est de trop. De trop ? Eh bien, je n'en suis pas sûre. Aujourd'hui, en promenant les yeux autour de moi, j'ai eu une impression de froid sec, de banalité que je n'ai jamais ressentie ni au Louvre, ni au Bon Marché, ni dans le plus petit de nos bazars.

En sortant de Regent Street, dont la laideur me frappe toujours, nous nous sommes dirigées vers New Bond Street, à la recherche d'une tasse de thé. A Londres, les femmes du monde déjeunent et dînent davantage au restaurant que les Parisiennes, mais en revanche, elles restent chez elles pour le five o'clock. Il s'ensuit que les maisons de thé laissent beaucoup à désirer comme confort et élégance. Quelques-unes sont dirigées par de soi-disant « ladies », qui se distinguent plutôt par des robes à traîne que par le breuvage qu'elles vous servent.

New Bond Street a une caractéristique qui vaut la peine d'être signalée, elle pourrait s'appeler « la rue des oracles ». Elle compte un nombre inimaginable de somnambules, de chiromanciennes, de cartomanciennes. Vous voyez leurs plaques à côté de celles des dentistes ou des couturières. A Paris, elles de-

meurent dans des quartiers perdus, on se glisse chez elles en catimini. Ici, elles ont élu domicile en plein centre élégant. Beaucoup sont installées au-dessus des salles de thé. Notre Colombin et notre Rumpelmeyer auront-ils un jour des devineresses ? La consultation coûte une guinée ou une demi-guinée. Quelques-unes de ces voyantes se sont fait, le diable seul sait comment, une véritable renommée. Le métier est bon, paraît-il. Je n'en suis pas surprise. Le Saxon a conservé plus de traits de l'homme primitif que le Latin. Il y a en lui un fond de superstitions ataviques, une crédulité enfantine, une passion pour tout ce qui est occulte. Cela explique l'anachronisme des pythonisses et des trépieds fonctionnant encore si activement au cœur de la métropole anglaise.

Comme je faisais intérieurement cette réflexion, une enseigne arrêta mon regard : « The old oak tree tea rooms » (Au vieux chêne, salles de thé). Qu'est-ce que le thé avait à faire avec le vieux chêne, — ou le vieux chêne avec le thé, — je ne le voyais pas et je voulus voir.

— Entrons ici, dis-je alors.

— Sous votre responsabilité ? stipula miss Baring.

— Sous ma responsabilité.

Oh ! la curieuse maison de thé ! Un escalier étroit, trois salles dont l'une donnait sur la rue, les deux autres sur des cours, des tables, des chaises d'une lourdeur antique, d'un bois foncé simulant assez bien le vieux chêne, des potiches et des porcelaines hollandaises, des verdures, des fleurs, des vitraux peints. Pour compléter l'illusion artistique, les « tea girls » étaient vêtues de robes de drap rouge, jupes très

courtes. Elles portaient des coiffes de toile blanche, des tabliers bleus rapiécés et d'énormes sabots blancs. Vous voyez l'effet, vous entendez le bruit de ces sabots dans un espace de quelques mètres carrés !... L'une d'elles, blonde, avec des traits d'une régularité classique, une fraîcheur flamande, était tout à fait suggestive. Un orchestre invisible accompagnait d'une musique *filée* et bizarre ce rite prosaïque du five o'clock. Les fidèles appartenaient à la classe moyenne. Il y avait là plusieurs de ces couples de fleureteurs intellectuels que l'on rencontre partout. Ceux qui ont des prétentions artistiques ou esthétiques font ma joie. Lui, a généralement la raie au milieu de la tête, les cheveux plats un peu longs, les épaules tombantes, le teint brouillé, les idées aussi je suppose, le regard vague. Elle... plus fréquemment brune que blonde, est souvent très belle, toujours étrange, avec dans les yeux des lueurs d'Orient. Ses gestes sont lents, étudiés, sa physionomie langoureuse. Elle porte des chapeaux immenses, des robes claires d'étoffes souples, des ceintures extraordinaires, ornées d'invraisemblables cabochons. Ses bracelets, son collier, ses bagues, trahissent le bazar et sont outrageusement exotiques. Lui et elle ont l'air de se dire des choses ineffables, ils ont l'air surtout de s'admirer réciproquement, de vivre dans les yeux l'un de l'autre. Ce sont des Anglais que la nature a greffés dans un de ses moments d'humour... Avec quelle greffe ?... Je l'ignore, mais je suppose qu'elle doit venir de quelque colonie lointaine. D'un clin d'œil, je désignais à miss Baring les spécimens qui se trouvaient là.

— Horribles créatures ! fit-elle avec une expression comique. Est-ce que vous ne préférez pas les sportswomen ?

— Assurément, elles sont plus saines, mais moins curieuses et moins intéressantes, répondis-je.

Le thé et les scones (gâteaux beurrés) étaient délicieux. Ils auraient pu se passer de vieux chêne et de travestis. Ces costumes hollandais... ces sabots... à New Bond Street à quoi cela rimait-il ? La fantaisie de nos voisins est insondable.

Pour rentrer à Wimbledon, nous avons pris le chemin de fer souterrain à la plus proche station. Notre train s'est trouvé celui des hommes de la Cité que j'ai surnommés « baggies », parce qu'au lieu de la serviette de cuir, ils ont un « bag » (sac). J'ai été, comme toujours, frappée de la fatigue que trahissaient leurs physionomies et leurs attitudes. Quelques-uns avaient à peine la force de tourner les pages de leurs journaux. Leurs confrères parisiens n'ont jamais l'air aussi *vannés*. Dans une journée relativement courte, ils doivent fournir une énorme somme de travail, cela les oblige à une grande tension de corps et d'esprit. En les regardant, je me suis prise à désirer l'arrivée de cette bienheureuse fin de semaine qui leur donne trente-six heures de repos. J'admire toujours la manière dont les Britishers montent dans les trains et en descendent. Pas de maladresse, pas de précipitation. Leurs mouvements me semblent réglés plus mathématiquement que les nôtres.

Sur toutes les plateformes, dans le noir et la fumée des stations souterraines, on voit des femmes,

des jeunes filles, en robes très claires, blanches même, avec des boas de plumes, des chapeaux de portraits. Elles monteront avec des toilettes semblables sur l'impériale des omnibus. L'Anglaise n'a pas le sens de l'harmonie des choses. Les murs du tunnel sont tapissés d'affiches du haut en bas, cela va sans dire. Les affiches ne sont jamais ni aussi jolies, ni aussi artistiques que les nôtres, mais elles sont plus ingénieuses, plus violentes. Elles pénètrent brutalement dans le cerveau. Quand on a passé une semaine en Angleterre, on peut être sûr d'en emporter toute une collection. Pour ma part, j'ai là derrière mon front : *Scrubb's Ammonia*, *Sunlight Soap*, etc. Il y a quelques années, le gros pâté qui s'étale sur l'affiche de l'encre Stephen ayant attrapé mon œil au passage, j'ai acheté ladite composition et je n'en use pas d'autre. Voilà un bel exemple de suggestion. Et toutes ces réclames vulgaires, absurdes même, ne sont pas inutiles, elles ont un petit effet à produire... elles aident à la vie.

Édith avait raison de dire que Londres fait apprécier Wimbledon. Nous avons remonté la colline en voiture. Après New Bond Street, sa foule mêlée, ses somnambules, cela m'a paru délicieux de me retrouver à la campagne, de respirer à nouveau l'air du Common, de reposer mes yeux sur les grappes jaunes des laburnums, de traverser des chemins verts et fleuris. Il me semblait que je subissais une sorte de purification. La vue de Saint-Olaf a dissipé les dernières traces de ma fatigue. Oui, oui, la banlieue a du bon.

Saint-Olaf.

Je m'étais bien doutée que Rodney était amoureux. J'aurais même regretté qu'il ne le fût pas. Le soir, quand nous sommes réunis dans la bibliothèque, Édith, lui et moi, il lui arrive souvent de nous *lâcher*. Pendant ces absences, j'avais remarqué que sa physionomie s'adoucissait graduellement et j'aurais parié, à coup sûr, que derrière son front s'ébauchait alors quelque silhouette féminine. Je cherche toujours la lueur de l'amour dans le coin de l'œil du Saxon et sur les lèvres du Français. C'est là, pour moi, qu'elle est le plus visible. Je l'avais bien vue chez M. Baring, et ma curiosité de romancier ne laissait pas d'être éveillée.

Hier, après le dîner, Édith reçut une lettre qui lui arracha une exclamation de surprise.

— Ruby à Londres, chez sa tante ! Elle demande quand elle pourra venir nous voir. J'ai envie d'aller la chercher demain et de l'amener passer le « week end » à Saint-Olaf. Qu'en dites-vous, mère ?

— Vous ferez très bien, répondit promptement madame Baring.

J'eus assez curieusement la sensation que cette nouvelle affectait le jeune homme debout à mes côtés.

— Une bonne idée ! s'écria-t-il avec une intonation joyeuse.

— Ruby, répétai-je... Rubis en français, quel joli nom !

— Un vieux nom anglais, dit mon hôtesse, assez démodé, on ne le donne plus guère que lorsqu'il est dans la famille.

Pendant le reste de la soirée, la manière d'être de Rodney fut une ample révélation. Je m'amusais intérieurement de ce qu'il était trahi par les notes claironnantes de sa voix, par ses distractions au bridge, et par les petits mots affectueux qu'il prodiguait à sa sœur et qui témoignaient de sa reconnaissance.

Selon son habitude, Édith m'accompagna dans ma chambre.

— Je désire beaucoup que vous voyiez Ruby Talbot, me dit-elle. C'est une de ces jeunes filles dont nous sommes plutôt fiers, et puis il est probable qu'elle entrera dans la famille.

— Votre frère est fiancé ?

— Non, amoureux seulement. Les Talbot sont nos plus vieux amis. Jusqu'à cette année, il n'y a eu entre lui et Ruby qu'une camaraderie fraternelle. Au mois de février, ils ont passé huit jours en visite dans la même maison et le mal se sera déclaré. Il nous est revenu tout changé, préoccupé, inégal. J'ai vite deviné de quoi il retournait. Il n'a pas encore posé la question à la jeune personne, j'imagine, de là son inquiétude. Pour moi, je suis bien tranquille, je crois qu'elle l'a toujours aimé.

— Est-elle jolie ?

— Très jolie... d'après notre goût anglais. Et puis, elle n'est pas banale. Son éducation l'a admirablement préparée à devenir la femme d'un homme qui, comme Rodney, a sa carrière à faire. Son père est un de nos grands économistes, depuis trois ans elle lui sert de secrétaire. Elle a été ainsi mise au courant des grandes questions sociales. En outre, elle a un

peu élevé les trois frères et les quatre sœurs dont elle est l'aînée, cela lui a valu une expérience assez rare chez une jeune fille. Pas de fortune naturellement. Je ne sais pas pourquoi les gens bien s'obstinent à être pauvres, ajouta miss Baring avec une pointe d'humour. En conséquence, pour que mon frère puisse se marier, il faudrait que ma mère héritât, ou que notre oncle l'associât. Mais voilà, Sir Richard blâme les mariages prématurés parce qu'ils augmentent la population de notre pays, et il ne fera rien pour faciliter celui de son neveu. Quand un Anglais se met à avoir un principe, il y tient mordicus et il y sacrifiera tous les siens. Je voudrais au moins que ces amoureux fussent fiancés. Je leur ai ménagé deux journées d'intimité, à eux d'en profiter. C'est assez méritoire de ma part, ajouta Édith avec un petit sourire nerveux, car Rodney est mon unique camarade ; mais si je peux l'empêcher, il n'y aura pas une autre vie gâchée dans la famille.

Sur cette allusion à elle-même, elle me tendit la main pour prendre congé et je la serrai avec une prompte sympathie.

Le lendemain, miss Baring se rendit à Londres, ainsi qu'elle l'avait annoncé et, vers l'heure du thé, un cab s'arrêtait devant le porche de Saint-Olaf, chargé de la petite malle des « week ends », et une jeune fille sautait lestement à terre. Du hall où je me trouvais, mon œil en prit un fidèle instantané. Il saisit à la fois la silhouette élégante, les traits fins, la jolie chevelure blond foncé, les yeux d'un brun roux, le teint éblouissant, puis la robe de serge bleue, le chapeau de paille bise relevé de fleurs. Telle que, elle

me parut charmante. La camaraderie avec cette fraîche créature ne devait pas manquer d'agréments. Je me rappelai les paroles de Rodney et je ne m'étonnai plus de son dédain superbe pour les mondaines et les demi-mondaines.

Édith avait dû vanter outre mesure à miss Talbot son hôte française, car lorsqu'elle eut embrassé madame Baring, elle vint à moi, un joli sourire sur les lèvres, et me dit qu'elle était heureuse de faire ma connaissance. A travers cette phrase banale, je sentis une sincérité, une chaleur juvénile qui me firent plaisir. Et pendant le thé, malgré la différence de nos âges et tout l'inconnu qui se trouvait entre nous, nous nous mîmes à causer comme d'anciennes amies.

J'en manifestai plus tard mon étonnement à miss Baring.

— Mais il en a été de même avec moi, me répondit-elle. Je me souviens du plaisir que j'ai éprouvé quand mes yeux sont tombés sur vous. Il ne fallait rien moins que l'arrivée d'une Française pour remettre mes nerfs exaspérés par un contact journalier avec ces horripilantes Yankees.

— Édith, fis-je en souriant, je commence à croire que vous avez eu quelque rivale parmi elles.

Mon amie fut comme *touchée* par cette taquinerie lancée sans intention, son regard vacilla, ses paupières s'abaissèrent, une fugitive émotion traversa sa physionomie. Elle se ressaisit instantanément.

— Une rivale ! répéta-t-elle dédaigneusement... non, pas cela. Elles me font grincer les dents parce qu'elles n'ont pas encore été mises au diapason, voilà tout. Dans deux cents ans, je suis sûre que je les

trouverai charmantes, ajouta-t-elle avec un sérieux comique.

— C'est cependant madame Cahart, une Américaine, qui nous a présentées l'une à l'autre.

— Oui, et je lui en garde de la reconnaissance. Du reste, celle-là était une excellente créature, si bonne, si droite. Je sais apprécier ces qualités quand je les rencontre.

— Surtout quand la bonté et la droiture sont anglaises, hé ?

— Tout au moins quand elles parlent anglais correctement et qu'elles n'ont pas un accent intolérable, répondit mon amie avec ce joli regard qui tempère souvent la causticité de ses paroles.

M. Baring a raison, sa sœur est plus « vieille Angleterre » qu'elle ne croit. Ne se pourrait-il pas aussi que son antipathie pour ses cousines américaines ne fût nourrie par quelque grief personnel ?

Tout le reste de l'après-midi, je fus impatiente de voir arriver Rodney comme un spectateur qui, au théâtre, désire l'apparition de l'amoureux. Je ne le vis pas avant l'heure du dîner. Bien que j'eusse attendu jusqu'à la dernière minute pour descendre au salon, je l'y trouvai seul. Je le regardai d'un œil critique. Il me parut très mâle, très élégant, admirablement découplé dans son smoking du bon faiseur. J'eus la sensation que je n'étais pas absolument bien venue. Dame ! quand on attend l'amour et qu'on voit entrer l'amitié... Miss Talbot me suivit de près avec Édith.

— Très content de vous voir, Ruby ! lui dit-il, en s'avançant au-devant d'elle.

— Je l'espère bien ! répondit gaiement la jeune fille.

Et sur ces mots qui révélaient la vieille camaraderie, ils échangèrent une poignée de main.

Malgré le parfait contrôle qu'ils exerçaient sur eux-mêmes, dans leurs voix, sur leurs visages, je saisis cette fine émotion d'amour que l'on ressent aux premières heures et que rien ne surpassera jamais.

Ruby était tout simplement délicieuse dans sa toilette du soir, une toilette toute blanche, bien anglaise et qui n'avait pas dû coûter gros. Sa robe était taillée sans art, faite à la maison je suppose, elle laissait au corps une imprécision, une liberté de mouvements qui me parurent rafraîchissantes. De l'empiècement transparent en dentelle d'Irlande découpé en carré, émergeait un cou rond d'une blancheur de lait. Les cheveux un peu frisés et dorés autour du front, relevés par plusieurs petits peignes, encadraient bien le visage brillant de vie fraîche. Une chaîne d'or d'où pendait un médaillon semé de turquoises, une bague et des bracelets ornés de la même pierre faisaient une parure complète des plus seyantes. Personne, je gage, n'eût voulu voir cette jeune fille-là habillée par Doucet ou par Paquin.

— Pour combien de temps à Londres, Ruby ? demanda M. Baring aussitôt que nous fûmes à table.

— Je suis invitée pour une quinzaine chez ma tante Lucie, et puis j'ai le fol espoir de passer encore une semaine ou deux chez madame Nerwind. Elle va écrire à papa qu'elle a absolument besoin de moi.

— Madame Nerwind ! répétai-je saisie, l'Honorable madame Nerwind, Portman Square ?

— Précisément, elle est une chère vieille amie. Est-ce que vous la connaîtriez ?

— Oui.

— Oh !

Cette exclamation fut jetée en même temps par Édith et par son frère.

— Est-ce possible ? me demanda madame Baring.

— Madame Nerwind descend à mon hôtel. Pendant plusieurs années, je l'ai vue arriver en décembre, repasser en avril, nous avons fini par faire connaissance et nous avons beaucoup causé. Je me propose de la voir pendant mon séjour à Londres.

— Oh ! je serai si contente de vous rencontrer chez elle ! dit gentiment la jeune fille, mais n'est-ce pas bien curieux, cette coïncidence ?

— Elle prouve, une fois de plus, que le groupement des individus n'est pas le fait du hasard. La Providence se mêle de nos affaires davantage que nous ne le croyons.

Cette réflexion m'était échappée. En rencontrant les yeux de madame Baring, j'eus conscience de l'avoir choquée et, un peu honteuse, je me pris à rompre les chiens, en demandant à Rodney pour quand était la promenade en bateau qu'il nous avait promise.

— Pour lundi, me répondit-il. Demain, nous laisserons la Tamise à la foule des *samedistes*. Je travaillerai tout l'après-midi à certaine affaire importante que nous avons sur les bras, afin de pouvoir prendre un jour entier de congé. J'ai prévenu Sir Richard, il s'est contenté de grogner.

Le canotage est évidemment le sport préféré du jeune homme. Il était considéré comme une des meilleures rames de Cambridge et a été un des vainqueurs d'Henley. Si ses moyens le lui permettaient, il aurait toute une flottille, je crois. Il possède quatre bateaux ; le dernier, un cadeau de son oncle, a été construit sur ses propres dessins Il s'est étendu sur ses qualités extraordinaires.

— Quel nom avez-vous donné à ce chef-d'œuvre ? demandai-je.

— Il n'est pas encore baptisé. Trop de marraines, je ne sais à laquelle donner la préférence.

Ces paroles touchèrent le but, un éclair jaillit des yeux roux de miss Talbot.

— Trop de marraines ! répéta-t-elle avec une jolie colère. Ne vous vantez donc pas ainsi, Rod !

— J'espère que lundi nous aurons beau temps, dit miss Baring. Nous ferons une fête complète. Nous déjeunerons sur le bateau et puis, en redescendant, nous nous arrêterons à Cosy Farm pour le thé. Pierre de Coulevain, ajouta-t-elle en s'adressant à moi, nous vous ferons connaître un des derniers produits de la société moderne : une *dame fermière* sortie de l'école d'agriculture. Miss Norcroft est une lady par sa naissance et son éducation. Elle a mis toute sa petite fortune dans une ferme qu'elle dirige elle-même et avec plein succès ; ses fruits, ses légumes, sont très appréciés à Londres. Dernièrement, elle a obtenu une médaille d'or pour ses fraises. Chez nous, le nombre des femmes est tellement supérieur à celui des hommes, qu'elles sont mises en demeure de se suffire à elles-mêmes. Nous croyons, du reste, qu'une

lady peut exercer le plus humble des métiers sans déchoir.

— Assurément, répondis-je avec conviction. Nous avons fait une révolution qui a aidé au progrès du monde entier, renversé je ne sais combien de trônes et nous n'avons pas réussi à secouer un tas de préjugés ridicules. En France, le travail déclasse encore la femme autant que le vice.

— Oh ! il en était ainsi chez nous, il n'y a pas plus d'une quarantaine d'années, dit madame Baring avec sa stricte justice. Et puis il s'est fait tout à coup une évolution dans les idées, dans la manière de voir, une évolution si rapide que j'ai quelquefois de la peine à m'y reconnaître, ajouta-t-elle avec un petit sourire pathétique.

— Nous avons maintenant des dames modistes, couturières, gouvernantes, cuisinières même, dit Ruby d'un ton moqueur.

— Oui, mais la plupart ne sont que des farceuses, fit Rodney.

— En tout cas, miss Norcroft est sérieuse, elle !

— D'accord.

Tout en causant, je ne cessais d'observer miss Talbot, sa physionomie intelligente et spirituelle trahissait une grande sensibilité ; dans son geste cependant, dans son attitude, il y avait de la volonté, de la fermeté. Je fus bien vite convaincue qu'elle aimait Rodney. A l'entremets, elle lui offrit de certaine tarte aux groseilles placée devant elle. Il n'eut garde de refuser, et elle lui en coupa délicatement un morceau. La femme de chambre lui passa l'assiette, mais elle, l'accompagna du regard comme pour le servir

elle-même... et avec quelle joie intime ! Ce regard si joliment maternel me rassura mieux que des paroles sur le bonheur de mon hôte et, curieusement, il alla réveiller en moi un très ancien souvenir. J'avais seize ans à peu près, lorsque j'entendis un vieil Anglais, inconsolable de la perte de sa femme, dire en matière de suprême éloge : « Pendant quarante ans, elle ne m'a jamais servi un morceau que je n'aimais pas. » J'avais trouvé cela odieux, d'un haut comique. Ma mère s'était contentée de me répondre : « Tu comprendras plus tard ! » J'ai compris... oh ! j'ai compris. Si je ne me trompe, Ruby aura cette précieuse intuition, — une chose très rare, et j'en félicitai intérieurement M. Baring.

Ce soir-là, au bridge, les cartes désignèrent trois fois de suite les jeunes gens comme partenaires. A la troisième fois, Rodney poussa un hourra de triomphe, miss Talbot se tut, mais un beau ton de rose vif s'étala indiscrètement sur ses pommettes. Afin de prouver à nouveau la fausseté du proverbe, la victoire souffla constamment du côté des amoureux, les schlems, les sans atouts se succédèrent impitoyablement et nous perdîmes avec des cartes magnifiques.

Après la partie, nous nous rendîmes dans la bibliothèque selon notre habitude. Miss Talbot alla chercher la petite guitare, qu'à la prière d'Édith elle avait apportée, un vrai joujou, acheté à Paris sur le boulevard Bonne-Nouvelle pour la somme de huit francs et dont elle tire un accompagnement suffisant. Elle nous chanta de vieilles chansons avec un goût, un sentiment bien rares chez une Anglaise.

Rodney l'écouta avec une expression d'intense plaisir. Il est musicien lui aussi, heureusement. C'est si triste quand, dans le mariage, il y en a un qui ne peut pas comprendre. Allons, ils ont du bonheur sur la planche, ces deux êtres-là !... Que Dieu en soit loué !

Saint-Olaf.

Je voudrais vivre encore beaucoup de journées comme celle d'avant-hier, une journée où il y a eu du soleil, de l'air pur, de la jeunesse, de l'amour. C'était une sensation de printemps dans mon hiver et j'en ai joui profondément. Notre promenade sur la Tamise restera, j'en suis sûre, un des plus jolis souvenirs que j'emporterai de l'Ile Inconnue. Par un temps merveilleux, nous prîmes le train jusqu'à Kingston, le lieu de l'embarquement. Là, Rodney me présenta son fameux bateau, un bateau peint en vert pâle, et sans nom. Il me parut très « smart ». Sa forme élancée, son air fringant à croire qu'il allait partir tout seul, ne laissèrent pas que de m'effrayer un peu. Aussitôt que j'y eus mis le pied, je sentis son équilibre parfait et j'eus confiance en lui. Je voudrais pouvoir dire en « elle », comme font les Anglais. Tandis que chez eux l'enfant est du genre neutre, toute embarcation, depuis le canot jusqu'au cuirassé, est du sexe féminin. On a voulu voir dans cela une sorte de courtoisie chevaleresque. Est-ce que l'attribution du féminin à ces choses qu'ils manient si habilement, qu'ils plient à leur volonté, qu'ils forcent à l'obéis-

sance, ne serait pas plutôt une affirmation de leur pouvoir de mâles ? J'en ai peur ! Ne donnent-ils pas aussi le féminin à un seul animal, au chat, qui a des griffes et une réputation de traîtrise ? Ce fait m'empêche de croire à leur galanterie. N'importe, ils aiment profondément leurs bateaux et le « *elle* » est bien joli.

Édith s'assit au gouvernail, sa place habituelle ; son frère saisit les avirons et nous partîmes. L'Anglais de race n'est jamais aussi bien qu'en frac et qu'en tenue de sport. Dans son costume de flanelle blanche, Rodney retenait toute son élégance de gentleman. Il était superbe dans le déploiement de sa force, et quel coup de rame ! moelleux, léger et puissant ! Il me donna cette sensation de rythme parfait que l'on éprouve dans la gondole seulement. Les bords de la Tamise, moins pittoresques que ceux de la Seine, sont remarquablement jolis. En certains endroits, le fleuve est très large et d'une profondeur qui le rend dangereux. Malgré le beau soleil, j'ai eu pendant toute la promenade une impression de nord. Le paysage anglais, dont les tons verts, gris et jaunes sont absolument fondus, n'a pas cette allégresse de couleurs qui rend le paysage français si riant, le bleu lui manque. Les écluses nous obligèrent plusieurs fois à mettre pied à terre, et je remarquai l'expression intense avec laquelle tous les canotiers suivaient le passage de leurs bateaux respectifs, le plaisir qu'ils paraissaient prendre à la manœuvre parfois difficile et compliquée.

Un peu avant d'arriver à l'endroit choisi pour le déjeuner, la vue d'une vingtaine de tentes dressées

dans une grande prairie m'arracha une exclamation de surprise.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je.

— Un camp de gentlemen, me répondit M. Baring... de gens qui ont besoin de plein air, de nourriture simple, de vivre un peu à la dure enfin. Voilà où ramène l'excès de la civilisation.

Les tentes étaient en toile grise, plutôt hautes et de forme élégante... Quelques-unes avaient comme décoration de gros bouquets de fleurs des champs. Les nomades amateurs lunchaient en joyeuse compagnie. Il y avait là bon nombre de blouses blanches et de chapeaux féminins... et on ne s'ennuyait pas, je gage.

— Le drapeau français ! m'écriai-je, apercevant tout à coup nos couleurs dans ce camp de Britishers, si je m'attendais à le trouver là !

— Eh bien, « hurrah » pour la France ! fit gaiement Rodney.

A cet instant, un canot monté par deux jeunes gens croisait le nôtre, l'un d'eux leva son chapeau et nous sourit. C'était le propriétaire de la tente, sans doute. Il avait entendu et remerciait. Je fus ravie de cet échange de politesses.

Nous déjeunâmes à l'ombre d'un grand saule, dont les branches retombantes formaient un rideau autour de nous. Le repas fut égayé par les taquineries de Rodney et les ripostes brillantes de Ruby. Sous l'amour qui mettait de jolies lueurs dans leurs yeux et créait entre eux de petits silences émus, il y avait comme un sentiment ancien, fraternel et profond, on sentait que leurs vies étaient liées par une infinité

de souvenirs et de choses. Pendant la montée de la rivière, j'avais remarqué que miss Talbot faisait de l'ombre avec son parasol autour de la tête nue du jeune homme. Aussitôt le bateau amarré, elle l'obligea à mettre sa cravate de flanelle et sans en avoir l'air... avec un instinct bien féminin, elle lui servit les meilleurs morceaux. Involontairement, je comparai cette manière d'agir avec celle de l'Américaine. Une Américaine ! Elle eût tyrannisé le malheureux garçon toute la journée, tiré de lui toutes les satisfactions possibles sans jamais donner une pensée à son confort ou à sa santé. Ruby est vieux jeu, vieux monde. Le nouveau jeu et le nouveau monde sont plutôt cruels aux hommes.

Après un déjeuner assez prolongé, nous redescendîmes la Tamise et, vers trois heures et demie, nous mîmes pied à terre sur la rive droite pour nous rendre à Cosy Farm, qui se trouvait à un kilomètre de là. On m'y conduisit par un de ces chemins étroits bordés d'arbres et de hautes haies, véritables allées de verdure qui sont une des beautés de la campagne anglaise. Nous dûmes ensuite franchir quelques « stiles ». Les « stiles » ! Ah ! cela vaut une explication. Beaucoup de propriétaires sont obligés, sous peine d'impopularité, d'accorder le droit de passage à travers leurs champs. Ces champs, cependant, demeurent fermés par une porte à claire-voie ou une barrière quelconque qui maintient leur droit imprescriptible. La porte est cadenassée, la barrière fixe, mais vous pouvez les enjamber et, à cet effet, il y a quelques marches de chaque côté... deux, trois, selon la hauteur. Est-ce assez caractéristique de l'esprit anglais.

ce petit arrangement-là ? A ma première visite en Angleterre, il y a bon nombre d'années, hélas ! je les enjambais lestement, moi aussi, les stiles ! La manœuvre est plutôt difficile maintenant. C'est sur ces « stiles » marches que les amoureux de la campagne se donnent rendez-vous pour causer à l'aise. Elles en entendent, des serments ! Si les baisers dont elles sont témoins chaque jour venaient à les allumer comme dans une féerie, il y aurait au crépuscule des points de feu sur toute l'Ile Inconnue. Quelle jolie illumination !

Lorsque nous eûmes poussé le portail de Cosy Farm, suivi pendant quelques minutes un petit sentier montant bordé d'arbres fruitiers, nous arrivâmes devant la maison. Deux terriers se précipitèrent à notre rencontre en aboyant follement, un collie se leva avec dignité, un chat angora gris, réveillé en sursaut, arrondit son dos, un couple de pigeons s'envola, et une femme en *chapeau de soleil*, qui faisait la toilette aux plantes grimpantes du porche, se retourna vivement et, après une exclamation joyeuse, accourut au-devant de nous. On me présenta. Miss Norcroft me tendit la main et me dit quelques paroles de bienvenue. Puis enlevant sa hideuse coiffure, elle me laissa voir un visage aux traits menus, irréguliers, avec un petit nez, une large bouche souriante, des yeux bruns très vifs et très intelligents. Sa robe courte, de drap gris foncé, sa chemisette de percale, sa cravate bien nouée, lui donnaient un air d'extrême netteté, de jeunesse même, bien qu'elle eût près de trente-cinq ans. Et cette fermière était une dame, il n'y avait pas à s'y tromper.

Cosy Farm me ravit. Pas de fausse rusticité, pas de pelouses tondues, de plantes exotiques ; des prairies, des arbres fruitiers, un immense jardin potager... Dans ce décor, un bâtiment long et bas avec un vieux toit aux mansardes fleuries, un porche enguirlandé de roses et de clématites, des murs recouverts de lierre que les fenêtres trouaient de place en place et tout autour une bordure de fleurs simples aux couleurs vives. Et quel intérieur délicieux ! Sur le derrière, au rez-de-chaussée se trouvent la cuisine, la salle des domestiques, l'office ; sur le devant, une chambre toute boisée avec un plafond à solives et une haute cheminée. C'est là que miss Norcroft règle ses affaires et tient ses comptes. Les meubles sont des plus rustiques. Il y a des vitrines pour les semences, les échantillons de plantes, puis des rayons chargés de livres de botanique et d'agriculture. A droite du hall, elle a une petite salle à manger et faisant suite une charmante pièce arrangée pour le repos, la causerie, l'intimité. Au premier étage, quatre chambres à coucher, une salle de bains, une lingerie. Par les fenêtres ouvertes, l'air embaumé et vivifiant circule. Quelques centaines de francs ont dû suffire à meubler cette demeure et elle est parfaite. Dans l'écurie, j'ai vu un cheval de fatigue et un poney ; dans la remise, une charrette, un dog-cart, une bicyclette. Trois femmes, deux jardiniers, un voiturier, composent tout le domestique. Il n'y pas de laiterie à Cosy Farm, un poulailler, un jardin potager, sont sa seule richesse. Le jardin est très grand, admirablement cultivé. Miss Norcroft y travaille en toute saison. Elle fait venir des chaussons et des sabots

de la Bretagne. Elle m'en a montré avec orgueil une demi-douzaine de paires. Elle prétend qu'il n'y a pas de chaussures plus pratiques et plus hygiéniques. Cette ferme qu'elle possède depuis cinq ans, qu'elle a déjà agrandie plusieurs fois, lui rapporte de quoi vivre largement, de quoi offrir une généreuse hospitalité. Ses chambres d'hôtes sont presque toujours occupées. Elle donne souvent *un changement* à de pauvres créatures surmenées. Elle est invitée à Londres, va au théâtre, joue au golf, monte à bicyclette, reçoit des journaux, des revues et est au courant de tout. Quand à sept heures du matin en hiver, à six heures en été, on est habillée, on peut faire beaucoup de choses.

On nous servit le thé dehors sous un vieux pommier, un thé accompagné de fraises et de crème, d'appétissantes tartines et de sandwiches d'invention anglaise, une fine rondelle de concombre assaisonnée de sel et de poivre entre deux tranches de pain beurré. C'est exquis. Au beau milieu de notre goûter, deux jeunes filles, puis un jeune homme arrivèrent à bicyclette et furent chaleureusement accueillis. La vue du plus luxueux hôtel parisien me laisse indifférente ; mais vrai, j'ai envié Cosy Farm. Je ne pouvais en détacher mes yeux. Je me disais que si quelque bonne fée m'offrait une demeure semblable, je descendrais volontiers de « ma branche » pour y vivre jusqu'à la fin.

La nécessité de rentrer par la rivière nous obligea à partir de bonne heure. Pendant qu'Édith et moi nous nous attardions aux adieux sous le porche fleuri de Cosy Farm, miss Talbot et Rodney prirent les

devants. D'un accord tacite, nous ne les suivîmes que de loin. Comme nous débouchions dans un sentier bordé de haies, je m'arrêtai saisie et charmée. Tout au bout, contre l'horizon, sous un hêtre large et bas, dans un décor d'un vert intense, se dessinaient nettement les silhouettes blanches des deux jeunes gens. Les rayons du soleil concentrés par une brume légère leur faisaient un fond d'or chaud. Ils étaient là, face à face... elle, les mains derrière le dos, écoutait... et lui... ah ! lui, il répétait sans doute les mots éternels que la nature a donnés à l'homme pour ses conquêtes d'amour.

— Tenez, fis-je étourdiment, voilà la scène humaine qui a dû fournir au poète de la Genèse la légende symbolique de l'Éden.

— Quelle idée ! se récria miss Baring. Ils ne sont pas sous un pommier, j'espère !

— Non, rassurez-vous, sous un vénérable hêtre anglais et ils sont vêtus ; mais ils ne reproduisent pas moins le tableau primordial, retouché, affiné et perfectionné,

— Ah ! Pierre de Coulevain ! ne soyez pas si française, si profane !

A ce moment, nous vîmes Rodney placer ses deux mains sur les épaules de sa compagne.

— J'espère qu'il ne va pas l'embrasser ! dit Édith avec une inquiétude drôle.

— On s'embrasse beaucoup en plein air dans vos romans, au fond des parcs seigneuriaux aussi bien que sur les « stiles ».

— Il n'y a pas que dans les romans, je le crains.

Comme elle achevait ce mot, son frère passa brusquement, joyeusement, son bras sous celui de Ruby, et tous deux disparurent derrière le tournant du chemin.

— Il s'est déclaré sûrement, dit miss Baring, nous allons bien deviner la réponse.

Quand nous arrivâmes au bateau, notre curiosité fut pleinement satisfaite. Nos regards rencontrèrent deux visages indûment colorés. L'un rayonnant de triomphe, l'autre de bonheur.

— Ruby va prendre le gouvernail maintenant, dit Édith, avec un sourire un peu forcé. Je ne serai pas fâchée de me reposer.

Rodney acquiesça avec une promptitude qui dût contracter le cœur de sa sœur.

Le retour fut plutôt silencieux. Cette petite barque humaine qui filait si rapidement était chargée à pleins bords d'amour, de joie, d'espérances, de regrets, de ces choses invisibles, intangibles, qui comptent seules cependant. J'en eus conscience pour une brève minute et comme toujours cette sensation de la profondeur réelle de notre vie me donna le frisson du vertige.

Vers six heures et demie, nous étions à Saint-Olaf. Les jeunes gens se rendirent tout droit chez madame Baring, puis j'entendis leurs voix joyeuses appeler Édith. J'en conclus que la confidence était faite.

Lorsque je descendis pour le dîner, je trouvai mon hôte au salon, le dos à la cheminée remplie de verdure. Ses yeux vinrent à moi avec une expression à la fois triomphante et timide... puis souriant :

— Voulez-vous voir un Anglais qui vient de faire une grosse sottise ?

— Ce ne serait pas le premier.

Il s'inclina.

— Mais vous n'en avez peut-être jamais rencontré un qui s'en vante et qui en soit heureux ?

— Non, en effet.

— Eh bien, regardez-moi.

— Hum ! Vous avez plutôt l'air d'un homme qui aurait gagné le gros lot ou quelque chose de précieux. Ne serait-ce point un rubis ? dis-je en jouant sur le prénom de miss Talbot.

Une rougeur bien juvénile colora le visage du jeune homme.

— C'est cela même, répondit-il avec un petit rire heureux.

— Vendredi, quand, pour la première fois, on a parlé de miss Talbot devant moi, j'ai deviné.

— Diable ! Je ne croyais pas être aussi transparent. Il faudra que je me surveille.

— L'amour se sent comme le froid et la chaleur ! Il n'y a pas de Britisher qui tienne ! Et, aujourd'hui, vous vous êtes déclaré au retour de Cosy Farm sous un vieil arbre.

M. Baring ouvrit ses yeux tout grands.

— Il y avait un arbre, vous croyez ?

— Oh ! ingratitude !... un vieil arbre dont vous aviez instinctivement cherché l'ombre et la protection. Et vous ne sauriez imaginer comme vous étiez bibliques tous les deux.

— Ne vous moquez pas. Ce matin, en quittant Wimbledon, je ne savais pas si j'aurais le courage

de parler. Il faut croire que la rivière m'a inspiré. Elle m'a toujours porté bonheur.

— Et Édith vous avait ménagé là une splendide occasion.

— *Oh! she is a brick*[1].

— Je suis bien heureuse de pouvoir vous féliciter sincèrement. En vérité, miss Talbot et vous me paraissez faits l'un pour l'autre. C'est une phrase banale celle-là, mais la signification que je lui donne ne l'est pas.

— Et puis, nous sommes de si vieux camarades! ajouta Rodney d'une voix assourdie par l'émotion. Il me semble que nous avons toujours été fiancés.

— Vous l'étiez assurément par le destin.

— Pendant des années, j'ai passé mes vacances chez ses parents, dans le comté de Sussex, à Saint-Clement's Court. C'est moi qui lui ai appris à manier la voile et la rame. Que de brouilles, de raccommodements, de batailles entre nous! Je me demande comment on peut épouser une jeune fille dont on ne connaît ni le caractère, ni les goûts. Et dire que cela se fait encore ainsi en France et dans tous les pays latins.

— Un reste de barbarie, de mœurs orientales qui ne va pas sans risques. Selon moi, la diversité des caractères est plutôt favorable au bonheur conjugal, mais la diversité des goûts lui est fatale. Deux créatures humaines ont beau être mariées par les parents, le maire, le curé ou le clergyman, si leurs goûts ne se marient pas, ils demeurent toujours sé-

1. Littéralement : elle est une *brique*, une image d'argot pour exprimer la solidité de caractère.

parés et je ne sais rien de plus douloureux que la séparation dans le mariage.

— Je le crois. Me voyez-vous handicapped par une femme qui n'aimerait ni la campagne ni le sport? demanda le jeune homme avec une expression d'effroi comique.

— Eh bien, vous n'avez pas cela à craindre avec miss Talbot, répondis-je en souriant; de plus, elle s'intéresse à la vie élevée.

— Oui... elle est parfaite, fit-il lentement, comme s'il se complaisait dans l'image de la perfection qu'il évoquait.

L'entrée de Ruby, de madame Baring et d'Édith coupa court à cet éloge. Le dîner fut aussi solennel, aussi correct que d'habitude; mais de jolis regards, des notes joyeuses dans les voix, un rayonnement de satisfaction réchauffèrent singulièrement l'atmosphère ambiante. Après la partie de cartes, sous prétexte de fatigue, mon amie et moi nous nous retirâmes en même temps que madame Baring et nous abandonnâmes la bibliothèque aux amoureux. Là, ils ont probablement scellé leurs fiançailles de ce baiser anglais très particulier, très différent du baiser français, plus encore du « baccio » italien et beaucoup moins dangereux.

Lorsque nous fûmes dans ma chambre, j'invitai Édith à s'asseoir un moment.

— Rodney vous a appris? commença-t-elle.

— Oui, et je l'ai félicité.

— Vous voyez comme nous faisons simplement les choses en Angleterre : on s'aime, on se le dit et on se fiance. Ne trouvez-vous pas nos mœurs plus ration-

nelles que les vôtres. Il me semble que le mariage doit naître de l'amour et non l'amour du mariage.

— Hé ! hé ! vous devez tenir compte de la différence des tempéraments. Celui de l'Anglais veut du connu, celui du Français veut de l'inconnu. Le Français possède une faculté maîtresse et insatiable, l'imagination. A cette faculté, il faut, coûte que coûte, des aliments, l'inconnu peut seul lui en fournir. Chez nous, le bonheur conjugal a plus d'imprévu, d'idéalité, de nuances que chez vous.

— Vous croyez ?

— Les confidences de bon nombre de vos compatriotes m'ont édifiée là-dessus. Si nous en jugeons d'après les résultats, il y a, en France, moins d'unions malheureuses que partout ailleurs.

— Oh ! exclama mon amie, avec une intonation d'incrédulité.

Un petit coup discrètement frappé mit un point à cette phrase, ma porte s'entre-bâilla et la tête de Ruby parut.

— Puis-je entrer me faire congratuler ? demanda-t-elle d'une voix joyeuse.

— Entrez, entrez, répondis-je avec empressement.

Elle s'avança toute rayonnante.

— Je vous félicite de grand cœur, dis-je alors.

— Vous le pouvez, car je suis si heureuse ! déclara-t-elle en serrant fortement les deux mains que je lui avais tendues.

— Eh bien, asseyez-vous et causons un peu de ce grand bonheur.

Elle se laissa glisser sur le tapis.

— Voici, dit-elle.

Puis croisant ses doigts autour de ses genoux :

— Rodney m'accompagnera demain à Londres ; de là, il ira à Arundel voir mes parents. Pierre de Coulevain, ne soyez pas choquée, c'est ainsi que cela se pratique dans mon bien-aimé pays. L'amour n'est pas permis aux jeunes filles en France, hein ?

— Non, pas encore.

— Oh ! comme je les plains ! s'écria naïvement Ruby. Le temps des fiançailles doit être le plus beau de la vie ! Et si l'amour ne vient pas après le mariage ?

— Dame ! il ne reste que la résignation, le devoir, l'héroïsme ! Il faut de cela aussi, vous savez.

Miss Talbot eut une grimace expressive ; ces vertus lui semblaient amères sans doute après la douceur qu'elle venait de connaître.

— Et puis, épouser un monsieur choisi par d'autres, un inconnu ? non, merci ! C'est à faire dresser les cheveux sur la tête. Je peux à peine le croire possible. Chez nous, les mariages arrangés tournent presque toujours mal, n'est-ce pas, Édith ?

— Oui, plutôt.

— Selon moi, continua Ruby avec un joli sérieux, l'amour qui a des racines profondes, jusque dans la petite jeunesse, a plus de chances de durer. Tenez, il me semble qu'on peut très bien cesser d'aimer un homme dont on s'est épris tout d'un coup ; mais cesser d'aimer un ami d'enfance avec lequel on a un tas de souvenirs communs, c'est impossible.

— D'accord. Cependant cette camaraderie qui est dans vos mœurs, que la campagne, le sport favorisent, n'est pas sans danger. Elle produit bon nombre de

catastrophes intimes, de déceptions cruelles, de cœurs brisés.

— Je sais, oh ! je sais, c'est inévitable ; mais les cœurs brisés avant le mariage, ça se raccommode, tandis qu'après, brr ! Non, voyez-vous, je n'ai jamais si bien apprécié le bonheur d'être une libre Anglaise.

Puis avec un sourire de gamine :

— Quel choc tante Lucie et madame Nerwind auront demain en me voyant revenir fiancée !

— Dites moi, est-ce que vous ne vous doutiez pas un peu que Rodney allait vous poser la question de confiance ? Là, n'induisez pas en erreur un pauvre romancier qui cherche à s'instruire.

Un ton de rose vif s'épandit sur le visage de miss Talbot.

— Oui... oui, j'en ai eu le pressentiment... Cependant quand Édith est venue pour m'emmener à Saint-Olaf, mon premier mouvement a été de refuser.

— C'est cela... l'instinct féminin de la résistance.

— Et puis, le second mouvement m'a amenée. Ce devait être pour aujourd'hui, paraît-il, la question de confiance, comme vous dites, ajouta Ruby en sautant lestement sur ses pieds.

— Eh bien, j'espère que cet aujourd'hui sera le commencement d'une longue, longue chaîne de jours heureux.

Comme je formulais ce souhait, mon regard rencontra un gros point lumineux sous les arbres qui bordaient la pelouse inondée de lune.

— Tenez, dis-je, voici Rodney qui fume là-bas devant sa hutte le cigare du bonheur.

— Dear boy !

La plume ne saurait rendre tout ce que la jeune fille mit dans ce mot.

— Dieu vous avait préparé un joli « week end », hé ? vous ne l'oublierez pas celui-là ?

— Jamais.

Avec une charmante impulsion, Ruby passa un bras autour de mon cou et m'embrassa.

— Vous êtes de la famille maintenant, dit elle, n'est-ce pas, Édith ?

— Naturellement, répondit mon amie en me tendant la main.

Demeurée seule, j'eus la sensation physique, très nette, qu'en s'éloignant la fiancée avait emporté un peu de lumière et que ma chambre était plus sombre.

. . . .

. . . .

Ainsi qu'il avait été convenu entre les deux jeunes gens, Rodney a reconduit miss Talbot chez sa tante puis il est parti pour Arundel. Un télégramme ayant annoncé son plein succès et son retour par le dernier train, Édith et moi l'avons attendu. Il est arrivé heureux et affamé. Nous avons assisté à son souper. Devant cette table où il y avait une énorme pièce de roastbeef aux tons d'un rouge vif, un jambon rose, des feuilles de laitue non assaisonnée, une épaisse miche de pain, une bouteille d'ale, M. Baring, bien éclairé par la suspension, offrait, avec sa belle carrure, son air de santé, une splendide image de vitalité humaine. Tout en nous racontant son voyage et sa visite à Saint-Clement's Court, il satisfaisait son appétit, mais d'une manière absolument machinale ; sous l'empire du sentiment qui le dominait, l'âme

paraissait seule consciente. Elle brillait dans ses yeux, souriait sur ses lèvres, répandait sur son visage une joie diffuse qui l'adoucissait, le rajeunissait et, comme toujours, j'étais ravie de pouvoir saisir ce dédoublement de l'individu, qui ne se produit qu'aux heures de surexcitation.

— Ils sont tous contents, ajouta-t-il après avoir terminé son récit. Cependant, Sir Charles n'est pas fâché d'en être quitte pour des fiançailles. Il tient à conserver sa secrétaire aussi longtemps que possible. Je comprends cela. Je suis bien résigné à patienter une année. Si au bout de ce temps quelqu'un ne fait pas quelque chose pour moi, j'achète un permis de mariage, — coût trois livres, — et j'épouse Ruby d'autorité. Deux témoins, nos noms sur le registre d'une paroisse quelconque et nous voilà unis, « for better and for worse » (pour le mieux et pour le pire). Cette facilité de prendre femme serait un peu dangereuse en France, n'est-ce pas ? me demande le jeune homme en souriant.

— Ah ! il faudrait faire la part du feu. Cependant, si la loi donnait aux parents, comme chez vous, la liberté de tester et punissait la bigamie d'une forte peine, cette liberté ne pourrait faire grand mal et elle produirait beaucoup de bien. Du reste, en Angleterre, elle n'est pas non plus sans périls.

— Je vous l'accorde.

— D'autant mieux que l'Anglais de dix-huit à vingt ou vingt-trois ans a généralement la fièvre du mariage. Cet âge est plus dangereux pour lui que pour le Français. Quand il a quelques verres de champagne dans la tête, il le proposerait à un singe coiffé.

Savez-vous que je considère le champagne comme un important agent matrimonial de la nature en Angleterre ?

Mes hôtes se mirent à rire, puis la physionomie d'Édith reprit aussitôt son sérieux.

— Un agent qui a fait souvent de tristes mariages, dit-elle, sous son influence des jeunes gens, de véritables enfants, ont donné le nom de leurs pères, des noms qui appartiennent à l'histoire, au pays même, à des créatures indignes. La noblesse lui doit une grande partie des brebis galeuses qui sont entrées dans ses rangs.

— Évidemment, ajouta Rodney, la liberté dont nous jouissons est mauvaise pour les faibles, pour certains jeunes idiots, mais qu'importe l'individu, le principe seul doit compter.

— Vous avez mille fois raison. En Angleterre, on considère le bien de la masse avant celui de l'individu ; en France, c'est le contraire. Savez-vous qu'à soixante ans nous sommes obligés, pour nous marier, d'avoir le consentement de nos parents ou de fournir leur acte de décès ?

Dans sa suprise, Rodney reposa le verre qu'il portait à ses lèvres.

— Ce n'est pas possible ?

— Absolument. On a un Code ou on n'en a pas ! Et les formalités, les démarches, les paperasses, le mariage civil, le mariage religieux ! Un garçon d'hôtel, un Suisse qui voulait épouser une Française m'a dit un jour : « Il faut être vraiment honnête pour ne pas se passer du maire et du curé. » Son honnêteté lui a coûté trois mois d'attente et deux cents francs

d'argent. Je ne puis m'empêcher de croire que la nature nous a donné des rouages compliqués à seule fin de limiter notre nombre et d'enrayer notre progrès.

— Votre manière d'envisager le rôle de l'humanité vous fait trouver des raisons extraordinaires.

— Elles vous paraissent mauvaises ?

— Non, elles expliquent même les choses assez bien.

— Alors, mon point de vue ne doit pas être tout à fait faux.

— Ce qui me surprend, dit Édith, c'est de voir la pompe avec laquelle, en France, les gens du peuple et de la petite bourgeoisie se marient. Ces noces que l'on rencontre à Paris le samedi au Bois de Boulogne, m'amusent et me touchent. Lui, est généralement grotesque dans son habit mal taillé ; elle, est souvent gentille et paraît beaucoup plus affinée.

— Elle l'est, vous avez bien observé.

— Et ils ont l'air si triomphant ! si radieux ! Cette journée doit cependant diminuer leur petit pécule !

— Oui, mais elle met un peu de clarté dans leur vie, comme un point brillant. Si le ménage est heureux, elle reste un cher souvenir. Dès le surlendemain, ils reprendront le harnais du travail pour ne plus le quitter peut-être. La robe blanche sera teinte ; mais le bouquet de fleurs d'oranger, le bouquet symbolique, sera précieusement conservé. Autrefois, on le plaçait même sous verre. Je vous l'ai dit, nous sommes des imaginatifs. Nous apportons en naissant le désir de certaine petite fleur bleue, — de la fleur d'idéal, — et il nous en faut à tout prix, les plus

humbles même trouvent le moyen de s'en procurer un brin.

— En Angleterre, les gens de la basse classe et même de la classe moyenne se marient sans frais, sans cérémonie, avec leurs habits du dimanche et la plupart du temps sans prévenir personne.

— Oh ! en général, vous avez le mariage plus discret que nous et cela ne me déplait pas, au contraire. Savez-vous que j'envie les romanciers anglais ? Vos mœurs peuvent leur fournir une foule de situations, d'effets variés. Les nôtres, au contraire, ne nous laissent aucun jeu, nous sommes obligés de nous rabattre sur la psychologie et comme réactif nous n'avons guère que l'adultère.

Un accès de rire secoua M. Baring.

— Ma parole ! c'est vrai, dit-il.

— Et je trouve que ces unions contractées devant Dieu et devant le prêtre seulement sont d'une poésie sévère mais très mâle. L'épouse, en costume de voyage, a l'air d'être équipée pour suivre son mari au bout du monde, c'est d'un beau symbolisme. Un jour à Londres, à Sainte-Mary's Church, j'ai surpris une de ces unions et elle m'a émue jusqu'aux larmes.

— Quant à moi, dit Rodney, je trouve les mariages mondains horripilants.

— D'autant plus, ajoutai-je, que, dans cette exhibition, l'homme paraît toujours ridicule.

— Là ! Édith, vous entendez... une agréable perspective ! Si j'avais le choix, nous nous marierions à Arundel, en présence de la famille seule. Ruby serait vêtue d'un chic costume de yacht en serge bleue foncé, gilet blanc, bouton d'or et, au sortir de l'église,

je l'emmènerais tout droit en Norvège où je la conduirais dans quelque jolie house-boat (maison-bateau).

— Vous avez sûrement encore du sang de lacustre dans les veines, fis-je sérieusement.

— Ou du sang danois, scandinave. En attendant, j'imagine que je serai condamné à subir l'épreuve en plein. On ne me fera grâce ni des tambours, ni des trompettes, ni des demoiselles d'honneur, ni des poignées de riz, ni même des pantoufles qui doivent conjurer le mauvais sort... Oh ! je suis résigné à tous les sacrifices. Ma petite camarade me dédommagera.

— J'en suis sûre, répondis-je avec conviction.

Sur ce mot, je me levai, tendant imprudemment la main à mon hôte. Inconsciemment, il la serra avec une force qui me fit faire la grimace. Chez l'Anglais, le sentiment va aux muscles, comme chez le Français il va à la tête, et dans un moment de joie ou de chagrin, son étreinte est plutôt douloureuse.

Je suis ravie d'avoir eu cette jolie idylle à me mettre sous la plume. Elle m'a reposée de tous ces tableaux sévères que j'ai dû dessiner ; de plus, elle a fait ressortir pour moi la différence qui existe entre l'amour conjugal anglais et l'amour conjugal français. Le premier m'apparaît comme un beau fleuve large et profond, aux rives plates, filant doucement mais sûrement à la mer. Le second, au contraire, me fait l'effet d'un fleuve tumultueux plein de remous, coulant entre des bords escarpés, sautant bravement les obstacles, formant des gerbes d'écume pour attraper de la lumière, s'égarant souvent, se

perdant parfois dans quelque abîme et ressortant plus loin, calmé mais triomphant et, malgré tout, arrivant à l'océan... à l'infini.

Saint-Olaf.

Au cours d'une de nos conversations, il m'arriva de dire à miss Baring que j'avais toujours de la peine à m'habituer au service muet et glacial des domestiques anglais. Hier matin, la fille de chambre est entrée chez moi avec un visage ému et nerveux, elle m'a regardée d'un air de détresse comique, puis passant son broc de la main droite dans la main gauche et rougissant violemment :

— Bonjour, madame, m'a-t-elle dit en français.

J'eus l'air surpris et charmé.

— Bonjour Rose, ai-je répondu en souriant.

Édith lui avait expliqué que chez ces êtres extraordinaires qui demeurent de l'autre côté de la Manche, il est d'usage de souhaiter à ses maîtres le bonjour et le bonsoir. Elle lui avait enseigné à me saluer en français, soi-disant pour m'être agréable ; en réalité, je le soupçonne, pour que l'incorrection fût moins grave et moins dangereuse.

Dans ce pays, il n'y a rien de plus caractéristique que les relations entre maîtres et serviteurs. En France, en Italie, dans l'aristocratique Autriche même, les domestiques font partie de la famille ; en Angleterre, ils font partie de la maison seulement. Ils y sont cependant mieux logés, mieux nourris, mieux traités que partout ailleurs. Ils ont des chambres propres et saines, on ne néglige rien pour leur

confort ou leur agrément. Leur salle est toujours convenablement, quelquefois joliment meublée, ornée de gravures, des portraits du roi et de la reine, décorée de fleurs.

Le nombre et les menus de leurs repas feraient ouvrir de grands yeux à une maîtresse de maison française.

Le matin, les femmes de chambre portent une robe de coton bleu ou rose, un tablier blanc à bavette, une « cap » unie ; l'après-midi, une robe de laine noire, un tablier garni, une « cap » plus élégante. Pas de ces costumes sombres où la saleté ne se voit pas, ce qui est encore, en France, notre manière de comprendre la propreté. La femme de chambre, « lady's maid », est seule exemptée de la « cap ».

Aux domestiques supérieurs tels que cocher, maître d'hôtel, chef, cuisinière, femme de chambre *(parlour maid)*, on donne leur nom de famille, c'est une distinction. Aux domestiques inférieurs : fille de chambre, valet de pied, groom, le nom de baptême.

Dans une maison anglaise, chacun sait ce qu'il a à faire, l'un n'empiète pas sur les fonctions de l'autre. Les domestiques sont à cheval sur l'étiquette et la hiérarchie. La cuisinière d'une dame de ma connaissance lui a rendu son tablier parce qu'elle avait d'abord adressé la parole à la fille de cuisine.

A l'office, on connaît aussi bien qu'au salon la règle des préséances. Dans les intérieurs modestes comme à Saint-Olaf, la cuisinière est à la tête de la table, la femme de chambre au bout. Dans les grandes maisons, ces deux places d'honneur sont occupées par la femme de charge et le maître d'hôtel ;

Les *domestiques des hôtes se placent selon le rang de leurs maîtres.* La femme de chambre d'une duchesse, par exemple, à la droite du maître d'hôtel ; celle d'une marquise, à sa gauche ; le valet d'un lord, à droite de la femme de charge ; celui d'un bourgeois à gauche et ainsi de suite.

Les Anglais, en général, parlent à leurs gens avec une politesse parfaite. Ils respectent scrupuleusement les heures de leurs repas, leur accordent de nombreuses sorties, deux ou trois semaines de vacances. Ils ménagent leurs forces avec intelligence et humanité et tout cela ne provoque chez eux aucune reconnaissance. Pourquoi ?... Parce que le snobisme du décorum en a fait des automates. Ils ne saluent pas, ils ne parlent que lorsqu'ils sont interrogés. Ils sont tenus à garder les yeux baissés, la physionomie impassible. Ce service que ne traversent ni regards, ni sourire, ni sympathie, ne crée aucun lien entre maîtres et serviteurs. Ces derniers y ont gagné une indépendance à laquelle ils ne renonceraient pas volontiers. Déliés de toute solidarité, ils n'écoutent que leur intérêt ou leur caprice, donnent congé sous le plus futile prétexte et montrent des prétentions croissantes. Les gens qui ne veulent pas passer leur vie à chercher des cuisinières ou des femmes de chambre, doivent fermer les yeux sur beaucoup de choses. Ce qu'il y a d'irrésistiblement comique, c'est que par snobisme également, les domestiques tiennent à cette correction qu'ils jugent « comme il faut ». Ils auront en petite estime la maîtresse qui les traitera avec une affectueuse familiarité, qui leur témoignera quelque intérêt. Ils ne manqueront pas de dire :

« Elle n'a pas eu l'habitude d'être servie. » Et à la plus légère provocation, ils la quitteront parce que, selon eux, elle ne saurait être une « lady ».

A tout cela, il y a des exceptions. Dans beaucoup de familles, on sait faire naître l'affection et le dévouement, tout en respectant la discipline. Dans ces familles, on a de vieux serviteurs qu'on soigne, qu'on aime, avec lesquels on va causer et se souvenir.

Parmi les bonnes à tout faire, qui sont plus en contact avec les maîtres et avec les enfants, on rencontre d'excellentes créatures. Et Dieu sait pourtant qu'elles n'ont pas la vie douce, celles-là !

Pour ma part, j'aime les domestiques anglais. Ils sont moins affinés, mais plus raffinés que les nôtres, moins intelligents, moins intuitifs, mais plus instruits, moins serviables et plus corrects. Quoi qu'on en dise, ils sont très capables d'attachement. On rencontre parmi eux des mentalités étonnantes qui n'existent pas chez nous. Il arrive souvent aux maîtresses de maison des aventures bien typiques et bien drôles.

Il y a deux ans, pendant que j'étais à Londres, une de mes amies vit un beau dimanche après-midi, son maître d'hôtel, un maître d'hôtel qu'elle considérait comme un trésor, émerger du sous-sol, revêtu de l'uniforme de l'Armée du Salut.

— Perkins ! s'écria-t-elle saisie, qu'est-ce que ce déguisement ? Où allez-vous ? C'est l'heure du thé.

— Madame m'excusera, je suis appelé pour un service plus sacré que le sien. Il faut que j'obéisse.

La musique des Salutistes que l'on entendait dans le lointain, expliquait suffisamment ces paroles.

— Vous auriez dû me prévenir quand je vous ai

engagé. Votre religion est plutôt incorfortable, dit madame N..., non sans une pointe d'humour.

— Je le regrette, mais la volonté de Dieu avant celle de Madame.

Le son des tambourins devint plus distinct et Perkins, comme irrésistiblement attiré par l'Esprit de l'étrange secte, s'élança hors de la maison.

Madame N... dut s'en séparer. C'eût été vraiment un peu angoissant d'avoir un maître d'hôtel qui pouvait être « appelé », selon son expression, à l'heure du déjeuner ou du dîner.

Une autre dame qui demeurait dans les environs de Brighton, m'a raconté qu'un dimanche, en revenant de l'église, elle aperçut un de ces rassemblements qui, en Angleterre, indiquent un sermon en plein vent. Elle s'aprocha et, à son horreur, elle reconnut dans la *prédicatrice* une de ses femmes de chambre. Elle put l'écouter sans être vue et demeura stupéfaite de l'élévation de ses idées, de la manière claire dont elle les exposait. C'était là l'automate qui la servait ! j'imagine) sa stupéfaction. Elle la renvoya, parce que, m'avoua-t-elle, ce souvenir la gênait.

La semaine dernière, j'ai entendu une petite histoire qui m'a semblé d'un haut comique et dont je rirai longtemps. J'avais accompagné miss Baring chez une de ses amies, une Anglaise francophile qui avait été particulièrement aimable pour moi. Elle nous rejoignit au salon avec une physionomie émue qui exprimait l'amusement, la contrariété, la colère et qui trahissait quelque orage d'intérieur.

— Un trait de mœurs qui vous divertira, me dit-elle, en me serrant la main. Figurez-vous que nous

dînons à une heure et demie le dimanche, uniquement pour laisser plus de liberté à nos domestiques ; eh bien, la cuisinière vient de me signifier qu'elle se refusait à cuire de grosses pièces de viande ce jour-là parce qu'elle n'aimait pas à avoir les joues rouges pour se promener avec son amoureux. Comment trouvez-vous cela ?

— Délicieux ! m'écriai-je en riant de bon cœur. Et que lui avez-vous répondu ?

— Qu'elle pouvait se chercher une autre place, naturellement. Ces horribles créatures empoisonnent notre vie, ajouta madame S... avec colère. Est-ce qu'une chose semblable arriverait en France, je vous le demande un peu ?

— Non, non, assurément ; mais dans notre pays, on commence à se plaindre terriblement des domestiques. Le luxe, la vanité, l'amour du plaisir ont augmenté partout. La religion a diminué dans les basses classes, leur conscience n'est pas encore formée, il en résulte un joli manque d'équilibre. C'est le fait de l'époque de transition où nous vivons. Rien n'est encore à sa place. Chez nous, maintenant, les bons maîtres seuls ont chance de trouver de bons domestiques, mais ils en trouvent.

— Je voudrais que nous en pussions dire autant, fit miss Baring.

— Une de mes amies, reprit madame S..., m'a raconté qu'à Paris, valets de chambre et femmes de chambre étaient logés au sixième étage et qu'ils se pervertissaient les uns les autres, est-ce vrai ?

— Parfaitement vrai. Et ce sixième étage exerce une irrésistible fascination sur une foule de jeunes

filles de la province et de la campagne, qui viennent s'y engouffrer et s'y perdre. Les maîtres de maison ont au-dessus de leurs têtes un véritable foyer de corruption dont ils sont les premières victimes.

— Pourquoi souffrent-ils cela ?

— Parce qu'ils ne peuvent pas l'empêcher. Nos architectes n'ont pas encore songé à créer un type d'habitation où l'hygiène morale et physique puisse être observée. En dessinant leurs plans, ils ne donnent pas une pensée à la santé, au bonheur des êtres qui doivent vivre entre les lignes qu'ils tracent. Il faudrait qu'ils fussent des hygiénistes, des physiologistes et des psychologues.

— Des gentlemen surtout, ajouta Édith.

— Oui, des gentlemen par l'éducation, sinon par la naissance. Ils pourraient alors contribuer grandement à l'amélioration de notre race. Nous manquons d'espace.

— Nous ne pourrions jamais être en contact avec nos domestiques comme vous l'êtes avec les vôtres, me dit madame S... Chez nous, l'appartement est intolérable à cause de cela.

— Je le comprends ; mais voyez-vous, nous, nous aimons nos serviteurs. Là encore se manifeste la différence de nos caractères. Nous tenons à leur bonjour, à leur bonsoir. Leurs regards, leurs sourires, leurs physionomies ouvertes, réchauffent l'atmosphère de la maison. Vous ne vous doutez pas à quel point ce rayonnement humain fait naître de la bienveillance d'un côté, de l'affection de l'autre. Vos domestiques sont disciplinés, les nôtres sont stylés. Ils ne supporteraient jamais l'étiquette anglaise. Elle

tuerait tout sentiment chez eux aussi bien que chez nous et nous avons besoin de sentiment. C'est à la fois une force et un frein.

— Je vois... je vois, fit mon interlocutrice avec un air de compréhension.

— Je vais vous en donner la preuve, continuai-je : une jeune maman de ma connaissance, prise d'un beau zèle pour l'hygiène, enjoignit à la nounou de ne jamais embrasser son enfant tout en lui donnant les raisons de cette prohibition. Au bout d'une quinzaine, la pauvre nounou, les larmes aux yeux, lui dit textuellement ceci : « Madame me défend d'embrasser la petite et je ne peux m'y attacher, je préfère la quitter, je ne la soignerais pas de bon cœur. »

— N'est-ce pas un peu votre éducation qui vous rend ces démonstrations nécessaires ? me demanda madame S...

— Notre éducation ou notre âme, je ne sais. Le baiser, après tout, est un des moyens mystérieux dont la nature se sert pour faire naître et entretenir l'affection, l'amour quel qu'il soit. Il ne doit pas produire qu'un échange de microbes.

— Espérons que non, dit Édith en riant.

— Quand je suis sur le continent, dit madame S..., j'ai grand plaisir à causer avec les femmes de chambre. En Angleterre, cela serait impossible, n'est-ce pas, miss Baring ?

— Oh ! absolument. Je suis la première à le regretter. Quand nous serons chez nous, à Loftshall, mère et moi, nous pourrons être moins réservées avec les domestiques parce qu'ils sauront qui nous sommes. A Wimbledon, la moindre dérogation aux

usages nous enlèverait tout prestige, prestige très difficile à garder dans une ville suburbaine et avec une fortune modeste. Je ne sais si une Française peut comprendre cela ; mais en Angleterre, les basses classes ne respectent que les gens qui ont de la naissance. Les domestiques tiennent avant tout à ce que leurs maîtres soient des *gentlemen* et des *ladies*. Ils s'en trouvent relevés à leurs propres yeux, j'imagine. Nous ne sommes pas républicains vous savez, ajouta mon amie avec un sourire malicieux.

— Non, vous êtes même tous plus royalistes que le roi.

— J'en ai peur.

— En nous reconduisant, madame S... s'excusa de m'avoir parlé domestiques.

— Comment donc ! m'écriai-je, mais cela valait le voyage.

Et je fus reprise d'un accès de rire à la pensée de cette brave fille qui ne voulait pas avoir les joues rouges pour se promener avec son amoureux.

Hier, sur le Common, j'ai croisé une des femmes de chambre de Saint-Olaf. Elle était à bicyclette, avec une jupe de percale, un chapeau garni de fleurs éclatantes. Elle paraissait toute jeune, son visage était gai et animé. Quand deux heures plus tard, je la revis dans la salle à manger en « cap » et en tablier, debout derrière madame Baring, je demeurai saisie de sa transformation. Sa physionomie était fermée, dure, hostile même, elle semblait de dix ans plus âgée. J'eus la sensation presque physique de la barrière qui existe ici entre maîtres et serviteurs. C'est une de ces barrières morales qui s'élèvent très vite,

mais qui ne peuvent se démolir que lentement et en commençant par la base.

Saint-Olaf.

Cet après-midi, miss Talbot est arrivée à Saint-Olaf sans crier gare. Elle est venue nous annoncer son départ. Sir Charles Talbot a besoin d'elle pour corriger les épreuves d'un livre qui doit paraître incessamment, plus tôt qu'il ne comptait, et il la rappelle sans façon. Elle accepte ce contre-temps avec une bonne humeur assez méritoire. A cette seconde visite, elle m'a plu davantage encore. Elle est moderne, sans être nouveau jeu. De temps à autre, quand elle émet une idée un peu audacieuse, ou qu'elle emploie quelque mot d'argot, je vois à mon secret amusement frémir « la vieille Angleterre » dans la personne de madame Baring. La vie à la campagne, son amour d'enfance, lui ont conservé une délicieuse et rare fraîcheur morale ; comme elle se disposait à prendre congé, une inspiration gamine lui est venue. Elle a demandé une feuille de papier et au crayon rouge, en gros caractères, elle a écrit :

« Pater a la goutte à sa main droite n° 1, il réclame sa main droite n° 2. Pars demain à la première heure. Pour plus amples explications, demander à Édith. Ne pas grogner surtout ! Les bonnes filles font les bonnes épouses. Êtes attendu à Saint-Clement's pour le « week end ».

Ruby.
P. P. C.

En riant, miss Talbot a épinglé ce billet dans la bibliothèque, à droite de la cheminée, et nous a enjoint de laisser la surprise à Rodney. Nous le lui avons promis.

M. Baring, ignorant le désappointement qui l'attendait, fut très gai pendant toute la soirée. Après le bridge, comme nous entrions dans la bibliothèque, la pancarte blanche lui sauta aux yeux.

— Allo ! Qu'est-ce que cela ? dit-il en s'approchant vivement.

La surprise, l'indignation amenèrent une onde de sang sous sa peau fine.

— Quoi ? s'écria-t-il en se tournant vers sa sœur, Sir Charles rappelle Ruby ?

Miss Baring se hâta d'en donner la raison.

— Il n'y a rien d'aussi tyrannique, d'aussi égoïste qu'un père anglais ! fit-il saisi d'une belle colère.

— Rien... si ce n'est un mari anglais, riposta promptement Édith. Après tout, c'est nous qui sommes lésées, car nous ne vous aurons ni l'un ni l'autre pour le « week end ».

— C'est vrai, chère, fit Rodney avec un sourire affectueux.

Puis détachant le P. P. C. de sa fiancée, il le plia lentement, tendrement, et le mit dans son portefeuille.

Pour mon compte, je regrette aussi que miss Talbot quitte Londres. J'espérais l'y retrouver la semaine prochaine. C'est très curieux, depuis ou trois jours, il y a « du départ » dans l'atmosphère de Saint-Olaf. Vers le 15 juillet, il sera vide. Mes hôtesses partiront pour la mer. Rodney ira sur le yacht d'un ami et, à tour de rôle, les domestiques

prendront leurs vacances. En outre, les Baring ont loué de moitié avec les Talbot une maison en Écosse pour août et septembre. Ceci en l'honneur du frère cadet qui revient en Anglèterre après trois ans d'absence.

— Nous n'irons pas dans le Midi, l'hiver prochain, voilà tout, ajouta Édith après m'avoir fait part de ces arrangements. Chez nous, quand on dépense un peu plus d'un côté, on est obligé d'économiser de l'autre. Mère est rompue à ce jeu d'équilibre qui m'a toujours exaspérée.

La fin de ma visite approche. Miss Baring n'aime pas à ce que j'y fasse allusion.

— Saint-Olaf va me sembler horrible après votre départ, m'a-t-elle dit hier matin. Je voudrais partir aussitôt pour la mer. Elle seule me consolerait de votre absence. Vous ne savez pas ce que la mer est pour des insulaires. Je ne puis rester longtemps sans la voir. Elle m'enlève une partie de mes regrets, de mes ennuis. Je la quitte toujours mieux portante physiquement et moralement.

A ces paroles, au regard qui les accompagnait, je sentis que l'inéluctable, la mystérieuse nostalgie du changement avait de nouveau pris possession de l'âme de mon amie.

Saint-Olaf.

Dans ce moment, en Angleterre, il y a partout des « garden-parties ». C'est le plaisir par excellence de la saison, un plaisir d'invention britannique du reste. Ces réceptions en plein air permettent d'inviter beau-

coup de monde à la fois — les gens qu'on n'admet pas dans son intimité surtout — et de se débarrasser d'une foule d'obligations criardes. Ensuite, elles représentent plus qu'elles ne coûtent. Pour qu'elles soient jolies cependant, il ne faut rien moins qu'un beau décor de parc et d'arbres, des pelouses épaisses et veloutées, des valets de pied en riches livrées, des accessoires luxueux, des femmes jeunes, belles ou gracieuses, habillées à la perfection et des hommes élégants. Les « garden-parties » bourgeoises ou provinciales sont plutôt pénibles à voir. Le plein jour fait ressortir cruellement l'imperfection des toilettes claires, la crudité des fleurs artificielles, la gaucherie des serviteurs loués, toute la médiocrité des gens et des choses. Le rite est le même pourtant. La poignée de main aux hôtes, la causerie par groupes, la promenade sur les pelouses, le fleuretage si possible, le thé accompagné de friandises plus ou moins recherchées parmi lesquelles, invariablement, des fraises à la crème et du champagne. Je serais tentée de croire que ce n'est pas la pelouse qui a créé la « garden-party » comme je l'avais imaginé, mais bien les fraises à la crème et le champagne.

A Wimbledon, il y a chaque jour une de ces petites réunions. Devant les grandes villas, on voit des files d'équipages et la musique d'orchestres plus ou moins hongrois vous arrive par-dessus les murs. Dans les chemins verts, on rencontre des théories de femmes et de jeunes filles en robes claires, en larges chapeaux fleuris. Ces petites fêtes modestes s'organisent avec une extrême facilité, paraît-il. On écrit à Whiteley, le célèbre bazar londonien, celui

qui se vante de pouvoir fournir depuis une souris blanche jusqu'à un éléphant blanc, depuis un écheveau de fil jusqu'à une femme ou un mari. On lui indique le nombre des invités, la somme qu'on veut dépenser. Il procure musiciens, chanteurs, diseurs, amuseurs de toutes sortes. Il se charge du buffet et du service. Un employé vient voir le jardin, on décide avec lui l'emplacement des accessoires. Au jour dit, les fourgons arrivent de Londres. En quelques heures, tout est organisé et la maîtresse de maison n'a plus qu'à recevoir ses hôtes. Avec la même célérité, tout s'enlève, tout disparaît. On invite toujours le soleil et on compte même sur lui. S'il joue le mauvais tour d'envoyer la pluie à sa place, on se réfugie dans les salons, on s'y empile et on ne s'amuse pas moins.

En France, les gens très riches peuvent seuls donner des « garden-parties ». Les bourgeois aisés fourniraient au besoin les fraises à la crème et le champagne, mais ils manqueraient de pelouses. Les allées caillouteuses de leurs jardins mal tenus seraient un mauvais terrain pour ce genre de fête et ils y seraient grotesques.

Nos voisins ont plus d'amusements que nous et ils s'amusent moins. La gaieté française brille d'elle-même ; la gaieté anglaise est comme l'allumette, elle a besoin de frottement pour prendre feu... mais elle prend feu, je l'assure. De là cet insatiable besoin de réunions, de clubs, de déplacements qui nous étonne toujours.

Saint-Olaf.

J'avais entendu dire maintes fois en Angleterre, qu'il est plus facile de s'élever du ruisseau que de la banlieue, socialement parlant. Je croyais que c'était là un verdict de snobs. Eh bien, aujourd'hui, je m'en rends compte parfaitement. Dans un grand centre d'activité, l'intelligence, la volonté, la vie même peuvent porter un individu au haut de l'échelle et, une fois arrivé, ses qualités lui rendront encore l'assimilation possible. Dans la banlieue, tout est forcément médiocre et la médiocrité enlize davantage l'individu que la pauvreté. Londres est la *Haute Église* de la *Société*. Il a l'encens, des cierges, des fleurs, la banlieue en est la *Basse Église*. Sa mentalité bourgeoise crée autour d'elle une sorte d'isolateur qui la maintient en dehors du mouvement. Elle me donne l'impression d'une plage que les grandes vagues du large ne toucheraient jamais.

Les Wimbledoniens ne cessent de répéter : « Nous sommes de la banlieue, mais nous ne sommes pas *banlieue*. » Ils le sont peut-être moins qu'ailleurs, grâce à leur situation unique ; mais ils le sont. Ils vont entendre les pièces nouvelles, assistent aux grands concerts, lisent les derniers romans, visitent religieusement l'Académie de peinture, suivent la saison d'aussi près que possible. Malgré cela, ils ne parviennent pas à être de Londres. *Ils ne sont pas la chose*, comme on dit en argot américain. Leur atmosphère morale a une rigidité particulière, une honnêteté oppressante. Leurs conversations ne s'élèvent

guère au-dessus des préoccupations de santé, de l'éternel sujet des déplacements ou de la question des domestiques. La plupart des femmes, jeunes et vieilles, ont heureusement la passion du sport et de la politique. Elles se tiennent au courant du mouvement athlétique, attendent les scores d'un champion favori, le résultat des principaux matches avec autant d'anxiété qu'un boursier la cote de la rente. Elles lisent les débats parlementaires avec une compréhension parfaite. Elles sont ardemment conservatrices ou libérales. Le chien de l'une refusera héroïquement le morceau de sucre offert au nom de Balfour, le chien de l'autre n'acceptera pas celui qu'on lui tendra au nom de lord Rosebery ; mais ces deux mêmes chiens sauront tomber sur le flanc et *mourir* « pour leur roi et leur pays ». Comme ils sont caractéristiques, ces petits traits-là !

Le bridge a mis deux ans pour arriver de Londres ici. Il y est bel et bien implanté. Des clubs se sont formés et l'hiver, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, on a des après-midi de jeu. La partie de cartes dans la journée ! Autrefois, un autrefois qui n'a guère plus de cinq ou six ans, on considérait cela comme un signe de mœurs relâchées, comme une sorte de péché. Nombre de vieilles dames protestent encore par leur abstention, mais elles ne sont plus en force.

Les Wimbledoniens se raccrochent désespérément à la métropole. Ils mettent déjà sur leur papier à lettres S. W. sud-ouest. Londres est sous-entendu. Cela donne à eux et aux autres l'illusion qu'ils en font partie. Le jour viendra, sans doute, où à leur satisfaction, ils pourront l'écrire en toutes lettres. A

ce moment, la population de Wimbledon se sera accrue du double ; partout, les maisons couperont la vue et diminueront l'espace ouvert. En attendant, il a encore des aspects inattendus de vraie campagne, des champs où paissent et ruminent des vaches, des arbres magnifiques. Je suis en train de dire adieu à ses chemins verts, à son lumineux Common, à certaines maisons qui me plaisent particulièrement et mes adieux ne vont pas sans regrets. Dans un mois, il sera désert, ses jolies villas fermées, ses jardins en fleurs abandonnés aux oiseaux. Ses habitants seront à la mer, à la montagne, sur le continent. Ils verront autre chose... autre chose, voilà ce que veut la Providence.

Saint-Olaf.

Toute seule à Saint-Olaf et mes hôtes en route pour Loftshall !... Hier jeudi, par la mort de son cousin germain, madame Baring est entrée en possession de son héritage familial... là, pendant que je suis sous son toit. Cette coïncidence est si jolie, elle m'a causé un si vif plaisir que le romancier et l'amie sont tentés de crier : « Bravo » à la Providence. Ce serait peut-être plus respectueux de la remercier. Autrefois, les coïncidences de la vie me donnaient, comme à la plupart des gens, une idée de hasard, de rencontres fortuites ; aujourd'hui, j'y vois la volonté consciente des dieux qui nous gouvernent et elles me semblent infiniment plus curieuses et plus intéressantes. Cette dernière a été pour moi une précieuse leçon, elle m'a permis de prendre une idée

plus juste des procédés de la nature. Je m'étais imaginé qu'un grand coup de fortune devait produire chez la créature une explosion de joie et j'avais toujours désiré en être témoin. Un jour même, j'étais allée acheter des croissants chez un boulanger de la rue Saint-Honoré, pour voir la physionomie du garçon qui venait de gagner un lot de deux cent cinquante mille francs. Je m'attendais à la trouver transfigurée. Mon espoir bête avait été déçu. Elle ne rayonnait pas du tout. Je viens d'être plus désappointée encore. Mes amis de Saint-Olaf n'ont pas l'air de se rendre compte qu'ils ont passé de la médiocrité à la richesse. Il faut croire que la conscience d'un changement heureux ou malheureux n'arrive à l'âme que peu à peu... et cela sans doute, afin que ses effets soient amortis. Je suis persuadée, du reste, que nous exagérons toujours, non seulement, le bonheur et le malheur d'autrui, mais le nôtre même.

Hier matin jeudi, Édith et moi devions aller à Londres par le même train que Rodney. En conséquence, nous étions descendues au déjeuner toute chapeautées. Le courrier arriva très en retard, vers la fin de notre repas seulement et il n'apporta que les journaux et une lettre pour madame Baring, — une lettre oblongue cachetée de cire. Elle la tourna, la retourna, comme si elle ne connaissait pas l'écriture de son correspondant. Subissant inconsciemment l'attraction que le récepteur d'une missive exerce toujours, j'observai mon hôtesse. Je vis son visage pâlir, ses doigts trembler fortement, puis son regard aller de l'un à l'autre de ses enfants avec une indéfinissable expression.

— Qu'il y a-t-il, mère ? demanda Édith qui, seule, avait rencontré ses yeux.

— Thomas est dangereusement malade...

Une onde de sang trahit l'émotion de Rodney.

— Oh ! exclama-t-il. Paralysie ?

— Une congestion cérébrale, à ce qu'écrit le recteur.

— Quel âge a-t-il réellement ?

— Soixante-seize ans.

— Mauvais pour lui, je le crains !

Sur ces paroles prononcées d'un ton bref, le déjeuner s'acheva. Madame Baring dit les grâces et nous la suivîmes dans la bibliothèque. Là, visiblement affectée, elle se laissa tomber sur le premier siège venu.

— Ne serait-ce pas mieux de remettre notre voyage à Londres ? dis-je alors à Édith.

— Oui, je le crois, me répondit-elle. Nous attendrons d'autres nouvelles.

Ceci décidé, Rodney se disposait à partir lorsque nous entendîmes les roues d'une bicyclette.

— Une dépêche, je parie, fit-il.

Et c'était une dépêche. La pâleur soudaine qu'elle causa nous en révéla le contenu. Sans un mot, madame Baring la tendit à son fils et secouée d'un tremblement nerveux, elle étreignit les bras de son fauteuil.

Le jeune homme lut tout haut :

« Le squire s'est éteint doucement ce matin à 5 h. 20, sans avoir repris connaissance.

» LYNDALL. »

Un de ces silences qui donnent la sensation de l'invisible se fit autour de nous. Les trois intéressés se regardèrent avec une expresion où il y avait de la stupeur, de l'effroi et que le mot anglais « awe » peut seul rendre.

— Je suis fâché pour M. Wilkes, mais content pour vous, chère mère, fit Rodney d'une voix un peu assourdie en repliant lentement la dépêche.

— Taisez-vous, mon enfant, dit madame Baring.

Puis comme se parlant à elle-même :

— C'est une chose si terrible, si sacrée que la mort... elle fait tout oublier.

Édith qui se trouvait debout à ses côtés se pencha vers elle.

— Mère chérie... murmura-t-elle tendrement.

J'étais horriblement embarrassée. Les condoléances eussent été fausses, les félicitations de mauvais goût. Je me contentai de presser très affectueusement une des mains pâles et glacées que mon hôtesse tenait allongée sur le bras de son fauteuil. Puis, pour mettre fin à mon indiscrétion involontaire, je me glissai vers la porte-fenêtre et je passai au jardin.

Au bout d'une demi-heure, mon amie vint m'y rejoindre.

— Il faut que j'aille à Londres pour acheter des vêtements de deuil, me dit-elle. Est-ce que cela vous ennuie de venir avec moi ?

— Pas le moins du monde.

— Nous partirons demain pour Loftshall par le train de 2 h. 40. Mère ne veut pas que vous quittiez Saint-Olaf avant dimanche. Vous savez que vous ne pouvez avoir votre chambre plus tôt à l'hôtel Claridge.

Je voulus refuser, mais Édith insista de la façon la plus pressante.

— Restez, je vous en prie, ajouta-t-elle, afin que nous ne soyons pas trop honteux de cette nécessité qui nous oblige à quitter Wimbledon.

— Eh bien, je resterai pour que vous ne soyez pas honteux, répondis-je en souriant.

A ce moment, un couple de corneilles s'abattit sur la pelouse, puis s'éleva de nouveau en jetant des cris aigus et, après avoir décrit quelques cercles, alla se percher sur un arbre voisin.

Miss Baring l'avait suivi du regard.

— Les corneilles le savent, dit-elle en baissant la voix. Pendant trois années de suite, elles sont venues inspecter Saint-Olaf. J'avais toujours pensé que nous aurions Loftshall quand elles s'y établiraient. Et ce printemps, elles y ont fait leur nid. Nous croyons qu'elles portent bonheur.

— J'espère qu'elles n'ont pas été seules à vous porter bonheur ? fis-je alors.

— J'en suis sûre, répondit miss Baring en pressant contre elle le bras que je venais de glisser sous le sien.

Nous partîmes donc aussitôt pour Londres. Pendant le trajet, je m'obstinai à chercher quelque chose d'extraordinaire sur les visages de Rodney et de sa sœur. Ils ne rayonnaient pas plus que celui de mon garçon boulanger. Le jeune homme essaya de lire son journal, mais il le rejeta bientôt sur la banquette et s'abandonna à ses pensées, des pensées qui ne devaient pas être déplaisantes. Dans un cas semblable, le mieux discipliné des Britishers n'eût pas réussi, je gage, à fixer son esprit sur la politique.

Nous descendîmes à Charing Cross, laissant M. Baring continuer vers la Cité où il devait voir son oncle et l'homme d'affaires de la famille.

La liste des emplettes qu'Édith avait emportée, nous prit plusieurs heures. Nous déjeunâmes à l'hôtel Claridge. Dans l'après-midi nous eûmes, je ne sais où, une abominable tasse de thé et, vers six heures seulement, nous rentrâmes à Wimbledon. Pendant que la voiture achevait de monter au pas la raide colline, je regardai de nouveau mon amie.

— Commencez-vous à vous rendre compte du changement qui vient de se faire dans votre vie ? lui demandai-je, poussée par mon irrésistible curiosité de romancier.

— Oui, oui, n'avez-vous donc pas remarqué avec quelle belle facilité j'ai dépensé l'argent aujourd'hui ? fit-elle avec un demi-sourire. Vous avez hâte de me voir heureuse, hein ? Cela viendra j'espère. Mais, je m'aperçois que le sang est plus épais que l'eau, comme nous disons en anglais. Notre cousin a été un assez mauvais parent, eh bien... je sens sa mort... et il me serait impossible de me réjouir.

L'expression des beaux yeux bleus tournés vers moi ne me laissa aucun doute sur la sincérité de ces paroles.

— Vous souvenez-vous de Loftshall ?

— Parfaitement. Du temps de George Wilkes, le frère aîné, nous y faisions de longues visites. Lors de la dernière, j'avais quatorze ans déjà. Cher cousin George ! c'est lui qui m'a mise à cheval... Nous étions de bien bons camarades. Voyez-vous, continua mon amie en baissant la voix, Thomas a aimé

ma mère qui était fort belle. Elle lui a préféré mon père. Il n'a jamais pardonné ni à elle ni à lui.

— Je crois qu'un Anglais ressent plus profondément qu'aucun autre homme ces sortes d'échecs, dis-je alors.

Non sans surprise, je vis comme une onde d'émotion passer sur le visage de miss Baring.

— Oh ! il n'y a pas de doute. Une défaite quelle qu'elle soit lui est intolérable.

— C'est bien heureux que Loftshall ait été un fidéicommis.

— Assurément. Cependant, je ne veux pas croire que la rancune de M. Wilkes eût été jusqu'à nous en dépouiller au profit de la branche collatérale qui a fait souche en Amérique. Mère, seule, aura le droit de changer la ligne de descendance ; mais elle ne le fera pas. Loftshall passera d'abord aux mâles, à Rodney qui ajoutera le nom de Wilkes à celui de Baring. Par je ne sais quel arrangement, une partie de la fortune n'est pas liée. Elle devrait revenir à mon frère Jack et à moi ; si nous n'en sommes pas dépossédés, je serai une vieille fille riche voilà tout. Nous saurons cela après demain.

Sur ce mot, la voiture franchit la grille de Saint-Olaf.

Madame Baring dîna chez elle. Je devinai que les domestiques étaient au courant. Il y avait dans l'atmosphère de la maison une surexcitation mal contenue. La femme de chambre qui servait à table en avait perdu un peu de sa raideur d'automate. Elle lançait de furtifs regards vers ses maîtres et tendait ses oreilles visiblement. M. Baring avait télé-

graphié aux Talbot, écrit à Ruby, vu son oncle, conféré avec l'homme d'affaires de la famille. Tout cela n'avait pas laissé que de lui donner la conscience de sa nouvelle position. Bien qu'il se contînt admirablement, le son de sa voix, ses gestes trahissaient de temps à autre son exultation intérieure. Évidemment, il sentait qu'il avait fait un pas vers la fortune.

Après le dîner, nous nous promenâmes assez longtemps dans le jardin. Jamais il n'avait été aussi embaumé, jamais ses tilleuls, ses acacias, ses belles-de-nuit, ses roses n'avaient cédé aussi généreusement leurs parfums. Et la pensée que ses arbres, ses fleurs, ses oiseaux allaient passer en d'autres mains me causa une peine enfantine, un peu ridicule même. Nous rentrâmes pour prendre notre dernière « night cap », littéralement bonnet de nuit, la boisson que l'on prend avant de se coucher. Avec toutes les visions de grandeur, les images de maisons seigneuriales qui, depuis le matin, hantaient mon cerveau, la simplicité et la pauvreté de la bibliothèque me frappèrent. Elle ne me parut ni moins intime, ni moins charmante ; mais en regardant les deux jeunes gens, je fus obligée de convenir qu'elle était un cadre trop mesquin pour leurs figures aristocratiques.

Je me laissai tomber assez lourdement dans mon fauteuil.

— Les jeux de la destinée ne sont-ils pas bien curieux, dis-je alors. Ce matin, Édith, vous vous apprêtiez à aller à Londres pour faire l'acquisition d'un chapeau vert.

— Bleu, rectifia mon amie.

— Bleu, répétai-je docilement, et c'était après tout un chapeau de deuil que vous deviez acheter.

— Oui, et mes projets pour l'été, la mer, l'Écosse ! Quelle peine ne me suis-je pas donnée pour arranger tout cela !

— La voilà la liberté humaine ! Qu'en pensez-vous, monsieur Baring ?

Le jeune homme qui se promenait de long en large vint se placer le dos à la cheminée et, avec un sourire moqueur :

— Vous avez jubilé intérieurement aujourd'hui, hein ? Je l'ai bien vu du coin de l'œil. Vos théories me sont revenues plusieurs fois à l'esprit. Tout cet inattendu semble les justifier dans une certaine mesure. Du reste, puisque nos mouvements sont combinés avec ceux d'autres individus, mouvements que nous ne connaissons pas, il faut bien admettre que notre liberté est fort restreinte ; mais de là, à croire comme vous, que nous n'en possédons aucune, que nous sommes de simples facteurs, il y a loin.

— Songez-y donc, une liberté partielle serait cruelle, odieuse, impossible. Elle nous rendrait semblables à des hannetons attachés par la patte qui, malgré leurs ailes, ne pourraient aller et venir que sur la longueur de leur fil.

— Mais il en est ainsi, je crois.

— Pas du tout, nous sommes dirigés tout simplement.

— Par des dieux aveugles, alors. Comment expliquerez-vous ces contremarches, ces machines arrière, ces poursuites vaines auxquelles ils nous obligent ? Ainsi la volonté qui suggérait à Édith tout un

plan pour l'été, qui lui inspirait le désir de s'acheter un chapeau vert.

— Bleu, corrigea de nouveau miss Baring.

— Bleu, si vous voulez. Cette volonté ignorait donc l'avenir tout proche ?

— Non, elle ne l'ignorait point ; mais nous ne devons pas travailler pour nous seuls en ce monde. Avec l'intention d'aller à la mer, votre sœur a fait diverses emplettes, elle s'est commandé entre autres deux costumes de flanelle. Elle a ainsi donné de l'ouvrage à quelqu'un. La location d'une maison en Écosse a mis en mouvement plusieurs personnes, nécessité tout un échange de lettres, que sais-je encore ?

— Mais ce chapeau bleu... ce chapeau bleu... fit Rodney les yeux brillants de taquinerie.

— Eh bien, elle y a pensé, elle l'a imaginé, il l'a occupée. Il faut toujours qu'il y ait du grain sous la meule, la nature le sait bien.

Rodney se mit à rire.

— Pas mal trouvé... pas mal.

— Plaisanterie à part, continuai-je, l'objection que vous faites m'a longtemps gênée. Je ne pouvais m'expliquer les espoirs nourris puis déçus, les projets qui n'aboutissent pas, les rêves irréalisables, les insuccès, les blocs jetés sur notre route. Maintenant, je me rends compte qu'ils ne sont jamais, jamais inutiles... ni à nous-mêmes, ni aux autres, qu'ils servent à la vie. Nos succès sont les succès des dieux, nos défaites sont les leurs aussi. Voilà qui consolera l'humanité quand elle sera plus éclairée.

— C'est vexant en diable de ne pouvoir com-

prendre l'œuvre dans laquelle nous sommes engagés !

— Si nous arrivions à la concevoir avec nos facultés de Terriens, elle serait plutôt infime. C'est déjà joli de sentir que cette œuvre est divine, éternelle et que nous en faisons partie. Là, vous m'aviez mise dans le coin, en suis-je sortie ?...

— Oui... oui, fit M. Baring d'un air pensif, mais à considérer ainsi les choses, tout devient tellement immense...

— Tout est immense, même notre petitesse, répondis-je avec conviction. Pour passer de l'abstrait au concret, soyez sûr que si j'ai jubilé aujourd'hui, comme vous le dites, c'était moins parce que l'événement de ce matin me donnait raison, que parce qu'il mettait votre mère en possession de Loftshall.

— « Dear mater », fit le jeune homme avec une expression tendre, elle n'aura plus besoin de retourner vingt fois les shillings avant de les dépenser.

— Et pour vous, Rodney, Loftshall sera le pied dans l'étrier, ce sera aussi Ruby, si je ne me trompe.

Une belle couleur monta au visage de mon hôte.

— Ce sera Ruby, assurément.

— Et pour moi, ce sera Dick ! ajouta mon amie avec un petit rire amer et ironique. Cher Dick ! Il aura au moins un box digne de lui.

— Jack ne se doute guère de la surprise qui l'attend au débarqué. J'ai envoyé à tout hasard une dépêche à Montréal ; mais il est en route, il revient par l'Amérique qu'il est en train de visiter.

C'est curieux, continua M. Baring, je n'ai qu'un souvenir assez vague de Loftshall ; mais son boulingrin, l'emplacement de l'ancien jeu de boules

m'est resté nettement dans la mémoire. Notre cousin George nous avait appris à le considérer comme un endroit sacré, il l'entretenait avec un soin religieux.

— Je suis sûre que vous aimerez la vieille demeure, me dit mon amie. C'est une authentique maison Élizabeth avec la forme de l'E posé à plat. Vous viendrez la voir avant de quitter l'Angleterre. Avouez que vous en mourez d'envie.

— Je l'avoue parfaitement.

— A la bonne heure ! Je serai sans doute obligée de revenir plusieurs fois à Wimbledon, mais je me logerai avec vous à l'hôtel Claridge. Rien ne m'aidera mieux à prendre conscience du poids nouveau de ma bourse. Quand vous aurez assez de Londres, je vous emmènerai à Loftshall.

— Il me semble que si j'étais vous, je regretterais beaucoup ce joli Saint-Olaf.

— On voit bien que vous n'y avez pas passé votre jeunesse, répondit miss Baring en souriant.

Rodney avait préparé soigneusement comme d'habitude nos respectives « night caps » du soda teinté de whisky. Nous prîmes ensemble nos grands verres pétillants, nous les tînmes élevés pendant quelques secondes en un toast d'amitié et de bons souhaits. Je me retirai ensuite pour laisser les jeunes gens parler de leurs affaires. Sur le seuil de la bibliothèque dont Rodney tenait la porte ouverte, je me retournai et le charmant tableau vivant s'imprima à la fois dans mon cœur et dans mon cerveau.

Et c'est moi qui ai conduit mes hôtes à la station, qui les ai mis en chemin de fer ! Ils m'ont fait mille excuses de me quitter. Nous étions tous passable-

ment émus. Au moment où le train s'ébranlait, Édith m'a crié : « Invitez les chiens et le chat à prendre le thé avec vous ! » En me voyant seule sur la plate-forme de Wimbledon, j'ai éprouvé un peu de stupeur, puis la bizarrerie de la chose m'a fait sourire. Voilà au moins une fin de visite qui n'est pas banale, me suis-je dit.

Sur cette réflexion, j'ai rejoint la victoria louée à mon intention. Madame Baring avait exigé que je fisse une longue promenade en voiture. Je lui ai obéi, mais je n'ai vu ni la verdure, ni les fleurs, ni le paysage. Toutes mes facultés de romancier sont demeurées tendues pour imaginer la fin de ce joli chapitre. J'ai essayé de me représenter madame Baring arrivant dans cette maison où elle n'avait pas mis le pied depuis vingt ans et où l'homme qui l'avait aimée reposait dans la mort. J'aurais voulu voir l'expression des physionomies, l'accueil des serviteurs, assister aux funérailles, entendre la lecture du testament.

Aussitôt rentrée à la maison, j'ai demandé le thé et me le suis fait servir dans un angle de la pelouse, mon coin favori, un coin abrité et embaumé par un magnifique tilleul. Je n'ai pas manqué de convier les animaux ainsi qu'Édith me l'avait recommandé. Lord, le chat, un vrai Britisher s'il en fut, prend son thé tous les jours avec nous, on le lui sert dans un large bol acheté à Aix-les-Bains à son intention. Les chiens, eux, ne sont invités que le dimanche. Aujourd'hui, ils ont donc eu une surprise agréable. Je les ai servis généreusement. Comme d'habitude, ils eurent bientôt lapé le contenu de leurs tasses et alors ils demeu-

rèrent trépignants d'envie devant le chat qui, avec sa petite langue, n'était pas allé aussi vite en besogne. Ils eussent pu l'écarter d'un coup de museau, mais ils savaient bien qu'ils ne devaient pas le faire. Je voyais le reflet de la lutte sur leurs physionomies. On eût dit que Lord avait conscience du supplice qu'il leur imposait et qu'il en jouissait. Il s'arrêtait de boire, fermait les yeux à demi, puis au premier mouvement en avant de ses compagnons, il recommençait. Quand il eut fini, il se redressa, s'étira, Jack et Bob se précipitèrent sur son reste de thé et n'en firent qu'une lampée. Bob se mit ensuite à lui lécher les babines jusqu'à ce qu'un coup de griffe vînt mettre fin à cette effusion intéressée. Cette petite scène s'était souvent jouée devant moi, mais je n'avais jamais aussi bien remarqué les traits de sentiments humains qu'elle renfermait. Non, en vérité, il n'y a point de solution de continuité dans la chaîne des êtres.

Je m'attardai à mon goûter. Des couples de merles soupaient sans crainte sur la pelouse, suivis de près comme toujours par des moineaux. Je me suis demandé le motif qui amenait ces derniers dans leur sillage. Serait-ce le snobisme, la vanité d'escorter un grand oiseau ? Je promenai un long regard affectueux sur toutes les créatures qui m'entouraient, sur les beaux arbres, sur les plates-bandes de fleurs. La jolie maison reine Anne qu'éclairait le soleil couchant avait toutes ses fenêtres ouvertes, on aurait pu la croire inhabitée. Par un sentiment entièrement subjectif, il me sembla que dans son aspect il y avait déjà de la tristesse, de l'abandon. Pauvre demeure sub-

urbaine, les châtelains de Loftshall ne la regretteront-ils jamais ? Je le souhaite.

Aujourd'hui, j'ai achevé ma malle, écrit bon nombre de pages, promené Jack et Bob. Un télégramme d'Édith m'apprend que « tout est comme je le désirais », ce qui veut dire que M. Wilkes a fait un testament juste.

Demain dimanche, je dirai adieu à ce toit hospitalier où, pendant un mois entier, j'ai vécu dans une atmosphère de bonté et je sens d'avance que cet adieu me serrera le cœur très fort !

LONDRES

Londres.
Hôtel Claridge.

Changement de décor ! Oh ! il y en a eu dans ma vie !... et de laids, et de jolis, et de tristes et de gais ! Ce matin, c'était une demeure familiale et amie ; ce soir, c'est l'hôtel banal et froid. Comment je m'y adapte, comment je m'y retrouve, c'est un mystère pour moi-même. Je crois cependant que cela représente un petit tour de force de la nature.

Défaire et refaire sa malle, c'est tout bonnement s'étendre et se rétrécir ! Quand on sort ses vêtements, les objets qui vous continuent, qu'on les étale autour de soi, on s'étend ; quand on les réintègre dans leur boîte, on se rétrécit. Le comique de ces deux mouvements m'a frappée aujourd'hui pour la première fois et il m'a donné un bel accès de gaieté. En arrangeant plumes et papiers sur ma table à écrire, j'ai dit tout haut : « Je m'étends ! je

m'étends. » Cela me semblait irrésistiblement drôle. Cette fois, je me suis étendue bien à l'aise, dans une belle chambre bleue à deux fenêtres et dans un grand cabinet de toilette. De temps à autre, la Providence m'accorde un peu de ce luxe, de ce confort que j'ai toujours aimé... oh ! pas souvent. Évidemment, elle a ses raisons pour ne pas me gâter trop.

Un séjour à l'hôtel Claridge n'était d'abord pas entré dans mon programme de voyage. Et puis, au mois d'avril, comme je prenais le thé chez Ritz, le chef de réception est venu m'annoncer qu'il en avait obtenu la direction et m'engager à y descendre lorsque j'irais à Londres. Je le lui ai promis et m'y voici très bien installée par ses soins. Pourquoi, oh ! pourquoi ai-je été amenée dans ce solennel et aristocratique hôtel Claridge ?... nous verrons bien...

Oui, cela a été pénible ce départ de Saint-Olaf, très pénible... et dire qu'un mois auparavant, j'en avais franchi la grille en étrangère ! Jack et Bob étaient sous le porche. Jusqu'au dernier moment, ils m'ont dit mille choses affectueuses avec leurs bons yeux et leurs queues. Quand ils ont vu la voiture s'ébranler et m'emmener, leurs physionomies se sont couvertes. Le chat, qui sommeillait les pattes repliées, s'est contenté d'ouvrir les yeux. D'après les ordres laissés par mes hôtes, la femme de chambre m'a accompagnée jusqu'à Londres et le jardinier m'a remis une magnifique gerbe de roses.

En arrivant à l'hôtel, j'ai trouvé un télégramme d'Édith me souhaitant la bienvenue, les cartes de trois personnes de ma connaissance, l'une entre autres de madame Nerwind, l'amie de Ruby Talbot.

En Angleterre et en Amérique, l'usage veut que les résidents fassent visite à ceux qui arrivent.

Toutes ces choses, fleurs, télégramme, cartes, réchauffent l'atmosphère et me font sentir que je ne suis pas tout à fait perdue dans ce Londres immense, elles me font sentir surtout la sollicitude *vivante* du pouvoir que je sers et qui les a dirigées vers moi. Je souris de nouveau. Me voici répétant avec une conviction scientifique, les paroles que la foi intuitive met dans la bouche du prêtre... paroles qui m'avaient toujours agacée et que j'avais crues vaines religieusement. Si, comme on l'affirme, tous les chemins mènent à Rome, tous les chemins, bien plus sûrement mènent à Dieu.

Londres.

Londres ! Je l'avais toujours vu avec des amis en babillant, distraite par ceci ou par cela. Il m'avait laissé l'impression de quelque chose de colossal ; je l'avais quitté mécontente avec le regret de ne pas le connaître mieux. Cette fois-ci, j'ai voulu le voir à mon aise et seule. Quelle joie d'errer à l'aventure dans cette métropole de cinq millions l'habitants ! Une foule de souvenirs emmagasinés à chacune de mes visites précédentes se réveillent et me guident. Il me semble que je suis affectée à la manière du récepteur des ondes hertziennes. Si j'étais l'objet du même procédé, cela ne m'étonnerait pas.

Parmi les agglomérations humaines, Londres et Paris sont assurément les plus intéressantes, celles

vers lesquelles convergent le plus de pensées, le plus de curiosité. Elles représentent deux des grandes races du globe, deux sexes, deux tempéraments et elles se font curieusement valoir l'une et l'autre. Je m'en aperçois en les comparant.

Londres est anglo-saxon, masculin, protestant. Paris est latin, féminin, catholique. Il y a bien là de quoi leur faire des âmes diverses... et elles sont diverses leurs âmes !

La surface de Londres, plutôt plate, est dominée pour ainsi dire par la Cité, la prison de Newgate et la cathédrale de Saint-Paul, par le commerce, la loi, la religion. Paris, lui, — comme je regrette de ne pouvoir dire « elle », — a une couronne de monts dont les sommets portent une basilique, un moulin aux ailes folles, un panthéon, les champs de ses morts, les canons de sa défense. Est-ce assez symbolique de féminité cela ?

On trouve Londres beau ou laid, selon sa mentalité. Il exerce sur moi une véritable fascination. Je sens son immensité, sa puissance, sa multitude. Son ciel bas, son soleil sans rayons, son brouillard jaune, lui donnent un aspect de grand nord qui me charme particulièrement. Les brumes dont on se plaint adoucissent ses lignes, atténuent artistement ses laideurs et en font une admirable grisaille. Elles ont, en outre, des effets saisissants, souvent elles voilent tout un pan de l'horizon ; une brise légère les entr'ouvre et on voit surgir une cathédrale gothique, un pont monumental, de hautes cheminées d'usines ; puis lorsqu'un vent violent les roule brusquement, c'est le panorama d'une ville qui se déroule devant

soi. Et dans cette fantasmagorie la nature ne se répète jamais, jamais !

Londres me donne de plus en plus l'impression de la fourmilière. Du reste, point n'est besoin de monter bien haut physiquement et moralement pour que les hommes prennent l'aspect et les proportions d'insectes. Peu importe... se rendre compte de sa petitesse est une preuve de grandeur... de grandeur future surtout. Londres est une fourmilière, oui... mais gigantesque et merveilleuse. Je vois des lignes interminables de logettes percées de fenêtres à guillotine, quelques maisons grandioses, puis ici et là des constructions plus élevées, de six, sept, neuf étages, surchargées d'ornements, particulièrement hideuses et empiétant trop sur le ciel bas. Je vois de larges artères, des rues latérales étroites et grises, un immense carrefour, Tralfalgar Square, séparant deux centres d'activité diverse, des places où se croisent et s'entre-croisent des véhicules de toutes sortes, des espaces verts, des parcs avec des fleurs, de beaux arbres, des échantillons de prairie avec des vaches et des moutons même. Je vois la Tamise qu'enjambent des ponts monumentaux, la Tamise, devenue ici un fleuve d'affaires, aux eaux sombres, portant de lourdes cargaisons et luttant contre la marée. Je vois plusieurs gros bouillonnements de vie : les docks où se trouve le maximum d'efforts physiques... la Cité, le Strand, Piccadilly, Bond Street, Hyde Park... Et dominant de pensée et de beauté ce tout colossal, je vois Westminster Abbey, le Parlement, des édifices gothiques, des cathédrales, des temples, des palais royaux, Saint-James, Buckingham. De ces lignes,

mon regard va à la physionomie de Londres. Elle me paraît sévère et terne, mais bien virile. Quant à son atmosphère morale, elle est singulièrement lourde et sèche. Je sens que beaucoup d'éléments supérieurs lui font défaut. La pensée, la jeunesse sont dans les villes universitaires, l'art y est en quantité minime, invisible presque, les églises sont fermées six jours de la semaine. En somme, ce qui s'extériorise surtout, ce sont les préoccupations d'argent, l'ambition, l'orgueil, le snobisme, des énergies puissantes, la volonté, le caractère, des passions brutales, les douleurs d'une lutte à outrance. Londres est une cité marchande âpre au gain, vénale, où l'on fabrique et où l'on adore le veau d'or. Dans cette Cité marchande pourtant on sent une âme gothique, spiritualiste, biblique, qui l'ennoblit, l'*aristocratise* davantage peut-être que le pavillon royal et impérial dont elle couvre son trafic et ses opérations. C'est à cette âme, si je ne me trompe, qu'elle doit sa véritable grandeur.

Voilà l'impression que j'ai reçue au cours de mes promenades matinales. Est-elle juste ? En tout cas, je l'ai transcrite fidèlement.

Paris, millionnaire aussi, mais trois fois seulement, n'a pas l'impressionnante immensité de la métropole anglaise. Et c'est bien la ruche ! Une ruche sous un ciel élevé, avec une belle lumière, des brumes bleuâtres, des nuages doux, des couchers de soleil auxquels la nature apporte un art infini. Ses rues sont bien percées, bordées de maisons à étages. Des avenues plantées d'arbres rayonnant en étoiles, aboutissent à des carrefours magnifiques. Son fleuve a un mouvement

joyeux et léger. Paris a des parcs aussi, des jardins, des îles de verdure, deux bois comme fond, tout un peuple de statues. Dans ses églises chaudes et vivantes, on prie sans cesse et cela fait de la spiritualité.

Comme toutes les vieilles capitales, il possède de beaux joyaux de pierre : Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, le Louvre. S'il n'a plus de rois, il a des palais encore... des palais qui sont devenus des musées où les chefs-d'œuvre immortels, les grands accumulateurs de beauté et d'art, ont remplacé l'homme mortel. Son architecture n'est ni lourde ni gothique, grecque plutôt. Tout cela donne un ensemble clair et gai qui soulève l'esprit au lieu de l'oppresser.

La physionomie de Paris est joyeuse, mobile, infiniment variée. Dans son air ambiant, il y a des courants d'idées générales. La jeunesse de son Université, de ses Écoles, y jette ses rêves ; il y a encore de l'amour, de l'idéalité, de la sensualité, une foule de choses visibles et invisibles qui attirent irrésistiblement les uns et repoussent les autres. On sent Londres, on l'aime avec sa mentalité, on sent Paris et on l'aime avec son tempérament et avec son âme.

Dans les métropoles des Terriens, il y a un noyau brillant où se trouvent des palais, des demeures luxueuses, des richesses de toutes sortes, où les individus sont vêtus d'étoffes fines et douces, parés de choses précieuses. L'éclat diminue graduellement, les maisons sont moins vastes, moins confortables, puis très pauvres, insuffisantes même. Les voies se rétrécissent, la beauté se fait rare, le visage humain devient triste, douloureux, indifférent, les corps

s'affaissent, les pas s'alourdissent, les vêtements n'ont plus ni forme ni couleur, et tout se confond dans une ombre mortelle. Elles sont ainsi maintenant nos métropoles ; mais sous l'action de l'être des êtres, la zone lumineuse ira s'élargissant de plus en plus et un jour, elle arrivera chaude et vivifiante jusqu'aux extrémités. J'en ai la conviction. Le progrès le veut ainsi.

Londres.

Une semaine à peine que je suis à Londres et, grâce à cette hospitalité que je ne cesserai de vanter, me voici entrée dans le mouvement de sa vie mondaine, j'ai été ramassée et portée par son flot pour ainsi dire.

Le matin, je me promène à pied ou en voiture. L'après-midi, visites, le Parc, quelque five o'clock et pour terminer un bridge. Je dîne à l'hôtel où le spectacle est toujours varié et intéressant. Je reste plus ou moins longtemps au salon, selon le monde qui s'y trouve, puis, je rentre chez moi où je noircis quelques feuilles de papier. Quand je m'allonge dans mon excellent lit, bien éclairé pour la lecture, j'ai la conscience de n'avoir pas tout à fait perdu ma journée. Franchement, je n'aurais aucune objection à ce que ce train-train continuât toujours.

L'hôtel Claridge est admirablement situé, en plein Mayfair, dans une véritable île de silence et de tranquillité, mais à deux pas de Regent Street, de Piccadilly et de Hyde Park.

Le quartier aristocratique du West End n'a rien

d'imposant ou de monumental, ses façades donnent sur la rue. Elles sont de gris divers, crème, jaune clair, brun rouge. — les couleurs de Londres, — ces couleurs produisent, du reste, un ton chaud qui s'harmonise bien avec le ciel et l'atmosphère. Des squares, des demi-lunes (crescents), une forme que nos voisins affectent, rompent la régularité des lignes. Les maisons sont plutôt étroites, à certains endroits elles ressemblent à des boîtes percées d'ouvertures. L'architecture trahit un goût peu cultivé, enfantin presque. Elle s'est bornée à reproduire tant bien que mal, mal plutôt, des fantaisies de propriépriétaires, des réminiscences d'Italie et de Grèce. Ces constructions baroques, ornées de portiques, de terrasses, de balcons, collées les unes aux autres, donnent l'impression d'échantillons divers. Les fleurs qui les décorent atténuent un peu la laideur de l'effet général. Ici et là, cependant, on rencontre des habitations charmantes entourées de jardins, ombragées d'arbres, des habitations de grands seigneurs, qu'en Italie on appellerait des palais. Et les équipages viennent à toute heure se ranger devant les perrons, des femmes élégantes en descendent et y montent. C'est joli et cela crée une animation agréable. Notre faubourg Saint-Germain est autrement triste, mais il a plus grand air. L'hôtel français entre cour et jardin m'a toujours paru être une demeure de riche idéale.

Les deux grands centres mondains sont Belgravia et Mayfair.

Belgravia !

Shakespeare a dit :

« What's in a name ? » « Qu'y a-t-il dans un nom ? »

Beaucoup, selon moi. C'est le vêtement de la chose et souvent le nom vaut mieux que la chose elle-même. Est-ce que la magie de ce nom de Belgravia ne se fait pas sentir jusqu'au delà de l'Océan ? Est-ce qu'il n'agit pas comme un aimant sur les millions et les millionnaires d'Amérique ? Hier, comme je traversais ce saint des saints de la société anglaise, je me suis souvenue du conseil fameux : « Stick to Belgravia. » « Cramponnez-vous à Belgravia », c'est-à-dire à l'aristocratie. Et on s'y cramponne ! Les mains âpres et souvent peu nettes des snobs et des parvenus qui se livrent à cet exercice sur sa personne, l'eussent démolie depuis longtemps si elle n'avait des racines aussi profondes et aussi bien recouvertes de terre... Ses racines n'ont pas été dénudées par une révolution comme celles de l'aristocratie française, voilà pourquoi elle est debout encore.

Belgravia et Mayfair représentent deux mentalités, deux sociétés, deux époques. Belgravia est conservateur jusque dans ses moelles, Mayfair est aussi éclectique que possible en politique, en philosophie et en morale. Belgravia est comme il faut, Mayfair est élégant et chic. Belgravia est le passé, le passé vivant, Mayfair est la transition. Quand on ne peut pas être Belgravia on est Mayfair.

Paris a dans le faubourg Saint-Germain, sur la rive gauche de la Seine, une sorte de Belgravia, comme il a aussi une sorte de Mayfair dans la région mondaine de la rive droite.

Les quartiers de Belgravia : Belgrave Square,

Eaton Square, Grosvenor Crescent, etc., ont un aspect singulièrement froid. On sent qu'il y a là un décorum traditionnel, des opinions toutes canalisées, des sentiments bien disciplinés. Les « càps » doivent y être pointues, étroites et raides ! Quand on flâne dans ces rues, il vous tombe sur les épaules quelque chose de lourd et de glacial.

Dans les beaux quartiers de Mayfair, Park Lane, Berkeley Square, Grosvenor Square, etc., les maisons ont une physionomie plus ouverte, plus souriante, leurs stores blancs ou rayés claquent joyeusement au vent, leur décoration de fleurs est plus artistique. Quelques-unes, celles de Park Lane entre autres, ont un air galant et coquet. Les meubles, j'en suis sûre, sont français, Louis XV et Louis XVI, elles sont pleines de délicieux bibelots. On y rencontre plus de « tea gowns » que de « caps ». Et si je ne me trompe, le fleuretage et le bridge y sévissent furieusement. Les romanciers y placent volontiers leurs héroïnes mondaines. Je le comprends. C'est bien là l'atmosphère qui leur convient.

En dehors de ces deux centres de fashion, on trouve dans le West End des quartiers spacieux, tout à fait province, qui donnent une impression de confort et de tranquillité.

Pall Mall a un air de correction et d'élégance masculines. Derrière les fenêtres de ses grands clubs, on voit toujours quelques figures enfouies dans de vastes fauteuils, immobilisées par la lecture du journal quotidien et ces figures vous communiquent, je ne sais pourquoi, une sensation de mélancolie et d'ennui.

Aux premières heures de la matinée, Hyde Park est délicieusement frais. Il est plein de bébés « tout de blanc habillés », de bambins et de fillettes sur des poneys et les cheveux flottants. Les convalescents, les invalides y viennent prendre l'air accompagnés d'une « nurse ». La nurse, en uniforme noir ou bleu, est vraiment une figure proéminente dans le tableau de Londres.

Vers onze heures, mondains et mondaines, Belgravia et Mayfair font leur apparition. Jusqu'à une heure ils se promènent à pied, à cheval, en automobile, en voiture, fleuretent et potinent sous les yeux de la classe moyenne, leur public habituel, un public d'admirateurs et d'adorateurs. Le lendemain, certains journaux feront le compte rendu de la parade. Ils apprendront à leurs lecteurs que la duchesse de M... avait un très seyant costume tailleur gris, lady C... une robe rouge avec un chapeau noir, que lord G... portait des lunettes bleues, et ainsi de suite. Ces importants renseignements seront transmis à Paris, pour la plus grande édification des Américaines.

Le mode de cette exhibition quotidienne n'a pas encore passé la Manche. La promenade au Bois du matin, bien qu'élégante, est plutôt intime. La bourgeoisie moyenne ne s'intéresse nullement aux faits et gestes des grands mondains. Elle professe même pour eux un mépris que je crois sincère. En tout cas, elle a trop de dignité et de fierté pour leur faire galerie.

Et dans cette zone privilégiée du West End, on voit, de temps à autre, passer d'étranges créatures,

des figures de cauchemar couvertes de loques, dont la physionomie semble éteinte à jamais. Elles ne demandent rien à personne, elles ne paraissent même pas remarquer le milieu brillant qu'elles traversent. L'autre jour, j'en ai rencontré une, dont la robe, courte jusqu'aux chevilles, avait été festonnée et jaunie par la brûlure de quelque acide. D'où viennent-elles ces damnées de ce monde ? Dans quel enfer retournent-elles ? Ne sont-elles pas poussées jusque-là pour rappeler aux rassasiés, que non loin d'eux, il y a une région de la faim, car si la métropole anglaise a la puissance du nombre, elle en a aussi l'effroyable misère. Ce rappel, je suis heureuse de le dire, est toujours entendu par quelqu'un.

La rue, proprement dite, n'est point gaie à Londres comme elle l'est à Paris. Ici les gens ont une allure ferme et dure, le regard un peu fixe comme s'ils avaient des œillères. L'activité de la foule est soutenue, mais non joyeuse. Il y a trop de lignes droites dans les silhouettes. Les boutiques font l'effet de grands déballages. Rien de gracieux ou d'artistique ne repose les yeux, les fleurs mêmes sont présentées par des bouquetières lamentables ou grotesques.

A Paris, au contraire, la rue a un charme unique d'élégance et de féminité. Elle est bourdonnante, affolée toujours un peu, mal disciplinée, mais vibrante de mille choses. Elle a des merveilles de goût et d'art, des *midinettes* allègres, des voitures de fleurs en bordure de ses trottoirs. Elle invite à la flânerie, à la causerie et elle délasse curieusement.

J'aime cependant la rue de Londres. Son mouve-

ment automatique admirablement réglé me donne une impression de force virile, de protection même. Elle est égayée par ces cabs dangereux et laids, mais rapides, qui la traversent en tous sens, jetant à droite et à gauche l'éclat de leur vernis et de leurs roues. Pendant la saison, ils emportent comme des bustes vivants de femmes et d'hommes en toilettes du soir. L'effet est bizarre. Jamais le Britisher n'est aussi bien que dans le cadre du « hansom », soit que le cigare aux lèvres il lise son journal, soit que correct et élégant il se rende à quelque réunion mondaine. C'est bien, du reste, une voiture d'homme. On y grimpe et on en saute. Le claquement de sa portière semble dire : « Filez, le temps est de l'argent. » Et ils filent !

A Londres, ce n'est pas le piéton qui attend les omnibus, mais les omnibus qui s'offrent au piéton. Cela me semble plus logique. Ils sont petits, jaunes, bruns, verts, couleur crème, bariolés de réclames. Ils forment au bord des trottoirs deux lignes mouvantes : l'une montante, l'autre descendante. L'impériale est considérée plus chic que l'intérieur. Elle donne l'illusion du mail coach. Ici, quand on ne peut pas avoir la *chose*, on en recherche l'apparence. Aussi voit-on sur le haut du démocratique véhicule, des toilettes, des ombrelles claires, des chapeaux flamboyants. Le cocher a des vêtements bien taillés, la boutonnière fleurie, un pare-poussière sur les genoux et parfois il conduit comme un vrai sportsman. En Angleterre, du reste, les cochers semblent tirer quelque orgueil, quelque distinction de leur métier. On m'a assuré que parmi eux se trouvent assez souvent

des cadets de famille. Je n'en serais pas surprise, je suis même sûre d'avoir un jour payé une course à un gentleman. Le cocher anglais est un homme de cheval, le cocher français n'est qu'un paysan incapable de voir dans l'animal autre chose qu'un instrument de gain.

Tous les étrangers sont frappés de la tenue et du grand caractère des Bobbies, comme on les appelle affectueusement du petit nom de Sir Robert Peel (Bob) qui les a organisés en 1829. Ces bons géants casqués que l'on rencontre partout où ils doivent être, surveillent et règlent le mouvement de la rue avec un sang-froid, une intelligence dignes de tous les éloges. Eux aussi, comprennent le cheval, je les ai vus souvent, pendant les arrêts un peu longs, calmer d'un mot ou d'une caresse les bêtes impatientes. Ils savent interrompre le trafic au moment voulu et, pour cela, ils étendent la main d'un geste lent qui a de l'autorité, de la noblesse même et qui est toujours obéi parce qu'il est toujours fait à temps. Nos petits sergents de ville piétinant nerveusement sur les refuges, coupant la file des voitures à tort et à travers, sans égards pour les cochers et les chevaux, lançant quelquefois, par pur besoin de parler, un inimitable : « Allons ! roulez ! » me fournissent un autre exemple de la différence du tempérament anglo-saxon et du tempérament français.

J'ai eu l'occasion de voir les Bobbies dans trois terribles coups de feu : au mariage du duc d'York, au dernier Jubilé de la reine Victoria et au couronnement du roi. Je n'ai pas cessé d'admirer leur sang-froid et surtout la bonté mêlée de respect avec la-

quelle ils relevaient et soignaient les femmes terrassées par la chaleur ou la fatigue. Le second jour du Jubilé, à Kensington, l'un d'eux, s'apercevant que notre victoria risquait d'être engloutie par la foule, vint se placer derrière, une main sur la capote. Il maintint ainsi le flot vivant pendant tout le reste du parcours. À un moment, je me retournai : « Nous serions submergés sans vous, policeman », lui dis-je afin de montrer que j'appréciais ses services. Il leva deux doigts à la hauteur de son front, rougissant comme une jeune fille et de plaisir, j'en suis sûre. Le Bobby est du peuple, il incarne ses meilleures qualités et ces qualités bien canalisées donnent des forces considérables. Nos voisins le savent mieux que nous.

Parmi les bouillonnements de la vie de Londres, il en est un qui m'intéresse particulièrement, celui de la Cité. Son activité grave, silencieuse, bien réglée, excite toujours mon admiration. Ce matin, je me suis fait conduire au plus épais du trafic, à l'endroit le plus animé de la fourmilière. J'ai marché assez longtemps, regardant curieusement les rues étroites et sales, les maisons grises, le défilé des individus qui y entraient et en sortaient. Au coup d'œil superficiel, c'était laid et petit. Et pourtant, quelle grandeur réelle sous ces dehors mesquins ! Est-ce que ce n'est pas là l'axe de cette formidable machine qui s'appelle l'Empire britannique ? Est-ce que de ces logettes ne partent pas à toute heure des ordres, des commandes, des mots destinés à déplacer des fortunes lointaines ? Est-ce que des énergies étrangères n'y affluent pas en retour, y apportant la ruine ou la prospérité ?... Est-ce que les insectes humains qui y tra-

vaillent n'ont pas des millions de cellules derrière leurs fronts ? Est-ce qu'ils ne rayonnent pas sur tout le globe... par ce réseau de fils télégraphiques qui les continuent, par le réseau plus formidable des fluides invisibles au milieu desquels ils se meuvent et par lesquels ils sont mus ? Je me dis cela et toutes ces choses, ruelles sombres, bureaux, offices maussades, hommes d'affaires sordides prirent devant ma pensée des proportions gigantesques et provoquèrent en moi une sorte de respect et de fierté. Au bout d'un moment, cependant, je me sentis comme oppressée par la conscience de ces forces. J'éprouvai le besoin d'y échapper. Je repris une voiture et l'idée lumineuse me vint d'aller respirer à Richmond Park. Richmond Park! l'espace ouvert, des arbres magnifiques, des chants d'oiseaux, des lapins familiers, des biches aux grands yeux vagues, des daims faisant cercle et balançant leurs têtes d'un mouvement rythmique. Tout cela en sortant de la Cité ! Rien ne saurait rendre la fraîcheur et le repos soudain qui tombèrent en moi. Cette sensation a délicieusement marqué ma journée. Nous ne savons vraiment pas encore goûter la vie.

Londres.

Un dimanche à Londres au xxe siècle : service religieux, parade après l'église à Hyde Park, luncheon, thé et bridge chez une Américaine, dîner-parade au Carlton. C'était à ne pas croire que j'étais à quarante-cinq minutes seulement de Wimbledon, dans le même pays et à la même époque.

Hier matin, en sortant de Saint-Paul Knightsbridge où j'étais allée voir prier les Britishers, afin de sentir leur âme de plus près, j'ai suivi la foule qui se rendait à ce que l'on appelle « the church parade ». Si nous avons le goût des décorations, nos voisins ont le goût des *parades*. Chaque dimanche après l'église, des gens de toutes les conditions, de tous les quartiers, des environs de Londres même, semblent poussés, dirigés inéluctablement vers un certain point, vers Hyde Park. Ceux-ci viennent pour se montrer, ceux-là pour regarder. Qui a le plus de plaisir, les acteurs ou les spectateurs ? Je me le demande. En tout cas, les uns et les autres y trouvent sans doute des satisfactions spéciales. Les femmes sont en toilettes du dimanche, les hommes en redingote. Pas de voitures. On se promène à pied, de long en long, d'un mouvement lent, particulier, où il y a comme une solennité rituelle. Cela dure une heure, puis la foule se désagrège peu à peu, se disperse, s'évanouit. Huit jours plus tard, elle sera ramenée au même endroit et répétera le même geste. Cette étrange performance dominicale, une très ancienne institution, m'avait toujours paru grotesque. Hier, elle m'a tout à coup causé une sorte de saisissement. L'idée m'est venue que j'assistais peut-être à une très intéressante opération de la nature, à un de ces amalgames dont elle tire des éléments nouveaux et nécessaires. Sous cette suggestion, je me suis mise à observer avec autant d'intensité que possible le spectacle que j'avais sous les yeux. C'était un mélange fantastique de grande aristocratie, de haute bourgeoisie, de bourgeoisie moyenne et petite, de peuple,

de bas peuple, de vagabonds et de parias. Toutes ces créatures humaines, de classes diverses, semblaient pressées les unes contre les autres ; en réalité, elles étaient séparées par de telles distances que, pour les franchir, il eût fallu plusieurs générations. Elles n'avaient pas l'air de fusionner. Cependant, je me suis vite aperçue qu'elles s'impressionnaient mutuellement. Il y avait là des regards, des fantaisies, des cœurs qui s'accrochaient, des destinées aussi sans doute. L'amour, la haine, l'envie, la jalousie, l'ambition, la vanité, une multitude de sentiments devaient s'extérioriser et activer la vie collective et individuelle. J'ai senti l'invisible travail. Il m'a rappelé celui qui se fait dans les cuves de vendange où sont jetées grappes saines, grappes touchées, grappes pourries, ce travail dont le bruit fascinait mon oreille d'enfant. Je me suis souvenue des nuées d'insectes mordorés qui bourdonnaient au-dessus des vastes récipients et, machinalement, j'ai regardé en l'air comme pour découvrir les agents des réactions humaines. En France, dans les villes de province, il y a bien la promenade dominicale avant ou après vêpres ; mais elle n'offre rien d'aussi précis, d'aussi caractéristique. Et ces parades se répètent dans toute l'étendue de l'Empire britannique aux Indes, en Australie, en Afrique. Assurément, c'est la race qui veut cela.

En quittant Hyde Park, je me suis rendue chez madame Winthrop, à South Kensington, par des rues silencieuses et désertes qui avaient une vraie atmosphère de sabbat. J'aime Londres ainsi. Dans cette atmosphère qui le spiritualise, il me donne l'im-

pression d'une force colossale enchaînée. Le repos gai et léger du dimanche me semble fait pour Paris, le repos rigide et solennel du sabbat pour la métropole anglaise.

Le long du chemin, je me remémorai, non sans émerveillement, l'odyssée de mon hôtesse. Cinq ans auparavant, elle était arrivée à l'hôtel de C... avec un vieux courrier et une femme de chambre. C'est alors que j'avais fait sa connaissance. Elle appartenait à une des meilleures familles de Philadelphie. La mort de son mari venait de la mettre en possession d'une fortune considérable. Ses deux filles, Nora et Frances, délicieusement jolies, n'avaient pas encore fait leur *début* dans le monde. Prises, comme tant d'autres, d'*aristocratiemanie*, elles avaient voulu venir en Europe et, docilement, elle les y avait amenées. Son ignorance de la vie en général, et de nos mœurs en particulier, était amusante, pathétique presque. Pas un moment elle n'eut conscience de sa responsabilité ou des dangers qu'elle courait. Un bon sens inné, un jugement droit, un flair remarquable, furent ses seules armes défensives. Après avoir passé le printemps à Paris, sans grand profit mondain, elle se rendit à Hambourg. Là, elle devait rencontrer la femme destinée à lui faciliter sa tâche, madame X..., l'Américaine qui a découvert le Vieux Monde et qui l'a pour ainsi dire ouvert à ses compatriotes. Jeune, belle, entreprenante, elle était entrée dans un certain clan de la société anglaise, et y était demeurée toute-puissante. La Providence avait fait d'elle, du reste, l'agent des mariages anglo-américains. Chaque mariage affermissait sa position et augmentait son

crédit. Elle ne manqua pas de mettre la main sur les nouvelles débarquées et de les introduire dans son cercle, cercle plus « smart » que comme il faut. Elle décida ensuite madame Winthrop à louer une maison à Londres et l'aida dans son installation. La saison venue, elle lança brillamment la mère et les filles, non sans les avoir initiées aux us et coutumes du monde londonien, à l'étiquette aristocratique et mises dans le mouvement. Par son influence, Nora et Frances furent présentées à la Cour. Elles eurent d'abord un succès de beauté et d'élégance puis, lorsqu'on sut que chacune était en possession de sa part de l'héritage paternel, soit quatre millions de francs, et avec autant en espérance, les prétendants affluèrent comme des mouches autour d'un rayon de miel.

Ce fut alors que madame Winthrop fit preuve de discernement et d'habileté. Elle sut écarter les non-valeurs, les caractères douteux. Tout en écoutant les conseils, elle usa son propre jugement et réussit à faire faire à ses filles de très bons mariages. L'une épousa le fils d'un vicomte, l'autre un baronnet, deux jeunes diplomates d'avenir. L'introduction d'une Américaine dans la société anglaise est aussi coûteuse qu'une élection .Madame Winthrop se garda bien de me dire qu'elle avait payé pour la sienne. Son ambition s'arrêta là. Elle ne voulut pas, même pour un titre, aliéner sa propre liberté. Ce qu'elle avait vu de l'aristocratie lui avait inspiré une crainte salutaire.

Après le mariage de ses filles, je lui demandai si elle comptait retourner à Philadelphie.

— Oh ! non, me répondit-elle vivement, on y est trop « bourgeois ».

Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant qu'elle avait compris le sens de ce mot.

— En Amérique, ajouta-t-elle, l'argent ne donne que du luxe et du confort et tout le monde en a. En Europe, il vous procure une foule de satisfactions et il a plus de prix. Je n'avais jamais éprouvé le plaisir d'être riche avant de venir de ce côté-ci.

La conséquence de ce raisonnement bien caractéristique fut que madame Winthrop se fixa définitivement à Londres. Elle acheta une maison, toute petite, mais charmante, à South Kensington, un simple vide-malles comme elle disait. Elle y passait six mois de l'année, le reste du temps elle voyageait et faisait d'assez longues haltes à Paris et en Italie. Elle était devenue une *bibeloteuse* passionnée. Le milieu ultra-mondain où elle vivait n'avait pas affecté son honnêteté intrinsèque... mais sa moralité. Bien qu'elle eût été incapable de commettre certains écarts, ils ne la choquaient plus. Elle fermait les yeux sur une foule de choses qu'autrefois elle n'eût pas tolérées. Elle ne se faisait aucun scrupule de jouer au bridge le dimanche. Ceci seul montrait l'élasticité que sa conscience de Philadelphienne avait acquise.

En Angleterre, quand les mères américaines ont donné leurs filles et leurs dollars, on s'aperçoit qu'elles sont vulgaires, impossibles et on les laisse de côté. Madame Winthrop elle, avait toujours sa maison pleine, sinon d'amis, du moins de familiers. L'autre jour, comme je l'en complimentais, elle haussa les épaules.

— Savez-vous pourquoi ? me demanda-t-elle.

— Parce que vous êtes très aimable et très bonne.

— Parce que j'ai un des meilleurs chefs français de Londres et un maître d'hôtel français également, qui se connaît en vins. Oh ! je ne suis plus aussi naïve que vous m'avez connue. A Philadelphie, on peut vivre longtemps sans rien apprendre ; ici, en vivant peu on apprend beaucoup.

Sur le souvenir de ces paroles et de l'amertume qu'elles trahissaient, mon cab s'arrêta devant la jolie habitation de madame Winthrop et je sonnai à sa porte. Elle me reçut avec cette chaude cordialité que le snobisme ne lui a pas encore enlevée. Pendant que nous échangions quelques nouvelles, mes yeux se reposaient avec plaisir sur ce visage de femme heureuse où persistait une expression de grande jeunesse, ses cheveux blonds étaient décolorés, les rides du sourire marquaient ses tempes, sa coloration avait un léger ton de couperose ; mais ses yeux bleus étaient limpides, sa bouche fraîche, ses chairs belles encore.

— Avec qui me faites-vous déjeuner ? lui demandai-je.

— Avec des gens très agréables. Pas facile à se procurer ici.

— Ce n'est facile nulle part.

— Vous aurez lord et lady Neville.

— Ah ! tant mieux ! m'écriai-je ravie. Lady Neville a été une de mes admirations. Il y a quelque vingt ans, à Aix-les-Bains, j'allais boire mon verre d'eau de Chasles chez le pharmacien, à la même heure qu'elle, pour le pur plaisir de voir sa beauté.

— C'est une femme dont on pense beaucoup de mal et qu'on reçoit et qu'on recherche comme si on en pensait beaucoup de bien.

— Parce qu'on la craint ?

— Parce qu'elle est une très grande dame, et qu'on ne peut guère se brouiller avec elle. Quant à moi, je ne crois pas aux histoires qui circulent sur son compte. Je l'ai toujours trouvée bienveillante et bonne. Elle me témoigne une véritable amitié, elle dit que je la repose. Je ne sais pas trop si c'est un compliment.

— Un compliment, soyez-en sûre.

— Et puis, elle est encore fascinante, je n'ai jamais rencontré une créature aussi magnétique.

L'Américaine est la première qui, par une sorte d'intuition scientifique, ait employé ainsi ce mot.

— Et lord Neville ? fis-je curieusement.

— Il est le mari de lady Neville, c'est assez.

Je regardai mon hôtesse avec quelque surprise. En vérité, elle avait beaucoup appris en Europe et son esprit s'était joliment affiné.

— J'ai invité Sir Edward et lady Herbert, continua madame Winthrop, les maîtres de Ferncross, une résidence magnifique, où l'on chasse, où l'on pêche et où l'on s'amuse. Ils ont des chevaux de race, un chenil célèbre, cinq enfants, de splendides spécimens et une nursery à donner envie d'en avoir dix. Leurs « week ends » sont fameux, on fait des bassesses pour y être invité. Avec tout cela, on peut supporter la campagne neuf mois de l'année. Quand je vois ces maisons anglaises, je ne suis pas sûre que nous autres Américaines ayons vraiment la meil-

leure part en ce monde. Nous nous agitons, mais nos cousines agissent et plus effectivement, si je ne me trompe.

— Vos tâches sont différentes, voilà tout.

— Possible. Quant à lady Herbert, elle est la seule sportswoman qui ne m'horripile pas. Aucune pose, aucune affectation, droite comme une flèche, très moderne, nouveau jeu et honnête. Elle n'est pas jolie, laide plutôt, mais personne ne s'en aperçoit. Elle fait ce qu'elle veut de son mari.

— Il n'y a pas beaucoup d'Anglaises qui puissent se vanter de cela.

— Non, en effet ; mais j'ai remarqué que l'Anglais se laisse facilement mener par sa femme quand elle est mieux née que lui et c'est le cas de Katherine Herbert. Elle est une lady, je suis sûre qu'elle vous plaira. Nous aurons aussi M. Cecil Gray, un de ces mondains qui ne sont rien, qui n'ont ni position, ni fortune, qui vont partout et dont on ne peut se passer. Les maris leur confient leur femme, les femmes les consultent et se confessent à eux. Ils connaissent tous les dessous de la *Société*, savent une foule d'histoires amusantes et choquantes. C'est un type qui m'a bien étonnée. Cecil Gray est de bonne famille, un gentleman. Il s'est battu au Transvaal et a été grièvement blessé ; cela lui a donné une auréole. On le craint un peu à cause de son esprit mordant. Je ne l'aime pas, mais...

— Mais quand on invite lady Neville, il faut l'inviter, hé ?

— Oui, il lui est très dévoué, répondit madame Winthrop, non sans un léger embarras... oh !

platoniquement et par pur snobisme. Il a vingt-cinq ans de moins qu'elle.

Puis, comme pour couper court, elle ajouta :

— J'ai prié aussi lord Kimble, mon vieux « beau ».

— Pourquoi ne l'avez-vous pas épousé, celui-là ?

— Il aurait fallu épouser ses rhumatismes, sa sœur qui vit avec lui et tout le comté... Un peu trop pour une libre Américaine. Plaisanterie à part, il est un excellent homme et pas ennuyeux. Les méfaits de « Smart Society » entretiennent sa verve. Il la critique sans merci et il la fréquente parce qu'il y trouve les meilleurs joueurs de bridge et des gens amusants. La moralité humaine...

L'entrée des convives qui arrivèrent tous ensemble m'empêcha de savoir ce que madame Winthrop pensait de la moralité humaine, et je le regrette.

Le déjeuner fit honneur au chef français de notre hôtesse et les vins, qui l'accompagnèrent, au palais de son maître d'hôtel. La révérence avec laquelle ce dernier les versa montrait bien qu'il avait conscience de leur valeur.

La petite salle à manger très féminine, l'arrangement des fleurs, le linge de table garni de guipure précieuse, les formes recherchées de l'argenterie, des porcelaines et des cristaux, révélaient le goût américain et ce goût contrastait avec les physionomies anglaises qui se trouvaient là.

Je regardai lady Neville avec cette indiscrète curiosité du romancier qui me rend honteuse souvent. Depuis Aix-les-Bains, je ne l'avais aperçue que de loin, au théâtre, dans les maisons de thé. Je vis tout d'un coup le travail à rebours que dame nature

avait accompli en vingt ans. Je constatai, non sans plaisir, qu'il avait été lent, respectueux, artistique presque. Son buste, que modelait une blouse de soie et de dentelle, était droit et fier encore. Malheureusement, ses cheveux passés au henné, ses lèvres rougies, les parcelles d'or qui se mêlaient à l'ivoire de ses dents, lui donnaient un air *raccommodé*. Ses yeux taillés en amandes, la ligne légèrement aquiline de son nez, l'arc de sa bouche, lui faisaient un profil hautain et noble et n'eût été le sourire aguichant, cynique, railleur, on eût déclaré impossibles les aventures qu'on lui attribuait. Sa physionomie était celle d'une grande amoureuse ou d'une grande farceuse. Je ne pus me prononcer, je ne sentis bien que son charme... le charme des femmes qui ont été beaucoup aimées. Comme les rayons du soleil, les rayons de l'amour subsistent longtemps après qu'il a disparu. Tant qu'ils sont là, il y a toujours un peu de chaleur et de lumière. Ils étaient encore sur lady Neville.

En se reportant du côté de lady Herbert, mon regard reçut une impression délicieuse de vie simple, saine et active. Son physique correspondait parfaitement au moral que lui avait donné madame Winthrop. Des cheveux châtains, brillants de sève, relevés au-dessus du front uni, des yeux vifs et intelligents, une grande bouche rieuse et moqueuse, le teint hâlé, des mouvements brusques, mais naturels. C'était une femme faite pour la robe courte, le cheval, la campagne, les voyages lointains.

Les trois convives masculins étaient tout à fait « smart ». Lord Neville, très petit, avait le teint

bronzé, le regard rapide, la moustache rude, quelque chose d'agressif qui l'empêchait de paraître insignifiant.

Sir Edward fit ma conquête instantanément. Il n'avait pas la raideur voulue du mondain, mais l'allure franche et libre du sportsman. Ses yeux bleu clair, — des yeux normands, — souriaient facilement et trahissaient un fond de gaieté et de belle humeur. On retrouvait chez lui ce mélange de timidité et de force qui fait le charme de l'homme du Nord.

M. Cecil Gray me déplut et m'intéressa. Son élégance paraissait presque géométrique dans sa perfection. C'est, du reste, le défaut de l'élégance anglaise. Ses traits étaient remarquablement beaux; mais son regard aigu, ses lèvres rasées, dont l'ironie rentrait souvent les coins, leur donnaient une dureté ascétique, à la fois attirante et repoussante. Cet homme-là devait conquérir les femmes en les malmenant.

Lord Kimble, lui, me parut délicieux. Ses cheveux et ses moustaches étaient couleur de neige, son teint un peu rougeâtre, ses yeux noirs, malins et vifs sous ses sourcils embroussaillés. Et dans sa personne, il avait la netteté admirable qui caractérise si agréablement le vieux gentilhomme anglais.

Tous ces convives étaient plus ou moins cosmopolites. Paris servit, comme toujours, à rompre la glace et à lancer la conversation. On ne manqua pas de me demander mes impressions d'Angleterre. Je dis que je venais de passer un mois à Wimbledon et, instantanément, il se produisit un petit courant froid

invisible, mais sensible. Avoir des amis dans la banlieue ! Ce n'est pas chic, cela ne s'avoue pas ! Madame Winthrop se hâta d'ajouter que mes hôtes étaient les Wilkes de Loftshall, une famille de comté et qu'ils venaient d'entrer en possession de leur héritage, là, pendant que j'étais chez eux.

Cette explication, ô miracle, réchauffa aussitôt l'atmosphère ambiante ; puis, quand mon Américaine avisée eut trouvé moyen de faire savoir à l'honorable *compagnie* que j'étais logée à l'hôtel Claridge, le thermomètre monta encore. Cette expérience qui me permit de saisir l'extériorisation du snobisme me ravit, mais je ne fus pas fière en constatant par la même occasion que j'éprouvais quelque satisfaction à me sentir rehaussée et par ces misérables choses. Pourquoi noterais-je l'infériorité de mon prochain et non la mienne ?... Dans cet aveu qui me coûte, n'y a-t-il pas encore le secret désir de me relever à mes propres yeux et à ceux des autres ? Oui, parfaitement. Nous sommes drôlement faits, nous, la gent humaine.

— Ah ! cela me semble bon de passer le « week end » à Londres ! dit tout à coup lady Herbert avec un accent d'intense satisfaction.

Un éclair de gaieté adoucit la physionomie de M. Cecil Gray.

— Et d'être dispensée de recevoir les Londoniens, ajouta-t-il. Eh bien, voilà qui est aimable pour nous, les habitués de Ferncross !

La jeune femme haussa les épaules.

— Oh ! vous savez tous à quoi vous en tenir sur mes sentiments. Si, aux « week ends » on pouvait

n'avoir que ses intimes, ce serait charmant ; mais il faut inviter des indifférents, d'intolérables parvenus, des ennuyeux, des ennuyés, ses ennemis même.

— Ses ennemis surtout, corrigea lord Neville.

— Quelle terrible obligation ! m'exclamai-je. Avec notre caractère indiscipliné, nous ne pourrions pas nous y soumettre comme vous le faites. Je vous admire.

— Ne nous admirez pas, dit lord Kimble, car c'est seulement à la mode, à la vanité, au besoin d'être et de paraître que nous sacrifions notre liberté et nos goûts...

— Là... là, Kimble, interrompit Sir Edward, ne nous démolissez pas en présence d'une Française et d'une Américaine.

— Oh ! les Anglais ne pensent jamais le mal qu'ils disent d'eux, fis-je alors. C'est, je crois, une manière qu'ils ont de pêcher des éloges. Par exemple, ils s'excusent volontiers de leur climat et quand on s'accorde à le trouver mauvais, ils ont l'air désappointé.

— Vous croyez ? demanda lord Kimble avec un bon sourire.

— J'en suis sûre.

— Et moi donc ! ajouta madame Winthrop.

— Je m'aperçois, continuai-je, que vous vous déplacez de plus en plus. Si votre vie n'était aussi parfaitement organisée, cela créerait un désordre inextricable. Ce « week end », dont vous avez l'habitude, est-il réellement un plaisir ?

— Oui, répondit lady Neville, lorsque vos hôtes ont du tact et de l'intuition. Alors la sympathie se développe vite entre les co-invités, une poignée de

main suffit à les mettre en communion. La brièveté même du séjour donne du zest aux amusements, aux rencontres... Par contre, il arrive souvent que vous tombez dans un milieu impossible. Et pendant quarante-huit heures c'est un grincement de dents, un hérissement intérieur qui vous donne envie de chercher querelle à tout le monde. Cette sensation m'a appris à plaindre les fleurs que l'on met pêle-mêle dans un vase.

— Quelques-unes en meurent, dis-je.

— Oh ! je le comprends, je le comprends !

Ces mots furent prononcés avec une emphase qui me surprit chez une femme aussi maîtresse d'elle-même.

— C'est curieux, me dit lord Neville, les Français sont plus remuants que les Anglais, mais les Anglais sont plus en mouvement que les Français.

— En effet, il me semble que la nature vous crie sans cesse : circulez, circulez.

M. Cecil Gray coula vers moi son regard aigu, puis railleusement :

— Elle veut nous empêcher de moisir ou de nous rouiller sans doute. Avec notre climat humide, notre mentalité paresseuse, la stagnation pourrait être dangereuse. Qu'en dites-vous, madame Pierre de Coulevain ?

— Je crois que vous avez deviné, répondis-je sérieusement.

— Allons ! j'en suis pour mes frais d'humilité. J'ai quêté, moi aussi, une contradiction aimable et je ne l'ai pas eue.

— Les Françaises, les femmes du monde, j'entends,

ont une vie moins active que nous, dit lady Herbert, insuffisamment remplie, il me semble. Je me demande comment elles ne s'ennuient pas.

— Elles se lèvent tard, mettent beaucoup de temps à leur toilette, rêvassent, musent, causent, s'éparpillent énormément.

— Eh bien, l'Anglaise qui a une position sociale ne s'appartient réellement pas. Elle appartient à son comté, à ses amis et connaissances, à ses tenanciers. Il faut qu'elle s'occupe, en outre, de sa maison, de ses enfants.

— De son seigneur et maître, ajoutai-je.

— Et souvent, il n'est pas le plus facile à contenter.

— Vous entendez, Sir Edward ? dit notre hôtesse.

— Parfaitement ; mais ceci n'est pas pour moi. J'ai la conscience d'être le moins exigeant des maris.

— Le moins exigeant des maris anglais l'est encore davantage que les autres.

— Les Américaines excitent sans cesse nos femmes à la révolte, dit le jeune homme avec son gai sourire. Je commense à trembler pour notre autorité conjugale.

— Autorité conjugale ! répéta madame Winthrop d'un ton indigné. Voilà un mot que vous n'entendriez pas en Amérique et une chose que nous ne connaissons pas.

— C'est peut-être pour vous apprendre à la reconnaître que la Providence vous envoie de ce côté-ci, fis-je, en manière de taquinerie.

— Dieu merci, je suis trop vieille pour avoir besoin de cette leçon-là.

Sur cette action de grâce prononcée avec une ferveur comique, notre hôtesse, après un regard circulaire, leva l'agréable séance et nous conduisit au salon où deux tables de bridge étaient préparées.

— La position de châtelaine, en Angleterre, n'est pas précisément une sinécure ? dis-je à lady Herbert en humant le parfum de la minuscule tasse de café turc que l'on venait de me servir.

— Une sinécure ! non, croyez-le. Si on se contentait de l'hospitalité avec tout ce qu'elle comporte ! mais tantôt c'est une jeune fille bien née et pauvre qu'il faut marier, tantôt c'est un cadet qu'il faut mettre sur le chemin d'un homme influent, tantôt c'est une élection qu'il faut préparer. Si on ne réussit pas à mener à bien quelques-unes de ces choses difficiles, adieu prestige et considération. L'année dernière, j'ai fait deux mariages superbes, obtenu un poste honorable pour un garçon qui se trouvait dans une situation critique. Je puis me reposer sur mes lauriers pendant quelque temps... jusqu'à ce qu'on ait oublié les services rendus.

— Ce ne sera pas long, dit M. Cecil Gray.

— Consolant, hé ! Et le mal, le casse-tête que tout cela donne ! J'attribue à la composition de mes listes d'invités les trois cheveux blancs que je viens de me découvrir. Jugez donc, il s'agit de mélanger défauts, qualités, esprit, sottise, caractères bons et mauvais, de manière à créer une atmosphère agréable. Le résultat n'est pas toujours heureux et c'est vexant. Et puis, lorsque Edward n'a pas autour de lui des gens amusants, il se met à penser à son écurie, à son chenil, à son élection et il ne m'aide plus du tout, je

dois me dépenser jusqu'à extinction. N'importe, conclut la jeune femme avec un brillant sourire, c'est une satisfaction de sentir que l'on fait quelque chose pour son pays, qu'on est utile, nécessaire... Mieux vaut un rôle difficile qu'un rôle insignifiant.

— Oui et avec tout cela, notre hospitalité, nos maisons commencent à prendre un mauvais renom, fit M. Cecil Gray avec un faux sérieux.

— Ah bah ! et pourquoi ? demanda Sir Edward, l'air franchement étonné.

— Nous scandalisons l'Amérique.

— By George !

— Hier, une de vos compatriotes, madame Winthrop, m'a reproché, avec une certaine véhémence, nos mœurs faciles, notre immoralité. J'ai dépensé des flots d'éloquence et de patriotisme à lui prouver que nous n'étions pas pires que les autres... meilleurs même, sans réussir à l'en convaincre. Poussée à bout, elle m'a raconté une histoire très drôle, un joyau, mais qui ne laissera pas que de nous faire du tort.

— Une histoire choquante ? demanda lady Neville.

— Légèrement.

— Alors, répétez-la.

— Mon Américaine, une très jolie veuve, entre parenthèses, m'a dit, qu'invitée à B... pour les fêtes de Noël, on lui donna, bien qu'il y eût là des duchesses, des comtesses, le plus bel appartement du château, un appartement splendide. Très flattée, presque confuse de cet honneur, elle en parla à lady C..., une de ses compatriotes. Celle-ci éclata de rire.

» — Mais, chère oie, personne n'en veut de cet appartement, lui dit-elle.

» — Il est hanté ! s'écria madame L..., saisie de frayeur.

» — Non, il n'a pas de porte de communication.

» Elle ne comprit pas tout de suite, elle l'affirma du moins. Alors, l'initiée mit les points sur les *i*, lui montra l'aménagement des autres pièces, la commodité de certains passages et elle vit clairement pourquoi on lui avait assigné l'appartement bleu... sis au fond du corridor.

— L'appartement bleu de B... ! s'exclama madame Winthrop, mais je l'ai occupé à chacune de mes visites.

Un rire fou nous secoua tous.

M. Cecil Gray s'inclina.

— L'appartement des honnêtes femmes. Mes compliments...

Notre hôtesse rougit.

— Eh bien... je n'aurais jamais...

— Ne rougissez pas, madame Winthrop, il n'y a pas beaucoup de femmes dans notre monde à qui on pourrait l'offrir, dit lord Neville d'un ton tranchant, agressif presque. C'est un très grand honneur qu'on vous a fait.

— Madame L... a, je crois, médiocrement goûté cet honneur, continua le narrateur. Je lui ai dit que s'il y avait en Angleterre, en France, en Amérique... et partout, des maisons où, à l'exemple des dieux, on favorisait les amoureux, il y en avait d'autres où ils n'étaient pas tolérés. Elle ne m'a pas cru et rien ne nous réhabilitera à ses yeux. Au fond de son indi-

gnation, il y a le dépit que trop de respect cause à une jolie femme. Elle aura toute sa vie sur le cœur l'appartement bleu de B.

— Oh ! de grâce, Cecil, pas de psychologie féminine, interrompit lady Neville en adressant au jeune homme son provocant sourire. Le bridge est plus amusant.

Sur ce, notre hôtesse encore un peu suffoquée par ce qu'elle avait entendu, nous invita à prendre place autour des réjouissantes petites tables vertes.

Dans le jeu, certains traits marquent encore la différence du caractère anglo-saxon et du caractère français. L'Anglais y apporte une rigidité mathématique, il suit la règle d'aussi près que possible ; le Français, lui, s'en éloigne autant que possible. L'Anglais donne les cartes avec un geste droit, un mouvement régulier ; le Français les donne, le bras légèrement arrondi et avec un mouvement vif. L'Anglais ouvre son jeu hardiment pour faire face à la fortune quelle qu'elle soit, le Français le tient d'une main toujours un peu crispée, le déploie lentement, soit pour savourer cette émotion de l'inconnu dont le joueur est friand, soit par appréhension. Pendant la bataille, l'Anglais est froidement impassible, ramassé sur lui-même ; le Français, nerveusement tendu. Au jeu comme dans le sport, l'Anglais traite la femme sur un pied d'égalité. Il ne lui fait aucune concession galante et attend d'elle une parfaite rectitude. Le Français est toujours plus ou moins affecté par sa présence. Lorsqu'il y en a dans une partie, il joue moins serré, moins correctement, il se laisse aller à causer, à lancer des mots drôles, ne se fait aucun scrupule de

détourner son attention et immanquablement il la rend responsable de sa défaite.

C'est toujours avec un peu de nervosité que je m'assieds à une table de bridge avec des Anglais. Hier le sort m'assigna lord Kimble pour partenaire et sa réputation de bon joueur n'était pas pour me rassurer. Pendant la première manche, je jouai avec une correction irréprochable. Peu à peu, mon naturel reprit le dessus et je me laissai aller à suivre mon inspiration. A chaque instant, un regard vif, interrogateur partait de dessous les gros sourcils de mon vis-à-vis et un sourire moqueur remuait les poils de sa moustache. Cela m'amusait, d'autant plus que la veine était avec nous. Par les fenêtres ouvertes, entrait un peu de paix dominicale. Le son des cloches, la musique de l'Armée du Salut arrivaient jusqu'à nous comme un reproche. J'en éprouvai un léger malaise. Notre innocent amusement me parut quelque chose de clandestin et de mauvais ton. En France, je n'eusse assurément rien senti de semblable. On n'imagine pas à quel point l'ambiance peut affecter l'individu.

Entre deux rubbers nous eûmes le thé. Le valet de pied londonien qui l'apporta n'eut pas l'air choqué de notre transgression. Il en avait vu bien d'autres sans doute.

— Ne vaut-il pas mieux faire un bridge le dimanche que de dire du mal de son prochain ? fit notre hôtesse en prenant place à la table de thé.

— Là ! s'exclama M. Cecil Gray. C'est avec cette raison que les femmes apaisent leur conscience. Je

l'ai entendue cent fois. Elles ne savent pas pécher honnêtement.

— Ma conscience, croyez-le, est tout à fait tranquille, répliqua madame Winthrop d'un ton un peu sec.

— Allons tant mieux, c'est plus confortable.

Notre hôtesse conduisit le cérémonial du thé avec le laisser-aller américain. Elle promena à tort et à travers ses jolies mains endiamantées au milieu de l'argenterie brillante, des porcelaines fines, dosant étourdiment chaque tasse, offrant des tartines ou des gâteaux à celui qui en était pourvu, oubliant celui qui n'en avait pas et babillant tout le temps.

— Joueriez-vous une grosse partie comme vous avez joué ce dernier rubber ? me demanda lord Kimble avec un sourire taquin.

— Non, non, assurément, répondis-je, mais quand l'enjeu est sans importance, on peut suivre ses intuitions, tenter la chance. C'est là, pour moi, le vrai plaisir.

— Les grosses parties sont terrifiantes, dit lady Herbert. On se sent liée, paralysée par la crainte de faire des fautes et on en fait. Cet hiver à Ferncross, il m'est arrivé de déclarer le sans atout avec des cartes insuffisantes... et nous avons perdu. Mon partenaire s'est oublié jusqu'à laisser échapper des mots... de vilains mots qui, ailleurs, eussent amené le poing de mon mari en contact avec sa figure. En sa qualité d'hôte, Edward a offert de rembourser la somme. Le monsieur en question n'a pas accepté, il a même fait des excuses... mais la scène a été désagréable. Pour rien au monde, je ne voudrais qu'elle se renouvelât.

— Je ne permettrai jamais que l'on joue gros jeu, dit madame Winthrop. Voilà qui mettrait ma conscience sens dessus dessous.

— Vous êtes libre, vous ; mais quand on fait partie d'un groupe quelconque, il faut suivre son mouvement. Par exemple, il y a maintenant, dans notre monde, nombre de gens qui font du bridge un véritable gagne-pain. Ils ne viendraient pas chez vous s'ils n'avaient l'espoir d'en sortir plus riches. Leur désertion en entraînerait d'autres, votre maison serait peut-être plus respectable, mais moins gaie, le mari et les amis s'en plaindraient. Il faut donc les recevoir et même les remercier, ajouta la jeune femme en mettant d'un air résigné une tranche de citron dans son thé.

— Nous vous avons communiqué notre passion pour le bridge, me dit lady Neville, on le joue partout en France maintenant.

— Oui, vous voyez là un joli exemple de transmission. Cette nouvelle folie est plutôt fâcheuse pour nous, car elle supprime la causerie et c'est grand dommage.

— Vous expliquez-vous le succès soudain et particulier de ce jeu ? me demanda Sir Edward en pliant une tartine beurrée.

— Parfaitement. « Smart Society » l'a lancé et tout le monde l'a appris par snobisme. Et puis, il n'a pas l'air d'un jeu de hasard, il est même un tantinet scientifique. Il a une allure élégante, un peu perverse. Il est chic. Cette qualité impossible à analyser est, je crois, le secret de son attraction. Il a été ensuite la transition entre le whist trop solennel et le

poker trop vulgaire. Ses combinaisons, savamment graduées par la nature, produisent une surexcitation cérébrale qui ressemble à celle du thé ou du champagne. Il restera le jeu du xxe siècle. Il est bien de l'époque des automobiles et du cake-walk. Il doit y avoir entre lui et notre mentalité présente de secrètes affinités.

— By George ! Voilà une bonne psychologie du bridge. Comment diable avez-vous deviné tout cela ?

— Ne me le demandez pas, je l'ignore absolument, répliquai-je en toute sincérité.

— Et ce jeu chic comme vous dites, ajouta lord Kimble, a été chez nous un véritable agent de démoralisation.

— Allons, allons, Kimble, ne calomniez pas ce cher bridge, interrompit madame Winthrop. Pour les honnêtes gens, il demeure inoffensif et il est fascinant.

Personne ne répliqua et notre hôtesse ne se douta pas de la satire qu'elle venait de *commettre*.

— Pas de cartes à Ferncross le jour du sabbat, j'imagine, dis-je à lady Herbert.

— Non, oh non ! répondit la jeune femme en riant. Notre comté est une forteresse d'orthodoxie. Jugez-en. Un dimanche, après le dîner, un de mes hôtes qui était au piano frappa tout à coup, par pur enfantillage, les premières mesures d'une valse irrésistible, tellement irrésistible que je tendis la main à mon mari et nous nous mîmes à la danser. Toute la jeunesse nous imita et pendant une demi-heure, nous tourbillonnâmes dans le hall malgré les protestations des douairières horrifiées. Notre transgression fut haute-

ment désapprouvée et commentée à l'office, je n'en doute pas. Le surlendemain, la femme de charge me dit, d'un air navré, que la mère de la fille de nursery était venue la reprendre parce qu'elle la jugeait en mauvais exemple à Ferncross. J'avoue que je me suis sentie assez humiliée et honteuse un peu d'avoir ainsi scandalisé ces braves gens. Je ne recommencerai pas. Je suis libre de venir chercher le diable à Londres, mais je ne peux pas l'amener chez moi.

— C'est là ce que les Français appelleraient de l'hypocrisie, n'est-ce pas ? me demanda lady Neville.

— Oui, parce qu'ils ne connaissent ni vos mœurs, ni votre esprit. A la place de lady Herbert j'agirais de même. Je me rends parfaitement compte qu'en Angleterre, vous êtes tenus à certaines abstentions. Sur le continent, par exemple, vous pouvez faire ce que votre conscience vous permet ; chez vous, vous devez faire ce que permet la conscience des autres... du plus grand nombre. Il y a là du tact et non de l'hypocrisie.

— A la bonne heure, fit lord Kimble avec une expression de plaisir, voilà qui ressemble à de la justice.

— Ce soir, au Savoy, je suis sûre de voir quelques-uns de nos voisins, comme nous, en rupture de sabbat, ajouta lady Herbert.

— Au Savoy !

— Nous y allons tous, me dit madame Winthrop.

— Je regrette que ce ne soit pas au Carlton, où je suis invitée. Ces dîners-parades sont devenus une institution à Londres.

— Dîners-parades ! répéta M. Cecil Gray.

— Ils me donnent cette impression.

— C'est bien un peu cela.

— Je suis étonnée que vous ne les ayez pas à Paris, fit notre hôtesse. Ils sont si amusants !

— L'hôtel Ritz et l'Élysée-Palace n'ont rien négligé pour les mettre à la mode. Ils ont réussi à réunir une clientèle cosmopolite au milieu de laquelle s'égarent quelques Français et toujours les mêmes. Sans que cela y paraisse, notre caractère est plus réservé, plus exclusif que le vôtre.

Cette assertion arrêta à mi-chemin le morceau de sucre que Sir Edward allait mettre dans sa tasse.

— Oh ! fit-il.

— Oui bien. Le dîner n'est pas pour nous une fonction d'apparat ou une fonction animale. C'est un repas et nous aimons à l'assaisonner de causerie, de saillies, de gaieté, d'une foule de choses qui ne sont pas faites pour la galerie.

— Pour le cabinet particulier plutôt, hé ? fit malicieusement M. Cecil Gray.

— Parfaitement. Chez nous, « Smart Society » dîne et soupe beaucoup au restaurant, mais toujours dans une certaine intimité. Le restaurant est bien français, mais l'hôtel est anglais. Notre haute aristocratie croirait déchoir en s'exhibant en public. Si nous avions une cour, nos Princes et nos Altesses ne dîneraient pas comme les vôtres dans une salle commune.

— Oh ! nous sommes très différents, il n'y a pas de doute, dit lord Neville, et le pire est que nous ne nous connaissons pas encore...

— Nous avons déjà fait un grand pas les uns vers les autres !

— Pourvu que notre bonne entente dure ! ajouta lord Kimble. Avec cette satanée politique...

— Oh ! de grâce, laissons de côté la politique, interrompit madame Winthrop. Faisons un autre rubber plutôt !

Et nous fîmes un autre rubber. Je quittai la table du bridge plus riche de trente shillings. Lord Kimble s'offrit à me reconduire dans son cab et me déposa à l'hôtel Claridge.

Les amis qui m'avaient invitée étaient logés au Carlton et comme ce sont des Américains à qui il faut les meilleures choses, leur table habituelle était admirablement placée. Nous avions devant nous comme une vaste scène de théâtre où acteurs et actrices dînaient par groupes. La chambrée était des plus brillantes. Mon hôtesse avait passé toute la saison à Londres, elle connaissait les hauts personnages qui se trouvaient là pour les avoir vus souvent dans cette même salle. D'une voix respectueuse, avec une satisfaction visible, elle me les nomma. Cette Américaine me faisant les honneurs de ces ducs, comtes et marquis de l'Empire britannique, me parut irrésistiblement drôle. Je commence à saisir le sel de la vie, — le sel que renferment certains faits et je puis rire avec les dieux.

Pour cette parade au restaurant, grands seigneurs, grandes dames, parvenus, millionnaires, avaient mis, comme on dit plaisamment en anglais, leur peinture de guerre. Ce mot qui me vint à l'esprit éveilla ma curiosité et je me pris à détailler la peinture de

guerre des mondains au XXe siècle, comme si je ne l'avais jamais vue. Celle de l'homme manque d'éclat ; mais elle me parut très virile et, par sa sobriété même, elle s'éloigne de la peinture primitive. Celle des femmes, au contraire, s'en rapproche terriblement. Du maquillage encore, du noir aux sourcils, du rouge et du blanc sur le visage. Des chevelures ondulées, frisées, augmentées de postiches. Sur la tête, des tiares, des aigrettes, des plumes ; comme ornements, des colliers, des boucles d'oreilles, des bracelets, des gemmes plus ou moins précieuses. Puis les épaules nues, le reste du corps jalousement et richement habillé d'étoffes chatoyantes. Pour la première fois, les robes découpées dans le haut, allongées dans le bas, m'ont semblé grotesques. Je me suis demandé si ce morceau de nudité ne serait pas un memento du passé que nous impose l'ironique nature. Et en songeant aux siècles, aux efforts qu'il avait fallu pour amener la parure féminine à ce degré de perfection, j'ai éprouvé un véritable sentiment de respect et d'admiration.

Je notai tout ce qui différenciait extérieurement ces mondaines anglaises et ces mondaines américaines. Chez les Anglaises, des formes imprécises, des cous d'une rondeur grecque, des épaules tombantes, des robes « floues », un goût bizarre, beaucoup d'art et plus encore d'artifices... une distinction innée, la beauté rare, mais idéale. Chez les Américaines, de jolies lignes mises en relief par des robes trop parfaites, plus de chic que d'élégance, une beauté brillante et jeune. Chez les Anglaises, le charme de l'expérience ; chez les Américaines, le

charme du naturel. Telles quelles, il m'a semblé que ces cousines rivales pouvaient lutter avec des chances égales de succès. Dans cette salle du Carlton, elles m'ont fourni l'occasion d'une étude comparée du fleuretage anglais et du fleuretage américain. Celui de l'Anglaise était doux, tendre, savant et dangereux. Celui de l'Américaine était impérieux, rude, impertinent. Du reste, dans l'attitude de l'Anglaise vis-à-vis de l'homme, il y a toujours une inconsciente adoration, l'adoration du tempérament. Dans l'attitude de l'Américaine, il n'y a qu'une très consciente adoration d'elle-même. A la table voisine de la nôtre, une d'elles était en train de faire sentir le mors et la bride à un beau garçon anglais et, à chaque instant, je le voyais rougir de dépit et de colère. Ces signes de rébellion semblaient exciter la coquetterie de la jeune femme et sûrement elle s'amusait.

Le neveu de mes hôtes, un gamin de dix-huit ans, se mit à dire tout à coup :

— Pourquoi diable les Anglaises coulent-elles ainsi les yeux ? Les Américaines ne font aucune de ces mines !

— Et vous aimez mieux leur manière ? demandai-je en riant.

— Oui, c'est plus franc de jeu, plus « sport ».

Je fus charmée de cette sortie qui corroborait mes propres observations.

— Comment trouvez-vous cette exhibition ? continua Charley Ford, l'œil allumé de curiosité jeune.

— Très intéressante, et vos compatriotes y font bonne figure.

— N'est-ce pas ? Regardez lady M..., ma parole ! Elle a l'air d'une vraie pairesse !

— Vous vous y connaissez ! s'écria mon amie. Une pairesse de Chicago ! Pas de famille, pas de traditions. Cela se voit, de reste.

Les traditions ! c'est le dernier mot mis en circulation par les Américaines.

— Après tout, ajouta madame Ford d'un air sage, les choses qui ne s'achètent pas sont les seules qui aient de la valeur.

— A condition qu'on possède toutes celles qui s'achètent, riposta le mari avec humour.

Dans les groupes des dîneurs, on n'avait pas l'air de causer, on échangeait des remarques, et on s'entre-regardait beaucoup et on rayonnait plus ou moins selon le succès qu'on obtenait. Pas une parole n'arrivait jusqu'à moi, mais je parvenais à lire quelques bribes de tous ces romans qui marchaient à la fois. Ah ! il y en avait là, de la copie ! Et dans cette salle banale, une lutte intense se poursuivait, lutte entre fumets et parfums, entre l'éclat des gemmes diverses, entre les couleurs, entre la beauté et la laideur, entre les représentants de deux nations rivales, entre l'orgueil de la naissance et l'orgueil de l'argent, entre la multitude des vanités surexcitées. C'était un vrai champ de bataille et sans qu'il y parut, il y avait des morts et des blessés.

En y réfléchissant, j'ai fini, je crois, par me rendre compte comment cette mode de dîner à l'hôtel s'est implantée en Angleterre.

La reine Victoria ayant été presque une reine *in partibus*, la haute société s'est trouvée comme une

troupe d'acteurs privée de direction et d'emploi Faute d'une cour pour évoluer, elle s'est glissée assez timidement d'abord, sur la scène que lui offrait certains hôtels cosmopolites. Elle y est venue exhiber ses bijoux, ses toilettes, ses titres, faire assaut d'élégance avec les petites cousines américaines. Elle y a pris un goût croissant. Les femmes se sont habituées aux adjectifs louangeux des chroniqueurs, elles ne peuvent plus s'en passer. Altesses, grands seigneurs, sont flattés du silence respectueux qui accueille leur entrée. Ils sont flattés de voir leurs noms courir de bouche en bouche. Avec un peu de finesse d'oreille, on entendrait les ronrons de leur vanité à travers leurs cols hauts et raides. Pourquoi s'en étonner ? A leur place, nous ressentirions le même plaisir. Il me semble injuste d'attribuer à une personne, à une classe ou à un peuple des défauts qui sont tout simplement humains.

La haute société anglaise est ainsi devenue, sans le vouloir, une réclame vivante pour les hôteliers, et les parades au restaurant sont entrées dans les mœurs. Je me demande si elles ne serviraient pas les desseins de la nature ? Elles ont lieu, non seulement à Londres, mais à Rome... à Rome de toutes les villes ! et elles semblent données surtout au bénéfice des Américaines. Il fallait un terrain neutre pour la rencontre du Vieux Monde et du Nouveau Monde, les dieux ont choisi celui de l'hôtel. A première considération, on ne devine pas trop ce que les Américaines ont à gagner à voir dîner les rejetons plus ou moins authentiques des vieilles races d'Europe, à contempler les bijoux plus ou moins héréditaires ; mais elles en reçoivent probablement des impressions

nécessaires, elles-mêmes en donnent d'autres en échange. Pour produire quoi ?... C'est le cas de dire : Dieu le sait ! et lui seul le sait ! En attendant, ce dimanche profane a provoqué en moi une multitude de pensées nouvelles, de suppositions insensées peut-être. Il m'a fourni de si nombreuses observations que j'ai de la peine à le croire perdu.

Une agréable surprise ! En rentrant de ma promenade matinale, j'ai trouvé miss Baring qui m'attendait dans le hall.

— Sans me prévenir ! m'écriai-je, et vous êtes logée ailleurs qu'à l'hôtel Claridge !

— Oh ! pour cette fois, je ne suis que de passage à Londres. Je vais à Wimbledon, afin de choisir les objets qui doivent être expédiés à Loftshall, conclure l'achat de Dick et l'emmener avec le reste de la ménagerie.

— Je m'en réjouis pour lui.

— Réjouissez-vous aussi pour moi : sa possession me donnera plus de plaisir que celle d'un joyau de prix. Et je vais pouvoir tenir toutes les promesses que je lui ai faites !

— Vous avez l'air de le considérer comme un fétiche.

La contraction soudaine que ce mot amena aux coins des lèvres de mon amie me fit croire qu'il avait touché quelque point sensible.

— Un fétiche !... oui, c'est cela, fit-elle avec un de ces sourires nerveux qui me donnent l'impression de sourires blancs.

Nous avons déjeuné ensemble et causé. Je n'ai pas manqué de la questionner sur l'arrivée à Loftshall.

— Nous étions très émus, vous l'imaginez bien, me dit-elle. Les domestiques nous attendaient dans le hall, la femme de charge nous les a présentés. Nous nous sommes rendus tout de suite auprès du mort. Son visage avait une belle expression de paix. Il était déjà dans son cercueil ; nous ne pouvions plus rien faire pour lui qu'une prière. Les funérailles et la lecture du testament ont eu lieu le lendemain. Comme je vous l'ai écrit, tout ce qui ne fait pas partie du fidéicommis, — des immeubles dans la Cité, — sera divisé entre Jack et moi. Je serai beaucoup plus riche que je ne le pensais.

— Ce n'est pas désagréable.

— Non... à dire vrai, nous sommes encore un peu étourdis de ce grand changement.

— Votre mère doit être heureuse ?

— Je le crois. Elle reprend lentement possession du vieux nid. Elle erre dans les corridors, visite tantôt une pièce, tantôt une autre, ouvre les commodes, les armoires, examine les papiers de famille. Le contact avec tous ces souvenirs lui cause une émotion visible. Elle nous arrive souvent les yeux rougis et les mains tremblantes. Chère mater ! Dans son fauteuil à haut dossier, à la tête de cette table où tant de Wilkes ont présidé, elle a l'air si digne que Rodney s'est mis à l'appeler la « squiress ». Nous nous réjouissons de vous la montrer dans son propre cadre.

— Et vous ? Parlez-moi donc un peu de vos impressions d'héritière.

— Mes impressions d'héritière ? Eh bien, je suis contente d'être débarrassée du ménage, mère s'en occupe avec la femme de charge et je suis contente surtout, ajouta miss Baring, à mi-voix... de n'avoir plus mes bas à raccommoder.

Je me mis à rire.

— Et voilà tout ?

— Non, je jouis immensément de la campagne, de l'espace libre, du grand air, de ne plus me sentir enfermée entre des villas comme à Wimbledon. Oh ! ces villas, m'ont-elles assez oppressée !

— Êtes-vous déjà montée à cheval ?

— Pas encore. Il y a cependant huit belles bêtes à l'écurie ; mais j'attends Dick, je veux faire ma première promenade sur son dos.

— Hem ! pour une personne qui a horreur de la sentimentalité...

Édith rougit légèrement.

— C'est du sentiment peut-être, fit-elle avec une feinte moquerie. Puis d'un ton brusque : Franchement, je croyais éprouver plus de bonheur. En tout cas, les satisfactions ne me manqueront pas. Et il y a de la besogne pour moi à Loftshall. Il faut y introduire les conforts modernes, installer un tennis, reconstruire certains cottages. Oh ! j'aurai de quoi m'amuser et m'occuper pendant des années.

— J'espère qu'il y aura quelque chose de plus intéressant dans votre vie. Vous vous marierez sûrement...

Cette phrase amena un nuage sur le visage de mon amie.

— Me marier ! moi ! ma destinée ne semble guère

orientée de ce côté-là. Le premier homme qui m'a demandée en mariage est mort... le second était divorcé... dit Édith avec une rougeur légère et une ébauche de sourire. Vous avez dit un jour que la Providence avait besoin de vieilles filles, de célibataires pour une foule d'œuvres. Pourquoi n'en serais-je pas une ?

— Parce que vous n'en avez pas le physique. Je ne vous vois pas dans ce rôle.

— Mais je l'ai déjà, le rôle ! Est-ce que je le remplis mal ?

— Très mal.

— Merci. Eh bien, j'y deviendrai meilleure. Plaisanterie à part, je me vois très bien la « tante Cécile » des enfants de Rodney et de Ruby. Je me vois également une de ces réjouissantes Anglaises qui trottent autour du globe. Je ferai de beaux voyages, j'irai aux Indes, en Chine, au Japon et j'enverrai des cartes postales à mes amis... ajouta-t-elle ironiquement. Si avec tout cela je ne pouvais me passer de bonheur, eh bien, j'aurais le caractère plus mal fait que je ne croyais.

— Pourquoi, grand Dieu, n'auriez-vous pas de bonheur ?

— Je n'en sais rien. Je trouverais même que ce serait assez injuste, mais enfin ! Il n'y en a peut-être pas pour tout le monde.

— Vous avez cependant un proverbe qui affirme « qu'un chien même a son heure ».

— Je n'ai pas encore eu la mienne.

— Raison de plus pour que vous l'ayez.

— Il ne faudrait rien moins qu'un miracle.

— Il s'en fait des miracles. Une bonne catholique comme vous ne devrait pas en douter, au moment surtout où Dieu vous comble de biens.

— C'est vrai, je suis une ingrate, confessa miss Baring avec un petit sourire pathétique.

— Et Rodney, comment est-il ? demandai-je pour jeter la conversation dans un autre courant.

— Il nage dans la joie que lui cause la possibilité d'un mariage prochain. Vous savez que vous lui manquez beaucoup. L'autre soir, il m'a dit : « Je voudrais que Pierre de Coulevain fût ici pour causer. » Causer ! et je venais de passer une heure avec lui ! Flatteur ! hé ?

— Ne soyez point jalouse, ma chère. J'ai le triste privilège de pouvoir causer la vie ; vous, vous la vivez.

— Si peu !

— Quand votre frère vient-il à Londres ?

— En même temps que moi. Ruby est invitée chez madame Nerwind. Jack, que nos câbles ont enfin rejoint doit être en route. Ainsi, vous vous trouverez en famille, ajouta mon amie avec un regard affectueux.

Après le déjeuner, Édith s'est fait montrer des appartements. Elle a retenu un salon, une chambre à coucher avec salle de bains.

— Plutôt extravagant, n'est-ce pas ? fit-elle en descendant l'escalier.

— Non. Il faut bien apprendre à dépenser. Il y a des gens qui, devenus riches, continuent à économiser par habitude.

— Oh ! j'apprendrai ! étant la fille de mon père, je dois avoir des dispositions étonnantes.

Sur cette boutade, nous sommes arrivées dans le hall. Édith s'est apprêtée au départ. Je l'ai accompagnée à Charing Cross. En rentrant, j'ai ruminé notre conversation. Évidemment, elle a une peine que l'argent n'a pas dissipée. Sous l'irritation que cela lui cause, elle s'est trahie à son insu. Je suis convaincue maintenant qu'il y a *quelqu'un chez elle.* Les femmes qui ont le cœur vide n'ont pas des yeux aussi lumineux. Qui est ce quelqu'un ? Oh ! je le saurai ! Ce n'est pas sans raison qu'un lien s'est formé entre nous, puis s'est si rapidement resserré. Et n'allons-nous pas passer quelques jours ensemble à l'hôtel Claridge ! Elle et moi à l'hôtel Claridge ! C'est tellement bizarre !

Londre

Chaque nation me fait l'effet d'une plante dont la basse classe serait la racine, la classe moyenne, la tige, la classe haute, la fleur. Dans la racine, on trouve le germe de ses défauts et de ses qualités, l'ébauche de son caractère.

En Angleterre, ce que j'aime surtout, c'est le peuple. Il est fort, patient et bon, très mâle, admirablement préparé pour l'œuvre du pionnier. Son intelligence n'est ni vive ni brillante, mais solide, pratique et organisatrice. Les grandes forces sont plus faciles à discipliner que les petites. Il obéit aux lois et aux règlements avec d'autant plus de docilité qu'il pourrait ne pas obéir. Deux courants modèrent ces instincts violents et primitifs. Le premier est l'influence des classes élevées, le contact avec des gentlemen et

des ladies. Le second est sa propre spiritualité, car il a plus de spiritualité que d'idéalité. La Bible, cet accumulateur dont j'ai signalé la puissance, est pour lui une sorte de viatique qui le soutient merveilleusement. Le goût, le sens artistique, lui manquent encore. Il possède à un très haut degré la compréhension de la justice, de la liberté, l'orgueil de son individualité. C'est même là le grand obstacle aux progrès du socialisme. Il ne consentirait pas à manger dans une gamelle commune, même s'il devait y trouver une nourriture plus substantielle ou la nourriture qui lui manque. Pour son pays, il a une ambition démesurée. Aucun effort, aucun sacrifice ne lui coûteraient pour le maintenir au premier plan. Il veut à sa tête le *gentleman* le mieux né et du rang le plus élevé. Il ne serait pas satisfait du tout de se voir représenter par un bourgeois. J'ai entendu un jour une parole bien caractéristique de ce sentiment. Une Anglaise, qui revenait des funérailles de la reine Victoria, me faisait la description du cortège :

— La reine était très petite, comme vous savez me dit-elle, et placée sur une prolonge d'artillerie, elle paraissait de proportions diminutives. La vue de ce cercueil presque aussi large que long m'a donné un coup dans la poitrine. Ça, la reine d'Angleterre ! Je me suis sentie humiliée.

Cet orgueil, que j'ai pu ainsi saisir sur le vif, fait le fond du patriotisme anglais et le rend fort et redoutable.

Pour le peuple, comme pour toute la nation du reste, le roi incarne l'idée de la patrie au même titre que l'Union Jack, de là son respect et son loyalisme.

Il a aussi, je crois, la conscience que ce roi lui appartient en propre, qu'il fait les affaires du pays, les siennes, par conséquent.

Le sentiment filial que le peuple avait pour la reine Victoria était la chose la plus touchante qu'on pût voir. En vivant retirée comme elle le faisait, elle le privait de la joie de sa présence, des spectacles qu'il aime, des fêtes qui auraient activé son commerce. Il ne s'en plaignait pas, en majorité du moins. Il lui reconnaissait le droit à la liberté... et cette justice ne manquait pas de grandeur. Elle n'était point généreuse, elle pensait à sa famille plutôt qu'à lui, il ne lui en faisait aucun reproche. Quand un accident arrivait sur quelque champ de travail, elle envoyait de banales condoléances, il était content. La reine! C'était « Mother England », il la révérait. Il lui savait un gré infini d'être honnête, sans se rendre compte combien il lui eût été difficile de ne pas l'être.

Au mariage du duc d'York, aujourd'hui Prince de Galles, je me trouvais dans la foule en face du palais de Buckingham. Sur le grand balcon de parade, à droite et assise, l'air très digne et très noble, se trouvait la vieille reine coiffée d'un voile de dentelle blanche et la poitrine barrée d'un large ruban. Debout, à quelques pas plus loin, le Prince de Galles, très mâle, très sympathique, puis les nouveaux mariés très jeunes et très timides. En bas, la masse vibrante du peuple saluait ces trois générations royales de hourras prolongés, qu'il accompagnait de ce mouvement particulier du bras avec lequel il exprime son enthousiasme, — le mouvement dont on agite un drapeau. — A côté de moi, un homme de six

pieds, qui avait l'air d'un manœuvre, se mit à dire tout haut en fixant sur sa souveraine des yeux brillants d'affection :

— Chère vieille femme ! J'ai eu plus d'une suée pour elle ! On l'empêche de se montrer, on lui fait croire que nous sommes devenus dangereux. Ce sont des blagues ! Personne ne toucherait à un cheveu de sa tête.

Ces paroles m'émurent aux larmes. J'aurais voulu qu'elles arrivassent à l'oreille de la reine. Elles l'eussent peut-être étonnée, car elle avait certainement perdu contact avec son peuple. Je l'ai vu et senti lors de son Jubilé. Je me trouvais à une fenêtre de premier étage, au-dessous de laquelle un remous dans le cortège arrêta sa voiture juste en face de moi. Elle avait un chapeau convenable, ce qui ne lui arrivait pas tous les jours, et un collet de soie noire garnie de guipure blanche. Je regardais avec une curiosité avide cette femme qui pouvait dire : « Mes sujets, mon armée, ma flotte. » Elle accomplissait sa marche triomphale dans cet état de rêve qui, à certains moments, empêche de sentir la réalité trop forte. Là, en pleine apothéose, sous ce courant d'amour populaire, il n'y avait pas sur son visage un seul rayon de joie ou d'orgueil, pas un rayon de sympathie, rien que l'expression d'une timidité nerveuse. La reine d'Angleterre, l'impératrice des Indes était une timide peut-être ! et ceci expliquerait sa manière de vivre. Elle regardait cette foule dont elle était déshabituée d'un air étonné et craintif qui justifiait les paroles de mon voisin devant le palais de Buckingham. Le lendemain, à Kensington,

soit qu'elle fût rassurée, soit qu'elle se sentît mieux chez elle, sa physionomie était détendue, elle souriait maternellement aux milliers d'enfants qui faisaient haie sur son passage, et elle me parut mieux en communion avec son peuple, je m'en réjouis pour elle et pour lui. Le seul pays où il fait bon être reine et cheval, c'est l'Angleterre. En disant cela, je vante son loyalisme et son humanité.

Les basses classes aiment passionnément les cortèges, la pompe royale, le déploiement du luxe sous toutes ses formes. Par exemple, les pauvres sont flattés d'être visités par des gens bien vêtus. Ils n'ont de considération que pour ceux qu'ils jugent être des gentlemen et des ladies. Ils les distinguent avec un instinct très sûr. Une grande dame me disait qu'autrefois elle avait l'habitude de mettre ses toilettes les plus simples pour aller chez ses protégés et, qu'un jour, elle avait entendu une femme dire à sa voisine d'un ton désappointé et dédaigneux : « C'est tout ce qu'elle a à nous montrer ? » Depuis, elle s'habille pour l'East End. On vient palper la soie de sa robe d'un air connaisseur, on caresse sa fourrure, on la regarde monter en voiture sans envie, sans amertume. Le snobisme est satisfait, car elle existe déjà chez les miséreux cette faiblesse dont la nature tire ici une si grande force.

Il y a chez ce peuple une certaine disposition romanesque, un grand besoin d'émotions. Des milliers de cerveaux sont occupés à lui en fournir d'artificielles et il fait une consommation effrayante de nouvelles à deux sous, ses accumulateurs à lui ; sa nourriture intellectuelle est pauvre mais propre.

Comme s'il avait l'instinct que le mariage et la naissance ne sont pour lui que des sources de douleur, il ne les fête guère ; en revanche, il n'épargne rien pour les funérailles. Dans les basses classes, on assure la vie des enfants. Quand l'un meurt, les parents reçoivent une petite somme qu'ils dépensent et au delà souvent à traiter leurs amis et connaissances. Et on tâche toujours de faire mieux que son voisin. Phil May, le grand crayon humoristique, a saisi sur le vif cette vanité qui ira se développant dans les couches successives de la société. Son dessin représente deux pauvresses : visages ravagés, châles dont la pointe traîne à terre, chapeaux à plumes, gants noirs. L'une qui revenait probablement de quelques funérailles, dit à l'autre :

— C'était plutôt mesquin ! A l'enterrement de mes deux maris, j'ai donné des gâteaux à l'anis et nous n'avons eu que du pain et du beurre !

Quel trait de la nature humaine !

Les assurances sur la vie des enfants sont une dangereuse tentation. On a essayé de les défendre, mais les courtiers font tout de même leurs affaires.

J'ai vu le peuple de Londres dans le triomphe de la victoire de Mafeking, ce triomphe qui succédait à la peur de la défaite, son ivresse a été sauvage et brutale, au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Je l'ai vu, lors du couronnement manqué, frappé dans son orgueil, dans ses intérêts, il a été admirable de dignité et de loyalisme.

Ici, l'homme du peuple accomplit sa tâche sans élan, mais avec une persévérance obstinée. La conscience de sa force, un instinct généreux le poussent à

aider les faibles, aucun n'a le coup de main plus facile. Il s'expatrie courageusement, va fonder au loin des colonies, bâtir des cités nouvelles, planter l'Union Jack dans les endroits les plus reculés. La valeur de Tommy Atkins (le soldat) et de Jack Tar (le marin) est connue dans le monde entier. Un grand nombre aussi sont des brutes alcooliques qui roulent dans le ruisseau, y entraînent leurs familles et y meurent. Il y a davantage de ces déchets humains en Angleterre que partout ailleurs. Je me suis souvent arrêtée devant des vagabonds endormis, de grands gaillards de six pieds au poil ardent et rude, au front bas, ce sommeil de vaincu révélait la faiblesse morale et l'animalité puissante. Des tons de peau claire se voyaient encore sous leur saleté et une expression de bonté naïve et enfantine persistait à travers leur dégradation ; à les regarder, mon cœur s'est toujours empli de tendresse et de pitié. L'Hooligan m'effraye moins que l'Apache français. Dans le premier, il y a du lion ; dans le second, du tigre.

Dans ses amours, l'homme du peuple a encore beaucoup de brutalité primitive, il est le mâle sans pitié, inconscient presque. Il a cependant pour sa *bourgeoise* une affection réelle. Quand on lui parle de ses *gosses*, sa physionomie s'adoucit et un large sourire trahit sa fierté et sa satisfaction. Je me suis plu souvent à le provoquer.

Il considère la femme comme un être très inférieur. Elle fait l'éternel sujet de ses plaisanteries. Les crimes passionnels sont plus rares ici qu'en France. Je crois que le *souteneur* y est plus rare aussi.

Dans l'Ile Inconnue, l'homme du peuple fume la pipe, boit du gin, du whisky, de la bière, cela contribue à le rendre lourd et grave. Il est plutôt réfléchi et ne répond pas à la légère. La ruse est presque étrangère à son caractère. Elle lui paraît bonne pour les femmes. Il aime à foncer tout droit. Sa causticité naturelle, sa veine humoristique m'amusent extraordinairement. Sa philosophie, faite de bon sens et d'ironie, rappelle celle de Shakespeare ou, pour être juste, celle de Shakespeare vient de lui en ligne directe.

Il y a deux ans, en arrivant à Londres trois jours avant le couronnement, je demandai à mon porteur s'il était vrai que le roi fût malade.

— Madame, les rois et les pauvres gens n'ont pas le temps d'être malades, me répondit-il brusquement en jetant ma malle sur son chariot.

Je demeurai toute saisie de ce rapprochement et de l'inconsciente philosophie qui l'avait inspiré.

Le peuple a retenu beaucoup de goûts primitifs. Les organisateurs de l'Armée du Salut ont fait preuve d'une connaissance approfondie de son âme ou ont été divinement inspirés en se servant de tambours, de trompettes, de musique pour entraîner le peuple vers le bien. Ces tambours et ces trompettes ont peut-être réveillé en lui le souvenir atavique des tam-tams, il a répondu à leur appel par un instinct ancien et une œuvre considérable, bienfaisante, nécessaire a été créée. Le succès de semblables moyens me paraît très caractéristique, il ne pouvait se produire que de ce côté-ci de la Manche. Partout ailleurs le ridicule eût tué net cette secte militaire.

En Angleterre, la femme des basses classes est inférieure à la Française. Sa vie est bien plus douloureuse. Elle fait du nombre, elle ! Quand on la voit hagarde et flétrie devant un baquet de linge, entourée de marmaille, on ne songe plus à lui reprocher d'envoyer son mari au travail mal nourri et mal vêtu. Beaucoup, du reste, sont de vaillantes créatures et on se demande comment, avec deux seules mains, elles peuvent faire tant de besogne. Elles ont droit à la première place dans le martyrologe humain.

La foule anglaise est très croisée, très mêlée, le type anglo-saxon y devient de plus en plus rare. La laideur domine, une laideur souvent simiesque, les nez et les bouches trahissent beaucoup d'animalité ; mais ici et là, on rencontre des visages aux traits purs, d'un ovale parfait, d'un coloris merveilleux qui semblent appartenir à une humanité supérieure. La veille du couronnement, d'une des fenêtres du Carlton, j'ai vu passer des flots de celui que l'on nomme ici « the great unwashed », littéralement le *grand pas lavé*, ma pensée a plongé longtemps dans sa masse vivante, je me suis dit de nouveau : Oui, il est fort, patient et bon.

En France, le peuple a un tout autre tempérament. Il est féminin jusque dans ses moelles. Ses facultés supérieures sont plus développées, son caractère moins formé. Il manque d'initiative et de persévérance. Il est à la fois malléable et indocile, rebelle à la discipline comme pas un. Sa force est inégale parce qu'elle réside dans ses nerfs plutôt que dans ses muscles, et comme un enfant, il se laisse leurrer par des mots. Il y a chez lui plus d'idéalité que de

spiritualité. Le sentiment religieux lui fait défaut. Son esprit léger, incapable de concentration, ne saurait s'élever vers Dieu sans le secours de la religion. Quand il n'en a pas, il vit et meurt dans une grossière indifférence. En politique, son jugement a été systématiquement faussé. Le chef d'État qu'il nomme lui-même, il le croit du moins, n'exerce sur lui aucun prestige. Il se découvre à peine sur son passage. Un jour, aux abords de l'Élysée, j'ai entendu un ouvrier dire en voyant sortir le Président : « Après tout, ce n'est qu'un bourgeois. » Jamais il n'associera ce bourgeois avec la patrie et le drapeau. Il n'a plus rien à acclamer, plus rien qui excite son enthousiasme ; c'est aux souverains étrangers qu'il jette ses vivats. La Providence ne voudrait-elle pas ainsi déshabituer notre peuple de l'éclat des cortèges, de la pompe royale, des accessoires primitifs pour l'amener à applaudir non pas l'homme, mais ses œuvres et ses actes ? Ne serait-ce point une leçon qu'il prend ?

Le peuple anglais s'efforce de monter, de copier ceux qui sont au-dessus de lui ; chez nous, le peuple, exempt de snobisme veut, au contraire, abaisser jusqu'à son niveau les gens des classes supérieures et il hait cordialement le bourgeois. Pendant le service militaire, le pioupiou éprouve une sorte de volupté à tutoyer le fils de famille. Quelqu'un reprochait un jour son débraillé à un ex-député radical devenu ministre, il répondit que s'il changeait d'allures cela déplairait à ses électeurs... Sa grossièreté de langage, sa tenue négligée donnaient sans doute à ces derniers une illusion de fraternité... Voilà l'esprit ! Et quant

à la dignité du pays, ni les électeurs, ni l'élu ne s'en préoccupent.

Individuellement, notre homme du peuple est intéressant, curieux à étudier. Vaut-il mieux, vaut-il moins que son frère anglais ? Je ne sais, il est autre et tellement autre ! D'abord, c'est plutôt un fumeur de cigarettes que de pipe. Ses boissons sont plus variées, plus légères et lui donnent des forces et une ivresse différentes. Il est né *musard*, mais sa musarderie est souvent fertile. Il travaille avec moins d'assiduité que le Britisher, mais avec plus de soin et de goût. On le voit se reculer, pencher la tête soit à droite, soit à gauche pour juger de son œuvre tant humble soit-elle, et ce mouvement révèle l'artiste qui est en lui.

Je le crois meilleur père et meilleur mari que l'Anglais... il est plus agréable, en tout cas, dans ces deux qualités. En amour, il apporte un certain affinement et chez lui le cœur domine souvent l'animalité. Il est capable d'une affection profonde pour ses *gosses* et pour sa *bourgeoise*. Sa bourgeoise ! C'est qu'elle est une admirable créature ! Elle porte toujours la moitié ou les trois quarts du fardeau, elle protège la couvée et le foyer. Fine, vaillante, avisée, elle exerce une influence réelle sur les décisions de son mari. Il ne vote pas « avant d'en avoir causé avec elle ». Elle met de la vanité à bien tenir son homme, à lui voir des vêtements convenables. Les repas qu'elle lui porte sur le champ de travail sont tout à fait appétissants. Grâce à elle, il n'y a pas d'ouvrier plus confortable que l'ouvrier français et, sans l'alcoolisme, il n'y en aurait pas de plus heu-

reux. Par une intuition merveilleuse, elle devine quelquefois la vocation de l'un ou de l'autre de ses enfants et au prix de mille sacrifices, elle le met sur le chemin de la fortune, de la gloire même. Nombre de bourgeois sont deux fois les fils de leur mère. La femme du peuple possède des nuances d'âme que l'homme n'a pas. J'ai pu le constater bien des fois. Un 14 juillet, mêlée à la foule sur la terrasse des Tuileries, je regardais décorer la statue de Strasbourg, sur la place de la Concorde.

— Pas facile la manœuvre ! dit un ouvrier qui se trouvait devant moi.

— Non, mais cela lui fait du bien à cette jeunesse, répondit la femme.

— Oh ! la gymnastique est une bonne chose, approuva le mari.

— Gymnastique ! répéta la bourgeoise avec un accent de dédain. Je voulais dire que cela devait remuer le cœur de manier ces drapeaux et ces couronnes.

— Fallait t'expliquer !

La femme se contenta de hausser les épaules. Oh ! tout ce qu'il y avait dans ce mouvement ! J'étais secrètement ravie d'avoir saisi sur le vif ce qui fait la faiblesse du sexe fort et la force du sexe faible.

La femme et la fille du peuple sont de grandes valeurs pour notre pays et ses lois ne les protègent pas suffisamment, soit dit à sa honte.

Les étrangers sont unanimes dans leur admiration de la foule française. De fait, elle est fine, élégante, courtoise et gaie. Quand on s'y mêle pendant quelques instants, on est affecté magnétiquement par son

excessive nervosité, aucune ne dégage autant d'électricité. La foule anglaise a des poings, la foule française a des griffes et on sent que ces griffes sortiront à la plus légère provocation. Je ne saurais dire que notre peuple est fort, patient et bon, je dirai qu'il est merveilleux.

Toutes les classes de la société produisent des déchets et de la lie. En France, la lie des premières couches est peut-être moins épaisse que celle des mêmes couches en Angleterre. Elle contient plus de féminité, des poisons plus subtils, mais aussi de précieux ferments. Travaillées à nouveau, toutes deux, par les agents divins, elles donneront encore, je n'en doute pas, des résultantes diverses.

Londres.

C'est assurément dans la classe moyenne, dans la tige de la plante nation que se trouve le maximum de forces. En Angleterre et en France, les nœuds de cette tige donnent naissance à trois classes d'individus : la petite bourgeoisie « lower middle class », la bourgeoisie moyenne « middle class », la haute bourgeoisie « upper middle class ».

En Angleterre, la classe moyenne inférieure se compose, comme chez nous, de petits commerçants, de petits employés, de petits rentiers. Elle habite ces gentils cottages, tous pareils, qui rayonnent autour des villes, où il y a pour les enfants de l'espace, de l'air, un peu de verdure.

En général, la femme n'aide pas l'homme dans son labeur. Il doit la *maintenir*, selon le principe

anglo-saxon. S'il ne peut suffire à sa tâche, elle s'en trouve humiliée. Ce qui est pire, elle est fort mauvaise ménagère. Elle ignore cet art où la Française est passée maîtresse de faire beaucoup avec peu. La croissance est plus lente chez nos voisins que chez nous. Dans cette classe, les facultés supérieures sont des plus embryonnaires. Le snobisme, par contre, s'accentue sensiblement. On commence à se hisser pour regarder ceux qui sont au-dessus et les copier. A leur exemple, on discipline sa vie, on s'exerce à la correction. On fait un brin de toilette pour le dîner ou ce qui en tient lieu. On a des « week ends », on s'invite réciproquement. On commence à éprouver le besoin de changer de place. On appartient à une secte quelconque et on en paie le culte avec orgueil. On observe strictement le sabbat. On va pompeusement à l'église, le mari en redingote et en chapeau haute-forme, la femme avec sa robe la plus cossue. En dehors des affaires, la religion et la politique sont les deux principaux sujets d'intérêt. En somme, on est très simple, très ignorant et très honnête.

La petite bourgeoisie française n'a pas les mêmes caractéristiques. Elle est plus brillante, plus active et plus prospère. C'est la femme qui en est l'âme. Dans cette classe, elle est vraiment l'associée de l'homme, elle lui est supérieure souvent. En province, pendant que le mari joue à la manille ou sirote son absinthe, elle s'occupe des affaires, sans préjudice de son ménage. Elle travaille avec entrain pour remplir le bas de laine où les filles trouveront une dot, les fils un pécule, la richesse souvent et elle le remplit.

A ce degré de l'échelle sociale, nous prenons les devants en matière d'instruction. Les enfants, que l'on pousse impitoyablement à l'étude, sont plus avancés que les enfants anglais, plus développés intellectuellement, mais privés de sport, ils sont moins vigoureux et moins hardis. Dans cette classe, chez nous, on ne s'embarrasse pas de conventions. Le Français ambitionne l'aisance pour n'avoir pas à se gêner, pour se mettre en bras de chemise ; le Britisher, au contraire, l'ambitionne afin de pouvoir endosser la redingote et paraître un gentleman.

Le petit bourgeois n'a pas le sentiment religieux. Il laisse l'église à sa femme, quand il ne l'empêche pas d'y aller. En revanche, il se passionne pour la politique, d'autant plus qu'il a la conscience d'être devenu un facteur important.

Avec son industrie, son labeur acharné, cette classe enrichit la France. Elle produit aussi plus de valeurs intellectuelles que la classe correspondante anglaise. Les foyers y sont réchauffés par l'affection, égayés par l'esprit naturel et une grande exubérance de vie. C'est là où il y a le plus d'honnêteté et de vrai bonheur.

La clé de voûte de l'Angleterre, aussi bien que de la France, est la classe moyenne. Les forces venues du peuple et de la petite bourgeoisie, l'ambition déterminée, accomplissent des merveilles. Chacune des deux nations donne son coup de collier. On y travaille éperdument. Tous s'élancent au mât de cocagne, les yeux fixés sur une timbale quelconque. Les Britishers y montent d'un mouvement plus lent que nous, mais plus égal. Dans les grands travaux

matériels, ils nous surpassent ; dans les travaux intellectuels, nous reprenons la supériorité. Ici, la mentalité est simple, forte, admirablement disciplinée, peu cultivée, embroussaillée de préjugés et « philistine », bourgeoise au suprême degré. En outre, on est très religieux, assoiffé de respectabilité, de considération et très snob.

La jeunesse a heureusement, aujourd'hui, une existence personnelle. Elle jette de l'éclat sur cette médiocrité. Entre la génération des parents et celle des enfants, il s'est fait un écart énorme. Ces derniers ont, par un bond inattendu, échappé à une foule de conventions surannées et gênantes.

Dans la classe moyenne, en France, il y a plus de vie supérieure, plus d'intuition, moins de discipline et d'initiative privée. Les forces ne sont pas aussi bien rassemblées. On ne sait pas économiser le temps, on sait économiser l'argent. On y trouve la même étroitesse d'idées, le même puritanisme qu'en Angleterre. On n'y est pas snob, mais ridiculement exclusif.

Des deux côtés de la Manche, c'est dans la bourgeoisie moyenne qu'il y a le plus de religion et de moralité.

Nous voici à l'extrémité de la tige, à la haute bourgeoisie. La sève a monté. Les mentalités se sont développées. L'ambition, l'émulation sont devenues plus ardentes, la lutte plus âpre. Tous se sont mis à vouloir du confort, du luxe, de la beauté. Les passions politiques et mondaines, une foule d'éléments nouveaux sont entrés en jeu. Pour atteindre le but plus vite, chacun s'est débarrassé d'une foule de

scrupules et de sentiments, l'honnêteté est descendue au minimum.

En Angleterre, l'effort est surtout dirigé vers l'argent et la position sociale. En France, il y a davantage d'esprits tournés vers l'idéal. Nos voisins font plus de richesses matérielles, nous faisons plus de richesses artistiques ; nous faisons plus de lumière, de gaieté, de bonheur aussi peut-être.

Londres.

La fleur ! M'y voici. Cela a été difficile de suivre, même superficiellement, la montée de la sève. Tout le temps j'ai senti, sans en voir la millionième partie, l'immensité du labeur de la nature et de l'homme. Ce labeur devait forcément aboutir à la création d'une élite. Ne fallait-il pas que toutes ces forces mises en activité produisissent des êtres plus affinés, des vêtements plus riches, des habitations plus luxueuses ? Ne fallait-il pas que les grands accumulateurs d'art et de pensée eussent une place digne d'eux, que l'harmonie perfectionnée fut entendue et comprise ?

Cette fleur humaine, composée de ce qu'on appelle en anglais « the upper ten thousand », les dix mille de dessus, n'est ni oisive, ni favorisée. Elle doit restituer à sa tige et à sa racine les sucs qu'elle en a reçus. Elle est sujette à des maladies, elle a des tares, son calice contient des poisons et de la douleur plus qu'on ne saurait imaginer.

Cette fleur, qui représente la société mondaine, me semble étrangement panachée. Elle a des pétales

d'une couleur riche et sombre... c'est la vieille aristocratie, la vieille bourgeoisie, la noblesse de province, puis elle a des pétales éclatants, nuancés d'une manière bizarre, c'est « Smart society » en Angleterre, l'aristocratie nouvelle en France. Ces nuances sont l'effet de l'époque de transition que nous traversons.

En Angleterre, la transition est marquée par le mariage de l'aristocratie avec la haute bourgeoisie, mariage forcé s'il en fut, et par l'invasion américaine.

Les terres mal cultivées ont rendu de moins en moins, les nécessités de la vie ont augmenté considérablement et une partie de l'aristocratie anglaise s'est trouvée face à face avec la ruine. Les uns se sont vus dans l'obligation de vendre châteaux et terres aux nouveaux riches ; les autres, plus avisés, ont demandé la remorque aux financiers et aux industriels. Ceux-ci l'ont accordée, mais non gratuitement. Ils ont intéressé les grands seigneurs appauvris dans leurs spéculations, les ont aidés à s'enrichir. En retour, ils ont emprunté leur prestige, mis leurs noms dans leurs comités d'administration, les ont liés moralement et matériellement à leur fortune. Par eux, ils sont arrivés à se faire anoblir ; par eux, ils ont pénétré dans la Société. Cela a été comme dans certaine chanson.

Donne-moi de quoi que t'as
T'auras de quoi que j'ai.

Et alors, des ducs, des comtes, des marquis ont épousé des filles de banquiers, de manufacturiers. Des bourgeois sont entrés à la Chambre des lords,

des dynasties de baronnets ont été créées, le sang bleu et le sang rouge se sont mêlés et l'argent, l'argent plus puissant en Angleterre que dans aucune autre nation d'Europe, a opéré la fusion des deux races rivales. L'aristocratie a été sauvée, mais obligée de recevoir, d'inviter ceux qui l'ont secourue, elle ressemble à un noyé condamné à porter sa ceinture de sauvetage. C'est plutôt laid. Les éléments étrangers introduits par la nature dans l'élite anglaise y ont créé un bouillonnement nouveau et achevé la désagrégation commencée depuis longtemps. La bonne société avait continué à monter dans la berline de famille et perdu contact avec les jeunes générations, les générations qui prenaient le chemin de fer. Sa pruderie faisait l'amusement du monde entier, son étroitesse d'idées, ses préjugés et son puritansime saturaient de laideur et d'ennui l'atmosphère de toute l'Angleterre. De cet ennui même, « Smart Society », la société moderne est née comme les moustiques naissent de l'eau stagnante.

Cette fille émancipée brûle avec une joie sauvage tout ce qu'ancêtres et parents ont adoré, et montre un goût décidé pour les fruits défendus, pour les plus défendus. Autrefois, par une pruderie exagérée, on évitait de nommer certains articles de l'habillement, on trouvait inconvenant de parler des espérances de maternité de *tout ce qui n'était pas né*, « of all unborn things ». Une jeune femme n'aurait pas travaillé à sa layette devant son frère ; dans la classe moyenne on rencontre encore de ces pudeurs archaïques. Aujourd'hui, on parle ouvertement d'infirmités physiques, d'opérations chirurgicales. On ne recule

même pas devant la mention de l'appendicite. Les grands scandales de la Cour du Divorce alternent dans la conversation avec les menus scandales du jour. Et toutes ces choses sont mille fois plus laides et plus crues en anglais qu'en français.

Autrefois, l'Anglaise acceptait la maternité, sinon avec enthousiasme, du moins avec résignation et dignité ; aujourd'hui, elle s'y refuse. Les jeunes filles affectent hautement le mépris de l'amour et du mariage, — ceci est la toute dernière pose, — j'aime à croire du moins que ce n'est qu'une pose.

Autrefois, on se glorifiait de l'observance du sabbat ; aujourd'hui, on se vante de sa transgression. Au « cant » a succédé la fanfaronnade du vice, parce que le vice est devenu « smart », chic !

La société moderne a quelques types féminins curieux, *la femme de turf*, *la jeune fille athlétique*, *la femme de bridge*.

La femme de turf vit sur les champs de courses, connaît tous les jockeys, tous les chevaux, parie comme un homme et se donnerait pour un bon tuyau. Sa personne, ses vêtements, son langage sentent l'écurie.

La jeune fille athlétique méprise le simple sport, elle boxe, tire au pistolet, fait des armes, de la gymnastique à outrance, la désarticulation semble être son idéal. Elle balance ses bras dans la rue, histoire de s'entraîner, croise ses jambes au salon, émaille sa conversation d'argot, fume et donne l'impression d'un collégien dépravé.

La *femme de bridge*, une sorte de névrosée, passe des journées entières les cartes en mains, les nuits

souvent. Partout, même dans les compartiments de chemin de fer, elle dresse sa petite table portative. Elle oublie les heures des repas, tous ses engagements. Il n'y a plus que le rubber dans son existence. Elle a non seulement des dettes chez la couturière, mais des dettes de jeu. Certains carnets de chèques pourraient montrer comment elle les acquitte.

Ceux qui étudieront la société anglaise de notre époque ne pourront passer sous silence les méfaits du bridge. Ils sont énormes et ils révèlent un besoin et un désir immodérés d'argent.

La plupart des hommes de « Smart Society » ressemblent assez à des mannequins de tailleur. Ils n'ont d'autre préoccupation que de se maintenir en forme, physiquement s'entend, et de capter des dots. En fait de gros gibier, ils chassent l'héritière. Dans cette chasse, de très grandes dames servent de *rabatteurs* et se font payer cher leurs services. Quand, dans une société, la pauvreté se trouve du côté de l'homme et la richesse du côté de la femme, il se produit toujours et partout de fort vilaines choses.

L'influence de ces mœurs modernes est visible. L'Anglaise a perdu beaucoup de cette netteté qui était son charme spécial. Elle est ébouriffée comme si elle avait désappris l'usage de la brosse. Ses vêtements ont un air fripé, mal attaché, qui contraste avec la correction de jadis. Je n'ai jamais vu tant de visages maquillés, tant de cheveux teints et déteints, tant de postiches, tant de faux bijoux, de fausses dentelles, tant de toc.

D'un excès de conventionalisme, on a passé à un excès d'indépendance. Chacun agit à sa guise. Les

uns tiennent encore au passé par une infinité de petits liens qu'ils n'ont pas osé trancher, les autres ont coupé toutes leurs amarres. L'étiquette mondaine est devenue tout à fait fantaisiste. Par exemple, dans la même famille, les parents porteront le deuil, les enfants croiront pouvoir s'en dispenser. On n'a cependant pas encore la liberté de dîner en robe montante ou en robe décolletée, en redingote ou en frac. Si cela arrivait, l'Angleterre serait à toute extrémité et ce n'est point le cas. La bonne société a été refoulée au second plan, mais elle est toujours là. A son insu, elle est remaniée par les forces invisibles et elle entrera peu à peu dans le mouvement moderne. En attendant, elle sert de contre-poids au présent. Et puis, il faut le dire, sous l'esprit nouveau l'Ile Inconnue a pris un aspect plus brillant, son atmosphère est devenue moins lourde et moins grise, « Mother England », la mère Angleterre, — c'est ainsi que John Bull, avec un joli sentiment filial, appelle son pays, — ne veut pas convenir de ce fait. Elle emploie ses clergymen, ses écrivains, ses moralistes à dénoncer le mal et à le flageller. Elle souffre dans son patriotisme, dans son snobisme, car à côté de son culte pour la Bible et pour l'argent, elle a le culte de son aristocratie. Je ne puis me rappeler sans sourire l'air navré avec lequel elle disait du prince de Galles, son roi aujourd'hui : « Il est si mauvais sujet ! » Elle soupirait, baissait les yeux, mais dans son accent il y avait une indulgence maternelle et tendre, un secret orgueil et un invincible loyalisme. Aujourd'hui, devant ce « cake-walk » que dansent ses enfants, elle va répétant : « Comment peuvent-ils, eux, des Anglais ! »

Son chagrin est si sincère que je suis tentée de tapoter affectueusement son épaule et de lui dire : « Ne craignez rien, ce n'est qu'une crise de transition. » Comme le malheur des autres console toujours, j'ajouterai même que Madame la France subit le même phénomène et que les pétales de sa fleur sont tout aussi crûment panachées.

A Londres, pendant la saison, on sent qu'il y a une « société anglaise ». A Paris on sent, au contraire, qu'il n'y a plus de « société française ». Les étrangers sont les premiers à s'en apercevoir et à le déplorer. Ils voudraient trouver des salons où l'on cause, afin de pouvoir prendre contact avec des gens bien élevés, avec l'élite féminine de notre pays. Ils sont obligés de se contenter des réunions d'Auteuil, de Longchamp, de Chantilly et d'admirer la Française au bout de leurs lorgnettes.

La République manque de femmes et, ce qui est pire, elle n'en veut pas. Aucun gouvernement n'a moins protégé la femme, n'a moins encouragé ses initiatives généreuses, ne l'a plus délibérément éloignée des affaires publiques et n'a plus rigidement appliqué la loi salique.

La République n'a que des femmes officielles, des bourgeoises amenées de la coulisse sur la scène par les dieux humoristes et obligées de jouer au pied levé des rôles auxquels rien ne les avait préparées. Elles n'y sont point aussi mauvaises qu'on se plaît à le dire. Toutes ont fait preuve d'un tact remarquable. Elles savent se *taire*. On ne cite d'elles ni gaffes, ni indiscrétions. Je ne crois pas que tout le mérite en revienne au chef du protocole seul, mais

aussi à leur bon sens, à leur intelligence naturelle. Elles vivent la durée d'une présidence, d'un ministère. Elles disparaissent sans laisser trace de bien accompli. Elles sont comme si elles n'avaient pas été.

Quant à l'aristocratie française, une moitié est encore plongée dans son sommeil de cent ans. L'autre moitié est entrée dans l'amalgame moderne, et cet amalgame forme une sorte d'aristocratie nouvelle qui est notre « smart society ».

Les nobles pauvres épousent des bourgeoises riches ou des Américaines. Ces femmes venant des classes qui ont travaillé sont affamées de grandeur, de luxe, de plaisirs. Les gentilshommes pauvres qui n'ont jamais connu que la gêne, ont un insatiable besoin de dépenser. Les fils à papa qui, après avoir entretenu quelque demi-mondaine, épousent une fille bien née veulent jouer aux grands seigneurs. Tout cela produit un foyer ardent de désirs, de passions et de vanités auquel résistent mal les honnêtetés moyennes... et dans ce milieu, elles sont plutôt moyennes.

La nature ne fait point de miracles. Elle est une lente tisseuse. Les nouvelles grandes dames n'ont pas encore été mises au point. Pourquoi s'en étonner ? Au Concours Hippique, aux Courses, il est difficile de les distinguer des demi-mondaines. Il paraît que dans l'intimité, c'est à s'y tromper. Il y a en elles des instincts ataviques de mesquinerie qui ressortent dans nombre de circonstances, dans celles où il faudrait de la générosité. Elles ne savent pas causer, elles lisent peu. Elles ne s'intéressent sincèrement ni à l'art, ni aux artistes. Dans l'amour, dans la mater-

nité, dans l'amitié, elles sont absolument médiocres. En revanche, elles sont élégantes, gracieuses, jolies, il faut leur en savoir gré. Évidemment elles ont été créées pour danser le symbolique « cake-walk » plutôt que le menuet. On fait ce qu'on peut.

La vulgarité qui se dégage de cet ensemble de gens et de choses se communique par infiltrations aux couches intermédiaires et nous perdons de plus en plus de ce bon ton qui était la caractéristique de notre pays.

De même qu'en Angleterre, nous avons à côté de ces mondains à outrance des gens très nobles, très cultivés, qui font l'office de digues vivantes et empêchent le débordement complet.

Notre littérature, les demi-mondaines que l'on rencontre dans tous les lieux publics, nous donnent une réputation que nous sommes loin de mériter. La moralité de la race anglo-saxonne est plus austère, plus pure que la moralité de la race latine, mais son immoralité est infiniment pire. Ceci s'explique par la force même de son caractère, par la puissance de ses instincts bons ou mauvais. Dans l'immoralité française, il y a plus de mousse que de substance et, dans l'immoralité anglaise, il y a plus de substance que de mousse.

Quoi qu'il en soit, cet amalgame de classes diverses, aussi bien chez nous que chez nos voisins, ne laisse pas que de produire beaucoup d'écume et d'écume malpropre.

Il se peut que la société française soit reconstituée un jour. Pour cela, il faudra des grandes dames ou de grandes bourgeoises. Nous en avons eu au

XVIIIe siècle. Les hommes seuls peuvent bien créer une monarchie, une République, ils ne peuvent pas créer une société. Un proverbe chinois dit que les nations sont comme le poisson, qu'elles commencent à se gâter par la tête. S'il en est ainsi, l'Angleterre et la France seraient bien malades ; malades, elles le sont, mais toutes deux possèdent d'immenses réserves de forces bonnes, capables de les aseptiser moralement. La plus efficace de ces forces est, à coup sûr, le courant humanitaire. Où il sera le plus actif, il y aura le plus de santé, où il y aura le plus de santé, il y aura le plus de puissance et de grandeur.

Londres.

L'invasion américaine me semble une bien jolie illustration de ce mouvement de la navette que je discerne en tout.

Vers le XVIIe siècle, la Providence ayant jugé la fourmilière anglaise trop encombrée, poussa au dehors des essaims d'individus et les dirigea sur l'Amérique. Là, ils s'organisèrent de nouveau en société, mais avec des lois plus larges, ils tracèrent des routes, construisirent des ponts, bâtirent des cités sur des plans un peu différents de ceux des cités mères. Grâce à une activité non entravée, à la fertilité d'un sol vierge, ils amassèrent rapidement des richesses énormes.

L'étoile de la liberté avait attiré les pères vers le Nouveau Monde, l'étoile des grandeurs, le prestige des traditions ramenèrent les descendants vers le Vieux Monde. Le mouvement initial fut donné par les

femmes. Bon nombre d'entre elles partirent avec le dessein arrêté de conquérir les distinctions que leur pays démocratique ne pouvait leur offrir. Elles arrivèrent avec des armes puissantes, avec la jeunesse, la beauté, l'argent. Les portes vermoulues de la Société ne résistèrent pas longtemps à l'assaut qu'elles leur livrèrent. Une fois dans la place, elles n'en sortirent plus. Elles épousèrent les maîtres des grands alvéoles dénudés, les remplirent de graines et, en retour, elles obtinrent les titres, les couronnes, les hochets de leurs rêves.

Les arrière-petits-fils et les petits-fils de ceux qui avaient traversé l'Océan à l'avant des voiliers et plus tard dans l'entrepont des paquebots, partirent pour l'Ile mère sur des yachts princiers, et ils y arrivèrent rois de l'argent, de l'acier, du pétrole, millionnaires et milliardaires.

Le contraste entre cet aller et ce retour me paraît merveilleux. « Mother England » ne le considère pas avec la même philosophie. Elle souffre de voir des Américaines occuper les vieilles demeures, porter les noms historiques qui auraient dû être l'apanage de ses propres filles. Elle leur en veut de détruire l'intégrité de sa race, la pureté de sa langue. Elle les rend responsables de la vulgarité qui afflige ses yeux et ses oreilles. Elle est humiliée surtout de voir des Yankees affecter le marché de sa Cité et tenir en échec sa puissance commerciale. Elle garde une rancune profonde à ces États qui, sortis d'elle, ont secoué son joug.

Lorsqu'on voit ensemble Anglaises et Américaines, on est surpris du changement que la transplantation

et les croisements peuvent produire dans un temps assez court chez les individus d'une même race. Ces demi-sœurs anglo-saxonnes ne s'aiment guère et elles se comprennent encore moins. L'aînée, inconsciemment peut-être, envie à la cadette son chic, sa beauté brillante, la finesse de ses extrémités, son indépendance, ses dollars surtout. La cadette envie à l'aînée sa distinction, ses parchemins, ses traditions. L'Anglaise affirme que l'Américaine est une surface, une âme vide. L'Américaine se moque des préjugés de l'Anglaise, de sa soumission conjugale, de son goût, de ses affectations. Le ton tranchant, la brusquerie de l'Américaine irritent l'Anglaise. Sa voix nasale lui donne littéralement la chair de poule. L'une d'elles, relevant sa manche, m'a montré un jour sa peau toute pointillée par les vibrations de cet accent particulier. Malgré cette curieuse antipathie, elles sont destinées à avoir les unes sur les autres une action considérable.

L'Américaine a, en Angleterre, un succès de femme aussi bien que d'héritière. Elle est entrée dans la Société comme un tourbillon et l'a prise pour ainsi dire par surprise, son heure était venue. Arriver à l'heure, quel atout ! L'Anglais est vite tombé sous le charme de sa beauté et de son élégance. Elle l'amuse avec son franc parler, avec ses théories abracadabrantes. Son premier soin est de lui enseigner qu'Adam a été créé uniquement pour aimer et servir Ève. Jusqu'alors, il avait cru le contraire. Elle exige ses hommages, ses attentions, le tyrannise sans merci et lui tient la dragée haute. Il reconnaît volontiers que le traitement lui est bon. Ce rude fleuretage américain

lui donne la sensation de la lutte et le change agréablement du fleuretage tendre qu'il a connu jusqu'alors. Le jour, par exemple, où l'Américaine a passé la tête dans le nœud conjugal, il serre à la manière du Vieux Monde et redevient lord et maître. Il ne reste plus à la captive qu'à se soumettre ou à divorcer. Une fois qu'elle a placé sur ses cheveux une tiare de pairesse, elle ne la rendrait pas, même si elle devenait une tiare d'épines. Elle se résignerait difficilement à quitter un beau nom historique pour redevenirs Mrs. Smith, David ou Jones.

Entre les époux anglo-américains, j'ai constaté la même incompréhension qu'entre les époux latins-américains. Entre ces derniers, les tiraillements ne sont peut-être pas aussi pénibles, le Latin a l'égoïsme moins brutal.

Une fois mariée, l'Américaine fait des efforts touchants pour s'assimiler et s'angliciser même. Au mépris de son goût, elle se casque de faux cheveux pour augmenter le volume de sa tête, ou elle lui donne des lignes austères. Elle se coiffe à la grecque, porte des robes de style, surcharge de plumes ses chapeaux. Quelques-unes s'efforcent d'imiter l'allure, l'accent, les affectations britanniques. Leurs physionomies ont toutes une expression tendue, très particulière, qui résulte d'un effort d'assimilation dont elles ont à peine conscience, mais qui existe. A la ville, l'Américaine est mieux que l'Anglaise ; à la campagne, l'Anglaise reprend sa supériorité. L'Américaine n'a pas encore appris à s'habiller pour la vie au grand air ; à la voir marcher à côté du squire ou du lord, son mari, on devine qu'elle ne sera jamais

sa camarade. Elle n'a pas, comme toutes les filles bien nées de John Bull, le sport et le cheval dans le sang, et à cause de cela elle semble toujours « bourgeoise » à l'Anglais.

Dans son rôle de châtelaine l'Américaine est charmante, délicieuse, mais non grande dame. Avec ses inférieurs, ses gens, ses tenanciers, elle est ou trop généreuse ou trop mesquine, trop familière ou trop hautaine. Elle ne les comprend pas, et pour eux, elle ne sera jamais que l'étrangère.

Pendant un séjour chez l'une d'elles, j'ai assisté à une petite scène bien typique.

Un matin, j'accompagnai mon hôtesse, madame A. P..., dans une visite chez un vieux bonhomme perclus de rhumatismes, dont le cottage se trouvait à quelques centaines de mètres du château. Il était un de ses protégés favoris, le père d'une des femmes de chambre. Dans un coquet panier, elle lui portait des œufs frais, deux magnifiques grappes de raisin, un paquet de thé, le tout recouvert de quelques roses.

Elle l'aborda avec une extrême gentillesse, s'informa de sa santé d'un ton d'intérêt sincère ou bien simulé, lui donna des nouvelles de sa fille, parla du temps. Puis elle lui demanda s'il désirait quelque chose.

— Je vous remercie, madame. Si c'était un effet de votre bonté de me lire quelques versets de la Bible. Cela m'aide toujours.

La physionomie de ma compagne eut une expression d'effarement très drôle, elle coula de mon côté un regard de détresse.

— Je le veux bien, répondit-elle cependant.

Et avisant une Bible qui se trouvait sur le rebord intérieur de la fenêtre, elle la prit et se mit à la feuilleter nerveusement.

— Quel chapitre préférez-vous ? demanda-t-elle enfin.

— S'il vous plaît, madame, le chapitre III de saint Marc, répondit le brave homme avec promptitude.

Et ôtant la pipe de sa bouche, il se prépara à écouter religieusement.

Madame A. P... chercha ledit chapitre d'une manière qui trahissait un certain manque de familiarité avec l'Évangile, puis l'ayant trouvé, elle en commença la lecture.

Le tableau vivant que formait cet intérieur sauta à mon œil de romancier. Je le vois nettement encore : une pièce de rez-de-chaussée avec un papier à fleurettes, de vieux meubles en noyer reluisant, un lit, une commode, une table et quelques chaises de paille. Sur la cheminée des bibelots de pauvre, les portraits lithographiés du roi et de la reine, celui de la reine Victoria un peu fané ; contre une des parois un fusil, une gibecière, un attirail de pêche et finalement une tablette avec une douzaine de bouquins ; puis, dans un fauteuil, un grand vieillard immobilisé et perclus, le bras gauche emmailloté d'ouate. En face de lui, assise sur un siège bas, une femme élégante et fine, vêtue d'une robe de toile blanche brodée, coiffée d'un chef-d'œuvre de modiste, lisant la Bible. Par la fenêtre ouverte, ornée de géraniums éclatants, festonnée de verdure, un flot de soleil la prenait de dos, avivait l'or de sa chevelure et se jouait dans les frisons de sa nuque jeune.

Les mots divins qui sortaient de ses lèvres se mêlaient au bourdonnement des abeilles et des insectes, au tic tac d'une grosse horloge. C'était tout simplement adorable.

Madame A. P... lisait, non pas sur ce ton de mélopée dont les Anglais scandent les versets sacrés, mais de sa voix naturelle, mondaine, légèrement nasale et sans grande onction, je dois le dire. Ce troisième chapitre de saint Marc racontait le miracle par lequel Jésus rendit le mouvement à la main desséchée d'un homme et je compris l'espérance qu'il contenait pour le pauvre perclus. Il écoutait avidement avec un effort visible. Je surpris comme une étincelle de moquerie dans ses petits yeux, une sorte de sourire fugitif au coin de ses lèvres et j'en fus étonnée.

Le chapitre achevé, il remercia sa lectrice.

— La Bible ne semble pas tout à fait la même en américain, mais c'est très joli, très joli, fit-il d'un ton de condescendance.

Ces paroles, naïvement cruelles, amenèrent comme un soufflet le sang au visage de ma compagne. Je sentis sa mortification.

— Le misérable ! s'écria-t-elle aussitôt que nous fûmes hors du cottage. J'ai lu la Bible en américain ! C'est trop fort !

Hélas ! oui, et dans son home anglais, c'était américain qu'elle parlait.

Malgré cela, les filles d'oncle Sam gagnent du terrain chaque jour. Elles sont partout, à la cour, à la ville, à la campagne. Leur influence devient de plus en plus sensible. Nombre de leurs locutions sont entrées dans la vie courante. Elles ont causé l'accrois-

sement du luxe et de la dépense, accéléré considérablement le mouvement du tourbillon mondain. On peut discerner leur empreinte sur une foule de choses. Depuis deux ans, l'aspect de Londres même s'est américanisé et c'est grand dommage. Une poignée de jolies femmes millionnaires a suffi pour affecter la Vieille Angleterre. C'est là un de ces traits d'*humour* fréquents dans l'histoire des peuples et des individus, qui rendent si vivante pour moi la pensée de la Providence.

Londres.

Comme une Anglaise, j'ai eu mon « week end ». C'est vers la gare d'Euston que samedi matin, moi et ma malle, avons été dirigées. Pour la seconde fois, j'ai été renvoyée dans le Staffordshire. Il m'est arrivé souvent d'être ramenée deux ou trois années de suite, non pas dans la même maison ou le même endroit, il n'y aurait là rien d'étonnant, mais dans le même rayon.

De très aimables gens, dont j'ai fait la connaissance à Aix-les-Bains, m'avaient invitée pour une quinzaine, je n'ai pu leur donner qu'une fin de semaine. Ils ont, à toute force cependant, voulu me garder jusqu'à aujourd'hui mardi et je viens de rentrer à l'hôtel Claridge. Leur demeure, modestement appelée « Lodge », se trouve à trois milles de D..., une ville manufacturière. Elle en est séparée par des ondulations de terrain qui ne laissent pas soupçonner son existence. La « Lodge » est une très ancienne maison dont la vieillesse est l'objet des soins les plus

intelligents. Elle est entourée d'un parc magnifique, égayée par un luxe inouï de fleurs. Mon hôte appartient à la haute bourgeoisie ; sa femme, la fille d'un lord appauvri, est lady Hilda Redcliff. En Angleterre, la femme noble, mariée à un roturier, retient son titre. Cela me semble juste. Les Redcliff ont deux fils à Cambridge. Ils passent tous les hivers à Rome ou à Florence. L'Italie est pour eux une seconde patrie. Cela indique chez les Anglais une mentalité spéciale.

Lady Hilda est une femme supérieure et charmante, avec une légère teinte d'esthétisme puisée sans doute à l'école de Ruskin et de Burne Jones.

Toutes les chambres de la « Lodge » étaient occupées. Je suis tombée dans une série d'invités très agréable. La jeunesse a eu le croquet, le tennis. On s'est promené dans les environs, on s'est groupé sous les beaux arbres centenaires, on s'est allongé dans les hamacs, on a pris le thé au milieu des fleurs, joué au bridge inévitablement.

On sentait le bien-être de la détente. C'est gentil tout de même de donner cela à ses semblables. Un homme de lettres et un clergyman très fin, très érudit, m'ont particulièrement amusée et intéressée. Ils avaient cette douceur relevée de verve humoristique que j'ai souvent trouvée chez l'intellectuel anglais. Depuis le rapprochement de John Bull et de Madame la France, je sens partout un accroissement de sympathie et d'intérêt pour notre pays. En retour d'un compliment sur notre prospérité, j'ai dit mon admiration pour les œuvres d'initiative privée que je voyais en Angleterre, si nombreuses et si floris-

santes. Sur ce, M. Redcliff a eu l'idée d'engager sa femme à me faire visiter une infirmerie créée par souscriptions dans un des faubourgs de D..., où l'on soigne les maladies d'yeux si fréquentes dans cette région de forges et de hauts fourneaux. Lady Hilda m'y a conduite hier prendre le thé.

Un five o'clock dans une infirmerie ! ce fait seul indique à quel point l'organisation des établissements de secours, l'esprit qui les dirige sont autres que chez nous.

La maison, construite en briques rouges, tapissée de vigne vierge, bordée de fleurs brillantes, ressemble à une demeure particulière. A ma prière, la directrice me l'a fait visiter tout d'abord. A l'intérieur, elle a de larges corridors, des dortoirs avec de hautes fenêtres pourvues de tout ce qui est nécessaire pour régler le jour. Les lits, en fer, sont garnis de jolies couvertures. Partout une bonne ventilation, sans courants d'air. L'aile droite est réservée aux femmes et aux enfants, l'aile gauche aux hommes. Dans l'une et dans l'autre, il y a des plantes vertes, des fleurs, des jeux, mille choses qui témoignent d'une sollicitude tendre et féminine. J'ai été charmée de la modernité des arrangements, des efforts visibles faits pour alléger les heures lourdes de la cécité. Une directrice, un docteur interne, trois nurses sont les organes vitaux du petit hôpital.

Miss Newton, mon hôtesse, est une femme de trente-cinq ans, brune, mince, taillée pour la vie active, plutôt jolie que laide. En dépit de sa « cap », de son tablier, de sa simple robe de serge bleue, elle a un air de distinction qui la classe tout de suite.

Son logement, situé au rez-de-chaussée, se compose d'un salon, d'une chambre à coucher et d'une salle de bains. Elle a, en outre, une pièce à sa disposition pour une parente ou une amie. En Angleterre, l'hospitalité est tellement dans les mœurs, que l'on facilite à tous les moyens de l'exercer. Voilà un trait à retenir et qui fait grand honneur à nos voisins. La directrice va et vient dans les salles, donne elle-même les soins aux malades, arrangeant ici un bandage déplacé, encourageant l'un, égayant l'autre. Elle surveille non seulement le service de ses trois nurses, mais chaque jour elle fait la classe aux postulantes pour les préparer au brevet. Elle s'occupe, en outre, de l'administration, de la tenue des livres, du ménage dans ses plus petits détails. Elle est responsable de tout devant le conseil d'administration. Pour l'énorme travail que cette charge lui impose, elle reçoit cinq mille francs, m'a-t-on dit. Un homme en exigerait vingt mille. Le médecin est un jeune Chilien qui a fait ses études à Manchester et se propose de retourner dans son pays pour y fonder un hôpital du même genre. Il a dans l'aile gauche de l'Infirmerie un appartement pareil à celui de miss Newton. Le docteur et la directrice prennent leurs repas ensemble. Tous deux sont musiciens. Lui, joue admirablement du violon ; elle, l'accompagne au piano et ils passent de bonnes soirées délassantes. Cela paraît naturel à tout le monde. Dans notre pays, une semblable camaraderie serait impossible.

Lorsqu'une Anglaise consacre sa vie à une œuvre quelconque, elle ne se croit pas tenue à renoncer au monde et au sport. Elle cherche, au con-

traire, à se renouveler, à acquérir des forces pour les dépenser au service de ceux qui en ont besoin. On oblige, du reste, toutes les gardes-malades à faire une promenade quotidienne soit à pied, soit à bicyclette. Quand elles ont rempli leurs poumons d'oxygène, elles reviennent plus fraîches et plus vaillantes auprès de leurs patients. Qui songe à cela chez nous ? Miss Newton est une golfeuse enragée. Elle est reçue dans les meilleures familles, invitée aux garden-parties. Dans un coin du jardin, elle a une grande tente pour travailler et un hamac pour se reposer en plein air. A cinq heures moins un quart, les malades rentrent tous et le parc redevient un lieu idéal. Hier, c'était son jour de réception. Le temps était superbe et le thé fut servi dehors. Bientôt des jeunes gens et des jeunes filles arrivèrent à bicyclette, puis des dames suivirent. Les tasses et les gâteaux commencèrent à circuler et la conversation s'anima. Toutes les personnes présentes avaient été à Paris. On m'en parla avec sympathie, avec la reconnaissance d'un brillant souvenir. L'Infirmerie se trouvait cachée par les arbres, je ne la voyais pas, mais je la savais là et elle me gênait. Je pensais à ces pauvres têtes humaines défigurées par des bandages, à ces yeux qui ne reflétaient plus ni la lumière, ni les choses. J'avais la sensation de cette souffrance qui était si près et elle me troublait. Tout à coup, je vis une infirmière qui arrivait vers nous au pas de course.

Miss Newton posa instantanément la théière qu'elle tenait.

— Un accident ! dit-elle.

Le docteur, assis sur la pelouse, se leva d'un bond.

C'était un accident, en effet ; un ouvrier blessé à l'œil droit venait d'arriver. Notre hôtesse s'excusa aussitôt. Je demandai la permission de l'accompagner. Nous nous hâtâmes vers l'Infirmerie où le docteur A... nous avait devancées. En arrivant, nous trouvâmes un pauvre homme, le visage contracté par la souffrance. Une paillette brûlante lui était entrée dans l'œil.

— Nous allons vous enlever ça, dit le docteur avec un accent de bonté, il y a probablement plus de douleur que de mal.

Miss Newton posa affectueusement la main sur l'épaule de l'ouvrier :

— Cela ne sera pas long, mon ami, fit-elle à son tour, le docteur est extrêmement adroit. Et puis, vous devez avoir du courage... on le voit.

Et lui prenant le bras qu'elle passa sous le sien, elle l'emmena en m'envoyant un joli sourire.

Comme c'était habile et féminin cette manière de supposer la bravoure pour l'exciter ou la faire naître !

Au bout de vingt minutes très angoissées, je vis reparaître miss Newton avec son blessé.

— Le docteur répond de *notre* œil ! me cria-t-elle d'une voix joyeuse.

Ce « notre » me parut adorable.

Je félicitai chaleureusement l'ouvrier. Il parut touché de mon intérêt.

La directrice désigna le lit qu'il devait occuper, lui commanda un bain tiède, un potage léger et le remit aux mains d'une nurse.

— On va prévenir votre femme, ajouta-t-elle. Elle vous trouvera confortable, j'espère.

Et voilà l'œuvre divine accomplie. La science, la charité, les forces supérieures étaient venues réparer le mal causé par les forces brutales de la vie, et de toute mon âme, je désirai que leur victoire fût complète.

Nous retournâmes au jardin. Le long du chemin, miss Newton m'apprit que l'œil du pauvre homme était grièvement blessé et que, pour le sauver, il faudrait faire des fomentations jour et nuit.

— On les fera, ajouta-t-elle, la nurse est infatigable, ses soins ont accompli des miracles. Dans ce moment-ci, je suis bien secondée.

— Vos infirmières sont remarquablement jolies, dis-je, et elles ont l'air de dames.

— Elles le sont et je n'en accepte pas d'autres. L'une est la fille d'un gentilhomme campagnard, l'autre d'un médecin, l'autre d'un clergyman.

— Il faut vraiment avoir la vocation pour pouvoir vivre au milieu de toutes ces souffrances, fis-je en manière de réflexion.

— Assurément. Pour mon compte, rien ne me paraît aussi intéressant que de lutter contre la maladie. Les guérisons équivalent à autant de victoires. Le plaisir de vaincre est un plaisir dont on ne se lasse jamais, vous savez.

Sur ces mots, nous reprîmes le chemin du jardin. Aussitôt avec ses invités, la directrice redevint une parfaite femme du monde.

Le docteur A... arriva à son tour.

— Vous avez bien mérité votre thé, lui dit lady Hilda.

— Et des sandwiches, ajouta gaiement une jeune fille.

— Et des gâteaux, fit une autre.

— Non, non, pas tout cela, répondit le Chilien en souriant.

Et repoussant les friandises qu'on lui offrait, il prit une tartine de beurre, la plia en deux à la manière anglaise et la mangea de bel appétit.

On m'en croira si l'on veut ou si l'on peut, mais ce Chilien avec ses yeux noirs caressants et chauds, sa bouche sensuelle et bonne, sa physionomie expressive, son geste graphique, semblait animer et éclairer ce milieu anglo-saxon. Je sentais là, distinctement, la présence de l'âme latine et comme il m'arrive souvent de le faire lorsque je la rencontre à l'étranger, je lui envoyai tout bas un petit salut fraternel.

Le soir, au dîner, M. Redcliff ne manqua pas de me demander ce que je pensais de leur Infirmerie.

— Je l'ai trouvée consolante malgré ses tristesses, admirablement tenue. Elle m'a laissé une impression de belle et vraie humanité.

Le visage de mon hôte exprima la satisfaction.

— Je suis content d'entendre cela, dit-il simplement.

— Les Anglais proclament leur amour de la liberté non pas par des paroles vides et platoniques, ajoutai-je, mais par des œuvres vivantes et utiles.

— C'est vrai, chez nous, tout se fait au moyen de souscriptions. Nous avons à Birmingham un hôpital édifié ainsi, qui est le modèle du genre. Les riches bourgeois s'arrangent de manière à intéresser à leurs œuvres de bienfaisance des hommes et des femmes

de l'aristocratie. Ils ont le bon sens de reconnaître que ces gens possèdent des qualités qu'eux n'ont pas eu le temps d'acquérir. Au lieu d'en être jaloux, ils s'en servent. Voilà qui est sage et pratique. Ils choisissent volontiers pour président du comité quelque lord ou quelque baronnet, mais ils ont trop de dignité pour demander l'appui du gouvernement. Il n'en est point ainsi dans votre pays.

— Malheureusement non. Le Français est né économe pour ne pas dire avare. Il trouve que, du moment où il paie de lourds impôts, l'État doit maintenir les établissements de secours. Il les maintient mal et les malheureux en pâtissent. La République a proclamé les droits de l'homme et les républicains ne se sont jamais prévalus que de ceux qui ne leur coûtaient rien.

— Nous ne faisons pas des fondations de prières pour nos morts, mais nous rappelons leur souvenir par des donations aux hôpitaux, aux maisons de secours ; vous verrez souvent en regard d'une somme quelconque : « En mémoire de mon fils », « en mémoire de ma mère. »

— Je l'ai remarqué. Et ainsi les morts font du bien aux vivants. Cela prolonge leur existence ici-bas. Cette manière de les aimer me semble la meilleure.

— Comment avez-vous trouvé l'atmosphère morale de notre Infirmerie ? me demanda encore M. Redcliff.

— Très saine, très claire, très moderne et pourtant pas laïque du tout.

— Laïc ! laïciser ! je ne saisis pas bien la signification de ces mots qui reviennent maintenant dans

toutes les colonnes de vos journaux. Il y a là-dessous quelque chose qui m'échappe.

— Quelque chose d'énorme... une évolution. « Laïciser », c'est rendre civil. Pour mieux « laïciser » les lycées et les écoles, on a rayé des programmes non seulement la religion, ce qui serait juste puisque les élèves appartiennent à des confessions différentes, mais on en a rayé Dieu. On ne l'invoque pas, on n'en parle pas, on l'ignore, Lui ! notre dynamo ! Ce serait comique si ce n'était aussi effroyablement bête. Cette absence de spiritualité, de divin, crée une atmosphère dure, glaciale, une laideur anti-artistique, que le mot laïc me rend seul.

— J'y suis, j'y suis, fit le docteur Nicoll avec un joli éclair de compréhension dans sa physionomie.

— Pour moi, il y a des quartiers laïcs, des maisons laïques, des têtes laïques. C'est une très mauvaise leçon de français que je vous donne là. Tenez-vous-en à la définition du dictionnaire. Dans l'infirmerie de D..., il n'y a pas la douceur, le charme mystique que les religieuses répandent autour d'elles, mais j'y ai senti une chaleur d'humanité, de bonne volonté, une satisfaction de devoir accompli. Voilà pourquoi je ne l'ai pas trouvée laïque.

— J'en suis bien contente, dit lady Hilda.

— L'endurance de la religieuse catholique a toujours été pour moi une cause d'étonnement et d'admiration, reprit le docteur Nicoll. Elle n'a pas besoin de confort et de distractions. Elle ne se renouvelle ni par le plein air, ni par le sport. Elle ne prend pas de congé et elle n'a jamais l'air surmené comme notre nurse.

— Sa prise de force est dans l'au-delà. Voilà un phénomène psychique digne d'arrêter l'attention des hommes de science. Tenez, il y a quelques années, à Rome, j'eus à veiller une amie mourante. Sa garde était une religieuse. Après une nuit pénible, vers l'aube, j'offris à la sœur de lui faire une tasse de café.

— Non, me répondit-elle, mais si vous voulez bien rester seule avec notre malade, j'irai communier à la première messe, rien ne me délasse autant.

Je la laissai libre. Elle changea son bandeau et sa guimpe, donna un petit tour à son voile et partit. Au bout d'une heure, elle me revint rayonnante et si fraîche, si reposée que je la regardai avec une véritable stupéfaction. Elle continua son service pendant toute la journée sans trace de fatigue.

— La question est de savoir, dit le docteur Nicoll, si ce phénomène psychique, comme vous l'appelez, est subjectif ou objectif, en un mot s'il est produit par l'imagination ou si, en dehors de nous-mêmes, il y a des énergies supérieures avec lesquelles il soit possible de prendre contact par certains rites. Là, il faut mettre un immense point d'interrogation.

— Les religieuses ont non seulement une endurance supérieure, ajouta mon hôtesse, mais elles exercent une influence bienfaisante sur une certaine catégorie d'individus. Nous aurions besoin d'elles dans les maisons de réforme, dans les « work houses », auprès des enfants.

— C'est tout de même joliment économique ce dévouement qui ne se nourrit que d'espoirs, dit M. Redcliff. Un gouvernement libéral et pratique ne man-

querait pas d'utiliser cette force à bon marché. Je suis étonné que le vôtre s'en prive.

— Notre gouvernement n'ose pas être libéral ; quant à être pratique, il n'y songe guère. L'argent des contribuables est le seul dont il ignore la valeur.

— Nous ne parvenons pas à comprendre, en Angleterre, ce qui justifie l'expulsion de vos congrégations religieuses. Au xxe siècle, cela paraît un véritable anachronisme. Est-ce que la liberté n'a pas été lésée ? me demanda M. Redcliff d'un air dont la gravité me fit sourire.

— Dans notre pays, la liberté n'est pas une souveraine absolue et toute-puissante comme chez vous, elle n'est encore qu'une petite fille avec laquelle on en prend à son aise. Dans cette affaire, on a trouvé moyen de rendre l'illégalité légale. Comment ? Je n'ai pu me le faire expliquer.

— Selon vous, qui a les torts ? Le gouvernement ou les congrégations ?

— Tous deux. Dans l'un et l'autre camp, il s'est fait de très vilaines choses sous le pavillon des plus beaux principes. Le gouvernement, par son irréligion ouverte, ses tracasseries mesquines, ses persécutions, a provoqué une haine corsée chez le clergé et chez les catholiques. La haine des gens d'église et des dévots est formidable, car ils haïssent pour leur propre compte et pour le compte de Dieu. Dans la chaire, au confessionnal, à l'école, ils ont représenté la République comme l'ennemi. Ils se sont jetés dans la mêlée politique pour la combattre... et ils ont été vaincus. Sans calomnie, je puis affirmer qu'ils béni-

raient la guerre et la défaite si elles devaient ramener la monarchie en France. Ils ont oublié, ou ne savent pas, qu'ils n'ont jamais été plus arbitrairement traités que par les rois. L'histoire n'est pas leur fort. Dans beaucoup de couvents, on gardait secrètement des fleurs de lys et on priait pour la rentrée du roi. Comment s'étonner que la République ait enlevé le droit d'enseignement à un corps qui lui était aussi profondément hostile ?

— C'est un peu dur pour les parents français de ne pouvoir faire élever leurs enfants par qui ils veulent, dit lady Hilda.

— D'accord. Cependant étant donné notre caractère, notre peu de respect pour la liberté d'autrui, il est préférable qu'il n'y ait qu'un foyer d'enseignement. Les élèves des religieux détestent les élèves des laïques, ces derniers le leur rendent amplement. C'était la nation divisée contre elle-même à perpétuité.

— Savez-vous, me dit une amie de mon hôtesse, que tout près de chez moi, à B..., il y a une de vos congrégations ? Ce sont des sœurs grises. Elles ont établi une blanchisserie et un atelier de repassage de fin. Leur arrivée a d'abord soulevé un grand mécontentement. On craignait qu'elles n'enlevassent du travail à nos mains si nombreuses. On a vite reconnu tout ce qu'il y avait d'avantageux à apprendre un métier lucratif sans bourse délier. Aujourd'hui, on regretterait de les voir partir. Par leur affabilité, leur charité, elles ont conquis toutes les sympathies. Je suis enchantée de leur voisinage. Elles donnent des leçons de français à moi et à mes fillettes. Elles ont

une école enfantine. Grâce à elles, votre belle langue sera bientôt répandue dans notre comté.

— Quel plaisir vous me causez ! dis-je alors. Et comme cela semble bien voulu par la Providence ! Voyez-vous, nos ordres religieux ont toujours eu besoin d'être réformés de temps à autre. Ils l'ont été, soit par quelque esprit supérieur, soit par les rois. Ceux-ci les ont expulsés, se sont emparés de leurs biens et même les ont supprimés. Ces réformes se sont faites avec une régularité qui suffirait à en démontrer la nécessité inéluctable. Cette fois-ci, c'est la République qui a été chargée de l'opération. Notre gouvernement n'a été que l'exécuteur des hautes œuvres, — les exécuteurs des hautes œuvres ne sont jamais sympathiques, mais il en faut.

— Voilà une curieuse philosophie de la politique ! dit le docteur Nicoll.

— Une philosophie de femme, ne faites pas attention. Les congrégations envoyées en Angleterre rentreront forcément dans leur rôle primitif. Elles ne songeront plus à faire de la politique. En pleine liberté, leur caractère acquerra de la droiture et de la tolérance. Elles feront connaissance avec le loyalisme, une vertu dont elles ignorent le nom même. Elles s'imprégneront de l'esprit plus simple et plus viril du catholicisme anglais. Dans l'exil, elles apprendront à aimer et à servir leur pays d'une manière intelligente. En retour, elles vous feront aussi des apports précieux et ces échanges aideront au progrès des deux nations.

Le docteur Nicoll me sourit.

— Vous pourriez bien avoir deviné juste, dit-il.

— Le catholicisme est-il en décroissance chez vous ? me demanda M. Redcliff.

— Dans le peuple et dans les campagnes, oui. Lorsque j'étais jeune, les paysans venaient sur le seuil de l'église, sur le parvis et là, têtes découvertes, ils entendaient la messe, aujourd'hui ils ne paraissent plus. L'année dernière, pendant une villégiature dans le département de l'Yonne, j'ai compté un dimanche à l'église, — une adorable église romane du XIIe siècle — quinze femmes et quelques enfants. Cela sentait tellement la désertion que, par une sorte de loyalisme sentimental envers le culte de mon enfance, je me suis fait un devoir d'assister aux offices afin d'augmenter le nombre des fidèles... sinon des croyants.

— A quoi attribuez-vous cela ?

— Eh bien, voici : nos curés sont des fils de paysans, la majeure partie sans vocation vraie pour l'apostolat. Ils ne possèdent ni le prestige de la naissance, ni celui de l'éducation et ils sont pauvres, honteusement pauvres. Leurs émoluments sont de neuf à douze cents francs. Jadis la foi les revêtait d'une autorité qui pouvait se passer d'argent. Cette foi n'existe plus. Les paysans disent ouvertement de leurs prêtres : « Ils ne sont bons qu'à chanter la messe », et c'est vrai. Ils auraient pu prêcher courageusement des croisades contre l'alcoolisme, contre la saleté, contre le vice qui appauvrit la race. Leurs évêques, peureux, inintelligents, leur ont défendu toute initiative... ils leur ont fait manquer le train. Ils sont condamnés à tourner comme des aveugles autour du dogme. Quand on entend leurs sermons, on com-

prend qu'ils ont perdu contact avec l'âme moderne et, ce qui est pire, avec l'âme du peuple. Dans l'aristocratie, dans la classe moyenne et la haute bourgeoisie, il y a, au contraire, une recrudescence de foi, grâce aux religieux, Jésuites, Dominicains, etc. Ce sont les seuls hommes de valeur que possède le catholicisme, les seuls capables de le défendre. Ces hommes très cultivés, très subtils et très avisés, possèdent au suprême degré ce que j'appellerai le charme psychique et ils ont une influence profonde sur les femmes, par elles sur la famille. Ensuite, en ces dernières années, la politique est venue renforcer la religion, elles ne font plus qu'une maintenant. A l'église, aux cérémonies du culte, on perçoit distinctement cet élément étranger. Dans l'atmosphère morale, il n'y a plus cette paix bienfaisante d'autrefois. On y sent l'extériorisation de la haine, des rancœurs, quelque chose d'agressif et de tendu. Par une sorte de défiance, on multiplie les petites pratiques oiseuses. Dieu seul sait les chapelets qui se disent, les cierges qui brûlent pour la chute de la République. La plus insignifiante dévote prend des airs de martyre. Ce petit vent de persécution qui souffle sur l'Eglise la fait frissonner délicieusement et redouble sa ferveur.

Je m'arrêtai un peu confuse.

— Votre âme anglo-saxonne n'arrivera jamais à saisir cette complexité latine.

— Ne devriez-vous pas dire perversité ? fit le docteur Nicoll.

— Peut-être, car la complexité engendre toujours la perversité.

— Quel rôle les Jésuites et les Francs-Maçons

jouent-ils donc dans votre pays ? me demanda M. Redcliff. Ils font beaucoup parler d'eux, il me semble.

— En effet. Les premiers combattent soi-disant pour la religion, en réalité, c'est pour leur Ordre ; les seconds luttent soi-disant aussi pour le bien de l'humanité, pour le progrès, et c'est tout bonnement pour la République. Ils occupent les deux extrémités de la bascule sociale et les mouvements qu'ils lui impriment ne laissent pas que de se répercuter dans la masse. Du reste, même acharnement des deux côtés, même absence de scrupules, mêmes procédés, même esprit. Les Jésuites sont des Francs-Maçons religieux, les Francs-Maçons des Jésuites laïcs.

— Permettez, permettez, interrompit mon hôte, secoué d'un bon rire, je suis franc-maçon et je ne crois pas avoir rien de commun avec les Jésuites.

— Oh ! je sais que la Franc-Maçonnerie anglaise a un caractère différent. Voyez-vous, le dessous de notre politique intérieure est une formidable évolution. Il se passe maintenant chez nous ce qui s'est passé au Japon. La véritable lutte, dont Jésuites et Francs-Maçons sont les agents inconscients, est entre le catholicisme qui incarne les dogmes, les superstitions du passé et la mentalité moderne. Les hommes de science forgent chaque jour à cette dernière des armes nouvelles. Ils épellent péniblement encore la révélation écrite dans la nature. Ils se trompent parfois... alors ils se penchent à nouveau sur leurs alambics, sur leurs microscopes, sur le sol de la planète. Ils pointent nuit après nuit leurs lunettes sur le firmament... Un jour, ils nous apporteront non pas le

mot de la fin peut-être, mais le mot du commencement... le vrai... celui que les poètes sacrés n'ont pu connaître.

Les lèvres du clergyman se contractèrent légèrement, puis d'un ton ironique :

— Et la Bible... qu'en feront-ils, les hommes de science ?

— Ils la mettront au nombre des forces psychiques de notre planète, ils l'étudieront pour y rechercher notre âme d'aujourd'hui. Elle demeurera parmi les livres sacrés de l'enfance des Terriens... voilà tout...

— Voilà tout... répéta lentement le docteur Nicoll en levant sur moi un regard indéfinissable. Une évolution semblable, à supposer qu'elle se fasse, demandera bien quelques siècles. Cela me rassure.

— Pas tant que cela, peut-être. En tout cas, elle donnera au monde, j'en suis sûre, un idéal plus élevé.

Mon hôte plaça amicalement sa main sur la mienne.

— Je reconnais bien là l'optimisme de Pierre de Coulevain, fit-il avec un bon sourire.

— Et c'est agréable de finir un dîner sur cette note, dit lady Hilda en se levant de table.

Mon optimisme !... oui... Pendant cette conversation qui avait pris un tour inattendu, j'avais eu la vision très nette de l'évolution dont je parlais. Grâce à ce dédoublement qui se produit souvent dans le cerveau, je m'étais rendu compte que Jésuites, Francs-Maçons, hommes politiques, remplissaient l'office de ces vers de terre condamnés à battre le sol

de leurs corps afin de le rendre meuble, léger et de le préparer pour les grandes végétations...

Je suis rentrée à Londres avec le souvenir d'un bel exemple d'initiative privée, d'humanité intelligente. Était-ce pour aller chercher cela que j'ai été renvoyée dans le Staffordshire? Passera-t-il la Manche ce récit d'un five o'clock à l'infirmerie de D... ? Ira-t-il produire quelque chose de l'autre côté ?... Je l'ignore. Je suis un ver de terre aussi et je travaille pour la vie.

Londres.

Ce qui m'intéresse le plus dans cette fourmilière, où moi, étrangère, je vais et viens librement, ce sont les êtres, les insectes humains qui l'ont construite, ornée, enrichie, qui l'ont faite si immense et si grandiose. Je les ai vus dans leurs églises, dans leurs homes, dans le monde, dans leurs théâtres, dans leurs parlements. Je suis au courant de leur politique, de leur littérature, de leur mouvement artistique. Je lis leurs journaux, leurs magazines, et toutes ces choses qui les continuent, où ils s'extériorisent, m'ont appris à les connaître un peu. Sans que j'aie songé à me documenter, leurs qualités et leurs défauts sont venus se ficher dans quelques cellules de mon cerveau, une étude comparée de l'Anglais et du Français, de l'Anglaise et de la Française s'y est élaborée lentement. Depuis quelques jours, elle domine ma pensée, elle *veut* être développée en blanc et en noir. Il ne sera pas facile, le développement ! Je suis curieuse de voir ce que produira ce fouillis

d'observations que j'ai là derrière mon front. Le travail de la gestation cérébrale qui se fait à mon insu, celui de la mise au jour, si douloureux parfois, ne cessent de m'émerveiller. Je m'efforce en vain de saisir leur mécanisme, il m'échappe. Ce mystère dont je suis le théâtre vivant m'irrite et me fascine. Je suis un instrument, mais un instrument pensant après tout.

Chez l'Anglais, au commencement du xxe siècle, la ligne horizontale et les cinq lignes perpendiculaires qui forment la silhouette des Terriens sont accentuées par des cols carcans et des habits dont les lignes sont rigidement droites et cet ensemble donne une impression de raideur, de dureté et de force. Le Britisher a l'allure large, lourde et gauche, le geste rare. Dans la démonstration, il étend sa main comme un couperet et il lui imprime un mouvement qui semble toujours trancher quelque chose et dire : « C'est ainsi et pas autrement. » Le pur sang, visiblement d'origine anglo-saxonne ou normande avec sa haute stature, ses traits nettement modelés, ses yeux bleus, ses cheveux blonds, est un beau spécimen humain. Les autres, mêlés de Danois, de Celtes, sont plutôt petits, assez laids ; mais ils ont une physionomie plus brillante et dans le regard une acuité extrême, L'Anglais se possède admirablement. Il en tire vanité et non sans raison. Il sait garder son visage impassible et sa peau fine trahit seule ses émotions et ses sensations. Il n'y a pas d'homme qui rougisse aussi facilement. Il est toujours furieux de ne pouvoir commander « au sang traître ». « al sangue traditore », comme disent les Italiens. Sa volonté est

constante, renforcée d'obstination ; ses énergies bien rassemblées ne portent, en général, que sur un point à la fois ! Il est brave par tempérament, car il a un tempérament de lutteur et c'est dans la lutte, quelle qu'elle soit, que ressortent ses qualités maîtresses. L'instinct de l'émulation est le coup de fouet intérieur dont la nature se sert pour obtenir de l'Anglo-Saxon l'effort dont elle a besoin ; il est beaucoup plus faible chez le Latin. Cet instinct fait la puissance de la Grande-Bretagne et de l'Amérique.

Dans toutes les langues, on a proclamé l'Anglais hypocrite, égoïste, perfide ! Il n'est pas cela. Un sentiment de justice m'oblige à l'écrire. L'hypocrisie et la perfidie seraient, du reste, incompatibles avec son esprit tout d'une pièce et son grand physique, l'égoïsme plutôt en serait la résultante. L'Anglais est moins affiné que le Français, mais beaucoup plus raffiné. C'est l'homme qui mange avec le plus d'élégance et qui a le plus de respect des autres et de soi-même. Son éducation première lui a fait une imagination propre, un cerveau où il y a le moins possible d'images grossières et qui n'a pas été impressionné par une paysanne inculte. A cette imagination propre, il doit sa distinction personnelle, son air de netteté et de jeunesse, et aussi peut-être la limpidité de son regard. Sa langue forte et sans nuances rend les basses réalités intolérables ; la nôtre, au contraire, permet de jouer avec sans se salir trop. Il a été élevé à n'en parler jamais et elles lui demeurent répugnantes. Dans ce pays-ci, il est entendu, convenu, que certains sujets de conversation doivent être réservés pour le club, le fumoir, le mess room, la

chambre à coucher et, en général, ils n'en sortent pas... affaire de discipline. Grâce au snobisme, cette retenue est imitée par les classes inférieures. En Angleterre, une cuisinière de bonne maison ne souffrirait pas, à la table des domestiques qu'elle préside, les propos et les allusions que nous entendons sur les scènes de nos théâtres et dans le monde. Elle les considérerait dignes des gens de l'écurie. J'ai passé deux mois dans le voisinage d'un centre manufacturier, je n'ai jamais vu le spectacle dégoûtant qui offusque les yeux sur nos grands boulevards. Pour un Anglais, par exemple, Cambronne pourra être un héros, il ne sera pas un gentleman. Selon lui, le mot historique de Waterloo n'aurait pu venir aux lèvres d'un gentleman. Wellington eût lancé un énergique D majuscule (damn !) C'eût été pire, mais propre.

Un Anglais aura les vices les plus bas et il demeurera convenable en paroles. Est-ce là de l'hypocrisie ? Non, c'est de l'éducation et de la civilisation. Nos voisins en ont davantage que nous, voilà tout. Quand on vit au milieu d'eux, on peut à peine les croire sujets à certaines humiliantes lois de la nature. Avec les Français, impossible d'avoir jamais cette illusion. Je l'ai regretté plus d'une fois.

John Bull ne résiste pas mieux qu'un autre à la tentation de voler la femme et l'âne de son voisin ou d'enfreindre le sixième commandement, mais il ne s'en vante pas, il le cache même. Par hypocrisie ? Non, par réserve innée. Il a la pudeur de tous les grands animaux. Maintes fois, j'ai eu la révélation de cet instinct supérieur très viril après tout, car chez

la femme la pudeur est apprise et chez l'homme, elle est naturelle. Un jour, il m'en souvient, sous les arcades de la rue de Rivoli, un jeune Anglais venait en sens inverse et je souriais de la manière toute britannique dont il rythmait sa marche, lorsque je vis un individu glisser sous ses yeux une carte, — une carte transparente sans doute. — Instantanément le sang afflua à son visage et le colora jusqu'aux cheveux, puis de son parapluie finement roulé et tenu horizontalement, il écarta l'immonde voyou comme on écarte une ordure et, impassible, il continua son chemin. Cette belle rougeur n'était assurément pas provoquée par l'hypocrisie, mais par la révolte de ses instincts de gentleman.

Voilà pour l'hypocrisie... à l'égoïsme maintenant !

Dans ses relations sociales, John Bull me semble moins égoïste que le Français, car il n'est pas aussi exclusif et beaucoup plus hospitalier. En outre, je l'ai toujours vu prêt à mettre sa force au service de son prochain, des femmes, des enfants, des animaux... des petits. Quand je me trouve avec un Anglo-Saxon, je me sens protégée ; avec un Latin je crois, au contraire, devoir protéger et je deviens instinctivement maternelle. Et d'abord l'Anglais est timide. La timidité prend souvent chez lui les proportions d'une affection nerveuse. Personne ne se douterait des affres que cause au Britisher, retour des Indes ou d'Afrique, l'entrée dans un salon quelconque. Il est capable d'épouser, par reconnaissance, la femme qui le mettra à l'aise. C'est là le secret de beaucoup de mésalliances. La nature n'aurait-elle

point voulu, au moyen de la timidité, restreindre sa puissance d'action ? L'Anglo-Saxon a l'air de vouloir attirer tout à lui, je soupçonne que c'est parce qu'il n'ose pas sortir de sa coquille. Il manque d'intuition, de savoir en général, et a une immense difficulté à s'assimiler les éléments étrangers, à parler une autre langue que la sienne. Cette infériorité, dont il a conscience, le paralyse et l'exaspère secrètement. Il en souffre dans son orgueil et dans sa vanité. Il cache cela sous une indifférence hautaine. Il suffit cependant d'une petite avance, d'une amabilité banale de la part d'un étranger pour le dégeler complètement. Sa nature bien équilibrée est incapable d'élans et peu sujette aux emballements. Avant de rendre un service à quelqu'un, il réfléchit toujours ; mais une fois le service rendu, il ne le reproche jamais. Il est un bon qui a l'air rébarbatif, un tendre qui a l'air dur, un doux qui a l'air brutal.

Perfide ? Non, je ne le vois pas ainsi. En affaires, on s'accorde à le trouver très droit, très correct. Les biais et les finesses lui sembleraient une perte de temps. C'est lui qui a, je crois, inventé le « prix fixe ». En amitié, il est loyal et sincère. Ses ennemis mêmes le reconnaissent. Il *coupe* carrément les gens qu'il ne veut plus voir. Les hommes d'État anglais méritent seuls ce reproche de perfidie. De fait, ils tendent des pièges aux autres nations, ont des ruses de guerre en temps de paix. Tel diplomate qui cuisinera sans scrupule une petite infamie profitable à « Mother England », sera dans sa vie privée un parfait gentleman. Il est aussi injuste de juger l'Anglais d'après la politique extérieure de son pays que de

juger le Français d'après la politique intérieure du sien. Elles sont indignes toutes deux.

La race anglo-saxonne produit des extrêmes plus que la race latine. On y rencontre des êtres de toute élévation, d'une pureté enfantine presque, puis des êtres de toute bassesse et d'une immoralité achevée. Je crois l'avoir déjà dit, l'Anglais est un *caractère*, L'éducation et le caractère sont sa plus forte armure ; si elle est usée, si quelques clous tiennent mal, elle cède au plus léger choc et lui avec. John Bull ne tombe pas comme le Français, il s'effondre... et se relève rarement. Le microbe qui détruit le plus vite cette armure est celui de l'alcool. En Angleterre, il se développe dans la constitution du pauvre et du riche. Le premier l'abreuve de gin ou de quelque autre horreur, le second d'élégants whisky and sodas, de cocktails, de vins précieux. En France, les basses classes seules en sont atteintes ; ici, il n'épargne personne.

Il y a une cinquantaine d'années, aux dîners d'hommes, l'hôte faisait placer sur le buffet une armée plus ou moins nombreuse de bouteilles, représentant ses meilleurs vins et il était entendu qu'elles devaient être vidées toutes. Après le repas, la nappe était enlevée, les serviteurs se retiraient et sur le vieil acajou ou le vieux chêne, les libations à Bacchus commençaient. Elles duraient toute la nuit souvent. Le matin, les domestiques trouvaient les convives sous la table et très respectueusement, sans un sourire, ils les emportaient au premier étage. Ces grandes beuveries sont rares maintenant, mais le terrible microbe est plus répandu qu'autrefois. Je

persiste à croire que c'est un de ces infiniment petits homicides qui est l'agent responsable.

Le Britisher s'enivre froidement, méthodiquement, son regard vacille d'abord, une lueur trouble s'y allume, puis, il demeure fixe, on sent qu'il est réellement parti, comme nous disions si bien, parti pour ailleurs, son ivresse est triste en général, elle le terrasse où elle réveille en lui les instincts primitifs qui, j'en ai déjà écrit la remarque, sont encore à fleur de sa peau fine. Je ne sais lequel est le plus navrant. J'ai remarqué chez l'Anglais un respect instinctif pour le vin en soi. Il manie comme personne ne le fait les flacons qui le contiennent, et témoigne une révérence particulière au grand bordeaux, au grand bourgogne et au vieux porto. Après le dîner, il reste seul ou avec ses hôtes masculins, en compagnie du vin. C'est une sorte de rite et, pour beaucoup, le plus sacré. Parfois, il a été si consciencieusement accompli que les fidèles rentrent au salon quelque peu vacillants et le cerveau plus ou moins brouillé par ses fumées. La reine Victoria avait en vain essayé de supprimer cette coutume. John Bull est né conservateur... de ses privilèges d'homme surtout et celui-là lui est très cher.

Personne ne se représente l'Anglais comme ayant l'étoffe de ce que nous appelons le grand amoureux. On a raison. Il est cependant capable d'éprouver une passion violente, un sentiment tendre et profond. Il s'éprendra d'une créature malheureuse, infirme même, parce que sa faiblesse attirera sa force. Il faut qu'il ait perdu beaucoup de sa fierté et de son honneur pour épouser une dot uniquement. Ses sens

sont très impressionnables et il n'est pas *sensuel*. La femme tient moins de place dans sa vie que dans celle du Latin. Il est plus constant. La beauté du visage l'affecte davantage que celle du corps. Si je ne me trompe, la sculpture ne fleurira jamais en Angleterre. Dans le fleuretage il est très chevaleresque, il a l'endurance des êtres conscients de leur force. La satisfaction de vanité qu'il éprouve quand la femme est jolie le dédommage du platonisme qu'on lui impose quelquefois. En amour, il a une confiance enfantine. Nul homme n'est aussi facilement trompé, nul homme ne ressent aussi profondément la déception et la trahison. Elles le rendent mauvais, amer, sceptique à jamais ou elles le brisent comme un roseau. Il cherche souvent l'oubli dans le danger, dans les chasses lointaines, dans l'ivresse et il ne le trouve pas toujours.

L'Anglais apporte dans le mariage une simplicité qui étonnerait le Français. Il n'y met ni poésie, ni affinement. Il n'a pas besoin d'illusions, il ne cherche pas à en donner. Il est le *mâle*, toujours égoïste dans cette qualité, brutal trop souvent. C'est là le grief de l'Anglaise tant soit peu romanesque ou compliquée, la cause de beaucoup de divorces. Un fait illustre ceci. En Angleterre, le *Maître de Forges*, de Georges Ohnet, est considéré comme immoral parce que l'héroïne se refuse à l'homme auquel elle appartient légalement. Pour le Britisher, c'est là le crime capital. En toute autre chose, il respecte la liberté de sa femme mieux que le Français, il lui laisse prendre une plus grande part à la vie. Il en fait rarement la confidente de ses soucis et de ses affaires, par or-

gueil ou par bonté ; en revanche, il ne lui demande pas de comptes non plus. On rencontre dans l'Ile Inconnue davantage d'unions douloureuses que chez nous, je crois pouvoir l'affirmer sans injustice.

Dans toutes les affections de l'Anglais, il y a une nuance bien caractéristique qui n'existe pas ou très peu chez le Français : c'est la camaraderie. La camaraderie se trouve dans son amour, dans son amour conjugal et fraternel, dans son amitié. Il appelle volontiers sa sœur « vieille camarade » (old girl), son ami « vieux camarade » (old boy, old man, etc.). Dans ces mots impulsifs, on sent une infinité de choses, de la tendresse, de la cordialité, du réconfort. Si je ne me trompe, sans qu'il s'en doute, cette camaraderie protège la femme *contre lui-même*.

Du reste, John Bull a beaucoup plus de sentiment que nous ne le croyons. Une preuve entre cent : dans la première colonne du *Times*, il y a d'abord la nomenclature des naissances, un arrangement bien symbolique, puis celle des mariages, des morts et, au-dessous, un entrefilet avec ce mot :

IN MEMORIAM :

où on peut lire, par exemple :

« In memory of my beloved son Henry White who died the 14th of July 19... aged 39. »

« In memory of my dear wife, etc. »

« En mémoire de mon fils bien-aimé Henri White, mort le 14 juillet 19..., âgé de 39 ans.

« En mémoire de ma chère femme, etc. »

N'est-ce point là du sentiment, cette pensée de ramener ainsi les morts parmi les vivants, de remettre leurs noms sous les yeux de leurs amis ou de leurs connaissances ? Ce *In memoriam* dans la première colonne d'un journal comme le *Times* est une preuve que nos voisins n'ont pas du tout le cœur que nous leur supposons. Il faut, du reste, les en féliciter.

Personne non plus, n'imagine que l'Anglais puisse être brillant et amusant. Dans notre sens, il ne l'est pas. Il n'a jamais ce que nous appelons de la verve. Les reparties ne jaillissent pas de ses lèvres, elles en tombent et à pic presque toujours. La satire et l'humour qu'il manie supérieurement le rendent redoutable parfois. Il saisit tout de suite la bizarrerie, le comique d'un fait et avec un visage rigide il provoque la gaieté. Quelques-uns se font un répertoire d'historiettes qu'ils colportent de maison en maison. Ce genre d'amuseurs est très apprécié en Angleterre, beaucoup plus que ne le sont chanteurs et musiciens. On aime par-dessus tout une bonne histoire.

Avec la difficulté qu'il a à s'extérioriser, le Britisher est rarement un causeur. Il n'a pas d'idées générales, c'est un spécialiste né. Par exemple, il s'éprendra d'un grand homme quelconque, il étudiera son œuvre, la disséquera minutieusement, s'en imprégnera et le fera revivre avec une intensité extraordinaire. Ruskin nous en a donné un échantillon avec Turner dont il s'était fait le prophète. Beaucoup d'Anglais attribuent maintenant l'œuvre de Shakespeare au chancelier Bacon. Ils essaient de le prouver à tous ceux qui leur tombent sous la main. Si devant

l'un ou l'autre vous avez le malheur de dire : « Ceci est de Shakespeare », on vous apprend aussitôt et d'un ton pompeux que « c'est de Bacon ».

Ces passions intellectuelles sont très fréquentes chez nos voisins. Elles dégénèrent en douces folies, en marottes et contribuent à leur réputation d'excentricité.

A la tribune, dans la chaire, sur la plate-forme électorale, l'Anglais s'attelle à une seule idée ; cette idée revient dans toutes ses périodes. Au moyen de la même phrase répétée à satiété, il l'enfonce comme un clou dans le cerveau de ses auditeurs. Ici, l'art oratoire, monotone et sec, est fait pour convaincre, non pour charmer. En France, nous charmons pour convaincre. Ne sont-elles pas merveilleuses ces différences subtiles entre Terriens ? Par exemple, comme je l'ai dit ailleurs, le Français a de la religion ; l'Anglais, lui, a le sentiment religieux. La spiritualité fait le fond de son âme. Son esprit concentré prend facilement conscience de Dieu ou demeure réfractaire et il est franchement agnostique. Le culte qu'il rend au Créateur me paraît très viril, très digne. Dieu est le seul être qu'il *tutoie* et ce tutoiement semble le grandir.

Quand cinq ou six Britishers ont une idée, un goût commun, ils fondent un club pour en parler, pour fumer leurs pipes dans son atmosphère. C'est une béatitude spéciale. De même, si quelque phrase de la Bible porte une nouvelle conviction à leurs esprits, ils érigent une chapelle pour l'abriter, et voilà une petite secte de plus. Le club et la chapelle jouent un grand rôle dans leur vie. Nous sommes gens d'ana-

lyse, eux sont gens de synthèse. Une semblable mentalité leur rend très difficile, pour ne pas dire impossible, la compréhension de l'âme étrangère quelle qu'elle soit, de la nôtre surtout. Cette incompréhension se trahit à chaque instant et d'une manière amusante souvent. Dans un article du *Saturday Review*, certain auteur notant la mélancolie que produit la chasse silencieuse, ajoute avec un naïf orgueil : « L'Anglais y échappe, mais un Français vêtu sans doute d'un costume ridicule l'a rendue par ces mots : « Dieu que le son du cor est triste au fond des bois ! » Cette mélancolie plutôt échappe à l'Anglais et il faut l'en plaindre. Le costume romantique ne lui fera pas connaître ce frisson mystérieux dont le Français est secoué parfois en revenant de la chasse à travers bois au déclin d'une journée d'automne. Nos voisins admirent la nature, et nous la sentons.

Le Britisher raille volontiers notre sentimentalité, mais il y a dans son caractère deux traits qui, selon moi, prêtent davantage au ridicule, c'est le snobisme et la vanité de la toilette. Le snobisme existe dans la race, il mérite une monographie, il l'aura. Les Anglais ont la vanité de leur plumage plus qu'aucune femme. Ils parlent habits entre eux. L'un dira à son ami : « Quel paletot chic vous avez ! » Ils adorent leurs vêtements, leurs dessous, leurs chaussures, les uniformes brillants. Par exemple, ceux qui se sont découvert des lèvres bien dessinées, un beau menton de force s'empressent de se raser. De là cette coupe de moustaches qui nous a étonnés il y a trois ou quatre ans. J'en ai deviné la cause et cela m'a bien amusée. Les Français regardent les femmes, eux

s'en font regarder. Avant et après le luncheon, on peut les voir parader à Hyde Park, à Piccadilly, à Bond Street où ils exhibent les chefs-d'œuvre du grand faiseur, des chapeaux où il ne manque pas un reflet, des chaussures dernier modèle et avant la parade beaucoup passent chez le tailleur pour le dernier coup de brosse. Ils marchent de leur belle allure, régulière, indifférents en apparence, mais délicieusement chatouillés par l'admiration que provoque leur chic. Une dame anglaise m'ayant demandé où l'on pouvait voir les Français « smart », j'ai dû lui répondre qu'ils n'avaient pas de lieu d'exhibition.

Ce qui est curieux, c'est que l'Anglais si bien versé dans l'art et les raffinements de la toilette, donne peu d'attention à celle de la femme. Il n'apprécie pas l'élégance chez elle. La femme, au contraire, est extrêmement sensible à l'élégance de l'homme. La petite bourgeoise se privera d'une robe ou d'un chapeau pour que son mari ait une redingote bien faite. L'Anglais, après tout, partage la vanité des mâles. Dans le règne animal, c'est eux qui sont les plus beaux et qui font la roue. La nature a assombri le vêtement de l'homme, afin de le mettre en harmonie avec son labeur présent et l'homme ici s'efforce d'en tirer les meilleurs effets.

L'Anglo-Saxon a non seulement la vanité de son physique, mais l'orgueil de sa race. Il est gonflé de sa supériorité. Quand il cause avec un Latin, il a toujours sur les lèvres un irritant sourire, celui qu'il donne aux femmes et aux petits. Le Latin rit volontiers de l'Anglo-Saxon, l'Anglo-Saxon sourit du Latin. Eh bien, pour moi, par exemple, John Bull avec

sa mentalité simple, sa connaissance imparfaite de la vie, son infériorité dans l'art, m'apparaît comme un enfant, Hercule enfant... Hercule tant qu'il voudra, mais enfant encore. Son idéal est un idéal de discipline, de liberté, d'ordre et de propreté. Il n'est pas à mépriser, car il forme la base de tout ce qui doit devenir grand et si l'Union Jack flotte sur tant de points du globe, c'est parce qu'il le porte dans ses plis. Dieu avait besoin des Anglais pour amener les Boers dans le mouvement de la civilisation, pour leur enseigner l'hygiène, diminuer chez eux la mortalité infantile, il avait besoin des Américains pour assainir Cuba. Ce sont ces œuvres-là qu'il leur confie. Ils mettent vaillamment leurs épaules puissantes à la Roue du Progrès ; sans eux elle serait plus souvent embourbée.

. . . .

. . . .

. . . .

Au Français maintenant ! Mes longs séjours à l'étranger m'ont donné un recul suffisant pour me permettre de le *portraiturer* avec quelque ressemblance. Dans les pages précédentes, je me suis efforcée d'être juste, non pas tant par sympathie pour les Anglais que par respect pour la Providence dont ils sont les créatures et les instruments. Il s'agit maintenant d'être impartiale, c'est plus difficile. J'adore expérimenter sur moi-même et tendre mes facultés pour voir jusqu'où elles arrivent... ah !... elles n'arrivent pas loin encore !

Le Français ! Il m'apparaît de taille moyenne, agile, nerveux et fin, jamais aussi laid qu'un Anglo-

Saxon, jamais aussi beau non plus. La partie supérieure du visage, le front et les yeux sont remarquables de force intellectuelle et d'expression. Le nez, le menton, la bouche, sont faibles et trahissent la sensualité. La moustache est absolument caractéristique, hardie, spirituelle, vaniteuse, elle met comme un accent ou aigu, ou grave, ou circonflexe sur sa physionomie et indique infailliblement son état d'âme. Quand je veux connaître l'humeur d'un de mes compatriotes, je regarde sa moustache.

En général, le Français ne brille pas par la tenue et la correction, sa mise est toujours plus ou moins négligée, ses cheveux mal coupés. Il donne l'impression d'un être vivant dans les espaces renfermés. Il lui manque cette clarté de teint et d'œil que donnent le plein air et l'eau abondante. Il n'en a pas suffisamment. Nous ne connaissons pas encore l'art de distribuer ces deux éléments de santé. Le Français n'en a pas sa part et, malheureusement, il a été élevé à s'en passer plutôt qu'à la réclamer. Encore une affaire d'éducation.

Personne n'a mieux porté le costume d'autrefois que le Français, personne ne porte plus mal le costume moderne. Son tempérament est en rébellion visible avec ses lignes dures et il a de la peine à le garder en forme. Sa prédilection pour les cols ouverts, les cravates à bouts flottants, les plastrons mous, les dessous qu'on voit chez les grands chemisiers témoignent du souvenir atavique, du brillant plumage d'antan. Au fond, il ne se démocratisera jamais. L'élégance masculine française est rare, j'en conviens, mais elle me semble être la vraie élégance

en ce qu'elle n'accentue pas trop les articulations et laisse au corps une belle souplesse de vie.

Le Français n'a pas l'air noble, les traits nets de l'Italien ou de l'Espagnol, parce qu'il n'est pas de race pure. C'est un Latin fortement croisé de Celte et de Franc. En outre, son pays présente, du nord au sud, de l'est à l'ouest, une rare variété de sol, d'aspect et de climat qui n'a pas peu contribué à sa complexité. J'attribue à l'élément latin son essence féminine, son intuition, son besoin de perfection artistique, sa fine sensualité, puis ses emballements fréquents, son manque de sens pratique, d'organisation et de discipline. A l'élément celte, sa violence passionnée, son idéalisme, ses rêves obscurs, son tour d'esprit à la fois brillant et grossier. A l'élément franc, sa prévoyance, sa peur du lendemain, ses éclairs de sagesse, sa ténacité. ce fond d'égoïsme et d'avarice qui paralyse ses premiers beaux mouvements, car il a le premier mouvement beau. Quand ces forces diverses s'équilibrent à peu près, il est, comme me le disait un Anglais, « the right thing », la perfection. Voilà pourquoi nous le voyons assoiffé de justice et injuste, épris de liberté, incapable de la comprendre, grand et mesquin. fabricateur et destructeur d'idoles. Voilà pourquoi nous trouvons sa pensée sur tous les sommets et dans tous les bas-fonds. Après l'âme slave, il n'y a pas d'âme plus nuancée, plus travaillée.

Et il est le fils de la femme ! Oh ! comme il l'est bien ! Il tient d'elle son imagination ardente, sa nervosité, son besoin d'illusions et d'amour. L'amour est le vin de sa jeunesse, de son âge mûr, de sa vieillesse

même. Aux dernières heures, il en réclame encore. Quand il n'en peut plus avoir, alors seulement il est content de partir. Dans l'espèce, il est ce que nous appelons le « grand amoureux » et la femme tient une place énorme dans sa vie. On la trouve toujours dans sa grandeur et dans son abaissement. Il l'aime à l'Orientale encore, non pour ce qu'elle est, mais pour ce qu'elle peut lui donner. Il éprouve un dépit croissant de la voir s'élever au-dessus de la féminité qui la lui livre. Avec elle il est généreux, mais jamais désintéressé. Quand l'Anglais ou l'Américain a rendu service à une femme, il se croit tenu à ne rien lui demander en retour ; le Français, au contraire, se croit en devoir de tout exiger. A l'homme du peuple, au bourgeois, au gentilhomme, il faut la « livre de chair » et il l'obtient, hélas ! Sous ce rapport, le Français n'est rien moins que chevaleresque. Avec lui le fleuretage est dangereux. C'est toujours pour de bon. J'en ai prévenu cent fois les Américaines. Il met son orgueil non pas à se vaincre soi-même, mais à vaincre Ève. Et aucun homme ne juge plus durement la femme qui lui a cédé. Il la juge comme pourrait le faire sa mère ou sa sœur, *bourgeoisement*, avec les mêmes mots et la même sévérité. Son désir satisfait, il redevient extraordinairement honnête. L'Anglo-Saxon aime la femme dans l'amour, lui, aime l'amour dans la femme. Il demande beaucoup à l'amour, infiniment trop et, constamment déçu, il repart en quête de bonheur. De là sa légendaire infidélité... très exagérée, du reste. Dans le mariage, il est capable de mettre de l'affinement, de la délicatesse, de la poésie. J'en ai vu aux

plus humbles foyers. Il sait être époux, amant et ami. Il se donne la peine de conquérir sa femme. Est-ce pour lui ou pour elle qu'il joue cette comédie ? On n'a jamais pu savoir, mais c'était un trait à noter. Platoniquement même, il aime la société de la femme parce qu'autour d'elle, il traîne toujours quelques molécules d'amour, parce qu'il retrouve la douceur dont sa mère a entouré son enfance et son adolescence. Fils de la femme... oui, mais non efféminé, son œuvre en fait foi. Aucun homme, d'ailleurs, ne se reprend plus vite. Pour moi, c'est là la mesure de sa force ascensionnelle.

A l'étranger, on aime la France et on déteste le Français. J'en ai deviné la raison. Cette mauvaise éducation première dont j'ai dit la cause, en a fait un être indiscipliné au premier chef par cela même gênant. Selon une admirable expression populaire : « Il déplace trop d'air », rien n'est plus irritant. Ensuite, il a la vanité agressive, le caractère d'un nerveux et d'un impulsif. Inconsciemment, il ne montre que ses défauts ; quant à ses qualités, il faut les découvrir et ses qualités sont vraiment de premier ordre. Il y a en lui un fond de sentiment que n'altèrent jamais complètement son humeur et ses passions. Il est sincère, capable d'une brutalité plutôt que d'une perfidie. Chez l'Anglais, la bravoure est dans le tempérament, dans les muscles ; chez le Français, elle est dans l'âme. Derrière son héroïsme, il y a toujours un sentiment ou une idée. C'est là le côté chevaleresque de sa nature. De même, il n'est pas né lutteur, il le devient par ambition grande ou mesquine. Son effort est capricieux, inégal. Il en prend

à son aise avec la vie. Il manque ses rendez-vous d'affaires plus facilement que ses rendez-vous d'amour. Avec lui, il est toujours l'heure qu'il veut, non pas l'heure qu'il est. C'est un gâcheur de minutes. Comme un enfant, il joue en route, puis il court pour rattraper le temps perdu et il le rattrape. La prospérité de son pays le prouve abondamment. Il est aidé dans sa tâche par une intuition merveilleuse. Nul ne possède autant de science infuse. C'est grâce à ce don que, malgré ses écoles buissonnières, il arrive bon premier dans l'art, dans la science et dans certaines industries.

Le Français n'est pas sujet aux toquades comme l'Anglais. Il est l'homme des idées générales. Elles lui arrivent de vingt côtés à la fois, affluent sans cesse à son cerveau et font de lui un causeur hors de pair. Il a le sens du ridicule, mais la verve humoristique est rare chez lui. Son esprit, plutôt gouailleur que satirique, est fin même dans la grossièreté. Malgré sa vive intelligence, sa compréhension rapide, il a autant de difficulté à s'assimiler les langues étrangères et leur génie que le Britisher. Tous deux sont prisonniers de leur forte individualité.

Le Latin n'a pas la belle *spiritualité* de l'Anglo-Saxon. Il est toujours un peu païen. Dans ses pratiques de dévotion, son âme n'est jamais entièrement dégagée de ses sens. Sa vraie religion est l'idéalisme. L'Anglo-Saxon me semble plus près de Dieu, le Latin plus près des dieux. Est-ce une énormité cela ?

Et je vois... l'Anglais est de l'électricité humaine canalisée, qui suit un fil rigide et ne manque pas le

récepteur. Le Français, lui, est de l'électricité libre. Ses étincelles et ses ondes se répandent à droite et à gauche et n'arrivent pas toutes au point qu'elles devraient toucher. Qu'importe ? Elles ne sont pas perdues pour la vie.

J'ai entendu un jour cette parole qui n'était pas destinée à mon oreille : « Le Français gâte la France. » Je me suis retournée vivement et j'ai répliqué . « C'est lui qui la fait cependant. » Aujourd'hui, j'ajoute : il est son âme même.

. . . .

. . . .

Je viens de me relire.................................
Ces pages, toutes ces pages, où étaient-elles ?... J'ai l'impression bien nette qu'elles se trouvaient sténographiées derrière mon front et que ma pensée les a développées comme le sténographe les signes abréviatifs. Sténographiées ?... Oui... mais depuis quand ? Arrivons-nous ici-bas avec des moteurs tout impressionnés ou s'impressionnent-ils à mesure ? Et comment leur parvient-elle l'essence divine qui les met en action ? Je ne sais pas... je ne sais pas ! Pendant que j'écrivais, des silhouettes d'Anglais, de Français, des expressions de physionomie, des sourires, des contractions de lèvres, une infinité de petits traits caractéristiques que j'aurais cru effacés ressortaient comme pour m'aider dans ma tâche et en même temps une autre zone de cellules marchait. Cette simultanéité de travail est tout ce que j'ai pu saisir et, pour avoir voulu trop regarder en dedans, j'ai gagné un abominable mal de tête. Il faut se résigner à admirer sans comprendre. D'autres comprendront-

ils ? Viendra-t-il un jour où la nature se rendra à l'homme ?...

Londres.

Pour la majorité des Français, l'Anglaise est une femme qui a des cheveux jaunes ou rouges, des taches de rousseur, de longues dents, de grands pieds, une femme qui grimpe sur toutes les montagnes et qui lit la Bible.

Pour la majorité des Anglais, la Française est une femme gracieuse, frivole et perverse qui trompe son mari... Voilà comment au XX[e] siècle, chez deux grandes nations, on juge encore les femmes qui tiennent le haut de l'échelle psychologique. C'est honteux et agaçant.

Il semble que le vêtement de l'individu est en rapport intime avec son caractère et son rôle. Celui de l'Anglaise trahit toujours l'essence masculine qui est l'âme de sa race, et les extrêmes que l'on rencontre dans sa nature. Elle aime les étoffes souples et les étoffes de laine aux plis rigides. Elle est également bien dans la robe du soir et dans le costume tailleur. Dans la toilette habillée. elle a l'air guindé et endimanché. Des couleurs mal assorties, des choses mal finies montrent combien peu elle possède l'art du chiffon. La fille de John Bull dédaigne le raffinement des dessous, le luxe des belles lingeries, les jupes *froufroutées*. Tout cela ralentirait le mouvement chez elle et elle a été créée pour la vie active. Dans le choix de ses ornements, elle montre un goût primitif et baroque. Elle adore les bangles (bijoux de l'Inde), le cliquetis de nombreux bracelets, et elle aime à

pendre à sa ceinture toute une quincaillerie d'or ou d'argent. Quand elle veut être esthétique ou artistique, elle devient stupéfiante.

L'Anglaise est rarement bien faite. Ses lignes sont dures et droites. Elle manque de silhouette ou plutôt sa silhouette manque de beaucoup de choses. On rencontre souvent chez elle cependant l'attache de la tête, le cou rond de la statuaire grecque et, avec sa coiffure, elle accentue cette ligne dont elle est plutôt fière. Les mouvements de son corps musclé, à ressorts, dirait-on, n'ont aucune grâce, ils sont durs, brusques, carrés. Elle a l'allure large, comme si elle était destinée à couvrir beaucoup de terrain et on dirait qu'elle *va l'amble.*

S'il y a la laideur anglaise, il y a aussi la beauté anglaise. La laideur anglaise, que rachète presque toujours un air de distinction, est crûment laide. En revanche, la beauté anglaise est très belle, elle a tous les tons d'or dans la chevelure, un coloris fin et éclatant, des traits purs, des yeux admirablement enchâssés. Bien qu'il n'y ait pas de jolies laides dans l'Ile Inconnue, on y rencontre des figures originales et charmantes, les unes plaisent par leur force, les autres par leur douceur.

L'Anglaise a beaucoup de tempérament et elle n'est pas une femme magnétique ; sa voix sans chaleur, sa main sèche, sont apparemment mauvais conducteurs d'électricité. En outre, sa physionomie n'a pas grand rayonnement. Son regard est rêveur ou fixe, timide ou hardi. Soit affectation, soit hauteur naturelle, il évite d'entrer en contact avec les étrangers. Sa bouche est très ferme, très fière, très dure ou

d'une faiblesse enfantine ; elle trahit souvent une extrême sensibilité nerveuse. Son physique et son moral me semblent en harmonie parfaite avec son âme, son caractère et sa mentalité. Son âme ! son caractère ! sa mentalité ! Ma plume s'arrête... recule presque devant la difficulté de les rendre comme je les vois, et je me demande si je les vois tels que la nature les a façonnés. Plus je vais, plus j'ai le respect de l'œuvre que je dois reproduire. Pour celle-ci, il faut que de la pointe de ma pensée j'aille raviver une foule de souvenirs, une multitude d'impressions. Ces souvenirs, ces impressions me donneront-ils des traits vrais ? Nous le verrons bien !

L'âme féminine anglaise ! Une âme simple, maigre comme son corps, imaginera-t-on de l'autre côté de la Manche ? Simple ?... Pas tant que cela. Maigre ? Encore moins. C'est, au contraire, si j'osais dire, une âme androgyne, complexe, passionnée, spiritualiste, enthousiaste, dont les sentiments ont d'autant plus de force qu'ils sont peu nuancés et s'extériorisent difficilement. C'est une âme religieuse qui sent Dieu tout naturellement comme on sent le soleil, sa prière sans familiarité, sans tendresse mystique, est très digne, pleine de foi et de respect. L'âme, chez laquelle l'idéalité est très développée, qui a besoin de symboles, d'émotions psychiques, d'un culte plus chaud, est « haute Église » ou catholique. Celle qui est plus prosaïque est « basse Église », l'âme de juste milieu est Église épiscopale, c'est-à-dire conformiste... Heureux pays de liberté où tous peuvent élever le temple que réclame leur croyance.

L'âme féminine anglaise est capable de comprendre

les beautés de la nature et de l'art, de les admirer sincèrement, notre admiration s'est même allumée à la sienne, mais elle ne comprend encore ni la nature ni l'art. Elle y arrivera.

Dans le caractère de l'Anglo-Saxonne, je vois beaucoup de droiture, un loyalisme inné, le respect de la vérité, de la parole donnée surtout, le sens de la justice, une précision mathématique, l'attachement au devoir, l'amour de la lutte et une inlassable persévérance. J'y vois aussi une certaine sécheresse, une certaine cupidité, beaucoup de petitesses, de snobisme et de vanité mesquine. Ce caractère est chez elle comme un régulateur implacable, il tue nombre d'élans généreux, il enserre son âme trop étroitement, mais il est nécessaire à la majorité.

L'Anglaise a une vision restreinte et, à cause de cela, très nette. Sa connaissance de la vie est des plus élémentaires. Elle a fort peu d'intuition. Pour savoir quelque chose, il faut qu'elle apprenne beaucoup. La littéralité de son esprit la rend incapable de comprendre l'humour ou d'en faire. Sa nature n'est pas joyeuse, pas ensoleillée ; elle peut être intéressante, originale, elle est rarement amusante. Tout au fond de son être, dans son imagination plutôt, quelquefois, il y a une veine curieuse de morbidité qui ressort dans son idéalisme bizarre, dans ses essais artistiques ou littéraires, une veine produite sans doute par l'essence masculine de sa race et la féminité de son sexe... une complexité dangereuse s'il en fût !

Ce n'est ni dans l'âme ni dans le caractère qu'est la supériorité de l'Anglo-Saxonne, mais dans sa men-

talité d'apôtre, d'intellectuelle, d'organisatrice, de patriote. Depuis une quarantaine d'années cette mentalité, destinée à remplir un grand rôle, a été retravaillée, remaniée, élargie par les forces divines, et elle est devenue un des agents les plus actifs du progrès et de la civilisation.

Sur le continent, personne n'est d'accord au sujet de l'Anglaise ; les uns croient à sa moralité, les autres à son immoralité, cela d'après les on-dit ou des expériences isolées. Selon moi, il y a en Angleterre trois types distincts de femmes : celle chez qui domine le tempérament, celle chez qui domine le caractère, celle enfin qui appartient au troisième sexe... au troisième sexe, oui parfaitement.

La femme chez laquelle domine le tempérament offre peu de résistance à la tentation, elle y cède avec une facilité, une inconscience qui a étonné plus d'un Latin. Elle a beaucoup d'imagination, de ruse, de finesse, une absence de scrupules qui la rend très dangereuse. Un homme échappera à la toile tissée par une Française de cette sorte, il n'échappera pas à celle d'une Anglaise. Et elle restera une amoureuse toute sa vie. Vieille, elle épousera un mari très jeune ou aura un amant à gage. Elle barbotera dans toutes les intrigues, deviendra une joueuse, une alcoolique, une morphinomane, une Lesbienne. A l'étudier de près, on découvrirait presque toujours dans son sang quelque tare héréditaire.

La femme chez qui le caractère domine est foncièrement honnête... et c'est la majorité, l'immense majorité, c'est l'Anglaise. Son éducation contribue, du reste, beaucoup à la rendre saine physiquement

et moralement. La vie active et en plein air l'aide à traverser triomphalement la crise de l'adolescence. Dans la camaraderie journalière avec les jeunes gens de son cercle, son esprit se virilise. Le sport l'oblige à une rectitude plus grande, son œil acquiert plus de justesse, son pas s'allonge et s'affermit. Elle s'aguerrit au danger, au magnétisme masculin. Cette camaraderie fait, comme une pierre de touche, ressortir l'or ou l'alliage de sa composition. Parmi ses compagnons d'enfance ou de jeunesse, il y en a un qui éveille son cœur. Elle a alors une délicieuse période d'amour pur pendant laquelle elle donne sa floraison de beauté et de sentiment. Dans le mariage, elle est l'épouse prosaïque et sage. Elle s'est donnée une fois pour toutes, elle ne songe ni à se reprendre, ni à se faire désirer. Je ne puis imaginer sans rire l'effarement de l'Anglais devant la coquetterie conjugale telle que la pratique la Française.

En amour, l'Anglaise est passionnée, sans art, pas sentimentale, mais toujours romanesque. Elle est capable de s'éprendre d'un homme de basse condition, d'un cocher, d'un courrier et de l'épouser avec l'illusion qu'il est un être supérieur. Cette disposition, qui ne se rencontre plus guère que chez les femmes du Nord, est souvent la cause de l'infidélité conjugale tout aussi fréquente dans l'Ile Inconnue qu'en France, si ce n'est plus. En Angleterre les éditeurs publient sans faire de façons des livres qui vantent les unions libres, prêchent l'abolition du mariage, ou qui peignent souvent de très laides amours, et ils refusent ceux où il est question d'adultère, même avec une moralité. Ce luxe de précautions

prouve que John Bull n'a pas grande confiance en la vertu de madame John Bull. Il se défend de son mieux. Dans le « crime d'amour », l'Anglaise ne se montre pas une raffinée, elle ne cherche à le poétiser d'aucune façon. Du reste, dès qu'elle cesse d'être respectable, elle tombe vite dans la dernière vulgarité. En France, le vice est souvent racheté par quelque chose, toujours séduisant ; en Angleterre, il est repoussant. C'est surtout en cela que consiste le plus de moralité de nos voisins.

L'Anglo-Saxonne n'est pas absorbée par l'amour comme la Latine ; elle commence même à en mal parler. Elle a découvert en ce monde d'autres sources d'intérêt et d'émotions. Malgré cela, elle a un culte pour l'homme. Elle aime sa présence, sa protection. Elle ne néglige rien pour l'attirer et le retenir. Elle l'adule jusqu'à l'excéder... la mondaine du moins. Elle le choie et le gâte ridiculement. Elle est fière de sa force, de ses prouesses athlétiques, de ses expéditions lointaines. Quand elle dit : « nos hommes » (our men), il y a dans son accent un inconscient orgueil, l'orgueil de la race surtout. Elle a été longtemps dépendante de l'homme ; malgré ses efforts, elle a de la peine à secouer son joug. Elle s'essaye à lui tenir la dragée haute... et puis... et puis, le vieil instinct atavique abaisse promptement encore sa main jusqu'à ses lèvres.

L'Anglo-Saxonne n'est pas une femme seulement, elle est un apôtre, un merveilleux instrument de propagande. La Providence ne jette pas dans son cerveau des poignées d'idées à la fois, mais une seule. Cette idée se fait littéralement *chair* en elle.

Pour la répandre, rien ne lui coûte, elle brave le ridicule, les préjugés, elle surmonte même sa timidité nerveuse et la porte dans les salles de conférences, sur les estrades publiques, aux lieux les plus lointains et les plus inhospitaliers. Il fût un temps où nombre de femmes avaient la manie des « tracts », essais. C'était de vraies *réclames* pour le ciel, pour le bien, qu'elles faisaient distribuer à profusion. Il y en avait de naïves, de bizarres, de cocasses souvent. On vous en fourrait dans la main, dans le creux du bras, dans votre voiture. J'en rapportais quelquefois une demi-douzaine à la maison. Elles provoquaient ma gaieté et ma moquerie. C'était stupide. Je me rends compte maintenant qu'elles pouvaient impressionner certains esprits. Et ne devaient-elles pas servir même à mon œuvre d'aujourd'hui... cette œuvre dont le germe existait peut-être déjà en moi ?... Ah ! nous ne savons pas ! A ce sujet, j'ai reçu une jolie leçon, si jolie que je veux la répéter avec l'espoir qu'elle profitera à d'autres.

Il y a trois ans, je me rendais à Cannes. Dans mon compartiment se trouvaient deux Français, deux jeunes gens et une Anglaise. C'était la vieille fille britannique dans toute sa laideur originale. Longue, anguleuse même, avec une épaisse pelisse de fourrure, un teint couperosé, un nez énergique, des cheveux d'un blond blanchâtre ramenés derrière la tête en un chignon natté. Elle portait un chapeau de feutre mou orné de ces plumes raides dites *couteaux* qui avaient là un air singulièrement tranchant, agressif même. Malgré cette silhouette de caricature, elle avait un air de distinction. Elle était évidemment

« a lady ». Des personnes très bien l'avaient mise en wagon avec une sollicitude visible, et les trois splendides bouquets qu'elle avait placés dans le filet étaient sans doute des offrandes d'amis. Je m'étonnais sottement qu'une créature ainsi faite pût intéresser quelqu'un.

Nous fûmes réveillés par les rayons d'un éclatant lever de soleil. Notre Anglaise ne tarda pas à donner des signes d'activité. Elle passa une serviette fine sur son visage, sur ses cheveux lisses, puis elle en frotta énergiquement les vitres embuées. Ceci fait, elle sortit de son sac un paquet d'imprimés, se mit à les assembler deux par deux, à les étaler sur ses genoux, et autour d'elle. Les jeunes gens qui étaient là suivaient l'opération avec curiosité, mais sans comprendre. Du premier coup d'œil, j'avais deviné que ces papiers étaient des feuilles de propagande... L'inconnue poursuivit imperturbablement son petit travail sous nos regards moqueurs. Lorsqu'elle l'eût achevé à sa satisfaction, elle prit deux de ces « tracts », nous examina tour à tour avec une expression sévère. Elle rougit de timidité, ébaucha un mouvement, hésita... puis sous un suprême effort de volonté, son bras se déclencha et elle me les tendit d'abord. Du même geste automatique, elle en offrit à chacun de ses voisins. Dieu et elle savent seuls ce que cet acte, contraire à l'étiquette mondaine, lui coûta.

L'une des feuilles représentait un missionnaire coiffé d'un immense chapeau et assis sous un palmier. Debout devant lui, un nègre vêtu d'un pagne lui montrait ses pieds nus en disant :

— Voyez... Pour faire pénitence, j'ai choisi les chemins les plus difficiles et mes pieds sont en sang.

Suivait cette étonnante réponse :

« Mon frère, vous n'avez pas compris la parole. Christ a racheté vos péchés, toute pénitence est inutile. Employez votre temps à secourir vos semblables. »

Sur la seconde feuille se trouvait le verset de la Bible d'où cette conviction était sortie et une courte prière.

En lisant cela, les physionomies des deux Français prirent une amusante expression d'ahurissement.

— Qu'est-ce qu'elle veut ? me demanda l'un.

— Rien, simplement tourner vos pensées vers le bien.

En quelques mots, j'expliquai le but des « tracts ».

— Épatants ces Anglais !

L'autre jeune homme relut la petite feuille.

— Pas de pénitence ! s'écria-t-il gaiement. Voilà qui me va ! Je garde ceci pour convertir ma mère qui persiste à nous faire faire maigre le vendredi.

L'Union Jack comprit, un reflet de vive satisfaction embellit son visage.

— Vous allez donc distribuer tous ces « tracts » dans le Midi ? lui dis-je.

— Oui, je passe les hivers à Cannes et, avant de partir, je les fais traduire en français.

— Croyez-vous qu'ils produisent réellement quelque bien ?

— Je l'espère. Je sème le bon grain... à Dieu de le faire lever.

Le bon grain ! Eh bien, en vérité, elle l'avait semé

dans ce compartiment de chemin de fer et il avait produit toute une floraison spontanée de sentiments meilleurs, de bienveillance mutuelle, « l'entente cordiale » avant la lettre. Forcément, au moyen de sa prière naïve, elle avait un instant tourné nos pensées vers Dieu. Au buffet de Marseille, les deux jeunes gens, afin de ne pas être en reste avec elle, se chargèrent de lui envoyer son thé, ils lui rapportèrent même un petit panier de mandarines toutes fraîches. Ravie de ce procédé, elle se pencha vers moi et me dit à voix basse : « How nice Frenchmen can be », — « Comme les Français peuvent être aimables », — sous-entendu « quand ils le veulent ». Elle en avait rencontré, je gage, qui ne le voulaient pas ! De mon côté, j'avais senti l'attrait du bien qu'elle portait en elle. Non seulement les bouquets qui étaient dans le filet ne m'étonnaient plus, mais volontiers, j'en aurais ajouté un comme hommage et comme expiation. Je ne rirai jamais plus des « tracts ».

Ces esprits sont des *esprits à toquades*, toquades qui se transforment très souvent en œuvres durables.

Une très grande dame, une ultra-mondaine, a été empoignée un jour par le désir d'arracher à leur asphyxiante médiocrité les jeunes filles de la classe moyenne. Elle a vu là des forces à mettre en activité... et elle les a mises avec une hardiesse et une intelligence admirables. Elle a créé pour elles un collège d'agriculture. Elle les a installées dans un château magnifique entouré de trente-cinq acres de terre. Moyennant une pension modique, les élèves peuvent apprendre l'horticulture, l'apiculture, l'élevage des volailles, la laiterie, etc. Vous voyez la force, la

santé physique et morale que le travail en plein air communique à ces jeunes filles qui se seraient anémiées dans l'attente du mari problématique. En sortant de là, munies de diplômes, elles peuvent trouver des situations de jardinières dans des maisons riches, entreprendre une exploitation pour leur propre compte ou devenir des dames fermières. J'ai le regret de n'avoir pu visiter ce collège d'un nouveau genre. Je suis sûre que tout y est riant, propre, élégant même et que l'on y retrouve l'affinement de la fondatrice.

Ces mentalités, actives entre toutes, ont servi à créer ce que j'appelle le troisième sexe, — ce troisième sexe qui, peut-être, deviendra le grand sexe. — Il se compose des femmes mariées ou célibataires qui prennent une part active à l'œuvre sociale. L'accélération du mouvement de la « Roue des Choses » a nécessité plus de mains. La Providence les a prises parmi les Anglo-Saxonnes. C'est un très grand honneur qu'elle leur a fait. La supériorité de leur nombre sur celui des hommes n'avait probablement pas d'autre but.

Vers 1867, je crois, le féminisme a refleuri pour la troisième fois dans l'Ile Inconnue. Et voilà la fille de John Bull coupant ses cheveux, masculinisant son costume, réclamant l'égalité devant la loi, le droit à une éducation supérieure, à l'exercice de toutes les professions, au vote politique : la voilà prêchant la révolte contre l'esclavage conjugal, contre le mâle surtout et ceci avec une ardeur qui révélait une accumulation effroyable de rancœurs héréditaires. Un peu de socialisme même se mêla à ce bouillonnement. Il fit long feu grâce à l'individualisme qui est le fond

du caractère anglais. Brochures, journaux, revues, « tracts », conférences, meetings, tous les moyens de suggestion imaginés furent employés à cette propagande. Les pionnières la poursuivirent imperturbablement sous les sifflets et les huées. Elles furent criblées de traits par les satiriques, tournées en ridicule sur la scène. Je les avais surnommées « les droits de la femme ». Je leur en demande pardon. Je n'avais pas compris qu'elles accomplissaient une mission. Quelques-unes étaient fort laides, quelques-unes très séduisantes dans leur costume d'Androgynes, robe courte, gilet, chemisette empesée, cravate d'homme, chapeau de feutre plus ou moins masculin.

Il se produisit d'abord une sorte de mauvais féminisme qui fut le prétexte d'une foule d'excentricités perverses. Il en est souvent ainsi en Angleterre. Cette écume a presque disparu et l'œuvre ressort dans toute sa grandeur.

La femme a été révélée à la femme. Elle a conscience de n'être plus seulement ce que prêtres et clergymen appellent « le sexe », mais une intelligence, une entité. Des horizons nouveaux lui ont été ouverts, de nobles ambitions se sont éveillées en elle. Les ondes de ce mouvement se sont répandues un peu partout, elles ont touché la France et sont arrivées jusqu'au Japon. En Angleterre, des collèges féminins se sont élevés à Oxford, à Cambridge. Le « King's College » de Londres a institué une branche pour les femmes ; à l' « University College », il y a des étudiantes. Et cette culture plus élevée a produit des médecins, des chimistes, des économistes, des

bachelières ès arts, des écrivains remarquables, une armée d'infirmières diplômées. Dans l'industrie, les ouvrières font à l'homme une concurrence redoutable. La femme a obtenu voix au chapitre dans les comités scolaires, « school boards », dans l'assistance publique. Elle a réclamé en vain, par exemple, le vote politique. Elle a manqué d'armes pour forcer la porte des Parlements. Elle est en train d'en forger peut-être. Du reste, elle n'était pas prête encore pour la vie politique. Elle y eût fait plus de mal que de bien. Vaincue de ce côté, elle a habilement tourné la situation et s'est donnée corps et âme aux œuvres humanitaires. Là, elle se révèle une organisatrice de premier ordre. Avec des rouages très simples, elle sait les mettre debout et leur donner une vie durable.

Le troisième sexe est entré en campagne contre l'alcoolisme, contre la saleté, contre le vice sous toutes ses formes. Si l'Angleterre est maintenant le pays où l'on meurt le moins, si la santé publique s'est améliorée, si la criminalité a diminué, cela est dû à ses efforts incessants.

Dans l'Ile Inconnue, on sent partout l'action, je ne dirai pas de la femme, mais des femmes. On la reconnaît dans la protection active donnée à l'enfant et à l'animal, dans les gentilles maisonnettes ornées de verdure que la société de Tempérance installe à certaines stations de voitures où les cochers trouvent une réconfortante tasse de thé ou de café. On la reconnaît dans ces abreuvoirs placés sur les routes où chevaux et bestiaux peuvent se désaltérer. Et les femmes ont des journaux, des revues, des clubs,

elles se solidarisent de plus en plus. Quand il s'agit d'obtenir une réforme, de supprimer un abus, elles donnent en masse et elles obtiennent souvent gain de cause. Elles sont *quelqu'un*. Chose curieuse, depuis une trentaine d'années, leur taille a augmenté et celle des hommes a diminué. De ce côté-ci de la Manche, elles donnent vraiment raison à Bebel, le socialiste allemand qui, dans son discours au Reichstag du 6 février 1892, a dit : « Là où se portera la femme dans l'œuvre sociale, là sera la victoire. »

J'ai trouvé chez l'Anglo-Saxonne le vrai esprit humanitaire, celui qui ménage le mieux la dignité du pauvre. Elle a la conscience que son devoir est de travailler à la diminution de la misère et du mal. Elle le fait sans aucune sentimentalité, pour le bien du pays, de la race, de l'espèce. Dans toutes ses œuvres, j'ai cru voir ce but : *entrer en contact avec les malheureux, avec le peuple, et leur faire sentir qu'ils ne sont pas indifférents aux classes supérieures*. C'est dans ce but que de très grandes dames donnent des garden-parties aux déshérités, des soirées amusantes aux enfants de l'East End, qu'elles se font les hôtesses des petits. Il y a là, il me semble, un pas de plus vers la fraternité. Toutes ces œuvres humanitaires ne laissent pas que de recevoir une impulsion considérable du snobisme et du besoin de popularité. Beaucoup de gens se font un tremplin de la charité pour escalader plusieurs degrés à la fois de l'échelle sociale. Qu'importe ! J'admire la vanité quand elle sert à faire du bien.

Un souvenir charmant se réveille derrière mon

front et je veux le raconter pour la note caractéristique qu'il renferme.

La reine d'Angleterre aime sincèrement, je crois, ceux qui souffrent et qui peinent. Elle a, paraît-il, une sympathie particulière pour les petites bonnes à tout faire, de pauvres créatures toujours surmenées dans ce pays de multitude. Sa Majesté est à la tête du patronage qui s'occupe d'elles. A l'époque du couronnement, la maladie du roi l'ayant empêchée de leur donner à Windsor l'immense « garden-party » qu'elle avait projetée, elle demanda à plusieurs dames de l'aristocratie d'en recevoir chacune un certain nombre en son nom.

Lady J... en eut cent vingt-cinq pour sa part. Cette petite fête bien anglaise, à laquelle j'assistai, eut lieu à O..., à une heure de Londres, dans une de ces maisons de campagne que nous qualifierons de châteaux et qui, ici, portent le nom de Lodge, de Hall, de Park, etc.

Des breaks accompagnés par une fanfare allèrent chercher les invitées de la reine à la station. Lady J... et sa fille les reçurent à l'entrée du parc, où de hautes balançoires à paniers, des jeux divers, une immense tente se trouvaient préparés à leur intention.

A quatre heures et demie, sous la direction des dames patronesses, elles prirent place autour de longues tables ornées de fleurs, chargées de gâteaux, de tartines beurrées et de fruits. A ce moment même, un télégramme de Sa Majesté arriva. Elle exprimait « à ses chères hôtes » le regret de ne pas pouvoir se trouver au milieu d'elles et l'espoir qu'elles auraient

un bon thé et un après-midi agréable. Le message royal fut accueilli par des hourras. Une des patronesses suggéra un télégramme de remerciements et il fut rédigé séance tenante.

Lady J... monta alors sur une chaise et le bras droit autour d'un des piliers de la tente, prononça quelques paroles dont l'esprit me frappa. Elle appela ces pauvres servantes « mes chères filles », elle leur dit qu'elle était heureuse de les recevoir et que lord J... regrettait de se trouver retenu à Londres. Elle fit ressortir l'intérêt que la reine leur portait et les engagea à s'en rendre dignes. Puis, d'une voix claire et vibrante, elle leur parla du loyalisme, les exhorta à en avoir, non seulement envers leurs souverains, mais envers leurs maîtres, leurs amies, leurs compagnes, ajoutant que cette vertu suffisait à ennoblir la vie la plus humble. Pour terminer, elle leur exprima son affectueuse sympathie et l'espoir de les revoir à O. Park. « Goûtez bien, fit-elle en manière de conclusion, et amusez-vous autant que vous le pourrez. » Trois salves de vivats accueillirent ces paroles. J'avais été saisie et charmée. Cette reine envoyant un télégramme à d'humbles servantes pour se mettre en communion avec elles, lady J..., cette grande dame, leur présentant les excuses de son mari comme elle eût fait avec des personnes de son monde... c'était là une note que je n'avais pas encore entendue.

Après une courte prière et le chant d'une hymne, les agapes commencèrent. J'examinai curieusement les convives. Elles portaient leurs « caps » et leurs tabliers blancs. A cette livrée de sa condition, cha-

cune avait ajouté un nœud ou un pauvre bijou. Elles étaient de petite taille. L'Anglais et l'Anglaise ne se développent qu'en plein air. Leurs visages communs ne révélaient pas beaucoup d'intelligence, mais de la bonté. Le plaisir, la surexcitation, donnaient un peu d'éclat à leurs yeux, mettaient un peu de couleur sur leurs joues. C'était bon à voir. Après avoir fait le tour des tables, semé ici et là de gentilles paroles, lady J... se retira, afin que ses hôtes fussent plus libres. Nous montâmes ensemble vers la maison où le thé fut servi dans un splendide hall.

Au moment de quitter O. Park, j'ai promené longuement les yeux autour de moi pour saisir ce tableau de vie anglaise sans me douter que j'aurais à le reproduire, et il est resté très net dans une cellule de mon cerveau.

Un ciel gris rosé. Une belle demeure du XVIIIe siècle, de style italien ; sous le péristyle, lady J..., très simple, avec une robe de foulard bleu, un chapeau de paille noire ; à ses côtés, sa fille lady B..., en robe de batiste blanche, puis deux beaux bébés assis sur la première marche... tout autour des pelouses épaisses, à droite quelques vieux cèdres aux pieds fleuris, à gauche une prairie savoureuse où paissaient des vaches entièrement noires, au fond du parc, une masse mouvante, comme un rassemblement d'oiseaux à plumage sombre, à têtes blanches, dont quelques-uns se balançaient en l'air en jetant des cris joyeux. C'étaient les petites bonnes à tout faire, les invitées de la reine d'Angleterre ! Je me suis retournée une dernière fois et j'ai vu le regard de l'hôtesse fixé sur ce point-là avec une expression

de sollicitude, de satisfaction, et j'ai emporté une douce vision de fraternité humaine.

En route, j'ai appris que lady J... recevait le surlendemain, pour son propre compte, six cents enfants. La femme aimable qui m'avait conduite à O. Park donnait elle-même, la semaine suivante, une « garden-party » à trois cents autres bambins.

N'y a-t-il point dans tout cela beaucoup de « bluff » ? demanderont les sceptiques. Le contraire m'étonnerait. Il y en a en tout et partout, dans la nature même. Quand le « bluff » est employé à diminuer la misère, à donner du plaisir aux travailleurs, aux petits, il ne faut pas lui chercher querelle... *bluffons, bluffons* ; dans ce but-là, c'est permis.

La mentalité et le caractère de l'Anglaise m'ont été révélés par sa vie simple, rigidement organisée, par son œuvre humanitaire surtout. Son âme m'est apparue dans nombre de ses écrits, dans un poème entre autres que peu de Français connaissent, dans *Aurora Leigh* de Mrs. Browning. Aucune femme n'a jamais rien donné de semblable. Ce sont des ondes et des ondes vivantes d'amour et de poésie à travers lesquelles passent, comme un courant d'électricité divine, les idées les plus hardies, les plus nobles et un rêve de fraternité qu'il y a de la gloire à avoir rêvé seulement.

Voilà ce que peut, voilà ce que fait la femme qui a des cheveux jaunes ou rouges, des taches de rousseur, de longues dents, de grands pieds, qui grimpe sur toutes les montagnes et qui lit la Bible.

. . . .

. . . .

Pour passer de l'Anglaise à la Française, il faut faire un saut si énorme que la respiration me manque presque. A les voir l'une à côté de l'autre, on devine que leurs rôles en ce monde sont bien différents.

La Française a une structure d'élégance plutôt que de force, un corps nerveux et fin ; son allure est vive, courte, inégale, son pas léger, sa main... ah ! sa main est un instrument merveilleux, adroite, intelligente, intuitive, tendre infiniment. Aucune femme n'en possède de semblable. Sa toilette révèle un goût perfectionné, le sens de la couleur, de la ligne surtout et ses dessous soignés, enjolivés, trahissent le culte secret qu'elle a pour sa féminité.

S'il n'y a pas à proprement parler de beauté française, il n'y a pas non plus de laideur française. De l'autre côté de la Manche, la laideur même est jolie. Le jeu de la physionomie, une sorte de charme rayonnant fait souvent oublier le modelé imparfait des traits. Ce charme insaisissable vient de l'âme, j'imagine.

L'âme française ! Je crois la voir... la tenir... assez curieusement elle se présente à moi comme des ondes brillantes, claires, traversées de bleu et de vert. Il me semble que les tons brillants sont produits par l'élément latin, les tons sombres par l'élément celte et franc. De fait, elle est mue par deux forces maîtresses éminemment latines : l'intuition et l'imagination. Elle devine, elle pressent, elle va au delà, elle rêve au delà. D'autres forces, des forces celtes et franques... un grand bon sens, un besoin d'ordre, l'amour du foyer, forment le contre-poids nécessaire à son équilibre et, en général, elle est bien équili-

brée. Et c'est une âme naturellement héroïque. La nature a obtenu d'elle tous les efforts dont elle a eu besoin. Aucune histoire n'a autant d'héroïnes que la nôtre et un aussi glorieux martyrologe féminin.

La religion catholique, profondément psychique, l'homme, l'éducation, maintiennent cette âme depuis des siècles dans une captivité qui l'a forcément diminuée. Je ne m'en effraie pas. Je sais que la sève refoulée peut monter... mais il est temps qu'elle remonte... grand temps.

Pour connaître une femme, il faut savoir comment elle prie et comment elle aime. Selon moi, la religion est entièrement subjective, c'est la fleur spirituelle de chaque race ; autant de races diverses, autant de religions diverses. La Française est plus intelligemment catholique que l'Italienne ou l'Espagnole. Sa mentalité n'est pas portée aux spéculations philosophiques. Elle ne se passionnera pas pour une idée, pour la vérité ou pour la justice en soi. Avec elle, tout est relatif. Une foi aveugle fait bien son affaire. Il lui faut un Dieu accessible, un tabernacle pour river sa pensée, des légendes, des symboles, des mystères, du surnaturel, un paradis pas trop lointain, la terreur de l'enfer, des émotions psychiques, son âme s'élèverait difficilement dans un temple nu ou même devant quelque grand spectacle de la nature. Elle a besoin d'un culte chaud, de paroles liturgiques, des sons de l'orgue, du parfum de l'encens, de la flamme des cierges. L'Église catholique lui donne tout cela et tout cela nourrit son rêve, trompe sa soif d'idéal, tout cela la sensibilise extraordinairement.

Pour beaucoup de Françaises, la religion n'est qu'une forme de l'amour et l'homme en est le grand prêtre comme il est le grand prêtre de leur vie. C'est à l'homme consacré qu'elles disent leurs péchés d'enfant, de jeune fille, de femme, qu'elles confient leurs aspirations, leurs joies, leurs chagrins. C'est sous sa suggestion qu'elles prient et font des bonnes œuvres. La dévote et la mère de l'Église ne se rendent pas compte combien petite, en réalité, est la place que Dieu occupe dans leur vie spirituelle et combien grande est celle de leur directeur ou de leur curé.

En province, la religion est un brevet de respectabilité, un signe de bonne éducation. On ne croit pas à l'honnêteté des femmes qui ne marchent pas entre ses brancards. On a horreur de l'incrédulité et des esprits indépendants, parce qu'ils bousculent la sainte routine. Quand on veut se renseigner sur une personne, on demande insidieusement : « Est-elle bien pensante ? » Si l'on ne peut répondre affirmativement à cette question maçonnique, ladite personne est mise à l'index ou traitée avec méfiance.

Le catholicisme tient la Française dans une étroite dépendance. Il développe son âme, son imagination, ses sens et il affaiblit d'autant sa volonté, son individualité. En revanche, il nuance son âme et lui communique un charme indéniable, qui subsiste même chez celle qui a cessé de croire.

La Française protestante a un esprit plus cultivé, plus droit, un jugement plus sain ; mais elle est moins féminine, moins intuitive. Son atmosphère est beaucoup plus froide. On sent cela distinctement

quand, sortant d'un salon catholique, on entre dans un salon protestant. Cette différence d'atmosphère créée par la religion est bien curieuse. Un homme d'affaires que j'aurais cru insensible à l'ambiance me disait un jour que, dès le vestibule d'une banque, on pouvait deviner si elle était catholique, protestante ou israélite.

Dans l'amour comme dans la prière, la Française est éminemment catholique. Elle y apporte une haute idéalité, une fine sensualité et une foule de nuances. Elle aime « con tutti i fiocchi », comme diraient les Italiens. Mieux qu'aucune autre femme, *elle a l'art de bien dire*, cela parce qu'elle a beaucoup plus d'intuition et d'imagination que de tempérament. Le tempérament est brutal et maladroit, pas trop n'en faut.

La Française est *née honnête*, je puis l'affirmer en toute vérité. Elle affecte souvent la dépravation pour plaire à l'homme. Dans les cafés-concerts, il m'est arrivé maintes fois d'étudier les physionomies de ces pauvres filles destinées à servir d'apéritif amoureux. A les regarder, mon cœur s'est toujours gonflé de pitié. Les clignements de paupières, les grimaces et les gestes obscènes dont elles soulignent leurs chansons manquent absolument de conviction. La majorité ne demanderaient pas mieux de mener une vie propre. Pourquoi alors? Ah! nous ne savons pas!...

De sa nature, la Française est très fidèle, très dévouée. A cette assertion on m'opposera le nombre des divorces. Il y en a un sur quatre-vingt-sept ou quatre-vingt-huit mariages, paraît-il. Eh bien, j'es-

time que c'est peu, étant donné que la jeune fille est généralement l'objet d'une transaction de ses parents avec un monsieur dont elle ne connaît ni le passé, ni le caractère, ni les goûts. Si le divorce était aussi facile dans les autres pays que dans le nôtre, il serait beaucoup plus fréquent. C'est en connaissance de cause que les législateurs anglais l'ont rendu inaccessible à la majorité.

Bien des choses, la religion, les enfants, certains scrupules, un peu de sentimentalité empêchent souvent la Française de détruire le foyer douloureux. J'en citerai un exemple entre mille.

Un jour, après avoir écouté le récit du martyre conjugal d'une pauvre paysanne, je l'engageai à mettre un bon divorce entre elle et son ivrogne de mari.

— Le divorce...

Une douceur s'épandit sur son visage, elle leva vers moi des yeux mouillés.

— Non... je ne pourrais pas lui faire cet affront, parce que je l'ai aimé, dit-elle simplement.

Je demeurai muette, saisie d'admiration. Elle ne l'aimait plus, mais elle l'avait aimé... à cause de cela, elle ne *pouvait* pas lui infliger une humiliation ! Et elle était inconsciente de la beauté de ce sentiment né de son âme ! Il lui semblait tout naturel. Eh bien, la Française, la voilà ! Chez elle, plus encore que chez les autres femmes, le fonds de l'amour est la maternité. Je l'ai dit ailleurs, « elle est la mère de l'homme petit et grand ». Son instinct inéluctable, sa joie suprême est de lui donner du bonheur. Quoi d'étonnant à ce qu'elle lui résiste si mal quelquefois !

La Parisienne est assurément responsable pour cette réputation de perversité et de légèreté que les Françaises ont à l'étranger. Elle est une variété de notre espèce féminine, elle n'est pas l'*espèce*. Il est aussi injuste qu'antiscientifique de juger toute une espèce d'après une variété.

On peut naître provinciale à Paris et Parisienne en province. C'est l'avis de toutes les vendeuses de la rue de la Paix et leur psychologie instinctive n'est pas à dédaigner. La Parisienne est la femme qui, seule, absorbe et reflète l'ambiance de Paris, son élégance, son esprit, sa fine sensualité. Cette femme est, assurément, un des sujets les plus intuitifs que les dieux aient mis sur la scène de ce monde. Elle donne à son rôle, quelque humble qu'il soit, un relief énorme. Elle n'a pas de tempérament, elle s'en crée un, elle n'a pas de beauté, elle s'en fait une, elle est une *illusionniste* de première force. Est-ce à dire qu'elle soit entièrement artificielle ? Non, elle est inconsciemment une grande artiste. Il faut voir la « midinette » trouver du premier coup, pour relever sa jupe, le mouvement qui mettra sa silhouette en valeur, et la mondaine ouvrir son boléro lentement, savamment, avec une légère aspiration qui gonfle sa poitrine et donne à sa chemisette de soie ou de batiste une provocante palpitation de vie. Ce sont là des manœuvres de tentatrice assez méprisables en soi, mais si bien faites qu'il m'arrive souvent d'applaudir d'un sourire.

Ce printemps, je déjeunais à Armenonville avec une amie américaine et son mari. En face de nous se trouvait une femme plus élégante que jolie. A un

moment donné, elle sortit un petit miroir enchâssé d'or, puis avec un minuscule mouchoir à houppe repoudra son visage, légèrement, artistement autour des narines, de la bouche, les pierreries de ses bagues mettaient de fugitifs éclairs dans la grâce de son geste.

Ma compagne, qui, comme fascinée, avait suivi l'opération, eut un soupir.

— Nous ne saurons jamais faire ces choses-là, dit-elle d'un air navré tout à fait comique.

— Avez-vous remarqué, ajoutai-je, que pour s'arranger, elle a profité de ce que son mari est allé causer un instant avec un ami au fond de la salle... histoire de ménager les illusions de l'homme !

— Oui, oui, c'est habile, répondit madame C...

Puis promenant son regard autour d'elle :

— En Amérique, un endroit semblable serait plein de beautés ; ici, il n'y en a pas, et toutes ces femmes sont délicieuses, intéressantes. Au milieu d'elles, je me sens gauche, mal habillée... Oh ! sûrement, elles appartiennent au diable, ajouta-t-elle avec un dépit enfantin.

— Pas autant que vous croyez, répondis-je sérieusement.

De fait, les Parisiennes qui vivent à haute pression, dans une atmosphère surchauffée par les passoins et les convoitises, pourraient être pires. Un grand nombre ennoblissent leur vie mondaine par quelque occupation artistique et par des bonnes œuvres. Je n'affirmerai pas qu'elles ont été créées pour répandre la vertu, mais plutôt le goût, l'élégance, la frivolité même. Leur rayonnement est fait

pour alléger, égayer l'atmosphère, il s'étend loin... très loin. Si elles disparaissaient, eh bien, je crois qu'il y aurait en ce monde un peu moins de lumière.

J'ai dit comment la Française prie, comment elle aime, je veux dire comment elle est élevée afin qu'on la comprenne mieux et qu'on puisse la juger avec plus d'équité.

Et d'abord son éducation retarde sur celle des femmes du Nord, sur son époque, sur son esprit même. Il s'ensuit une pénible désharmonie. Cette éducation stérilise une grande partie de ses dons et met en elle d'irrémédiables faiblesses. Pour qu'elle réagisse aussi victorieusement qu'elle le fait, il faut qu'elle possède des forces supérieures et la réaction ne va pas sans douleur. On traite son corps et son cerveau avec une ignorance flagrante de ce qu'ils sont et de ce qu'ils réclament. Parents et médecins sont également coupables. La plante végétale est toujours plus intelligemment soignée que la plante humaine. On ne donne au corps de la jeune fille ni assez d'espace, ni assez d'air, ni assez d'eau. Elle ignore le plaisir de la marche rapide et libre, des jeux sains, de l'émulation d'adresse, des victoires sportives. Pour elle, l'exercice consiste à cheminer aux côtés d'une grande personne, à régler son pas sur le sien. Après tant d'années, je retrouve en moi l'ennui mortel de ces promenades-là. Quant à son cerveau, il reçoit maintenant une instruction supérieure, on le bourre de combustible, on lui permet de faire de la vapeur et à cette vapeur on ne prépare aucune issue. La volonté, l'initiative personnelle, la faculté organisatrice ne sont jamais exercées. On

met à la jeune fille une paire d'œillères pour l'obliger à regarder droit devant elle ; tout le temps, elle louche ou à droite ou à gauche et souvent elle continue à loucher toute sa vie. Réduite à vivre sur elle-même, elle absorbe forcément les poisons que distille l'être humain en formation et elle ne les rejette jamais tous. Dans son rêve, il n'y a que le mariage. De lui, elle attend tout, la liberté, la position sociale, le bonheur, l'*être* enfin. L'homme avec qui elle n'a pas eu l'occasion de se familiariser exerce sur elle une fascination rapide et complète. Épouse fidèle, c'est le mari qui est son objectif ; épouse infidèle, c'est l'amant ; mère, c'est le fils. Au bout de deux ou trois ans de mariage, nombre de femmes qui ont fait des études sérieuses, conquis tous les brevets, ne sont même plus dans le mouvement intellectuel. Quand on parle devant elles des questions vitales qui intéressent la société tout entière, leurs yeux distraits disent assez qu'elles ne s'y intéressent point. De par leur éducation latine et semi-orientale, elles sont encore « le sexe ». Par exemple, chez nous, la mère n'oblige pas le frère à céder à sa sœur, comme fait l'Américaine. Selon la vieille idée atavique, c'est au contraire la sœur qui doit obéir au frère parce qu'il est le mâle. Il m'arrive souvent de rencontrer des femmes du peuple ramenant leur gamin de l'école et ce sont elles qui portent la serviette pleine de livres. Oh ! je devine bien la joie secrète qu'elles y trouvent, mais cela m'exaspère toujours, car je sais les conséquences de cette faiblesse qui ira se répétant dans mille autres circonstances.

La Latine n'a pas conscience encore qu'elle n'ap-

partient point à l'homme, mais à la société. Elle ne parle jamais à son fils de ses devoirs envers la femme. Elle ne lui enseigne pas qu'il est tenu à l'aider, à la protéger contre tous, contre lui-même surtout. Elle ne l'impressionne pas avec cette vérité, que déshonorer et pervertir une femme, c'est détruire un foyer, c'est porter préjudice à la race, à la famille, au pays. Sous ce rapport, elle ne sait pas faire de l'homme un gentleman. Voilà pourquoi, en France, l'honnêteté est presque impossible à l'ouvrière tant soit peu jolie, à l'actrice, à l'artiste. Voilà pourquoi la femme est élevée à l'orientale.

Un Américain que je complimentais un jour sur la belle courtoisie et la bonté de ses compatriotes envers les femmes, m'a répondu :

— Le mérite en revient à nos mères. Oh ! elles nous l'inculquent, la chevalerie ! de gré ou de force ! Elles commencent à placer la petite fille sur un piédestal et malheur au frère ou au camarade qui prendrait des libertés avec elle. La seule correction que j'aie jamais reçue, — une correction soignée, — m'a été infligée pour avoir glissé une pincée de sable dans le cou de ma sœur.

Ceci est la manière de changer les loups en bergers. Les Françaises, j'en ai peur, n'useront pas du procédé, car, je le répète sans fierté, elles sont encore « le sexe ».

« Le sexe », oui, et il n'y a rien d'étonnant, étant donné le caractère qu'une éducation surannée, maladroite, inintelligente leur a fait.

Elles ont une bonté innée, rarement sage, une sincérité du moment, la compréhension de l'honnêteté

plutôt que de l'honneur, une sensibilité de nerfs plutôt que de cœur, — ce sont des larmes de nerfs qui montent si promptement à leurs yeux. — En général, leur pensée n'est pas forte, leurs élans se transforment rarement en actes, mais tout cela est si joli, si nuancé, si brillant, que la critique est désarmée. La concentration leur est très difficile, elles s'éparpillent, s'émiettent, se dépensent à tort et à travers.

Leur mentalité n'est pas une mentalité d'apôtre. Elles aiment leur religion, elles n'aiment pas la religion, elles aiment leurs pauvres, elles n'aiment pas l'humanité, elles aiment leur beauté, elles n'aiment pas la Beauté.

Ces qualités et ces défauts ressortent surtout dans leur œuvre humanitaire. A première vue, elle paraît inférieure à celle des Anglaises. Il n'en est rien. L'Église catholique a canalisé le haut idéalisme de leur race et il a produit une multitude d'ordres religieux, de Sœurs de charité. Par leurs soins, enfants, femmes, vieillards, malheureux de toute description ont été secourus... et ces Sœurs étaient bien des femmes, il me semble. Elles ont fourni le dévouement, les mondaines ont fourni l'argent et grâce à ces efforts réunis, la France est peut-être le pays où l'on souffre le moins, où le remède se trouve le plus près du mal.

Dans le bien, cependant, la Française n'apporte pas le même sentiment que l'Anglo-Saxonne. Je vais le démontrer par un joli exemple qui me vient à l'esprit.

L'année dernière, un Américain fut envoyé à Paris par l'Université de Princeton pour étudier les syndicats ouvriers et la condition des travailleurs. Sa

femme, jeune, jolie, élégante, l'accompagna. Ils se logèrent bravement en plein quartier populaire. Pendant que lui se documentait à cœur content, elle allait faisant la propagande pour l'emploi de la brosse à cheveux et de la brosse à dents, elle y employait même sa femme de chambre. Elle avait une chevelure magnifique, des dents parfaites, elle voulait développer autour d'elle ces deux beautés qu'elle prisait sans doute. N'était-ce pas charmant ? Cette propagande eut de très bons résultats, paraît-il. Elle était heureuse de penser que son séjour à Belleville aurait produit un peu plus de propreté et de santé.

Eh bien, jamais idée semblable ne serait venue à une Française. Je ne la vois pas du tout s'intéressant à la chevelure et aux dents des femmes du peuple en Angleterre ou en Amérique. Son éducation l'a rendue timide, routinière, exclusive. Elle est incapable de s'élever au-dessus de son orbite familiale. Quand par hasard, il s'en trouve une qui a quelque initiative généreuse, on dit immédiatement : « Elle pose. » Combien de bons germes n'a-t-il pas tués, ce petit mot bête et bourgeois !

« Elle pose » et, par respect humain, on rentre dans le rang. Le snobisme au moins pousse l'individu en avant, mais le respect humain l'enraye.

Il s'ensuit que si la Française existe, les Françaises n'existent pas. Elles ne sont pas encore entrées dans le vif de l'œuvre sociale, dans l'œuvre du progrès et de la civilisation. Ces deux mots qui signifient plus de lumière, plus de propreté, plus de santé, sont pour la majorité synonymes d'irréligion et de laïcisme. Cé sont des journaux qui doivent deman-

der des coups de balai ici et là, c'est un sénateur qui entreprend la croisade contre la pornographie déshonorante et tueuse de virilité. Ce sont des hommes enfin qui font le ménage de Madame la France. Elles ne sentent pas que ce soin leur incombe à elles, les gardiennes de la race.

Un jour, en chemin de fer, une Américaine avec qui je voyageais, se mit à regarder des journaux illustrés qu'un jeune homme venait de laisser derrière lui, elle me les montra.

— Comment les Françaises souffrent-elles qu'on vende de pareilles horreurs ? me demanda-t-elle.

— Les Françaises ne s'occupent pas de cela, répondis-je.

— Elles ne s'occupent pas de cela ! répéta ma compagne, et elles ont des maris et des fils ?... Eh bien, elles sont stupides ou elles savent peu de chose.

Et déchirant les journaux, elle en jeta les morceaux hors de la portière.

— Là, fit-elle, d'un ton de satisfaction, ils ne saliront plus le cerveau de personne.

Salir le cerveau ! Non, la Française ne sait pas. Elle ne se rend pas compte que telle gravure ignoble exposée à la devanture d'un kiosque peut accrocher l'œil de son fils, qu'elle se photographiera instantanément derrière son front, le rendra plus sensible à la provocation vénale et deviendra peut-être l'agent de sa ruine, de sa mort même. Non, elle ne réfléchit pas, son éducation a fait d'elle une rêveuse, elle n'en a pas fait une femme qui pense.

De plus, les Françaises n'aiment pas leur *espèce.* Elles sont toujours avec l'homme. Leur instinct ne

les pousse pas à se solidariser. Elles travaillent au bien par petits groupes et leur œuvre demeure partielle et faible. Elles n'ont pas l'idée de se liguer afin de réclamer des lois plus équitables pour la femme, la recherche de la paternité entre autres ; les mères ne trouvent même pas le moyen d'obtenir des écoles, des lycées, des casernes saines pour leurs enfants, l'espace suffisant à la santé des petits. Il faut le dire, elles sont profondément ignorantes de l'hygiène nécessaire. On ne leur a rien enseigné de ce qu'elles devraient savoir. Mieux instruites, douées comme elles le sont, elles pourraient devenir une puissance dans l'État, une puissance bienfaisante. Elles n'ont pas encore pris conscience d'elles-mêmes et de leur pouvoir véritable. Elles n'ont pas à leur actif une seule de ces belles victoires qui sont le triomphe des Anglo-Saxonnes. Il y a quelques années, le contre-coup du féminisme anglais s'est fait sentir parmi elles. Il y a produit un bouillonnement léger, oh ! bien léger et cependant qui n'est pas demeuré sans effet. Il est impossible de ne pas sentir que le mouvement initial de leur évolution a été donné. Qu'en sortira-t-il ? Un troisième sexe ? J'en doute, le Français trouvera peut-être un jour à ses côtés, non plus l'Ève tentatrice, mais l'Ève rédemptrice. Il lui fera froide mine d'abord, j'imagine, puis il finira par l'adorer. Elle renouvellera sa coupe de volupté, y versera un vin plus pur et une race meilleure naîtra. La nature n'a pas, tant s'en faut, dit son dernier mot avec la Française.

En attendant, elle enrichit son pays par son labeur, elle crée des foyers aimables, elle fait du bon-

heur et de la joie. Ce n'est pas rien cela, ah ! non, ce n'est pas rien.

Une ballade de Richepin intitulée *La Glu*, un pur chef-d'œuvre, résume son âme tout entière. Écoutez : « La Glu demande à son amoureux, un pauv'gas, le cœur de sa mère pour son chien. Le pauv'gas tue sa mère, lui prend le cœur et en courant le porte à celle qui ne l'aimait pas. Puis en courant, il tombe, le cœur roule par terre et on entend qu'il disait en pleurant : « T'es-tu fait mal, mon enfant ? »

Voilà ce que peut, voilà ce qu'est en réalité la Française, cette femme frivole, légère, qui trompe son mari.

Londres.

Dans la langue de l'Anglo-Saxon, dans celle du Français, on retrouve à merveille les traits divers qui les caractérisent.

L'Anglais n'est pas euphonique, il n'a aucune modulation. Sa beauté réside dans sa force d'expression et dans sa richesse. Sa grammaire est simple. Sa syntaxe, plutôt lourde, donne des effets extrêmement graphiques. On dit par exemple : « Two foam covered horses », littéralement : « Deux, d'écume couverts chevaux. » Ce n'est pas gracieux, mais quand mon œil et ma pensée arrivent au mot « chevaux », ils les voient couverts d'écume et l'impression est saisissante.

Le verbe est l'âme de la langue anglaise. C'est avec le verbe qu'elle écrit ses variations et donne ses tons de force. Elle *affirme* au moyen d'auxiliaires qui ex-

priment le devoir, la volonté, le pouvoir : « shall, will, can, must, etc. ». Elle *affirme* avec emphase à l'aide d'un verbe d'action « to do ». Elle dit : « I do like this », la traduction « j'aime ceci » paraît singulièrement faible à côté de ce double affirmatif. Elle transforme ses participes présents en substantifs comme dans « your doing, your being », « votre manière d'agir, votre manière d'être », et ces substantifs qui affirment ont une vigueur d'expression dont le français n'a pas l'équivalent.

L'étude de l'anglais est une éducation en soi. Il n'a pas de nuances, mais il a des tons. Il ne se prête pas à l'équivoque, il ne sait rien atténuer. Il donne à la grossièreté, à la vulgarité, au mensonge, au manque de parole, un relief qui les rend odieux. Quand on dit : « I will », « je veux », il est difficile de se dérober... il faut vouloir. L'anglais, avec ses abréviations constantes, fait sentir le prix du temps, il pousse à l'action, il emboîte le pas au progrès. Son argot a une puissance graphique extraordinaire. Anglais et Américains fabriquent les mots dont ils ont besoin, ces derniers en lancent chaque jour de nouveaux ; la sélection se fait d'elle-même, ceux qui sont bons demeurent, les autres passent. Aussitôt la bicyclette inventée, on a dit : « *bicycler.* » Il en a été de même pour l'automobile, on l'a appelé « moteur » et on a fait le verbe « motorer ».

L'anglais n'est pas la langue de la passion, mais de la camaraderie humaine. Il est la langue des affaires, du sport, de la pensée virile, de la philosophie, de l'humour, de la spiritualité, de la Bible. Il est la langue des rimes de la nursery et la langue

de Shakespeare. Son vocabulaire a des mots pour peindre les splendeurs de l'Orient même. Il est surtout un merveilleux instrument de progrès et de civilisation.

Le français n'est pas aussi mélodieux que l'italien, mais tous les étrangers le trouvent agréable à entendre. Si son orthographe est subtile et compliquée, sa syntaxe est admirable de logique et de simplicité. Le français des maîtres a une grande fermeté, il s'en dégage une sorte de lumière qui frappe l'œil aussi bien que l'esprit et les maîtres savent ce qui leur en coûte pour produire cette lumière. Malgré sa pauvreté, la langue française est fine et élégante. Comme une vraie grande dame, elle sait rendre la grossièreté moins grossière, la laideur moins laide. Elle n'est pas la langue de l'amour et de la passion, mais de l'âme et du sentiment. Elle est aussi la langue de l'esprit, de la science ; elle possède des nuances et des ressources infinies. Aucune n'est plus difficile à manier, elle est une torture et une joie. A un moment donné, certains écrivains ont essayé de troubler avec des mots étranges sa belle eau limpide, ils n'y ont point réussi. Son génie l'a maintenue pure et claire. Et maintenant, un autre danger la menace. Ses grands-prêtres ont seuls le droit de lui donner des *mots légitimes* et ils n'y mettent aucune ardeur. Ils l'aiment un peu trop platoniquement. Ils font de la littérature et ils ignorent la vie. Ils ne s'aperçoivent pas que leur pupille ronge son frein. De fait, elle a besoin de mots, de mots nouveaux, de sang rouge, pour échapper à l'archaïsme, suivre le mouvement et se répandre. Comme toutes les filles trop étroitement

gardées, elle prend où elle peut ce qu'on lui refuse. Quand elle se montre avec quelques néologismes, ses tuteurs l'accablent de leur mépris, l'appellent : « jargon moderne ». Mieux vaut pourtant un jargon vivant qu'une langue morte. Mais je suis bien tranquille, le français ne tombera ni dans l'archaïsme qui serait sa mort, ni dans la vulgarité qui serait sa décadence. Une fois encore, son génie le sauvera.

Aujourd'hui, j'ai jeté les yeux sur les journaux anglais, allemands, russes, français, italiens, espagnols étalés en bel ordre dans le salon de lecture de l'hôtel. Toutes ces langues écrites ont des physionomies diverses. L'allemand, avec ses innombrables majuscules, ses lettres serrées, a quelque chose de dur et d'agressif, il *griffe* les yeux. Je ne puis trouver un autre mot pour exprimer l'impression que j'en reçois. Le russe fait l'effet d'un fourré inextricable. L'italien et l'espagnol ont l'air noble et classique, mais d'une autre époque. L'anglais, clairement masculin, le français tout aussi clairement féminin, avec leurs caractères nets et simples, sont bien du xxe siècle. Ils plaisent au regard, ils sont sympathiques. Les deux races qui ont créé ces instruments-là doivent, si je ne me trompe, posséder des éléments de durée et de suprématie.

Londres.

Le snobisme ! Ah ! m'y voici ! Le mot est anglais, mais la chose ne l'est pas exclusivement. Elle est inhérente à la nature humaine, comme la vanité dont elle est une forme. Les Anglo-Saxons en sont parti-

culièrement affectés. Il est impossible de vivre huit jours en Angleterre sans s'en apercevoir. Le plus humble employé singe son patron, la femme de chambre copie sa maîtresse d'aussi près qu'elle l'ose. C'est du bas en haut de l'échelle une imitation servile de tout ce qui est au-dessus de soi. Et les ruses que l'on imagine, la stratégie que l'on déploie, les bassesses auxquelles on descend pour se faufiler dans le rang supérieur sont inénarrables. La petite bourgeoisie courtise la bourgeoisie moyenne, la bourgeoisie moyenne courtise la haute bourgeoisie, la haute bourgeoisie courtise l'aristocratie, l'aristocratie courtise la royauté... et la royauté courtise Sa Majesté l'argent. Cela s'arrête là parce que dans cet ordre de choses, il n'y a rien au-dessus. Je fais de la psychologie et de l'histoire naturelle, toute vérité scientifique doit être bonne à dire et à entendre. Le snobisme entre pour une part énorme dans le loyalisme des Anglais envers leurs souverains. Je n'imagine pas que ces derniers aient la moindre illusion à cet égard. La mort de la reine Victoria a certainement provoqué des regrets sincères, mais ces regrets étaient joliment atténués par la satisfaction que l'on éprouvait à pouvoir porter le deuil d'une reine... là, comme des gens de la cour. Les plus petits se sentaient grandis. Certaines bourgeoises prenaient un air important des plus drôles et laissaient voir un joli dédain pour les nations républicaines privées de cet honneur. C'était du meilleur comique que la nature ait fait.

Une vanité aussi puérile m'a longtemps déroutée. Elle me semblait incompatible avec le caractère mâle

de nos voisins. Je vois mieux maintenant. Ils ont une nature simple qui les rend virils et forts, mais qui les garde enfants. Ils sont imitateurs parce qu'enfants, ils sont sensibles à la suggestion parce qu'enfants. Nulle part, une idée, une mode, une expression ne prennent aussi vite, ne se propagent aussi rapidement qu'en Angleterre. Il y a quatre ou cinq ans, on terminait toutes les phrases par un horripilant « Don't you know ? » « Ne savez-vous pas ? » qui ne rimait à rien. Il a été remplacé par : « Is that so ? » « Est-ce ainsi ? » « Really ? » « Réellement ? » « Rather », « Plutôt ». Et dans ces petits mots dont on ponctue la conversation, les femmes mettent une jolie affectation.

La suggestion ! Si un jour la fantaisie venait au roi, par exemple, de se promener sur des échasses, — elle ne lui viendra pas, malheureusement, — le lendemain, la majorité des Britishers se transformerait en échassiers.

Pendant une saison à Hombourg, le souverain ayant porté des souliers à fortes semelles et à gros clous, les hommes ont aussitôt renoncé aux chaussures élégantes pour l'imiter. S'il avait retourné le bas de ses manches comme le bas de ses pantalons, ses sujets se seraient empressés d'en faire autant. Et c'eût été considéré très chic.

Le tatouage a failli redevenir à la mode. Quelques Brummels ont fait illustrer leur peau. Le coût et la douleur de l'opération ont seuls empêché le retour à la peinture primitive. Je le regrette par pur amour de l'art.

Si le snobisme est responsable pour une foule de

choses mesquines et méprisables, il a aussi pas mal de bonnes œuvres à son actif. Il y a une dizaine d'années, par exemple, les bas-fonds de Londres ont éveillé, Dieu sait par quelle suggestion, la curiosité et la pitié de la haute société. On allait explorer la zone de la faim, y frissonner d'horreur... et y porter de l'argent. C'était la mode de s'occuper des miséreux, « to do slumming ». Je regrette l'impossibilité de traduire cette expression anglaise qui donne exactement l'esprit de cette espèce de charité... Les oisifs en quête d'émotions, des amateurs philanthropes ont fait des trouées au nord et au sud de la métropole. Ces trouées ont été élargies par des gens sérieux et l'œuvre de pénétration s'est avancée d'autant.

C'est une grande dame, m'a-t-on dit, qui a eu la première l'idée de donner des garden-parties aux pauvres et de les recevoir chez elle. Immédiatement, elle a trouvé des imitatrices parce que grande dame.

A Londres, pendant la saison, il y a de nombreux bazars patronnés par les femmes de l'aristocratie. Les bourgeoises y accourent en foule pour le plaisir de les coudoyer, de se trouver dans leur atmosphère. Elles sortent le porte-monnaie vide, mais le cœur gonflé de satisfaction par le sourire de quelques vendeuses titrées. Qu'est-ce que ce sourire d'Altesse ou de duchesse a de particulier ? Elles seraient bien en peine de le dire, mais il leur donne un plaisir intense.

Assurément, la charité inspirée par le devoir ou l'amour de l'humanité serait plus noble, mais les âmes médiocres sont incapables de l'éprouver. Qu'est-ce donc qui les pousserait à ouvrir leurs

bourses ? Je le demande aux moralistes qui en savent tellement plus que la nature !

A Londres, on rencontre souvent de plaisantes manifestations de snobisme. Dans un des grands hôtels cosmopolites, en allant voir des amis, mes yeux furent attirés par une carte placée sur la porte de l'appartement voisin du leur. Je m'approchai et je lus ces mots : « En visite au château de C... ». Cela faisait bien. C'était si enfantin, si habile et si caractéristique, que je ne pus m'empêcher de rire. J'aurais voulu voler cette réclame d'un nouveau genre et l'encadrer. Elle a produit son effet, je n'en doute pas.

Le côté vulgaire et ridicule du snobisme me frappait seul autrefois. Aujourd'hui, il m'apparaît comme une force créée par la nature pour refréner chez nos voisins une foule d'instincts violents et en même temps pour les policer, les affiner. Un individu qui joue au gentleman le devient toujours un peu. La femme de basse naissance qui s'efforce de ressembler à une lady y arrive plus ou moins. Elle met une sourdine à sa voix, se surveille du matin au soir, s'exerce à la générosité. La voilà donc en progrès.

J'ai connu un riche manufacturier, un homme intelligent, remarquable dans son genre, mais rude et passablement mal élevé, autoritaire avec les siens, grossier avec ses serviteurs. Il fut anobli, devint Sir Charles Reading. Je le revis deux ans après. A ma grande stupéfaction, il avait l'air d'un gentleman, ses manières s'étaient considérablement améliorées. Il donnait ses ordres convenablement, réprimait ses mouvements d'humeur à devenir cramoisi de l'effort, mais il les réprimait. Et ce qui était mieux encore, il

faisait construire une école d'agriculture pour des orphelins. En observant cette métamorphose, je me pris à regretter que la République qui, mieux que la Royauté, aurait le droit d'annoblir ceux qui ont servi le pays dans l'industrie et dans l'art, ait renoncé à ce privilège. La noblesse obligerait les parvenus à plus de tenue, de décorum, de générosité. La croix de la Légion d'honneur a été tellement prodiguée qu'elle a perdu son prestige. Il faudrait trouver autre chose.

En France, il y a des snobs, comme partout, mais le Français n'est pas snob, pas plus que l'Italien et l'Espagnol, sa vanité est tout autre. Il a conscience de sa propre valeur et n'ambitionne pas de réfléchir la lumière des autres. Il cherche toujours à briller de la sienne propre. La vieille aristocratie lui inspire un certain respect, la jeune aristocratie l'offusque et l'irrite plutôt. Ni l'une ni l'autre n'ont assez d'influence sur lui, même pour lui imposer un nœud de cravate. Le snobisme n'est pas le fait de cette grande dame qu'est la race latine, mais plus je considère ses effets, ses résultats, plus je suis convaincue qu'il est nécessaire pour la race anglo-saxonne. C'est une force de fond, il faut de celles-là pour soulever les masses énormes. L'admirable nature a, du reste, trouvé moyen de lui faire produire du bien. La flamme ne monte pas seule, la fumée monte aussi.

Londres.

Oh ! le beau, le bon dimanche ! Il a laissé en moi une impression que je veux tâcher de fixer tout de suite afin que sa chaleur ne se perde pas. C'est par

leur chaleur, il me semble, que les impressions se communiquent le mieux. J'ai toujours l'angoissante crainte de ne pouvoir rendre ce que j'ai vu ou senti et puis, quand, bien ou mal, c'est fait, je suis tout étonnée.

J'ai déjeuné chez madame Nerwind et j'ai eu l'agréable surprise d'y trouver miss Talbot, arrivée la veille pour une visite d'une quinzaine de jours. Sa présence changeait tout l'aspect de cette demeure de douairière d'où beaucoup de vie s'est déjà retirée.

L'Honorable madame Nerwind est une femme de soixante-cinq ans peut-être, veuve et sans enfants. Sur ses cheveux d'un blond décoloré, très lisses et noués simplement derrière la tête, elle ne porte pas de « cap », un signe notoire d'indépendance. Son visage large, aux traits forts, est caractéristique d'originalité. On peut dire que c'est un nez aquilin entre de gros yeux bleus intelligents et bons, et une bouche moqueuse. Sans s'en apercevoir probablement, elle a quitté les eaux où sa caste et sa génération sont ancrées et elle n'a pas pu entrer tout à fait dans le courant moderne. En conséquence, elle se trouve plutôt isolée moralement. L'aversion fixe qu'elle a pour les snobs, les bourgeois et les domestiques, excite drôlement sa verve et tient en haleine son esprit combatif. C'est moins un parti pris qu'une incapacité absolue à comprendre les uns et les autres.

Depuis nombre d'années, madame Nerwind passe les hivers en Italie ou dans le Midi de la France. Vers la fin d'avril seulement, elle rentre à Londres, remonte sa maison toujours plus ou moins disloquée, fleurit ses fenêtres et elle est chez elle pour ses

amis et connaissances. Elle s'arrange de manière à avoir comme compagne de voyage ou comme hôte quelque jeune fille de son monde. Beaucoup de vieilles dames anglaises font de même. C'est une manière habile et pratique de se raccrocher à la vie.

Madame Nerwind a une affection particulière pour miss Talbot, elle m'a avoué qu'avec personne elle ne s'entendait aussi bien. Intérieurement, j'ai de nouveau félicité Rodney.

— Je n'ai invité personne, me dit mon hôtesse comme nous prenions place à la table du déjeuner, parce que Ruby veut nous conduire au service religieux des vagabonds.

— Il y a un service religieux pour les vagabonds !

— Oui, et tout près d'ici, répondit la jeune fille. Quand je suis à Londres, j'y vais tenir l'harmonium. Il a été institué par lady R... Elle est morte, mais son fils le continue. Et savez-vous, ces pauvres êtres errants, car ils sont aussi errants que les chiens de Constantinople, sont autorisés à se faire adresser leurs lettres Duke Street. Après le service, on apporte le courrier reçu pendant la semaine, le clergyman lit tout haut les noms des destinataires et ils vont réclamer leur correspondance. De cette manière, une nouvelle, une communication peut les joindre.

— Ah ! quelle jolie idée ! m'écriai-je, elle est bien d'une femme, celle-là ?

— N'est-ce pas ? fit miss Talbot avec un rayonnement de fierté. Préparez-vous à avoir le cœur très serré. Vous ne craignez pas de souffrir pour les malheureux, j'imagine ?

— Non. Il me semble que nous leur devons bien cela.

— C'est tout à fait mon sentiment.

— Édith vous a sans doute écrit qu'elle arrive après-demain avec Rodney ? dit madame Nerwind.

— Oui, et son appartement à l'hôtel Claridge sera prêt. A propos, qu'avez-vous dit quand cette jeune personne vous a appris le résultat de son « week end » à Wimbledon ?

— Que Dieu vous aide ! C'est avec cette phrase que j'accueille généralement les communications de ce genre, car le mariage est un saut dans l'inconnu.

— Oh ! je vous en prie, ne croassez pas, fit drôlement Ruby en mettant sa main sur celle de son amie.

— Eh bien, je ne croasserai pas.

— Avec Rodney, je n'ai peur de rien.

— Naturellement, répondit madame Nerwind, le visage illuminé d'une douce moquerie.

— Qui aurait jamais pensé que je serais témoin des fiançailles de cette petite fille qui vous tient de si près, dis-je à mon hôtesse. Il faut bien reconnaître que les fils de nos vies devaient se croiser pour amener cette jolie coïncidence et qu'une volonté les a croisés.

— Comment avez-vous donc fait connaissance, vous deux ? demanda miss Talbot... A l'hôtel n'est-ce pas ?

— Oui, nous nous sommes regardées assez longtemps sans nous adresser la parole, puis nous avons fini par échanger de petits saluts. L'automne dernier, j'entrai un jour dans le salon avec une Américaine et

continuant notre conversation, je dis tout haut : « Il y a quelque chose qui surpasse la vanité féminine, c'est la vanité de l'Anglais. » Madame Nerwind que je n'avais pas vue et qui écrivait dans un coin, se retourna brusquement :

— Vous avez raison ! s'écria-t-elle.

Ce fut si spontané que je me mis à rire. Voilà vraiment la phrase qui a rompu la glace entre nous et qui me vaut le plaisir de ce déjeuner. Et voyez l'enchaînement des choses, je m'efforce de le montrer parce que nous ne le remarquons pas assez : cet hiver, à Monte-Carlo, n'ai-je pas été mise en rapport avec les Baring, vos amis ?

— Bien extraordinaire, en effet.

— Je devais même être témoin de leur changement de fortune.

— Oh ! je vous envie cela ! s'écria Ruby. Si je m'étais trouvée à Saint-Olaf, je crois que j'aurais sauté hors de ma peau !

— Inconvenant plutôt, dit notre amphitryonne avec un sérieux comique. Les Baring, j'en suis sûre, n'ont rien fait d'aussi choquant.

— Non, la nouvelle a produit sur eux l'effet d'un coup de foudre, voilà tout.

— Et... Rodney ?... demanda la jeune fille en rougissant. Comment l'a-t-il reçu ce coup de foudre ?

— Sans broncher, je vous l'affirme.

— Dear boy !

— C'est grand dommage pour Édith que M. Wilkes ne soit pas mort cinq ou six ans plus tôt, reprit madame Nerwind. Elle a été fort belle, vous savez.

— Elle l'est encore, répondis-je.

— Oui, mais en plus de la régularité des traits, elle avait un éclat extraordinaire. Le second fils de lord Crane s'était passionnément épris d'elle ; ses parents s'opposèrent d'abord à ce mariage, il voulait passer outre. Miss Baring refusa d'entrer dans une famille où elle ne serait pas la bienvenue.

— Je la reconnais là.

— Le jeune homme partit seul pour la Chine où était son régiment. Six mois plus tard, lord Crane ayant appris, je ne sais comment, le refus d'Édith, alla la demander lui-même à sa mère et le mariage fut annoncé. Il ne devait pas se faire après tout, car le fiancé fut emporté par le choléra à Hong-Kong. Il y a bien douze ans de cela.

— Et depuis, il n'a été question de personne pour elle ?

— Pas que je sache. Madame Baring n'a pas eu les moyens de la produire.

— Cependant, rien ne m'ôtera de l'esprit qu'elle aime quelqu'un, fit Ruby d'un air grave.

— Vous avez reconnu les symptômes ?

— Précisément. Rodney croit que c'est un effet de mon imagination. Pour ces sortes d'affaires, les hommes sont aussi aveugles que les chauves-souris en plein jour. Quelle est votre impression, Pierre de Coulevain ?

— La même que la vôtre, et je l'ai eue dès les premiers moments.

— Cela n'est pas étonnant, un romancier doit être plus clairvoyant que les simples mortels.

— Oh ! maintenant que miss Baring est une héritière, s'il y a quelqu'un dans la coulisse, il ne tardera

pas à s'avancer. Je suis bien tranquille, fit madame Nerwind, non sans une touche d'ironie.

— Allons, allons, chère... les hommes désintéressés ne manquent pas. J'en sais quelque chose, ajouta la jeune fille avec un petit rire heureux.

— Ce qui n'empêche pas que le testament de monsieur Wilkes a mis un bel atout dans le jeu d'Edith et dans celui de son frère cadet.

— Comment est-il, ce frère cadet? demandai-je curieusement.

— Charmant, répliqua miss Talbot, plein d'entrain et de courage, un prospecteur enragé. Comme signe particulier, il a l'admiration de l'Américaine. Et c'est un libéral à tous crins. Je suis sûre qu'il vous plaira. Toutefois, ne nous avisez pas de faire des infidélités à « my dear boy », il serait terriblement blessé.

— Où Rodney logera-t-il maintenant ?

— Dans la garçonnière de son ami Bob Ashley, qui est parti pour une croisière de quelques mois sur le yacht de son cousin. Il lui laisse son domestique, toute son installation.

— Vous vous prêtez vos maisons comme nous nous prêterions des mouchoirs de poche, dis-je en riant.

— Absolument, et cela arrange tout le monde. J'espère que Rodney nous offrira le thé dans son appartement.

— Hem ! mon rôle de chaperon ne sera pas une sinécure, dit madame Nerwind avec un bon sourire.

— Non, mais comme les enfants bien élevés, nous ne vous donnerons pas de peine et vous vous amuserez sans en avoir l'air.

Affectée déjà sans doute par l'arrivée du « dear boy », la jeune fille causa brillamment pendant tout le reste du déjeuner. De sa personne émanait une joie inconsciente qui éclairait littéralement cette triste salle à manger londonienne et qui nous toucha, nous, les vieilles femmes, comme un chaud rayon de soleil.

A trois heures, nous partîmes à pied pour le service des vagabonds. Ruby nous introduisit dans une maison à façade étroite. Au bout d'un corridor, nous pénétrâmes dans une sorte de parloir meublé d'une table et de quelques chaises. Nous fûmes reçues par l'Honorable M. G..., le fils de lord R..., un homme d'une quarantaine d'années, que j'aurais pris pour un clergyman et qui, du reste, en faisait l'office. Il demanda à miss Talbot si elle avait une préférence pour quelques hymnes. Elle répondit qu'elle accompagnerait celles qu'il désignerait.

— Eh bien, fit-il, prions d'abord Dieu de nous inspirer ce qui peut le mieux toucher les malheureux que nous voulons aider.

Et inclinant sa haute taille, il prononça quelques mots que je ne pus bien saisir et que mes compagnes répétèrent avec lui.

Après cette invocation, il nous introduisit dans une vaste salle très claire, très propre, parfaitement ventilée. Nous montâmes sur l'estrade, Ruby prit place à l'harmonium, M. G... devant la table qui tenait lieu de chaire, madame Nerwind et moi nous nous assîmes un peu en arrière.

Par manque d'habitude des estrades, j'éprouvai d'abord un horrible malaise, une timidité enfantine. Il me fallut un véritable effort de volonté pour

la vaincre. Lorsque enfin, j'osai promener les yeux autour de moi, tout autre sentiment que celui de la pitié disparut. J'eus la sensation physique que mon cœur, — ce que nous appelons ainsi, du moins, — m'avait quittée et qu'il était en bas dans la salle. Je ne m'étais jamais trouvée en présence d'un nombre aussi considérable de miséreux. Il y en avait plus de deux cents et il en arrivait encore. A la porte, on leur remettait une grande tasse émaillée qu'ils plaçaient ensuite sous leur banc.

Déracinés, tous ces êtres-là ! Sans foyer ! sans même l'abri d'une paillote ! La parole de l'Évangile me revint à l'esprit : « Les renards ont des tanières et le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Est-ce que cette parole n'aurait pas été dite pour eux ? Et ce que je voyais n'était que la millième partie d'un flot humain gros de milliers d'individus, — je n'ose en écrire le nombre, — qui marchent, marchent toujours, mangent quand ils peuvent, dorment et meurent où ils tombent ! Je les examinai avidement. La majorité se composait d'hommes dans la force de l'âge. A l'exception de trois peut-être, les physionomies n'étaient ni ignobles, ni repoussantes, la plupart même avaient une expression de bonté. Quelques têtes rasées de près indiquaient des prisonniers libérés. Allez donc demander du travail ainsi marqué ! Leur peau était tannée par la saleté et les intempéries, mais ils ne paraissaient ni émaciés, ni anémiés. Ils avaient, au contraire, l'air vigoureux et semblaient bien bâtis. Alors pourquoi ? Alors comment ? Il y avait sûrement chez eux quelque paille, quelque défaut comme il s'en trouve dans

les pierres précieuses et dans les métaux. Hélas ! elle me sauta vite aux yeux, la paille ! Tous les crânes étaient mal modelés, tous les fronts défectueux, tous les regards vacillants. Et Dieu seul sait les altérations, les lésions profondes qui existaient dans leur écorce cérébrale. N'étaient-ils pas presque tous atteints du microbe de l'alcoolisme, de ce phylloxéra de l'être humain, le destructeur des cellules de la volition ? Oui, des ratés, des dégénérés, des phylloxérés et à cause de cela si dignes de pitié.

A notre gauche, à l'entrée de la salle, se trouvaient une cinquantaine de femmes. Leur masse était absolument hideuse. Il y avait là des chapeaux ornés de plumes et de fleurs lamentables, des visages fardés, des faces d'ivrognesses. Beaucoup somnolaient, plusieurs dormaient profondément, la tête sur l'épaule de leur voisine, et la voisine ne bougeait pas ! Elle prêtait son épaule à une sœur de misère. N'était-ce point de la charité, cela ? A y regarder de près, on eût découvert, j'en suis sûre, des parcelles d'or dans tout ce mélange impur. Dieu y regardera de près !

Absorbée comme je l'étais par ce poignant tableau, la voix de M. G... indiquant l'hymne 91 me fit tressaillir et ramena mon regard sur les vagabonds. A ma grande surprise, je les vis ouvrir et feuilleter le livre d'hymnes dont on les avait munis comme s'ils eussent été familiers avec ses pages. Miss Talbot entonna le cantique désigné et avec elle et avec nous, les lèvres habituées au plus vil langage répétèrent ces paroles adorables :

There is a land, a sunny land,
Whose skies are ever bright

Where evening shadows never fall
The Saviour is its light.
If the cross we meekly bear
Then the crown shall wear
When we dwell among the fair
In the bright for evermore
There is a home, a glorious home, etc...

Il y a une terre, une terre de soleil
Dont les cieux sont toujours clairs,
Où jamais ne tombent les ombres du soir,
Le Sauveur est sa lumière.
Si, patiemment, nous portons la croix
Nous porterons la couronne
Dans la radieuse éternité.
Il est une demeure, une demeure glorieuse, etc...

Ils espéraient cela, les vagabonds ! Qui oserait dire que leurs espérances seront trompées ?

Une terre de soleil ! une couronne !... une demeure glorieuse ! La magie d'une vision semblable leur faisait peut-être oublier et les quais de la Tamise et les jours sans pain et les nuits sans abri ! Leurs physionomies s'adoucissaient, quelques-unes s'illuminaient et toutes reprenaient une expression d'enfance infiniment pathétique. Cet acte de foi prononcé avec eux me donna, comme rien ne l'avait jamais fait, la sensation de la fraternité humaine.

Après cette belle hymne, M. G... prit la parole et il me désappointa grandement. Au lieu des mots consolants que j'attendais, il nous raconta par le menu la malédiction de Dieu au serpent et démontra longuement que le Christ, né de la femme, était venu pour exécuter la menace divine. « Il écrasera la tête du serpent », ajouta-t-il avec une inébranlable con-

viction. Ce texte lui plaisait sans doute. Il en scanda toutes ses périodes et le répéta vingt fois au moins avec une satisfaction croissante. Je ne surpris pas un signe d'impatience dans l'auditoire. Les vagabonds, suspendus aux lèvres du prédicateur, semblaient goûter autant que lui ce châtiment infligé à l'ennemi du genre humain.

Son discours achevé, l'Honorable M. G... désigna l'hymne 666.

The Lord my shepherd is.

Le Seigneur est mon berger.

Mes yeux embués de larmes s'arrêtèrent sur les vagabonds. Dieu leur berger ! Intérieurement, je murmurai : « Oh ! comme il les a mal gardés ! »

A travers l'amertume de cette pensée, les mots suivants m'arrivèrent d'autant plus distinctement qu'à mes côtés, madame Nerwind les répétait de toute son âme.

Where living waters gently pass.
He leads us where heavenly pasture grows.

Aux célestes prairies, il nous conduit.
Aux prairies où doucement coulent des eaux vives.

Puis encore :

Though I should walk through death's dark shade.
My shepherd is with me there.

Dans la nuit même de la mort où je marche.
Mon berger est avec moi !

Chose curieuse, la certitude me vint qu'il en serait ainsi pour eux. Dans cette salle dont l'air était raréfié par la misère et la souffrance, j'eus une soudaine impression de fraîcheur, de la fraîcheur des eaux vives

coulant à travers « les célestes prairies ». La voix de Ruby acheva de me desserrer le cœur. Je la regardai avec un plaisir extrême. Elle était charmante dans sa toilette simple et toute blanche ; une blouse de soie, une jupe de serge, un chapeau de paille. Je la voyais de profil. Ce n'était plus la jeune fille rieuse qui avait si bien égayé notre déjeuner, c'était une femme consciente de la misère et de l'abjection qui étaient là et qui y compatissait humainement.

Après le chant de cette hymne que je regrette de ne pouvoir reproduire tout entière, on apporta à M. G... la correspondance des vagabonds. Oh ! ces lettres, ces pauvres lettres, noires, sales, avec des caractères en zigzag, tracés par des mains d'hommes enfants. Un grand nombre n'avaient pas été réclamées et ne le seraient probablement jamais. M. G... lut toutes les adresses. Il y avait beaucoup de Sams, de Johnes et de Smiths. Cinq ou six des destinataires seulement se trouvaient présents. A l'appel de leurs noms, leurs physionomies s'illuminèrent de joie et de fierté. Ils se sentaient quelqu'un encore, j'imagine. Où le vent de la détresse avait-il poussé les autres ? Dieu seul le sait, Dieu leur berger !

M. G... descendit ensuite dans la salle, Ruby voulait en faire autant, madame Nerwind s'y opposa et elle obéit. Dans un haut récipient à robinet, on apporta le thé tout préparé, additionné de lait et de sucre. Comme un marchand de coco, l'homme chargé de le verser passa dans tous les rangs ; des corbeilles remplies de gros morceaux de pain appétissants suivirent. Je vis l'hôte, un homme du monde, un fils de lord, se mêler à la masse des vagabonds, ses invités,

surveiller avec sollicitude leur goûter, incliner vers l'un ou vers l'autre sa haute taille pour prêter l'oreille à quelque plainte ou encourager et réconforter. C'était là la vraie prédication.

Madame Nerwind, habituée comme toutes les Anglaises à ces sortes de meetings, se tourna vers les miséreux qui se trouvaient à sa droite :

— J'espère que vous trouvez votre thé bon, leur dit-elle du ton amical et simple qu'elle eût employé avec ses égaux.

— Oui, madame, lui répondit-on respectueusement.

Nous quittâmes Duke Street, très touchées, très impressionnées et nous reprîmes en silence le chemin de la maison de madame Nerwind. Les rues étaient désertes absolument et chauffées à blanc par le soleil de juillet. Nous entendîmes tout à coup la musique de l'Armée du Salut, et de loin nous vîmes défiler un détachement de ses soldats.

Je m'arrêtai.

— L'Armée du Salut ! fis-je. Eh bien, après ce que je viens de voir, elle me semble providentielle.

— Père prétend qu'elle est d'utilité publique, dit miss Talbot.

— Ce tapage est-il bien nécessaire ? demanda madame Nerwind. Du reste, s'il faut du bruit pour réveiller les consciences endormies, qu'on en fasse... et partout, ajouta-t-elle drôlement.

Nous eûmes le thé dans le cabinet de travail de notre hôtesse. Ruby nous le servit avec une attention, une sollicitude charmante. Puis sa tasse à la main, elle alla se percher sur le bras du fauteuil de sa vieille amie.

— Le discours de M. G... m'a joliment désappointée, dis-je alors.

— Et moi ! s'exclama la jeune fille. Quel bien a-t-il pu faire à ces malheureux ? Je leur aurais dit simplement : « Mes chers hôtes, je m'intéresse à vous sincèrement, je voudrais vous donner du courage et du travail. Je regrette de ne pouvoir vous offrir qu'une tasse de thé et un morceau de pain, mais je le fais de grand cœur. »

Un sourire moqueur se dessina sous le nez aquilin de madame Nerwind.

— Eh bien, je doute que ce joli speech eût été aussi goûté que celui de M. G...

— Vous croyez que les vagabonds ont aimé ce refrain : « Le Christ écrasera la tête du serpent », demandai-je.

— Oui, parce que le texte leur est familier. Beaucoup l'ont entendu à l'école du dimanche. L'histoire du paradis perdu est peut-être la seule dont ils se souviennent. Et puis les paroles de la Bible agissent toujours sur l'Anglais, quelque bas qu'il soit tombé.

— Je n'avais pas réfléchi... murmurai-je. Votre âme est si différente de la nôtre !

— Vous pourriez bien avoir raison, chère, confessa Ruby. Quand je vois tant d'êtres sans feu ni lieu, je deviens une petite oie sentimentale.

— Je suis étonnée, dis-je, qu'il n'y ait pas un clergyman à Duke Street.

— Il y en a un, mais il se trouve en vacances. Il n'est pas facile à remplacer. Les « vagabonds » sont « non conformist » dissidents, vous savez...

— « Non conformist ! » répétai-je. Ils ont une opinion religieuse ?

— Parfaitement. De plus, il leur faut un gentleman. Un pasteur qui ne serait pas bien né — et ils s'y connaissent ! — n'aurait aucune influence sur eux, ils refuseraient même de l'écouter.

— Vous voyez où le snobisme va se loger ! dit madame Nerwind.

— Oh ! vous êtes des gens étonnants !

— Oui, nous sommes de drôles de gens, confessa mon hôtesse avec un air de résignation tout à fait comique.

— C'est égal, dis-je, cette œuvre de lady R... est bien touchante.

— Originale, surtout.

— Bénies soient les femmes capables de semblables originalités ! ajoutai-je du fond de mon cœur.

En rentrant à l'hôtel, je ne pus penser qu'à ces vagabonds qui sont non conformist, — basse église, — et qui veulent un pasteur gentleman ! Quel nouveau trait de caractère je venais de saisir là !

Les vagabonds français ont probablement une opinion politique, mais quant à une opinion religieuse, je suis bien sûre qu'ils n'en ont pas

Quelques heures plus tard, dans la salle à manger de l'hôtel Claridge, le tableau que j'avais eu sous les yeux à Duke Street ressortit violemment derrière mon front. Quel contraste ! Autour de moi, je voyais des tables recouvertes de fin nappage, d'argenterie brillante, de cristaux limpides, ornées de fleurs. Sur ces tables où l'électricité était tamisée par des abat-jour roses, se succédaient des mets délicats, des

vins généreux. Les convives, richement habillés, étaient des créatures humaines qui n'avaient jamais connu ni la faim, ni la soif, ni le froid, ni la saleté, qui, pour dormir, avaient toujours pu allonger leurs membres sur des couches fraîches ou chaudes. Pourquoi ici tant d'abondance, de confort, de beauté? Pourquoi là-bas tant de privations, de souffrance, de laideur? L'injustice me parut si flagrante, si monstrueuse, qu'elle provoqua en moi un mouvement d'irrésistible indignation. Ma foi en l'équité divine fut ébranlée comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps. Je me mis à examiner de près les dîneurs. Je fus obligée de convenir que s'ils étaient vraiment les favoris du destin, ils n'avaient pas l'air de s'en douter. L'habitude, la grande niveleuse, diminuait sans doute chez eux la conscience du bonheur ou la leur enlevait entièrement. Le bonheur que l'on ne sent pas existe-t-il? Les physionomies ne reflétaient ni plaisir ni joie, quelques-unes étaient maussades et tristes, la plupart trahissaient l'ennui. Les vagabonds, au moins, ne connaissent pas ce mal-là, me dis-je avec une certaine satisfaction. Comme je promenai de nouveau les yeux autour de moi, les vers fameux de Métastasio me revinrent à la mémoire :

Se a ciascun, l'interno affanno
Si leggesse in fronte scritto
Quanti mai che invidia fanno
Ci farebbero pietà, etc.

Si de chacun, le chagrin secret
Se lisait écrit sur le front,
Combien qui font envie
Alors feraient pitié !

Ces paroles apaisèrent soudainement ma colère, elles me firent l'effet d'une révélation. Est-ce que Dieu ne nous parle pas souvent par la voix des poètes ?

Londres.

A chacune de mes visites en Angleterre, je constate les progrès du goût. Ils sont dus un peu à notre voisinage, beaucoup à cette passion soudaine pour la Beauté qui, il y a une quarantaine d'années, s'est réveillée dans l'âme anglaise.

La Beauté ! Cromwell, la Réforme, les Puritains l'avaient chassée, ainsi que la couleur et la grâce. Sous leur action, les vêtements étaient devenus sombres, les lignes rigides, les physionomies dures et ternes, les mouvements automatiques. Ils avaient créé cette laideur particulière qui fit si longtemps l'amusement du reste de l'Europe. C'était la réaction contre la mollesse, la sensualité, le catholicisme, la réaction surtout du masculin contre le féminin introduit par les Stuarts et qui menaçait le génie de la race.

Dans la moitié du siècle dernier, l'Ile Inconnue avait encore l'aspect glacial. On eût pu croire qu'elle faisait partie d'une autre planète, d'une planète très éloignée du soleil. Les maisons étaient grises, à toits plats et ras, les intérieurs froids et nus, la vie d'une uniformité oppressante. Elle suait l'ennui. Ceux qui s'en échappaient apportaient sur le continent des figures de spleen dont le souvenir n'est pas encore effacé. Dans la classe élevée, le scepticisme, le maté-

rialisme s'étaient développés extraordinairement. Dans la classe moyenne, il n'y avait que le bigotisme, l'ignorance, l'amour du lucre ; dans le peuple, une grossière indifférence. On affectait alors une absence d'émotion, de sentiment, de patriotisme même, on se proclamait volontiers citoyen du monde et le loyalisme était considéré comme une plaisanterie (a humbug).

Pour les hommes chez lesquels l'idéalité, le goût de l'art s'étaient réfugiés, l'air ambiant était devenu irrespirable, douloureux. Ils quittaient leur pays parce que, comme la colombe de l'arche, ils ne trouvaient pas une branche pour accrocher leur vie. Peintres, poètes, penseurs furent poussés vers l'Italie. La douce mère latine les accueillit avec tendresse, elle leur ouvrit non seulement ses bras, mais ses trésors et ses sanctuaires. Quelques rayons de ce foyer de lumière créé dans l'Ombrie par d'humbles artistes tombèrent dans l'âme d'un Ruskin, d'un Burne Jones, d'un William Morris et y allumèrent un inextinguible amour pour la Beauté. Ils ramenèrent la divine exilée en Angleterre, la firent connaître par leur plume, leur pinceau, leur parole. Une multitude de cerveaux avaient sans doute été préparés à la recevoir. La rentrée des lettres grecques en Occident ne souleva pas un plus grand enthousiasme. On se rua vers elle, comme vers une source de joie ; à son contact, les facultés nobles n'entrèrent pas seules en activité, mais aussi la sensualité longtemps comprimée. Dans ce bouillonnement qu'il avait fait naître, l'air pur et simple des Primitifs italiens produisit sur les bords de la Tamise un art subtil et troublant, le vrai art

nouveau. Les Préraphaélites anglais, qui avaient adoré les vierges naïves aux longues mains de prière, créèrent des femmes voluptueuses et *intenses*. Ce mouvement amena d'abord à la surface des mentalités étranges, passionnées, morbides, qui cherchèrent la Beauté où elle ne pouvait être et qui lui demandèrent non pas des jouissances élevées, mais des sensations inédites. Il y eut des femmes esthétiques, absolument grotesques, dont les moineaux auraient eu peur, des objets esthétiques qui étaient bizarres et laids, des couleurs esthétiques fausses à faire crier, des baisers esthétiques très compliqués et très malsains. On rechercha les étoffes souples, on s'ingénia à se rendre *imprécis*. On vit à Hyde Park des peplums, des manteaux drapés à la grecque, retenus à l'épaule par d'énormes camées. Nombre de maisons furent peintes en vert, en jaune, et de quel vert ! et de quel jaune ! Mes yeux en ont gardé l'horreur. On s'éprit des fleurs à longues tiges, du lys de l'Annonciation entre autres, on se pâma devant l'humble tournesol. Un véritable vent de folie souffla sur l'Angleterre, — elle y est sujette, — un de ces vents qui font des victimes, qui déracinent, qui sèment des germes et poussent hommes et choses dans des voies nouvelles. Celui-ci dissipa en partie les brumes qui s'étaient accumulées dans l'atmosphère morale du pays, il lui donna l'impulsion artistique nécessaire à son progrès... puis il se calma.

Et cette impulsion a changé l'aspect de l'Angleterre. Les habitations se sont embellies intérieurement et extérieurement. La pierre blanche ou grise a été remplacée par la brique rouge au ton chaud.

Les logettes sont devenues de jolis cottages avec des toits en pente, des bow-windows. Partout on a donné plus d'air et de lumière. Les fleurs sont entrées dans la vie anglaise, elles en font vraiment partie maintenant. On leur attribue, avec raison, une influence salutaire sur le moral et sur le physique. Il y en a sous les toits les plus humbles, dans les écoles, dans les collèges, dans les hôpitaux, où l'on s'amuse et où l'on souffre. Les femmes de chambre qui font l'office de maîtres d'hôtel changent chaque jour la décoration de la table de la salle à manger. Quelques-unes y apportent un art véritable. Dans les restaurants des grands hôtels de Londres, on trouve un luxe inouï de fleurs. Le Savoy, par exemple, a des dîners fleuris tantôt avec des roses, tantôt avec du lilas, tantôt avec des chrysanthèmes. Il y a la fleur du jour. C'est bien joli et cela fait du repas une chose charmante, esthétique presque.

Des femmes du monde vont dans les quartiers populeux y parler de la Beauté, enseigner les moyens de la développer, de la créer de rien. Elles ont institué à cet effet des prix pour la décoration des fenêtres aussi bien que pour la propreté intérieure de la maison. Cette année, un gamin de douze ans a reçu une montre et une petite somme d'argent pour avoir réussi à faire pousser des géraniums sur la fenêtre de la logette paternelle. C'est ainsi que, peu à peu, les fenêtres de la Métropole, non pas seulement celles des quartiers riches, mais encore celles des quartiers pauvres, vont s'éclairant de fleurs brillantes.

Cet effort de nos voisins pour faire de la Beauté

est bien remarquable. Ils y sont encore maladroits, on a pu en juger par les décorations du couronnement. L'arc canadien qui avait coûté une somme énorme semblait avoir été construit par des enfants. Dans le West End, il y avait des cartouches grotesques, des « God save the King » qu'on aurait cru dessinés dans la nursery.

La Beauté a un culte en Angleterre, elle a des prêtresses et des apôtres. On m'a parlé d'une femme qui, depuis des années, lui consacre sa vie. Elle prétend pouvoir prolonger la jeunesse, diminuer la laideur dans toutes les classes, non pas au moyen d'onguents ou de massages savants, mais par la *suggestion constante de l'harmonie et des conditions d'hygiène parfaite.* Avec cela seul, elle a, dit-on, accompli d'étonnantes transformations, corrigé des traits irréguliers, remodelé le corps, donné du charme et de la grâce. Elle a fait de sa maison un milieu de beauté où les yeux ne se reposent que sur de jolies lignes, où les oreilles ne perçoivent que des sons agréables, où les doigts ne rencontrent que des objets doux au toucher. Est-ce folie ? Est-ce science ? A cinquante ans, elle en paraît à peine trente, m'assure-t-on, et sa physionomie a une merveilleuse expression de sérénité.

Cet esthétisme, que nous ne pratiquons pas encore en France, est l'œuvre de la renaissance dont j'ai parlé et j'éprouve une intime satisfaction à me dire que cette renaissance est due à la grande âme latine, à l'élément féminin par excellence.

Le goût anglais est très caractéristique, il ne ressemble à aucun autre.

Qu'est-ce que le goût en soi ? L'intuition de l'harmonie qui est nécessaire pour faire du joli ou du beau, l'intuition surtout de ce qui convient, de ce qui sied. Le goût est naturellement subjectif. C'est une des mille manières par lesquelles s'extériorisent les individus. Il y a donc le goût anglais, le goût allemand, le goût italien, le goût français, etc. Chacun dans son genre est bon quand il produit de l'harmonie. Les peuples de l'Orient ont le secret de cette harmonie plus que les peuples de l'Occident. Personne ne pourrait dire que les Chinois, les Japonais ou les Arabes ont mauvais goût parce qu'ils possèdent le sens des couleurs, des lignes, des vêtements qui conviennent à leurs personnes et à leur cadre. Ce printemps, un encombrement dans l'avenue de l'Opéra avait immobilisé les voitures. Dans l'une d'elles en bordure du trottoir, se trouvait un Chinois. Avec sa robe de satin pourpre, sa calotte noire, sa natte dans le dos finissant bien la tête, son fin visage ambré, ses mains dans ses larges manches, il me frappa comme un morceau d'harmonie tellement parfait que je ne pouvais en détacher les yeux. A côté de lui, les Européens paraissaient vulgaires. Il eût cependant suffi d'un chapeau haute forme au lieu de sa calotte pour détruire cet effet.

Le goût anglais trahit en tout la masculinité de la race. Dans les objets d'art, dans les meubles, dans les vêtements, c'est la ligne droite qui domine et ses combinaisons sont bonnes. La ligne courbe, au contraire, est mauvaise, en général sans grâce et sans souplesse, toujours un peu bizarre, les très grands artistes seuls savent la traiter. L'intuition de l'harmonie

est rare chez nos voisins. Dans cet ordre de choses, ils n'ont pas le sens de ce qui convient. Un exemple entre mille : les femmes de la basse classe, les pauvresses même ont une passion pour les plumes, — un goût atavique peut-être. — Elles trouvent toujours moyen de s'en procurer. Elles les plantent avec un orgueil enfantin sur leurs chapeaux déformés et elles travaillent avec ces chapeaux. Cet ornement semble leur conférer quelque distinction. Il faut le voir défrisé, lamentable, ressemblant à une arête de poisson, comme le disait une Anglaise, et accompagnant les mouvements de la tête. Ce serait d'un comique irrésistible si on pouvait jamais rire des petits. Eh bien, une Française de même condition sentirait d'instinct que le chapeau et les plumes jureraient avec le reste de sa toilette, avec son travail, elle ne s'en affublerait pas.

Cette discordance qui se produit dans toutes les classes et dont nous voyons souvent des échantillons sur le continent, nous fait exagérer le mauvais goût britannique. Ce printemps, je me trouvais dans une des plus élégantes maisons de thé de Paris et la chambrée était particulièrement brillante. Tout à coup, je vis entrer un jeune couple anglais du meilleur monde. Elle, portait un costume tailleur de grosse laine grise, dont la jupe arrivait aux chevilles, des souliers jaunes, puis, sur sa jolie tête, un énorme béret rouge. Lui, avait un complet de tweed brune et une casquette assortie, et ainsi vêtus, ils avaient l'air de sortir d'un sleeping car. Leur entrée fit sensation au point d'arrêter à mi-chemin de la bouche nombre de tasses de thé ou de gâteaux.

Les gens bien élevés se contentèrent de sourire, les autres rirent franchement et j'entendis répéter : « Oh ! ces Anglais ! » La jeune femme rougit, son mari rapprocha ses sourcils et se mordit la lèvre. Tous deux allèrent se réfugier au fond de la salle comme des enfants en pénitence. Je parierais qu'ils ont ressenti l'affront très vivement et qu'ils sont sortis de là francophobes. La faute venait d'eux cependant. Ils avaient manqué de tact et de goût. Du reste, la robe de voyage ou de sport n'eût provoqué l'attention de personne, mais franchement ce béret rouge dans un five o'clock parisien était plutôt déplacé et comique. Un autre jour, je vis sous les arcades de la rue Castiglione une dame anglaise avec sa fillette d'une dizaine d'années, vêtue comme une quakeress : robe de laine un peu longue, col et capeline en batiste blanche. L'enfant, avec sa belle chevelure blonde, son visage rose aux yeux bleus, son petit air puritain, était adorable. On se retournait et on s'arrêtait pour la regarder. A Londres, où l'on est accoutumé à toutes les fantaisies, elle n'eût pas été remarquée. A Paris, hors le temps du carnaval, nous ne sommes pas habitués à voir des costumes de style dans la rue et celui-là étonnait. La mère paraissait furieuse de l'indiscrétion parisienne. De fait, elle l'avait provoquée par son ignorance de nos usages.

L'autre matin, à l'église Saint-George, j'ai assisté à un mariage élégant. Les six *bridesmaids*, six petites beautés de douze à quatorze ans, étaient vêtues de satin blanc et coiffées du bonnet puritain en satin blanc également avec revers roses. La traîne de la mariée était portée par deux pages en culottes blan-

ches et habits roses. Ici, cela paraissait idéalement joli ; à Paris, c'eût été de mauvais goût et donné à tout le monde une impression de cortège de cirque.

On ne peut pas voir de même, on ne peut pas sentir de même sur les bords de la Tamise et sur les bords de la Seine. Il faut non seulement savoir admettre cela, mais encore admirer l'art infini avec lequel la nature varie et harmonise les lieux, les êtres et les choses.

En matière de toilette, le goût féminin anglais n'est pas banal et il révèle bien, je crois, l'âme que j'ai essayé d'analyser. C'est un goût *androgyne*. Aucun autre adjectif ne peut le qualifier justement. Quand il garde sa masculinité, comme dans les costumes de campagne, de voyage, de sport, il est excellent, simple, honnête. Quand il veut devenir féminin comme pour les toilettes de ville ou du soir, il est compliqué et faux. Il trahit souvent des affectations ridicules, une imagination morbide, une disposition au romantique, à la pose, qui est le travesti moral. J'ai eu la bonne fortune de pouvoir étudier une de ses plus nouvelles manifestations, manifestation bien curieuse et qui renferme une idée.

Cet après-midi, une très jolie Anglaise de ma connaissance me promenait en voiture à Hyde Park. La conversation ne pouvait manquer d'arriver aux chiffons. Je les ai aimés beaucoup, je les sens encore et maintenant ils ont pour moi, comme toutes les choses de ce monde, une plus haute signification.

— J'ai fait des infidélités à Paris, pour mes toilettes du soir, m'avoua madame Campbell. Nous avons une lady couturière, une femme du monde qui

est une grande artiste et qui crée des chefs-d'œuvre. De plus, ses modèles expriment tous des symboles, des sentiments, des états d'âme. Elle m'a combiné une robe idéale avec des dégradations de gris et de rose, d'or voilé. Quand je marche avec, je fais positivement de la lumière. Elle la nomme : « Un Appel Silencieux. »

Je faillis bondir hors de la victoria.

— Quoi ! m'écriai-je, vous portez une robe qui est : « Un Appel Silencieux ! » mais c'est horriblement choquant !

La jeune femme rougit et cilla un peu.

— Oh ! ne jugez pas avec votre esprit français ! C'est de l'art, voilà tout, du grand art en chiffons. J'ai une autre robe d'étoffe diaphane, qui a des tons de vert d'une douceur invraisemblable ; celle-là s'appelle « Murmure Fluidique de Verdure Printanière ».

— C'est moins compromettant. Il faut que je voie ces robes symboliques, ajoutai-je. Vous avez piqué ma curiosité.

— Je vous les montrerai. En attendant, si vous le voulez, je vous conduirai chez Lydia, vous verrez ses derniers modèles et puis elle a justement une exhibition de lingerie.

— Si je le veux ! m'écriai-je ravie, mais cela vaudrait le voyage ! Il y a quelque part à Londres des robes psychiques et je n'en savais rien ! et je perds chaque jour mon temps dans des endroits comme Westminster Abbey et le British Museum !

— Ah ! vous vous moquez !... Je retire mon invitation.

— Non, non de grâce... Je ne me moquerai pas.

Je vous promets d'examiner l'œuvre de votre Lydia avec tout le respect qu'elle mérite.

Sur cette assurance, ma compagne donna à son cocher l'adresse de la fameuse couturière.

Nous arrivâmes devant une maison qui ressemblait à un hôtel privé. L'intérieur me fit aussitôt une impression d'élégance étudiée. Nous montâmes au premier étage où se trouvait l'exposition de lingerie. Là, à ma grande stupéfaction, je vis une jeune fille couchée et dans ce qu'une Américaine appelait si joliment « la robe de rêve », vulgairement la robe de nuit. A notre entrée, le modèle, — comme on dit ici, — se leva lentement et, d'un pas réglé, marcha vers la toilette. Là, avec une solennité presque rituelle, on lui passa l'une après l'autre toutes les pièces qui composent les dessous féminins.

Et cela se faisait dans le pays où, il y a une quarantaine d'années, le nom du premier vêtement n'était jamais prononcé !

— Sainte Mère Angleterre ! fis-je à demi-voix.

— C'est de l'art, répéta madame Campbell avec une gravité très drôle.

J'examinai de près ces spécimens de lingerie anglaise. Leurs formes me parurent prétentieuses, leurs frou-frous exagérés. Leurs broderies, leurs dentelles, leur facture étaient loin d'avoir la perfection que l'on rencontre dans les premières maisons de Paris. Les rubans étaient noués maladroitement, les doigts français seuls savent faire le nœud. Dans leurs détails, toutes ces jolies choses trahissaient un art, — puisque art il y a, — bien inférieur au nôtre et je le constatai non sans une chauvine satisfaction.

On nous conduisit dans un magnifique salon style Adam, XVIIIe siècle anglais, qui avait assez l'aspect d'un petit théâtre. Au fond, se trouvait une sorte de scène joliment drapée, décorée de fleurs grimpantes et de verdure ; sur cette scène, les mannequins se mirent à défiler et les vêtements symboliques qu'ils portaient furent annoncés comme on annonce des personnes. Mes oreilles, toutes saisies, entendirent ces noms bizarres : « le Présent Tangible », c'était une robe de velours rose avec des chatoiements merveilleux... un présent qui ne devait pas manquer d'agrément, j'imagine ! Puis venaient « le Vampire », une robe d'un gris doux lamée d'or brillant et dur ; « Pensées de Choses Étranges », une combinaison de brun, de gris et de vert fondus, traversée par le scintillement d'une dentelle nacrée... ; « Heures Passionnées », une symphonie en rouge ; « Silence Parfumé », mauve et gris..., et enfin, — ceci est le bouquet, — « le Chant Funèbre de la Mort du Plaisir ». Ce chant était représenté par une étoffe diaphane de couleur grise voilant le bleu, le rose et l'or...

Ces nuances dégradées, ces pampilles, ces paillettes, ces perles disposées de manière à accompagner de lumière les mouvements du corps étaient de l'art certainement, mais un art qui trahissait une extrême recherche, une affectation d'*intensité*, cette veine morbide que l'on rencontre quelquefois dans l'âme anglaise et qui n'existe pas dans la nôtre.

Comme je faisais cette réflexion, mes yeux tombèrent sur une jeune femme assise à quelques pas de moi, une femme d'une minceur invraisemblable, à se demander comment les organes de la vie trou-

vaient place entre les parois de son buste. Sous un immense chapeau empanaché de plumes, je voyais de lourds cheveux bruns avec des reflets cuivrés, vrais ou faux, un front large et bas, des sourcils non arqués, se joignant presque au-dessus d'un nez droit et une grande bouche d'un rouge vif. Toute vêtue de mousseline de soie noire relevée de jais sombre, — un symbole sans doute, — elle me fit l'effet d'un Burne Jones vivant. Elle en avait l'étrangeté et l'intensité... Ceci m'expliquait cela.

Ces robes psychiques manquaient singulièrement de grâce et de netteté. Elles pendaient avec une affectation de négligence et de langueur. Les mannequins étaient des jeunes filles minces avec des longs cous, des épaules tombantes, des chevelures trop volumineuses. Elles glissaient sur le tapis, essayaient de se donner une démarche onduleuse et de faire scintiller artistement l'or, la nacre ou l'acier de leurs jupes. Chacune s'efforçait d'avoir l'expression du symbole dont elle était affublée. « Le Vampire » avait l'air tragique et fatal. « Les Pensées de Choses Étranges » montrait tout le blanc de ses prunelles. Celle-ci avait l'air d'une colombe malade, celle-là simulait la passion par des mines très drôles. Et toutes ces expressions étaient fausses... fausses à faire pitié. Pauvres filles ! obligées non seulement d'essayer des robes, mais de s'assimiler des états d'âme ! En vérité, c'est leur demander un peu trop. J'aurais donné beaucoup pour connaître la femme qui avait conçu et osé tout cela ; malheureusement, elle se trouvait absente.

Tout en suivant cette exhibition si anglaise, je re-

voyais le tableau que présente le salon du plus parisien de nos couturiers à l'heure de l'essayage. Je le revoyais très simple avec son décor Louis XV, plein de jolies femmes françaises et américaines, bourdonnant comme l'alvéole d'une ruche où les abeilles ouvrières confectionneraient les parures des reines. Deux hommes, le chef de la maison et le maître tailleur, assis comme des juges, l'air important et grave, combinent toilettes et costumes avec quelque riche cliente. Dans tous les coins on babille gaiement, on joue avec les échantillons d'étoffe. Au porte-voix, on demande : la blouse de la baronne C..., la jupe de la princesse G... On appelle désespérément quelques vendeuses : madame Eugénie, mademoiselle Louise. Les essayeuses passent avec des ébauches de vêtements. Puis les mannequins, des Parisiennes jolies, bien faites, chics, apparaissent, disparaissent, reparaissent tantôt avec une robe de visite, tantôt avec une robe de dîner et on devine qu'elles sont ravies de se parer de ces belles plumes, même pour un instant.

Tout cela fait une scène charmante et brillante de vie frivole et jeune.

Je fus secouée d'un rire intérieur à la pensée du bouleversement que la mode des toilettes symboliques produirait rue de la Paix. Je vis le couturier en question et son collaborateur obligés de faire de la psychologie, d'étudier les symboles et de confesser leurs clientes, afin de connaître leur état d'âme et de les habiller en conséquence ! Ah ! ce serait drôle ! Ce fut sur cette réjouissante vision que la performance prit fin. Madame Campbell avait l'air recueilli.

et impressionné comme si elle sortait d'une séance chez les « Christian Scientists ».

Aussitôt que nous fûmes en voiture, elle se tourna vers moi :

— Eh bien, est-ce que Lydia n'est pas une femme de génie ? me demanda-t-elle.

Puis, sans attendre ma réponse :

— Et c'est elle qui dessine, qui dirige tout. Elle donne quelquefois des tableaux vivants avec les toilettes adaptées à tous les âges de la femme.

— Elle a certainement créé une sorte d'art nouveau dans le chiffon... un art bien anglais.

— Oh ! ses ouvrières sont toutes anglaises.

— Cela se voit.

— Est-ce une satire ?

— Pas du tout. Selon moi, l'Anglaise doit s'habiller en Angleterre. Elle est bâtie autrement que nous, elle porte toujours mal les toilettes françaises, ses coudes en dehors, son allure large, ses lignes plutôt droites ne vont pas avec les toilettes parisiennes et les talons Louis XV.

— Vous avez raison. Du reste, nos couturières sont souvent obligées de changer quelque chose à vos modèles.

— Quant à votre Lydia, je trouve ses mélanges ses dégradations de couleurs, ses ors, ses aciers, ses jais voilés très artistiques. Elle est un poète, mais elle n'est pas une physiologiste. Elle ne se doute probablement guère combien ses vêtements symboliques peuvent être dangereux.

— Dangereux ?

— Oui. La femme qui aura sur le corps une robe

appelée « Doux Désir Éternel », ne tardera pas à être possédée par ce « Doux Désir Éternel » que le mari n'inspire généralement pas. Une robe « Vampire » peut réveiller des instincts mauvais ou cruels. Par contre, si les symboles en vêtements étaient beaux et bons, ils pourraient devenir des agents de santé morale et physique. La science nous a révélé la force et le danger de l'autosuggestion.

— Je n'avais pas songé à cela, murmura la jeune femme.

— Et savez-vous, continuai-je en baissant la voix, j'ai envie, si vous le permettez, de rebaptiser votre robe « l'Appel silencieux ».

Madame Campbell rougit et sourit.

— Vous avez peur qu'elle me suggestionne à la coquetterie ?

— Précisément. Vous me la montrerez un de ces jours et je trouverai un symbole plus... digne de vous.

Je faillis dire : plus honnête, j'eus heureusement le temps de retourner ma langue.

— Eh bien, c'est entendu, vous la rebaptiserez. Que diriez-vous donc si cette mode des robes psychiques arrivait en France ?

— J'en serais ravie. Et soyez sûre que nos symboles seraient gais et brillants. Une mode semblable ferait la joie des humoristes. On l'exagérerait tout d'abord probablement, puis on finirait par la mettre au point et il en sortirait un joli art nouveau qui enlèverait à nos vêtements leur banalité présente.

— Et l'idée serait venue de chez nous, ajouta madame Campbell.

— Ce ne serait pas la première. La plupart des modes naissent à Londres.

— Vous croyez ?

— Absolument. Vous nous avez donné le chapeau haute forme de l'homme, le chapeau rond de la femme, et les bas, et les jupons de couleur, et le costume tailleur, et la robe courte, et le boléro (Eton's jacket), et les cols hauts, et les souliers pointus, et les talons plats. Il y a douze ou quatorze ans, à Paris, j'ai vu les premières blouses en face de Saint-Roch. Elles étaient en coton blanc, portées avec des jupes grises... et par des Anglaises. C'était entre midi et une heure, il y avait peu de monde dans la rue. Elles frappèrent comme une disco l'œil de deux ouvriers et ils les sifflèrent.

— Oh !

— Oui. Nous avons rendu jolie, élégante même cette combinaison pratique, mais laide, et vous en connaissez le succès. Vous avez le mérite de l'invention, nous celui du perfectionnement. La navette divine va et vient sans cesse, j'en suis sûre, d'Angleterre en France, de France en Angleterre pour porter et remporter des éléments de progrès. Tôt ou tard, l'entente devait se faire entre nous.

— Et elle me comble de joie, répondit madame Campbell. Je m'aperçois d'une grande différence dans l'accueil que nous recevons à Paris. Les marchands même nous servent de meilleure grâce.

— Je puis en dire autant. Cette année, j'ai rencontré à Londres, dans la masse, plus de sympathie et de bienveillance pour ma nationalité. Au fond, nous sommes tous horriblement chauvins.

Comme je concluais ainsi, la voiture s'arrêta et me déposa devant la maison où j'étais invitée à prendre le thé.

Tout ceci m'a aidée à prendre conscience du goût français. Il est franchement féminin, clair comme notre langue et sans *maniérisme.* Il possède le génie des courbes, le secret de ce qui fait la grâce, l'intuition de ce qui fait l'harmonie. Ces caractéristiques se retrouvent dans notre art, dans notre industrie, dans toutes nos créations. Au cœur de Paris, il y a un noyau particulièrement brillant qui se compose de la rue de la Paix, de la place Vendôme et de la rue de Castiglione. Rien de pareil n'existe dans les autres métropoles de l'Europe. C'est là qu'est réunie l'œuvre des mains les plus habiles, c'est là qu'on trouve les diamants les plus beaux, les mieux taillés, les perles les plus parfaites, les bijoux les plus artistiques, les vêtements les plus riches, les chapeaux les plus chics. Ces merveilles, qui ne disent rien aux gens sérieux, me ravissent par leur perfection. J'y vois une flamme de notre âme, une manifestation de la nature même. Et quand je parviens à me rendre compte que ces objets de grand luxe sont confectionnés par les petits, je lève les yeux avec une affectueuse sympathie vers les rayons de la ruche où travaillent les abeilles ouvrières qui contribuent à la richesse de notre pays et lui font sa belle renommée d'élégance.

De fait, à l'étranger, on n'associe jamais l'idée de laideur ou de mauvais goût avec Madame la France, il y en a cependant chez elle et beaucoup. Pour s'en convaincre, il faut assister à une grand'messe en province, au vernissage du Salon de peinture à Paris

et fréquenter les salles de conférences. Tout le monde ne peut avoir de riches vêtements, mais tout le monde peut avoir un corps soigné, des habits bien coupés, en harmonie avec sa condition et sa personne. C'est cela l'élégance. Elle n'est pas à la portée des gens riches seulement. L'ouvrier, avec la peau nette, les cheveux et les dents brossés, une veste et un pantalon de toile bleue très propres, est élégant. La paysanne, en cotte et en bonnet de dentelle, est élégante. Le chapeau seul peut la rendre vulgaire et laide.

Cette élégance devrait être générale, elle le serait si nous aimions la Beauté.

Il y a quelques années, lorsque les ondes de ce bouillonnement produit par la Renaissance anglaise sont arrivées jusqu'à nous, nous avons eu comme nos voisins une crise d'*esthétisme* aigu, de *décadentisme*. Sous le courant artistique venu des accumulateurs d'Italie, des Primitifs, nous nous sommes épris aussi des Vierges à l'ovale fin. Il nous a fallu des Botticelli vivants et il en est surgi de ce merveilleux pavé de Paris ! Nous avons eu des esthètes, il en reste encore sur la rive gauche de la Seine et à Montmartre ; ils étaient très jeunes, très beaux, très bruns, du Midi presque tous. Ils portaient des cheveux longs, des chapeaux de feutre à bords plats, des cravates à bouts flottants, ils n'avaient pas l'air très propre, ils marchaient les yeux vagues, l'esprit perdu dans quelque rêve malsain. Le pinceau et la plume recherchèrent l'essence des choses. Ils arrivèrent très loin. Je me souviens d'être sortie avec le vertige de certaine exposition de décadents. J'avais vu sur la

toile et dans le marbre ce qu'on n'y avait jamais mis... l'âme vivante, des sourires d'une perversité à donner le frisson. Ce fut une crise d'hystérie psychique, non une renaissance. Cette crise a élargi notre vision sans nous donner toutefois le besoin, la soif de la Beauté. Nous vivons seulement de pain encore. La Beauté ! où aurions-nous appris à la connaître et à l'aimer ?

Notre petite enfance a été vécue dans une chambre banale, mal aérée, sans soleil souvent. Personne n'a songé à nous entourer de choses jolies, de formes gracieuses, de couleurs harmoniques. Personne n'a songé à décorer notre nid de fleurs et de verdure. On a souffert que nos yeux s'emplissent de laideur et ils s'y sont accoutumés.

Dans la maison religieuse où les uns ont été élevés, l'esthétique est représentée par l'imagerie grossière, par la quincaillerie d'or et d'argent dont on peut voir des échantillons aux alentours de Saint-Sulpice, on y professe une indifférence pitoyable pour la nature. On n'y enseigne ni l'hygiène nécessaire à une saine croissance, ni la divine propreté, ni l'amour, ni le respect du corps, de ce corps qui doit servir Dieu, faire de la vie, qui est comme le disait scientifiquement Origène, le Temple du Saint-Esprit.

Dans les écoles, les collèges, les lycées laïques, l'esthétique est tout autant ignorée. On y fait de la culture intellectuelle intense, mais on n'y développe ni l'âme ni l'idéalité. L'atmosphère y est dure et glaciale. On n'y trouve pas un objet artistique, pas un symbole, pas même une fleur. Il n'y règne qu'une laideur honnête et bourgeoise.

En sortant de la maison religieuse ou de la maison laïque, la jeunesse sait admirablement se passer d'hygiène, de propreté et de Beauté.

Voilà pourquoi les provinciales ne cherchent pas à égayer leurs maisons de fleurs, de soleil, d'œuvres d'art, à y introduire de l'élégance et du confort. Voilà pourquoi leurs corps sont mal soignés, leurs toilettes de mauvais goût. Voilà pourquoi, dans le pays de Pasteur, l'hygiène fait défaut, pourquoi la saleté, l'alcoolisme, la tuberculose y règnent en maîtres ; voilà pourquoi nous avons une imagerie et une littérature pornographiques. Voilà pourquoi les édiles de Paris ne savent ni l'assainir, ni l'embellir, pourquoi nos boulevards sont déshonorés par des édicules... humiliants, mal odorants... Tout cela s'enchaîne.

Berlin n'a pas une rue de la Paix, mais il n'a plus de bas-fonds, de foyers d'infection. Les quartiers où vivent les ouvriers, les miséreux même, forment de véritables avenues, bordées de maisons salubres, avec de larges cours sur le derrière. Chaque appartement, même le plus petit, est pourvu de bain. Partout l'eau, l'air, le soleil abondent... et qu'on retienne ceci : *toutes les fenêtres, tous les balcons sont garnis de fleurs et de verdure.* Les enfants, cela va sans dire, y poussent sains et vigoureux. Voilà comment on fait de la Beauté.

L'esthétique appliquée à la vie diminuerait la laideur morale et physique, tiendrait en échec la maladie, la mort même. Elle rendrait la chaumière aussi agréable que le château, la livrée du travail aussi élégante que la livrée mondaine.

En France, nous avons du goût, la nature nous a même faits avec goût, le laid est moins laid chez nous qu'ailleurs ; cela ne suffit pas, il faut qu'il disparaisse. Nous avons l'intuition de la Beauté, ce n'est pas assez, il faut que nous sachions en faire autour de nous et de rien. Tout le monde ne peut pas sentir la Beauté, tout le monde peut *l'apprendre*. Pour cela, il faut qu'elle ait des temples, des chaires, des apôtres. Elle sera la religion de l'avenir, le salut du monde... le nôtre.

Londres.

Me voici « en famille », selon l'aimable expression de miss Baring. Cela semble bon, un peu d'amitié et de protection dans ce Londres immense.

Édith et son frère sont arrivés hier. Madame Nerwind, Ruby et moi sommes allées les recevoir à la gare de Paddington. Pour rien au monde, je n'aurais voulu manquer la rencontre des fiancés, d'autant moins qu'ils ne s'étaient pas revus depuis cet héritage qui va rendre leur union très prochaine. Et cette rencontre fut un exquis morceau de vie : une onde de sang jeune colora leurs visages, leurs regards s'abordèrent timidement, leur poignée de mains fut brève, mais forte.

Dans le banal : « Bien content de vous revoir », que le jeune homme m'adressa ensuite, il y eut une chaleur, une sincérité qui m'allèrent droit au cœur.

De Paddington, madame Nerwind et miss Talbot se rendirent à une réception. Rodney, laissant le soin de ses bagages au domestique de son ami, nous

accompagna à l'hôtel Claridge et prit le thé avec nous.

— Oh ! c'est agréable de se retrouver ensemble ! fit Édith quand nous fûmes installés à une des petites tables du hall.

— Je suis enchantée, ma chère, de n'être pas seule à sentir cela, répondis-je en souriant.

— Nous vous avons honteusement abandonnée, ajouta le frère. Les successions sont toujours plus compliquées qu'on ne croit ; comment vous êtes-vous tirée d'affaires à Londres ?

— Très bien. J'ai déjeuné en ville presque chaque jour, j'ai été à des matinées, à un concert, à l'Académie de peinture, j'ai assisté à un match de polo à Hurlingham... J'ai erré beaucoup au hasard, de droite, de gauche.

— Pas mal... pas mal... Et vos impressions ?

— Vous les entendrez une autre fois. Pour le moment, donnez-moi des nouvelles de la châtelaine de Loftshall.

— La *squiress !* oh ! elle rajeunit à vue d'œil. Elle fait de longues promenades en voiture. L'air vif que nous avons lui convient admirablement. En vérité, je crois qu'à Wimbledon nous ne l'aurions pas gardée longtemps. Ces deux dernières années, elle était devenue si frêle, si pâle.

— Nous l'avons laissée très heureuse, reprit Édith. Elle a invité sa plus vieille amie. Elle pourra dévider avec elle l'écheveau des souvenirs et faire sa partie de grabuge.

— Et Dick ?

Les yeux de miss Baring brillèrent aussitôt.

— Il est superbe ! Si vous voyiez quelle différence dans son allure, dans son port de tête. Quand nous sommes dehors, il ouvre toutes grandes ses narines roses, il secoue sa crinière d'un mouvement juvénile et il hennit de joie. Je sens ses jambes devenir plus fermes et plus élastiques. Le chef d'écurie l'admire énormément et le traite comme un gentleman. Il en est un, après tout.

— Et les chiens ?

— Ils font de folles parties dans le parc. Quant au chat, il n'a pas encore achevé de flairer tous les objets nouveaux au milieu desquels il se trouve. Il a adopté la bibliothèque, ses parents devaient être des chats de savants, car il aime les livres.

— Mieux que sa maîtresse, insinua malicieusement Rodney.

— Il n'est pas obligé de les lire, lui !

— Pauvre Saint-Olaf ! Je vois qu'il n'est pas même regretté par les animaux.

— Croiriez-vous, reprit M. Baring, que nous avons déjà eu trois offres de location ? En Angleterre, ce ne sont pas les locataires qui manquent, ce sont les maisons.

— Vous êtes bien heureux !

— Heureux ! hem ! Notre excès de population nous met à chaque instant en face de terribles problèmes. On peut avoir trop d'une bonne chose, je vous assure, ajouta le jeune homme allongeant un de ses grands bras et prenant une autre tartine de beurre.

Édith sourit.

— Voilà au moins une bonne chose dont vous ne semblez pas avoir de trop.

— Non, car nous avons déjeuné en hâte. Le Britisher est un animal qui demande beaucoup de nourriture.

— Et il y en a tant qui en manquent !

— Oh ! ma chère, je vous en prie, ne me donnez pas de remords !

— J'ai vu quelques-uns de ces malheureux, dimanche, dis-je alors. Miss Talbot nous a conduites, madame Nerwind et moi, à un service religieux pour les vagabonds.

— Pas possible ! s'écria mon amie.

Je racontai notre après-midi à Duke Street.

— Pierre de Coulevain sur une estrade anglaise ! s'écria Rodney riant de tout son cœur. Je regrette d'avoir manqué ça.

— Oui, je devais faire une drôle de figure ; si vous aviez été là, vous n'auriez heureusement regardé que la jeune personne qui tenait l'harmonium. Elle était adorable de simplicité, son attitude, son aisance parfaite m'ont donné l'impression qu'elle se sentait réellement la sœur de ces vagabonds.

En m'entendant parler ainsi de sa fiancée, M. Baring avait rougi de plaisir, croisé et décroisé ses jambes et baissé les yeux comme si ces éloges s'adressaient à lui-même. Ce mouvement me ravit parce qu'il trahissait ce sentiment instinctif de possession que l'amour donne.

— Ruby n'est pas pour rien la fille d'un économiste, dit-il. Les questions sociales l'intéressent autant que son père, avec cette différence que Sir Charles Talbot voit le côté économique, et elle le côté humanitaire.

— Il y avait plus de deux cent cinquante vagabonds à Duke Street, ajoutai-je.

— Deux cent cinquante ! mais nous en avons soixante-dix mille au moins ! Quant aux sans-travail, il y en a des centaines de mille.

— Ce chômage existe partout. Il est la conséquence inéluctable de l'état de choses créé par les fantastiques découvertes de ces dernières années. Il faut admirer, au contraire, qu'il ne produise pas de plus grands désastres. Les pauvres Terriens n'avaient jamais subi une évolution aussi rapide, aussi violente. Et comme les dieux la mènent, cette évolution ! Ils avaient sans doute mis des siècles à la préparer. Voilà pourquoi les hommes manient sans effroi, sans efforts apparents, sans danger presque, ces forces colossales dont ils ne soupçonnaient pas l'existence. Tout se tassera. Il y aura moins de résidus, moins de déchets. Il viendra un moment où les mâles ne seront plus trop nombreux, les rangs trop pressés. La guerre et les épidémies pourront disparaître. La paix est en marche, la santé aussi. Cela demande des générations.

— En attendant, l'humanité souffre.

— Elle souffre, mais aucune de ses souffrances n'est inutile, aucune n'est injuste, j'en suis convaincue.

— Je voudrais avoir votre foi.

— Vous êtes trop jeune encore.

— Avec notre population, l'équilibre se roduira plus difficilement chez nous que chez vous. Et la France se lamente de sa natalité ! On ne sait jamais quand on est bien !

— En revanche, on sait toujours quand on est mal, répliqua vivement ma caustique amie.

Rodney eût volontiers prolongé la causerie, mais Édith voyant qu'il avait fini son thé le congédia sans façons.

Le soir même, nous avons dîné tous ensemble et j'ai eu la joie d'être hôtesse. Notre table décorée de roses magnifiques, des roses de Loftshall, était une des plus jolies du restaurant de l'hôtel Claridge. Et tout autour, il y avait de l'amour, de l'amitié, de la jeunesse, un ensemble de choses qui faisait une atmosphère particulièrement agréable. Mes yeux se reposèrent avec plaisir sur la figure caractéristique de madame Nerwind, sur Édith, très élégante dans une robe de tulle noir brodée de jais, sur les fiancés, sur lui, l'Anglo-Saxon bien réussi ; sur elle, délicieuse, avec une toilette d'étoffe Liberty toute blanche, garnie de mousseline de soie.

Aussitôt que nous fûmes assis, Rodney s'adressa à madame Nerwind :

— Alors vous avez eu le courage d'inviter cette remuante jeune personne pour une quinzaine ? fit-il de l'air le plus sérieux.

— Le courage ! Ne l'avez-vous pas invitée pour toute la vie, vous ?

Ces paroles amenèrent une douceur soudaine sur la physionomie de M. Baring.

— C'est vrai, mais je suis fait à son caractère !

— Et elle se fait au mien.

— Rod ! interrompit miss Talbot, au lieu de me taquiner, parlez-nous de Loftshall. Vous a-t-il désappointé ?

— Au contraire. Il n'est pas grandiose, mais très chaud d'aspect, très sympathique, comme dirait Pierre de Coulevain, et il est admirablement situé.

— Pas un mot de plus, fit Édith vivement. Je veux qu'il soit une surprise pour tout le monde.

— A-t-il un revenant ? demanda Ruby, ses jolis yeux roux brillant de curiosité.

Le jeune homme se mit à rire.

— Non, oh ! non. A part certain cadet qui s'était compromis dans la politique, les Wilkes ont été de très prosaïques squires, de simples bons vivants. Toutefois, ils ont su conquérir et garder une certaine popularité.

— Cela facilitera votre élection un de ces jours, dis-je alors. J'espère que lorsque je reviendrai en Angleterre, vous pourrez m'offrir le thé sur la fameuse terrasse de la Chambre des communes.

M. Baring rougit comme une jeune fille.

— En attendant, si cela vous fait plaisir, je connais plusieurs de mes futurs collègues qui seront charmés de vous inviter.

— Mon neveu, Georges Lester, entre autres, dit madame Nerwind. Je n'ai qu'à lui écrire un mot ce soir. C'est un original, mais un homme charmant...

— Eh bien, voilà qui est convenu, madame Nerwind se charge du thé parlementaire. Quant à moi, je suis à votre disposition pour tout ce qui vous plaira de voir ou d'entendre. J'arrive un peu tard, mais il y a le théâtre... une jolie pièce à la « Gaiety », « The Orchid », les music halls...

— La Tour de Londres... madame Tussaud... ajouta perfidement Ruby.

Je saisis au passage le regard de détresse et de reproche que cette horrible suggestion lui valut.

— Ne vous alarmez pas, *my dear boy*, fis-je en souriant. Je ne sens pas le besoin de revoir la Tour ; quant à madame Tussaud, j'y suis allée toute seule l'autre jour.

— Oh !

— No !

— Oui, oui. J'y ai été ramenée par un amusant souvenir. Lors de ma première visite à Londres, — il y a bien... bien longtemps, — un ami de mes hôtes, un officier irlandais, m'y conduisit. Je fus empoignée par cette exhibition unique alors et je ne tardai pas à tomber sous la fascination des figures de cire. Je n'en avais jamais vu un aussi grand nombre. Au bout d'une demi-heure, je ne les distinguais plus des figures vivantes. Cela m'arrive encore et elles me causent un insurmontable effroi. Dans la chambre des horreurs, sur la dernière marche de l'escalier, se trouvait une femme debout, les mains autour de la rampe. Le capitaine O'Gready me la désigna de l'œil :

» — Quel numéro ? demanda-t-il.

» Comme je le cherchais sur toute sa personne, la figure tourna brusquement la tête vers moi. Je sursautai, reculai, poussai un cri strident, laissai tomber le catalogue, ce fut une déroute. La malheureuse femme ayant deviné ma méprise, s'éloigna furieuse en me lançant un : « French idiot » (idiote Française), qui m'est resté dans l'oreille.

— Oh ! le bon tour ! s'écria Rodney, secoué par le rire. Voilà ce que nous appelons un « practical joke ».

— Je sais, et mon compagnon fut si heureux de l'avoir réussi, ce « practical joke », que je n'eus pas le courage de lui faire des reproches. Pendant plusieurs jours, il ne pouvait me regarder sans avoir un accès de gaieté.

— Si vous aviez commis cette erreur dans la salle des souverains, la bonne femme ne vous en eût point voulu, j'imagine, dit madame Nerwind ; mais, franchement, dans la chambre des horreurs, c'était un peu dur pour elle.

— Oui. Je l'avais prise pour une empoisonneuse célèbre. Elle était tellement immobile ! hypnotisée peut-être par les figures de criminels réunies là. Cette fois-ci, j'ai eu une impression bien différente chez madame Tussaud.

— Vous n'aviez plus le capitaine O'Gready, hé ! fit M. Baring.

— Et surtout, je n'avais plus vingt ans ! Je fus frappée tout à coup de l'étrangeté de cette collection de fac-similés humains, de dépouilles et de reliques. A la lueur du gaz, comme je l'avais vue autrefois, elle produisait un certain effet ; à la lueur du jour. elle était lamentable. lugubre. Rois, reines, héros. héroïnes me parurent grotesques. Les insignes de la royauté, les marques distinctives de nos dignités me semblèrent enfantins et ridicules. Et ceux-là et celles-là avaient tenu les grands rôles ! et ces oripeaux, cette quincaillerie avaient excité l'envie, l'ambition, l'enthousiasme ! Je demeurai stupéfaite. J'eus la sensation très nette de notre infériorité de Terriens et de la grossièreté de notre civilisation, la sensation ne fut pas agréable. Mon attention se reporta sur

les visiteurs. Tous paraissaient impressionnés, plus ou moins. Ces masques, ces choses inertes, portaient des noms de morts et ces noms allaient toucher magiquement l'âme des vivants. Je vis des yeux s'emplir de larmes devant les reliques de Napoléon Ier, un silence ému se faire autour de la reine Victoria, les enfants contempler avec respect et admiration les personnages dont l'histoire leur était connue. Je me souvins des sanglots d'une petite fille au musée Grévin devant la scène des adieux de Louis XVI à sa famille. Alors, je compris... ou je crus comprendre. Ces reproductions devaient être ordonnées, voulues par la nature même. Elles lui servaient sans doute à maintenir la trame du passé, à la mêler au présent, à provoquer ces sentiments, ces impressions que j'avais vu se refléter sur les physionomies, à faire de la vie nouvelle enfin !

— By George ! s'écria Rodney, cela se pourrait bien !

— Avec cette idée, le musée de madame Tussaud prit à mes yeux une grandeur telle que la musique roumaine et le thé qu'on y prenait me semblèrent une profanation.

— Je regrette, maintenant, de n'avoir pas été avec vous ce jour-là.

— Eh bien, franchement, je ne regrette pas votre absence, nous aurions babillé tout le temps, vous auriez peut-être trouvé un autre « practical joke », et je ne serais pas sortie plus sage. Il fallait que je fusse seule pour comprendre le sens de cette exhibition.

— Je retournerai sûrement la voir et je mettrai vos

lunettes, Pierre de Coulevain, annonça gaiement Ruby Talbot.

— Hem ! un peu fortes pour vous, les lunettes de Pierre de Coulevain, dit madame Nerwind, non sans une touche d'ironie.

— Hélas ! ce sont des lunettes de vieille femme, fis-je en souriant, mais avec lesquelles on voit juste, je crois... et très beau.

— Votre musée Grévin est joliment plus élégant, plus artistique que celui de madame Tussaud, ajouta Rodney. Les figures surtout sont mieux faites. Et il n'est pas lugubre du tout.

— Non, là, encore, on peut remarquer la différence de notre génie. Nous avons copié votre idée et nous l'avons exécutée avec un autre esprit.

A ce moment, les convives d'un grand dîner entrèrent dans le restaurant et défilèrent devant nous.

Les femmes avaient les cheveux brillants et lisses, les chignons de toute netteté. L'une d'elles portait une « cap » peu rassurante. Les robes étaient de soie riche, garnies de vieilles dentelles, les bijoux massifs, les bracelets énormes et nombreux.

Édith, les yeux allumés par la moquerie, se pencha vers moi :

— « La dame de comté au xxe siècle ». Voilà comment on la représentera chez madame Tussaud dans une centaine d'années... Voilà comment je serai quelque jour.

— Jamais, répliquai-je avec conviction.

Madame Nerwind promena un instant les yeux autour de la salle.

— Vous ne pouviez pas être dans un milieu plus anglais... et plus respectable, me dit-elle.

— Et moins gai, ajouta Édith. Je ne sais pas pourquoi nous avons la *respectabilité* si maussade.

— Oh ! l'hôtel Claridge n'est pas précisément gai, mais il est comme il faut, « so refined », comme disent les Américaines. Tous les bruits sont assourdis, son horloge a un son religieux, on n'oserait pas y parler haut. Et écoutez la musique qu'on nous donne ! Les premiers jours, j'ai trouvé cet hôtel oppressant, maintenant il me repose délicieusement. Quand on a erré dans les rues surchauffées et bruyantes de Londres, on éprouve en y rentrant un bien-être subit, un délassement instantané.

— Il n'est pas très fréquenté par les Américaines, je crois.

— Par la meilleure classe seulement. La plupart y viennent pour voir de près des spécimens de l'aristocratie anglaise.

— Il y a bien quelques Américaines ici, ce soir, reprit miss Talbot. Voyez, comme elles ressortent sur ce fond anglais. Pas moyen de les confondre.

— Dieu merci, non ! répliqua miss Baring en souriant. En voilà deux là-bas près de la fenêtre. La plus jeune ne quitte pas notre table des yeux. Rodney, vous devez avoir fait une conquête.

Je suivis le regard de mon amie.

— Oh ! m'écriai-je, agréablement surprise, madame et mademoiselle Reynold ! des connaissances !

La jeune fille, qui avait enfin rencontré mes yeux, me fit un petit signe d'amitié et, appuyant le bout

de son doigt sur ses lèvres, elle m'envoya gentiment un simulacre de baiser.

— Je regrette que ceci ne soit pas pour moi, murmura M. Baring.

— Rod ! Soyez convenable ! fit miss Talbot avec une sévérité joliment feinte.

— Une Américaine élevée à Paris, continuai-je, elle est retournée en Amérique il y a deux ans, pour faire ses *débuts* dans le monde. Je suis étonnée qu'elle ne soit pas mariée.

— Elle est ravissante, déclara Ruby, et si bien habillée !

— J'aurais du plaisir à causer avec elle. Ces revoirs imprévus sont un des bons côtés de la vie d'hôtel. Nombre de gens entrent dans votre orbite, en disparaissent, y reparaissent. Si j'avais vécu confinée dans un appartement de Paris, je ne vous aurais rencontrés ni les uns ni les autres.

— Oui... mais vous deviez nous rencontrer, répondit M. Baring avec un sourire taquin.

— Assurément. C'est en cela surtout que réside pour moi l'intérêt de notre rencontre. Je me demande ce qui en sortira.

— Beaucoup de plaisir, d'abord, fit aimablement madame Nerwind.

— Sans doute, de la joie, de la consolation aussi, mais la Providence a généralement un autre but que celui de nous donner du plaisir ou de la peine, du bonheur ou de la douleur ; ce sont ses fins qu'elle poursuit.

— Oh ! je sais ! s'écria Ruby, vous deviez travailler à la conversion au *francophilisme* de ce « dear boy ».

— Hé ! hé ! vous brûlez peut-être. J'espère qu'elle est en bonne voie, cette conversion ?

— En très bonne voie, répondit le jeune homme d'un air grave qui me ravit.

La conversation ainsi lancée continua animée et gaie. Je fus de nouveau frappée du tour d'esprit à la fois brillant et élevé de miss Talbot. A plusieurs reprises, je vis les yeux de mon amie se reposer sur les fiancés avec une expression où il y avait une douceur tendre, de la curiosité, un peu de tristesse, une expression que l'intraduisible mot anglais « wistfulness » pourrait seul rendre. Pour la millième fois, je m'étonnai de la voir seule. Oui... la Providence poursuit ses buts... envers et contre nous. Qu'importe, puisque nous travaillons avec elle !

Après le dîner, nous prîmes le café dans le hall ; aussitôt que je vis mes Américaines sortir du restaurant, je m'excusai auprès de mes hôtes et j'allai à elles les mains tendues.

— Je suis bien contente de vous revoir, me dit chaleureusement madame Reynold.

— Quelle chance de vous rencontrer ! cher Pierre de Coulevain, s'exclama ma petite amie. Et c'est moi qui ai voulu venir à l'hôtel Claridge !

Je conduisis les deux femmes dans le coin qui faisait face à mes amis.

— Comment, Gladys, vous n'êtes pas mariée ? dis-je alors. Après le brillant début dont j'ai lu le compte rendu dans les journaux de New-York, je m'attendais à recevoir un faire part avant la fin de la saison.

— Ah ! voilà ! Les Américains se méfient des

jeunes filles élevées en Europe et les jeunes filles élevées en Europe trouvent les Américains insuffisants.

— C'est une bien grande sottise de transplanter les enfants, confessa madame Reynold. Je m'en rends compte aujourd'hui.

— Vous avez raison, je le répète sans cesse à vos compatriotes. Vous faites des dépaysés, il n'y a rien de plus malheureux... si ce n'est peut-être les déclassés.

— Mère a une peur bleue de me voir lui rester sur les bras.

— Vous épouserez un Européen... un Français...

— Non, non. La vie des femmes est trop bornée, chez vous. J'ai entendu des histoires aux cours qui m'ont édifiée là-dessus. Mais laissons cela ! Depuis quand êtes-vous à Londres ?

— Depuis trois semaines à peu près. J'ai d'abord été un mois à la campagne chez des amis, les Baring.

A ma grande surprise, je vis comme une flamme rose passer sur le visage de la jeune fille.

— Les Baring de Wimbledon ! s'écria-t-elle.

— Parfaitement. Aujourd'hui les Baring de Loftshall, la mère vient d'hériter de la terre familiale...

— C'est trop fort ! Je connais Jack Baring ! J'ai passé deux mois cet hiver à Montréal, chez ma demi-sœur qui y est mariée. Nous avons tourné dans le même cercle, puis nous avons beaucoup patiné, beaucoup dansé ensemble...

— Beaucoup fleureté ?

— Oui... oui, nous avons eu du bon temps ! Il

est un vrai Anglais, et ce que nous appelons « a splendid fellow ».

— Eh bien, voici là-bas, vis-à-vis de vous, sa sœur et son frère.

— Oh !... fit Gladys, toute saisie. La sœur... cette belle personne en noir ?

— Justement, l'autres est miss Talbot, la fiancée du frère.

— Bien Anglaises toutes les deux.

— En effet, mais des Anglaises charmantes, je vous l'affirme. Jack Baring est en route, vous savez. Il arrivera la semaine prochaine.

Une onde d'émotion colora de nouveau le visage de l'Américaine.

— Curieux... bien curieux, murmura-t-elle.

— Avez-vous des amies à Londres ? demandai-je à madame Reynold.

— Des tas... et des invitations à ne savoir lesquelles accepter.

— Vous arrivez bien tard, la saison tire à sa fin.

— Ma mère a été très malade, nous n'avons pas pu la quitter plus tôt. Nous resterons ici une quinzaine seulement, puis nous irons en Écosse, dans le comté d'Inverness, où nous passerons août et septembre chez des compatriotes qui y ont acheté un château.

Nous échangeâmes quelques nouvelles de nos connaissances communes, puis je me levai :

— Il faut que je vous quitte maintenant, car je suis hôtesse ce soir. Nous nous verrons demain et tous les jours.

— Oh ! oui ! fit Gladys avec un accent joyeux, j'ai une foule de choses à vous raconter.

Je retournai auprès de mes amis.

— Devinez ce que je viens d'apprendre leur dis-je.

Tous les regards m'interrogèrent.

— Mademoiselle Reynold connaît un jeune Anglais qui se nomme Jack Baring.

— Oh !

— No !

— Pas possible !

Ces trois exclamations partirent en même temps.

— Oui. elle a dansé, patiné, fleureté avec lui cet hiver à Montréal.

— Quelle coïncidence extraordinaire ! s'écria Rodney.

—Il s'en produit, à chaque seconde, de plus extraordinaires encore. Vous ne les remarquez pas, vous les attribuez au hasard. Elles sont le résultat d'un merveilleux travail providentiel. Il faut être un romancier, c'est-à-dire un tisseur, pour l'admirer et le comprendre.

— Et Jack est peut-être amoureux de cette jeune fille ! ajouta Ruby, la physionomie animée. Serait-ce là le secret de son enthousiasme pour nos cousines ?

— Je n'en serais pas surprise. Regardez comme elle est jolie, celle-là, avec ses cheveux foncés, son teint mat, ses yeux bleu clair aux cils noirs relevés.

— Oh ! de grâce, Pierre de Coulevain, s'écria Edith avec un effroi comique, ne vous avisez pas de me donner une belle-sœur américaine !

— Qu'est-ce qu'elles vous ont donc fait, les Américaines ? demanda madame Nerwind.

— A moi ?... rien, répliqua miss Baring d'un air de hauteur. Seulement, je ne crois pas qu'un Anglais puisse être heureux avec une femme qui le planterait là pour courir le monde.

— Mademoiselle Reynold ne planterait pas son mari, j'en suis certaine. Je l'ai vue de près, pendant trois mois. Nous étions voisines d'appartement à l'hôtel. Presque chaque jour, elle venait causer un moment dans ma chambre. Elle a de la vie une conception très élevée et elle est très bonne.

— N'importe, promettez-moi de ne pas prêter le bout de votre petit doigt à ce mariage anglo-américain. Je ne voudrais pas qu'aucune chose désagréable m'arrivât par vous, ajouta mon amie en mettant sa main sur la mienne.

— Mais vous allez me donner des remords ! m'écriai-je avec un sérieux feint. N'est-ce pas moi qui vous ai entraînée à l'hôtel Claridge ? Votre frère y viendra sûrement. Il ne manquera pas de rencontrer mademoiselle Reynold et de renouer connaissance avec elle ! Si nous déménagions ?... si nous allions au Savoy ? Ce serait plus prudent.

— Oh! taisez-vous, chère! Ne vous moquez pas ainsi.

— Nous pourrions expédier Jack directement à Loftshall, renchérit M. Baring.

— Oui, mais savez-vous bien que la jeune personne va passer deux mois en Écosse.

— « No ! »... Alors ça y est !

— Et c'est vous, Édith, qui avez préparé là une villégiature à votre frère, ajoutai-je sans pitié.

Mon amie eut l'air tellement saisie que nous nous mîmes à rire.

— Oh ! vous êtes tous détestables ! fit-elle à moitié fâchée, à moitié égayée par l'ironie de la chose.

— Ne vous préoccupez pas, dit madame Nerwind, les mariages sont écrits dans le ciel... ou... ailleurs. On l'affirme et je le crois.

— Eh bien, j'espère que celui-là n'est écrit nulle part.

— Espérez !... fîmes-nous en chœur.

— Hé ! hé ! cette jolie belle-sœur ne me déplairait pourtant pas, fit Rodney en coulant un regard vers la jeune Américaine.

Sur cette taquinerie, madame Nerwind se leva et donna le signal du départ. Nous nous quittâmes très contents les uns des autres.

Aurais-je donc été envoyée à l'hôtel Claridge afin d'amener cette rencontre de Jack Baring et de Gladys Reynold ? Pourquoi pas ?... Je sers !

Londres.

Quand il m'arrive de remarquer comme les circonstances me favorisent et m'aident dans mon travail, il me vient ce petit frisson que provoque le miraculeux et l'inexplicable. Et tous, écrivains, poètes, peintres, musiciens, sont aidés ainsi. La Providence leur fournit les matériaux, et péniblement ils doivent les assembler afin de produire l'œuvre voulue.

Hier, j'ai eu un déjeuner anglo-américain et j'ai pris le thé chez M. Punch, le grand satirique anglais. Cette dernière bonne fortune était tout à fait imprévue.

A la campagne, en Angleterre, le second déjeuner est, en général, assez maussade ; à Londres, au contraire, je le trouve amusant. A l'exemple des Américaines, ces terribles affairées, les Anglaises gardent leurs chapeaux. C'est joli autour de la table ces plumes et ces fleurs. Avec leurs coiffures, les femmes retiennent un peu de l'air et de la vie du dehors, de la surexcitation causée par les rencontres à la parade matinale, par les essayages de chiffons, les visites chez les modistes et les couturières ; nu-têtes, leurs physionomies seraient moins animées. Oh ! l'influence des choses, qui osera jamais l'étudier à fond ! A ce repas du milieu de la journée, les hommes sont plus brillants, plus *frais* ; des convives inattendus arrivent sans façon, on rapproche chaises et assiettes et on leur fait place. Tout cela crée une atmosphère exhilarante, favorable à la conversation.

Madame Leslie, mon hôtesse d'hier, est une femme délicieuse, jeune encore. Elle appartient à ce que nous appelons la haute bourgeoisie. Il y a dans sa composition une veine d'idéalité et de poésie qui met une jolie lueur dans ses yeux. Les tableaux de maîtres, les dessins qui ornent les murs, le magnifique piano Broadwood, l'Érard anglais, les nombreuses partitions disent assez que sous ce toit-là, la peinture et la musique ont des adorateurs fervents.

Les fenêtres du grand salon ouvrent sur une terrasse fleurie et sur un coin sauvage de Hyde Park.

A Londres, on déjeune plus tard qu'à Paris, entre une heure et demie et deux heures. J'arrivai de bonne heure ; trois jolies femmes m'avaient précédée, deux

Américaines de ma connaissance et une Anglaise. Cette dernière avait l'air extrêmement délicat ; de fait, j'appris qu'elle relevait de maladie.

— Vous n'étiez pas en état d'aller au prix d'Auteuil, lui dit madame Leslie, c'était par trop imprudent.

— Je sais, mais Frank qui parle un français pitoyable n'aime pas à se trouver seul à Paris. Il eût été fort ennuyé si je n'avais pu l'accompagner. Il venait dix fois par jour s'asseoir au pied de ma chaise longue, d'un air navré et répétant : « J'espère que vous serez guérie. » Je n'étais pas guérie, mais je suis partie tout de même et, en rentrant, j'ai dû prendre le lit. Oh ! les hommes sont des brutes égoïstes, ajouta madame Bryce avec un sourire qui atténuait la sévérité du jugement.

— Ne leur permettez pas d'être des brutes ! encore moins des égoïstes ! s'écria une des deux Américaines, le buste redressé, ses petites mains crispées sur les bras de son fauteuil, tout le corps dans une attitude de révolte. Quand j'ai seulement la migraine, la maison entière fait silence. Monsieur Burton marche sur la pointe des pieds et il ose à peine respirer. Compromettre sa santé ! s'exposer à perdre sa beauté pour ne pas causer un désappointement à son mari ! Ah ! non ! jamais !

Ceci fut accompagné d'un mouvement de tête qui me donna un irrésistible accès de gaieté.

— Oh ! ce chapeau de portrait protestant contre la tyrannie conjugale ! dis-je en réponse aux regards qui m'avaient interrogée. L'effet est d'un comique achevé, il tenterait la plume de Punch !

Mon hôtesse sourit.

— Eh bien, vous le lui signalerez si vous voulez, cet après-midi même. J'ai l'intention de vous conduire chez lui.

— Ah ! l'aimable surprise ! m'écriai-je ravie.

— Monsieur Leslie ne peut pas rentrer à temps d'Oxford pour notre déjeuner, mais nous le trouverons Bouverie Street. Il vous fera les honneurs de la maison de Punch, et vous offrira le thé en son nom.

A ce moment, la figure nette, la tête blonde d'un homme de haute taille parut dans l'encadrement des portières du salon.

Madame Bryce se pencha vers moi, et à demi-voix :

— Mon mari, la brute égoïste, fit-elle avec un regard où il y avait une expression de tendresse mélangée d'orgueil, qui disait assez l'inutilité des conseils de l'Américaine.

Les autres convives ne tardèrent pas à suivre. Nous nous assîmes onze à une table que les fleurs mélangées aux fruits, les formes élégantes des cristaux rendaient artistement jolie. J'en fis le tour d'un coup d'œil et je ne pus m'empêcher de sourire en voyant réunis là, un jeune colonel dont la peau fine avait été bronzée par le soleil de l'Inde et de l'Afrique, un mondain, un romancier irlandais, un célèbre portraitiste, quatre Anglaises, deux New-Yorkaises et une Française. Avec tous ces éléments divers, le déjeuner ne pouvait manquer d'être intéressant et il le fut extrêmement pour moi.

Rien ne m'amuse autant que de voir en présence les filles de John Bull et les filles de l'oncle Sam. L'afféterie des premières, leur grâce étudiée, leur

accent londonien avec ses « r » roulés comme dans le mot « really ? » contrastent drôlement avec le naturel, la vitalité joyeuse et la parole rapide des secondes. Entre ces cousines, il y a un perpétuel malentendu. Elles se choquent mutuellement sans le vouloir, sans s'en apercevoir. A chaque instant, c'est une phrase maladroite qui crée un petit froid, c'est une sortie qui scandalise, c'est une appréciation qui blesse. Malgré tout, elles sont de même race et, si on sent ce qui les différencie, on sent aussi ce qui les lie.

Mademoiselle Langdorff, la sœur de madame Burton, une beauté brune très fine, très élégante, se mit à parler avec enthousiasme d'une violoniste irlandaise qu'elle avait entendue la veille.

— Elle aurait un succès fou en Amérique, ajouta-t-elle. Nous la couvririons de dollars. Je lui ai conseillé d'y venir. Vous êtes charmants, vous autres Anglais, mais si peu impressionnables !

— Nous sommes vieux, voyez-vous, dit le colonel en manière d'excuse.

— C'est dommage, n'est-ce pas ? fit naïvement la jeune fille.

Un rire qui me parut un peu forcé secoua les épaules de Sir Gerald Lewis. Évidemment, il ne s'attendait pas à être pris au mot.

— Dommage ! Ah ! je crois bien !

— D'abord, on ne doit jamais être vieux ! déclara madame Burton.

Tous les regards se tournèrent vers celle qui venait de lancer cet audacieux défi à l'une des lois inéluctables de la nature.

— By George ! s'écria M. Bryce, comment s'y prend-on pour rester toujours jeune ?

— Il faut ignorer la date de sa naissance, ne jamais penser à son âge, jamais... cela ne sert qu'à décourager ou à paralyser les élans ; puis il faut demeurer dans le mouvement, entraîner sans cesse à la vie son corps et son esprit.

— Hé ! hé ! la recette a du bon, fit le romancier.

— Ma grand'mère vit à la campagne. Ses enfants se sont arrangés de manière qu'elle reçoive chaque jour une lettre de l'un ou de l'autre, afin de la maintenir dans le courant, d'entretenir l'activité de son esprit, ceci avec l'espoir de la conserver plus longtemps.

— Une belle pensée ! s'exclama madame Leslie.

— Elle doit avoir plus de quatre-vingt-cinq ans, elle n'a pas l'air de s'en douter. Elle ne donne pas cette horrible impression d'horloge arrêtée que j'ai vue à nombre de personnes de ce côté-ci de l'Océan.

— Vous admettez bien que l'on puisse mourir ? demanda ironiquement une Anglaise.

— Parfaitement, répondit l'Américaine d'un ton de condescendance, mais on peut rester plus longtemps au haut de la montée.

— Au haut de la montée, répéta le peintre... diablement difficile de s'y maintenir ! Il n'y a pas de plateau.

— La science en a déjà taillé un morceau, elle va l'élargissant tous les jours, et elle s'efforce de rendre la descente moins rapide.

— Bien content d'apprendre cela ! s'écria gaiement M. Bryce. Ah ! les braves savants ! Et moi qui

les trouvais si ennuyeux. Lily, désormais, nous en inviterons de temps à autre. Et sans doute, madame Burton, continua « la brute égoïste », vous suivez le système en question ?

— Autant que possible. Vous voyez, je me suis remise en route avec ma mère et ma sœur, uniquement pour me renouveler. Je passerai l'été en Suisse, puis l'hiver en Algérie et en Tunisie, deux pays que je ne connais pas.

— Et monsieur Burton ? demanda Sir Gerald avec une malice intentionnelle.

— Oh ! il est très bien, très heureux !

Un petit rire étouffé courut autour de la table.

— Heureux loin de vous ! cela m'étonne !

— Il n'eût assurément pas mieux demandé de m'accompagner. Il l'aurait fait si je l'en avais prié, mais sa présence est nécessaire à des centaines, à des milliers de personnes. Cela n'eût pas été raisonnable, s'il n'est pas libre, je le suis, moi !

— Libre !... une femme mariée ! se récria notre hôtesse.

— Oh ! je sais, en Angleterre une femme mariée n'est qu'une moitié ; en Amérique, elle est une unité.

Ces paroles provoquèrent un nouvel accès de gaieté.

— Pardon, fit M. Bryce, mais vous êtes en opposition flagrante avec la Bible.

— La Bible a été écrite par des poètes orientaux.

Un silence curieux se produisit. Les physionomies des Anglaises se congelèrent instantanément. Sir Gerald toussa d'une manière amusante.

— De ce que mon mari ne peut pas visiter l'Al-

gérie et la Tunisie, continua l'Américaine sans s'apercevoir de l'effet désastreux de son hérésie, il ne s'ensuit pas que je doive être privée de cet avantage ; deux dans un ménage qui ne pourraient s'instruire, ce serait trop. Et puis, nos hommes sont les meilleures créatures du monde, — ceci fut dit avec une véritable chaleur — ils ne sont pas du tout égoïstes. Ils n'en ont pas le temps.

— Là ! s'écria le colonel, vous ne leur en laissez pas même le mérite.

— Le malheur est, dit madame Bryce, qu'une Anglaise ou une Française ne pourrait volontairement abandonner son mari et qu'elle ne jouirait de rien sans lui. C'est stupide, j'en conviens.

— Non, c'est regrettable, simplement, fit l'Américaine avec une entière bonne foi.

Le romancier, qui s'était amusé intérieurement autant que moi, eut tout à coup dans les yeux une lueur de malice.

— Connaissez-vous les Mémoires de votre homonyme lady Burton ? demanda-t-il à la jeune femme.

— Non. Intéressants ?

— Extrêmement. Lisez-les, vous verrez comment une Anglaise est capable de comprendre l'amour conjugal. Lady Burton a partagé, de la première à la dernière heure, l'existence aventureuse de son mari. Elle l'a défendu comme une lionne, vivant et mort. Elle l'a accompagné partout où sa fantaisie romanesque et morbide le poussait. « Payez, emballez et suivez. » C'était là son mot d'ordre. Pendant des années, elle y a obéi sans murmure. Elle raconte ses angoisses quand, vers le soir, en Syrie,

sur le seuil de la tente, elle attendait le retour de son compagnon... et elle dit sa joie quand elle percevait le son des clochettes de son chameau. De fait, lorsqu'elle sent sa fin venir, elle écrit simplement : « J'ai entendu les clochettes de son chameau. »

— Et je les ai vues... ces mêmes clochettes ! m'écriai-je. Elles sont placées à la voûte de la chapelle en forme de tente où tous deux reposent maintenant. Quand on y célébrait la messe, elles sonnaient à l'élévation et j'imagine l'émotion de la veuve en les entendant. Pendant mon séjour à Wimbledon, j'ai voulu faire ce pèlerinage au cimetière de Mortlake en témoignage de sympathie féminine. J'ai causé avec le gardien. Il m'a dit que lady Burton passait des après-midi entiers auprès de son mort et il a ajouté : « Elle l'aimait bien. »

Je vis, non sans plaisir, un reflet d'émotion passer sur le visage de l'Américaine et ses yeux s'embuer légèrement.

— Eh bien, je me demande, reprit M. O' Mara, où il y a plus de bonheur pour la femme, dans l'esclavage volontaire ou dans l'indépendance absolue. Éclairez-moi, mesdames.

Anglaises et New-Yorkaises se regardèrent d'un air embarrassé, les hommes semblèrent attendre la réponse avec une vive curiosité.

— Sûrement, il y a plus de bonheur dans l'esclavage volontaire, déclara madame Leslie.

— Oh ! sûrement ! répétèrent ses compatriotes avec une chaleur qui me parut un peu affectée.

Le romancier observait madame Burton.

Elle avait rapproché ses fins sourcils dans un

effort de réflexion. Sa physionomie s'épanouit de nouveau.

— Plus de bonheur... c'est possible... mais moins de dignité. Du reste, je crois que ces grands sentiments ne nous sont pas permis. Ils entraveraient notre progrès et nous devons tenir le record du progrès, vous savez, ajouta-t-elle avec un brillant sourire. Ainsi, si je n'avais pas pu, comme certaines Anglaises, me séparer de mon mari, je ne connaîtrais ni l'Espagne, ni l'Italie, ma maison ne serait pas remplie de jolies choses et je n'aurais pas eu l'idée de commencer une collection...

— Une collection de quoi ? demanda vivement le peintre.

— Devinez !...

— De cuillers, fit une Anglaise malicieusement.

— De berceaux... répondit la jeune femme avec une voix inconsciemment assourdie.

— Ah ! voilà qui est joli ! s'écria madame Leslie.

— N'est-ce pas ? Cela m'a paru intéressant et curieux de rassembler les divers nids que l'homme a préparés pour ses petits. J'en ai beaucoup déjà. Mon mari m'a fait construire une salle exprès dans notre maison de campagne. Plus tard, je les léguerai à quelque musée. Vous voyez que, de mon côté, je travaille pour notre pays.

— C'est très juste, très philosophique ce que vous dites là, fis-je charmée de cette intuition. Pendant que chez vous les hommes sont enchaînés à leurs comptoirs, à leurs usines, à leurs laboratoires, vous êtes poussées hors de votre pays. La Providence

opère sans doute par vous des échanges entre le Nouveau Monde et le Vieux Monde, elle vous oblige à venir prendre contact avec nos accumulateurs d'art et de souvenirs. Depuis que je me rends compte de leur rôle, je ne taquine plus les Américaines sur leur humeur vagabonde, je ne leur fais plus une faute de déserter le nid conjugal. Je les plains d'y être forcées.

Le visage de madame Burton, qui avait d'abord exprimé la surprise, rayonna soudainement de satisfaction.

— Ah ! Pierre de Coulevain, si j'étais à côté de vous, je vous embrasserais. J'ai senti tout cela obscurément. Vous venez de me le faire comprendre. Nous sommes envoyées !

— Oh ! il n'y a pas de doute, ajouta mademoiselle Langdorff. Figurez-vous que mère se demande tous les jours comment nous avons pu quitter notre belle maison de campagne pour venir nous enfermer dans un appartement d'hôtel. Cela lui paraît maintenant une pure folie. Notez que c'est elle qui a projeté le voyage en Algérie et en Tunisie que nous devons faire cet hiver. Elle a été prise de la curiosité de voir des Arabes. Nous sommes parties six mois plus tôt que nous n'aurions dû parce que, de mon côté, j'ai eu envie de passer quelques semaines à Londres pendant la saison, puis de voir la Suisse, et nous voici !

— Eh bien, c'est ainsi que vous travaillez à la création de ce câble invisible, — de beaucoup le plus important, — au moyen duquel la nature relie les deux mondes, et les rapproche de plus en plus. Du

reste, l'Europe commence à rendre ses visites à l'Amérique.

— Et non sans profit, j'espère, dit madame Burton avec une jolie fierté patriotique.

— A propos, monsieur Seymore, quand venez-vous nous peindre ? demanda mademoiselle Langdorff. Est-ce que vous avez consacré votre pinceau aux grandes dames exclusivement ?

Cette ironie parut froisser la fine sensibilité de l'artiste.

— Non, je l'ai consacré à la Beauté, répondit-il avec une froideur accentuée.

— Eh bien, soit dit sans modestie, je crois que vous en trouveriez de l'autre côté de l'Océan.

— J'en suis tellement persuadé que je me propose de passer une année entière aux États-Unis.

— Ah ! la bonne nouvelle !

La jeune fille dit cela avec une expression qui la fit visiblement rentrer en grâce auprès de M. Seymore.

— Nos peintres américains ont un immense talent, mais ils sont trop impressionnistes.

Le romancier se mit à rire.

— Les femmes ne comprennent que le tableau, c'est cela qu'elles veulent quand elles commandent leur portrait.

— Il me semble, fit assez timidement notre hôtesse, qu'un bon portrait devient toujours un tableau et qu'un tableau n'est jamais un portrait.

— Parfaitement vrai, dit l'artiste avec une expres sion de plaisir. Ainsi le portrait que Whistler a fait de sa mère est un tableau. Certains peintres n'arrivent jamais à une ressemblance satisfaisante, parce

qu'ils ne parviennent pas à se détacher assez d'eux-mêmes. Ils donnent toujours à leurs sujets un peu de leur propre rêve. J'en ai connu un qui, lorsqu'il était amoureux, mettait de l'amour dans tous les yeux qu'il peignait. C'était éminemment un subjectif.

— La reproduction exacte des traits d'un visage suffit-elle à donner la ressemblance ? demandai-je.

— Non, assurément.

— Alors, comment y arrive-t-on ?

— Le reflet de la vie, de l'âme du modèle s'impressionne sans doute dans le cerveau de l'artiste et le cerveau guide sa main... c'est tout ce que j'ai pu concevoir. Il m'est arrivé de tressaillir de surprise devant le miracle accompli.

— C'est bien cela, murmura le romancier.

— C'est bien cela, répétai-je intérieurement.

— Dites-moi, monsieur Seymore, reprit madame Burton, est-ce que les grands chapeaux ne sont pas artistiques ?... C'est nous qui les avons remis à la mode, vous savez ! Voici Pierre de Coulevain qui les trouve comiques !

— Pardon, interrompis-je, immobiles sur la toile ils sont adorables, mais quand ils discutent, ils deviennent tout à fait drôles.

Le peintre me sourit.

— Pierre de Coulevain a raison, ce sont vraiment des chapeaux de portraits, « picture hats », comme vous les avez si bien nommés.

— Les femmes du XVIIIe siècle les portaient cependant à l'ordinaire.

— Elles n'étaient pas aussi agitées que celles du XXe siècle, dit M. O'Mara.

— Et elles ne prêchaient pas avec la révolte contre les maris, ajoutai-je en adressant un petit signe d'intelligence à madame Leslie.

— Non, elles n'avaient pas encore été gâtées par les mauvais exemples, renchérit M. Bryce avec un sourire taquin, à l'adresse des deux Américaines.

Le brave garçon ne croyait pas dire si vrai.

— Monsieur Seymore, avez-vous vu nos Salons, cette année ? demandai-je.

— Assurément.

— Et votre impression ?

— Elle a été, comme toujours, une impression d'émerveillement devant l'effort immense et varié dont ils témoignent.

— Alors, vous ne croyez pas que le niveau de l'art ait baissé chez nous ?

— Non ; selon moi, depuis quelques années, il demeure stationnaire. La somme de talent n'est pas moindre, mais elle est répartie entre un plus grand nombre de pinceaux. On dirait que, dans votre pays, les dieux même sont devenus démocrates, et qu'ils favorisent la masse de préférence à la minorité. Quoi qu'il en soit, la France et l'Allemagne sont les deux seules nations qui fassent de la grande peinture et de la grande sculpture. Notre Académie doit vous produire l'effet d'une exposition de dilettantes.

— Pas du tout. Elle révèle l'amour de la nature et l'amour de la Beauté. Vous êtes surtout des portraitistes et des paysagistes. Dans vos œuvres, il y a de la poésie ; dans les nôtres, il y a de l'idéalité.

— Juste, très juste, murmura le peintre.

— J'emporte toujours de votre Académie une impression douce... une impression de couleur verte ; et de nos Salons une impression forte, de couleurs violentes, de rouge et de jaune. Ce qui m'étonne, par exemple, c'est la disproportion entre l'immensité de votre métropole et la petitesse de votre Galerie Nationale.

La rougeur que je vis passer sur le visage de l'artiste me fit regretter ces paroles.

— Oui, cette disproportion est choquante. Londres a, je crois, plus de collections privées que Paris, plus d'exhibitions d'art, mais elles ne sont pas accessibles à la foule comme celles de votre Louvre, et le peuple ne peut pas se former l'œil et le goût.

— Chez vous, l'art est encore l'apanage du petit nombre, d'une aristocratie. En revanche, vous avez votre admirable British Museum, votre Kensington Museum. Ils renferment probablement les accumulateurs, c'est-à-dire les collections qui sont nécessaires au génie de votre race et à sa mission en ce monde.

— Peut-être, peut-être.

— L'année dernière, reprit M. O'Mara, j'ai vu dans votre Grand Palais, le Concours hippique, vos Salons de peinture et de sculpture, puis le Salon de l'Automobile. Tout ceci, dans le même décor, m'a donné une impression saisissante de votre vitalité.

— Je suis bien contente que vous l'ayez sentie, répondis-je. Maintenant qu'après tant de siècles, nous avons mis préjugés bas, nous allons peu à peu découvrir nos mérites respectifs. Ce sera plus agréable et plus intelligent que de s'entre-calomnier.

— Rights ! s'écria Sir Gerald Lewis avec un bon sourire.

La conversation ne tarda pas à glisser aux actualités. Grâce aux Américaines, elle se maintint gaie et animée et se continua au salon jusqu'à quatre heures. Madame Leslie dut alors annoncer à ses hôtes notre rendez-vous avec M. Punch et les congédier.

En partant, madame Burton me dit tout bas, d'un ton sérieux :

— Promettez-moi de ne pas parler des chapeaux de portrait à cet affreux bonhomme.

— Je promets, répondis-je non moins sérieusement.

Une demi-heure plus tard, nous arrivions dans la Cité, 10, Bouverie Street. C'est là que réside le célèbre satirique anglais. Il pourrait loger plus luxueusement sa bosse, son grelot, sa plume et son pinceau ; mais il tient à son vieux cadre, j'imagine. Ce cadre, auquel l'atmosphère de Londres a fait une riche patine grise teintée de jaune et de noir, m'a vivement intéressée. Je l'ai visité de bas en haut. Dans les sous-sols se trouvent les presses ; au premier, les bureaux ; au second, les ateliers de brochage ; au troisième, où il y a le plus de clarté, les typographes.

Je me rends compte aujourd'hui de ce qu'est réellement l'imprimerie, et son appareil m'impressionne incroyablement. Cet outillage qui sert à répandre, à transmettre l'invisible, l'intangible... l'esprit de l'homme, me paraît sacré. Quand un peu de pensée entre dans l'œil humain, il devient un microscope.

Dans la maison de M. Punch, j'ai senti une activité bien réglée, soutenue et calme. Notre entrée dans les ateliers n'a pas provoqué le plus léger signe de curiosité. Les visages se sont figés instantanément, un effet de la discipline anglaise. Chez les brocheuses, nous n'avons vu que des paupières baissées. En France, dans un atelier semblable, tous les yeux se seraient levés sur nous, et nous aurions recueilli non seulement des regards, mais des sourires. Madame Leslie a adressé gentiment la parole à deux ouvrières pour leur demander des nouvelle de leurs familles. Leurs physionomies ne se sont pas détendues, elles ont répondu avec cet air de fierté hostile qui me surprend toujours et qui est particulier aux domestiques et aux employés de ce pays-ci.

Comme nous achevions notre visite, les portes s'ouvrirent et donnèrent passage à des gamins qui portaient des théières brunes et des tasses. Leur apparition créa un mouvement joyeux et l'atelier prit aussitôt un aspect familial, qui me fit plaisir à voir.

— Suivons ce bon exemple, dit alors mon hôte.

Sur ce mot, il nous conduisit à la salle à manger de M. Punch, une pièce sans aucune intention artistique. Un des collaborateurs du journal nous y attendait. C'était un homme de taille moyenne, dont la physionomie avait cette spiritualité que j'ai déjà signalée chez les intellectuels anglais. Ses yeux bleu changeant étaient des yeux de poète et de rêveur, ses lèvres nerveuses et fines, des lèvres de satirique.

On apporta un grand plateau avec le thé, des gâteaux, des sandwiches. Madame Leslie se mit aussitôt en devoir de le servir.

— De la part de monsieur Punch, dit-elle en me tendant une tasse.

— Merci à monsieur Punch ! répondis-je. Bien que je sois une de ses fidèles lectrices, je ne m'attendais guère à être invitée par lui.

— C'est votre récompense, fit M...

— Pas de fausse modestie ! Il n'y a aucun mérite à lire Punch quand on sent l'humour ; il est délicieux !

— Je suis étonné qu'une étrangère le goûte, d'autant plus que la femme, en général, n'a pas la veine humoristique.

— Eh bien, sans me vanter, je crois que je possède cette faculté et j'en remercie les dieux. Elle a été dans ma vie une précieuse source de gaieté, elle n'est pas encore tarie. Les caricatures, les dessins humoristiques font ma joie. J'en ai une collection considérable derrière mon front. Quand l'un ou l'autre ressort, il m'arrive de rire tout haut et toute seule dans ma chambre. Tenez, dans votre avant-dernier numéro, il y en avait un que je n'oublierai pas : un homme du peuple, montrant à son camarade deux collégiens d'Eton avec des chapeaux haut de forme, lui dit d'un air gouailleur : « Regarde, Arry... que le diable m'emporte, s'ils n'ont pas mis le tuyau de poêle avant que la maison soit bâtie ! » Cette remarque, provoquée par la disproportion de ce chapeau d'homme sur une tête d'enfant, me semble de l'humour parfait.

— C'est cela même. Le bon sens est le père de l'humour.

— Voilà pourquoi il est si rare chez la femme, ajouta M. Leslie.

— Fred ! protesta mon hôtesse. Ne soyez pas impertinent !

— Quelle différence faites-vous entre l'humour et l'esprit ? me demanda M...

— L'humour est une faculté de l'intellect par laquelle on voit l'incongruité des événements ou des choses, tandis que l'esprit est une faculté de l'imagination par laquelle on voit leur concordance, leur imprévu, leur côté brillant.

— Pas mauvaise, votre définition.

— L'humour est anglo-saxon, l'esprit est latin. Dans la presse parisienne nous n'avons que deux humoristes, mais ils sont très forts, doués d'un bon sens lumineux. Celui qui écrit dans mon journal fait mes délices quotidiennes. C'est à ses propos que je cours d'abord. Du bout de sa plume, il sort tantôt un préjugé idiot, une croyance ridicule, une ineptie politique. Lorsque la tête est bien dehors, il la regarde une seconde, puis pan ! il l'écrase d'une phrase, d'un paragraphe. Je n'ai pas vu l'opération, mais je suis sûre qu'elle se fait ainsi. C'est de l'humour français. Je vous en enverrai un échantillon.

— Nous vous avons précédés, je crois, dans la caricature, me dit M. Leslie.

— Oui, avec Hogarth, Rowlandson, Gillray : mais nous avons eu Isabey, Carle Vernet, puis des deux côtés de la Manche l'armée des satiriques a grossi. Ils ont acquis vraiment un merveilleux pouvoir d'expression. Plus besoin de la banderole explicative, hé ? On la met encore en Amérique et c'est d'un effet drôle. Eh bien, Punch peut s'en passer, lui ! Les physionomies, les attitudes, les vêtements de ses person-

nages sont vivants, parlants. Voilà pourquoi ils se réimpriment si facilement dans le cerveau. Vos artistes ont saisi d'une manière admirable le geste pompeux du bourgeois, l'écarquillement naïf, primitif du visage, des yeux surtout qui caractérise votre bas-peuple. Vos scènes de la rue sont des tableaux. Autrefois, je ne pouvais comprendre que les dessins de Punch ; maintenant, je suis assez au courant de votre vie et de votre politique pour l'apprécier entièrement. J'y trouve à rire et à pleurer. Au milieu de son charivari comique, les pages consacrées aux enfants me semblent délicieuses, rafraîchissantes. Et c'est très philosophique de montrer chez les jeunes pousses les caractéristiques de la plante humaine. Quand les défauts n'ont que six, huit ou dix ans, ils sont charmants.

— Oui, mais il faudrait empêcher leur croissance !

— La régler seulement, ils sont des forces aussi... Votre Tom Brown ne sait pas le plaisir qu'il me donne avec son petit monde. En somme, je crois que je suis arrivée à me faire une idée assez juste de Punch.

— Voyons cette idée, me demanda M. Leslie.

— D'abord, il est un gentleman...

Mon interlocuteur s'inclina.

— ...Une des incarnations de John Bull, un Britisher très chauvin, très « loyal », avec ou sans conviction. C'est un universitaire, un lettré, partisan des classiques pour l'esprit et du fouet pour le corps. Il y a en lui une large veine d'humanité et de bonté. Par certains côtés, il est juvénile, presque « boyish »,

comme vous dites. Il aime les miséreux, les enfants, les animaux. Quant à la femme...

Tous les regards brillèrent de curiosité.

— Il la considère comme... un bien nécessaire, sinon indispensable... Pour lui, elle est encore « le sexe ». Il ne la prend pas au sérieux...

— Là, vous vous trompez, Pierre de Coulevain, interrompit mon hôte en riant largement.

— Non, non, c'est la pure vérité, affirma madame Leslie.

— N'importe, il l'aime comme un collégien, simplement, mais ardemment.

— Il me semble que voilà le satirique satirisé, dit M...

— Et j'ai découvert chez Punch quelque chose qui m'aurait bien étonnée si je n'avais pas connu l'âme anglaise : c'est la spiritualité ! De la spiritualité dans une feuille humoristique, cela ne se rencontrerait pas chez nous, à coup sûr ! Dans un de vos numéros, il y avait une pièce de vers de la plus haute élévation, métaphysique presque, c'était un « In Memoriam ».

A ma grande consternation, je vis M... rougir violemment.

— Voici le poète... fit M. Leslie en me montrant son ami.

— Eh bien, monsieur, j'en suis ravie, ajoutai-je gaiement. Je ne connaissais que les initiales de l'auteur.. Mon compliment vous est arrivé en plein visage, mais au moins vous ne douterez pas de sa sincérité.

Le poète s'inclina, timide et confus.

— Ce qui me chiffonne, continuai-je, c'est de

n'avoir pu encore deviner si Punch était conservateur ou libéral.

Une expression de plaisir traversa la physionomie de mon hôte.

— Je répéterai cela à notre directeur, Sir Francis Burnand, il en sera ravi. Selon lui, la politique doit appartenir à Punch et non Punch à la politique. Il faut qu'il soit libre de choisir l'événement qui se prête le plus à l'humour et à la satire.

— De combien de membres se compose la rédaction de Punch ?

— De treize membres. C'est ici, autour de cette table, que chaque mercredi soir s'élucubre une partie du numéro qui doit paraître la semaine suivante. Les propriétaires du journal invitent à dîner ce que nous appelons « the esoteric staff », l'état-major de la rédaction. Ce dîner de Punch est une institution. Le premier a eu lieu « à la Belle Sauvage », Ludgate Hill. Jadis, il se composait de roastbeef froid, relevé de pickles, de fromage, le tout arrosé de stout. Aujourd'hui, il est apporté du restaurant voisin. Le menu est français et nous l'arrosons de champagne. Le directeur prend place à un bout de la table, les propriétaires à l'autre bout. Après le dîner, on examine et on discute les dessins principaux, le leit-motiv du journal. Le premier doit toujours être politique, le second peut être une actualité. L'opinion prévalente de la table décide et règle les détails. Les instructions écrites sont remises par Sir Francis aux deux artistes. Il faut que les dessins soient achevés et envoyés aux graveurs le vendredi soir. Le journal va sous presse le samedi après-midi. Quel-

quefois Punch se fait très rapidement, d'autres fois cela prend un temps considérable, nous ne parvenons pas à voir juste et à nous entendre.

— Ah ! vous ne savez pas combien je désire que la France ait un journal humoristique, indépendant, honnête, propre, où l'esprit français pourrait exercer sa plume et son crayon !

— Un journal humoristique chez vous, s'astreindrait-il à être... convenable ?

— Il faudrait qu'il y fût obligé par ses propriétaires et son directeur, qu'il eût un implacable conseil de surveillance... dans le genre de celui qui s'assemble autour de cette table !... Et alors, quelle force il deviendrait ! Les dessins de Forain, de Guillaume, de Caran d'Ache, d'Henriot, qui paraissent ici et là sont perdus, c'est grand dommage. Un jour, dans une feuille ignoble qui m'est tombée entre les mains, j'ai vu une admirable satire : le dessin représentait une porte monumentale sur le fronton de laquelle était écrit en grosses lettres : Sauvetage de l'enfance. Elle était munie d'un énorme bouton de sonnette. Dans la neige et la rafale, deux bébés... six ans et huit ans peut-être, étaient là qui tendaient désespérément leurs petits bras vers ladite sonnette... Ils ne pouvaient l'atteindre... Elle était placée trop haut ! Voilà bien de l'humour et du bon, n'est-ce pas ?... C'était si saisissant de vérité que les larmes ont jailli de mes yeux. Aucune époque n'a fourni à la satire autant d'éléments que la nôtre, parce qu'elle est une époque de transition. Chez nous, les incongruités de la politique, du code, de la constitution, de la vie mondaine, suffiraient abondamment à l'ali-

menter. Les pornographes finissent par ne plus rien trouver de neuf dans les tas d'ordures où ils fouillent depuis si longtemps. Ils commencent à revenir la hotte vide... et le crochet découragé... Tiens... fis-je en m'arrêtant... le sujet d'un dessin...

— Oui... oui, dit mon hôte en riant.

— La pornographie a sur une race humaine le même effet que le cognac sur les petits chiens, elle arrête sa croissance et la stérilise. Nous commençons à nous en apercevoir et quelques braves ont donné le mouvement à la réaction.

Il y eut un rayonnement de plaisir sur le visage du poète.

— Les Francophobes seuls le regretteront, dit-il.

Comme nous achevions de prendre le thé, M. Leslie m'apporta le premier numéro de Punch, daté du 17 juillet 1841 et le dernier, du jour même, le 20 juillet 19...

— Il avait l'air bien modeste, dis-je en feuilletant l'ancêtre.

— Oui, il n'était pas sûr de paraître la semaine suivante.

— Et il a aujourd'hui ?

— Soixante-trois ans.

— Il était dur, laid, rébarbatif comme son époque, l'ère Victoria... Voyez celui de la nôtre... Il est plus clair, plus net, plus sympathique. Il témoigne d'un immense progrès. Oh ! quoi qu'on en dise, nous marchons vers la lumière.

— C'est notre raison d'être, fit doucement M...

— J'ai assez loué monsieur Punch pour me permettre une critique, n'est-ce pas ?

— Même si vous ne l'aviez pas loué, ce serait votre droit, me répondit M. Leslie. Voyons, que lui reprochez-vous ?

— Les réclames dont il encadre son journal.

Mon hôte rougit légèrement.

— Oh! nous savons... mais les affaires...

— Mais l'art ! mais la joie des yeux ! Votre couverture est très artistique avec Punch en face du lion britannique, avec ce chien au regard pathétique dont la coiffure est ornée de la plume chère à l'East End, avec cette exquise farandole de diablotins et de personnages symboliques sortant de deux cornes d'abondance. Tout cela est gâté par le « Cognac aux Trois Étoiles » et le « Papier Rigollot ».

— Le rideau de la plupart de vos théâtres parisiens n'est-il pas couvert de réclames ?

— Oui, c'est une honte.

— Ils paient probablement très cher leurs artistes... comme nous... et alors, qui veut la fin doit accepter les moyens.

—J'espère qu'un jour viendra où les exigences de la Beauté entreront en compte même dans les affaires.

— Amen, dit le poète.

M. Leslie souleva le tapis vert qui recouvrait la fameuse table du conseil de Punch et je la vis toute tailladée de lettres.

— Nous avons là, me dit-il, non sans orgueil, des initiales de noms célèbres, les initiales des directeurs qui se sont succédé au journal, de plusieurs de nos collaborateurs. En voici qui vous diront peut-être quelque chose... voyez : « W. M. T. » sont celles de

Thackeray ; « D. M. » celles de Georges du Maurier ; « P. M. » celles de Phil May !

— Ah ! pauvre Phil May ! m'écriai-je en passant un doigt respectueux et caressant sur les hiéroglyphes que son canif avait sculptés... un alcoolique, un malade et un grand artiste ! J'attendais chaque année avec impatience son almanach comique. Chacune de ses figures était un poème. Il rendait comme personne, les miséreux et les fous. Nombre de ses dessins sont dans ma mémoire. Ils m'attendrissent ou me font rire encore.

Une expression d'étonnement se peignit sur la physionomie du poète.

— C'est bien extraordinaire, fit-il, de rencontrer une étrangère aussi profondément en communion avec notre esprit.

— La Providence s'est chargée de m'y mettre. J'ai été amenée, ramenée en Angleterre, invitée par des gens de conditions diverses. Sur le continent, je me suis trouvée en contact avec beaucoup de vos compatriotes. Pendant des années, à mon insu, j'ai été impressionnée par l'âme anglo-saxonne. Je devais même, ajoutai-je en me levant, goûter au thé de monsieur Punch !... C'était là une agréable surprise qui m'avait été réservée !

— Eh bien, en souvenir de cette surprise, gardez le journal d'aujourd'hui, me dit mon hôte.

Sur cette nouvelle gentillesse, je pris congé de lui et du poète. Madame Leslie me ramena par les quais à l'hôtel Claridge.

J'avais, naturellement, téléphoné à miss Baring l'invitation qui devait me retenir tout l'après-midi.

Le soir, à dîner, je racontai ma visite à Bouverie Street. La conversation roula sur l'humour, l'esprit, la satire.

— Puisque, selon vous, nous ne sommes pas responsables des événements et des choses, fit mon amie, pourquoi la nature susciterait-elle des critiques de ses propres actes ?

— Parce que, chère, dans la nature, il y a des forces qui produisent la maladie, d'autres le remède et le médecin. Cela est nécessaire à la lutte pour le Bien, pour le Beau, qui se poursuit dans l'univers et dont nous faisons partie.

— Là, si vous n'êtes pas satisfaite, dit Rodney, l'œil allumé de moquerie, ce ne sera pas la faute de l'imagination de Pierre de Coulevain.

— Non, répondit Édith avec un petit sourire pathétique, ce sera celle de ma propre stupidité.

Londres.

Je le tiens, enfin, le fil de ce roman que j'ai senti tout le temps à fleur de la vie de miss Baring. Hier, au moment où j'y songeais le moins, il a été mis entre mes doigts. Et, à mon insu, j'y avais été mêlée ! et notre rencontre à Monte-Carlo en faisait partie ! J'éprouve une satisfaction intime, une sorte de triomphe, chaque fois que, dans les coïncidences, je puis reconnaître non pas l'œuvre du hasard, mais celle d'une volonté consciente et pensante.

Selon sa promesse, madame Nerwind avait sommé son neveu d'avoir à l'inviter au five o'clock des Com-

nunes, elle et quatre autres personnes, y compris une dame française. Le neveu avait répondu aussitôt par une très cordiale invitation pour hier après-midi.

M. George Lester nous attendait sur la fameuse terrasse. Il nous y reçut avec cette chaleur que l'instinct de l'hospitalité prête toujours à l'Anglais. C'était un homme d'une quarantaine d'années, avec des traits larges, une expression énergique, un physique robuste de gentilhomme campagnard. Il nous conduisit à une table décorée de fleurs, chargée de fruits magnifiques, de sandwiches et de gâteaux.

— Monsieur Lester, dis-je en y prenant place, je suis un peu honteuse de mon indiscrétion. C'est pour m'être agréable que madame Nerwind a quémandé une invitation.

— C'était bien aussi, j'imagine, pour me procurer un plaisir.

— Bravo, George ! Pour un libéral et un ours, ce n'est pas mal.

Cette boutade nous fit tous rire.

— Oui, continua la tante terrible, sur dix-huit neveux, j'en ai deux qui ont mal tourné : celui-ci, qui est devenu un whig, et l'autre un socialiste chrétien.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je.

— Je n'ai jamais pu le savoir. Il porte une robe de bure comme un moine et il nettoie lui-même les marches extérieures de sa maison, laissant sans doute celles de l'intérieur à sa servante.

— Oh ! madame Nerwind ! s'écria Édith en riant, vous êtes trop dure !

— Elle ne respecte rien, fit M. Lester avec bonne

humeur. En attendant, madame, me dit-il, vous êtes fixée sur mon compte.

— Pas désagréablement, je vous assure. Un gentleman qui est un libéral et un ours, cela promet de l'originalité.

— Et puis, un ours qui offre des fleurs, des fruits, des gâteaux, est plutôt gentil, ajouta Ruby.

On apporta le thé et M. Lester pria miss Baring de le servir.

— Aimez-vous votre nouvelle résidence ? lui demanda-t-il.

— Beaucoup. J'ai toujours été une souris des champs plutôt qu'une souris de ville.

— Votre présence et celle de votre mère à Loftshall doivent y faire un grand changement, car vous succédez à deux dynasties de vieux garçons.

— Oui, aussi manque-t-il d'une infinité de choses. C'est ce qui m'a obligée à venir à Londres.

— Vous avez dans votre voisinage, dit M. Lester à Rodney, un des meilleurs équipages de chasse d'Angleterre.

— Il paraît.

— Un de ces jours, Sir Bernard va vous céder son siège, hé ?

— Il se peut qu'un candidat libéral l'emporte.

— De ce côté-là, nous ne sommes pas en force

— J'espère, monsieur, fis-je alors, que si votre parti vient au pouvoir, il ne rompra pas cette bonne entente avec la France que les tories ont su établir.

— Assurément non. Les libéraux sont aussi capables que les conservateurs d'en voir la nécessité et l'avantage. Savez-vous qui en a été le promoteur ?

— Le roi.

— Oui, le roi. Il a toujours eu une sympathie marquée pour votre pays.

— Eh bien, je ne crois pas qu'il ait été uniquement guidé par sa sympathie personnelle, ou même par le désir de se ménager la facilité de revenir à Paris, de s'asseoir dans la loge de quelque petit théâtre, de revoir ses amies d'antan toutes plus ou moins grand'mères. Non, le prince de Galles a appris, sans s'en douter, une foule de choses qui, aujourd'hui, profitent au roi. Il s'est rendu compte, entre autres, que l'Angleterre et la France n'étaient point faites pour se nuire, mais pour se compléter et pour aider, par leur accord, au maintien de la paix. C'est là surtout, je crois, ce qui a guidé sa politique, si tant est qu'un roi aussi constitutionnel ait une politique.

— Vous êtes dans le vrai.

— Personne ne se réjouit mieux que moi de voir l'Union Jack et le drapeau tricolore claquer dans le même vent. Le drapeau anglais est sévère, mâle ; le drapeau français est gai, féminin. Ils se marient admirablement.

— Tous vos compatriotes ne voient pas ce mariage d'aussi bon œil. La plupart se méfient encore de nous. Avouez-le.

— Je l'avoue. Voyez-vous, autant la politique intérieure de l'Angleterre est loyale et grande, autant sa politique extérieure est mesquine, dangereuse, pleine de pièges. Par contre, autant la politique intérieure de la France est brouillonne, malhonnête, autant sa politique extérieure est droite, large, che-

valeresque. La preuve est que personne n'a jamais pu l'accuser de perfidie. « Perfide France ! » cela ne se prononce même pas !

— Perfide Albion ! fit Rodney, voilà qui se prononce bien !

— Parfaitement, répondis-je en riant.

— Vous admettez cependant, reprit M. Lester, que l'Angleterre, avec son énorme population, doive avant tout songer à ses intérêts.

— D'accord, mais je voudrais qu'elle le fît ouvertement. Du reste, ce qui donne à votre politique une allure suspecte, c'est votre presse.

— Là, vous avez raison, s'écria madame Nerwind.

— Elle est la plus puissante du monde entier et elle joue sans scrupule avec la sécurité des nations et la prospérité des particuliers.

— Le gouvernement ne peut pas toujours la museler, répondit M. Lester.

— Il le peut quand il le veut. Il l'a fait quand c'était l'intérêt du pays. Maintenant, elle se comporte très bien avec nous, la presse. Pourvu que cela dure !

— Vous parliez tout à l'heure de la politique intérieure de la France. Elle me déroute complètement. Par moments, je crois en avoir saisi l'esprit, puis un fait se produit et je n'y suis plus du tout. Il me semble qu'elle porte sur les questions de partis — et vous en avez une collection, — plutôt que sur les questions qui sont d'un intérêt vital pour la nation.

— Ah ! vous ne l'avez que trop bien comprise, notre politique ! C'est cela même. En Angleterre, vous suivez un drapeau, l'Union Jack, nous ne suivons jamais qu'une oriflamme : la république, la mo-

narchie, l'empire, voire même le nationalisme. Dans les situations critiques, vos hommes d'État ne sont plus conservateurs ou libéraux, tories ou whigs, ils sont des Anglais, des Britishers surtout. Ils se jettent dans la brèche, parent à droite, à gauche, jettent de la poudre aux yeux, s'efforcent de sauver la face et, aidés par un vrai patriotisme, ils y réussissent. Pendant ce temps, derrière eux, la nation se ressaisit, répare les fautes, comble les déficits. C'est ainsi que vous êtes sortis de l'affaire du Transvaal. L'Angleterre sait aimer l'Angleterre et la France ne sait pas aimer la France.

— C'est assez juste, ce que vous dites là. mais vous pensez trop de bien de notre politique intérieure. Elle est aussi fertile en gâchis que la vôtre. Dans ce moment, nous en avons un à la Guerre et vous un à la Marine. De temps à autre, il se forme comme cela des nœuds dans la chaîne de la vie politique d'un pays.

— Depuis quelques années, en France, à côté des gros nœuds, il s'en forme à chaque instant de petits que nous appelons des Affaires, avec un grand A. Ce sont les plus difficiles à débrouiller. Et tous ces nœuds, grands et petits. arrêtent malheureusement le courant du progrès. Ce sont autant d'interrupteurs.

— Parfaitement vrai. Quand le parti libéral sera au pouvoir, chez nous, il en défera quelques-uns, de ces nœuds, dit M. Lester avec un clignement d'œil à l'adresse de sa tante.

— Pour en refaire d'autres ! répliqua vertement madame Nerwind.

Pendant cette conversation arrosée de thé, coupée par les questions rituelles : « fort ou faible ? », « un morceau de sucre ? », « de la crème ? », les portes d'entrée avaient claqué tout le temps et donné passage aux invitées des Honorables. Les tables s'étaient garnies de convives et le tableau que j'étais venue chercher s'était formé peu à peu.

Devant la terrasse large et basse des Communes, la Tamise coulait houleuse et affairée. En face, sur l'autre rive, se détachaient désagréablement les pavillons isolés de l'hôpital Saint-Thomas. Tout le long de la balustrade, ici et là, des groupes féminins avec des toilettes blanches, relevées de couleurs voyantes. Au milieu de ces groupes, quelques figures masculines à moitié masquées par les grands chapeaux, les boas énormes dont le vent ébouriffait les plumes...

Des députés en bandes ou seuls, pas plus décoratifs que les nôtres, vêtus de redingotes, de jaquettes, faisaient les cent pas, fumant et discutant, mais sans gestes. Tout cela, dans la lumière du levant, sur un fond gothique et grisâtre, était d'un effet dur, extraordinairement froid.

Je vis madame Nerwind promener attentivement les yeux autour d'elle et l'extrémité de son nez de satirique s'agiter dangereusement.

— Vos five o'clock sont devenus plutôt bourgeois, vous savez ? fit-elle. Autrefois, ils étaient très élégants, je m'en souviens. Décidément, le parti libéral gagne du terrain, cela se voit !

M. Lester sourit avec bonne humeur.

— Une pierre dans mon jardin.

Les yeux de notre amie continuèrent leur inspection.

— George ! Pourquoi êtes-vous tous si jaunes ?

Cette question inattendüe provoqua un rire général.

— Parce que, ma chère tante, depuis des semaines, nous sommes privés de grand air et de sport et que nous passons dix, douze, quatorze heures dans une salle mal ventilée où nous nous empoisonnons mutuellement.

— Tiens ! je croyais que nous avions, en France, la spécialité exclusive de la mauvaise ventilation. Est-ce que vous ne pouvez pas y remédier ?

— Impossible, paraît-il ! Le gothique ne se prête pas à l'hygiène moderne. Nous sommes les victimes de l'art et de la politique... et on nous reproche de manquer de fraîcheur. C'est un peu dur.

A ce moment, je vis surgir devant moi une figure de connaissance.

— Pierre de Coulevain !

— Monsieur Beaumont ! m'écriai-je, agréablement surprise.

— Lester, vieux camarade ! Madame Nerwind ! fit le nouveau venu.

Ses yeux tombèrent sur Édith, il eut un léger sursaut, une pâleur de saisissement.

— Miss Baring... « How do you do ? »

Mon amie, dont le visage s'était coloré et décoloré, balbutia un autre « how do you do ? », ils échangèrent une brève poignée de main, et je fus seule à avoir surpris l'onde d'émotion qui venait de passer entre eux et qui les avait si joliment trahis.

— Comment, vous êtes à Londres et vous ne m'avez pas prévenu ! me dit M. Beaumont avec un accent de reproche. J'avais votre promesse cependant.

— Je vous croyais encore en Amérique.

— Je suis de retour depuis quinze jours et je les ai passés dans le Devonshire. Où êtes-vous logée ?

— A l'hôtel Claridge.

— Ah ! tant mieux. Ma sœur y arrive samedi

— Une tasse de thé, Beaumont ? dit notre hôte.

— Non, merci. J'ai un rendez-vous d'affaires. Je me trouvais en avance, je suis entré en passant. J'étais sûr de rencontrer quelques amis.

— Et ce voyage en Amérique ?

— Très intéressant. Je vous raconterai ça.

D'une voix nerveuse, M. Beaumont échangea quelques propos avec les fiancés, avec M. Lester. Il n'adressa pas la parole à Édith et évita même de la regarder. Après avoir obtenu la permission de venir me voir le lendemain, il prit congé.

Madame Nerwind le suivit des yeux.

— Encore beau garçon ! fit-elle.

— Sa femme est morte, n'est-ce pas ? demanda Rodney.

— Oui, pas assez tôt malheureusement pour lui éviter le scandale de son divorce. Une abominable affaire !

Ce mot fut un trait de lumière dans mon esprit ! Il me rappela la demi-confidence de miss Baring. Ne serait-ce point lui, le divorcé qui l'avait demandée en mariage ?

— L'année dernière, continua le jeune homme, il faisait la cour à cette belle veuve américaine, ma-

dame Oswald. Tout le monde croyait qu'il était allé en Amérique pour l'épouser.

— Eh bien, je ne vois pas Beaumont épousant une étrangère, ou qui que ce soit, du reste, ajouta M. Lester. Après une expérience comme la sienne !...

— Cette expérience lui assure l'immunité, déclara madame Nerwind. Il a donné des gages à la mauvaise fortune.

— Et quels gages ! by George ! fit M. Baring.

— Un de nos « whips », dit notre hôte en me désignant un député qui venait de passer près de nous.

— Un de vos fouets ! répétai-je, traduisant littéralement.

— Nous appelons « whips », fouets, en argot parlementaire, ceux qui, dans la Chambre des lords, ou dans la Chambre des communes, sont chargés de l'organisation de leur parti. Chaque parti, conservateur, libéral, unioniste, etc., a ses « whips ». Le « whip » est l'intermédiaire entre le chef du parti et son groupe. Sa mission est de surveiller ledit groupe, d'exciter son zèle, d'augmenter son influence, de convoquer les membres lorsqu'il y a quelque vote important. Nous donnons le nom de « whip », de « coup de fouet », à la convocation même. En somme, le « whip » fait un peu l'office de chien de berger. Si son groupe est ministériel, c'est à lui qu'il s'adresse pour obtenir places et titres.

— Voilà une institution qui nous manque, m'écriai-je amusée. Chez nous, les chiens de berger parlementaires auraient plutôt du mal avec leur troupeau. Les malheureux ! Ils ne tarderaient pas à devenir enragés.

— C'est dommage que votre Chambre des députés n'ait pas une terrasse sur la Seine, dit Ruby.

— Et si elle en avait une, soyez sûre que nos Honorables n'y donneraient pas des five o'clock. Ils préféreront toujours rester entre eux, se quereller, potiner, fumer dans les couloirs.

— Eh bien, une tasse de thé prise en compagnie féminine nous repose, avoua M. Lester. C'est une diversion complète, une trêve ; ainsi, je suis descendu harassé et maintenant je me sens remonté pour quelques heures.

— Nous en pouvons dire autant, car nous avons fait honneur à votre table, fit gracieusement madame Nerwind.

— C'est un grand compliment.

Les sonnettes tintèrent de tous les côtés et nous nous levâmes. Accompagnées de notre hôte, nous passâmes sous des voûtes, nous traversâmes des corridors sombres, des cours d'un aspect *moyen-âgesque*.

Je m'arrêtai pour promener les yeux autour de moi.

— Brr ! fis-je, quel aspect glacial !

— Cela ne va guère avec nos redingotes, nos jaquettes et notre modernisme.

— Non, mais cela va admirablement avec votre fleuve, avec votre ciel, avec votre âme même.

En dépit de cette harmonie qui me fait admirer la masse imposante des Parlements anglais, j'éprouvai une sensation de bien-être à rentrer dans la clarté chaude et gaie de la rue.

Rodney monta en voiture avec madame Nerwind

et Ruby. Miss Baring, voyant qu'il était encore de bonne heure, me proposa un tour de Parc. J'acceptai avec plaisir.

Je me mis à causer de notre five o'clock, des choses que j'avais remarquées, de la fausse élégance des toilettes, de l'adulation dont les Honorables étaient l'objet, de leur satisfaction visible... Je ne dis pas un mot de M. Beaumont. Je voulais amener Édith à me questionner. Elle en mourait d'envie, sa dignité, une pudeur d'amour peut-être lui fermait la bouche. Je voyais le frémissement de sa narine, du coin de ses lèvres. De temps en temps, elle me regardait avec des yeux où il y avait une muette prière, une ardente curiosité. Tout cela affermissait ma conviction et j'y trouvais une fine jouissance de psychologue. Cette conversation où, de fait, nous n'étions ni l'une ni l'autre, ne tarda pas à tomber et un silence se fit entre nous. Dans le Parc, notre voiture prit la file ; comme si la foule eût donné du courage à Édith, elle se tourna tout à coup vers moi.

— Depuis quand connaissez-vous monsieur Beaumont ? me demanda-t-elle.

Je triomphais ! Je tenais mon amie dans ma main comme un pauvre oiseau, et je sentais battre son cœur.

— Il n'y a pas longtemps, répondis-je ; mais les circonstances nous ont liés rapidement et fortement plutôt. Je l'ai connu près du lit de mort de sa femme.

— Oh !...

Cette exclamation fut jetée avec tout ce qu'une Anglaise sait y mettre, et c'est énorme.

— Pauvre lady Rose ! fis-je.

— Vous la plaignez !

— Beaucoup et tendrement. Quand vous saurez tout, vous ferez de même: Tenez, si vous voulez me conduire dans une allée tranquille, nous descendrons et je vous raconterai sa fin. Au milieu de cette parade mondaine, cela me semblerait une profanation.

Miss Baring donna aussitôt au cocher une nouvelle direction. Au bout d'un quart d'heure à peine, nous nous trouvâmes dans un coin de vraie campagne anglaise. Nous mîmes pied à terre et, laissant là la voiture, nous prîmes une route ombragée et presque déserte. Dans le lointain scintillait l'eau d'une rivière, de la Serpentine. Les arbres centenaires étendaient leurs belles ombres ici et là, dans les prairies où broutaient quelques moutons. Une brume chaude et dorée estompait les contours, adoucissait et fondait les verts. Les moineaux pépiaient éperdument.

— Ne se croirait-on pas à cent lieues de Londres ! fis-je en promenant autour de moi un regard charmé.

— En effet... Dites... maintenant, chère.

— Eh bien, il y a un an et demi, je me trouvais encore à Vevey le 15 novembre. Le temps était si merveilleusement beau, que je n'avais pas été tentée de rentrer à Paris. J'étais logée à l'hôtel M... Un soir, une Américaine qui occupait un appartement au premier donna un grand dîner. Pour l'égayer, elle avait fait venir une bande de chanteurs italiens. La porte de l'antichambre où ils avaient été installés était ouverte. Leurs voix chaudes et bien timbrées répandaient dans la maison des ondes de mélodies ensoleillées.

» Le large corridor sur lequel ouvraient toutes les pièces, donnait sur le vestibule et nombre de personnes écoutaient ce délicieux concert. Je m'étais assise tout contre la balustrade. Une Anglaise, la cigarette aux lèvres, vint s'y accouder à quelques pas de moi. Elle portait un costume gris du bon tailleur, un gilet, une cravate blanche. Une Anglaise ainsi vêtue à neuf heures du soir et fumant la cigarette, c'était plutôt suspect.

— Je le crois, fit miss Baring, la lèvre arquée par un peu de mépris.

— Malgré cela, à cause de cela peut-être, elle éveilla mon intérêt. C'était une femme d'une quarantaine d'années, avec une lourde chevelure blond foncé, négligemment tordue sur la nuque. Elle avait de grands yeux bleu clair, le teint fortement couperosé, les traits boursouflés, mais d'un beau type. Remarquant le tremblement de sa main, je me demandai aussitôt : « Est-ce la morphine ? Est-ce l'alcool ? » Son regard lourd et terne me fit croire à l'alcool.

» Comme si un courant magnétique ou psychique se fût établi entre nous, elle tourna la tête de mon côté, puis tout à coup :

» — Cela fait toujours du bien, cette musique, n'est-ce pas ? me demanda-t-elle d'un ton brusque.

» — Beaucoup, on dirait qu'elle a le pouvoir de chasser les mauvais esprits.

» — Oui, mais le malheur est qu'ils reviennent au triple galop ! répondit-elle en fermant d'un coup sec la boîte en or où elle venait de prendre une nouvelle cigarette.

» J'allai lui chercher une chaise dans ma chambre.

Elle l'accepta et me remercia avec la simplicité d'une femme du monde.

» Une chanson joyeuse et folle monta jusqu'à nous et nous tint muettes sous le charme de son harmonie.

» — C'est une Américaine qui se paie ça, j'imagine ! reprit mon inconnue après les dernières notes.

» — En effet. Je la connais, c'est une madame May. Elle a acheté une villa sur le lac Majeur et elle attend ici qu'elle soit remise en état.

» — Ah ! nos cousines ont du bon temps en ce monde ! Il n'y en a plus que pour elles !

» — Elles ne sont pas plus heureuses que nous, allez !

» — Vous croyez à la justice, vous ?

» — Absolument.

» — Pas moi !

» Ceci fut ponctué par un autre claquement de la malheureuse boîte à cigarettes.

» Entre chaque silence de la musique, nous reprîmes notre conversation. Elle devint étrangement familière. Je sentis chez cette Anglaise une amertume profonde, une rancœur douloureuse contre les gens et la vie. Je compris que je me trouvais en présence d'une déclassée peu ordinaire et mon intérêt s'en accrût.

— Je crois, fit Édith avec un sourire, que vous avez un faible pour ce que nous appelons les brebis noires et vous les brebis galeuses.

— Je l'avoue. Ma sympathie ne va pas à leurs vices, croyez-le, mais à leurs qualités. J'ai souvent trouvé sous les toisons maudites des cœurs géné-

reux, des âmes intéressantes. Il en a été ainsi de lady Rose. Quoi qu'il en soit, ce soir-là, je lui tendis la main la première. Après une demi-seconde d'hésitation, elle la prit et la serra d'une manière toute masculine en me regardant jusqu'au fond des yeux. Nous nous séparâmes sans nous être nommées l'une à l'autre.

» Le lendemain et le surlendemain, je la cherchai dans l'hôtel, je ne la rencontrai nulle part. Le troisième jour, sa femme de chambre m'apporta sa carte. Je lus le nom de « lady Rose Moster », puis ces mots au crayon et presque illisibles : « Souffrante, une visite de vous me ferait grand plaisir. » Je lui envoyai ma propre carte sur laquelle j'écrivis : « Plaisir sera partagé, à vous dans un instant. » Je terminai une lettre pour le courrier et je me rendis auprès d'elle. J'entrai par son salon et je n'oublierai jamais le tableau navrant qui frappa mon regard. Une chambre claire et gaie, le lit tout au milieu et, dans ce lit, assise les mains croisées autour des genoux, la cigarette aux lèvres, une femme en pyjamas de soie couleur crème. Sur une table à sa droite, une bouteille de cognac Martel, — la marque m'a curieusement frappée, — de l'eau de Vichy, une grande boîte de cigarettes, à sa gauche, une touffe de roses blanches mélangées de violettes. Et dans la lumière qui arrivait par deux fenêtres, je vis un beau visage tuméfié, des yeux troubles, tous les stigmates de l'alcoolisme.

» Je m'assis dans le fauteuil placé au pied de son lit.

» — J'étais sûre que vous viendriez, me dti-elle.

» — Pourquoi ne serais-je pas venue ? C'était très aimable à vous de désirer ma visite. Vous êtes souffrante ?

» Elle haussa les épaules.

» — Vous avez bien deviné ma maladie, n'est-ce pas ?

» Et me désignant d'un mouvement de tête la bouteille de cognac :

» — La voici. Je préfère que vous sachiez à quoi vous en tenir.

» — C'est une maladie dont on guérit.

» — Non, répondit-elle d'un ton sec, jetant adroitement le bout de sa cigarette dans la cheminée, où brûlait un joli feu de bois. Les femmes, du moins, n'en guérissent pas. En tous les cas, s'il existe un remède, je ne l'ai pas trouvé. Croyez-vous sincèrement que l'alcoolisme soit une maladie ?

» — Sincèrement.

» — Alors, nous pouvons nous entendre !

» — Puisqu'il existe un insecte qui aime la vigne, il se peut qu'il y ait aussi un microbe qui aime son esprit, l'alcool, et qui en réclame.

» Le comique de cette idée amena d'abord un sourire sur les lèvres de lady Rose, puis son visage s'éclaira.

» — Mais oui... c'est possible. Tenez... il y a dix ans, j'ai commencé à sentir, ici... au creux de l'estomac, ce que nous appelons en anglais : « a sinking feeling », aucun mot français ne saurait rendre la souffrance intolérable de ce tiraillement de haut en bas, de cet effondrement interne que l'alcool seul apaise. Je me souviens, comme on se souvient des

premières sensations d'amour et sans les retrouver jamais, du bien-être instantané, de la chaleur délicieuse que me procuraient un « whisky and soda, un cocktail »... Ah ! il était heureux, le microbe !... et moi aussi ! fit lady Rose avec une expression d'humour. Malgré cela, j'ai vu le danger, j'ai fait appeler le médecin de la famille, je lui ai avoué ma crainte de devenir alcoolique sans lui cacher que deux de mes oncles, l'un du côté paternel, l'autre du côté maternel, l'avaient été. Il n'a pas pris cela au sérieux, il m'a donné des toniques qui n'ont eu aucun effet. Ce même médecin a été le premier à dire plus tard à mon mari qu'il regrettait que la loi ne lui donnât pas le droit de me faire enfermer. Quoi qu'il en soit, le besoin de l'alcool s'est bientôt fait plus fréquent, plus impérieux. Je n'ai pas tardé à lui demander, non seulement le soulagement, mais l'oubli complet... l'ivresse, là... Des fantaisies morbides se sont développées chez moi et elles m'ont jetée dans les pires milieux. Je suis arrivée incroyablement vite au bas de la descente... tout au bas, vous entendez... mon mari a obtenu son divorce et j'ai quitté l'Angleterre. On a dit à mes enfants que leur mère était morte... tout à fait juste ! ajouta lady Rose avec un accent de colère farouche contre elle-même. Ma propre famille a été cruelle envers moi. Monsieur Beaumont, lui, s'est conduit comme un gentleman... allez voir là au salon son portrait et celui de mes fils.

» Je devinai aussitôt que, par une sorte de pudeur, la pauvre femme ne voulait pas boire devant moi et qu'elle désirait m'éloigner un instant.

» Je passai dans la pièce voisine et je vis sur le petit bureau, deux cadres en maroquin rouge ; dans l'un, la photographie de trois adorables bébés ; dans l'autre, celle d'un homme de trente-cinq ans peut-être, d'une belle figure aristocratique. Son front intelligent était barré d'une ride profonde, horizontale, très remarquable. Les yeux me parurent durs et tristes ; mais autour du nez, sous la moustache, il y avait un sourire très bon et très jeune. Devant le portrait du père et des enfants, je vis des violettes toutes fraîches. Le regret vivant dont elles témoignaient emplit mes yeux de larmes et mon cœur de sympathie.

» Ah ! oui ! pauvre lady Rose ! Quand je retournai près d'elle, l'odeur du cognac m'apprit que je ne m'étais pas trompée dans ma supposition.

» — Ils sont bien, n'est-ce pas ? fit-elle.

» — Très bien. Et maintenant, dites-moi, avez-vous tout essayé pour guérir ? demandai-je.

» — Tout, jusqu'aux moyens spirituels, la suggestion, Christian Science. Je me suis faite catholique même. Voyez-vous, j'ai été curieusement handicapped. Mon père était un original. Il avait fait donner une instruction supérieure à ses deux filles aînées et il avait décrété que les deux cadettes, dont j'étais, apprendraient seulement à lire, à écrire et à compter. C'était une expérience qu'il se payait. Il a quitté ce monde sans en voir le résultat. Je l'ai regretté. Ma sœur est morte toute jeune, heureusement. J'ai essayé par la lecture de cultiver mon esprit, mais la trame manquait. Je me suis vite découragée. Dans mon cerveau si pauvrement meublé, je n'avais pas ce qu'il fallait pour réagir. Et puis, peu importe

maintenant que me voici arrivée au dernier stade de la maladie... puisque maladie il y a.

» — Non, non, protestai-je pour la forme. Vous êtes si jeune encore !

» — Je suis usée jusqu'à l'âme. J'ai des douleurs intolérables dans les jambes. Je sens venir la paralysie. Avant-hier, je suis probablement sortie pour la dernière fois. J'ai été à Clarens pour conclure l'achat de ma concession au cimetière. Et le soir même, j'ai fait votre connaissance. N'est-ce pas curieux ? Savez-vous, il y avait plus de quatre ans que je n'avais causé avec une femme comme il faut. Cela m'a semblé bon.

» — Pauvre lady Rose ! murmurai-je.

» — Oui, pauvre lady Rose ! voilà ce qu'il faut toujours dire. Une déclassée est forcément condamnée à la société des gens tarés. Si elle a quelque fortune, ils fondent sur elle comme des mouches venimeuses. C'est ce qui m'est arrivé. Ainsi ma femme de chambre est une créature sans cœur, sans moralité. Je ne saurais prétendre à mieux. Ah ! mais j'en ai assez de la malpropreté ! J'en ai jusque-là... ajouta la malade en passant le doigt sous son menton. La mort ! ce sera la délivrance, la grande purification !

» — Je comprends... mais ne la hâtez pas.

» — Non, vous voyez, j'allonge le poison avec de l'eau de Vichy. Je l'ai promis au brave homme de médecin qui m'a assistée dans la crise que j'ai eue en arrivant ici. Je le lui ai promis parce qu'il m'appelle « mon enfant ». C'est bête, hein ?

» — A mon tour, je vais vous demander quelque chose...

» — Quoi ?

» — De me permettre de vous faire du bien, de vous rendre confortable. Ce n'est pas en vain que la Providence m'a mise sur votre chemin.

» — La Providence ! Ah ! vous croyez qu'elle s'occupe de moi ! de qui que ce soit !

» — Je vous le prouverai. Par votre confidence, j'ai compris que vous aviez besoin d'une amie.

» — Si j'en ai besoin, Seigneur !

» — Eh bien, laissez-moi être la vôtre, entièrement. Voulez-vous ?

» Lady Rose retira la cigarette de ses lèvres. Elle me regarda profondément pendant quelques secondes.

» — Je veux, dit-elle enfin d'un ton ferme, presque solennel.

» — Ah ! merci, m'écriai-je joyeusement.

» Nos mains se joignirent comme pour un pacte. Quelques minutes plus tard, je la quittai le cœur littéralement meurtri par ce que j'avais entendu, mais heureuse de la tâche qui m'était dévolue.

» Les six semaines qui suivirent furent, pour moi, d'un intérêt poignant ; pour lady Rose, d'une douceur inespérée. Après deux ou trois jours de résistance morale, elle finit par s'abandonner entièrement à mes soins. J'en éprouvai une grande joie.

» Tout d'abord, je remplaçai par une brave Suissesse, intelligente et dévouée, l'indigne femme de chambre qui la laissait des après-midi entiers et la négligeait abominablement. Et puis, la Providence m'envoya juste la collaboratrice qu'il me fallait. Une nurse anglaise, Kate Simpson, que j'avais vue à

l'œuvre près d'une amie américaine et pour laquelle j'éprouvais une vive admiration, arriva à l'hôtel M... Elle se trouvait liée avec la propriétaire et venait de temps à autre se reposer chez elle. Quand elle m'apparut dans le jardin, je faillis lui sauter au cou. Je m'emparai de son bras et, à brûle-pourpoint, je lui racontai « le cas ». Elle connaissait lady Rose Moster de réputation, hélas ! Elle m'apprit même qu'elle était la fille du duc W... Je lui demandai ses soins pour elle, mais elle m'objecta sa grande fatigue. Je fis alors appel à son patriotisme et elle céda. Connaissant l'horreur de ma malade pour les nurses, je lui présentai Kate comme une masseuse de profession. C'est en cette qualité qu'elle fut engagée. Aussitôt qu'elle sentit l'action de ses mains habiles, elle lui témoigna une confiance entière. Les deux chambres qui faisaient suite à son appartement se trouvaient vides. Je pris la première pour un cabinet de toilette, la seconde pour la garde. Et ainsi, un bon service fut organisé autour de lady Rose. Plus de désordre, plus de verres, d'assiettes traînant sur les tables, plus de poussière sur les meubles. Il y eut des fleurs partout. Son lit fut coquettement arrangé. C'était une joie pour mes yeux de la voir émerger dans un cadre, sinon luxueux, du moins convenable. Je lui avais demandé de me faire dire chaque jour lorsqu'elle serait prête à me recevoir. Je ne voulais pas risquer de l'humilier dans un de ses mauvais moments. Elle m'envoyait généralement la femme de chambre vers trois heures, et je passais avec elle le reste de l'après-midi. Pendant ce temps, Kate allait chercher des forces dans sa promenade quotidienne. Nous cau-

sions, nous faisions des parties d'écarté. Quand elle ne pouvait pas tenir les cartes, nous jouions aux dominos. Nous admirions ensemble les couchers de soleil qui sont la gloire de Vevey. Les premiers jours, elle trouvait toutes sortes de ruses pour m'éloigner lorsqu'elle voulait « apaiser le microbe », c'était son expression. Elle finit par me dire simplement : « Ne regardez pas. » Et pendant que de sa belle main tremblante, elle se versait le poison, je détournais la tête ou j'allais plaquer mon visage contre la vitre.

» Dans la conversation, on sentait bien cette ignorance dont elle m'avait appris la cause, mais elle était très intelligente, très intuitive. Des saillies, des mots drôles sortaient encore de son esprit embrumé. Elle parlait français avec une grande facilité, un joli accent et sans souci ou connaissance de la grammaire. Jamais je n'ai senti aussi distinctement que chez elle la dualité humaine. On croyait causer avec une femme supérieure, affinée, puis tout à coup, sans rime ni raison, comme sous une impulsion irrésistible, un propos cynique, une expression vulgaire trahissaient une mentalité grossière. De même elle avait deux sourires : l'un très beau, l'autre très laid, une vraie grimace de vice. Elle possédait la franchise, la hardiesse d'une sportswoman, le charme pervers de l'Androgyne et la noblesse innée d'une grande dame, noblesse que sa dégradante maladie n'avait pu détruire. Rien de ce que je faisais pour elle ne lui échappait et des lueurs de plaisir, de reconnaissance traversaient son regard lourd. Quelquefois, elle avait des mots charmants. Un jour, comme elle versait de l'eau de Vichy dans son co-

gnac, elle me dit avec un joli sourire : « Vous voyez, j'allonge de plus en plus... Je suis si heureuse maintenant ! Il ne faudrait cependant pas me donner trop de regrets. »

» Kate jugeait sa fin très proche. Toujours plus ou moins sous l'inflence de l'alcool, elle prenait peu de nourriture. Elle fumait incessamment et trouvait un plaisir d'adresse à jeter ses bouts de cigarettes de son lit dans la cheminée. Ils y arrivaient malgré le tremblement de sa main. Elle fixait souvent ses yeux sur un point de l'adorable paysage qui s'encadrait dans ses fenêtres. Elle tombait alors dans une sorte d'hypnose et devenait insensible, même aux douleurs qui torturaient ses jambes.

» Nous avions obtenu qu'elle passât les après-midi dans son salon sur la chaise longue. Comme vêtement d'intérieur, elle avait des kimonos qu'elle jetait sur ses pyjamas. A ma prière, elle consentit à se faire faire une tea gown. Elle me donna, à cet effet, une pièce de satin Liberty crème et une merveilleuse dentelle de Venise enfouies dans une de ses malles. Une couturière parisienne, égarée à Montreux, lui confectionna une robe vraiment élégante. Lorsqu'elle la mit pour la première fois, elle se regarda longuement dans la glace.

» — C'est moi, fit-elle avec un sourire pathétique. Je me reconnais encore.

» Pour étrenner le chef-d'œuvre, j'avais invité le chapelain catholique anglais et le docteur à prendre le thé. Puis, j'avais prié madame May d'envoyer sa carte vers quatre heures et demie et de faire demander si lady Rose pouvait la recevoir. Lorsque la ma-

lade reçut ce message, elle rougit, hésita, me regarda avec une expression de détresse.

» — Oui, oui, dis-je vivement, recevez-la, elle s'est informée si souvent de votre santé.

» Sur la réponse affirmative que j'avais ainsi enlevée, l'Américaine arriva avec une belle touffe de chrysanthèmes. Des choses aimables furent échangées. La conversation s'engagea sans peine et ne manqua ni d'intérêt, ni de gaieté. Notre five o'clock fut de tous points charmant. Lady Rose entra autant qu'elle le put dans son rôle d'hôtesse. Lorsque ses invités furent partis, elle eut un éclat de rire saccadé et moqueur.

» — Et ces braves gens ont pris le thé chez lady Rose ! fit-elle. Vous, qui avez la veine humoristique, cela ne vous paraît pas drôle ?

» — Pas du tout... Je ne vois pas...

» — Une bonne chose que vous ne voyiez pas, interrompit-elle brusquement.

» Hélas ! la petite fête ne se renouvela pas. L'état de notre malade demeura stationnaire pendant une semaine encore, puis il empira soudainement. La paralysie, que les massages savants de Kate avaient tenue en échec, frappa sa jambe gauche et tordit son pied. Elle ne laissa voir aucun chagrin. Nous nous aperçûmes cependant qu'elle avait recours plus souvent à la drogue maudite et qu'elle l'allongeait moins.

» Noël arriva. Nous avions décoré son appartement de gui et de houx. J'allai la voir de bonne heure. C'eût été une dérision de lui souhaiter « a merry Christmas ». Je me contentai de l'embrasser tendrement. Il avait été convenu qu'elle, Kate et moi dîne-

rions ensemble. Plusieurs visites prirent mon après-midi. Vers six heures, la nurse vint, l'air affligé et humilié, me prévenir que je la trouverais dans un état pitoyable. Elle avait bu obstinément toute la journée sans qu'on pût l'en empêcher.

» Le cœur très serré, je me rendis auprès d'elle. Je n'avais rien imaginé d'aussi navrant. Enveloppée d'un kimono, l'épaisse torsade de sa chevelure déroulée, elle était étendue sur sa chaise longue. A sa droite, sur une table basse, les portraits fleuris de son mari et de ses enfants. Et près d'eux, elle gisait dans un état complet d'ivresse, telle que je ne l'avais jamais vue. Sur son visage tuméfié, d'un ton vineux, plus trace de distinction. C'était l'ivrognesse dans toute son abjection, l'ivrognesse anglaise. Elle leva sur moi des yeux ternes et, la langue épaisse :

» — Nous ferons la fête ensemble... la fête...

» Ses paupières trop lourdes s'abaissèrent aussitôt, elle retomba dans son sommeil léthargique et elle oublia... Elle oublia les Noëls joyeux de la vieille Angleterre, ses homes fleuris de gui et de houx, le foyer d'où elle avait été bannie... elle oublia que pour ses fils, elle était morte...

» Au matin, elle sortit de sa torpeur comme rafraîchie, extraordinairement lucide, mais très faible. Quand elle me revit, une rougeur pénible couvrit son visage.

» — J'ai été bien mauvaise, hier, me dit-elle... Je le regrette.

» — C'était une rechute, voilà tout, fis-je du ton le plus léger que je pus prendre.

» — La dernière, j'espère.

» Elle me regarda timidement, puis, après une hésitation visible :

» — Je voudrais voir monsieur Beaumont.

» — Une bonne idée ! m'écriai-je. Télégraphiez-lui.

» — Je ne sais si j'ose...

» — Il me semble que c'est un peu votre devoir.

» — Mon devoir ?

» — Votre devoir envers vous-même.

» — S'il vient... vous lui parlerez ? vous lui direz ce que vous pensez de mon état ?

» — Je vous le promets.

» Une expression de joie traversa sa physionomie.

» — Alors, télégraphions.

» Je pris vivement une plume et du papier et, sous sa dictée, j'écrivis :

« Suis mourante, désire vous dire adieu.

» Rose. »

» J'expédiai une dépêche à Londres, à son club le Wellington, l'autre à Castle Beaumont, dans le Devonshire. Elles étaient parties depuis une heure à peine, qu'une agitation fébrile commença à se manifester chez la malade. A chaque instant, elle regardait la pendule. Elle jetait dans la cheminée cigarettes après cigarettes. Je m'efforçai de la distraire. Je lui fis des réussites et je trichai sans scrupule pour forcer la main au destin. Du reste, j'étais non moins angoissée qu'elle. J'avais tellement peur d'une humiliation et d'un désappointement pour cette pauvre mourante ! Vers six heures, enfin, la dépêche arriva. Ses doigts nerveux la déchirèrent en l'ou-

vrant. L'irradiation soudaine de son visage me rassura. Elle me la tendit et je lus à haute voix :

« Prends le premier train, serai demain soir Vevey.

» PHILIPPE. »

» — Dear boy !

» Ce mot lui vint aux lèvres, tout naturellement, comme si la source de l'amour jeune et pur d'autrefois se fût rouverte en elle. Puis avec un sourire heureux, elle plaça la dépêche sous son oreiller.

» Je restai assez tard auprès d'elle et je me souviens distinctement de la peine que j'eus à la quitter.

» Au milieu de la nuit, je fus réveillée par des cris qui partaient de sa chambre. Je sautai à bas du lit, j'enfilai un peignoir et je me précipitai chez elle. Kate, qui m'avait entendue, sortit et me dit qu'une crise était survenue, que le docteur était là et que je ne pouvais rien. Elle m'obligea à rentrer. Les cris recommencèrent. Je ne savais pas que, dans quelques cas, la mort arrache des cris à l'être humain. J'eus l'impression qu'on la tuait. Je me bouchai les oreilles. J'enfonçai ma tête sous les couvertures. Ce fut horrible. Elle-même, probablement, n'était pas consciente. De nouveau, le silence se fit. Le jour commençait à paraître, je retournai chez la malade. Le médecin en sortait.

» Sa bonne figure était bouleversée.

» — C'est fini, me dit-il, elle a cessé de souffrir. Dieu en soit remercié.

» Kate avait de la coquetterie pour ses morts. Elle

ne permettait pas qu'on les vît avant qu'elle eût fait leur toilette et que la suprême beauté leur fût venue. Dans l'après-midi seulement, elle me conduisit auprès de lady Rose. Je m'arrêtai, saisie, sur le seuil de la porte. Vêtue de sa belle robe de satin Liberty garnie de point de Venise, ses cheveux lisses tordus bas sur la nuque, à l'anglaise, elle reposait... Oh ! cette fois, elle reposait vraiment ! Toutes les traces de l'alcoolisme avaient disparu, ses traits avaient repris leurs lignes premières. Sur tout son visage flottait le plus fin, le plus mystérieux sourire, un sourire où il y avait une pointe d'ironie. Elle avait retrouvé la noblesse de sa race. C'était une grande dame que j'avais sous les yeux. En quelques heures, la mort avait transformé ainsi la femme dégradée ! Eh bien, me dis-je, il faut aimer la mort ! Elle n'est pas ce que nous croyons, j'en suis sûre. Jamais ce phénomène d'irradiation que j'avais vu plusieurs fois, hélas ! ne m'avait autant frappée. Est-il produit par l'âme libérée ? Est-ce son adieu au corps qui a été l'instrument de son œuvre ici-bas ? Je me le demandai de nouveau. Nous ne savons rien encore de la radiologie de l'au-delà.

» Kate avait placé de grandes verdures dans la chambre. Elle arrangea joliment les fleurs de madame May et les miennes. Je lui en laissai le soin comme une récompense.

» Le chapelain catholique anglais vint bénir notre morte. Il le fit avec beaucoup de foi et d'onction.

» J'attendis M. Beaumont avec une trépidation extrême. Je priai le docteur d'aller le recevoir à l'arrivée du train, afin de lui apprendre la nouvelle.

» Quand il entra dans le salon, je m'avançai au-devant de lui.

» — L'amie de lady Rose, lui dis-je en manière de présentation.

» Il recula, tandis qu'une sombre rougeur montait à son visage.

» Je compris ma sottise et j'ajoutai hâtivement :

» — L'amie de ses dernières heures.

» Il me tendit la main.

» — J'arrive trop tard..., fit-il d'une voix émue.

» — Oui, elle nous a quittés ce matin, mais votre dépêche lui a donné une grande joie.

» Il se laissa tomber dans un fauteuil et je lui fis le récit des six semaines qui venaient de s'écouler. Je l'impressionnai de toute la force de ma conviction avec l'idée que lady Rose avait été la victime d'une maladie et non d'un vice. J'eus tout le temps la sensation qu'elle m'entendait plaider sa cause et qu'elle était contente.

» M. Beaumont m'écouta en silence, le coude sur son genou, la main devant son visage afin que je ne visse pas son émotion. Finalement, je le conduisis devant son portrait et celui de ses enfants, je lui montrai les violettes dont la morte les avait fleuris, puis je lui ouvris la porte de la chambre où elle l'attendait et je la refermai doucement.

» Le jour suivant, quand nous nous retrouvâmes en présence, il me serra la main avec une force qui me fit faire une grimace de douleur. Nous prîmes ensemble tous les arrangements pour les funérailles. Elles eurent lieu à l'église catholique de Vevey. Madame May et plusieurs personnes qui habitaient

l'hôtel y assistèrent. Un fourgon emmena le corps à Clarens où nous l'accompagnâmes.

» M. Beaumont se conduisit comme un vrai gentleman. Dieu ! que c'est beau, un gentleman ! Il récompensa généreusement les services et les soins rendus à celle qui avait porté son nom.

» Par son testament, lady Rose laissait cinq mille francs à chacune des personnes qui l'auraient assistée dans ses derniers moments. J'en fus ravie pour Kate et pour la femme de chambre.

» M. Beaumont et moi quittâmes Vevey ensemble. Il passa même quelques jours dans mon hôtel, à Paris. Il est revenu plusieurs fois me voir, la dernière avant son départ pour l'Amérique. D'un commun accord, nous avons fait le silence sur la morte. Elle lui sera toujours douloureuse, je l'ai compris. »

— Pauvre lady Rose ! murmura Édith, les yeux brillants de larmes.

— A la bonne heure ! fis-je, en passant mon bras sous le sien... Je suis contente que vous ayez dit cela !

Nous rentrâmes à l'hôtel Claridge sans échanger une parole, mais j'étais fixée sur l'état de cœur de ma compagne. Au cours de mon récit, sa physionomie l'avait trahie bien des fois. A ce mot de « dear boy » donné par une autre à Philippe Beaumont, elle avait eu ce mouvement rétractile que cause le contact d'une chose douloureuse. Cela seul eût suffi à me convaincre.

Et voilà comment, partie de chez moi pour aller prendre le thé sur la terrase des Communes, j'ai été jetée en plein roman, conduite dans un coin solitaire

de Hyde Park pour raconter la fin dramatique de lady Rose... à Édith Baring... Dans quel but ?...

Londres.

J'ai reçu les confidences de M. Beaumont et de mon amie. Ils s'aiment, cela ne fait pas un doute. Ils ne peuvent être heureux l'un sans l'autre, c'est encore plus certain ; mais l'orgueil s'est mis entre eux et l'orgueil est une force capable de lutter avec l'amour et de le briser. Il ne faut pas que cela soit !

Édith se trouvait chez moi lorsqu'on apporta la carte de M. Beaumont. Le reflet d'une émotion passa sur son visage, mais elle ne fit aucune remarque.

Je conduisis mon visiteur dans le grand salon de l'hôtel, qui se trouvait heureusement vide. Il m'exprima tout le plaisir qu'il avait à me revoir, s'informa de mes faits et gestes avec un intérêt réel. Tout en lui répondant, je le regardais curieusement. Oui, son visage aux traits nets, à l'expression énergique, sa figure fine et musclée de sportsman étaient bien faits pour plaire à Édith. Je remarquai sa nervosité. Il tourna pendant un moment encore autour du sujet qu'il brûlait d'entamer, puis brusquement :

— Vous connaissiez donc miss Baring ? et vous ne m'en avez jamais parlé !

— C'est une amie nouvelle ; nous nous sommes rencontrées cet hiver à Monte-Carlo, son invitation m'a ramenée en Angleterre. Je viens de passer un mois à Saint-Olaf.

Mon visiteur se leva, fit quelques tours dans le salon, puis, reprenant son fauteuil :

— Hier, après notre rencontre, elle ne vous a rien dit ?...

— Non.

— Eh bien, je vous dirai, moi ! L'histoire ne sera pas longue ! Il y a quatre ans, je me suis trouvé à Cannes, à l'hôtel Beau-Site, en même temps que miss Baring et sa cousine ; une sympathie de race, d'éducation nous a attirés l'un vers l'autre. Il s'est établi entre nous une bonne camaraderie. Nous avons fait des excursions, de longues promenades, de nombreuses parties de tennis, causé, discuté. Après toutes les horreurs que j'avais connues, vous pouvez imaginer ce qu'a été pour moi le contact avec cet esprit sain, cette nature honnête. C'était la sensation que le voyageur longtemps condamné à l'eau trouble éprouverait en rencontrant une source d'eau fraîche et pure. Bref, je suis devenu amoureux, — amoureux comme je ne croyais plus l'être jamais. — Je m'étais flatté que miss Baring consentirait à m'épouser, mais voilà... j'étais un divorcé, elle m'a refusé... Même après avoir connu les causes de mon divorce, elle n'a pas été tentée de me faire oublier le passé douloureux. C'était en son pouvoir cependant. Elle ne l'ignorait pas.

— Comment savez-vous qu'elle n'a pas été tentée ? demandai-je.

— En tout cas, elle ne l'a pas été assez fortement pour céder. Alors, cela ne signifie rien.

— Ah ! voilà bien l'homme ! m'écriai-je. Quand une femme lutte et souffre pour un principe qui est contre lui, cela ne signifie rien ! Du reste, vous êtes libre depuis un an et demi. Il ne tenait

qu'à vous de faire une autre démarche auprès d'elle.

— Mais elle est devenue catholique ! sa religion ne lui permettrait probablement pas d'épouser un protestant. Vous auriez voulu que je m'exposasse à un second refus ? J'ai encore dans les oreilles le très catégorique « non » qu'elle m'a donné. Je ne crois pas que personne en ait jamais eu un aussi énergique ! Vous ignorez l'effet de ce genre d'affront. Il blesse l'homme plus intimement que vous ne sauriez l'imaginer. C'est la sensation d'une brûlure, je n'ai nulle envie de la renouveler.

— N'est-ce pas plutôt que votre imagination avait été séduite par certaine veuve américaine ?

Philippe Beaumont rougit violemment, puis avec un rire nerveux :

— Par madame Oswald ? Ah ! je vois que vous êtes au courant ! Eh bien, je ne le nie pas, elle avait, comme vous le dites, séduit mon imagination. Elle est fort belle, très brillante, très bonne, notre fleuretage était devenu assez sérieux pour nous conduire à bref délai devant quelque honnête clergyman de l'Église d'Angleterre. Nous nous sommes heureusement aperçus à temps de la distance réelle qu'une infinité de choses mettaient entre nous. Nous n'avons pas osé faire le saut. Nous avons bravement reculé. Il y a quelquefois de la bravoure dans ce mouvement. Nous avons passé quelques jours ensemble chez des connaissances dans le comté de Warwick, dans un milieu absolument anglais. Elle m'y a semblé déplacée... une fausse note vivante. Je me souviens de l'avoir vue un matin cueillir des fleurs avec de longs gants de Suède. Elle avait une

fine robe blanche, un chapeau relevé sur le côté par une seule pivoine, le tout parisien et élégant au suprême degré. Ainsi vêtue, dans un vieux jardin, elle m'a paru adorable et ridicule. C'était une figure pour le parc d'un château français ou de quelque Trianon. De son côté, elle n'a pas tardé à se rendre compte que notre vie de campagne simple et rude, dont le sport est l'âme, ne saurait lui convenir. Elle répétait à chaque instant, de l'air le plus drôle : « C'est effrayant. » Très loyalement, nous nous sommes fait part de nos impressions et tout s'est terminé par une déclaration d'amitié sincère. Afin de tenir la promesse que je lui avais faite, je suis allé en Amérique, j'y ai passé six mois qui n'ont pas été perdus, je vous assure. J'ai vu madame Oswald à Palm Beach, à Newport, où elle a une splendide demeure. C'est là le cadre qui lui sied. Je n'ai eu aucune velléité de l'en arracher. Voilà, cher Pierre de Coulevain, à quoi se réduit cet épisode qui a fait tant causer. J'entrerai un de ces jours dans la vie politique et mes fils, je l'espère, me donneront un peu de satisfaction. C'est d'eux seuls que j'attends quelque dédommagement. Quant à miss Baring, elle épousera sans doute un bon catholique romain. Elle représente maintenant une acquisition pour le parti.

— Eh bien, voulez-vous que je vous dise le fond de ma pensée ? Elle est très attachée à sa foi nouvelle. Elle y a trouvé l'aide morale dont elle avait besoin, je me l'explique maintenant. Elle-même a une mentalité catholique ; mais chez un homme, elle doit préférer la mentalité protestante qui est plus mâle

et plus forte. Elle est, avant tout et par-dessus tout, anglo-saxonne.

— Elle serait furieuse si elle vous entendait ! fit M. Beaumont avec un petit rire où il y avait une joie inconsciente.

— Probablement, mais n'empêche. C'est là mon impression. Je vous la donne, faites-en ce que vous voudrez.

— Merci, je n'en ai pas l'emploi.

Ceci fut prononcé d'un ton sec qui ne me déconcerta nullement.

— Vous savez que miss Baring est ici avec moi à l'hôtel ? continuai-je.

— Ah ! vraiment ! Je la croyais chez madame Nerwind. Eh bien, je suis content que vous sachiez...

— Cela m'évitera des gaffes.

— Oh ! la situation est très nette entre nous. Tôt ou tard nous aurions dû nous rencontrer, nous sommes appelés à tourner dans le même cercle. Nos comtés sont voisins. Et maintenant, parlons d'autres choses ; laissons « le passé enterrer ses morts », comme nous disons.

Docilement je mis la conversation sur un autre sujet.

Au moment de prendre congé, M. Beaumont m'annonça l'arrivée de sa sœur et me demanda la permission de me la présenter, puis me regardant avec quelque curiosité :

— C'est tout de même étrange que, pour la seconde fois, vous soyez ainsi rentrée dans ma vie !

— Je vous étais nécessaire, je dois l'être encore sans doute. Il faut croire que la Providence m'a enrôlée à votre service.

— Merci à elle et à vous.

Dans ces mots, sur lesquels nous nous séparâmes, je sentis une émotion qui m'en dit très long.

Je remontai chez Édith bien documentée. Je la trouvai assise près de la fenêtre ouverte de son salon, le *Morning Post* sur les genoux. Elle n'en avait pas lu une ligne, cela va sans dire. Elle m'avait attendue, les artères battantes, le cœur angoissé. Ses yeux m'interrogèrent avidement, mais avec une jolie timidité. J'allai à elle, et je lui mis la main sur l'épaule :

— Eh bien, le divorcé... c'était Philippe Beaumont ! fis-je triomphante.

— Il vous a raconté ?...

— Tout.

— Il était libre. Je n'admets pas qu'une femme dise jamais qu'elle a refusé celui-ci ou celui-là. Cela me paraît horriblement vulgaire et indélicat.

— Vous avez mille fois raison.

— Voilà pourquoi, malgré tout le désir que j'en avais, je ne vous ai fait aucune confidence.

— N'importe, ma chère, les dieux qui ont une faiblesse pour les romanciers m'ont mise au courant. Alors, continuai-je, c'est à Cannes que vous vous êtes connus ?

— Oui ; Georgie, ma cousine australienne, m'avait invitée à passer l'hiver avec elle dans le Midi. Vous pouvez imaginer ma joie. Je ne me doutais guère au-devant de quoi j'allais !

— Non, répondis-je en souriant, et vous ne le savez pas encore.

— Si, si, je le sais !... Maintenant que vous m'avez

enseigné à mieux regarder la vie, je me rends compte de l'action de ces forces inconnues dont vous parlez. Le soir où monsieur Beaumont fit son entrée dans la salle du restaurant de l'hôtel, je sentis aussitôt sa présence. Mon regard alla à lui comme s'il eût été aimanté pour moi seule. Personne d'autre, j'en suis sûre, ne remarqua son élégance masculine, le contraste de ses yeux gris clair avec son visage brun. Pendant les jours qui suivirent, je le rencontrai dans le hall, au tennis. Ma cousine et moi, nous admirions sa figure si bien en forme, qui n'avait pas une once de chair superflue et nous disions avec quelque orgueil : « Voilà un Anglais de bonne souche. » Il nous paraissait le seul être intéressant parmi toutes les créatures qui se trouvaient au Beau-Site. Nous ne tardâmes pas à apprendre qu'il était l'Honorable monsieur Beaumont, le fils aîné du vicomte Beaumont. Je savais que le nom était celui d'une vieille famille du Devonshire, c'était tout. Un matin, nous le croisâmes au cours de notre promenade à cheval. Georgie monte admirablement...

— Et vous aussi, il me semble, interrompis-je.

— Oui, je ne suis pas mal en selle. Notre équitation nous valut un regard qui renfermait un compliment et ce regard me causa un plaisir ridicule. C'est curieux que, dans un grand sentiment comme l'amour, il entre tant de petites choses bêtes.

— Les infiniment grands ne sont-ils pas composés d'infiniment petits ?

— C'est vrai.

— Et ce regard fut suivi de beaucoup d'autres ?... j'imagine.

— Non. Le lendemain, je revenais du tennis la raquette et les mains derrière le dos, les yeux fichés en terre. — Il fallait qu'ils fussent fichés en terre, sans cela, ils n'auraient pas rencontré un petit objet brillant au milieu de l'herbe haute, et s'ils ne l'avaient pas rencontré...! — Vous voyez que je sais appliquer la méthode de certain Pierre de Coulevain..., ajouta miss Baring d'un air moqueur. Toujours est-il que j'ai ramassé ledit objet. C'était une breloque d'homme... une pierre non polie, de forme irrégulière, traversée de larges veines rouges et montée en or. Je la tournai et retournai. Mes doigts pressèrent un ressort, elle s'ouvrit et je vis un médaillon... un médaillon vide... Je ne m'explique pas l'effet que me produisit ce vide. Je le contemplai comme si j'eusse été hypnotisée par le métal brillant. Une figure masculine, habillée de flanelle blanche, surgit à ma droite, celle de monsieur Beaumont.

» — C'est mon bien, je crois, que vous avez là, me dit-il avec un sourire en se découvrant.

» — Oh ! pardon ! m'écriai-je confuse. J'ai commis une grosse indiscrétion. Le médaillon est vide heureusement, dis-je en le lui rendant.

» La pâleur soudaine que ces paroles étourdies amenèrent sur son visage me fit rougir, moi !

» — Oui... vide... plus léger à porter ! répondit-il en le fermant durement. J'y tiens, parce qu'il est fait d'une pierre rare, vieille comme le monde. Elle m'a été donnée par un pauvre bonze mourant, lors de mon premier voyage aux Indes. Selon sa prédiction, le bonheur doit me venir par elle. Jugez donc s'il m'est précieux ! ajouta-t-il avec un sourire sarcas-

tique. J'étais sûr de l'avoir perdu en revenant du tennis ce matin. Il y a deux heures que je le cherche, j'ai refait le chemin pas à pas ; sans vous, je ne l'aurais probablement jamais retrouvé.

» Après m'avoir remerciée, le possesseur du médaillon vide se nomma, j'en fis autant et nous rentrâmes ensemble à l'hôtel... par la plus longue route, je crois !

» Pendant le mois qui suivit, je vécus dans ce que nous appelons « a fool's paradise », un paradis illusoire. J'aimais monsieur Beaumont parce qu'il était lui et que j'étais moi. Je ne vois pas d'autres raisons ! Cela s'accorde avec vos théories, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

— Une main invisible sembla d'abord travailler à unir nos destinées..., puis elle les sépara rudement. Plutôt cruel le procédé, et il ne se répète que trop souvent ! Au cours de notre dernière promenade, la veille du jour où le yacht d'un ami devait venir le prendre pour une croisière projetée, monsieur Beaumont me demanda de l'accepter pour compagnon de route. Sur la réponse que vous devinez, il prit mon bras et me dit d'une voix émue : « — Quand je vous ai rencontrée, ma vie était aussi vide que le fameux médaillon, car je suis divorcé, vous ne l'ignorez pas, sans doute ? » — Divorcé ! Comment un mot, une chose invisible peut-elle donner un tel choc intérieur ? Je ne me l'expliquerai jamais. Je dégageai mon bras, je demeurai clouée au sol, répétant stupidement : « — Divorcé ! vous êtes divorcé ! — J'ai cru que tout le monde le savait », me répondit-il avec une expression d'amertume. Non je ne le sa-

vais pas. Je vivais très loin de son cercle mondain. Ma cousine habitait l'Australie, son nom ne nous avait rappelé aucune affaire de ce genre.

» Monsieur Beaumont reprit mon bras d'autorité et me raconta le désastre dont il avait été la victime. Je l'écoutais comme dans un cauchemar. Quand il eut achevé, je le regardai avec un véritable désespoir et je ne pus que dire : « Mais vous êtes marié encore ! »

» Il protesta avec véhémence, m'affirma qu'il était libre, de par toutes les lois humaines et divines. J'essayai de le croire. Sous l'influence de son magnétisme, je n'eus pas le courage de reprendre ma parole et nous nous quittâmes fiancés !

» J'eus beau faire ! Mes scrupules revinrent en force... Ainsi, le bonheur que j'avais rêvé, la position que j'avais ambitionnée semblaient à la portée de ma main. On aurait pu croire qu'il m'était facile de les saisir ! Eh bien ! non, il se trouvait en moi un obstacle, un principe, qui me le défendait et, bon gré mal gré, plutôt malgré, je dus lui obéir. Oh ! ce que je les ai maudites, ma conscience et mon éducation ! Monsieur Beaumont m'apparaissait marié... toujours et si je l'épousais, il aurait deux femmes ! A mes yeux, il y avait là quelque chose, non seulement d'immoral, mais de ridicule. Par lettres, je lui fis comprendre l'impossibilité d'un mariage dans ces conditions. J'ajoutai que ma mère n'y consentirait jamais. A son retour en Angleterre, il me supplia de lui permettre de venir me rejoindre sur le « Common », les jours où je sortirais à cheval. J'eus la faiblesse d'y consentir, ce fut mon seul tort dans cette affaire... et je n'ai pas la vertu de le regretter, dit miss Baring en froissant

nerveusement ses doigts. Ces galops sans paroles, dans le même vent, sur le même rythme, c'est mon idée de la joie du paradis.

— Du paradis scandinave, du paradis d'Odin, ô païenne du Nord ! fis-je avec un sourire.

— Quel effort j'ai demandé à mon pauvre Dick ! Ah ! mais il l'a donné... et avec joie, comme un gentleman. Il a tenu le pas tout le temps avec la bête plus jeune que montait mon compagnon. Voilà le secret de mon attachement pour lui... Vous êtes ravie de le connaître, n'est-ce pas ?

— Ravie...

— Cela ne pouvait pas durer... vous l'imaginez bien. Un jour, dans un endroit solitaire du Common, monsieur Beaumont arrêta net son cheval et, très pâle, très dur, il me dit : « Pour la dernière fois : est-ce oui... ou est-ce non ? » Il se passa alors quelque chose d'extraordinaire. Je voulais crier : « C'est oui », et, sous une impulsion plus forte qui semblait venir du dehors, je répondis brutalement, oh ! si brutalement ! « C'est non ! »

» Monsieur Beaumont tourna bride du côté de Londres et moi du côté de Wimbledon.

» Tout le long du chemin, j'entendis ce « non ». Aussitôt que je l'eus jeté, ma force m'abandonna, je me sentis faible comme on pourrait l'être après une abondante saignée. Quand j'arrivai à la remise, les garçons d'écurie étaient à déjeuner. Je conduisis Dick à son box. C'était mon habitude, du reste. Là, je mis mon bras autour de son cou, mon visage contre sa tête, et je lui dis follement :

» — Dick... Dick... j'ai beaucoup de chagrin.

» Il releva sa lèvre comme pour m'embrasser, hennit doucement, à plusieurs reprises. Je vous jure que pendant un bref moment, il est entré en communion avec moi... en communion, oui, le mot n'est pas trop fort. Et pourquoi pas ?... Cher Dick ! Il est resté mon seul confident.

» Je ne poserai pas pour la femme inconsolable. Il n'y a que les malades ou les gens romanesques qui soient inconsolables. Chaque jour a emporté un peu de ma peine. J'ai trouvé même une sorte de plaisir à la lutte que je soutenais. Je ne végétais plus ! Je me sentais vivre au moins. Je me suis faite catholique, non seulement parce que j'avais besoin d'un culte plus chaud, mais parce que le catholicisme ne reconnaît pas le divorce. J'ai augmenté ainsi ma force de résistance et Dieu sait que, parfois, elle était plutôt faible. Hier, quand vous m'avez raconté la fin de lady Rose, je me suis félicitée de n'avoir pas ajouté à son malheur... J'ai su que j'avais bien agi, j'en avais douté quelquefois. C'est ma récompense. Je ne regrette rien. Il m'a été donné de pouvoir connaître à temps la valeur de l'amour que monsieur Beaumont professait. Quand il a été libre, ce n'est pas à moi qu'il est venu.

— Mais il pouvait craindre qu'étant catholique, vous ne voulussiez pas d'un protestant.

Miss Baring parut saisie par cette idée, puis elle eut un rire court.

— Non, il s'est épris d'une Américaine, vous l'avez entendu. Je me demande pourquoi il ne l'épouse pas ?

— Je vais vous le dire, fis-je, ravie de pouvoir mettre les choses au point.

Pendant que je racontais ce que j'avais appris, miss Baring garda une attitude hautaine. Plusieurs fois, ses lèvres eurent des petites grimaces sarcastiques et dédaigneuses. Malgré cela, je devinais que mes paroles portaient et je suis sûre qu'elles ont créé en elle des ondes de joie et d'espérance.

— Voilà la vérité, dis-je en finissant.

— Eh bien, la vérité ne change rien au fait, répliqua mon amie d'un ton sec.

Puis, se levant, elle vint tapoter affectueusement mon épaule.

— Pauvre Pierre de Coulevain ! Entre monsieur Beaumont et moi, nous venons de vous faire avaler une si grosse tranche de vie que vous devez avoir besoin de boire de l'air frais. Nous irons en chercher du côté de Rochampton, que vous aimez. Et si vous le voulez bien, ajouta-t-elle gravement, nous ne parlerons plus jamais de tout cela. Il faut laisser « le passé enterrer ses morts ».

Je ne pus m'empêcher de sourire en entendant miss Baring répéter cette même phrase après M. Beaumont.

Tous deux s'efforceront si bien d'oublier qu'ils finiront par se souvenir. C'est là mon espoir.

Londres.

Encore une journée intéressante. Elles l'ont toutes été, mes journées d'Angleterre, et si curieusement variées ! Hier de l'amour, aujourd'hui des églises, un « work house »..., de la spiritualité, de la misère humaine, de la toute grande misère.

Édith s'était réservé le plaisir de me faire visiter la cathédrale catholique de Westminster. Elle m'y a conduite ce matin.

Devant l'impossibilité d'égaler le gothique de Westminster Abbey, la sœur aînée, on a donné à la cathédrale de Westminster, la sœur cadette, le style byzantin. Et après le gothique, il n'y en a pas, selon moi, qui s'harmonise mieux avec le caractère anglo-saxon.

Le squelette seul de la basilique nouvelle est édifié. Avec ses murs nus et gris, ses colonnes de marbre couchées sur le sol des chapelles latérales, son autel provisoire, son grand christ suspendu sous sa voûte, elle est saisissante. J'ai remarqué qu'elle impressionnait les visiteurs, protestants pour la plupart. Leurs physionomies s'imprégnaient de gravité et de révérence, inconsciemment ils assourdissaient leurs voix et leurs pas. Tout près de moi, se trouvait un individu qui tenait par la main un petit garçon de cinq à six ans, dont les yeux bleus semblaient fascinés par la figure crucifiée, et je l'entendis qui disait dans son anglais de bébé : « Father, me never seen a cross with a man on it. Père, je n'ai jamais vu une croix avec un homme dessus. » Les cultes anglais, pour obéir au précepte biblique qui défend les « images taillées », n'ont jamais le crucifix, de là la surprise de l'enfant. Le père eut quelque peine à l'arracher à sa contemplation et plusieurs fois, je le vis retourner la tête. Voilà, je suis sûre, une première impression qui ne s'effacera pas. Produira-t-elle quelque chose ?

Mes yeux tombèrent sur un groupe d'ouvriers tra-

vaillant silencieusement à l'un des grands bénitiers. Pendant des années et des années, des milliers de cerveaux, de bras, de mains, vont être employés à produire un ensemble particulier de beauté. Je m'étonnai qu'à notre époque la nature eût encore commandé à ses créatures une œuvre semblable. Je me représentai les murs revêtus d'émaux précieux, les colonnes debout, le sanctuaire étincelant d'or, étoilé de cierges, le prêtre officiant, l'encens bleuissant l'atmosphère, les chants liturgiques répandant leurs belles ondes sur une foule de fidèles. Les miséreux, les petits viendront prendre part à cette pompe. Il y aura là une floraison de spiritualité et de poésie sacrée.

Les siècles passeront, la vie descendante commencera, le silence se fera... et peut-être quelque chose de très grand aura été vécu. La basilique achevée sera plus riche, et elle ne sera jamais aussi impressionnante.

En quittant la cathédrale de Westminster, nous nous dirigeâmes vers Westminster Abbey, que je voulais voir en manière de contraste. A mi-chemin, une petite église anglicane à laquelle était accolé un joli presbytère aux fenêtres fleuries, arrêta mon regard. La porte se trouvait ouverte et, malgré les « n'entrez pas » répétés de ma compagne, j'en franchis le seuil, je traversai un vestibule et je pénétrai dans la chapelle. Ah ! elle fut bientôt vue ! Assurément, elle n'avait pas besoin de Baedeker ! Des murs nus, des rangées de bancs admirablement polis, une chaire basse, au fond, dans le sanctuaire... une table... c'était tout.

— Est-ce que cela ne vous donne pas les *horreurs ?* me demanda Édith.

— A moi, oui, mais certaines mentalités ne pourraient supporter autre chose. C'est glacial, ajoutai-je en sortant. Pas un symbole !

Miss Baring s'arrêta et, l'œil moqueur, elle m'indiqua du doigt une voiture de bébé rangée dans le vestibule.

— En voici un, me dit-elle.

— Hé ! hé ! pas à mépriser, le symbole, répondis-je, et bien anglais !

— How shocking ! s'exclama mon amie.

Westminster Abbey ! Je venais de voir la branche montante d'une parabole, je me trouvai devant la branche descendante d'une autre. Quand la cathédrale catholique passe entre des mains protestantes, elle meurt. C'est un genre de mort comme un autre. Ne faut-il pas que la nature varie la fin des êtres et des choses ? Varier semble être son éternel souci.

Westminster Abbey meurt non seulement, mais sa beauté est altérée. C'est là ce que je regrette. Elle avait été édifiée pour le culte de Dieu et on y a ajouté le culte de l'homme. Ni l'un ni l'autre ne peuvent s'y déployer à l'aise. Ils se rapetissent mutuellement. Elle devrait être un temple ou un Panthéon, un Panthéon où la nation couronnerait ses rois. Les arrangements que nécessite ce double culte diminuent la grandeur du vaisseau. Le chant des offices trouble la communion avec les morts, la communion avec les morts trouble la prière. Ce matin encore, j'ai eu cette impression. De loin, les pèlerins me faisaient l'effet de ces processions de fourmis que l'on voit

quelquefois sur les marbres funéraires. L'un s'arrêtait devant un tombeau pour prendre contact, puis repartait... c'était très curieux. Je sentais distinctement le courant de pensées et de sentiments que créaient les héros, les savants, les poètes, les philosophes réunis là et si pressés.... Quoi d'étonnant ! Un grand homme est une condensation de vie. Il doit forcément exister plus longtemps qu'un simple mortel. A Westminster, ce n'est pas l'église qu'on sent, mais le Panthéon. J'accroche toujours mes yeux aux ailes de l'édifice. Il y a là, à l'endroit où les arceaux rejoignent le corps principal, une concentration de lumière et d'ombre qui produit quelque chose de chaud et de profond. On pourrait croire que les prières et l'encens d'autrefois y flottent encore. Ce sont, pour moi du moins, les deux seuls points de vie sur la masse éteinte de l'édifice.

En sortant, Édith se retourna vers moi :

— Eh bien ? me demanda-t-elle.

— Eh bien, il y a déjà une âme dans la cathédrale de Westminster, il n'y en a plus à Westminster Abbey.

Miss Baring, Ruby et Rodney ont passé l'après-midi à Saint-Olaf. Je n'ai pas voulu le revoir dépouillé du charme qui me l'avait fait aimer. Je suis allée prendre tranquillement le thé avec madame Nerwind. Elle m'attendait le chapeau sur la tête.

— J'ai gardé la voiture, me dit-elle, je veux vous montrer « le work house » de mon quartier. Vous n'avez probablement rien de semblable en France.

— On m'a assuré que ces sortes d'asiles sont la terreur des malheureux, est-ce vrai ?

— Oui, ils n'y viennent qu'à la dernière extrémité. Beaucoup même préfèrent mourir de faim dans leur taudis. Cependant, ils y entrent et en sortent librement et, en retour d'un travail léger, ils sont logés, habillés, nourris, chauffés. Celui que vous allez voir est un palais. Son entretien coûte une somme énorme qui augmente considérablement notre taxe des pauvres.

Un palais, en effet, ce workhouse du West End. Les salles communes, voûtées comme des cathédrales, spacieuses, bien aérées, éclairées par de hautes fenêtres, sont d'une netteté invraisemblable. Toutes les portes me furent ouvertes par la directrice, une femme aux yeux perçants, aux mouvements durs, qui me sembla l'incarnation d'une volonté inflexible. A mesure que j'admirais, mon cœur allait se serrant de plus en plus, étreint par la force même qui pesait sur ces êtres humains et les réduisait à l'état de troupeau. La cloche du souper venait de sonner, les hospitalisées défilèrent devant moi pour se rendre au réfectoire. Leur propreté me frappa. Elles portaient une robe grise, un petit châle quadrillé rouge et jaune, un bonnet blanc d'une jolie forme ; il y en avait de tous les âges... des figures éteintes à jamais, l'expression fuyante, honteuse ou timide, des mains nerveuses. Je ne parvins pas à rencontrer un seul de leurs regards. L'une d'elles, une femme jeune encore, tenait dans son bras replié et serrait contre sa poitrine un vieux livre, plusieurs magazines. Quelques minutes plus tard, nous la retrouvâmes dans le dortoir vide. Elle s'apprêtait à se coucher.

— Vous ne soupez donc pas ? lui demandai-je.

Un petit sourire dédaigneux courut sur ses lèvres.

— Je prends mon propre thé dans l'après-midi, me répondit-elle, cela me suffit.

« Mon propre thé ! » Avec quelle satisfaction elle prononça cela !

— Beaucoup se font une tasse de thé vers trois heures, expliqua la directrice. Nous leur fournissons l'eau bouillante. Elles le trouvent bien meilleur que celui de la maison, ajouta-t-elle d'un ton moqueur.

— Naturellement, et comme je le comprends !

La pauvre créature avait éveillé mon intérêt.

— Je vois que vous aimez lire, fis-je en touchant les magazines qu'elle avait déposés sur son lit.

— Oui, madame, répliqua-t-elle en rougissant.

Puis d'une voix basse et craintive :

— Vous avez lu *Jane Eyre ?*

Je fis un signe affirmatif.

— C'est beau, n'est-ce pas ?

— Très beau.

Ses yeux bleus, des yeux irlandais, si je ne me trompe, brillèrent un instant, mais presque aussitôt leur expression redevint vague et lointaine.

— La boisson, murmura la directrice en ramenant nos pas vers la porte de sortie.

Je me retournai : dans l'immense dortoir aux murs nus, aux rangées de couchettes basses, je vis la femme toute seule... debout, immobile, la figure vers les fenêtres éclairée par la lumière du couchant. C'était horrible. Je frissonnai jusqu'au cœur. Nous fûmes conduites au réfectoire par un large corridor revêtu de ripolin, nous traversâmes des cuisines étin-

celantes de propreté. Tous les hospitalisés étaient réunis. Ils ne pouvaient se voir que de dos, comme à la chapelle. Chacun avait devant soi une grande tasse de thé, du pain et du beurre. Ces êtres humains, parqués là dans cette belle salle, ce repas silencieux, ces lignées de bonnets uniformes, ces têtes d'hommes chauves, grises, blanches... c'était si triste que je me reprochais d'être là. Il me semblait que ma présence insultait à la misère des vaincus. Mon cœur, gonflé de tendresse fraternelle et de pitié, déborda dans la chambre des naissances. Une petite chambre, une table où étaient rangées les choses nécessaires au travail sacré et une balance ! Cette balance, en réalité, elle pesait des forces nouvelles pour la société ! Dans la pièce attenante, il y avait quatre femmes silencieuses, pâles, avec des visages de douleur. Chacune venait de donner à la vie un cerveau et des bras. N'était-ce donc rien ?... Elles n'étaient pas mariées, ah ! Dieu non... mais elles étaient des mères, rien ne saurait ajouter à cela.

Dans un autre corps de bâtiment, je vis des ménages. C'était vraiment bon de ne pas les avoir séparés, ces pauvres vieux ! Plusieurs couples prenaient l'air dans une cour donnant sur un ancien cimetière. Des maris lisaient le journal à leurs femmes. Il y avait là, sans doute, des petites flammes d'amour conjugal et elles réchauffaient l'atmosphère. En sortant de ce coin privilégié, nous entrâmes dans la vaste cour où les pensionnaires s'étaient répandues après le souper. Madame Nerwind, qui est une visiteuse assidue du *workhouse*, s'assit sur un banc et fut bientôt entourée de ses favorites.

— Voici une dame qui vient de Paris, dit elle en manière de présentation.

Ce nom de Paris sembla toucher magiquement une des malheureuses. Son visage s'illumina, elle se redressa en croisant son petit châle.

— Paris ! répéta-t-elle. Oh ! je le connais bien ! J'y ai passé trois mois avec ma maîtresse quand j'étais femme de chambre.

Nous nous regardâmes.

— Y a-t-il longtemps de cela ? demanda madame Nerwind.

— Longtemps ?... Oui, je crois... je ne sais pas.

— La boisson... murmura de nouveau la directrice.

La boisson, le vice, le malheur, ces forces dont nous ne connaissons ni l'origine, ni la raison d'être, ni le but, ont amené là ces pauvres créatures. En les regardant tourner dans cette cour du *workhouse*, on est tenté de se demander : « A quoi servent-elles ? A quoi ont-elles servi ? » Chacune d'elles, pourtant, est un fil nécessaire dans la vie de ce monde, chacune d'elles a mis en activité des volontés et des sentiments, a transmis comme vous et moi les ordres de l'invisible, a prononcé des mots dont l'effet durera longtemps peut-être, chacune d'elles a poussé à la « Roue des Choses ». La Providence n'abandonnera pas ses coiffes blanches, ses petits châles quadrillés, elle saura les perfectionner, les préparer à une besogne plus élevée.

Aussitôt en voiture, madame Nerwind me demanda ce que je pensais de leur palais.

— Votre palais ! répétai-je. Il est superbe et cruel.

Vous l'avez construit pour vous, non pas pour ceux qu'il doit abriter. Ces pauvres gens sont mal à l'aise dans ces hautes salles. Cette lumière abondante est dure à leur misère. Cette discipline rigide les meurtrit. Ils ne se rendent pas compte de cela, mais ils en souffrent et je comprends qu'ils préfèrent le froid et la faim.

— Cependant, la discipline est nécessaire, là, plus qu'ailleurs.

— J'en conviens, mais il faudrait qu'elle fût adoucie par une influence supérieure et spirituelle. La Sœur de charité, la cornette aux ailes joyeuses de la fille de Saint-Vincent, la guimpe blanche de la fille de Saint-Joseph, même le chapeau alleluia de la Salutiste lui donnerait un aspect plus riant. Ces femmes y mettraient ce que je n'y ai pas senti.

— Quoi donc ?

— L'espérance.

— Vous avez peut-être raison.

— Si j'ai raison ! Je n'ai jamais eu le cœur aussi serré. Dans cette œuvre-là, vous avez échoué.

— Il y a longtemps que je m'en doutais, répondit madame Nerwind d'un ton caustique.

Londres.

Il y a eu des gaietés dans ma vie et même lorsqu'elles ont été cruelles, j'ai toujours pu en rire ! La dernière est celle-ci : je suis devenue, oh ! sans préméditation, moi, une vieille femme française, membre d'un club féminin anglais. Comment ? Tout simplement parce que je n'ai pas voulu désobliger la personne

qui m'a demandé d'en faire partie. Je ne le regrette pas, car cela m'a fourni le sujet d'une étude intéressante.

Il y a maintenant, à Londres, quatre grands clubs féminins : *The Pionneer*, *The Empress*, *The Empire*, *The Lyceum*, — mon club. « The Pionneer » est sérieux et bourgeois, « The Empress » mondain et chic, « The Empire » est l'agrégation des coloniales. Quand elles visitent la mère-patrie, elles ont là un home. Elles peuvent y loger temporairement, y donner des dîners, y recevoir amis et amies. Sa création a été vraiment géniale. « The Lyceum », comme son nom l'indique, est littéraire et artistique.

L'idée est venue à une jeune fille de fonder un club pour les intellectuelles, afin qu'elles pussent prendre contact les unes avec les autres, y trouver même l'hospitalité payante. Elle a communiqué cette idée à son père, le père l'a portée devant des hommes d'affaires, ceux-ci l'ont jugée bonne au point de vue de la spéculation. Une société s'est organisée, on a loué en plein centre de Londres, Picadilly, une maison toute meublée et le Lyceum a été fondé. Voilà comment se font les choses dans ce bienheureux pays d'initiative et de liberté.

La cotisation du club est de cent francs par an. Pour en faire partie, il faut *produire intellectuellement ou être la femme d'un homme qui produise.* Cette concession n'est pas féministe au moins, elle m'amuse infiniment. Dame ! cent mille francs de loyer par an, à payer avec des cerveaux de femmes seulement ! C'eût été risquer beaucoup, je crois.

Tout d'abord, le Lyceum ne m'a pas fait une impression agréable.

A l'entrée, concierge, valet de pied, groom. Au rez-de-chaussée, le hall, deux salons, la salle de lecture, la salle du comité. Sur la porte d'un des salons est écrit : « Fumoir », sur celle de la salle de lecture : « Salle du silence ». Cette injonction m'a paru un peu impertinente. Les grandes personnes doivent savoir que l'on ne cause pas où il y a des lecteurs. Et puis, chez des femmes, cela a l'air d'une satire.

Un joli escalier, orné de plantes, recouvert d'un tapis rouge, conduit au premier étage où se trouvent la salle à manger, les chambres à coucher, la salle de bains. La maison claire, bien aérée, avec sa façade sur Green Park, pourrait être charmante. Malheureusement, le Lyceum est entré dans les meubles d'un club masculin et d'un club qui ne devait pas être chic. Il a d'énormes fauteuils de cuir, des meubles lourds, des lits de Britishers rigides et durs avec le tub dessous. C'est suggestif de propreté, mais cela manque d'élégance. La salle à manger, avec ses petites tables fleuries, les « caps » et les tabliers blancs des filles de service, est gaie.

Je suis entrée plusieurs fois au club en passant. Je me suis assise tantôt dans un coin, tantôt dans un autre et, docilement, je me suis laissé impressionner. Comme spectacle, c'était curieux : beaucoup de mouvement, un va-et-vient affairé, des visiteurs masculins dans le hall, des femmes la cigarette aux lèvres, des groupes de causeuses un peu partout. Tout cela ne donne pas une idée de club, mais de pension de famille. Il y a là aussi beaucoup de pose

et d'affectation. J'ai vu cependant des physionomies brillantes d'intelligence, quelques fronts d'hommes, de penseurs. Le jeu de toutes ces forces mises en activité depuis si peu de temps est encore inégal et faible ; n'importe, il se perfectionnera. Le vol de toutes ces ailes est encore incertain et court ; n'importe, les ailes existent... c'est l'essentiel. Et j'éprouve une sympathie tendre pour ces collègues appelées à donner peut-être un très grand effort.

Je m'étais promis d'inviter mes amis à prendre le thé au Lyceum. Je l'ai fait aujourd'hui en manière de surprise et de récompense.

Tous avaient voulu m'accompagner au Jardin Zoologique, — au Zoo, — comme on dit par abréviation. Le dimanche, on y est admis avec des cartes seulement. Cette fois-ci, j'ai été tellement occupée à étudier les hommes, que j'ai failli ne pas trouver le temps d'aller voir les animaux. Je l'aurais regretté toute l'année. A Paris, le Jardin des Plantes est indignement tenu, je n'y vais jamais et c'est une privation. J'ai pour tous ces captifs, ces transplantés, une pitié et une affection dont je ne puis me défendre. Ah ! oui, en vérité, la nature poursuit ses œuvres envers et contre ses créatures ! Pour que les hommes de science puissent connaître ces formes diverses de vie, elle charge d'autres hommes de les leur amener au prix des plus grands périls et ils les leur amènent... et ils sont là pour notre étude, les lions magnifiques, les tigres royalement habillés, les éléphants bizarres, les oiseaux, les reptiles, les insectes... Autant d'anneaux de la chaîne dont nous sommes l'extrémité ! pensai-je tout haut.

— L'extrémité ! répéta Édith avec son expression caustique. On pourrait croire plutôt que nous en sommes le commencement. Regardez nos proportions mesquines, nos couleurs ternes, ajouta-t-elle en me désignant de la tête les spécimens qui se trouvaient devant les grands fauves.

— By George ! s'écria Rodney, c'est vrai que nous ne sommes pas beaux !

— Vos remarques sont plutôt désagréables, vous savez, fit drôlement madame Nerwind.

— Elles sont justes, pourtant, répondis-je. Notre supériorité, comme celle des automobiles, est dans le moteur. Plus il est puissant chez un individu, moins son enveloppe est brillante. La nature travaillera mieux, elle aussi, plus tard.

C'est moi qui ai fait les honneurs du Zoo à mes amis, et ils ont sincèrement partagé mon intérêt et mon plaisir. A quatre heures, Rodney a voulu nous conduire dans un des pavillons où l'on sert le thé.

— Non, je vous invite « à mon club », dis-je alors grandement.

Je fus remerciée par une fusée de rire.

— Oh ! cher Pierre de Coulevain, vous ne pouviez pas me faire un plus grand plaisir ! s'écria Ruby, les yeux dansant de joie.

— C'est la première fois que je suis invité dans un club féminin, dit Rodney.

— Et vous l'êtes par une Française ! ajouta Édith, c'est là le piquant de la chose. Tout arrive en ce monde.

— Surtout, ce à quoi l'on ne s'attend pas, répliquai-je, incapable de retenir cette allusion.

— Au Lyceum, 128, Picadilly !

Ma désinvolture à lancer cette adresse provoqua de nouveau la gaieté de Rodney. Je montrai d'abord la maison à mes hôtes. Ils regrettèrent, comme moi, qu'elle ne fût pas plus féminisée. M. Baring prétendit qu'elle sentait encore la pipe et le cigare.

Nous nous installâmes dans le salon-fumoir, près de la fenêtre. On apporta le thé.

— Il ne faut pas s'attendre, dis-je, à trouver de bon thé et une bonne table chez des intellectuelles. D'avance, je vous fais mes excuses.

La salle se remplit peu à peu. Je comptai une demi-douzaine d'invités masculins. Ils avaient l'air plutôt mal à l'aise et gênés. Il y avait là deux très jolies femmes , élégantes même, d'une élégance bien anglaise. Les autres étaient intéressantes, pas banales. Toutes fumaient d'une manière qui prouvait que la cigarette n'avait plus de mystère pour elles.

Madame Nerwind promena un instant les yeux autour d'elle.

— Seigneur ! Seigneur !... fit-elle lentement.

Elle n'ajouta pas autre chose, mais nous devinâmes le choc intérieur, le chagrin même que lui causait ce tableau moderne.

— Qu'est-ce que des Françaises penseraient de tout cela ? me demanda miss Talbot.

— Elles ne comprendraient pas.

— Je suppose qu'un club féminin n'aurait aucune chance de succès à Paris, dit Édith.

— Un club français, assurément non, un club international, peut-être. Si le Lyceum réussit, on créera une branche à Berlin, à Rome, à Paris. Le terrain

littéraire et artistique est un bon terrain d'entente. Les étrangères y amèneront tout doucement les Françaises, elles les entraîneront dans leur mouvement et les aideront à prendre conscience d'elles-mêmes. C'est peut-être le moyen dont la nature se servira pour accélérer leur évolution.

— Vous croyez que des Français pourraient, sans danger, être admis dans un club féminin ? me demanda Rodney avec un sourire railleur.

— Oui, si la Française apprend à respecter son club. Elle l'apprendra. C'est une éducation à faire. La faiblesse seule de la femme rend l'homme dangereux.

— Parfaitement vrai, confessa M. Baring.

Comme nous achevions notre thé, je lui demandai son impression.

— Mon impression ! Eh bien, elle est meilleure que je ne croyais. Il y a quelque chose, chez ces intellectuelles. Et puis, j'ai le respect de la femme qui travaille, qui a un but.

Le visage de Ruby brilla de plaisir.

— Bravo, Rod ! Un bon point pour vous ! fit-elle avec un sourire tendre.

— Oh ! je peux digérer un club féminin de belles-lettres et de beaux-arts, mais un club politique, jamais !

— Voilà qui est bien d'un homme et d'un futur député, dis-je en me levant. Comptez-y cependant, le club politique ne se fera pas attendre.

— Dieu nous en préserve !

Afin de terminer agréablement la journée, Édith invita madame Nerwind et Ruby à dîner.

En entrant dans la salle du restaurant, je cherchai du regard Philippe Beaumont. Je ne l'aperçus pas. Je devins tout de suite anxieuse. S'il se refusait le plaisir de voir miss Baring, c'est que son orgueil tenait bon, et cela ne faisait pas mon affaire. Bien que la saison touchât à sa fin, la chambrée était brillante. Édith parut s'intéresser à celui-ci, à celle-là, elle se mit à causer avec animation, pour tromper son attente, sans doute. Je connais le procédé. Enfin, M. Beaumont arriva en compagnie de sa sœur, une femme brune, mince, très distinguée. Je suivis avec curiosité le geste du maître d'hôtel, ce geste si souvent fatidique. Il conduisit les nouveaux venus à une table un peu éloignée de la nôtre, mais dans notre rayon visuel.

Je constatai, non sans satisfaction, que mon amie était en beauté. Son état d'âme lui donnait un éclat inaccoutumé. Le décolleté de son corsage pailleté de jais mettait en valeur l'attache sculpturale de sa tête.

Plusieurs fois, je vis la sœur de M. Beaumont prendre sa face-à-main, la promener d'abord à droite, puis à gauche, et enfin la diriger sur nous — un petit manège de myope.

Après le dîner, nous prîmes le café dans le hall, à la place qui nous est réservée. Madame et mademoiselle Reynold vinrent aussitôt nous rejoindre. Je les avais présentées à mes amis, le lendemain même de leur arrivée. Une sympathie mutuelle a lié instantanément les deux jeunes filles. Est-ce que Jack Baring y serait pour quelque chose ?

— Savez-vous ? fit Gladys en prenant place dans notre cercle, je viens de voir au restaurant un An-

glais que j'ai rencontré en Amérique à Palm Beach cet hiver, et à Newport il y a un mois à peine, l'Honorable monsieur Beaumont. Le connaissez-vous ?

— Parfaitement, répondit madame Nerwind.

— Tout le monde croyait qu'il était venu pour épouser madame Oswald... une de nos beautés. Ils avaient l'air d'être au mieux... Puis il est reparti seul !

— Aïe ! Aïe ! fis-je intérieurement, sans oser regarder Édith.

— Eh bien, je crois qu'il faut les en féliciter tous deux, dit Rodney. Je connais Beaumont depuis une année seulement, mais il me semble trop Anglais pour jamais faire le bonheur d'une Américaine.

— Vous désapprouvez les mariages anglo-américains ?

— Franchement oui. Selon moi, ils ne peuvent être heureux que dans les colonies et lorsque l'Anglais a rejeté une foule de préjugés. Ainsi, je suis bien sûr que Jack va nous amener un de ces jours une gentille Canadienne et j'en serai ravi, ajouta Rodney en regardant du coin de l'œil son interlocutrice.

Ces paroles perfides, qui mirent visiblement en joie l'âme de miss Talbot, firent tomber comme un voile sur la physionomie de Gladys.

— Elles sont charmantes, les Canadiennes, dit-elle d'une voix un peu troublée.

A ce moment, Philippe Beaumont sortit du restaurant. Il promena les yeux autour du hall comme pour s'orienter, rencontra notre groupe et, pendant quelques instants, il sembla délibérer avec lui-même. Viendrait-il ? Ne viendrait-il pas ? Je devinais bien

ce qui le poussait et ce qui le retenait. Dieu merci, il vint ! Il vint et présenta madame Granville, sa sœur, à miss Baring et à moi. Madame Nerwind et Ruby la connaissaient. La vue inopinée des deux Américaines lui arracha une exclamation de surprise, amena une rougeur légère sur son visage, mais ne parut pas le déconcerter. Il échangea avec elles d'amicales poignées de main et leur exprima le plaisir qu'il avait à les voir en Angleterre.

Il me demanda ensuite comment j'avais passé ce jour de « week end » et ce que j'avais fait.

— Des choses dont on ne se vante pas dans le monde chic... J'ai passé la matinée dans un de vos parcs mal fréquentés, à Battersea Park, que j'affectionne ; puis, l'après-midi, au Zoo et à mon club où j'ai invité mes amis ici présents.

— Vous avez un club ! vous !

— Le Lyceum.

— Ah ! elle est bien bonne, celle-là ! Et vous ne m'y avez pas invité ?

— Vous seriez venu ?

— J'irais partout avec vous.

— Et on dit que les Anglais ne sont pas galants !

— Ce n'est pas de la galanterie, c'est de la sincérité. Est-ce que vous n'allez pas me donner le plaisir de faire quelque chose pour vous ?

— Oui, tenez, j'ai le plus grand désir de visiter « The London Hospital ». Pouvez-vous m'en procurer les moyens ?

— Rien de plus facile. Je suis intimement lié avec le président du comité. Je lui écrirai un mot demain matin. Il sera ravi de montrer son hôpital à une

Française, il en est très fier, non sans raison, je crois. Et vous, miss Baring, ne désirez-vous pas accompagner votre amie ?

C'était la première fois que Philippe Beaumont s'adressait directement à Édith.

Elle eut l'air d'hésiter pendant une seconde... juste le temps de dominer son émotion.

— Mais oui, dit-elle enfin avec un petite sourire nerveux... si toutefois ce n'est pas indiscret.

— Du tout ! Alors, c'est convenu, si monsieur H... est libre, je viendrai vous prendre toutes deux après le déjeuner et je vous remettrai entre ses mains.

Toutes deux... Je suis sûre qu'il a eu une joie secrète à dire cela et elle du bonheur à l'entendre.

Pendant tout le reste de la soirée, j'admirai le tact de Philippe Beaumont. Un parfait homme du monde est bien la créature la plus agréable, la plus *confortable* qu'il y ait. Il parla ouvertement de madame Oswald, de l'Amérique avec Gladys. Il questionna miss Baring sur Loftshall avec un air d'intérêt banal, que démentaient à mon oreille certaines notes de sa voix.

La conversation devint générale et si amusante qu'il était près de minuit lorsque nous nous séparâmes. Je n'ai pas senti la détente entre mes amoureux, mais sûrement, oh ! sûrement elle se fera. Une étincelle suffira. Je l'attends. Et dire qu'avec tous les moyens dont la nature dispose, elle a peut-être besoin de moi pour la faire jaillir ! Voilà qui me rendra fière !

Londres.

L'hôpital de Londres ! Une magnifique unité de combat... de combat contre les forces ennemies et destructives de l'humanité, contre la maladie.

Je suis contente de l'avoir vue, elle a raffermi ma foi au progrès, mon espoir de bien, de mieux, de meilleur et de perfectionnement à l'infini.

Tout s'est arrangé au gré de nos désirs. M. H... a bien voulu se mettre à notre disposition. Philippe Beaumont qui, du reste, avait déjeuné à l'hôtel, est monté en voiture avec nous. Pour nous rendre à l'hôpital, nous avons traversé la Cité, passé dans le plus épais du trafic et cela sans accroc. La vue de Whitechapel, le quartier dont le nom évoque des images de misères et d'abominations, nous a surprises. Il est sillonné de trams, il a des rues où le soleil peut pénétrer. La pauvreté n'y est point repoussante. J'en exprimai mon étonnement.

— Les crimes de Jack l'Éventreur ont ému l'opinion publique, me répondit mon compagnon. Sous sa pression, on a fait une trouée dans ce bas-fond. Vous voyez le résultat.

L'hôpital de Londres est une énorme agglomération de bâtiments divers. La façade principale ouvre sur une large artère, et une rangée d'arbres en adoucit l'aspect.

L'Honorable M. H... nous reçut très cordialement. Je fus presque déconcertée lorsque je me trouvai en présence d'un homme jeune encore. Je ne sais pourquoi je m'étais imaginé qu'un président de comité dans une œuvre semblable devait être âgé. De plus,

sa physionomie gaie et railleuse n'était pas, selon moi, celle de l'emploi. Il me lança plusieurs regards rapides et curieux comme si une Française était pour lui un spécimen qui ne lui inspirait pas grande confiance.

— Vous connaissez l'endroit, vous, Beaumont, dit-il à son ami... rien de nouveau à vous montrer. Attendez-moi ici. Quand nous aurons visité les salles principales, je confierai ces dames à une sœur et nous les retrouverons chez la surintendante.

— Mais ces dames n'ont peut-être nul désir de me ramener, dit Philippe Beaumont avec un sourire et un coup d'œil du côté d'Édith.

— Nous vous ramènerons tout de même, ne fût-ce que pour vous remercier de nous avoir amenées, répondis-je pour venir au secours de miss Baring.

M. H... nous conduisit d'abord chez la surintendante, « the matron », comme on dit en anglais. Dans la pièce qui précède son cabinet, nous vîmes deux infirmières occupées à arranger en bouquets une hottée de fleurs destinées aux salles. Miss L... me charma tout de suite. J'ai souvent dit que la physionomie anglo-saxonne a peu de rayonnement. La sienne est une exception. Il m'a été rarement donné de rencontrer une extériorisation aussi visible d'intelligence et de bonté. Elle parut enchantée de notre visite et adjoignit à M. H... une des sœurs pour nous accompagner.

L'hôpital de Londres a été, paraît-il, fondé en 1750 et successivement agrandi. Il occupe maintenant un espace immense. C'est une petite ville en soi... la ville de la douleur, hélas !

Toutes les améliorations suggérées par la science y ont été introduites au fur et à mesure. Nous vîmes d'abord le dispensaire où, en moyenne, par an, plus de cent cinquante mille malades du dehors viennent se faire soigner et chercher des médicaments. Après avoir traversé des corridors revêtus de mosaïque et de ripolin, nous pénétrâmes dans l'œuvre vive et nous visitâmes salle après salle. Aucune odeur déplaisante, beaucoup de lumière, de l'air, des fleurs partout, du linge bien blanc, des lits suffisamment espacés, et à portée de l'occupant tout ce qui lui était nécessaire. Un des patients avait sur une table, au pied de son lit, une cage et des oiseaux. Il n'avait pas voulu s'en séparer sans doute, et les charmantes bestioles semblaient chanter pour ces malades. Beaucoup de membres cassés, d'accidents de travail. Les rudes et énergiques visages des hommes étaient adoucis par l'influence du milieu, détendus par le repos. La propreté de leur peau de Saxons, une peau incroyablement fine et blanche, leurs cheveux bien brossés, mettaient en relief la distinction qui appartient aux grandes races. Évidemment, on souffrait là et je le sentais dans ma propre chair, mais je voyais comment une bonté intelligente pouvait atténuer les choses cruelles de la vie. Et dans toutes ces salles de souffrance, des femmes jeunes, saines, jolies la plupart, d'une classe supérieure, allaient et venaient d'un pas léger et, comme des êtres bienfaisants, se penchaient sur les couches de douleur pour dire une parole de consolation ou rendre un service. Toutes sont d'une netteté exquise et portent une « cap » blanche et un tablier blanc. Les sœurs, — des sœurs

laïques, cela va sans dire, — ont une robe de toile bleu clair, les nurses et les postulantes des robes noires. Les premières m'ont fait l'effet d'être des lieutenants, les secondes des sous-lieutenants, et les troisièmes de simples soldats. J'ai remarqué que les sœurs ont la physionomie beaucoup plus sereine, plus brillante. Chez elles, évidemment, la vocation s'est victorieusement affirmée, la destinée est acceptée. Les nurses et les postulantes ont le regard moins franc, le sourire moins joyeux. Sous leurs « caps », il se livre sans doute bien des combats. On devine qu'elles ne sont pas entièrement conquises à l'humanité ou résignées. C'est peut-être une fausse impression.

Une des sœurs portait un gant de peau blanche et sa main droite paraissait privée de mouvement.

— Vous voyez, me dit M. H..., un accident de bicyclette. Elle a été amenée à l'hôpital, amputée, soignée, et au cours de tout cela sa vocation s'est déclarée. Elle a fait les études nécessaires pour devenir infirmière et... avec une seule main, elle a trouvé moyen de se rendre indispensable. Que serait-ce si elle en avait deux ?

— Et je suis si heureuse, ajouta la sœur, que je ne trouve pas avoir payé mon bonheur trop cher.

N'est-ce point cela la grâce d'état ?

La salle des enfants était tout à fait riante. Les petits vêtements blancs, les bandages artistement arrangés, la propreté extrême, diminuaient la tristesse causée par la souffrance enfantine. Pour donner à ces pauvres bébés autant d'air que possible, on a construit un grand balcon où les convalescents

jouent toute la journée. Je le répète, les Anglais aiment l'espèce. Et partout et tout le temps j'ai eu l'impression d'une discipline parfaite, d'efforts dirigés vers un but unique : le bien-être du malade, la victoire sur la maladie. J'ai senti que ni l'État, ni la politique ne venaient jeter du sable dans les rouages de cette immense machine et qu'elle fonctionnait librement et bien. Au cours de cette visite, M. H... sema nombre de paroles gaies et humoristiques. Il taquina celui-ci, celle-là avec une affectueuse familiarité, transformant en sourire la grimace de douleur. Évidemment, il connaissait bien ses pensionnaires. C'était l'homme compatissant à l'homme... on pourrait croire cela tout naturel... il n'y a rien de plus rare !

En sortant du bâtiment principal, nous traversâmes un espace ouvert où il y avait du gazon et des arbres. Là, quelques femmes, vêtues de robes de chambre et sous de chaudes couvertures, faisaient la cure d'air !

— La cure d'air de Londres ! fis-je.

— Tout ce que nous avons à leur donner, hélas ! répondit notre hôte, vous allez voir l'Éden maintenant.

— Ici ! l'Éden ! m'écriai-je, après le péché alors !

— Après le péché, oui, mais il n'y a plus de serpent, je l'espère du moins.

M. H... dirigea nos pas devant une enceinte close de murs et nous amena devant une petite porte. Puis, sortant une clé de sa poche, il l'ouvrit, sur un tableau si inattendu qu'Édith et moi en demeurâmes toutes saisies.

Des murs revêtus de lierre, du gazon velouté, des

massifs de fleurs, un ruisseau enjambé par un pont rustique, bordé de saules dont les branches trempaient dans son eau. Puis un demi-cercle de grands arbres entre lesquels étaient suspendus des hamacs... et dans ces hamacs, des formes féminines vêtues de bleu clair et de blanc reposaient allongées. Tout cela dans la brume légère d'une belle journée de Londres, dans une atmosphère de parfait silence et en plein Whitechapel, semblait fantastique, irréel...

— Le jardin des infirmières, nous dit M. H... à voix basse. Celles que vous voyez là sont les nurses de nuit. Elles se reposent autant que possible en plein air.

De fait, les unes dormaient profondément, les autres lisaient. Le dessin du jardin me frappa. Il me sembla que je l'avais vu quelque part.

Miss Baring le reconnut.

— Mais c'est le dessin classique japonais du saule !

— Vous avez raison ! dis-je. Dans l'original, il y a deux amoureux sur ce pont, au-dessus de leurs têtes, dans le ciel bleu, deux oiseaux figurant leurs âmes se becquètent. Ici, c'est le baiser de la fraternité qu'on se donne, c'est adorable !

— Voyez-vous, nous ne pourrons jamais faire assez pour nos nurses. Nous en avons quatre cents et elles valent leur pesant d'or. N'avais-je pas raison d'appeler ce jardin l'Éden ?

— Oui, répondis-je, c'est l'Éden après la Rédemption.

— C'est cela même ! fit M. H... avec une expression de plaisir. Je vais vous montrer le cadeau que nous a fait la reine, cadeau pour lequel nous la bé-

nissons tous les jours, ajouta-t-il en refermant doucement la porte de ce délicieux lieu de repos.

Il nous conduisit dans une salle du rez-de-chaussée. Du plafond, pendaient les appareils de lumière Fensen et sous ces appareils des malades étaient étendues. Les nurses, pourvues de lunettes bleues, captaient au moyen d'un verre spécial les rayons salutaires et patiemment les maintenaient sur le lupus.

Une des sœurs me montra avec orgueil les photographies qui témoignaient de la disparition des tares hideuses. Chez toutes ces infirmières anglo-saxonnes, on voit à l'œuvre l'instinct combatif de leur race. Elles éprouvent un plaisir réel à lutter contre la maladie, à la prendre corps à corps. C'est là, j'en suis sûre, ce qui les soutient et leur vaut de si belles victoires.

— Maintenant, nous dit M. H... au sortir de la salle Fensen, je vais, si vous le permettez, rejoindre Beaumont. La sœur vous montrera le quartier des nurses et vous donnera une bonne tasse de thé.

D'après cette recommandation, notre aimable cicérone nous fit visiter son propre logement, un charmant petit salon avec un piano, une table à écrire, une chaise longue, des étagères avec les livres, des fleurs, des photographies de parents et d'amis ; à côté une chambre à coucher simple et confortable. Puis, nous vîmes la salle à manger commune, le salon, un salon peint en blanc, gai et jeune, la bibliothèque, les salles de bains. Tout cela était fait, arrangé pour des dames. Les Anglais savent stimuler les bonnes volontés et récompenser les services. C'est une science que nous ignorons. Allez donc trouver en

France une administration s'occupant du bien-être et de l'agrément de ceux qu'elle emploie ! Je n'en connais pas une seule.

Notre visite terminée, nous redescendîmes chez la surintendante ; aussitôt on apporta le thé. Notre jolie sœur se mit en devoir de le servir.

Je regardai avec respect miss L..., cette femme qui tenait entre ses mains les fils les plus délicats de l'œuvre immense que je venais de voir. Elle portait une « cap » de dentelle blanche, une robe de soie noire relevée par quelques bijoux. D'une forte corpulence, sa tête paraissait petite, mais elle donnait une impression immédiate d'activité joyeuse, d'extrême lucidité et de réconfort. Au cours de la conversation, j'appris que le grand hôpital de l'Est de Londres était sous le patronage direct de la reine et que, très souvent, elle en faisait le but de sa promenade. de l'après-midi. Entièrement indépendant de l'État, des legs, des dons, des souscriptions lui fournissent l'énorme somme nécessaire pour soigner annuellement quelque chose comme cent quatre-vingt-deux mille malades tant internes qu'externes, maintenir un collège médical et un collège de « nurses ». J'exprimai à miss L... mon admiration pour la délicatesse féminine, le raffinement dont témoignaient certains détails.

— Ces hommes et ces femmes du peuple que vous soignez doivent sortir d'ici avec une idée moins mauvaise de la vie. La nécessité de la propreté est probablement pour beaucoup d'entre eux une révélation. Ils emportent, j'imagine, une foule de bons germes qui se développeront à l'heure voulue.

— Ils savent, au moins, qu'ils comptent pour quelque chose en ce monde. Et ils sont si courageux ! Dans leurs souffrances les plus cruelles, ils ne laissent échapper ni blasphème, ni malédictions, par respect pour leurs infirmières. Plus d'une fois, nous avons eu l'occasion de les admirer.

— Savez-vous, miss L..., dis-je alors, que je suis surprise de voir tant de jeunes filles bien nées, jolies, se faire « nurses ».

Mon regard involontaire amena une rougeur légère sur le visage de la sœur.

— En effet, et notez qu'elles doivent apprendre depuis le récurage des casseroles, depuis la préparation des aliments pour les malades, jusqu'à l'art de soigner médicalement, et cela demande trois années d'études.

— Qu'est-ce qui les pousse dans cette voie ? demandai-je encore ; ce n'est pas, comme la sœur catholique, l'espoir de récompenses éternelles, ou un haut idéalisme religieux ?

— Non, répondit franchement la surintendante, mais un grand nombre sont des infirmières nées. La plupart, cependant, choisissent cette profession comme gagne-pain, avec l'idée même de trouver un mari. Parmi celles-ci, la vocation se déclare souvent. Tantôt c'est l'amour de la science, tantôt c'est l'amour de l'humanité qui s'éveille en elles.

— Et laquelle de ces deux forces donne les meilleurs résultats ?

Le beau regard de miss L... sembla se poser sur ma question.

— Eh bien, toute seule, ni l'une ni l'autre ne

suffit. Pour qu'une infirmière soit vraiment bonne, il faut qu'elle *sache* et qu'elle *aime*.

— C'est demander beaucoup.

— J'en conviens. Nous l'obtenons cependant, sans cela nous ne pourrions produire ce que vous avez vu.

— Et ce que j'ai vu est merveilleux. Un hôpital administré comme celui-ci témoigne d'une plus haute civilisation que les œuvres d'art.

La physionomie de notre hôtesse s'éclaira de satisfaction.

A ce moment, Philippe Beaumont et son ami vinrent nous rejoindre.

— Avez-vous encore une tasse de thé pour nous, miss L... ? demanda ce dernier de son ton brusque.

— Une demi-douzaine, si vous voulez.

— Vous ne vous doutez pas que vous avez là un romancier, hé ? dit M. H... en me regardant avec une expression taquine.

Je ne pus m'empêcher de rougir.

— Oh ! ne parlons pas de romanciers et de romans. Après ce que je viens de voir, cela semble si enfantin, si ridicule, les romans !

— Mais non, répondit doucement la surintendante. Il faut des œuvres d'imagination pour reposer des réalités. Demandez donc à la sœur si elle n'en lit pas ?

— Oui, oui, répondit celle-ci, et ils me font grand bien !

— J'éprouve maintenant dans le West End et dans le monde le même sentiment que vous venez d'exprimer, me dit M. H... Tout m'y paraît mesquin et dépourvu d'intérêt.

— Allons, allons, ne soyez pas si sévère, dit Philippe Beaumont.

Pendant que nous causions gaiement de choses et d'autres, mes yeux étaient charmés par la vue de la joli sœur bleue et blanche qui servait le thé, et plus encore par celle de ces hommes du monde goûtant là, simplement, dans le cabinet de la surintendante de l'hôpital de Londres. Comme tout cela souligne la différence qui existe entre nos mœurs et celles de nos voisins !

Notre five o'clock à Whitechapel fut si agréable, qu'il se prolongea indûment. Édith et moi, nous remerciâmes chaleureusement nos hôtes en prenant congé d'eux.

— Eh bien, fis-je après avoir serré leurs mains, vous mettez ici tous les jours dans le plateau de la balance de quoi racheter les péchés de Londres.

— Il ne faudrait pas le lui dire à Londres, répondit M. H... en souriant, cela pourrait l'inciter à en commettre davantage.

Pendant que nous roulions vers l'ouest, je ne songeai guère à observer l'attitude de Philippe Beaumont et de mon amie. Leur amour, leur orgueil, la lutte qui se livrait en eux, m'apparaissaient comme un jeu d'enfants auprès de la lutte gigantesque dont je venais d'avoir la perception. Et puis, tout d'un coup, à côté du tableau des belles salles de l'hôpital de Londres, un autre tableau se raviva dans mon cerveau, navrant, humiliant celui-là, et la comparaison me tint muette et absorbée.

Dans la semaine qui précéda mon départ de Paris, une petite apprentie renversée par un fiacre au coin

des rues Castiglione et Saint-Honoré, eut la jambe cassée en deux endroits. Elle fut transportée à l'hôpital de la Charité. J'allai la voir avec une amie anglaise qui se trouvait alors à l'hôtel et qui, comme moi, avait été témoin de l'accident.

L'entrée de l'hôpital était égayée par des fleurs printanières que les marchandes avaient étalées sur la pierre du soubassement pour tenter les visiteurs.

Nous traversâmes des cours aux vieux pavés, entourées de bâtiments noircis par les siècles. Dans celle où nous avions affaire, une demi-douzaine de femmes très communes se lutinaient en manière de récréation. Elles avaient des robes roses fripées, des tabliers blancs malpropres et, sur les cheveux ébouriffés, un ridicule nœud de dentelle. C'était là les infirmières qui devaient manier les membres douloureux, panser les plaies, encourager les malades ! Leur vue me causa un véritable saisissement et me fit pressentir le reste. Le reste ! Dans un corps de logis à gauche, un escalier déjeté montant le long des murs striés de poussière et de saleté, un palier, un vestibule et puis une longue salle peinte en jaune. Là, des lits en travers, en long, trop rapprochés, tous occupés. Les ustensiles nécessaires au patient, ignobles et bien en vue. Le linge grossier, non pas de couleur bise, mais grisâtre et marqué comme pourrait l'être celui des prisonniers. Dans le dos d'une femme assise, je vis le n° 1644, ce numéro m'est entré dans le cœur. Pas une fleur, pas un effort pour atténuer, pour dissimuler les horreurs de la maladie, pas trace d'une pensée féminine ; cette salle n'était point triste cependant. C'était l'heure de la

visite. Il y avait là des frères, des maris, des fiancés endimanchés... un zouave, un pioupiou. Ils causaient gaiement avec leurs malades, leur racontaient les nouvelles du dehors, et la vaillante, la brillante, la tendre âme latine rayonnait sur les visages, mettait comme de l'oxygène dans l'air lourd, de la gaieté dans l'atmosphère. Notre petite apprentie était entourée de camarades. Sur son lit, elle avait une grande poupée habillée de rose, des chiffons de soie, des bonbons, et ces présents avaient amené une lueur de plaisir sur sa figure étirée par la souffrance. Pendant que, penchée sur elle, je lui disais notre intérêt et notre sympathie, je sentais magnétiquement l'impression fâcheuse de mon amie anglaise et je regrettais sa présence. Lorsque nous fûmes hors de la salle, elle s'arrêta sur le palier pour essuyer les larmes qui coulaient bellement sur ses joues.

— Ce sont là les hôpitaux de Paris ! s'écria-t-elle, de Paris si élégant !

— Celui-ci est un des plus anciens, répondis-je honteuse.

— Il ne devrait plus exister. Oh ! cette salle ! Je ne l'oublierai jamais !

— Eh bien, convenez que, malgré tout, elle n'était pas triste.

— C'est vrai et je ne me l'explique pas, mais imaginez-vous quelqu'un y retrouvant la santé ?

Hélas ! non, je ne l'imaginais pas ! et j'étais si profondément humiliée que je me promis d'interpeller vivement le premier médecin qui me tomberait sous la main. Ce fut le docteur M... qui essuya le feu de mon indignation. Le lendemain même, il vint

déjeuner à l'hôtel avec des clients qui étaient de mes amis. J'allai le relancer à table.

— Qui est-ce qui administre les hôpitaux de Paris ? lui demandai-je à brûle-pourpoint.

— L'Assistance publique, parbleu !

— Je m'en doutais.

Je racontai alors ma visite à la Charité.

Le docteur n'en perdit pas un coup de fourchette.

— Avez-vous vu Laënnec ?

— Non.

— L'annexe de l'Hôtel-Dieu ?

— Non.

— Eh bien, ils sont pires.

Je reculai d'horreur.

— Et vous, médecins, vous ne protestez pas, vous ne réclamez pas ?

Le docteur M... haussa les épaules.

— Nous nous sommes lassés. Quant à moi, je ne conduis jamais les étrangers qu'à l'hôpital Boucicault, le seul qui nous fasse quelque honneur.

— Mais alors, c'est vous qui êtes les vrais coupables !

— Peut-être ! Cependant, vous ne sauriez vous rendre compte des obstacles que nous rencontrons. Nous avons l'intellect, la science, nous savons ce que réclame la santé publique, nous connaissons les moyens de diminuer la mortalité, mais nous ne pouvons pas les appliquer. Nous nous heurtons sans cesse à la politique. Nous nous y cassons la tête. C'est elle qui diminue et tue la France.

— En tout cas, vous pourriez refuser la collaboration de femmes comme celles que j'ai vues. La propreté

physique et morale est nécessaire au chevet des malades.

— Elle est même un agent de guérison. Nous l'avions chez les religieuses. On a persuadé au peuple que les sœurs enlevaient le gagne-pain aux mères de famille. On a pêché des votes avec ce hameçon, et il les a, ses mères de famille ! Elles n'ont ni science, ni désintéressement. Elles sont mal payées, les patients qui ne peuvent donner de pourboires sont cruellement négligés.

— L'Assistance publique est cependant assez riche pour bien rétribuer le personnel des hôpitaux ?

— Une administration où il y a un tel gaspillage n'est jamais riche.

— Et ce gaspillage ne peut être enrayé ?

— Non, parce qu'il sert des intérêts privés. Songez donc, les fournisseurs sont des électeurs, il faut qu'ils s'enrichissent. L'Assistance publique est, en réalité, l'Assistance politique. Rien à faire !

Chemin faisant, tout ce qui précède s'était reproduit derrière mon front avec une netteté fulgurante. Quand j'arrivai à l'hôtel Claridge, j'avais sur les joues deux désagréables petites plaques rouges et brûlantes, amenées là par le souvenir de ma visite à l'hôpital de la Charité.

Londres.

Le théâtre ! l'art dramatique ! Voilà encore où s'extériorisent l'esprit et le tempérament de nos voisins ! Voilà encore où nous les voyons si différents de nous !

A Londres, le plaisir du spectacle se paie moins cher de toutes les manières qu'à Paris. Vous pouvez retenir votre place par téléphone ou par lettre, sans qu'il vous en coûte un sou de plus. Vous entrez au théâtre comme dans un salon. Puis vous avez un bon fauteuil, suffisamment d'espace et de l'air respirable. En matinée, pour soixante centimes, on vous apporte une tasse de thé et des biscuits. Imaginez, si vous le pouvez, une tasse de thé dans un théâtre parisien. Le soir, la représentation finit toujours à temps pour permettre aux gens de la banlieue de prendre l'avant-dernier train.

En Angleterre, les directeurs ne négligent rien pour rendre le théâtre accessible au plus grand nombre ; à Paris, ils semblent, au contraire, prendre à tâche de le rendre impossible. Avant de pouvoir s'asseoir dans un fauteuil d'orchestre ou de balcon, il faut perdre la moitié d'une matinée pour en obtenir la location, payer deux francs de plus, dépenser deux francs cinquante de voiture, batailler avec une ouvreuse, déranger une douzaine de personnes, s'aplatir soi-même contre une rangée de dossiers. Après toutes ces tribulations, vous tombez sur un siège fait pour des gens qui n'auraient ni bras ni jambes, où vos membres s'ankylosent peu à peu pendant trois heures. La salle est peine de courants d'air et sans ventilation, toujours imparfaitement nettoyée. L'atmosphère y devient lourde et toxique. Pendant les entr'actes, vous vous promenez dans des corridors empestés, dans des foyers d'une laideur morne. Il en résulte une fatigue extrême ; vous rentrez chez vous de méchante humeur, avec l'impres-

sion que vous avez sur le visage une couche de quelque chose d'abominable... et vous l'avez, soyez-en sûr.

Tous les théâtres d'Europe ont été assainis et embellis, excepté ceux de Paris. Les étrangers s'en étonnent. L'abus des billets de faveur, les cachets énormes payés aux premiers artistes, les droits d'auteur, la taxe des pauvres, constituent une charge si lourde pour les malheureux directeurs, qu'on a beau leur crier : hue ! et dia ! ils ne peuvent pas sortir de l'ornière. Le payant qui, comme un gentleman, prend son billet au bureau, a le plaisir de se dire qu'il paie pour des gens beaucoup plus riches que lui. Lorsque le Parisien devient quelqu'un, il ne débourse plus un sou pour son théâtre et sa lecture. C'est chez lui un principe, — un principe de mauvaise éducation. Si sa vanité avait été bien placée dès l'enfance, il trouverait plus de satisfaction à payer ses plaisirs qu'à les avoir par faveur... « à l'œil », comme on dit en argot.

Je suis étonnée que le *payant* ne se mette pas en grève et n'exige pas la suppression d'un abus dont il est la principale victime.

Ce mauvais côté a un bon effet. Pour que le public se résigne à subir tous ces désagréments, il faut que le spectacle en vaille la peine. Tout l'effort est donné par les auteurs et les acteurs, et cet effort est merveilleux.

Nos voisins entendent mieux que nous les arrangements matériels du théâtre ; mais quand j'écoute une de leurs pièces, j'ai nettement conscience de notre supériorité dans l'art dramatique.

En Angleterre, on n'épargne rien pour la mise en scène. Elle est toujours splendide. C'est, du reste, le clou de toutes les représentations. Les figurantes ne sont pas, comme chez nous, des ruines humaines. La plupart sont, au contraire, jeunes et jolies. La beauté se paie aussi cher que le talent. Cela permet à celle qui a reçu ce don de rester honnête, si elle le veut. Ici, j'ai souvent eu au bout de ma lorgnette des visages de rêve. John Bull n'est pas artiste, mais il aime instinctivement la beauté et il en exige.

Les acteurs anglais me plaisent infiniment, les hommes mieux que les femmes. Ils sont plus naturels ; sur la scène, ils ont l'air de gentlemen. Ils manient admirablement la satire et l'ironie, et ce sont les meilleurs comiques qu'il y ait.

Quant aux pièces, elles me semblent mal charpentées, c'est surtout par là qu'elles pèchent. Elles sont enfantines dans leurs conceptions, pleines de trous, personne ne s'en aperçoit. L'adultère n'étant pas admis sur la scène anglaise, ce thème fertile en effets, en situations, manque aux dramaturges. Du reste, le théâtre est pour les Anglais un plaisir des yeux plutôt qu'un plaisir de l'esprit. Ils n'y vont pas, comme nous, chercher des émotions, de la psychologie et de la philosophie. Un peu de sentiment assaisonné de baisers lui suffit. Ah ! mais il lui faut des baisers. On s'embrasse davantage au théâtre en Angleterre qu'en France, et lèvres à lèvres, ce qui me choque toujours. Les Anglais aiment les saillies, les quiproquos, les calembours, les allusions politiques surtout. Ils ne chicanent pas l'auteur sur la manière dont ces ingrédients sont mélangés, ils n'exigent

même pas la vraisemblance. Nos voisins excellent dans les pièces exotiques, japonaises, chinoises. Elles sont toujours décousues, mais très agréables à voir et à entendre. Les acteurs y sont merveilleux.

Le public anglais est plus facile à amuser qu'à faire vibrer. La salle est toujours un peu froide. Si l'on veut rencontrer de l'émotion, il faut lever les yeux vers les galeries supérieures où sont « the gods », les dieux, — c'est ainsi qu'on nomme les gens du *paradis*. J'ai vu là des expressions d'une intensité extraordinaire, des épaules secouées par de bons rires et cela faisait plaisir.

L'art dramatique est en progrès chez nos voisins. Ils en arriveront à pouvoir se passer de nous. Cette saison, je l'ai remarqué, on a donné une seule pièce française : *Madame Flirt*.

Hier au soir, Rodney nous a conduites, madame Nerwind, Ruby et moi, au théâtre de la Gaieté, où nous avons entendu « *The Ocrhid* », *L'Orchidée*. Édith a trouvé que la mort de M. Wilkes était trop récente pour lui permettre de nous accompagner.

L'Orchidée est ce que les Anglais appellent « a musical comedy », une comédie mêlée de musique et de chansons, un genre qu'ils affectionnent parce qu'il se prête à l'humour. De fait, celle-ci est une succession de scènes et de tableaux satiriques. L'action en est décousue, d'une invraisemblance qu'un public français ne supporterait pas. Ici, dans le burlesque, tout est admis. La musique est fort jolie, mais bien anglaise avec son rythme de mélopée. L'homme à l'Orchidée est naturellement M. Chamberlain, dont

la boutonnière est toujours étoilée de cette fleur exotique. Ce personnage est le prétexte d'une satire contre l'impérialisme.

Les mœurs ont leur tour. On voit paraître une bande de jeunes filles en toilette de lit : natte dans le dos et *pyjamas !* c'est la nouvelle Angleterre ! Une autre bande arrive, des femmes grandes, maigres, les cheveux en bigoudis et portant la classique robe de nuit montante et longue ! c'est la vieille Angleterre. Les deux Angleterre finissent, cela va sans dire, par danser ensemble une sorte de cake-walk. Le souvenir de ces têtes auréolées de bigoudis me fera rire pendant longtemps.

Dans cette macédoine, il y a même un Français, le Français tel que nos voisins le voient encore, de petite taille, un peu ventru, mal coiffé, mal habillé, une sorte d'agité, gesticulant à tort et à travers, roulant ses yeux, cherchant querelle à tout le monde et prêt à se battre avec son ombre. En quittant précipitamment un jardin où il se trouve, on ne saura jamais comment, le Français de l'Orchidée, qui venait de provoquer une demi-douzaine de personnes, est heurté par un grand arrosoir. Furieux, il se retourne, sort de nouveau sa carte et la jette dans ledit arrosoir. C'était du meilleur burlesque. Pendant cette scène désopilante, Rodney avait eu l'air contrarié. Je l'avais vu rougir, mettre sa jambe droite sur sa jambe gauche, puis la gauche sur la droite, — un mouvement qui trahit l'embarras chez l'Anglais.

— Je voudrais qu'ils ne fissent pas cela, dit-il.

— Oh ! il n'y a rien d'offensant, répondis-je en

riant, j'en ai entendu bien d'autres, vous aussi probablement.

— Oui, mais je ne vous connaissais pas alors, fit le jeune homme simplement et sans la moindre intention de compliment.

Dans *L'Orchidée*, se trouve une chanson très drôle qui est devenue la chanson du jour. Elle est faite sur une pièce dont il faut parler, car elle montre bien qu'il y a quelque chose de changé dans l'Ile Inconnue. Voici la pièce telle qu'elle m'a été contée : Un vieux bonhomme, ayant découvert la cause de la décadence de l'Angleterre, l'écrit dans un gros livre, indiquant en même temps le remède nécessaire. Il lègue ce livre à sa petite-fille, afin qu'elle se fasse l'apôtre de ses théories. Elle devient ainsi une sorte de docteur. En cette qualité, elle entre dans une maison où tout le monde est plus ou moins souffrant. Il y a entre autres une fille invalide que l'on promène dans un fauteuil. Elle prend en mains toute la famille, rédige ses menus, dose sa nourriture, la soumet à un régime sobre et rend la santé à chacun de ses membres. Au dernier acte, on la presse de dire par quel secret elle opère ses guérisons merveilleuses. Elle avoue que ce secret lui vient de son grand-père et qu'il consiste à prendre soin de « little Mary »... la petite Marie. C'est le nom qu'elle substitue à celui qui ne se prononce jamais... l'estomac.

Le secret avait été si bien gardé par les acteurs, — une chose qui ne se verrait pas à Paris, — que la révélation a pris le public par surprise. Il ne savait pas s'il fallait applaudir ou siffler... Il a applaudi.

L'originalité, l'audace de la donnée, la vérité scientifique ont peut-être sauvé la pièce. Imagine-t-on l'estomac jouant un rôle proéminent sur une scène anglaise ! L'auteur, J. Barrie, doit être un satirique doublé d'un philosophe et un pince-sans-rire. C'était, je suppose, une gageure avec lui-même. Je suis contente qu'il l'ait gagnée.

La chose acceptée, on s'est mis à parler couramment de « la petite Marie », « little Mary », *alias* l'estomac. Une dame, à qui je demandais des nouvelles de son père, m'a répondu : « Sa santé laisse beaucoup à désirer, c'est toujours *sa petite Marie* qui le fait souffrir. » Comme j'étais au courant, j'ai compris qu'il était dyspeptique. Cela m'a semblé horriblement grossier. La plaisanterie, qui date de l'année dernière, je crois, commence à perdre de son sel.

Dans la chanson de *L'Orchidée*, si j'ai bien compris, on conseille de ne pas donner de whisky à *la petite Marie*, — un bien sage conseil, — et de l'envelopper de flanelle pour traverser la Manche !

Tout ceci est de l'époque du bridge, du cake-walk et des pyjamas.

En somme, *L'Orchidée* est une pièce plutôt légère, un peu choquante même. Le premier comique a souligné les paroles avec des regards et des mines particulièrement éloquentes. Il pourrait rendre des points à un comique parisien. La salle était fort bien composée. J'ai eu tout le temps l'impression que je me trouvais dans un salon et cela a ajouté au plaisir de la soirée.

Édith nous avait attendus. Nous lui avions fait promettre de souper avec nous. Elle avait retenu une

table au restaurant. Aussitôt que nous y eûmes pris place, je lui dis combien je m'étais amusée.

— Je suis surprise que vous puissiez aimer notre théâtre comme vous le faites, me répondit-elle. Il est tellement inférieur au vôtre.

— Pas tant que ça ! Il a quelque chose de masculin, de fort, de simple qui me plaît. L'esprit satirique dont il est animé fait ma joie.

— Nous n'avons rien qui ressemble à votre Comédie-Française, ajouta Rodney.

— Oh ! la Comédie-Française est un théâtre de diction. On y récite admirablement, mais on n'y joue pas, selon le sens moderne du mot.

— Je suis bien contente de vous entendre dire cela ! s'écria madame Nerwind. Quand je passe par Paris, j'ai toujours quelque jeune fille avec moi. Je n'ose pas m'aventurer dans un théâtre du boulevard. Alors, je vais à la Comédie-Française et je ne m'y amuse pas ; « it is dead », il n'y a point de vie. Tout y semble réglé comme dans un ballet.

— Parfaitement vrai, et c'est la tradition qui est le maître de ballet, — la sacro-sainte tradition. La Comédie-Française est nécessaire comme les modèles de calligraphie. Elle ennuie et elle repose... elle sert de modérateur. J'aurais préféré qu'elle fût un précurseur, qu'elle ne laissât pas à d'autres la gloire de l'évolution dramatique... mais voilà, elle est une aïeule... Il faut la respecter comme telle. L'évolution se fait ailleurs, dans un théâtre qui, selon moi, est le premier théâtre du monde, le théâtre Antoine.

— Et qui est probablement impossible ! dit madame Nerwind. Les évolutions ! je m'en défie, vous savez !

— Non, il n'est pas impossible. On donne là de véritables œuvres, des pièces qui exposent des abus criants, qui mettent en lumière les cruautés d'un code suranné, des pièces *sociales*. Antoine ne se doute pas lui-même du travail immense qu'il fait sur sa scène toute petite, la Providence le sait. Chez nous, l'art dramatique, bien qu'il en ait l'air, n'est pas en décadence. Il subit, ainsi que la littérature, du reste, les effets de l'époque de transition que nous vivons. Malheureusement, nous n'avons plus les auteurs qui im posaient leur volonté aux directeurs, aux acteurs et au public. Les acteurs ne veulent pas de la belle pièce en cinq actes où l'action se déroule magistralement, parce qu'elle les obligerait à entrer en scène une demi-heure plutôt. Les gens du monde dînent tard, ce n'est pas chic d'arriver à huit heures et demie, les théâtres sont malsains, inconfortables. On expédie la besogne. On donne trois actes où il en faudrait quatre, et quatre où il en faudrait cinq. L'art ne s'accommode pas du tout de ces arrangements. Les pièces sont devenues des sortes de libretti que les acteurs développent par leur jeu... et la perfection de ce jeu fait oublier le vide de la comédie ou du drame.

— C'est grand dommage que vos dramaturges dépensent tant de talent sur de vilaines choses, dit madame Nerwind.

— Les uns s'imaginent que les vilaines choses feront plus d'argent que les bonnes, les autres traitent des sujets défendus pour le plaisir de jouer avec les difficultés.

— Eh bien, c'est très antipatriotique, déclara Rodney

— Antipatriotique ?

— Oui, tenez, l'année dernière, j'ai lu un livre fort intéressant que les Français devraient méditer. C'est une étude scientifique sur l'expansion française [1]. L'auteur dit : « Les Anglo-Saxons forment un bloc formidable que la France ne pourra attaquer d'une manière directe. » Je suis de son avis, mais cette impossibilité ne vient pas seulement de notre force matérielle et intellectuelle, elle vient de votre tour d'esprit. Si votre littérature était saine et propre... possible pour des gens bien élevés, vous acquerriez une immense influence chez nous, vous mordriez bel et bien sur le bloc anglo-saxon, parce que vous êtes brillants et gais. La pornographie est, croyez-moi, le plus grand obstacle à la diffusion de la langue française. On a peur des livres à couverture jaune.

— Je sais, je sais... nous ne voyageons pas et ce qui vous arrive de nous ne fait que vous choquer. Voilà pourquoi vous nous connaissez si peu.

A l'appui de cela, je racontai alors à Édith l'histoire du duelliste français.

— Est-ce que vous approuvez le duel ? me demanda Ruby.

— Assurément. Pour les Français, c'est un frein. Il réveille chez eux la veine héroïque et ils n'en abusent pas, après tout. Les étrangers trouvent le duel ridicule, parce qu'il n'est pas toujours suivi de mort d'homme. Franchement, c'est un peu trop demander. Sans les témoins, du reste, il y aurait souvent des accidents à déplorer. Ridicule, il ne l'est pas, je vous

1. *L'Expansion de la Nationalite française.* J. Novicow. (Armand Colin.)

assure ! J'ai vu une fois à mon hôtel les préparatifs d'un duel, le duel d'un Italien avec un Français. C'était très solennel. Et puis, celui qui a regardé la mort dans les yeux est toujours grandi. Il faut laisser les coups de poing à l'homme du peuple, qui ne sait manier ni l'épée, ni le pistolet.

— Là, je suis avec vous, confessa Rodney.

— C'est égal, dis-je en riant de nouveau, cette carte à l'arrosoir était une trouvaille. Mais, j'y pense ! Nous aurions dû attendre votre frère pour aller voir *L'Orchidée !* Il arrivera demain, n'est-ce pas ? demandai-je à mon amie.

— Oui, par le train de Liverpool, vers six heures. Vous dînerez avec nous, madame Nerwind et vous Ruby, cela va sans dire.

— Édith, vous êtes un ange ! s'écria la jeune fille les yeux brillants de joie... Et savez-vous... nous ne dirons pas un mot de miss Reynold à Jack ! Nous lui laisserons la surprise ! Nous aurons un petit coup de théâtre, j'imagine ! C'est entendu, n'est-ce pas ?

— Entendu.

Les soupeurs, tous en grande toilette, étaient assez nombreux autour de nous. Le champagne pétillait dans les verres, mais son esprit ne semblait agir que médiocrement sur les convives. La salle avait un bel aspect d'élégance et de comme il faut. L'hôtel Claridge est aux autres hôtels du même ordre, ce que la Comédie-Française est aux théâtres du boulevard. Et il faut un hôtel Claridge... et il faut une Comédie-Française !

Londres.

Une délicieuse journée ! Et j'ai fait, je crois, comme disent les gens du peuple, *de la belle ouvrage*.

Avant de partir pour ma promenade matinale, je suis entrée dans le salon de lecture afin de jeter un coup d'œil sur les journaux. J'y ai trouvé M. Beaumont en train d'écrire un mot à sa sœur. Quand je lui ai dit que j'allais faire mes adieux à Richmond Park, il m'a demandé la permission de m'accompagner. Je n'avais garde de refuser.

Pendant que le cab nous emportait à grands tours de roues, je jetais de furtifs regards sur mon compagnon et, avec un bon espoir, je me disais : « Ce n'est pas pour rien qu'il est là, à mes côtés, le mari de lady Rose ! »

Aussitôt arrivés à Richmond Park, je dirigeai mes pas vers un coin particulièrement beau, où les arbres sont très vieux et auquel les fougères, la bruyère, un petit arbuste épineux avec de brillantes fleurs jaunes donnent un aspect sauvage. Il avait plu pendant la nuit, l'atmosphère était purifiée, la verdure, la terre, y jetaient de fraîches senteurs.

Philippe Beaumont s'arrêta et promena autour de lui des yeux surpris et charmés.

— Et il y a quelque chose de semblable si près de Londres ! dit-il.

— Oui, les mondains ne s'en doutent pas. Hyde Park leur suffit.

— Êtes-vous sûre qu'il suffise à tous ?

— A tous, non, témoin votre ami monsieur H..., qui

trouve Whitechapel plus intéressant que Mayfair. Ah ! savez-vous, fis-je de l'air le plus naturel, j'ai été bien contente que vous ayez invité miss Baring pour cette visite à l'hôpital de Londres.

Mon compagnon se retourna vers moi, les sourcils élevés.

— Pourquoi ne l'aurais-je pas invitée ? Il me semble que la politesse l'exigeait, du moment que vous étiez ensemble à l'hôtel Claridge.

— C'est juste, répondis-je avec une gravité moqueuse. A propos, avez-vous trouvé miss Baring bien changée ? Il y avait quatre ans que vous ne l'aviez pas vue, n'est-ce pas ?

— Quatre ans... oui... Ses traits réguliers n'ont pas été altérés, mais son expression a changé... étonnamment. J'ai laissé une jeune fille, j'ai retrouvé une femme.

— L'épreuve qu'elle a traversée a été assez sévère pour faire d'elle une femme.

— L'épreuve ! Elle l'a voulue, il me semble ! Elle l'a forgée de ses propre mains.

— Et voilà bien ce qui l'a rendue si cruelle ! Tenez, le jour où vous vous êtes rencontrés sur la terrasse des Communes, elle m'a naturellement demandé où je vous avais connu. Je le lui ai appris. Le lendemain, après m'avoir fait sa confidence, — je venais de recevoir la vôtre, — elle m'a dit : « Quand vous m'avez raconté la mort de lady Rose, j'ai su que j'avais bien agi, j'en avais douté quelquefois. J'ai eu ma récompense. »

Philippe Beaumont tourna vers moi un visage ému.

— Elle a dit cela ?

— Textuellement. Dès les premiers temps de notre connaissance, malgré sa belle humeur, j'ai deviné qu'il y avait eu un désastre dans sa vie.

— Vous avez passé tout un mois à Wimbledon ?

— Oui, un mois vraiment délicieux, pendant le quel j'ai été gâtée d'une manière ridicule, mais très agréable.

Je fis alors, naturellement, la description de Saint-Olaf, je parlai de madame Baring, de Rodney.

— Et le croiriez-vous, ajoutai-je, la nouvelle de la mort de monsieur Wilkes est arrivée l'avant-veille de mon départ.

— Pas possible !

— Et j'ai été frappée de la dignité avec laquelle mes hôtes ont accueilli leur changement de fortune. J'étais beaucoup plus surexcitée qu'eux.

— J'ai appris, par hasard, chez ma sœur, que Loftshall avait changé de maîtres. Je m'en suis réjoui sincèrement pour miss Baring.

— La médiocrité, j'en suis sûre, lui a toujours été douloureuse. On lutte contre la pauvreté, on ne lutte pas contre la médiocrité. C'est une femme à qui il faut beaucoup d'espace, et rien n'est plus cher.

— Elle doit être heureuse, maintenant ? fit mon compagnon en tournant vers moi un visage d'interrogation.

Il espérait, je gage, entendre le contraire. Je ne lui donnai pas ce plaisir.

— Heureuse !... oh ! assurément... pour elle-même, pour les siens et pour Dick !

— Pour Dick ?

— Oui, pour ce vieux pur sang qu'elle montait

deux fois par semaine à Wimbledon. Elle l'a racheté tout de suite. C'était son rêve.

Je vis passer une onde d'émotion sur le profil de mon compagnon.

— Ah ! fit-il simplement.

Mes paroles avaient porté. Je le sentis. Et, par respect pour le trouble qu'elles avaient fait naître, je me tus.

Au bout d'un moment, Philippe Beaumont se tourna vers moi avec une physionomie redevenue impassible.

— Partez-vous vraiment samedi pour le Somersetshire ? me demanda-t-il.

— Oui, j'aurai mon « week end » à Loftshall ! Pensez, quelle joie !

— Je pense plutôt que je vais vous perdre et je vous ai si peu vue !

— Il ne tient qu'à vous, mon cher ami, de me voir un peu plus longtemps. Je suis encore pour une dizaine de jours en Angleterre, venez à Bath. il n'est pas loin de Loftshall, vous m'en ferez les honneurs. Vous devez bien avoir quelques rhumatismes.

— Non, mais j'ai un oncle qui en est perclus et qui passe là trois mois de la saison. Il a un appartement Royal Crescent, je suis toujours invité chez lui.

Je m'arrêtai et, mettant ma main sur son bras :

— Eh bien, venez à Bath... non pas pour moi. mais pour faire votre paix avec Édith. Vous en mourez d'envie.

Les yeux clairs de mon compagnon vacillèrent sous mon regard, une jolie confusion se peignit sur son

visage, un sourire nerveux frissonna sous sa moustache.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre. Vous me faites l'effet d'un enfant qui ne veut pas redemander du gâteau parce qu'on lui en a refusé une première fois. Vous avez, du reste, tous deux quelque chose à vous pardonner. Vous, ce « non » qui vous a blessé, elle, madame Oswald. Édith est, entre mille, la femme qui peut vous dédommager du passé. Elle sera une mère pour vos fils. Elle fera honneur à votre maison. Tenez, fis-je, prise d'une belle colère, quand on a comme moi toute la vie derrière soi, en face toutes les impossibilités et que l'on voit des êtres jeunes gâcher les heures précieuses, bouder contre le bonheur, on se dit qu'ils sont fous ou aveuglés par la volonté du destin... vous entendez... fous ou aveugles...

— J'entends, répondit M. Beaumont d'une voix assourdie.

Nous retournâmes sur nos pas.

J'oubliai mon compagnon pour saluer des yeux la beauté qui se dégageait de ce coin de parc anglais. Je dis adieu aux biches, aux daims, aux lapins, à tous ces chers animaux qui le peuplent et l'animent.

Jusqu'à l'hôtel, M. Beaumont et moi n'échangeâmes plus que des paroles banales. Là, nous nous séparâmes avec une forte poignée de main.

D'où m'est venue l'inspiration de parler de l'achat de Dick ? Je l'ignore. Et si je ne me trompe, c'est au moyen de cela... que ce matin, j'ai *servi*.

Cet après-midi, nous sommes tous allés à la gare

d'Euston recevoir Jack Baring. Édith a insisté pour que je fusse de la partie.

— Venez, venez, me dit-elle d'un air moqueur, vous verrez comment d'honnêtes « Britons », — elle a horreur du nom de « Britishers », — donnent la bienvenue aux leurs ; puis, je suis sûre qu'entre vous et Jack, ce sera une affaire d'amitié à première vue.

— Et moi, je passerai au second plan, sans doute, ajouta Rodney avec son sourire du coin de l'œil.

— Jamais, *my dear boy*, votre conquête m'a coûté trop de peine.

— C'est bien, alors.

Et j'ai vu... La petite scène a été très simple et très forte.

Dans le groupe que nous formions sur le quai d'arrivée, il y avait une grosse émotion assez mal contenue. Rodney était visiblement nerveux, Édith silencieuse, miss Talbot ne tenait pas en place, le nez de madame Nerwind donnait des signes de sensibilité ; quant à moi, j'étais délicieusement affectée par cette attente. Tous mes « revoirs » ici-bas ont été vécus, mais je puis, Dieu merci, jouir de ceux des autres.

Notre train émergea d'une voûte sombre, une tête et un buste parurent à l'une des portières ; une seconde plus tard, un grand et beau garçon sautait à terre. J'entendis la voix mâle de Rodney crier : « Bienvenu, cher vieux camarade ! » Je vis deux mains d'homme s'étreindre fortement. Le voyageur mit un de ses bras autour de l'épaule de mon amie, l'embrassa et lui dit à plusieurs reprises : « C'est

bon de vous revoir ! » Puis il salua joyeusement madame Nerwind et Ruby, qu'il appela « petite sœur ».

Je m'étais tenue un peu à l'écart. Édith m'amena son frère.

— Jack Baring...

Et à celui-ci :

— Pierre de Coulevain, une addition à la famille, que vous trouverez plutôt agréable, ajouta-t-elle plaisamment.

Les yeux du jeune homme s'écarquillèrent démesurément.

— Pierre de Coulevain ! fit-il lentement. Mais, madame, vous avez des amis à Montréal !

— Je le sais, les T...

— Ils m'ont parlé de vous. Je les ai questionnés souvent sur votre compte... et vous deviez venir à ma rencontre... eh bien, c'est plus fort que tout ce que j'ai entendu !

— Et vous savez, Jack, nous avons encore une surprise pour vous, fit Ruby le visage brillant de gaieté.

— Vraiment !... Elle ne vaudra jamais celle-là... répondit le jeune homme en me regardant avec une jolie timidité. Du reste, je tiens une série de surprises ! Vos fiançailles, Loftshall... Pierre de Coulevain... et l'autre... Puis-je savoir ?

— Non, vous l'aurez tout à l'heure. Préparez-vous à un choc. Elle bat le record.

Jack Baring est un colonial, — ne pas confondre avec le *colonial français*. — Rodney est un insulaire. La force du premier est le rayonnement, la force du

second la concentration. J'ai senti cela au cours de la soirée. Légèrement plus grand que son frère, Jack a la figure moins fine. Son visage de blond, son nez droit, est éclairé par des yeux bruns très vifs et très bons, — les yeux de madame Baring. Ses cheveux, sa moustache, ont un ton prononcé de rousseur qui se nuance bien avec le rose bronzé de sa peau. Sa bouche, aux lèvres pleines et joyeuses, n'a pas la belle fermeté de celle du frère aîné, mais son menton est un menton de force. On devine qu'il ne regimbera pas contre la tâche, quelle qu'elle soit, et qu'il l'accomplira largement. Depuis trois ans qu'il est secrétaire dans une compagnie minière de Montréal, il a employé ses vacances à prospecter, à explorer, à chasser, à braver toutes sortes de dangers. C'est à cette communion avec le grand nord qu'il doit, j'en suis sûre, la netteté, la fraîcheur physique et morale dont il donne l'impression. Quand je le vis paraître en tenue de soirée, je me dis qu'il pouvait bien avoir fait la conquête de ma petite amie Gladys.

Le dîner eut un vif intérêt. C'était curieux de voir ce jeune « Briton » reprendre contact avec les gens et les choses de son pays, après trois ans de séjour au Canada et un voyage à travers l'Amérique.

Madame et mademoiselle Reynold arrivèrent tard, selon leur coutume. Jack tournait le dos à la table qu'elles occupaient à l'une des extrémités de l'immense salle. Ainsi l'avait voulu miss Talbot. Tout d'abord, le jeune homme promena les yeux autour de lui.

— Voilà un contraste avec le Waldorf-Astoria... fit-il lentement. Vous ne sauriez imaginer ce que sont

les grand hôtels américains. Leurs quinze, seize étages regorgent toujours de monde, les ascenseurs ne s'arrêtent pas, les téléphones marchent incessamment, les communications s'obtiennent avec une rapidité qui tient du miracle. Les salles, d'un luxe inouï, sont pleines à toute heure. On y déjeune, on y dîne, on y soupe. Les menus ont un mètre de long et vous offrent tout ce que la planète produit en fait d'aliments. Le champagne, les vins de tous les crus s'y boivent comme de l'eau. Il se fait là une dépense fabuleuse de vie et d'argent. Ces caravansérails donnent une fière idée de la puissance d'organisation de nos cousins. C'est là ce qu'il faut admirer.

— En somme, quelle impression l'Amérique vous a-t-elle faite ? demandai-je. Vous l'avez traversée de l'Ouest à l'Est, n'est-ce pas ?

— Oui, je suis parti de Seattle, l'extrême frontière américaine, où j'ai laissé vos amis les T... J'ai visité toutes les grandes villes et j'ai fini par New-York. Mon impression est celle d'une formidable mêlée, d'une poussée continue... Les Américains ont un mot d'argot bien expressif pour désigner le peuple, ils l'appellent le « *push* », *celui qui pousse*, — et ils sont poussés ! je vous l'affirme. Partout, on sent un effort surhumain. New-York a des œuvres gigantesques, son Métropolitain entre autres. La rapidité avec laquelle on bâtit est peut-être la chose qui m'a le plus étonné. De ma fenêtre au Waldorf-Astoria, j'ai vu construire une énorme maison. Les poutres de fer montaient toutes prêtes à être ajustées. Ping ! un boulon ! pang ! un autre ! et les voilà rivées et les étages s'élevaient

— Cela dure, ces maisons bâties en deux temps, avec un ping ! et un pang ! demanda madame Nerwind sérieusement.

— Ah ! là-bas, il s'agit de loger le présent, l'avenir prendra soin de lui-même. Le peuple américain donne le spectacle d'un peuple lancé à toute vitesse... Cette vitesse augmentera-t-elle ? ou sera-t-elle enrayée par un choc ? *Chi lo sa ?* Pourvu qu'il ne nous écrase pas !

— Non, répondit Rodney, il nous sert d'entraîneur. Le Vieux Monde a avec lui la force du passé, c'est quelque chose, « old boy ».

— Jack, vous aimez les Américaines, n'est-ce pas ? demanda perfidement miss Talbot.

— Celles que j'ai vues à Montréal, il en vient un assez grand nombre maintenant, m'ont beaucoup plu. Elles sont jolies, élégantes, elles ont de l'entrain et des idées.

— Édith, vous pouvez vous attendre à avoir une belle-sœur américaine !...

Le jeune homme rougit et ne protesta pas.

Afin de l'arracher aux taquineries de miss Talbot, je le questionnai sur le Canada. Il nous parla du Klondike, de Dawson City, du mouvement de l'immigration vers les plaines de l'Alaska. Tout cela en très bon français, miss Baring l'écoutait avec une stupéfaction croissante.

— Comme vous parlez bien le français ! dit-elle enfin. Vous m'éclipsez complètement.

— J'ai beaucoup fréquenté la société canadienne française.

— Eh bien, vous n'avez pas perdu votre temps !

— Non, je ne crois pas, répondit le frère avec un sourire qui n'était pas exempt d'orgueil.

Est-ce un effet de mon imagination ? Il m'a semblé que tout le temps du dîner Jack était affecté par la présence invisible de miss Reynold. Il s'arrêtait de manger, regardait à droite, à gauche comme un être inquiet. Au moment où nous allions quitter la table, il promena longuement les yeux autour de lui.

— Quel beau calme ! fit-il. Le contraste avec la mêlée que je viens de traverser me fait sentir le repos de la vieille Angleterre.

En sortant, par une manœuvre habile, miss Talbot réussit à attirer l'attention du jeune homme du côté opposé à celui où se trouvait « la surprise ». Pendant que nous prenions le café, elle surveilla la porte du restaurant. Aussitôt qu'elle vit paraître les Américaines, elle alla à leur rencontre, prit le bras de Gladys, l'amena vers notre groupe.

— Jack !... Miss Reynold...

Le brave garçon qui tournait le dos sursauta et se leva.

Oh ! la belle rougeur jeune, le bel épanouissement sur ces deux visages humains, l'élan de leurs mains l'une vers l'autre ! C'était bien joli à voir !

— Ma parole !... pour une surprise, c'est une surprise, dit le frère d'Édith en français. Et j'ai été vous chercher à Newport !

— Vraiment ! s'écria madame Reynold.

— Oui, et là j'ai appris que vous étiez parties pour l'Europe. Si je m'attendais jamais à vous rencontrer au débarqué !

Les deux Américaines prirent place dans notre cer-

cle. La conversation demeura générale pendant quelque temps. Peu à peu, Jack et Gladys se mirent à parler de Montréal, Ruby et Rodney d'une maison qu'ils avaient visitée à South Kensington... et madame Nerwind, et madame Reynold, et miss Baring, et Pierre de Coulevain n'existèrent plus pour eux.

Au moment de partir, miss Talbot me dit à l'oreille : « Édith l'aura, la belle-sœur américaine » ; puis gravement, elle ajouta : « Vous avez raison, c'est Dieu qui fait nos romans... lui seul ! »

Londres.

Ma dernière journée à Londres. Je n'écris pas cela sans regret. La métropole anglaise m'est entrée dans l'âme. Je l'ai tant regardée !

J'ai fait mes adieux aux choses qui m'ont le plus intéressée. Parmi ces choses, sont les Parks *mal fréquentés*, qui ont été plus d'une fois le but de mes promenades matinales : Regent's Park, que les mondains ont abandonné, mais auquel les oiseaux sont restés fidèles ; Saint-James's, Green Park, avec ses moutons aux toisons noircies par la fumée. Dans ces Parks, en plein quartier élégant, le miséreux vient chercher sa part d'air, de soleil et de verdure ; le vagabond, couché sur le dos, fume sa pipe ; les amoureux s'embrassent énergiquement, on fait tout énergiquement dans ce pays. Les femmes qui n'ont pas de linge sont coiffées de chapeaux empanachés et, au mois de juillet, portent des boléros de velours et des jaquettes de fourrure. Et là, dans ces Parks, on voit un peuple libre et, au plus bas échelon, digne de

la liberté. C'est ce spectacle qui m'y a ramenée si souvent.

Il y a encore Kensington Gardens. Les enfants de toutes les conditions y fourmillent. Ils couvrent littéralement le sol. Au milieu des fleurs, ils font l'effet de plantes vivantes. Les enfants des bourgeois sont habillés sans luxe, avec un goût bizarre, mais leurs vêtements très hygiéniques laissent libre jeu à leurs mouvements et c'est joli de voir l'agilité des jambes fines et des corps musclés. Ils n'ont pas la grâce des petits Parisiens, mais ils semblent plus résistants.

Les enfants du peuple, ces mioches qui viennent on ne sait d'où, que personne ne surveille, que personne ne ramène à la maison, ont les visages les plus sales que j'aie jamais vus, d'une saleté comique qui leur fait des figures de clowns. Ils ne pleurent pas, ils ne se querellent pas, ils jouent gravement. Parmi eux, j'ai toujours vu le plus fort protéger le plus faible. On ne le leur a pas enseigné, c'est l'instinct d'une race mâle.

Dans ma dernière visite à cette belle nursery que Londres a pour ses petits, j'ai emporté une impression de *nombre*, de simplicité rude et de bonté.

Hyde Park est presque vide. Une partie des chaises est empilée. La plupart des maisons de Belgravia et de Mayfair sont fermées, les fleurs des balcons et des fenêtres ont l'air abandonné. les rues sont presque désertes, les équipages se font plus rares, les gens qu'on rencontre ont des figures fatiguées, des mines dolentes, à croire qu'ils ont été saignés à blanc. Londres même paraît épuisé. Il y a quelque chose

qui finit, quelque chose qui se meurt... c'est la « saison ».

La saison ! Quel phénomène curieux ! Dans toutes les grandes capitales, à époques fixes, il se produit un bouillonnement de vie mondaine. Des milliers et des milliers de créatures sont employées à le préparer. La vanité, le besoin de jouissances et de plaisirs sont portés à leur maximum d'intensité. Ce bouillonnement de vie est destiné, sans doute, à faire tourner plus vite la « Roue des Choses ». Les puissances auxquelles nous obéissons le dirigent, l'augmentent, l'apaisent et il décrit la parabole, il monte et il descend. Londres et Paris vivent ce phénomène avec leurs caractères respectifs. A Londres, le mouvement est plus large, plus fort, mieux rythmé ; à Paris, il est plus vif, plus brillant, plus inégal. L'œil et la pensée de l'homme ne pourront jamais apercevoir ou suivre la millionième partie des effets et des conséquences d'une *saison*.

Ma « saison », à moi, s'est terminée par un five o'clock au Wellington, un des grands clubs de Londres, où les membres peuvent inviter leurs amies. Vers deux heures, miss Baring, Ruby et moi étions au salon de lecture, occupées à lire les journaux, lorsque je vis l'agréable figure de Philippe Beaumont se dessiner dans l'encadrement de la porte. La veille, il n'avait pas paru à l'hôtel Claridge et je craignais presque de l'avoir effarouché.

— Bien que vous ne m'ayez pas invité au Lyceum, me dit-il, après l'échange des poignées de main, je viens vous inviter à mon club le Wellington. J'espère que vous n'avez pas d'engagement et que vous voudrez

bien, toutes trois, me faire le plaisir d'y venir prendre le thé vers cinq heures..

— Nous acceptons, fis-je promptement. Le thé dans un club masculin manquait à ma collection. Merci.

— Croyez-vous que madame Nerwind voudrait être des nôtres ?

— Elle ne le pourrait pas, j'en suis certaine, répondit miss Talbot ; elle s'est déjà débarrassée de moi pour l'après-midi.

Le ton joyeux, délibéré, avec lequel M. Beaumont avait fait son invitation, me causa un secret plaisir. Il me sembla que c'était celui d'un homme qui a pris une décision, qui s'est *trouvé*, comme disent les Américaines, qui a vu clair en lui.

Nous nous préparâmes pour quatre heures quarante-cinq. Édith mit sa toilette la plus seyante, s'accommoda avec un soin particulier. Elle surprit dans la glace le sourire qui me vint aux lèvres et, rougissant un peu, elle se retourna vers moi :

— Les Anglais sont des créatures vaines, comme vous le dites, ils aiment qu'on leur fasse honneur.

— Parfaitement vrai, confirma Ruby. Tâchons d'être aussi bien que possible pour ce charmant Philippe Beaumont, ajouta-t-elle en donnant un nouveau coup de doigt à ses cheveux et à son chapeau.

Nous arrivâmes à l'heure dite au Wellington. Notre hôte nous conduisit dans une salle boisée à mi-hauteur, peinte en blanc, avec des rideaux rouges, un tapis de même couleur, et ornée de grandes verdures. Pas de tableaux, pas de bibelots, des meubles

sérieux, un cadre sévère. Trois touffes de belles roses marquaient notre table. On apporta le thé avec son accompagnement habituel de gâteaux, de fraises, de crème, de tartines beurrées.

Après une seconde d'hésitation, Philippe Beaumont demanda à Édith de vouloir bien le servir. Il y avait dans sa voix une émotion qui ne m'échappa pas.

— Certainement, répondit-elle, avec un petit rire nerveux. Servir le thé fait partie de ma mission ici-bas.

Miss Baring se mit en devoir de remplir ladite mission. Je remarquai le tremblement de ses doigts. Quand elle tendit à Philippe Beaumont la tasse qu'elle lui avait préparée, elle dut forcément le regarder. Il la prit très lentement. Si je ne me trompe pas, à ce moment même la paix se fit entre eux.

Il y avait peu de monde dans la jolie salle du Wellington, mais les hôtes et leurs invitées appartenaient à la meilleure classe et l'ensemble était très élégant.

— Comme c'est solennel chez vous, monsieur Beaumont, dit miss Talbot.

— C'est un club d'hommes qui reçoit des femmes.

— Et qui a même une entrée séparée pour elles, fis-je en souriant. La gracieuseté a l'air d'être faite avec réserve plutôt.

— La réserve n'a rien de désobligeant, croyez-le.

— J'en suis persuadée.

— N'avez-vous pas trouvé nos usages mondains bien différents des vôtres ?

— Oui. Tenez, je m'étonne toujours de voir les

hommes entrer dans un salon sans leur chapeau. Pour nous, le maître de la maison a seul ce droit.

— Qu'est-ce qui vous paraît plus convenable ? me demanda miss Talbot.

— Eh bien, les hommes du monde savent se faire une contenance de leur chapeau, ils tiennent même gracieusement ce disgracieux objet ; quant aux autres, ils en sont toujours embarrassés et le posent sur les meubles ou par terre. A dire vrai, j'aimerais mieux qu'ils le laissassent dans l'antichambre. Une autre chose m'a beaucoup frappée. Chez vous, la conversation devient rarement générale. Et, dans toutes les réunions, les gens se groupent sans façon, selon leurs affinités ou leur intimité. On cause par *petites tables*, pour ainsi dire. Le fleuretage doit y trouver son compte.

— N'en doutez pas, répondit M. Beaumont, notre timidité est un peu la cause de cela. Un Anglais exposera ses idées devant deux ou trois personnes, et devant une dizaine il restera muet comme une carpe.

— Ce « comment vous portez-vous ? » par lequel vous vous abordez et auquel vous répondez par un autre « comment vous portez-vous ? », me semble comique et me déconcerte toujours. Figurez-vous un malheureux étranger qui croirait que vous lui demandez des nouvelles de sa santé et qui prendrait la peine de vous en donner ?

— Cela m'est arrivé en province, en Angleterre même, dit Ruby. Nous disons « bonjour » à nos inférieurs, il a fallu trouver autre chose pour nos égaux, mais je conviens que cette salutation est stupide.

Je me mis à parler de notre départ, de la joie que nous attendions tous de ce « week end » à Loftshall.

— Et je suis de la partie, dit joyeusement miss Talbot. Madame Nerwind, elle, est retenue à Londres. Elle a un neveu et une nièce qui lui arrivent de Ceylan. Nous autres Anglais, nous avons toujours quelque membre de la famille en route.

Sur ce, je racontai l'arrivée de Jack Baring et sa rencontre avec Gladys Reynold.

— Édith est sérieusement menacée d'une belle-sœur américaine, ajouta Ruby, elle qui les déteste !

Cette dernière phrase amena une vive rougeur sur le visage de mon amie et une soudaine irradiation sur celui de mon voisin.

Notre thé, dans l'atmosphère du Wellington, fut intime et charmant. Tout le temps, j'ai senti le grand invisible à l'œuvre entre les amoureux. Il me semblait que j'avais près de moi deux appareils de télégraphie sans fil. Et n'était-ce point cela ?... lui, le générateur... elle, le récepteur ! Je regrettais de troubler, par des paroles oiseuses, le travail sacré. Comme si miss Talbot en eût été affectée, je la vis à plusieurs reprises arrêter ses yeux sur Édith et sur Philippe Beaumont et je dus détourner son attention.

— Je ne vous verrai pas ce soir à l'hôtel Claridge, me dit notre hôte lorsque nous prîmes congé de lui, ma sœur et moi nous dînons en ville ; mais si vous le permettez, j'irai vous saluer demain à Paddington.

— Vous nous ferez plaisir, répondis-je en lui serrant la main.

Nous reconduisîmes miss Talbot Portman Square. Nous fîmes nos adieux à son amie et nous lui expri-

mâmes nos regrets de ce qu'elle ne pouvait être des nôtres. Édith l'invita à Loftshall pour le mois d'octobre.

Comme la voiture se mettait à rouler vers l'hôtel Claridge, je me retournai. La large rue était blanche de chaleur et de poussière, toute dorée par les rayons du soleil couchant. Sur le seuil de sa porte, entre deux fenêtre fleuries, je vis la figure bien anglaise de madame Nerwind, de la femme qui m'a aidée avec tant de bonne grâce. Je lui envoyai un dernier salut d'amitié. C'est ainsi, j'en suis sûre, qu'elle restera dans mon souvenir.

LOFTSHALL

Loftshall.

Saint-Olaf ! Loftshall ! quelle distance entre ces deux demeures ! Saint-Olaf, le cottage de banlieue, l'horizon borné, la médiocrité. Loftshall, la maison de famille spacieuse et noble, la fortune. Mes amis ont passé de l'une à l'autre sans émoi et ils sont chez eux, ici, mieux que là-bas. Aujourd'hui seulement, je peux apprécier le courage de madame Baring.

Notre départ, notre voyage, notre arrivée ont été parfaits de tous points. Malgré moi, maintenant, je me prends à considérer les scènes de la vie humaine comme autant de tableaux plus ou moins bien réussis. Dans ceux qui sont douloureux, je découvre souvent le même soin, la même recherche, et ce qui reste en moi de la vieille Ève se révolte et s'indigne.

A la gare de Paddington, nous avons eu madame et mademoiselle Reynold, puis Philippe Beaumont, ces deux derniers venus ostensiblement pour dire

adieu à Pierre de Coulevain. Pauvre Pierre de Coulevain ! Elle entrait cependant pour bien peu de chose dans ce mouvement !

Gladys et Jack échangèrent jusqu'à la dernière minute de joyeuses taquineries. Ils doivent se retrouver en Écosse dans une quinzaine de jours et là, j'en suis sûre, s'achèvera le roman commencé cet hiver à Montréal. Que Dieu les bénisse !

J'ai ouvertement engagé M. Beaumont à venir voir son oncle à Loftshall. Ce brave Rodney a cordialement appuyé la suggestion. Édith, saisie et troublée, s'est mise à ranger énergiquement les petits bagages. Elle m'aurait volontiers battue, je le devinais, mais je n'en avais cure. Au moment où le train s'ébranlait, je vis les yeux clairs et graves de Philippe Beaumont se fixer sur mon amie, et il me sembla qu'ils lui disaient : au revoir.

Nous fûmes seuls pendant tout le trajet. Miss Baring parut s'absorber dans la lecture d'un magazine. Elle s'abandonnait plutôt, j'en suis sûre, à la douceur du sentiment si longtemps refoulé, victorieux enfin. Je fis de mon mieux pour protéger sa méditation.

Les fiancés ne tardèrent pas à parler canotage. La *flottille* de Rodney a déjà été transportée, cela va sans dire, de la Tamise sur l'Avon.

Jack et moi nous fûmes laissés l'un à l'autre. Je mis la conversation sur le Canada, mais elle oscilla tout le temps et d'une manière amusante, des plaines de l'Alaska à miss Reynold, de miss Reynold aux plaines de l'Alaska. Pauvre garçon ! comme je l'ai tourmenté !

Nous prîmes le thé à Bath, puis nous montâmes

dans le petit omnibus qui était venu nous chercher, un omnibus attelé de deux forts postiers. Ce fut alors pendant une heure une succession de montées, de descentes. A mesure que nous approchions de Loftshall, le silence se faisait entre nous. Je voyais les signes d'émotion s'accentuer sur les visages de Ruby et de Jack.

Nous arrivâmes enfin devant une avenue de sapins d'Écosse flanquée de deux loges. Nous la montâmes lentement aux aboiements joyeux des chiens, et nous nous trouvâmes bientôt devant un parterre de fleurs éclatantes, sur lequel semblait se détacher la vieille maison Élisabeth. Sous son porche, la châtelaine, vêtue d'un riche demi-deuil, nous attendait.

Jack sauta à terre le premier.

— Soyez le bienvenu, mon fils, dit-elle, les yeux brillants de larmes.

Le jeune homme mit son bras autour de son épaule, l'embrassa et, avec un instinct d'enfant, se pressa contre elle. Puis, se reculant un peu :

— Mère ! comme vous êtes belle ! fit-il avec un accent que la tendresse, la révérence, l'émotion, rendaient délicieux à mon oreille.

Madame Baring rougit, sourit et, me tendant la main :

— Pierre de Coulevain, soyez la bienvenue à Loftshall comme vous l'avez été à Saint-Olaf ! et vous aussi, Ruby, chère petite fille... soyez les bienvenus tous.

Il y avait trois ans que les chiens n'avaient pas vu le jeune homme. Le reconnurent-ils à sa voix ou à sa race, je l'ignore, mais ils l'accablèrent de caresses.

Je fus fêtée à mon tour. Ah! les bonnes bêtes!

Sur les pas de la châtelaine, nous pénétrâmes dans ce qui avait été « the banqueting hall », la salle des festins, aujourd'hui le hall où on se tient volontiers, où on lit les journaux, où on prend le thé. La pièce, de belles dimensions, éclairée par des baies cintrées, avait un plafond à solives, une galerie à l'une des extrémités, une haute cheminée, des panneaux de tapisserie, de nombreux trophées de chasse, des bancs à hauts dossiers, un écran merveilleusement sculpté. Des sièges et des tables, suffisamment modernes pour le confort, s'harmonisaient par leur bois et leur dessin avec l'ensemble de ces choses d'une autre époque. Une porte ouverte sous la galerie laissait voir un second hall et l'escalier de chêne qui conduisait aux appartements.

Jack promena les yeux autour de lui et, avec un peu d'émotion :

— C'est très beau... très beau, fit-il lentement. Je me sens plutôt fier des Wilkes.

Puis, passant son bras sous celui de madame Baring :

— Allons, « mater », faites-moi les honneurs de chez vous.

— Et nous, nous irons voir Dick, annonça Édith. Pierre de Coulevain et Ruby visiteront Loftshall à leur aise et à leur manière.

En conséquence, mon amie nous conduisit tout droit auprès de son favori. Elle s'arrêta sur le seuil de l'écurie, sans prononcer une parole. Aussitôt le cheval tourna la tête, se mit à hennir joyeusement, battit la terre du pied.

— Vous voyez, fit la maîtresse avec un accent de plaisir et de triomphe.

Elle alla à Dick, le caressa, l'examina de près, passa sa main le long de ses jambes.

— Il est en parfaite condition, dit-elle au chef d'écurie qui venait d'entrer. Je suis très contente.

— Je ne l'aurais pas reconnu, ajoutai-je. Quelle différence les soins peuvent faire chez un animal !

— Ah ! madame, cela coûte cher pour être beau ! répondit le brave homme.

— Vous avez raison, Parker, dit miss Baring en souriant.

Nous installâmes d'abord Ruby chez elle ; puis mon amie, par un long corridor, me conduisit à la chambre qu'elle m'avait destinée et j'en reçus une très agréable impression. Elle donne sur la vallée, sur un horizon de collines aux ondulations douces et sur un parterre de fleurs. Le meuble florentin, rapporté d'Italie par quelque Wilkes, a les armes des Médicis. Les rideaux, les tentures sont de brocard rouge ancien. La table, massive et élégante, finement incrustée, sur laquelle je vais me permettre d'écrire, je n'en ai jamais eu d'aussi belle, est placée devant une fenêtre, la chaise de repos devant l'autre. Il y a trois tableaux italiens, des madones, cela va sans dire, quelques livres, des flambeaux de l'époque. La large cheminée est pleine de sapin odorant, des roses magnifiques ont été distribuées ici et là. Pour atténuer la modernité du cabinet de toilette, Édith l'a orné de récipients en vieux cuivre qu'elle a dénichés dans les greniers.

— Je vous ai réservé la chambre italienne, me dit-

elle, dans la crainte que l'ancien lit anglais avec ses quatre colonnes et son aspect de catafalque ne vous donnât des cauchemars.

— Eh bien, vous pouvez être tranquille, ici, je n'aurai que de bons rêves.

— C'est ce que je désire, répondit miss Baring. Et, mettant son bras autour de mon cou, elle me donna un baiser de bienvenue, de reconnaissance peut-être, car chez elle ce geste est rare.

Le dîner fut un délicieux tableau de cette vie anglaise, simple et riche, qui est en train de disparaître ou plutôt de se modifier. Et ce tableau, le voici : un plafond à poutrelles, des murs revêtus de vieux chêne, éclairé par les bougies de plusieurs appliques, une haute cheminée, un large buffet sculpté. Dans ce cadre, une table longue avec du nappage de Flandre, une argenterie et une porcelaine massives, des cristaux taillés, de lourds candélabres, une jonchée de fleurs éclatantes, des rouges et des jaunes. A la tête de cette table, comme perdue dans un imposant fauteuil, la figure fine et un peu rigide de la mère, à l'autre bout le fils aîné... le futur squire. Madame Baring, avec sa robe de soie noire mate garnie de vieux point, la « cap » de même dentelle posée sur ses jolis cheveux blancs, me parut exquise. Avant de prononcer l'action de grâces habituelle, elle regarda ses enfants l'un après l'autre, puis elle inclina sa tête très bas et, j'en suis sûre, remercia Dieu de toute son âme.

Nous lui racontâmes notre séjour à Londres, nous la taquinâmes doucement sur son air de « squiress », en français, pour ne pas choquer le maître d'hôtel

et le valet de pied. Elle ne nous écouta qu'à demi, mangea peu et vingt fois je surpris ses yeux fixés sur le fils qu'elle n'avait pas vu pendant trois ans.

Malgré moi, la pensée me vint qu'un jour Ruby présiderait à cette table. Il y aura là plus de gaieté, le courant des idées sera plus actif, l'atmosphère morale sera plus légère, mais il y aura aussi moins de douceur et de raffinement. En ce monde, l'homme n'acquiert rien sans perdre quelque chose et il regrette toujours ce qu'il a perdu.

Les fiancés ont employé le dimanche à visiter Loftshall. Ils ont passé la journée du lendemain sur l'Avon. Mardi, miss Talbot est rentrée à Londres. Nous l'avons accompagnée au chemin de fer. Debout à la portière, le visage ému et attristé, elle nous a dit drôlement :

— Ne soyez pas trop heureux sans moi, je vous en prie.

— Je ne le serai pas, vous pouvez en être sûre, lui a répondu M. Baring.

— A la bonne heure !

Le fiancé a suivi le train d'un regard où il y avait de bien belles choses.

— Vous n'aurez plus beaucoup de ces vilaines séparations, lui ai-je dit.

— Non, Dieu merci ! Quand nous serons en Écosse, je tâcherai d'obtenir de Sir Charles que notre mariage ait lieu en octobre !

Madame Baring et Édith m'ont laissé le plaisir de découvrir Loftshall. Et c'est pour moi une fine jouissance, je la fais durer comme un fumeur gourmand ferait durer un bon cigare.

Les Wilkes existent dans le comté depuis plus de cinq cents ans, mais leur présente demeure ne date que de la fin du XVIIe siècle. Elle a été bâtie sur l'emplacement de la ferme forteresse qui a été leur nid primitif. Loftshall, comme toutes les maisons de ce style, a la forme de l'E posé à plat, de la première lettre du nom d'Élisabeth. En France, nous le décorerions du nom de château ; ici, c'est tout simplement une gentilhommière. Les cuisines, les offices, les celliers, sont vastes et admirablement tenus. Il y a, je crois, une vingtaine de chambres à coucher, deux salons, une très agréable « morning room ». La salle à manger, la salle de billard, la salle des festins, la bibliothèque et « the gun room », la salle des fusils, comme disent nos voisins, ont de belles proportions.

J'ai remarqué une collection curieuse de vases à boire anglo-saxons. Il y a la corne simple, ou richement montée et travaillée qu'il fallait vider d'un trait, qui ne pouvait *se poser que vide* et servait aux toasts solennels, aux serments, aux marchés ; la petite coupe réservée aux femmes, que l'on tenait dans le creux de la main ; les premiers verres opaques et irisés, tous les vases enfin dans lesquels on a bu l'hydromel, l'ale, le vin, jusqu'au prosaïque grand verre anglais, « english tumbler », où l'on boit le whisky and soda. Cette collection, ces meubles en vieux chêne, en vieil acajou des fameux ébénistes anglais Chippendale, Adam, Sheraton, sont les choses les plus précieuses que renferme la maison, mais elles sont très précieuses. On a distribué dans toutes les pièces des portraits, des tableaux qui

auraient pu former une galerie et je le préfère ainsi.

L'âme de cette demeuré est essentiellement masculine. Les femmes ont dû y exercer peu d'influence. Évidemment, la plupart des Wilkes ont été des chasseurs et des sportsmen. Parmi eux cependant, il y a eu des lettrés, la bibliothèque en témoigne. L'esprit de ces lettrés est là encore ; c'est lui, je crois, qui adoucit et réchauffe l'atmosphère morale.

L'extérieur de Loftshall est une joie pour mes yeux. Les belles moulures de ses cheminées, son joli toit, ses fenêtres à meneaux, son revêtement de lierre, le parterre de fleurs qui l'entoure lui prètent un attrait particulier. On le regarde, puis on le regarde encore.

Deux terrasses conduisent à son parc qui n'est pas grand, mais d'un aspect très noble. Le jardin est considéré comme une curiosité. Les murs sont recouverts de verdure, il y a quelques beaux arbres, une fontaine au milieu. Il est fait sur le modèle des tout premiers jardins anglais, c'est-à-dire quatre carrés bordés d'arbustes, de groseillers. L'intérieur forme le dessin d'une arbalète, d'une fleur de lis, d'un trèfle, d'un losange. Ces figures sont plantées de fleurs simples, éclatantes de couleur et très parfumées. Les Tudors les aimaient ainsi. Il y a des œillets en quantité, des roses, de la lavande, du romarin, de la sauge, du thym, des touffes de camomille. C'est « un jardin de curé » et, tel que, il est délicieux. Ses senteurs *honnêtes* rafraîchissent et reposent. Il sera toujours mon coin favori.

Loftshall possède ce que nos voisins appellent « a

bowling green » et nous un boulingrin, j'imagine. C'est un espace de gazon bien entretenu, avec des bancs rustiques, enfermé entre des haies d'if taillé ; au XVIIe et au XVIIIe siècles, on y jouait aux boules, on s'y promenait en toilette, on y fleuretait, on y dansait même.

Je sens une harmonie entre les ifs, les buis, les lierres, les grands cèdres de Loftshall et le vieil acajou et le vieux chêne de ses meubles. Leurs tons sont comme une symphonie amenée à son point de perfection.

Miss Baring est ici une personne toute différente. Ses mouvements sont plus larges, plus vifs. A Saint-Olaf, elle avait toujours l'air comprimé. Elle vivait les coudes au corps, comme si elle eût craint d'être heurtée par quelqu'un ou par quelque chose. Je devine aussi que l'espérance du bonheur est entrée en elle. Pourvu qu'elle ne soit pas déçue ! J'ai tellement peur des « machine arrière » du Destin !

Elle a eu, hier soir, un mot très drôle, très caractéristique. Mon hôtesse possède des dominos marqués aux armes de la famille, qui font mon bonheur tant ils sont doux et jolis. Édith les appelle les « Wilkes », au secret mécontentement de sa mère, j'en suis sûre. Pendant que nous jouions au matador, l'un glissa à terre, je m'en aperçus.

— Tiens, dis-je en me baissant, un « Wilkes » sous la table.

— Ce ne sera pas le premier, j'imagine, riposta mon amie.

Madame Baring rougit légèrement, redressa son buste de toute sa hauteur.

— Voilà une parole qui n'est pas heureuse, fit-elle d'un ton impossible à rendre.

Il y a une visible différence dans l'attitude des deux frères vis-à-vis des choses de Loftshall. Bien que Rodney respecte absolument les droits et l'autorité de la châtelaine présente, on sent qu'il est le fils aîné, l'héritier présomptif et que Jack est un « outsider ». Ce sont deux branches du même arbre qui s'étendent dans des directions diverses et c'est bien ainsi

Jack est devenu un colonial. La lenteur du mouvement de la vie et des idées dans la vieille Angleterre le stupéfie. Il m'a avoué qu'il ne pourrait plus l'endurer. Évidemment, son champ d'activité sera au Canada et il y fera souche de Canadiens anglais.

Notre hôtesse me promène chaque jour en voiture. C'est elle qui me fait les honneurs des environs. Ils sont très pittoresques. C'est une succession de vallées riantes semées de jolis villages, puis de collines nues recouvertes d'une herbe courte que paissent les moutons. La vieille église et le presbytère se trouvent à un mille seulement de Loftshall. Parmi les fermes qui font partie du domaine, il y en a qui sont adorables, toutes revêtues de verdure et de fleurs jusqu'à leur toit de chaume. Au-dessus de la porte de l'une d'elles, j'ai vu un nid de fauvettes. Un nid de fauvettes aimé et respecté par nos paysans, je ne vois pas trop cela.

Aujourd'hui, comme nous étions emportés par deux chevaux admirablement appareillés, je me suis retournée vers madame Baring. Ses yeux caressaient les aspects familiers ; de temps à autre, elle respirait largement. Sa physionomie était si claire, si sereine

que, dans une irrésistible impulsion, j'ai mis ma main sur la sienne et je l'ai serrée en manière de félicitations.

— Vous avez l'air de quelqu'un qui, après un long voyage, aurait rejoint son port d'attache, lui ai-je dit.

— C'est cela même, m'a-t-elle répondu avec un petit sourire heureux.

Loftshall.

Depuis des années, je désirais voir Bath et il ne m'avait jamais été permis de diriger mes pas de ce côté. Avant-hier, mes amis et moi nous y avons passé toute la journée. Il a été pour mon esprit ce qu'un mets délicat serait au palais d'un gourmet.

On m'a conduite d'abord, par une très jolie route, au sommet de Beechen Cliff, un rocher assez escarpé, haut de quatre cents pieds. Avant de le tourner, on m'a ordonné de fermer les yeux, — il paraît qu'on en use ainsi avec tous les étrangers. — J'ai obéi et je ne les ai rouverts qu'au commandement de Rodney.

— Bath, annonça-t-il.

Le premier effet fut absolument confus. Il me sembla que j'avais devant moi un immense cratère dont l'intérieur et les flancs étaient couverts de cubes de pierre grise, percés de trous et pressés les uns contre les autres. Il fallut un effort pour me rendre compte que ces cubes de pierre étaient des habitations humaines et les trous des fenêtres. Je distinguai peu à peu une tour carrée, des flèches d'églises, des colomades, des espaces verts, le cours sinueux de l'Avon.

Rodney me désigna un clocher :

— Basse église, « low church », me dit-il, puis une autre, plus basse encore, « lower » et, étendant ses deux mains vers l'Abbaye, « horrible », ajouta-t-il.

Le geste et l'accent étaient des plus comiques. L'envie de rire et le mécontentement luttèrent un instant chez madame Baring. Le mécontentement l'emporta et son visage s'allongea.

Nous redescendîmes la colline en voiture et nous nous dirigeâmes vers la ville. Là, mes amis toujours discrets me rendirent ma liberté, à la seule condition que je les rejoindrais pour le déjeuner et le thé à « l'Empire Hôtel ». On ne saurait être plus hospitalier et meilleur.

Si, du sommet de Beechen Cliff, l'aspect de Bath m'a surprise, il me surprit bien davantage lorsque je vis son architecture gréco-romaine, ses colonnades, ses rues larges, son air solennel et classique. Je demeurai émerveillée et déroutée. Cela ne répondait à rien de ce que j'avais imaginé.

Telle quelle, cette ville est née du bouillonnement de ses eaux souterraines et de ce que j'appelle « un bouillonnement de vie », faute de connaître un terme scientifique. Ce « bouillonnement », qui a duré pendant tout le XVIIIe siècle, a été bien curieux, unique peut-être et ne se reproduira probablement pas. Il m'avait intéressée et amusée, alors même que j'étais incapable de comprendre sa portée. Aujourd'hui, il m'apparaît comme une de ces concentrations de forces humaines nécessaires au progrès, — l'œuvre de la Providence entièrement. — Sous cet angle de

vision, j'ai relu le livre de M. Marbeau : *Une ville d'Eaux Anglaise au* XVIIIe *siècle ;* sous cet angle de vision, j'ai parcouru Bath aujourd'hui et tout a pris pour moi une signification plus haute. Les phases du phénomène dont il a été le théâtre commencèrent vers la fin du XVIIe siècle. Les gens de la cour, la haute noblesse, y vinrent sous le prétexte d'y prendre les eaux, en réalité, j'imagine, pour varier leurs plaisirs ; la petite noblesse campagnarde les suivit, la bourgeoisie emboîta le pas. Ainsi furent mises en présence des classes qui ne se connaissaient pas et qui n'avaient rien en commun. Cet orchestre, dont les musiciens n'avaient jamais joué ensemble, ne marcha pas très bien d'abord, il n'aurait même pas marché du tout si la Providence, qui avait ses desseins, ne lui eût envoyé le maître qu'il fallait. Ce maître fut « Beau Nash », plus tard nommé le roi de Bath. C'était un homme sans naissance, sans fortune, d'une intelligence médiocre, mais qui possédait à un suprême degré le tact mondain, la science de l'élégance et qui dansait à ravir. Avec cela seulement, il prit le bâton de chef d'orchestre et, dans sa main, ce bâton obtint une harmonie inespérée.

Pour produire l'ensemble désirable, il songea tout d'abord à faire fusionner l'aristocratie, la petite noblesse et la bourgeoisie ; sans l'aide du snobisme, il n'y serait jamais parvenu et le « bouillonnement » serait demeuré sans force et sans effet. Il créa des salles d'assemblées, des jardins, des promenades. Il organisa non seulement des divertissements, mais il les régla. Il exigea de la tenue, du décorum, défendit aux hommes de paraître au bal « bottés et épe-

ronnés », aux femmes de venir en « petits tabliers blancs », ainsi qu'elles se le permettaient. Il prohiba les coteries, apaisa les querelles, défendit le port de l'épée. Il fut un admirable maître des cérémonies. Sous sa direction, tout prit une grande allure, d'élégants menuets furent dansés dans les salles. Il joua de toutes les vanités avec une maëstria qui lui valut une autorité incontestée et le titre de « Roi de Bath ». Il ne fut assurément pas un roi fainéant, car il réussit à faire de « sa bonne ville » une rivale de la cour et de Londres même. On y accourut de tous les coins de l'Angleterre. Il fallut loger les gens, l'architecte Wood s'en chargea et il le fit d'une manière grandiose. Il édifia de véritables palais, traça des rues larges, des places magnifiques, des parcs superbes et Bath exista. Il fut pour la nature comme un alambic nouveau. Elle y jeta des mondains, des écrivains, des poètes, des philosophes, des théologiens, des artistes, des joueurs de profession, des aventuriers, cent éléments divers et l'amalgame humain bouillonna... oh ! il bouillonna ferme ! Comme toutes choses en ce monde, quand il eut atteint son maximum, il commença à diminuer.

Un procès ayant appris au public que Beau Nash partageait les bénéfices des tables d' « eo » et de pharaon, sa popularité fut mortellement atteinte, il dut abdiquer. Les « Rois » qui lui succédèrent ne surent pas tenir le sceptre avec autorité. L'aristocratie se *reprit*, pour ainsi dire, les parvenus retombèrent dans leur vulgarité, la désagrégation s'accomplit assez rapidement et le phénomène prit fin. Il prit fin, mais non sans avoir produit les effets voulus. Il a

affiné les individus, adouci les mœurs, élargi l'horizon intellectuel, enrichi la littérature et l'art, aidé considérablement au progrès.

Ce *bouillonnement* fut bien anglais dans ses caractéristiques. La spiritualité s'y retrouve. Les mondains assistaient chaque jour, après le déjeuner, aux offices de l'Abbaye, et Wesley, le chef méthodiste, fit des conversions parmi eux.

Aucune petite ville ne possède un livre d'or semblable à celui de Bath, et Bath est en train d'écrire le nom de ses visiteurs célèbres sur les maisons qu'ils ont habitées. Ses tablettes murales raconteront toute l'histoire du XVIIIe siècle anglais.

Si Bath a survécu à l'abandon du flot qui l'avait élevé, il le doit non seulement à ses eaux salutaires, mais aux architectes qui lui ont imprimé un cachet de grandeur, de durée si je puis dire ainsi. Les deux Wood, père et fils, me font l'effet d'avoir été du nombre de ces Anglais qui ne savaient pas écrire leur langue et qui faisaient des vers latins. Ils ont exécuté en pierre leur rêve de beauté classique, demeuré inachevé malheureusement. Ces lignes gréco-romaines, ces demi-cercles de colonnades tels que le « Circus » et le « Royal Crescent », avec chapiteaux d'ordre dorique, ionique, corinthien, étonnent en Angleterre ; mais, quoi qu'on en ait, ils charment l'œil.

« La Cité des Palais », le souvenir de ses hôtes illustres ont attiré une foule de gens de fortune modeste, désireux de paraître et d'avoir un cadre pas cher aussi élégant que possible. On peut toujours avouer que l'on habite un endroit où la reine Charlotte, William Pitt, Thackeray et *tutti quanti* ont de-

meuré. Le snobisme a créé Bath, le snobisme l'a sauvé. Peut-on nier que ce ne soit une force ?

La ville m'a semblé saine et prospère. Elle a des parcs magnifiques, des jardins, des promenades, tous les champs de sport, la chasse à courre dans les environs, la pêche, le canotage. Puis des clubs masculins, féminins, des collèges, deux théâtres, de beaux hôtels, l'Abbaye et trente-sept églises, dont deux catholiques. Tout ce qui est nécessaire au corps, à l'esprit et à l'âme s'y trouve réuni. Nulle part, je n'ai vu un outillage aussi complet.

L'établissement thermal est très bien aménagé. Il possède tous les appareils modernes. On dirait vraiment que la « Corporation » à laquelle il appartient se préoccupe du confort et de l'agrément du baigneur. C'est assez rare pour être signalé. J'ai vu les deux piscines : le « Bain de la Croix », « Cross Bath », et le « Bain du roi », « King's Bath », où l'élite mondaine du « grand siècle » venait barboter pendant une heure chaque jour, « les hommes en vestes et pantalons, les femmes en robes de grosse toile brune qui ne collaient pas, en chapeaux de paille, toutes coiffées et peinturlurées, ayant à leur côté un petit plateau de bois flottant avec leur mouchoir, leur tabatière et leur boîte à mouches ». Les baigneuses d'aujourd'hui, en costumes de laine soutachés, en bonnets de toile cirée et nageant énergiquement, m'ont semblé plutôt laides.

Après avoir visité la belle salle de bal où l'on a encore dansé des menuets, j'ai été m'asseoir dans ce qu'on appelle la Grande Buvette. Là, j'ai fermé les yeux. Grâce à la fantasmagorie de l'évocation, j'ai

vu le XVIIIe siècle dans la buvette plus modeste d'autrefois ; mais, au même endroit, le XVIIIe siècle en bicornes, en perruques, en habits, en culottes courtes, en coiffes, en robes amples et informes, le XVIIIe siècle à l'allure lente et gracieuse, aux gestes compassés, échangeant de joyeux propos, nouant et dénouant ses intrigues, discutant les gains et les pertes du jeu. J'ai vu le roi de Bath circulant au milieu de ses sujets, provoquant la bonne humeur par quelque mot aimable. Un instant, j'ai cru entendre le carillon qui saluait l'arrivée de chaque voyageur et provoquait une si vive surexcitation de curiosité. Des cloches d'église employées à annoncer des baigneurs ! Oh ! Beau Nash, te sera-t-elle pardonnée, celle-là ? J'ai rouvert les yeux et j'ai vu Beau Nash dans une niche, une salle luxueusement et confortablement meublée, des tables couvertes de journaux et de magazines, de gentilles filles de bar à la buvette et le XXe siècle en vestons, en pantalons de flanelle, en souliers jaunes, en robes courtes, en blouses, en chapeaux ronds. Il m'est apparu prosaïque, actif et libre. Son allure n'est pas gracieuse, mais elle est large, faite pour couvrir beaucoup de terrain. Sa physionomie est tendue, mais elle a de la pensée et de l'individualité. Il m'a plu ainsi, le XXe siècle. Je suis fière de lui appartenir, je regrette même que ce soit pour si peu de temps encore.

Je me suis promenée en voiture, à pied, avec de nombreuses stations dans les parcs. Toute la journée, j'ai senti distinctement la présence de Beau Nash, des architectes Wood, de Ralph Allen, le grand bourgeois, le Mécène généreux, le maître de

Prior Park, où sont venues communier les plus belles intelligences du XVIII[e] siècle. Ces hommes, selon moi, ont été les vrais créateurs de Bath.

Bath ! J'ai écrit ma première lettre, à l'âge de six ans, sur du papier timbré de ce nom, — et je n'en voulais pas d'autre ! Il indiquait, je suppose, une qualité supérieure. Bath ! en argot, signifie distingué, chic. Comment et par qui est-il arrivé dans les bas-fonds parisiens ? Le vent porte les semences, quelle est la force qui porte les mots ?

Pendant que mes amis et moi nous prenions le thé à l'Empire Hôtel, un hôtel qui, entre parenthèses, a une fort belle vue, Rodney me dit tout à coup avec un sourire taquin :

— Je suppose que rien ne ressemble moins à une ville d'eaux anglaise qu'une ville d'eaux française ?

— Vous entendez que cette dernière n'est pas aussi respectable ? Eh bien, mon cher, vous vous trompez. A l'exception des grandes stations balnéaires, où il y a le jeu et ce qu'il entraîne, les autres sont de tout repos. La plupart des pères et des maris à qui on ordonne généralement des *eaux gaies*, y déposent leurs familles. Là, les demoiselles à marier brodent à côté de leur mère, les petits jeunes gens, l'air maussade et ennuyé, font bande à part et causent entre eux de vilaines choses. Il y a bien partout maintenant de vagues tennis, des links de golf même, mais le vrai sport, qui permet la camaraderie, qui crée une excitation saine et joyeuse n'existe pas encore. Les petits chevaux sont la seule distraction. L'année dernière, je me suis trouvée dans un de ces endroits et maintes fois je me suis dit : les étrangers ne se dou-

tent pas à quel point nous pouvons être... raisonnables.

— Malgré les sports, Bath m'a semblé passablement mélancolique, dit Jack Baring.

— Vous êtes-vous demandé ce qu'il serait sans eux ?

— Effrayant, déclara Édith.

— Sa verdure pâle, sa pierre grise, son architecture, lui donnent certainement un aspect froid...

— Et il a une austérité agressive, renchérit mon amie. Il est « basse Église », n'en doutez pas.

— Il se croit peut-être obligé d'expier sa légèreté d'antan, suggéra Rodney.

— Ah ! il a été plutôt léger ! Tenez, madame Baring, ajoutai-je, j'ai comparé, tout en me promenant, votre société mondaine, « smart society », à celle du XVIIIe siècle ; eh bien, elle est moins immorale que sa devancière. La nature a l'air de se répéter, au fond, elle évolue toujours et elle améliore sans cesse les gens et les choses.

— Je ne demanderais pas mieux que de vous croire ; pour cela il faudrait la foi, car, en vérité, je ne le vois pas.

— Ayez la foi..., répondis-je en mettant ma main sur celle de mon hôtesse... la foi au progrès.

Les regards et les sourires des trois jeunes gens me remercièrent de défendre le présent contre le passé.

Loftshall.

Eh bien, je crois qu'aujourd'hui, j'ai vu le bonheur conjugal, — le vrai, celui qui est basé sur une affec-

tion inaltérable, la communauté des idées et des espérances.

Il y avait une fête pour les enfants au presbytère de W..., madame Baring m'y a conduite.

Le presbytère n'est séparé de la vieille église et de son cimetière que par la route. Une de ses façades est tapissée de lierre, l'autre de roses, de jasmins et de clématites. Devant le salon, la salle à manger et la bibliothèque s'étend une pelouse bien soignée encadrée de fleurs et de beaux arbres. Des portraits de famille, deux beaux Gobelins, quelques meubles sculptés, donnent au hall un aspect chaud et hospitalier. Quelle physionomie dans le hall d'une maison anglaise ! et elle ne trompe pas.

Au premier se trouvent les chambres à coucher, un cabinet de travail, les salles de bains. Pas de luxe, mais un confort parfait. Le recteur est un gentleman, un homme bien né, cela se devine à mille petits détails. Je le complimentai sur la beauté de son presbytère.

— Je l'ai arrangé pour ma femme, me répondit-il. Ah ! le temps ne m'a pas manqué. Je l'ai attendue autant d'années que Jacob a attendu Rachel... autant d'années de bonheur perdues ! Je les ai employées à embellir cette maison, afin qu'elle ne regrettât pas la sienne... et elle ne la regrette pas, je crois, ajouta-t-il avec un sourire de fatuité masculine.

M. Lyndall me montra son cabinet de travail. Oh ! la jolie pièce ! une pièce longue dont les fenêtres à plusieurs vantaux donnent sur un lointain de collines et de belles prairies. Elle est pleine de livres, ornée de dessins, d'estampes. Le portrait en pied de

la mère de mon hôte occupe l'une des extrémités. Il y a là de vastes fauteuils, une chaise longue ; sur la table à écrire, dans un vase de cristal, une magnifique rose achevait de s'épanouir et je devinai sans peine de quelle main elle venait. C'est dans ce sanctum que le recteur prépare ses sermons, fume sa pipe et fait son whist avec sa femme et « his curate », son « vicaire », comme nous dirions. J'ai rarement vu un cabinet de travail aussi inspirateur. Le petit pinceau qui est derrière mon front est entré instantanément en activité et a brossé toute une scène. Un roman français, une *couverture jaune* naissant dans un presbytère anglais ! voilà qui serait drôle !

Aujourd'hui, monsieur et madame Lyndall recevaient les enfants de la paroisse, il y en avait bien cent cinquante. On avait préparé pour eux toutes sortes de jeux. Lorsqu'ils furent réunis pour le thé dans la grande salle de l'école, tout à côté de l'église, le recteur alla les voir et je l'accompagnai. Sur chaque table il y avait des piles de tartines beurrées, des gâteaux, des fleurs et de jolies tasses bleues et blanches. Madame Lyndall, madame Baring et quelques dames s'apprêtaient à servir tous ces bambins. Mon hôte se découvrit et entonna une hymne. Ils chantèrent avec plus d'entrain que de justesse.

— Et maintenant, goûtez de bon appétit, leur dit-il en se retirant.

Nous reprîmes le chemin du presbytère et nous entrâmes dans l'église : elle a de fort belles verrières et elle est très douce. Je remarquai le regard affectueux, tendre presque, que le clergyman promena autour de ses murs.

— Vous voyez, me dit-il, je laisse toujours la porte ouverte pendant la semaine. Cette innovation a inquiété et choqué beaucoup de gens. A mon arrivée ici, on était très « basse Église ». Quand j'ai parlé de la communion des saints, j'ai cru que mes paroissiens allaient déserter en masse ; quelques-uns, du reste, m'ont quitté. J'ai réussi à élever la mentalité des autres. Beaucoup maintenant prient pour leurs morts et y trouvent de la consolation.

Rien, mieux que ces paroles, ne saurait montrer combien l'autorité religieuse du pasteur sur ses ouailles est faible en Angleterre, et combien l'unité manque à sa religion.

En passant à côté de son jardinier qui soignait un pied de vigne assez malingre, M. Lyndall s'arrêta.

— Smith, saviez-vous qu'il y avait un figuier dans le cimetière ? demanda-t-il.

— Non, monsieur.

— Eh bien, j'en ai découvert un ce matin. Je puis donc vraiment dire : « Je me repose sous ma vigne et mon figuier. »

— Oui monsieur, répondit gravement Smith en touchant son chapeau.

Je ne pus m'empêcher de sourire, car je devinai que ces paroles bibliques étaient jetées là pour mon édification.

O vanité humaine !

Nous avons eu le thé au jardin, sous un grand parasol, au milieu des fleurs, littéralement. Comme convives, il y avait « the curate », un jeune clergyman à la physionomie ouverte et gaie, d'expression très pure, deux jeune filles éblouissantes de fraîcheur,

trois châtelaines du voisinage y compris madame Baring, puis deux de ces terribles célibataires que l'on appelle « chattes de presbytère », qui se mêlent des œuvres de la paroisse et mettent cruellement à l'épreuve la patience du clergyman.

Dans toutes les réceptions anglaises où je me suis trouvée, j'ai toujours senti distinctement les effluves de la sympathie et de l'antipathie provoquées par ma nationalité. Certaines personnes venaient à moi comme irrésistiblement attirées, d'autres s'en éloignaient mues par une instinctive hostilité. J'ai trouvé chez les francophiles des visages brillants, des yeux vifs, chez les francophobes des visages ternes, durs plutôt et des lèvres sèches. Les preuves d'impartialité que j'ai données ici et ailleurs feront peut-être croire à la justesse de l'observation. Pour comprendre Madame la France, il faut une mentalité spéciale. A ceux qui ne la possèdent pas, elle est odieuse, insupportable. Ce sont là les jeux des affinités humaines, des éléments divers dont nous sommes composés. Ils font également chez nous des anglophiles et des anglophobes. Avec la même équité, je dirai que les premiers sont infiniment plus sympathiques. Hier, dans ce milieu provincial, le phénomène s'est renouvelé et avec plus de force. J'étais comme un corps étranger qui a conscience de l'ébullition qu'il produit. J'ai senti distinctement que mes hôtes, le « curate », une des jeunes filles, une des châtelaines, étaient francophiles ; quant aux autres personnes... eh bien, elles ne l'étaient pas... pas du tout !

Le ménage ecclésiastique que j'avais sous les yeux m'intéressa vivement. Madame Lyndall avait un large

chapeau de jardin garni d'une branche de géranium rouge, une jupe violette, une blouse de soie légère, au cou et aux bras de bruyants et lourds bijoux indiens. Elle paraissait délicieusement inconsciente de tout ce que sa toilette laissait à désirer comme couleur et comme coupe. Je l'oubliai moi-même en la regardant. C'était une blonde grisonnante, du type Rubens, rose et blanche encore, avec des yeux bleus un peu protubérants, un nez busqué, une grande bouche saine, une physionomie expressive de bonté et de force.

Le recteur était brun, avec le teint rougeaud, l'œil vif et perçant, des lèvres de gourmet. Le monocle qu'il portait et ajustait drôlement lui donnait un air mondain. Il ne prit pas de thé, mais plusieurs verres de sherry et des biscuits. La manière quasi-religieuse dont il but le vin couleur d'or montrait assez qu'il n'était pas un profane.

Il m'avoua qu'il ne s'était jamais arrêté à Paris et n'avait fait que le traverser.

— Vous aviez sans doute peur de vous brûler les ailes, lui dit madame Lyndall.

— Non, ma chère, répondit-il sérieusement, vous les aviez rendues incombustibles, mais je ne parle pas un traître mot de français, cela m'eût humilié et gêné.

Il taquina plusieurs fois sa femme au sujet des arrangements de la petite fête qui, du reste, avait parfaitement réussi. Je l'ai dit ailleurs, je crois, l'Anglais ne taquine guère que ceux qu'il aime ou dont l'esprit l'intéresse. C'est souvent sa manière de dissimuler un sentiment. Entre mes hôtes, à travers leurs

attaques, leurs ripostes, on percevait le courant profond de leur tendresse mutuelle. On sentait qu'ils étaient vraiment unis, « for better and for worse »... pour le meilleur et pour le pire.

Tout à coup, je me pris à sourire. Je me rappelai mon rêve de quinzième année : un mari clergyman, idéalement beau, cela va sans dire, une paroisse très pauvre et six enfants ! La difficulté d'*acheter* six enfants avec une paroisse très pauvre me tracassait bien un peu, mais c'est égal, je les voyais ; ils étaient comme autant de poupées vivantes. Ce premier rêve, né des romans anglais que je lisais, est ressorti aujourd'hui tout frais, avec des figures très nettes. Je me suis renouvelée plusieurs fois, il est demeuré ineffacé dans un lobe de mon cerveau. Y a-t-il donc quelque chose qui ne se renouvelle pas comme les tissus de notre corps ?

Je dois me féliciter, je crois, de ce que la Providence ne m'ait pas prise au mot. La femme d'un clergyman a une position très difficile. La meilleure est rarement *populaire*. Elle a beau nourrir, vêtir, soigner les pauvres de la paroisse, s'exposer à la contagion, elle ne fait jamais assez. Elle a dans son cercle même des ennemies intimes, toutes les femmes qui avaient secrètement jeté leur dévolu sur le « vicar » ou le « curate ». Elle perd son influence mondaine sans acquérir le prestige de la religieuse et demeure désarmée. Beaucoup, il est vrai, prennent une trop grande part d'autorité, dictent et édictent, sont dures, intransigeantes, plus royalistes que le roi et deviennent de véritables bêtes noires. Une femme bien née sait seule se mettre à

la hauteur de sa situation. Mon hôtesse était de ce nombre, j'en suis sûre.

Je vins à exprimer l'étonnement que m'avait causé le nombre des églises à Bath.

— Ah ! il est plus facile d'élever des églises que d'élever les cœurs et les esprits, répondit le recteur. Je suis très bien avec le curé de Sainte-Marie, l'église catholique, ajouta-t-il.

— N'êtes-vous pas un peu trop éclectique, cher monsieur Lyndall ? fit une des vieilles filles avec une douceur acidulée.

Le clergyman releva lentement la tête, affermit son monocle d'un mouvement de paupière et regardant sa paroissienne :

— Mon maître l'était, répliqua-t-il d'un ton hautain en soulevant son chapeau.

Cette petite passe d'armes m'amusa et m'édifia sur les rapports du pasteur et de la brebis.

Je promenai plusieurs fois les yeux sur ce joli tableau de vie anglaise, au milieu duquel je me trouvais. Le « curate » et les deux jeunes filles avaient transporté leurs tasses de thé et une assiette de gâteaux sur un banc voisin et babillaient gaiement ; deux terriers jouaient autour de nous. Dans la prairie, en contre-bas, une jolie vache de Jersey et deux ponies tondaient l'herbe. La maison, avec sa façade étoilée de fleurs, chaudement ensoleillée, semblait appuyée tout contre la vieille église. Il y avait là une grande paix. J'en ai emporté un peu avec moi.

Pendant que nous roulions vers Loftshall, je comparai intérieurement cet adorable presbytère de W... avec la maison du curé. La maison du curé ! Elle

est nue, elle est froide, ses murs n'entendent pas des mots d'amour conjugal, des cris d'enfants. Elle semble le vestibule du temple ; son atmosphère, où flotte un vague parfum d'encens rapporté de l'autel, une odeur de célibataire, de tabac à priser, de renfermé, donne une impression de solitude. Il n'y a ni fleurs ni animaux, elle est vide de tout ce qui rend la vie aimable, mais elle est remplie d'un idéal élevé, — et cet idéal suffit à quelques-uns.

Jamais je n'ai mieux senti la différence qu'il y a entre le clergyman et le prêtre catholique. Le premier est le ministre de l'Évangile, le second se croit l'Évangile même.

Le clergyman est, en général, un homme bien né, bien élevé. Il entre dans l'Église, où les bénéfices existent encore, comme on entre dans l'armée. Sa mission, qui est souvent aussi une vocation, est d'enseigner la doctrine chrétienne, de diriger les pensées des hommes vers Dieu, de les aider spirituellement et matériellement. Ceci n'implique rien de surnaturel. Sans déchoir, il peut se marier, avoir des enfants, faire du sport, fumer, prendre sa part des plaisirs permis et des joies de ce monde. Quand je vois un jeune « curate » revenir du tennis avec sa raquette et ses souliers sur le devant de sa bicyclette, quand je le vois fleureter avec quelque jeune fille, je ne suis point choquée. Il mange le pain et boit le vin du sacrement, il communie en « mémoire du Maître »... seulement. Ce culte ne l'oblige pas à planer entre terre et ciel.

Le prêtre catholique, en France surtout, est rarement un gentleman, dans le sens anglais du mot. Il

est le plus souvent un fils de paysan, dont les parents ont voulu faire un « monsieur » ou qui a eu la vocation ecclésiastique. Il n'acquiert jamais le raffinement qui vient de la race et de l'éducation. Il ne prend aucun soin de sa personne. Il est vêtu pauvrement, plus pauvrement logé encore ; malgré cela, il a un prestige supérieur à celui du clergyman. Il est marqué de la tonsure, il revêt des habits sacerdotaux, il monte à l'autel, il appelle chaque jour le divin dans l'hostie. Ce surnaturel l'isole, lui communique, à son insu même, une force mystique qui agit sur une foule de cerveaux et les meut au dévouement et au sacrifice pour le soulagement de l'humanité. Son caractère, son sacerdoce le transfigurent aux yeux de la grande dame comme aux yeux de la femme du peuple. Il est le « surhomme », pour me servir... dans un autre sens toutefois, du mot de Nietzsche.

Le clergyman donne une note de vie naturelle, pure et juste. Le prêtre catholique donne une note prise dans l'au-delà, impossible de savoir si elle est juste, il l'ignore lui-même. N'importe, ceux qui tentent les grands efforts sont toujours dignes de respect et d'admiration. A certaines brebis, il faut pour pasteur le clergyman ; à d'autres, il faut le prêtre catholique.

Loftshall.

Oh ! la belle, la bonne surprise ! si belle et si bonne que je la considère presque comme une récompense.

Avant-hier, je me suis mise en route pour ma promenade matinale avec Jack, — le chien, — Bob et

deux collies qui appartenaient au squire et que ses héritiers ont adoptés. Édith était partie à cheval, Rodney et son frère devaient être sur la rivière. J'avais le pas alourdi par la tristesse du départ qui approche, par l'inquiétude qui s'était emparée de moi. Il y avait maintenant huit jours que nous avions quitté Londres, et Philippe Beaumont n'avait pas donné signe de vie. Aurait-il découvert que miss Baring n'était pas nécessaire à son bonheur ? Je voyais déjà mon séjour dans l'Ile Inconnue se terminer par une grosse déception. J'en aurais été personnellement humiliée. Dieu sait pourtant qu'il n'y aurait pas eu de ma faute. L'attitude d'Édith était loin de me tranquilliser. Jamais je ne l'avais vue aussi gaie. aussi en train. Il me semblait que la veille, elle avait forcé la note joyeuse. Sûrement, elle devait feindre. Ces pensées m'empêchèrent de jouir des beaux aspects de la vallée et des collines, des effets de la brume légère qui avait dépouillé le soleil de ses rayons. Je traversai un très vieux village où se trouve une auberge du XV[e] siècle et je ne leur donnai pas l'admiration qu'ils méritaient. Je me reposai assez longtemps sur le banc d'un cottage où l'on connaît déjà « la dame française », puis je repris, par un autre chemin, la direction de la maison de mes amis. Après de nombreux détours pour éviter « les stiles », ces terribles barrières qu'il faut enjamber, j'entrai dans un petit bois qui débouche sur la route à quelques mètres de la grille de Loftshall. Comme j'approchais de son extrémité, les chiens qui m'avaient devancée donnèrent joyeusement de la voix ; j'en conclus qu'ils saluaient quelque membre de

la famille et je hâtai le pas. Personne sur la route. Elle montait légèrement et décrivait une courbe. Les aboiements m'arrivaient pressés et fous. Tout à coup, sur le fond d'arbres qui se trouvaient à droite, je vis apparaître deux figures à cheval, celle de mon amie... et de Philippe Beaumont. Mon cœur eut un grand battement de joie ! Oh ! la bonne surprise !

En un temps de galop, les deux figures me rejoignirent et sautèrent à terre.

— « C'est oui ! » me dit Philippe Beaumont, les yeux brillants de triomphe, les lèvres émues.

— Dieu soit loué ! m'exclamai-je.

— « C'est oui », répéta gravement Édith. Le « non » m'a coûté trop cher pour que j'aie été tentée de le prononcer à nouveau, ajouta-t-elle, avec une franchise très noble et dans l'intention, je suis sûre, de guérir à jamais la blessure qu'elle avait faite.

— Mais, à propos, d'où sortez-vous ? demandai-je au fiancé.

— De Bath. Le surlendemain de votre départ, lundi dernier, je m'apprêtais à venir vous voir...

— Moi !... Ah ! elle est bien bonne.

— Vous... Édith... puis j'ai été appelé soudainement à Beaumont ainsi que ma sœur. Mon père a eu une crise de foie plutôt alarmante. Avant-hier seulement, nous avons eu l'assurance que tout danger était passé et me voici.

— Et vous vous êtes rencontrés... comme cela..., par hasard ?

— Non, j'avais écrit à miss Baring pour lui demander une entrevue, elle me l'a accordée... sur la grande route.

— Dick avait été au chagrin, j'ai voulu qu'il fût à la joie. C'est ainsi que vous dites en français, n'est-ce pas ?

— Pas tout à fait, répondis-je en souriant. Eh bien, ma chère amie, si vous m'aviez mise dans votre confidence, vous m'auriez épargné de l'inquiétude. Je commençais à craindre que la paix ne se fît pas.

— Je sais que vous aimez les surprises... je vous en ai ménagée une, vous l'avez eue.

— Je l'ai eue !

Les fiancés me souriaient, les chiens, comme possédés de joie, sautaient et aboyaient autour de nous, les chevaux s'embrassaient. Je regardais et j'étais contente... contente.

— Maintenant, il s'agit de préparer ma chère mère et d'amortir le choc que lui causera la nouvelle, dit Édith à M. Beaumont. Pierre de Coulevain, mes frères, lui ont parlé de vous. Mon père a été très lié avec votre oncle, paraît-il. Elle sera charmée de vous recevoir. Venez pour le thé cet après-midi et tâchez de faire sa conquête.

— Je tâcherai.

Le fiancé me tendit la main.

— Doucement, je vous en prie... fis-je en tenant la mienne en l'air. Je me souviens encore de la poignée de main de Rodney le jour où il a obtenu Ruby... la vôtre pourrait être pire.

En dépit de ma recommandation, l'étreinte où passa toute la joie de ce corps d'homme fut plutôt douloureuse.

— Je vous remercie à la manière anglaise, sans

phrases : il faut que vous compreniez. Vous avez été ma Providence.

— Non, mon cher ami, répondis-je, l'agent de votre Providence simplement et je n'ai jamais eu une mission plus agréable.

Les mains des fiancés s'unirent pour un instant fortement et tendrement, puis Philippe Beaumont sauta en selle.

— A tantôt ! cria-t-il joyeusement.

— A tantôt.

Édith le suivit d'un regard que l'amour, l'orgueil de la possession rendaient très beau.

— Dear boy ! murmura-t-elle.

Dear boy ! le même mot qui était venu aux lèvres de lady Rose ! Ce mot doit rendre le sentiment que l'Anglaise éprouve pour l'homme, car c'est celui que j'ai entendu le plus souvent. Il renferme, du reste, une nuance de maternité qui est bien dans la nature féminine.

Miss Baring passa son bras dans la bride de Dick et nous montâmes l'avenue en silence. Je me serais reproché de troubler, par une seule parole, ces premiers moments de bonheur. Nous obliquâmes à gauche, du côté des écuries. Un des grooms, nous ayant aperçues de loin, vint à notre rencontre. Édith mit sa joue contre la tête de son cheval.

— Dick !... je suis si heureuse ! fit-elle à demi-voix.

Une heure plus tard, comme nous étions dans le hall, Rodney arriva dans son costume de canotage, nous apportant une impression de grand air, de belle vitalité.

— Édith ! à quoi pensez-vous ? fit-il d'un ton de reproche. Pourquoi n'avez-vous pas retenu Beaumont à déjeuner ? Je l'ai rencontré sur la route, il m'a dit qu'il vous avait accompagnée jusqu'à la grille. Jolie hospitalité ! Vous m'avez rendu honteux.

— Je l'ai invité pour le thé.

La rougeur soudaine qui, aux premiers mots, avait coloré le visage de sa sœur, l'expression de sa physionomie, eurent sur le jeune homme l'effet le plus comique. Les mains dans les poches, les yeux pleins de surprise, il la regarda fixement pendant quelques secondes, puis tout doucement il se mit à siffler le *God save the King*, tourna sur les talons et sortit.

— Insupportable garçon ! s'écria mon amie avec un sourire ému.

— Eh bien, il est fixé ! dis-je gaiement.

Madame Baring a accueilli Philippe Beaumont, — mon ami personnel, — avec une cordialité que le désir de m'être agréable a rendue plus marquée. Elle s'est empressée de l'inviter à déjeuner pour le lendemain. Pendant le thé et tout le reste de l'après-midi, Rodney a poursuivi son étude psychologique et elle a amené souvent des éclairs de gaieté dans ses yeux bleus, des sourires de douce moquerie aux coins de ses lèvres fines. Jack, qui est très *apercevant*, comme disent les gens du peuple, a eu quelques soupçons de la vérité.

— Édith et Beaumont ont l'air d'être très bons camarades, m'a-t-il dit après le départ du visiteur.

— Très bons, ai-je répondu en riant.

Madame Baring seule n'a rien vu, rien deviné. Il

n'y a que les parents pour être plus aveugles que les maris.

Selon son habitude, Édith m'accompagna chez moi, où chaque soir nous faisons un bout de causette. Elle se laissa tomber sur un fauteuil, l'air nerveux et préoccupé.

— Je me demande, dit-elle, comment je vais m'y prendre pour annoncer mon engagement à la « squiress » ; elle s'attend si peu à une chose semblable ! Et puis, elle sera peut-être blessée du silence que j'ai gardé. Chère mère ! malgré sa bonté, malgré notre affection réciproque, je ne me suis jamais sentie tout à fait à l'aise avec elle. C'est gênant, vous savez, d'avoir une mère trop parfaite.

— Le contraire serait bien plus gênant.

— Vous avez raison, je suis une ingrate. Voyez-vous, nous autres Anglo-Saxons, nous n'osons pas pénétrer dans les profondeurs de la vie. Nous nous maintenons délibérément à la surface. L'ignorance voulue est notre vertu. Pendant mon séjour en France, j'ai découvert que, sans en avoir l'air, vous étiez beaucoup moins superficiels que nous... vous n'avez pas peur de plonger.

— Non, répondis-je en souriant. En plongeant, nous ramassons de la boue, mais nous faisons souvent de bien belles trouvailles. Les perles et les pierres précieuses ne sont jamais à la surface.

— Exactement.

— Selon moi, du reste, il n'y a pas de gens qui connaissent moins la vie que les gens pratiques.

— Cela se comprend, toute leur attention se porte sur le mécanisme qui produit. Et nous sommes des

gens pratiques. Tenez, mère, — et elle fait partie de la majorité, — mourra sans soupçonner la moitié du mal qui se commet en ce monde et la moitié du bien qui le rachète. Par exemple, elle eût compris mon chagrin de devoir refuser monsieur Beaumont, elle l'eût partagé avec tout son cœur, mais elle n'eût pas compris ma révolte, la lutte qui s'en est suivie, la tentation du bonheur, elle ne les eût pas excusés, je crois. De même, si je lui montrais les formules d'examen de conscience de nos livres d'heures catholiques, elle serait horrifiée.

— Je n'en doute pas. Je me rends compte aujourd'hui du courage qu'il vous a fallu pour lui annoncer votre changement de religion. La confidence que vous avez à lui faire maintenant sera moins difficile. . et lui sera plus agréable, j'en réponds.

— Oui... mais dites-moi franchement votre idée... croyez-vous qu'elle espère me garder toujours auprès d'elle ? Ce serait terrible.

— Rassurez-vous, elle n'est pas de ces mères qui veulent reprendre la vie qu'elles ont donnée. Le dévouement et l'abnégation sont innés en elle. Et puis, malgré sa perfection, elle n'est pas exempte de mondanité. Elle aime la toilette, les gens bien mis, le décorum, elle ne sera pas insensible au plaisir de voir sa fille devenir l'Honorable madame Beaumont, une future vicomtesse, la maîtresse de Castle Beaumont. Quand le premier moment de surprise sera passé, elle éprouvera un très grand bonheur et une très grande satisfaction de votre engagement.

— C'est cette surprise que je voudrais adoucir. Je crains d'être maladroite. Voudriez-vous la préparer ?

— Mais oui, volontiers. Pour le romancier, c'est toujours un plaisir de travailler sur un sujet vivant.

— Eh bien, je vous laisserai seule avec mère demain, après le déjeuner et, selon votre inspiration, vous m'ouvrirez la voie.

— Soyez sans crainte, demain il y aura une heureuse de plus à Loftshall.

— Dieu vous entende !

Sur cette prière, Édith se leva, mit son bras autour de mon épaule et me pressa tendrement contre elle ; puis, les yeux humides, le sourire ému, elle ajouta drôlement :

— Oh ! vous êtes un « atout » ! Nous appelons ainsi, vous savez, une personne qui vous aide en temps et lieu.

— C'est plutôt agréable de penser que l'on est « un atout » pour ses amis, fis-je heureuse et flattée.

Ma tâche ne fut pas difficile. Dans la vie comme aux cartes, il arrive souvent que votre adversaire joue dans votre jeu.

Le lendemain, Édith alla avec Dick à la rencontre de son fiancé. Le déjeuner fut très gai. Jamais je n'avais vu madame Baring aussi communicative. Évidemment, Philippe Beaumont lui était *persona grata* et, dans un regard qu'elle appuya sur lui, puis qu'elle reporta sur sa fille, je crus deviner que sa pensée les avait comme instinctivement associés. Rodney avait continué ses observations et tiré ses conclusions, conclusions qui me parurent lui causer une vive satisfaction. Après le déjeuner, comme la chaleur était plutôt forte, les hommes se réfugièrent dans la salle de billard pour fumer, selon leur habi-

tude, Édith porta à Dick du sucre et du pain. Madame Baring prit affectueusement mon bras et me conduisit dans le petit salon du matin que le soleil avait quitté depuis longtemps.

— Votre ami est charmant, me dit-elle aussitôt que nous fûmes assises. Je suis contente d'avoir pu le recevoir.

— Il est surtout un gentleman. Sa manière d'agir dans les circonstances que je vous ai racontées m'ont donné la plus haute opinion de son caractère. Ah ! c'est un mari semblable que je voudrais pour Édith, fis-je brûlant mes vaisseaux.

Une expression de saisissement, une rougeur légère chez mon hôtesse me prouvèrent que j'avais bien saisi au vol sa pensée fugitive.

— Du côté du mariage, ma pauvre Édith n'a pas eu de chance.

— Les événements les plus cruels conduisent parfois au bonheur. Seriez-vous contente de la voir mariée ?

— Oh ! bien contente !

— Là, je voulais vous le faire dire.

— Je n'ai pas d'autre souhait. Loftshall passera à Rodney et à Ruby ; il pourra être sa demeure, il ne sera plus son « home ». Et je voudrais qu'elle eût un foyer à elle.

— Elle l'aura, soyez-en sûre, et plus tôt que vous ne pensez, ajoutai-je avec un sourire.

Madame Baring tourna vers moi des yeux effarés.

— Voyons, fis-je, en approchant mon fauteuil du sien, vous n'imaginez pas que Pierre de Coulevain seul ait attiré M. Beaumont dans le voisinage ?

— Pourquoi pas ?

— Parce que ce serait invraisemblable. Si Pierre de Coulevain n'avait pas eu pour amie Édith Baring, je doute qu'il fût jamais venu.

— Vous croyez, vraiment... balbutia mon hôtesse. Mais alors cette sympathie aurait été foudroyante ?

— Foudroyante, non... Tenez, voici la jeune personne, elle va vous raconter une petite histoire que vous ignorez.

J'allai vers la fenêtre et je fis signe à Édith.

Elle arriva avec une touffe de roses qu'elle venait de piquer à son corsage. Sa contenance était ferme, ses beaux yeux que l'émotion assombrissait allèrent un peu timidement au-devant de ceux de sa mère. Elle s'assit sur le bras de son fauteuil, puis, attirant à elle sa mère avec un joli geste :

— Mère chérie, commença-t-elle.

La voie était ouverte. Je m'esquivai sans bruit et je montai chez moi.

Vers quatre heures et demie, on frappa à ma porte et les fiancés entrèrent radieux et triomphants.

— Le péché est confessé ! pardonné ! annonça Édith ; nous avons eu toutes les bénédictions, toutes les sanctions. Je suis même un peu humiliée de voir l'empressement avec lequel la famille a consenti à se séparer de moi. Venez la féliciter. Elle nous attend dans le « jardin de curé ». J'ai donné ordre qu'on y servît le thé.

La *famille* avait, en effet, l'air très heureux. J'embrassai affectueusement mon hôtesse. Les deux frères serrèrent ma main avec une belle vigueur.

— On a bien raison de redouter l'expansion anglo-saxonne, fis-je en secouant mes doigts meurtris.

— Un calembour ! s'écria Jack.

— Tous mes compliments, jeune Canadien, on voit que vous entendez le français.

Ce thé de fiançailles, sous un groupe de vieux arbres, au milieu d'une masse de fleurs brillantes, avec les quatre chiens et le chat, fut absolument délicieux. J'admirai tout le temps la manière digne avec laquelle Édith portait ses nouveaux honneurs. La figure de madame Baring avait un rayonnement très doux, mais elle gardait encore de la surprise.

Philippe Beaumont dîna à Loftshall. On dépêcha le domestique à Bath pour prévenir l'oncle et rapporter l'uniforme de rigueur.

Après le dîner, je me retrouvai seule avec madame Baring sur la terrasse. Elle avait sa plus jolie « cap », autour de ses épaules un de ses petits châles blancs, de l'Inde, que les Anglaises affectionnent. Il faisait une de ces belles nuits d'été, claires comme un demi-jour et particulières à l'Ile Inconnue. Rodney et Jack avaient disparu. Les fiancés se promenaient lentement à quelque distance, sous les vieux cèdres de l'aile droite.

— Édith a bien mérité son bonheur, fis-je alors, elle a été si brave, elle a porté son fardeau toute seule.

— Elle pouvait ne pas le porter seule.

Ceci fut dit avec une nuance d'amertume.

— Eh bien, c'eût été très égoïste. Vous comprenez maintenant, pourquoi elle a eu recours à la religion catholique ?

— Non, car j'ai trouvé dans la Bible des forces suffisantes pour traverser des épreuves plus dures et plus longues que la sienne.

— Il en est des créatures humaines comme des plantes, elles ont toutes des besoins divers. Aux unes, il faut plus de soleil ; aux autres, plus d'ombre.

— Les créatures de même race ne devraient pas avoir des besoins tellement différents.

— Mais chez la fille, il y a toujours le père.

Je sentis, plutôt que je ne vis, la rougeur, l'émotion, le saisissement que mes paroles hardies causèrent ; mes paroles de profondeur, comme les aurait appelées mon amie.

Il fallut quelques secondes à mon hôtesse pour se remettre.

— C'est vrai... dit-elle enfin... Édith est une Baring.

Un assez long silence se fit entre nous.

Les fiancés, qui avaient disparu, reparurent. La mère les suivit avec un regard où il y avait une certaine mélancolie et de l'étonnement toujours.

— Voudriez-vous revenir à ces pages-là ? lui demandai-je.

Jamais, sans doute, personne ne lui avait posé une question aussi intime. Elle en fut un peu suffoquée, puis elle finit par sourire.

— Revenir à ces pages-là... et devoir revivre toutes celles qui ont suivi !... Oh ! non... non, murmura-t-elle avec une nuance d'effroi.

— Alors, vous voyez... tout est bien.

Elle leva les yeux vers le ciel où apparaissaient les premières étoiles.

— Et tout sera mieux ! ajouta-t-elle doucement.

Loftshall.

Mes amis ont voulu me garder jusqu'au moment de leur départ pour l'Écosse et je me suis laissé faire. Ces derniers jours ont été absolument parfaits. Je n'aurais pas pu quitter l'Ile Inconnue sur une impression meilleure.

J'ai rayonné en voiture, en bateau, en chemin de fer, visité Bristol, Wells, parcouru tous les environs. Dans ces environs, il y a nombre de maisons de l'époque des Tudors, des cottages au chaume séculaire, des abbayes, des cathédrales de haut style, de petites églises à l'air caduc, tout entourées de vieilles pierres tombales, une chapelle saxonne, des ruines romaines, des points de repère historiques à chaque pas, des villages d'autrefois, des coins que le progrès a oubliés. Là, évidemment, les hommes ont beaucoup prié et se sont beaucoup battus.

Dans ces environs de peu d'étendue, il y a des échantillons de toutes les beautés de la nature : l'Avon, une rivière au cours lent ; des combes vertes, un petit lac, des collines sévères et douces, des vallées riantes, une belle plaine, quelques morceaux de forêts, des rochers abrupts, des grottes fantastiques, puis des carrières d'où l'on extrait la fameuse pierre de Bath, une pierre d'un gris jaunâtre, douce de ton, fine de grain, mais extrêmement résistante. L'âme de ce pays telle que je l'ai sentie lui ressemble étrangement, elle doit être unicolore, avec de la douceur, de la finesse et une irréductible intransigeance.

Je suis retournée plusieurs fois à Bath et, chaque fois, il m'a charmée davantage. J'aime les gens et les

choses qui ont un passé. A la lumière électrique, la ville grise prend une beauté lunaire. Ses deux demi-cercles de colonnades, « the Circus and the Royal Crescent », font l'effet des morceaux de quelque amphithéâtre romain transportés là. J'ai regretté que ceux qui les ont dessinés, les architectes Wood, ne les aient point vus ainsi éclairés.

Au cours de ces promenades et de ces excursions, Rodney, Jack et Philippe Beaumont m'ont entourée de cette protection virile et affectueuse qui est la galanterie de l'Anglo-Saxon et qui honore sa force.

Loftshall est adorable, maintenant. On dirait qu'il a été retouché par une invisible main et que cette main y a jeté de la chaleur et de la lumière. Ses ifs me semblent moins raides, ses verdures moins sombres, ses cèdres moins sévères. Il y a là, aujourd'hui, un va-et-vient joyeux, de la gaieté, de la jeunesse, de l'amour... quatre amoureux... de quoi dissiper à jamais le froid que les Wilkes solitaires avaient laissé. Il y a là encore l'épanouissement complet d'une âme, la victoire d'un sentiment longtemps refoulé et combattu. J'ai de la peine à détacher mes yeux du visage transfiguré de mon amie ; Philippe Beaumont, lui, me fait l'effet d'un naufragé qui aurait touché terre et qui apprécie la vie doublement pour avoir failli la perdre.

Ce mariage comble le secret désir de Rodney. Il avait quelque regret, j'en suis sûre, de devoir abandonner Édith, sa vieille camarade. Dans l'impatience de faire partager à Ruby sa surprise et son contentement, il lui a envoyé aussitôt une dépêche ainsi conçue :

« Sœur fiancée. Devinez avec qui ? »

« Avec Philippe Beaumont. Heureuse mille fois. »

Cette réponse qu'il me montra causa au brave garçon une stupéfaction comique et lui donna une haute idée de la perspicacité féminine.

— Intelligente petite fille, murmura-t-il, avec un sourire tendre en repliant le télégramme comme s'il eût été un autographe de ladite petite fille.

Jack fait ma joie. Il n'a cessé de me questionner sur miss Reynold. Un amoureux rendrait des points à un interviewer américain. Il a su me faire raconter par le menu nos soirées de causerie ; et hier même, avec une faiblesse honteuse, je me suis laissé aller à la lui dépeindre telle que je l'avais vue si souvent dans ma chambre, fine, élégante, assise sur une chaise basse, à contre-jour de la lumière électrique qui mettait une jolie ombre autour de ses yeux.

— Elle me racontait ses rêves, ajoutai-je, des rêves qui ne ressemblaient guère à ceux d'une jeune fille française : tantôt c'était un club ouvrier, une école qu'elle voulait fonder, un couvent même, un couvent protestant, — et elle était résolue à ne jamais se marier !

Cette révélation perfide ne déconcerta pas le jeune « Briton ». Il eut un beau rire moqueur, et jeta en l'air son menton carré avec un mouvement de défi qui lui est particulier.

En voilà un qui saura enlever une place et le consentement de la femme qu'il aimera !

Jack a sur sa mère une influence extraordinaire. Au lieu de respecter ses préjugés, comme le font ses aînés, il les combat avec une hardiesse juvénile.

Leurs discussions sur le libre échange, les syndicats ouvriers, l'invasion américaine, m'amusent infiniment ; elles me permettent d'apprécier le chemin parcouru. Hier, après avoir exposé à son antagoniste, d'une manière très nette, les aspirations de l'esprit moderne, le jeune homme, avec un joli mélange de tendresse et d'autorité, a ajouté :

— Mère, je ne veux pas vous laisser en arrière, je veux vous emporter avec moi, vous amener à partager mes idées, qui sont celles de l'époque présente.

Une instinctive protestation redressa le buste de madame Baring.

— Ah ! maintenant, ce sont les parents qui doivent partager les idées des enfants ! fit-elle avec ironie. De mon temps, c'était le contraire.

— Votre temps avait tort, répliqua Jack carrément. Il était en contradiction avec les lois de la nature. Les parents peuvent avancer, les enfants, eux, ne peuvent pas rétrograder. L'homme n'est pas un crabe, vous savez !

Édith baissa les yeux pour cacher sa satisfaction. Philippe Beaumont rit franchement. Rodney rougit de plaisir et se mordit les lèvres. Rien de tout cela n'échappa à madame Baring. Elle promena autour d'elle le regard pathétique d'une personne qui se sent abandonnée, puis elle le reporta sur ce fils qui incarnait l'Angleterre nouvelle... et, peu à peu, sa physionomie s'adoucit, s'illumina, se détendit dans un sourire comme si elle eût compris et accepté l'inéluctable. Ce petit drame muet contenait une immensité de vie.

Dans cet idéal Loftshall, aussi bien qu'à Saint-Olaf,

le besoin de changement s'est emparé de mes amis. Madame Baring est la première à se réjouir d'un voyage en Écosse. L'air du large, de l'Océan Atlantique, qui arrive ici par le canal de Bristol, ne lui semble plus assez vif, il lui faut maintenant l'air des Highlands et tout le monde s'apprête au départ.

Loftshall.

Elle sonnera demain, l'heure des adieux, elle n'ira pas sans douleur, mais mes hôtes et moi, nous nous dirons ferme « au revoir ». Depuis deux jours, le silence des fins de choses est tombé entre nous et malgré nous. On voulait me garder, m'emmener en Écosse. j'ai résisté. Il faut savoir partir.

Pendant les trois mois qui viennent de s'écouler, j'ai été l'objet d'un des plus beaux procédés de la nature. Celui qui l'a analysé peut seul savoir combien il est merveilleux et extraordinaire. Pendant ces trois mois, l'Angleterre et Madame la France m'ont prise tour à tour pour ainsi dire, elles m'ont enveloppée, pénétrée de leurs ondes. Je n'ai regardé qu'elles, je n'ai senti qu'elles. Le phénomène va cesser et ne se reproduira plus. Je le regrette. Pendant cette communion, les deux grandes nations me sont apparues *telles qu'elles sont réellement*, comme deux unités de combat et de progrès dans la vie universelle, comme deux unités de combat entre les mains de Dieu. Je les ai vues. luttant. travaillant non pour elles-mêmes, mais pour l'œuvre divine dont elles font partie. J'ai perçu les courants psychiques qui les unissent, l'échange continu de leurs forces, le rayon-

nement lointain et divers de leurs âmes diverses. Le spectacle a été beau, je m'en détache avec peine.

La volonté qui m'a obligée à regarder, m'a obligée aussi à reproduire ma vision, mes impressions et les idées qui en ont jailli. Eh bien, les voici sur des feuilles blanches, en caractères sténographiques presque. Quand ma pensée et mon souvenir les auront développées... que je les aurai vécues à nouveau, je les livrerai au travail mystérieux de la nature... je les donnerai à la vie..... et j'aurai *servi*.

FIN

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY — 14705-1-07.